REVUE AFRICAINE

VOLUME 18 ANNÉE 1874

JOURNAL DES TRAVAUX
DE LA
SOCIÉTÉ HISTORIQUE ALGÉRIENNE
PAR LES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ
SOUS LA DIRECTION DU PRÉSIDENT

PUBLICATION HONORÉE DE SOUSCRIPTIONS DU MINISTRE
DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE,
DU GOUVERNEMENT GÉNÉRAL DB L'ALGÉRIE
DES CONSEILS GÉNÉRAUX DES DÉPARTEMENTS D'ALGER ET D'ORAN.

ALGER
A. JOURDAN, LIBRAIRE-ÉDITEUR

CONSTANTINE
A RNOLET, IMPRIMEUR-LIBRAIRE
RUE DU PALAIS

PARIS
CHALLAMEL AÎNÉ, LIBRAIRE,
30, RUE DES BOULANGERS.

1874

REVUE AFRICAINE

JOURNAL DES TRAVAUX

DE LA

SOCIÉTÉ HISTORIQUE ALGÉRIENNE

PAR LES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ

SOUS LA DIRECTION DU PRÉSIDENT

PUBLICATION HONORÉE DE SOUSCRIPTIONS DU MINISTRE
DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE,
DU GOUVERNEMENT GÉNÉRAL DE L'ALGÉRIE,
DES CONSEILS GÉNÉRAUX DES DÉPARTEMENTS D'ALGER ET D'ORAN.



DIX-HUITIÈME ANNÉE

ALGER
A. JOURDAN, LIBRAIRE-ÉDITEUR

CONSTANTINE	PARIS
ARNOLET, IMPRIMEUR-LIBRAIRE	CHALLAMEL AÎNÉ, LIBRAIRE
Rue du Palais	30, rue des Boulangers.

1871



OFFICE DES PUBLICATIONS UNIVERSITAIRES
1, Place Centrale de Ben Aknoun (Alger)

COMPOSITION PROVISOIRE

DU BUREAU DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE ALGÉRIENNE

EN 1874

MM. SUDRÉ, (✻), *Président*.

LETOURNEUX, (✻), *Vice-Président*.

FÉRAUD, *Secrétaire*.

DEVOULX, *Trésorier*.

LISTE DES MEMBRES

DE LA

SOCIÉTÉ HISTORIQUE ALGÉRIENNE

Président fondateur : S. Exc. M. le Maréchal comte RANDON.

Président honoraire : S. Exc. M. le Maréchal de MAC-MAHON, duc de Magenta, président de la République française.

MEMBRES HONORAIRES

MM. Avezac (d'), membre de l'Institut.
Beulé, membre de l'Institut.
Broglie (Le prince Albert de), membre de l'Institut.
Brosselard, directeur des affaires de l'Algérie au ministère de l'intérieur.
Chabouillet, conservateur des antiques à la Bibliothèque nationale.
Chanzy (général), gouverneur général de l'Algérie.
Defrémery, membre de l'Institut.
Delacroix, recteur honoraire.
Dulaurier, membre de l'Institut.
Egger, membre de l'Institut.
Guissard, membre de l'Institut.
Guigniaut, secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.
Leblant (Edmond), membre de l'Institut.
Littré, membre de l'Institut.
Longpérier, membre de l'Institut.

MM. Mac-Carthy, directeur de la Bibliothèque d'Alger.
Maire (monsieur le) de la ville d'Alger.
Malte-Brun, homme de lettres.
Maury (Alfred), directeur général des archives de la République, membre de l'Institut.
Ministre (Son Excellence le) de l'instruction publique.
Renan (Ernest), membre de l'Institut.
Rathery, membre du comité des travaux historiques (ministère de l'instruction publique).
Renier (Léon), membre de l'Institut, administrateur de la Bibliothèque de l'Université.
Rougé (vicomte de), membre de l'Institut.
Salve (de), recteur de l'Académie d'Alger.
Saulcy (de), membre de l'Institut.
Slane (le baron de) membre de l'Institut.
Taylor (le baron de), membre de l'Institut.
Toustain (de) Du Manoir, directeur général des services civils et financiers de l'Algérie.
Teissier, receveur municipal à Toulon.
Tellier, secrétaire général de la Préfecture.
Wadington, membre de l'Institut.
Vivien de St-Martin, vice-président de la Société géographique.

MEMBRES RÉSIDENTS

Aublin (commandant), Alger.
Berard (Victor), receveur de l'Enregistrement et des Domaines.
Blasselle, défenseur près le Tribunal civil.
Dellas, receveur des Domaines.
Devoulx, commis principal à la Direction générale des services civils et financiers.
Durando, secrétaire de l'Ecole de médecine.
Féraud, interprète général de l'armée, Alger.
Guiauchain, chef du service des Bâtiments civils.
Hassan ben Brihmat, directeur de la Médersa, président du conseil de jurisprudence musulmane, à Alger.

MM. Honel, avocat, Alger.
Letourneux, conseiller à la Cour d'appel.
Machuel, professeur d'arabe au Lycée.
Neveu Dérotrie, ingénieur des Ponts-et-chaussées.
Playfair, consul général d'Angleterre.
Robin, capitaine, à Alger.
Richebé, professeur à la chaire d'arabe, Alger.
Sautayra, conseiller à la cour d'appel.
Schousboé, interprète principal de l'armée, en retraite.
Sudré, chef du service de l'Enregistrement, des Domaines et du Timbre.

MEMBRES CORRESPONDANTS

Augeraud (général), Rennes.
Arnaud, interprète de l'armée, Alger.
Arias, directeur de la Compagnie d'assurances générales.
Bataille, géomètre, à Saïgon.
Bouderba, interprète militaire, à Constantine.
Bourdon, chef de bataillon au 2e tirailleurs, à Mostaganem.
Boissonnet (général), à Paris.
Bruel, payeur, à Médéa.
Caroli, homme de lettres, Cherchell.
Charleville, grand rabbin, à Oran.
Casamajor (de), sous-chef à la Direction générale, à Alger.
Clerc, interprète principal de l'armée, à Oran.
Darmon, traducteur assermenté pour les langues arabe et hébraïque, à Tlemcen.
Dastugue, général, commandant la subdivision, à Batna.
Delpech, interprète judiciaire, à Tizi-Ouzou.
Dewulf, chef du Génie, à Porquerolles (Iles d'Hyères).
Duveyrier (Henri), homme de lettres.
Faidherbe (général), à Paris.
Flogny (le colonel), commandant le 3e régiment de chasseurs d'Afrique, Constantine.
Gantès (le comte de), sous-préfet, à Vienne (Isère).
Galles (René), sous-intendant militaire, à Nantes.
Galland, ingénieur des Ponts-et-Chaussées, Miliana.

MM. Galtier, interprète militaire, à Djebel-Amour.
Gay, médecin de colonisation, à Duperré.
Goujon, interprète militaire, Boghar.
Guin, interprète militaire, Miliana.
Girod, président de la Société de secours aux victimes de l'invasion, Sétif.
Hanoteau (le général), à Décise-sur-Loire.
Houdas, professeur à la chaire d'arabe, Oran.
Lacombe (de), colonel du 8e régiment de hussards, au camp de Rocquencourt.
Lagrange (Mme Emile de), à Paris.
Lallemand (le général), à Nantes.
Lehoc, interprète militaire, à Médéa.
Leroux, lieutenant-colonel de cavalerie en retraite, à Bône.
Lewis, professeur d'architecture à l'Université de Londres.
Liébert (le général), commandant la division, Constantine.
Lirou, interprète judiciaire, Alger.
Loche (Mme veuve), directrice de l'Exposition permanente, Alger.
Lucas, architecte, Paris.
Maillefer (le Dr), ancien médecin de l'armée, à Palestro.
Martel, pharmacien, à Oran.
Mangouin, sous-préfet, à Sétif.
Malglaive (de) fils, propriétaire, Alger.
Mélix, capitaine, à Bordj-bou-Areridj.
Meulemans, vice-consul de la République de l'Equateur, Bruxelles.
Mercier, pharmacien, Aumale.
Meyer, interprète titulaire près le 1er conseil de guerre, à Bône.
Monnereau (le Dr), au Col-des-Beni-Aïcha.
Neyrand, principal du collége, à Constantine.
Patorni, interprète de l'armée, à Fort-National.
Piesse, homme de lettres, Paris.
Pommereau, propriétaire, Ténez.
Poulle, vérificateur de l'Enregistrement et des Domaines, Constantine.

MM. Reboud (le Dr), médecin-major au 3e tirailleurs algériens, à Bône.
Renson (le général), directeur général au ministère de la guerre, Paris.
Roger, directeur du Musée archéologique, Philippeville.
Sartor, avocat, à Oran.
Sandoval (le général Don Ximenès Crispin de), à Madrid.
Sonneck, interprète de l'armée, à Bou-Saâda.
Tissot, ministre plénipotentiaire de France, à Tanger.
Trémaux, propriétaire, à Tipaza.
Trumelet, lieutenant-colonel, commandant la subdivision à Aumale.
Vallet, interprète militaire, à Blida.
Vayssettes, interprète assermenté, à Constantine.
Viala de Sorbier, architecte en chef du département, à Oran.
Walbled, chef civil de la circonscription cantonale des Issers, à Bordj-Menaïel.
Zugasti (de), ancien consul général d'Espagne à Alger, Madrid.

LES HARAR

SEIGNEURS DES HANENCHA

ÉTUDES HISTORIQUES

SUR LA PROVINCE DE CONSTANTINE

Combien parmi les Européens qui habitent l'Algérie confondent, à cause de la presque uniformité de leur costume, tous les indigènes qu'ils coudoient; en parlent par ouï-dire avec assurance et n'ont cependant aucune notion sur leur histoire, leurs traditions et leur caractère.

Lorsqu'ils veulent connaître sérieusement les mœurs des Berbères et des Arabes, ils se heurtent à des difficultés insurmontables. Une première étude longue, aride pour beaucoup : celle des différents idiômes algériens, est d'abord nécessaire; puis, lorsqu'ils peuvent causer, relever les faits, établir des rapprochements, ils croient être parvenus à découvrir de vastes horizons et s'aperçoivent alors qu'ils ont soulevé un coin seulement du voile et qu'après avoir erré longtemps sans guides, ils n'ont vu qu'un point dans l'immensité.

Les musulmans vivent dans un milieu auquel tout le monde ne peut s'identifier, à part quelques personnes qui ont le privilége de se mêler à eux ou de s'occuper du détail de leurs affaires. Pour comprendre le présent, pour entrevoir l'avenir, il faut cependant connaître le passé. Or, les invasions des nomades abes d'abord, puis la domination turque, ont détruit ici tous

les germes de civilisation que les premiers conquérants musulmans avaient apporté d'Orient et répandu jusqu'en Espagne (1).

Dans le pêle-mêle des guerres animées par un anarchique régime, de conspirations et de révoltes continuelles durant plusieurs siècles, il n'y eut guère place pour des travaux dont l'exécution exigeait le calme et le repos d'esprit. L'abaissement moral arriva à un tel degré que l'on perdit toute espèce de littérature ; il en est résulté une pénurie à peu près complète de livres et de documents écrits pour tous ceux qui veulent aujourd'hui se livrer à une étude rétrospective, c'est-à-dire rattacher le présent aux annales des écrivains arabes antérieurs au XVIe siècle, tels que Ibn Khaldoun, Kaïrouani et autres

Tous les peuples ont leurs âges, leurs phases personnifiant le caractère qui leur est propre. Pour la race indigène de l'Algérie, notamment l'habitant de la campagne ou de la tribu, la période de son existence la moins connue, et cependant pour nous la plus importante à étudier, puisqu'elle agite des questions délicates et sérieuses, est celle qui s'est écoulée sous le joug avilissant de la domination turque. Cette époque de langueur rappelle des souvenirs néfastes; elle fourmille néanmoins de personnages entourés d'une auréole de gloire chevaleresque ; il y eût de tragiques vicissitudes où nous voyons l'indigène se débattre longtemps sous la main âpre et cruelle des Turcs, gens sans foi ni loi, dont le nom seul jetait l'épouvante dans les campagnes.

La déplorable influence que cette domination tyrannique exerça sur les mœurs et les destinées du peuple indigène, maintenu dans un véritable servage, marque la décadence d'un pays déjà fortement ébranlé par les invasions et les ravages des nomades arabes, les plus destructeurs des conquérants. L'industrie ruinée, le commerce avec l'Europe anéanti, les arts oubliés et

(1) Il ne faut point s'exagérer cependant cette civilisation venue d'Orient. Le mérite des Sarrasins consista surtout à utiliser, selon leurs vues, les aptitudes diverses des Maures, des Berbères, des Romains et des Goths.

Cette thèse mériterait une étude spéciale qui nous écarterait trop du sujet actuel.

perdus ; tant de riches éléments de prospérité disparus, devaient inévitablement amener la décrépitude dans laquelle nous avons trouvé l'Algérie en 1830.

Un mouvement pareil ne pouvait s'accomplir sans produire de violentes oppositions, sans soulever l'indignation et la haine. On ne plaint guère ceux qui doivent leur état de servitude à la lâcheté ou l'imprévoyance, mais, nous devons bien le dire, la race indigène se redressant contre le pouvoir qui l'abattait et cherchant en toute occasion à ressaisir son indépendance, ne céda qu'après avoir usé toute son énergie. Ce n'est pas un spectacle sans grandeur que celui des luttes acharnées qu'elle soutint contre l'oppression systématique des Turcs.

Tous ceux qui ont écrit sur l'Algérie, quel qu'ait été le sujet de prédilection de leurs études historiques, ont plus ou moins exposé l'état politique et social du pays sous le gouvernement qui nous a précédés, mais l'ignorance des faits ou l'influence de circonstances particulières, ont parfois arrêté les uns et égaré les autres. Dans l'impossibilité où ils se trouvaient de pénétrer sous la tente, prendre part à ces longues causeries intimes auxquelles chacun apporte son contingent d'anecdotes, ils n'ont pas cherché l'origine ou les causes d'une foule d'évènements dont ils ne voyaient que les effets. Ne pouvant, en outre, contrôler des récits fantaisistes et imaginés par l'esprit inventif des intéressés, la plupart ont dû se montrer satisfaits de l'ensemble, négligeant ainsi le côté intime sous lequel se révèlent les épisodes qui forment la partie la plus saillante du tableau.

La biographie des pachas et des beys nous donne bien quelques détails, mais elle est effacée sous ce rapport par celle des familles seigneuriales, maîtresses héréditaires du territoire, qui, soumises plus ou moins, selon leurs caprices et les circonstances, à la suzeraineté des Turcs, balancèrent, maintes fois, leur autorité.

Pour les beys et les pachas, les renseignements intimes font souvent défaut et présentent des lacunes difficiles à combler ; tandis que, prenant part aux grands évènements de leur époque, et dans un rôle prédominant dont certains traits ont une remarquable analogie avec ceux de nos barons du moyen-âge, les chefs

féodaux ont laissé dans les tribus des souvenirs encore vivaces qui permettent de suivre leurs traces pas à pas.

Quand celui qui se livre à des investigations parvient à inspirer, dans ces tribus, un certain degré de confiance, il est l'objet de confidences, de révélations importantes. Parfois il réussit même à obtenir communication de diplômes et de vieux papiers extrêmement curieux.

Malgré l'état d'abandon où se trouvaient les lettres sous le gouvernement turc, ce serait se tromper, ainsi que je l'ai dit ailleurs, de croire à l'absence absolue de documents écrits. Diverses familles, bien que distraites de leurs occupations littéraires par les misères de la situation, gardèrent, néanmoins, quelques traces des habitudes de leurs aïeux en se transmettant, de père en fils, le goût des sciences et des œuvres de l'esprit. Des établissements religieux que la sainteté de leur fondateur fit heureusement respecter, restèrent dépositaires de manuscrits conservés et cachés avec d'autant plus de soin que la plupart étaient peu nombreux ou même uniques dans leur genre. C'est ainsi qu'en Europe, sous l'anarchie féodale, c'est-à-dire dans des circonstances presque identiques, de zélés bénédictins, alors gardiens naturels de la culture intellectuelle, recueillirent dans la bibliothèque de leurs monastères, pour les léguer à la postérité, tous ces précieux documents qui ont servi depuis à écrire nos annales.

Si au début de notre occupation en Algérie, nous ne nous étions trouvés en présence d'un peuple aussi jaloux que méfiant et ombrageux pour tout ce qui touche à son état social, nous serions parvenus à obtenir communication de papiers historiques possédés par certaines gens.

Mais chez le musulman, la science marche, unie par un lien indissoluble, de pair avec le sentiment religieux, en raison du respect dont sont entourés ceux qui en font profession. Aussi, dès notre arrivée, et à mesure que notre domination s'étendait sur le pays, un étroit et aveugle fanatisme détermina bon nombre de ces familles religieuses et lettrées, dont nous avons parlé, à cacher, à faire disparaître tous leurs livres aux regards de l'infidèle. D'autres appartenant à cette classe passionnée que l'excès de bigotisme fait divaguer et avec laquelle il est impossible de raisonner, fuyaient instinctivement le contact du chrétien avant même d'avoir connu et apprécié ses intentions. Plusieurs émigrèrent au loin, dans les états mahométans limitrophes, emportant avec eux tous leurs papiers et leurs livres, nous privant ainsi de précieux documents que nous serions heureux de retrouver aujourd'hui.

Les évènements qui se sont succédé en Algérie depuis une quarantaine d'années, expliquent donc la disparition de ces rares écrits que le hasard remet au jour de temps en temps. On ne se forme pas la moindre idée des difficultés qu'on rencontre, non-seulement pour les découvrir, mais surtout pour qu'il soit permis d'en prendre connaissance. On peut dire sans exagération que la lumière est réellement sous le boisseau (1).

Au milieu d'une existence d'alertes continuelles, où il fallait enterrer ou emporter, en fuyant, ce que l'on possédait de plus cher, la bibliothèque du lettré arabe de la tente n'était autre qu'un sac en peau de bouc contenant un fouillis de vieux livres, de diplômes, de notes, d'arbres généalogiques, le tout entassé pêle-mêle. C'est ce qui a bien souvent dépisté les chercheurs de documents écrits, et c'est là cependant qu'il faut avoir la patience de fureter, ainsi que je l'ai fait longtemps durant les courses et les expéditions militaires dans la province. A l'aide de ces papiers poudreux et moisis, des récits imagés des vieillards et des chants populaires de la contrée, on parvient peu à peu à reconstituer un passé qui nous sollicite ; à mettre en évidence l'existence intime, les exploits et les revers de l'aristocratie guerrière qui fit jadis l'illustration de ces tribus.

C'est dans ce sujet qui n'a pas encore été effleuré qu'il convient de chercher une notion complète sur les passions et les mœurs de la société indigène, observés de près. En restituant à l'histoire de l'Algérie des types négligés jusqu'ici, nous trouverons des enseignements et des analogies, car rien ne parle aussi haut

(1) Nous citerons entr'autres la riche bibliothèque des Cheïkhs el Islam, de Constantine, contenant plusieurs milliers de volumes que jamais aucun Européen n'est parvenu à examiner.

que les faits, et je puis dire que ceux que j'ai recueillis épars dans quelques manuscrits et dans la mémoire de vieillards bien informés, animent les chroniques d'un intérêt vraiment dramatique.

Je rappellerai sommairement le passé du pays qui a été le théâtre des évènements, et, après avoir exposé les moyens par lesquels ces grands seigneurs de la tente acquirent la suprématie et parvinrent à s'implanter sur le sol où nous voyons encore aujourd'hui leurs descendants, je raconterai diverses scènes de famille et les cruautés qu'exercèrent souvent les uns contre les autres des hommes sans liens, agités par un insatiable besoin de mouvement et qu'enflammaient l'ambition, la jalousie et l'esprit d'insubordination. Il sera question enfin du rôle qu'ils jouèrent au dehors.

Diviser pour règner, désagréger ainsi tout centre de résistance, tel était le pivot de la politique des Turcs qui ne disposaient point par eux-mêmes de forces suffisantes pour entreprendre une conquête de vive force. Tous leurs efforts tendirent, dès lors, vers ce but par le morcellement du territoire ; en armant adroitement la moitié d'un pays contre l'autre, ils affaiblissaient l'influence de l'aristocratie indigène ; et, en suscitant parmi elle des rivalités et des haines mortelles, ils la rendaient irréconciliable. Au lieu de faire goûter aux populations les bienfaits de la paix, on l'encourageait, au contraire, leurs instincts belliqueux.

A une époque où la trahison et le meurtre faisaient partie intégrante de l'art de règner, on vit souvent les intrigues et les querelles de famille que les Turcs alimentaient et utilisaient à leur profit, se dénouer par le sabre et le poison, car ce n'était pas toujours loyalement, et les armes à la main, que les Turcs descendaient dans la lice ; ils avaient suivant les temps, les circonstances et les hommes, des procédés moins belliqueux. Tout crime à leurs yeux était excusé pourvu qu'il réussit et rapportât à ses auteurs de larges bénéfices. La race vaincue était élevée à l'école de la trahison, de l'ingratitude et de la dissimulation. Ce triste tableau n'est point trop assombri. Pour en convaincre davantage le lecteur je donnerai la traduction textuelle de

l'opinion émise à ce sujet, il y a une vingtaine d'années, par un écrivain arabe, bon juge en pareille matière (1). Le récit rétrospectif qu'il nous fait de ce qui se passait dans les tribus des environs de Constantine, administrées à peu près directement par les Turcs, permet d'apprécier l'état moral des populations dans un rayon plus éloigné.

« Lorsqu'un bey, dit-il, était investi du gouvernement d'une province, il prenait pour kaïd, ou cheïkh, ou toute autre qualité, des gens qui, à l'époque de son obscurité, étaient à son service, de sa compagnie, ou de la société de sa femme et il ne regardait, dans ce choix, aucune considération de convenance et d'aptitude pour les fonctions qu'il conférait. C'était tantôt un valet de labour, tantôt un berger qui était l'objet de ses faveurs.

« Ce valet ou ce berger apprenait un jour d'un passant que tel bey venait de mourir le jour même, victime d'un assassinat et que le chaouch un tel avait été nommé à sa place. Aussitôt il appelait son fils, ou sa femme ou sa fille, pour achever le labour ou garder ses bestiaux, et il allait immédiatement trouver le cheïkh de sa tribu ou son kaïd pour lui annoncer la nouvelle et lui emprunter un vêtement propre et convenable selon la saison. Puis il s'en revêtait et se rendait en toute hâte chez son ami, l'élu du jour, pour lui adresser ses souhaits de bonheur et le féliciter sur sa nouvelle dignité.

« Son ami s'informait alors auprès de lui du nom de la tribu dans laquelle il demeurait et, sur sa réponse, le nommait kaïd ou cheïkh de cette tribu, mais à la condition de payer une certaine somme d'argent.

« Le paysan acceptait, mais, disait-il, il faut absolument tuer mon prédécesseur, d'autant plus qu'il possède des richesses considérables. Ceux qui entouraient le bey applaudissaient à cette proposition et insistaient sur la nécessité d'assassiner le fonctionnaire déchu, d'incarcérer sa famille, de séquestrer ses biens.

« Le bey donnait son adhésion à ces mesures, puis il revêtait

(1) Notes sur les mœurs du pays de Constantine par Si Moustapha, de Dellys.

son protégé du burnous d'investiture et lui remettait un cachet. Celui-ci en sortant de chez son maître trouvait les juifs au service du bey qui, rôdant à l'affût autour du palais, se pressaient à sa rencontre, pour le féliciter de son investiture et lui offrir de lui procurer un cheval, un harnachement, des armes fines, des vêtements luxueux pour lui, pour sa femme, ses enfants. Le nouveau fonctionnaire travesti les quittait ensuite, et, de retour à sa tribu, il se précipitait sur son prédécesseur, celui-là même qui lui avait prêté son vêtement, et il le tuait. — Puis il faisait transporter les dépouilles et les richesses de la victime au lieu de la résidence du bey et, si c'était un débauché, il abusait des femmes et des filles de l'ancien kaïd.

« Mais avant d'envoyer au bey tout le butin, il réservait sa part et en abandonnait aussi une partie à ses enfants et aux gens de sa suite. Quelques fois, s'il était d'origine obscure, et que sa victime fut de famille noble, il épousait une de ses femmes ou de ses filles. C'est ainsi que les choses se passaient.

« Lorsque les richesses et les dépouilles du kaïd défunt arrivaient au palais du bey, déjà diminuées de tout ce qui avait été prélevé par le nouveau fonctionnaire et les gens de sa suite, elles étaient là soumises à un nouveau pillage de la part des gens de la cour du bey, des secrétaires, des chaouchs, et même des femmes, et ce qui restait était remis au bey. Celui-ci s'appropriait ce qu'il y avait d'argent et de bijoux, les autres objets et le bétail étaient inscrits sur le registre du Trésor. Comment était-il possible qu'un tel homme fit le bonheur de son peuple ?

« Pour en revenir à notre nouveau kaïd, quelquefois sa nouvelle position lui fournissait le moyen de payer ses dettes, en pressurant ses administrés par tous les moyens imaginables, mais quelquefois aussi la fortune lui devenait contraire, comme elle l'avait été pour son prédécesseur, et il subissait les mêmes revers : l'assassinat.

« La conséquence de cet état de choses fut que les emplois du makhzen devinrent le point de mire de l'ambition de tous. Il n'était personne qui ne rêvât une fonction gouvernementale, le savant disait adieu à la science, et l'artisan à son métier.

« Soumis à une éducation grossière, l'enfant apprenait de sa

mère l'insulte et le mépris, toutes choses peu profitables. Les parents s'appliquaient à familiariser leurs enfants, dès le jeune âge, avec le luxe et les grandeurs ; si, par hasard, le jeune candidat n'obtenait pas de prime-abord l'emploi qu'il sollicitait, il se mettait à fréquenter les membres du makhzen et se conciliait leur amitié par tous les moyens que lui suggérait sa subtilité et sa bassesse. Si le mensonge, la médisance, la calomnie, la corruption, auxiliaires faciles et généralement employés, ne réussissaient pas, et que le fonctionnaire de l'appui duquel il avait besoin fut un homme débauché et sans dignité, il se conciliait sa protection en s'abaissant vis-à-vis de lui à des complaisances honteuses : يتقرب بالقوادة والطحين حتى ينال الوضيو

« Lorsque la corruption devient générale, la main de Dieu s'appesantit sur les gouvernants et sur le peuple, la science et les arts libéraux furent relégués dans l'oubli et l'on porta toute son ambition vers le vice. »

Voilà en quels termes cet écrivain arabe explique, sans détours, les causes multiples de la décadence de ses compatriotes.

Les expéditions militaires, comme en Europe sous l'anarchie féodale, avaient alors un caractère de rapine, de dévastation et de brigandage dont le souvenir douloureux s'est perpétué. Les chefs lancés en avant par des incitations hypocrites, puis livrés à eux-mêmes et réunis en *sof* — (ligue, association d'assurance mutuelle offensive et défensive) — se faisaient entre rivaux de nombreuses et continuelles guerres privées, sous le prétexte le plus futile. Les beys prêtant leur appui tantôt aux uns, tantôt aux autres, les épuisaient tour à tour et finissaient par écraser les deux partis à la fois quand l'heure était propice. On menait alors une vie turbulente et batailleuse dans laquelle le pillage était l'objet principal, et toutes ces horreurs s'exerçaient avec l'indifférence de l'habitude. Quant au laboureur ou au pasteur, qui payait tous les frais de ces luttes sanglantes et de ces rancunes traditionnelles des chefs féodaux, il était obligé d'être pauvre, de tout cacher, c'est-à-dire d'affecter la misère pour échapper aux exactions des puissants.

Nous ne devons porter aucun jugement sur des faits qu'il convient d'observer, non pas au point de vue de nos idées actuelles

et de notre civilisation, mais avec l'esprit du temps, c'est-à-dire en nous représentant les choses au milieu de toutes les circonstances qui les entouraient et de la politique de l'époque. Ce serait injuste de les apprécier autrement, car l'homme ne s'affranchit que rarement des influences au sein desquelles il s'élève et il vit. Notre vieille Europe, du reste, ne conserve-t-elle pas dans ses annales des souvenirs d'actes tout aussi sauvages?

J'ai pensé qu'une étude détaillée sur les qualités et les défauts de ces anciennes familles féodales, jadis maîtresses héréditaires du territoire, pourrait présenter quelque utilité et je n'ai épargné aucunes recherches, aucun moyen de contrôle, pour la rendre aussi exacte et aussi complète que possible. Chez un peuple où les générations passent et se succèdent sans laisser plus de traces que les moissons — si ce n'est le fanatisme et la haine contre tout ce qui lui est étranger qui subsiste toujours — il importe de saisir au vol pour les conserver à l'histoire, les souvenirs épars qui existent encore de peur qu'ils ne s'effacent sans retour.

L'expérience du présent n'est-elle pas la science du passé? Cette science est ici d'autant plus utile, qu'au contact d'une race qui a eu ses illustrations, ses rivalités et ses haines traditionnelles, elle peut, à chaque instant, éviter de fâcheuses erreurs, de regrettables froissements d'amour-propre. En même temps qu'elle rectifie les opinions inexactes et fait estimer chacun selon sa valeur intrinsèque, elle a, surtout, l'avantage de mettre un frein à certaines présomptions qui rappellent par trop — qu'on me permette cette comparaison justifiée : ***La fable de l'âne vêtu de la peau du lion.*** — Que de fois, en effet, n'avons-nous pas eu sous les yeux le triste spectacle d'individualités obscures et vaniteuses — رجال بلا اصل ولا خصلة — naguères ignorées et dont l'élévation ne date que d'hier, venir se pavaner devant nous sans scrupules et exploitant adroitement notre ignorance du passé, s'attribuer, comme leur appartenant, les titres, faits et gestes de célébrités historiques dont le nom évoque ce qu'il y a de plus éclatant dans les souvenirs du peuple indigène.

L'orgueil les aveuglant, ces ambitieux n'ont pas prévu les amères déceptions que pourraient un jour leur faire éprouver

l'impartiale critique et l'examen sérieux de prétendues généalogies remplies de grossiers anachronismes. Au lieu de se torturer l'esprit, de se livrer à tant d'efforts d'imagination pour rattacher par un lien quelconque leur origine à un ancêtre de noblesse religieuse ou militaire — cherif ou bien djouad — ces parvenus ont oublié qu'en restant dans leur rôle modeste ils auraient évité plus tard le reproche de menteurs effrontés et auraient conservé au moins intact le mérite de leur personnalité de second ordre. Mais ils ont répété si souvent leurs récits fantaisistes devant des gens qui avaient la naïveté d'y ajouter foi ou en présence d'autres que l'intimidation empêchait de protester, qu'ils ont fini par croire eux-mêmes à tout cet échafaudage de mensonges.

Des tabellions complaisants, sous leur inspiration, leur ont dès lors écrit des généalogies apocryphes et enregistré en leur faveur des exploits d'emprunt dans un style d'autant plus flatteur que la récompense promise était plus large. Les témoins réputés du meilleur aloi ne manquaient pas au besoin pour confirmer la chose. Oh! le témoin! le témoin arabe bien entendu, qui ment par plaisir et aussi par intérêt avec un aplomb imperturbable : c'est une espèce à part, à la conscience insondable. Sa physiologie serait bien curieuse à étudier aussi.

Il y aura bientôt un demi-siècle que nous vivons au milieu de ce peuple, et le temps ne nous a certes pas manqué pour beaucoup voir et beaucoup apprendre sur son compte. Les erreurs et les substitutions ne sauraient donc plus être admises aujourd'hui. En les signalant, pendant l'époque contemporaine, nous empêcherons qu'elles s'enracinent dans les esprits ou dans certaines publications inspirées par ceux qui ont intérêt à déguiser la vérité et ne finissent plus tard par entrer dans le domaine de l'histoire. Ce n'est pas sans motif qu'a pris naissance ce dicton arabe fort répandu qui démontre la tendance assez fréquente de certains indigènes d'aujourd'hui à vouloir s'élever au-dessus de la couche sociale à laquelle ils appartenaient autrefois.

قال الولد لابيه يا ابى تعالى نشرفوا انفسنا

اجابه قايلا حتى يموتوا الذين يعرفونا

« *Ennoblissons-nous en prenant le titre de chérif (descendants du prophète) disait un jour un jeune ambitieux à son père ?*

« *Attends, lui répondit celui-ci, que soient morts ceux qui nous connaissent !* »

Avant de s'occuper des différentes races qui forment le fond de la population des Hanencha, il convient de dire un mot de la contrée elle-même. Remarquons d'abord que le territoire possédé ou, pour être plus exact, soumis à l'obéissance des seigneurs des Hanencha était, au XVI[e] siècle, bien autrement étendu qu'il l'est aujourd'hui. Il comprenait la presque totalité du cercle actuel de La Calle, tout le Nador, la Mahouna et les Nebaïl du cercle de Guelma ; le cercle de Souk-Ahras en entier, celui de Tébessa en y joignant l'Aurès oriental. Au-delà de la frontière, parmi les tribus maintenant à la Tunisie, ils avaient les Khoumir, Ouargha, Charen, Oulad bou R'anem, Frachiche et enfin tout le sud depuis les Ziban jusqu'à Nefta.

Cette puissante confédération, sans liens bien intimes, vécut néanmoins pendant longtemps indépendante et résista avec avantage aux tentatives faites par les pachas d'Alger et de Tunis pour la soumettre. Elle prêta même plusieurs fois l'appui de ses armes et de son argent à divers prétendants se disputant le trône de Tunis. Ainsi que je le raconterai bientôt avec plus de développements, la confédération était gouvernée par un membre de la famille noble des Harar qui, portant le simple titre de cheïkh, exerçait un pouvoir analogue à celui d'un prince souverain et son alliance était fort recherchée des voisins. Son autorité s'appuyait sur la tribu Makhzen des Hanencha proprement dite, dont tous les cavaliers vivaient partagés par groupes au milieu des autres tribus, à l'égard desquelles ils exerçaient à la fois le rôle de surveillants politiques et de collecteurs d'impôts. La zemala du cheïkh s'établissait pendant l'été soit au kef Guellala, au djebel Mecid ou au djebel Hannâch. En hiver, quand le cheïkh ne s'enfonçait pas vers le sud, parmi les nomades, on voyait sa tente dressée sur les bords de la Medjerda. Ces mouvements périodiques dépendaient, du reste, de la situation politique du moment.

La citadelle naturelle et aérienne de Kalâat-Senan que l'on aperçoit de notre zemala de spahis du Meridj, était le centre d'action, le magasin de réserve, et, en un mot, le réduit des Harar, en cas de revers en rase campagne. Cela nous rappelle encore le château-fort de la féodalité européenne.

Après que les Turcs eurent soumis le seigneur des Hanencha par les moyens que nous indiquerons, ils le comprirent au nombre des trois grands feudataires de la province recevant directement le kaftan d'investiture du pacha d'Alger, et ayant le droit de marcher drapeaux déployés et au son de la musique, privilége honorifique attribué aux beys seulement, ce qui démontre la puissance qu'ils avaient encore conservée bien qu'ils eussent fait acte de vasselage. Ces trois grands commandements territoriaux, formant comme des Etats dans l'Etat étaient :

Celui du cheïkh des Hanencha, aux Harar, à l'Est ;
du cheïkh El-Arab, au Beit-bou-Okkaz, au Sud ;
du cheïkh de la Medjana, aux Oulad-Mokran, à l'Ouest.

Non satisfaits d'avoir réussi à amoindrir la puissance de ces trois grandes familles, en semant la discorde et la haine parmi leurs divers membres, les Turcs leur suscitèrent encore d'autres rivalités inopinées.

Certains intrus, le plus souvent étrangers même au pays, étaient investis d'un commandement à côté des anciens chefs héréditaires, afin de contrebalancer leur influence séculaire et d'envenimer les choses de plus en plus de manière à provoquer de fréquents désordres servant de prétextes aux beys pour sévir et, dans cette intervention, se faire la part du lion. Nous verrons en détail les moyens mis en pratique par les beys pour favoriser l'extension d'autorité de ces nouveaux parvenus, quitte à les sacrifier à leur tour s'ils devenaient gênants, quand apparaîtront sur la scène quelques-unes de ces créatures maniables que les Turcs firent surgir dans l'intérêt de leur politique, peu d'années avant notre conquête.

Les grands cheïkhs de Tougourt et de Ouargla auxquels on donnait pompeusement le titre de Sultan, feront aussi l'objet d'une monographie spéciale. Quant à tous les autres chefs d'un ordre secondaire, ils ne seront pas négligés non plus.

Mais n'anticipons pas et bornons-nous pour le moment à nous occuper des Hanencha, en expliquant la formation puis la dislocation de cette confédération africaine qui, un instant, constitua une sorte de principauté redoutable enclavée entre la régence d'Alger et celle de Tunis.

La plupart des épisodes que nous allons raconter ont eu pour théâtre le pays-frontière qui s'étend du nord au sud, entre l'Algérie et la Tunisie, depuis la montagne des Khoumir en face l'île de Tabarque jusqu'au delà de Tebessa, vers le Sahara.

En jetant un regard sur la carte, on voit que cette contrée, sillonnée de montagnes presque parallèles à la mer, se divise, au point de vue topographique, en deux parties bien distinctes déterminées par le cours de la Medjerda, dont le bassin large et fertile est la ligne de communication la plus ouverte et la plus facile entre l'Algérie et les Etats tunisiens.

Partout ailleurs, à moins d'aller plus au sud, prendre par de longs détours la route qui passe au-delà du Kef à Aïn-Termata, ou bien celle l'oued Serrat, au pied de la montagne de Zerissa, on ne pénètre de chez l'un chez l'autre qu'en franchissant par les crêtes les montagnes qui nous séparent. Cette escalade à travers des sentiers de chèvres, n'est possible qu'à des gens voyageant isolément; je veux dire par là qu'il y aurait péril à y engager une troupe régulière.

La première partie, la plus septentrionale, est extrêmement montagneuse et tourmentée, coupée de ravins profonds et remplis d'impénétrables broussailles, repaires du lion et de la panthère. Son système, formé du djebel Mecid (R'ora) et des contreforts qu'il détache à son point culminant chez les Beni-Mâzen, se prolonge, vers l'est, chez les Ouchtata et les Chiaïa tunisiens, et, vers le nord-ouest, chez les Chiebna, comme une immense muraille dont les vallées intermédiaires seraient les fossés. C'est un pays accidenté et très boisé que la nature semble avoir créé tout exprès pour servir à la guerre de partisans. Il est, du reste, sur la surface du globe certains points stratégiques qui sont naturellement prédestinés à être, à toutes époques, le théâtre des grandes luttes de peuple à peuple.

Depuis les célèbres batailles antiques du Muthul et de Zama, livrées dans cette région, combien de fois encore ces champs n'ont-ils pas été arrosés de sang humain, sous les Berbères, les Arabes, les Turcs et même les Français?

La partie méridionale présente bien aussi des relèvements considérables sur la rive droite de la Medjerda, mais, en général, ce côté du bassin de la rivière est coupé par des mouvements moins continus et, par cela même, moins importants, quelle que soit, d'ailleurs, l'élévation à laquelle ils puissent atteindre. Ainsi lorsque l'on a franchi cette lisière assez resserrée qui forme la berge droite de la vallée de la Medjerda, et dont la montagne de Frina est le point culminant, on ne trouve plus, vers le sud, que des massifs restreints ou des pics isolés qui, séparés par de vastes plaines, ne conservent guère de liaison entre eux. La montagne du Dyr, chez Oulad Sidi Yahïa ben Taleb, est le plus méridional et le plus important de ces massifs. Entre lui et la ligne de la Medjerda se présentent successivement, en allant du sud au nord, avec l'aspect de gigantesques témoins, la pyramide de Bou Djaber, le Guelb, Bou Khadra, l'Ouenza et autres; la large table titanique de Kalaât el-Senan est à l'orient du Bou Djaber. Toutes ces montagnes aux profils pittoresques ressemblent aux décors d'un théâtre grandiose dont les vallées intermédiaires seraient les coulisses. C'est là que, se réunissant pour faire un mauvais coup, se battant à l'aventure, les cavaliers arabes, comme aux temps des Numides, pouvaient s'assembler discrètement pour l'attaque, puis disparaître et s'évanouir en un clin d'œil en cas de revers.

Nous avons signalé la Medjerda, le fleuve Bagrada de l'antiquité, comme jouant un rôle dans la division topographique du pays; c'est, en effet, le cours d'eau le plus considérable de la contrée. Prenant sa source à Khamissa, la Medjerda coule d'abord du sud au nord; se heurtant au contrefort du Mecid, elle tourne brusquement à l'Est, se maintient dans cette direction générale et pénètre dans la régence du Tunis par la riche plaine de Dakhela.

Les affluents de sa rive gauche, limités par les pentes rapides des montagnes qui la dominent, sont insignifiants, mais sur la

rive droite, elle reçoit à son entrée sur les terres tunisiennes le Mellag, formé de l'oued Chabrou sortant des environs de Tébessa, et de la Meskiana qui prend sa source chez les Harakta. Après la réunion de ces deux cours d'eau, au pied du Guelb, au lieu dit El-Melga, le point de jonction, le Mellag, déjà important, arrose la vaste plaine que parsèment, sans l'interrompre, les pics isolés que nous avons signalés.

Non loin de la source de la Medjerda, sur le versant opposé du chaînon qui sépare Khamissa de Tifach, une autre rivière, non moins importante, l'oued Charef, prend son origine et, coulant en sens inverse à celui de sa voisine, va à travers le pays des Sellaoua former à Medjez Amar une des branches de la Seybouse. La contrée est, en outre, arrosée par un assez grand nombre de petits cours d'eau qui portent leur tribut aux rivières que nous avons désignées.

La partie montagneuse indiquée au nord de la Medjerda, renferme d'admirables forêts dont il est difficile d'évaluer l'étendue parce qu'elles s'étendent à la fois sur notre territoire et sur celui des tribus tunisiennes. Elles sont peuplées de chênes-liège, de chênes-zan et de pins maritimes de très belle venue. On y trouve également des massifs considérables d'oliviers sauvages. Ces forêts laissent entr'elles de riches pâturages et des terres de culture d'une grande fertilité.

Au sud de la Medjerda commence une zône d'un aspect différent; les montagnes y sont d'une nature plus aride que celles de la rive gauche; le chêne y est remplacé par des essences résineuses; les plaines plus larges, mais pour la culture inférieures, en fertilité, aux vallées du nord.

Au sud du Mellag, le pays change de nouveau, les montagnes se déboisent et n'offrent plus que des broussailles ou de chétifs genévriers; les plaines s'élargissent encore et présentent aux labours l'immense surface d'un sol profond, mais c'est un paysage monotone et poudreux que pas un arbre n'égaie. Il en est ainsi jusqu'au pied de l'Aurès où reparait la verdure.

Cet aspect général du pays permet de comprendre que le territoire des Hanencha proprement dit est riche en bétail et en céréales. Ne manquant ni d'eau ni de soleil, il fournit, en effet,

du grain bien au delà de la consommation de ses habitants, et déjà, dans l'antiquité, il constituait la partie la plus riche et la plus fertile de la Numidie de Massinissa. C'étaient ces *loca opulentissima* dont parle Salluste quand il décrit l'entrée de Metellus en Numidie au commencement de la guerre de Jugurtha; — contrée couverte de villes et de châteaux dans lesquels l'armée romaine se procurait des provisions en abondance (1); les vestiges de ces villes et châteaux de l'antiquité, qui doivent être pour nous comme autant de jalons consacrés par l'expérience, ont survécu à l'action du temps; ils prouvent, par leur nombre et leur importance, combien la domination romaine s'était développée dans ce pays, combien la colonisation y avait trouvé de ressources. De grandes voies de communication, dont le pied foule encore le solide pavage sur plusieurs directions, reliaient tous ces centres de population échelonnés de distance en distance, semblables aux grains d'un chapelet, et signalent le degré de prospérité qui avait été atteint sous l'impulsion entendue du peuple-roi. Mais le souffle impitoyable du vent de la Barbarie a tout renversé, et quand on parcourt cette région avec le souvenir de sa splendeur passée, splendeur dont les débris maintenant sortent à peine de la verdure, l'esprit est partagé par des impressions bien diverses sur la destinée des choses humaines. Il est surtout difficile de se défendre de l'intérêt puissant qu'inspire même dans ses ruines l'imposante majesté de la grandeur romaine. A chaque pas on se heurte contre des vestiges d'architecture, des monuments épigraphiques, gravés profondément dans la pierre qui commandent l'admiration et rappellent les noms sonores de Thagaste (Souk-Ahras) patrie de St-Augustin; de Madaure (Mdaourouche), où ce père de l'Eglise chrétienne commença ses études, et qui fut également illustré par la naissance d'Apulée; — Tipaza (Tifach), où les monuments mégalitiques tels que dolmens et cromlechs, aussi nombreux que les restes romains, démontrent qu'en Afrique toutes les religions ont eu leurs autels et leurs adeptes; — Thubursicum Numi-

(1) *Bell. Jug.* 57.

darum (Khamissa), où jaillissent les sources du fleuve Bagrada, la moderne Medjerda dont les environs étaient désolés par le monstrueux reptile que tua Regulus; — Sicca Veneria (le Kef), dont le temple consacré à Vénus donnait asile aux jeunes filles qui, selon l'ancienne pratique phénicienne, allaient se créer une dot en faisant commerce de leurs charmes, comme s'y livrent aujourd'hui nos naïliennes à Bousaâda et Biskra. — Enfin, aux deux extrémités de cette région ayant servi, presque sous tous les peuples, de ligne-frontière, se voient encore les ruines des opulentes cités de Theveste et d'Hippone Royale (Tébessa et Bône) qui ont aussi leur illustration.

Si les tronçons de toutes ces murailles gisant à terre pouvaient parler, que n'ont-ils pas vu ? N'évoquent-ils pas aussi le souvenir de la lutte mémorable entre Scipion et Hannibal, grand fait historique accompli sur cette même frontière, auprès de Ksar Djaber -- Naraggara — qui a pris le nom de bataille de Zama (1).

Une autre bataille, celle du Muthul (la Mafrag), et enfin le passage de Bélisaire anéantissant les Vandales et allant, par cette route, bloquer leur chef Gélimer dans les montagnes de l'Edough, donnent au passé de ce pays une poésie extrême. Peu de contrées, en effet, sont patronées par de si grands noms, consacrées par d'aussi éclatants souvenirs. C'est là que de nos jours, le colon européen est appelé à rallumer le flambeau de la civilisation éteint depuis des siècles, et à vivifier des vestiges qui semblaient naguère condamnés à languir dans une torpeur éternelle. Il y retrouvera un climat, des terres, de la verdure, des eaux et des ombrages lui rappelant la France et, par cela même, qui l'attacheront irrévocablement à sa nouvelle patrie algérienne.

A diverses époques, et notamment depuis la conquête musulmane, l'Algérie a été, comme tout le nord de l'Afrique, du

(1) Tous les voyageurs et les archéologues qui ont étudié le pays sont d'accord pour indiquer le Ksar Djaber comme le point où aurait été livrée la bataille de Zama.

reste, le théâtre de nombreux bouleversements politiques, de mille vicissitudes de guerres ou de révolutions intestines, enfin de migrations, qui ont successivement mélangé, déplacé ou refoulé les occupants primitifs; il est donc extrêmement difficile de se reconnaître aujourd'hui dans cette question tant controversée d'origine des tribus. Quoiqu'il en soit, il résulte des recherches que j'ai faites dans le pays même que la population des Hanencha se compose de trois éléments distincts que les alliances, la communauté d'intérêts ont mélangés; la fusion est presque complètement opérée de nos jours. Ce sont :

1° Les Chaouïa, race berbère de l'Aurès et des campagnes environnantes qui semblent être les plus anciens habitants, c'est-à-dire descendre des peuplades Numides; l'Aurès, aussi bien sous les Vandales, du temps de Bélisaire et de Salomon, que lors de la résistance de la Kahena contre les conquérants arabes fut le refuge de toutes les populations successivement vaincues et refoulées : Maures, Romains, Vandales, etc.

2° Les Haouara et leurs frères les Addassa, branches de la grande famille berbère Zenatienne, qui, vivant à l'état nomade, lors de la conquête musulmane, s'avancèrent de Tripoli vers l'ouest;

3° Et enfin, les Arabes provenant de l'invasion des Beni Hélal et Soleïm au XIe siècle de notre ère.

« Les peuples berbères de ces pays, nous dit Ibn Khaldoun, « reconnaissaient la souveraineté des Romains desquels ils « avaient reçu la religion chrétienne... Une partie de ces Ber- « bères professait le judaïsme... Parmi les Berbères juifs, on dis- « tinguait les Djeraoua, tribu qui habitait l'Aurès et à laquelle « appartenait la Kahena, femme qui fut tuée par les Arabes à « l'époque des premières invasions musulmanes (1). »

Les populations indigènes qui, avec leur ignorante apathie, foulent aujourd'hui aux pieds les ruines qui jonchent les lieux où St-Augustin vint au monde, où il médita et écrivit des choses éternellement admirables, n'ont conservé que de vagues tradi-

(1) Ibn Khaldoun, T. 1, p. 206 et suivantes.

tions des temps chrétiens. Le nom même d'*Agouchtin* que les écrivains musulmans du moyen-âge citaient encore avec respect, est aujourd'hui totalement oublié.

Les Roumi ou Rouman — que quelques-uns se glorifient d'une manière inconsciente d'avoir pour ancêtres — avaient édifié et habitaient ces villes détruites ; c'est à peu près tout ce qu'ils savent par légendes. Il faut pénétrer dans l'Aurès, parmi les peuplades refoulées, lors de l'invasion arabe, pour rencontrer quelques antiques usages, tel que l'anniversaire de la naissance de *Sidna Aïssa* — Jésus-Christ — qui peut servir d'indices à ceux qui voudraient rechercher quel fut le sort des chrétiens après la conquête musulmane.

Quant aux Juifs, ils se sont perpétués jusqu'à nos jours chez les Hanencha. D'après une opinion, généralement répandue dans la contrée, la majeure partie des Hanencha professait, avant l'invasion arabe, la religion de Moïse.

Les indigènes d'autres tribus veulent-ils aujourd'hui injurier un homme des Hanencha ; ils lui rappellent son origine israélite en lui jetant à la face la kyrielle d'épithètes que voici : *Hannach — ben Fennach - - ben Fellach — ben Habach — ben Chaloum — el Yahoudi ;* c'est-à-dire Hannach, fils de Fennach, fils de Fellach, fils de l'Abyssin, fils de Salomon le juif. Je ne crois pas que tous ces mots se terminant par la syllabe *ach* aient été accidentellement assemblés pour le seul agrément de l'euphonie et cela avec d'autant plus de raison que les deux noms de *Fellach* et de *Habach* ont une signification qui ne manque pas ici d'une certaine importance ethnographique. Le mot Habach signifie Abyssin ; quant à Fellach que L. Marcus écrit Felas-Felassyan, il signifie *exilés* synonime de *Felistin* ; c'est le nom donné encore aujourd'hui à la peuplade juive établie en Abyssinie de temps immémorial, on dit même depuis le siècle d'Alexandre. Quel lien de parenté peut-il exister entre les Juifs abyssins et les Berbères qui, depuis la conquête arabe, ont pris le nom de Hanencha ? Il y a là évidemment un vague souvenir de certaines traditions ayant trait à la dispersion des Juifs que rapportent nos historiens de l'antiquité et même les généalogistes arabes. Je me borne à signaler le fait laissant aux

ethnographes le soin de le commenter et de l'expliquer (1).

Depuis que la conquête française a pénétré dans l'intérieur de l'Algérie, la plupart de ces Juifs de la campagne, attirés par les profits assurés du commerce et du brocantage, sont venus dans nos villes se fixer auprès de leurs coreligionnaires citadins. Ils vivaient, avant, de la même vie que les Arabes, armés et vêtus comme eux, montant à cheval comme eux. Ces juifs étaient tellement confondus avec le reste de la population indigène qu'il était impossible de les en distinguer. Ils avaient même perdu cet accent nazillard et désagréable qui presque partout caractérise leur race (2).

Je citerai à l'appui de ce qui précède un fait caractéristique remontant à quelques années seulement.

Lors de nos premières expéditions dans le pays des Hanencha, vers 1843, un groupe d'hommes de cette tribu, ralliés à nous dès le début des opérations, marchaient en avant servant de guides à nos troupes. Un brillant cavalier se faisait remarquer entre tous par son entrain et sa bravoure. Après la soumission, quand il fallut organiser administrativement le pays, le général

---

(1) Depuis leur établissement dans l'Abyssinie, qui date au plus tard de l'an 330 avant J.-C. jusqu'en 1800, les Juifs abyssins ont été gouvernés par des rois israélites. Ces monarques ont résidé, depuis le premier siècle avant la naissance du Sauveur jusqu'en 1542, dans une ville bâtie sur un rocher très escarpé qu'on appelle Ambabay.

La religion chrétienne fut introduite dans cette contrée en l'an 325...

Lorsque Bruce, voyageur anglais, passa en Abyssinie, le roi des Juifs du pays montueux du *Samen* pouvait encore porter à 50,000 hommes l'effectif de son armée.

Suivant le récit des historiens abyssins, l'établissement des Juifs dans leur patrie, remonte jusqu'au règne du roi Salomon dans la Terre-Sainte ; il eut lieu vers l'an 980 avant J.-C. lorsque la reine de Saba retourna de Jérusalem dans ses Etats.

D'autres disent que c'est Alexandre-le-Grand qui les a transportés de la Syrie dans leur nouvelle patrie.

(2) Pélissier signale les mêmes observations dans sa description de la Régence de Tunis.

commandant l'expédition n'oublia pas le hardi cavalier qui, par son dévouement à notre cause, avait si bien mérité un emploi. Il se le fit présenter... C'était un juif ! Celui-ci eût le bon esprit de préférer une récompense pécuniaire à une position honorifique qui, pour lui, eût été fort embarrassante au milieu de populations musulmanes peu tolérantes.

L. Charles **Féraud**.

(*A suivre.*)

DÉCOUVERTE

D'UNE

INSCRIPTION LIBYQUE

AUX CANARIES

Le curé Don Aquilino Padron, de la cathédrale de Las Palmas, chef-lieu de la Grande-Canarie, vient de faire une découverte très intéressante, celle d'une inscription libyque dans l'île de Fer.

Cela résulte d'une communication faite à la Société de géographie de Paris par M. Bertholet, consul de France à Ste-Croix de Ténériffe.

Les deux cents inscriptions connues jusqu'à ce jour, proviennent de la contrée que les Romains appelaient : Numidie (province de Constantine et Tunisie), à l'exception de deux ou trois qu'on a trouvées dans les autres parties de l'Algérie ; aucune n'a encore été signalée au Maroc, et voilà qu'on en découvre une dans la plus occidentale des Canaries ?

Au sud de Valverde, chef-lieu de l'île de Fer, près d'un petit bois nommé dans le pays *Pinos del julon* (les pins de la goule), le long d'un sentier escarpé qui descend à la mer, on trouve une longue coulée de laves basaltiques à surface lisse, de plus de 100 mètres de longueur, couverte de dessins, de caractères qui

semblent avoir été gravés au moyen d'une pointe assez obtuse. Quelques parties ont été copiées et envoyées par Don Aquilino Padron ; j'y ai reconnu, parmi une foule de figures qui ne sont que de capricieux dessins, ou peut-être des emblêmes, une inscription libyque de deux lignes que voici :

Les lettres ont environ cinq centimètres de longueur. L'inscription est horizontale comme celle de Tugga et contrairement aux épitaphes numidiques proprement dites, qui sont écrites, comme on le sait, verticalement, de bas en haut.

La situation de cette inscription dans les laves et au milieu d'une longue bande de dessins, ne permet pas de supposer qu'elle soit une épitaphe. C'est une inscription dans le genre des inscriptions rupestres du Sahara rapportées par M. Duveyrier.

La troisième lettre, à partir de droite de la première ligne, affecte une forme nouvelle ; faut-il y voir l'S de l'inscription de Tugga ? Par son ensemble, cette inscription paraît tenir le milieu entre celle de Tugga et les épitaphes numidiques ; elle n'a pas ces points nombreux qui caractérisent les rupestres du Sahara et l'écriture actuelle des Touaregs. Il faut donc lui attribuer une antiquité comparable à celle des épitaphes numidiques, c'est à-dire au moins 2,000 ans.

Les dessins qui entourent l'inscription sont des ronds, des spirales, etc.; certains d'entre eux pourraient passer pour des lettres libyques isolées.

En 1862, le docteur Charles Fritsch, de Francfort, a trouvé sur une roche de la grotte de Belmaca, dans l'île de la Palma (l'une des Canaries), des caractères semblables à ceux qui entourent l'inscription de l'Ile de Fer, et qui ont évidemment la même origine.

L'existence et l'usage de l'écriture libyque qui a des analogies avec celle de la vallée du Nil, se comprenaient pour la Numidie qui n'est qu'à 400 lieues de l'Egypte ; les Lebou, Tamahou, Moschouasek, de cette région avaient eu avec les Egyptiens tant de relations de voisinage, de guerres, de vasselage, de conquête, et même de domination (la XXVIe dynastie), que la transmission d'un pays à l'autre de certains usages paraissait toute naturelle.

Mais de ces pays aux Canaries il y a bien loin, et on ne s'attendait certainement pas à la découverte que nous signalons. Cependant on peut constater, dès l'antiquité, les mêmes éléments de population depuis le désert de Libye jusqu'aux rivages de l'Océan Atlantique.

Dans le nom de Tamahou donné aux Libyens ou à certains Libyens par un papyrus égyptien dès 3000 ans avant J.-C. le radical est *am*. Ce radical suivi de la terminaison *zirg*, qui doit signifier libre ou noble, donne le nom Amazirg qui est aujourd'hui encore le nom des populations berbères du sud du Maroc.

Avec le *t* formatif initial et les terminaisons *hou*, *houg*, *hag*, *chek*, *zirg*, il donne le mot égyptien *tamahou*, les mots *tamahoug*, *tamahag*, *tamachek*, par lesquels les Touaregs désignent leur langue, et le mot *tamazirgt* par lequel les Berbères du sud du Maroc désignent leur dialecte.

En 1550, Diégo de Torrès, voyageant dans le Moghreb, vit dans les montagnes, près de Mrakech, une population très blanche dont le langage s'appelait *tamacet*. Nous retrouvons là une variante du même mot. Le nom donné au cap Tamousiga par Ptolémée, vers Mogador ou Agadir, a évidemment encore la même racine. Les blancs signalés par les Egyptiens parmi les Tamahou, et les blonds nombreux qu'on trouve aujourd'hui chez les Amazirgh établissent une preuve de plus de l'identité de ces populations.

Quant aux Canaries, on sait que leur population leur avait été fournie par la Libye ; les noms de lieux sont berbères, Tagast, Tasart, Tacuetoun, etc., les noms de tribus également : les Ouancheri (Guanches), les Hoouara, les Ghomera, etc., et les Espagnols y trouvèrent aussi des blonds.

Le *mas* initial caractéristique de tant de noms numides et qui

se retrouve dans ceux de certaines tribus du Maroc, les Masmada, les Masmata, etc., semble se retrouver aussi dans quelques noms canariens : Masaga, Masdache, etc.

Quant au nom sous lequel nous désignons l'archipel et l'une des îles, il vient du mot Ganar par lequel les populations indigènes du Sénégal désignent encore aujourd'hui la contrée qui est au nord de leur pays jusqu'au Maroc. Ganar est le nom du pays, et le nom des habitants est Nar.

Suetonius Paulinus, dans son expédition au-delà de l'Atlas, trouva ce nom, mais il en fit Canarii en le latinisant. Ptolémée indiqua, un peu au nord du cap Noun actuel, le cap Ganaria. Une des îles, la Grande-Canarie, avait pris ce même nom, et ses chefs, d'après les annales de la conquête espagnole, s'appelaient Guanarthem, ce qui voulait dire princes ou chefs de Ganar.

C'est donc un véritable nom indigène, et l'étymologie latine disant que les noms Canarii, Canaria provenaient de ce que ces gens-là se nourrissaient de chiens, ou de ce que les îles produisaient des chiens remarquables, est parfaitement ridicule.

Quand les Espagnols conquirent ces îles, elles n'avaient aucune communication ni avec le continent, ni entre elles. Quelques traces seulement de langue arabe et de religion mahométane, montraient que l'archipel n'avait eu que bien peu de relations accidentelles avec le continent après la conversion de celui-ci à l'Islam.

Ces îles étaient donc isolées depuis bien longtemps. A quelle époque et à quelles circonstances rapporter l'usage de l'écriture libyque qu'on vient d'y constater ? Et aussi celui de l'embaumement des morts qui existait dans plusieurs d'entre elles ?

Des invasions, des migrations par terre pouvaient avoir lieu de l'est à l'ouest du pays des Libyens ; l'histoire égyptienne nous apprend que 700 ans avant J.-C. le troisième roi de la dynastie Ethiopienne (XXVe), Tahraka porta ses armes contre les Libyens jusqu'au détroit de Gibraltar.

Du temps des dynasties numides, 200 ans avant J.-C. il y avait des relations entre celles-ci et les rois de Mauritanie. Jugurtha était le gendre de Bocchus. Au milieu des discussions, des guerres civiles de ces peuples turbulents, certains partis vaincus

pouvaient se réfugier jusqu'aux confins occidentaux de la Mauritanie ; l'usage de l'écriture libyque pouvait donc se transmettre jusque-là.

Mais pourquoi ne s'était-il pas établi dans l'intervalle ? Pourquoi cette lacune considérable ? car on n'a pas trouvé d'inscriptions libyques au Maroc (ce qui, du reste, ne prouve pas, à coup sûr, qu'il n'y en ait pas). On n'a jamais trouvé non plus de momies en Libye.

Nous croyons qu'il y a un meilleur moyen d'expliquer les faits dont nous nous occupons ; c'est de faire intervenir la marine des Phéniciens. 1500 ans avant J.-C. ils avaient des comptoirs en Libye : 1000 ans avant J.-C. ils avaient fondé Cadix et passé le détroit de Gibraltar. Vers cette époque, ils transportaient dans leurs colonies de l'ouest de la Méditerranée des agriculteurs libyens. Il eurent aussi des établissements aux Canaries et durent également y transporter des Libyens des environs de Carthage, c'est-à-dire ceux qui se servaient de l'écriture libyque. Comme la marine phénicienne était la seule marine de l'Egypte, rien d'étonnant à ce qu'elle ait aussi transporté directement dans les colonies des Canaries des Egyptiens ou plutôt des Libyens convertis aux usages égyptiens, entre autres à celui d'embaumer les morts.

Nous avons déjà fait remarquer que l'inscription de l'île de Fer est écrite horizontalement comme l'inscription punico-libyque de Tugga, et non pas verticalement comme les épitaphes des Numides indépendants de Carthage. Ce mode d'écriture horizontale était dû à l'influence phénicienne.

Plus tard, dans les rupestres et dans l'écriture des Touaregs, le sens horizontal a aussi été adopté, mais par l'influence de l'Arabe.

Paris, le 1er janvier 1874.

Général FAIDHERBE.

RÉSUMÉ HISTORIQUE

SUR

LE SOULÈVEMENT DES DERK'AOUA

DE LA PROVINCE D'ORAN

D'APRÈS LA CHRONIQUE D'EL-MOSSELLEM BEN MOHAMMED,

BACH DEFTAR DU BEY HASSAN,

DE 1800 A 1813 (HÉG. 1215 A 1228)

L'origine de la secte des Derk'aoua n'est pas bien connue. Les uns donnent A'li Abou T'aleb, ou Moulaï el-Arbi ben Ahmed, pour fondateur de cet ordre religieux ; les autres, Moulaï Driss — plus régulièrement Idris, — ou El-Arbi el-Djemel.

Esterhazy qui écrit en 1840, est pour ce dernier : six ans plus tard de Neveu le présente comme le Chik' — vénérable, maître — de cette confrérie qui selon lui doit son existence à « Moulaï Dris », et le fait vivre il y a cent ans (1). El-Mossellem, Bach-deftar du bey Hassan, dans sa chronique sur les sept derniers

(1) Voir *Domination Turque* de Walsin Esterhazy — note de la page 147 — édit. 1840. — *Les Khouan*, par de Neveu, page 151 — édit. 1846.

prédécesseurs de celui-ci, donne raison à Esterhazy, car il présente El-Arbi el-Djemel comme Chik'. Pour les principes des Derk'aoua et leur but, nous renvoyons le lecteur aux « Khouan » par de Neveu ; il pourra y puiser des détails que nous ne ferions que répéter ici. Nous nous contenterons donc de donner la définition faite El-Mossellem : « Les Derk'aoua, dit-il, faisaient parade » du mépris qu'ils ressentaient pour toute espèce d'obéissance ; » ils ne se réunissaient jamais que secrètement et dans les lieux » les plus déserts ; ils allaient, vêtus de haillons et parés de col» liers de coquillages, à cheval sur des roseaux ou à dos d'ânes ; » ils faisaient montre d'un grand ascétisme et enfin ne pronon» çaient que le nom de Dieu dans leurs prières. » Comme on le voit, il s'est contenté des pratiques extérieures qui n'ont en somme qu'une importance secondaire.

L'étymologie du nom de Derk'aoui n'est pas encore moins obscure. Walsin Esterhazy en donne trois : une ville de Maroc du nom de Derk'a, d'où serait originaire El-Arbi el-Djemel ; le mot « rok'a » qui veut dire « chiffons, loques ; et enfin le verbe « daraka » qui signifie « se voiler, se cacher (1). » Pour deux raisons que nous pensons assez sérieuses, nous sommes pour la première étymologie : la première raison est qu'il ne peut être admis que les Arabes aient ajouté une lettre au mot « rok'a' » pour en former un relatif ; et, en l'admettant, quel motif les aurait poussés à préférer celle dont ils se sont servis plutôt qu'une autre ? La deuxième est, qu'il entre un « k' » dur dans l'orthographe du mot Derk'aouï et que le verbe « daraka » ne renferme qu'un « k » léger.

Période de 1800 *à* 1805 — *H.* 1215 *à* 1220.

Sur la fin du XVIIIe siècle de notre ère, un pieux personnage du nom d'El'Arbi el-Djemel *Ed-Derk'aouï*, vint, après avoir quitté la ville de Fas, s'installer dans la tribu des Beni-Zeroual au Maroc. Là, tout en se livrant aux exercices prescrits par la

(1) دركة Derk'a. رقعة chiffons. درك se voiler, se cacher.

religion, il s'occupa sérieusement à augmenter le nombre des membres de la secte dont il était le chik'. Il étendit ses relations dans toute la province d'Oran et notamment dans le Sud. Il ne tarda pas à y acquérir une quantité considérable de prosélytes, à la tête desquels il plaça des « Mok'eddems », ou directeurs, chargés d'être les intermédiaires entre lui et les frères : les Mok'eddems avaient le pouvoir d'initier.

Parmi ceux qu'il choisit pour remplir ces fonctions fut A'bdel K'ader ben Ech-Cherif, désigné le plus souvent sous le nom d'Ech-Cherif ou de Derk'aouï, membre de la famille des Abi el-Lil, marabouts de la grande tribu des Kinessa (1). Ech-Cherif, sous les dehors d'une dévotion sévère et d'un profond détachement des choses de ce monde misérable, ce qui lui fit donner le titre d'Eç-Çalih — le pieux, — cachait une haine terrible pour les Turcs. Sa nomination à la charge de Mok'eddem pouvait lui procurer l'occasion de la satisfaire, il accepta avec joie.

Sa dignité nouvelle lui imposait l'obligation étroite de parcourir le pays. Ces pérégrinations faites à époques fixes avaient plusieurs buts. C'était d'abord pour récolter les dons, obligatoires que toute affilié était tenu de verser pour le Chik' de l'ordre, et se mettre par cela même en rapport avec tous, ensuite, prêcher et s'efforcer à gagner de nouveaux adeptes. Ech-Cherif réussit admirablement bien. Son austérité réelle ou feinte lui attira de nombreuses sympathies et les Arabes prirent l'habitude de lui confier leurs pensées les plus secrètes : il devint leur confident. C'était ce qu'il voulait.

A toutes les plaintes qu'ils lui adressaient contre les Turcs qui les faisaient plier sous le poids de vexations sans nombre, Ech-Cherif leur prêchait gravement la patience en leur faisant entrevoir qu'un pareil état de choses ne pouvait subsister longtemps, que certainement Dieu finirait par jeter sur eux un œil

(1) Walsin Esterhazy le dit originaire des Oulad Rama — p. 202, Domination Turque — de Neveu dans ses « Khouan » dit qu'il était des environs d'Oran. — El-Mossellem nous offre une troisième version. — Est-ce la vraie ? C'est ce que nous ne pouvons pas affirmer.

de pitié et qu'alors « ils verraient luire un jour de bonheur. »

Au retour de chacune de ces missions, il se rendait dans les Beni Zeroual porter à son Chik' les offrandes qu'il avait reçues en son nom. En même temps, il lui dépeignait avec chaleur les misères et les maux dont les Turcs impies, contempteurs des préceptes divins, accablaient de bons et sincères musulmans. Le Chik' se contentait de lui répondre : « Aide-les, Dieu t'aidera. » Ech-Cherif comprenait bien, mais le moment n'était pas encore venu.

Cette situation dura de 1800 à 1805. — Au dire de Walsin Esterhazy, Ech-Cherif se serait rendu dans l'Est en 1804 et aurait servi de lieutenant au Bou-Dali (1). Ce n'est qu'après les premières défaites de ce dernier qu'il serait revenu dans la province d'Oran. El-Mossellem ne parle point de ce fait et nous pensons que le premier s'est laissé induire en erreur.

Période de 1805 *à* 1807 — *H.* 1220 *à* 1222.

En 1805, le faible Moçt'afa el Mamzali était bey d'Oran. C'était un homme très-intelligent, mais son peu d'énergie et d'initiative le rendait incapable au point de vue militaire. En 1802, il avait voulu soumettre la tribu des Angad qui s'était révoltée. Il conduisit si mal son expédition et montra une telle pusillanimité qu'il fut complètement battu. Le désastre fut complet, car son camp et nombre de chevaux du Makrezen furent pris par les insurgés. Il était fort à craindre qu'ayant à combattre un ennemi audacieux, il ne vint à donner une nouvelle preuve de sa faiblesse.

Au printemps de cette année, Ech-Cherif se présenta aux tribus du Sud, porteur du « Hidjab » que le chik' des Derk'aoua lui avait remis (2). Il était autorisé à prêcher non un

(1) P. 202. Domination Turque — Walsin Esterhazy.

(2) Hidjab, veut dire réellement *voile*. On désigne sous ce nom le manifeste qui appelle les musulmans à la guerre contre des impies.

soulèvement, mais une véritable guerre sainte contre les Turcs. Ses prédications violentes enflammèrent les Arabes, qui probablement ne se laissèrent pas moins séduire par l'appât du pillage qu'il leur promettait. Cavaliers et fantassins vinrent donc en masse se rassembler autour de lui.

Quand il jugea leur nombre suffisant, il vint camper à El-Bat'ha, à la naissance de l'Ouad Mina, près Tak'edemt. Là, il leva le voile et proclama ouvertement la guerre sainte en menaçant de toute sa colère ceux qui ne lui obéiraient point. Puis, il attendit l'effet de son mouvement.

Le bey Moçt'afa rentrait à Oran de retour d'une petite expédition lorsqu'on lui apprit la révolte d'Ech-Cherif. Tout d'abord, il fut stupéfait de tant d'audace et ne voulut point ajouter foi à cette nouvelle, mais d'autres étant venus la confirmer, il fut bien obligé de se rendre à l'évidence. Alors, rassemblant toutes les forces dont il disposait, il marcha contre l'ennemi.

Ech-Cherif sut bientôt la venue du bey et, tandis que celui-ci remontait l'Ouad Mina, il leva son camp et s'avança à sa rencontre, chemin faisant, le Derk'aoui fit piller les biens des partisans des Turcs, qui, ne sachant pas encore quel serait le résultat de cette révolte, hésitaient à lui obéir.

Enfin, on vint le prévenir que le bey se trouvait campé au lieu dit Fort'assa, au confluent de l'Ouad el-A'bd et de l'Ouad-Mina (1). Ech-Cherif n'ignorait point que de cette journée dépendait la réussite de son projet : vaincu il devait abandonner tous ses rêves ambitieux, vainqueur il pouvait les poursuivre et son influence se trouvait accrue considérablement et d'un seul coup. Aussi, comme les Turcs se gardaient mal, il résolut de différer l'attaque jusqu'au matin.

Le vendredi, 4 juin, dès l'aurore, il lança ses hordes sur le camp turc. Les soldats et le makr'ezen surpris à l'improviste firent des efforts inouïs, mais, accablés sous le nombre, ils lâchèrent pied et s'enfuirent dans le plus grand désordre. Les Derk'aoua les poursuivirent jusque sous les murs de Mascara.

(1) Fort'assa est sur la route de Mascara à Géryville.

Beaucoup de fuyards furent tués et un grand nombre furent fait prisonniers. Le camp avec tout ce qu'il contenait tomba au pouvoir des vainqueurs. Telle fut la bataille de Fort'assa.

Dès le début de l'attaque, le bey Moçt'afa, éperdu, avait bondi sur un cheval non sellé, qui s'était trouvé à sa portée et avait fui abandonnant ses troupes. Le dimanche 8, de Rabia' el-Aouel 1220, il entrait à Mascara le matin, pour en sortir le soir du même jour et rentrer à Oran — 6 juin 1805.

Ce triomphe d'Ech-Cherif fut décisif. Toutes les tribus qui, dans le principe avaient temporisé n'hésitèrent plus à se mettre avec lui : leurs contingents vinrent grossir son armée. Aussi, quand il se présenta devant Mascara, la deuxième capitale du beylik de l'ouest lui ouvrit ses portes sans songer seulement à se défendre.

Enorgueilli par un succès aussi rapide qu'éclatant, Ech-Cherif se dit que pour en finir positivement avec les Turcs, il fallait qu'il aille les attaquer à Oran, le siége de leur gouvernement. En effet, Oran pris, les Turcs étaient chassés, le plan était très-hardi, mais pour avoir le résultat qu'on lui demandait, il fallait qu'il fut appliqué rapidement au milieu du désarroi qu'amène généralement un échec inattendu et alors qu'aucune mesure n'a pu être prise pour la résistance.

Au lieu de se diriger à marches forcées sur Oran, Ech-Cherif commença d'abord par installer sa famille dans Mascara. Ensuite, il écrivit à tous ceux qui restaient encore dévoués aux Turcs ou qui temporisaient, d'avoir à se ranger sous son drapeau s'ils voulaient échapper à la mort et au pillage : « Nous vous avons affranchis, leur disait-il, du paiement de la capitation qu'un » bon musulman ne doit jamais payer et nous avons mis fin à » l'autorité des Turcs et de leurs alliés. Soyez donc nos com- » pagnons et combattez avec nous. Que ceux qui refuseront » prennent garde..... »

Ces menaces produisirent un certain effet. Les uns accoururent avec empressement parce qu'ils étaient convaincus que la puissance de leurs anciens maîtres avait été brisée, les autres parce qu'ils voulaient mettre leurs récoltes et leurs biens à l'abri pendant les jours que devait durer ce bouleversement : la pres-

que totalité de ces derniers étaient les tribus Makr'ezen : R'eraba, Zemala, Douaïr, etc. Les Bordjïa seuls demeurèrent sourds à l'invitatiou du Derk'aouï.

Après avoir perdu un temps précieux à attendre les nouveaux contingents que lui fournissaient la défection, Ech-Cherif continua sa marche sur la capitale du beylik, pillant et saccageant tout ce qu'il rencontrait sur son passage, sans se soucier un seul instant des promesses qu'il avait faites aux tribus dont il traversait les territoires. Du reste s'il avait voulu empêcher ses sectaires de satisfaire leur cupidité et leur soif de butin, il aurait pu se voir désobéi, et c'est ce qu'il ne voulait point.

Cependant Moçt'afa était parvenu à Oran sans être inquiété. Quoique dans cette ville, la terreur qui l'agitait était telle que les chefs du Makr'ezen durent faire tous leurs efforts pour ranimer son courage en lui représentant que le mal n'était pas si grand et qu'ils demeuraient toujours avec lui. Ce n'était pas sa défaite qui l'effrayait à ce point, Dieu l'avait voulu; mais c'était la façon dont la nouvelle serait reçue à Alger: il redoutait un accès de colère du Pacha et se voyait déjà le lacet autour du cou.

Tout en cherchant à tranquilliser le bey, les ar'as ne perdirent pas un seul instant. Ils supposaient qu'Ech-Cherif avait suivi leurs traces et qu'il ne tarderait point à paraître. Il fallait être prêt à supporter le premier choc, aussi se hâtèrent-ils de prendre toutes les mesures nécessaires pour soutenir un siége puisqu'il leur était impossible de tenir la campagne, les habitants se prêtèrent avec ardeur aux travaux à exécuter pour mettre leur ville en état de défense. On fut bientôt prêt.

Quand les Derk'aoua arrivèrent sous les murs de la place, il était trop tard pour l'emporter par surprise (1). Ech-Cherif était intimement persuadé qu'Oran n'opposerait aucune résistance sérieuse et, ses soldats partageant sa folle confiance, supputaient d'avance le riche butin qu'ils allaient récolter. La suite

(1) Voir pour le siége de cette ville, l'Histoire d'Oran par H.-L. Fey, — édit. 1858, — pages 292, 293, 294, 295 et 296.

leur démontra à tous combien leur erreur était grande. En effet, malgré des assauts furieux, ils furent toujours victorieusement repoussés par les assiégés. Ceux-ci même ayant opéré une sortie, battirent les révoltés. Ech-Cherif se contenta de resserrer le blocus.

Sur ces entrefaites, le chik' de ce dernier, sollicité par lui, était venu du Maroc. Tout en paraissant céder à la demande qui lui était adressée, El'Arbi avait grand désir de se rendre compte de visu de la position de son lieutenant. Il ne tarda pas à constater que son mok'eddem s'était joué de lui et que s'il l'avait voulu voir, c'était dans le but de lui demander son appui auprès du solt'an du Maroc auquel il avait l'intention de demander une assistance effective. El'Arbi s'empressa de retourner sur ses pas, non sans avoir retiré à Ech-Cherif le hidjab qui lui avait été surpris. A partir de ce moment, celui-ci ne prospéra plus.

Cependant, les habitants d'Oran commençaient à souffrir beaucoup de leur situation, lorsque le pacha d'Alger se décida enfin à envoyer un vaisseau chargé de troupes et, en même temps, un successeur pour l'impuissant et faible Moçt'afa.

Mohammed ben Mohammed el-Mok'ellech, le nouveau bey, avait été transporté à Blida, avec son frère Ostman bey, vers la fin de 1800. La réputation d'administrateur habile, de brave et énergique soldat, avait attiré sur lui le choix du pacha Il ne tarda pas à prouver que l'on ne s'était point trompé à son égard et qu'il était digne du poste qu'on lui avait confié.

En effet, dès qu'il eut pris en main la direction de la défense, tout le monde sentit renaître l'espoir d'une solution favorable. Sur les ordres de Moçt'afa les cinq portes d'Oran avaient été fermées. Nul ne pouvait entrer ou sortir sans une autorisation spéciale. El-Mok'ellech les fit ouvrir et publier par la ville que quiconque voudrait entrer ou sortir était complétement libre. Cette décision eut un excellent résultat, celui de permettre aux habitants de la campagne d'introduire les vivres dont on manquait.

Lasses de leur inaction devant une ville qui se défendait si bien, les bandes d'Ech-Cherif commencèrent à murmurer: Elles voulaient du butin. Enfin, un mécontentement général éclata.

Le Derk'aoui vit bien que s'il ne cédait pas, il serait aussi vite abattu qu'il avait été élevé; aussi afin de ne pas compromettre son autorité, leva-t-il le siége d'Oran. Ce mouvement de retraite ne put se faire sans un grand désordre qui permit à la garnison assiégée de harceler les derrières de l'ennemi.

Ech-Cherif établit son camp sur les bords du « Sig » et prit ses dispositions pour razzer les tribus Est de la province d'Oran, qui, jusqu'alors s'étaient soustraites à son obéissance.

Les Bordjia, l'une de ces tribus, ayant eu vent de ses intentions, s'avancèrent, soutenus par de nombreux auxiliaires, au-devant des Derk'aoua. Ceux-ci furent battus et mis en pleine déroute. Presque tout le butin qu'ils avaient fait jusqu'à ce moment leur fut repris. Ech-Cherif courut se réfugier à Mascara. Mais il trouva les portes de cette ville fermées et les habitants refusèrent de les lui ouvrir, en sorte qu'il fut obligé de continuer sa fuite vers le sud avec les Harrar restés avec lui.

Lors de son entrée dans Mascara, Ech-Cherif avait fait jeter en prison le k'aïd de la ville, Mohammed ben el-Hadr'aoui ben Isma'ïl, à la nouvelle du triomphe des Bordjia, les habitants se soulevèrent et firent sortir leur ancien k'aïd de son cachot. Dès que ce dernier eut connu la cause de ce mouvement, il se mit à leur tête, s'empara de la famille du Derk'aoui et fit massacrer ou saisir tous les alliés de ce dernier. Quand Ech-Cherif se présenta c'était un fait accompli.

Lorsqu'El-Mok'ellech apprit la victoire remportée par les Bordjia, il résolut immédiatement d'entrer en campagne pour entreprendre la pacification de toute la province. Comme ce n'était pas une œuvre facile, il ne voulut point la mettre à exécution avant de s'être concerté avec les chefs du Makr'ezen. Il les fit appeler pour leur communiquer ses intentions et les inviter à faire leurs préparatifs. Ces derniers lui représentèrent que c'était vouloir agir avec précipitation et qu'il devait d'abord tenter de conquérir le plus possible par la parole pour ensuite songer aux armes. Leur avis était qu'il fallait distraire de la cause du Derk'aouï, en les ramenant par l'oubli des faits passés, tous ceux qui, dans un moment de panique, très-justifiable à la suite de l'échec de Fort'assa, s'étaient jetés dans ses bras.

El-Mok'ellech, enchanté du conseil, fit promptement adresser des lettres de pardon aux tribus intéressées. En même temps, il manda à Ben el-Hadr'aoui de lui amener la famille d'Ech-Cherif. Dès son arrivée, il la dirigea sur Alger où presque tous ses membres furent livrés au supplice.

Cependant, le pardon donné par le bey avait produit un excellent résultat. Les Douair, les Zemala, le R'eraba, etc.. toutes tribus des environs d'Oran, avaient subi le Derk'aoui mais n'avaient jamais été réellement avec lui. Aussi dès sa disparition, avaient-elles attendu avec anxiété que le bey leur fit un signe, car leurs intérêts n'étaient point avec l'insurrection, tous leurs biens se trouvant pour ainsi dire aux portes de la ville. En outre, avec les Turcs, elles étaient Makr'ezen. Lorsqu'elles reçurent la lettre du bey, elles étaient prêtes à le suivre. Avec de telles forces ce dernier pouvait se mettre en mouvement.

Tout d'abord El-Mok'ellech vint camper sur le territoire des Bordjia : Cette position centrale lui permettait de rayonner sur tout le pays insurgé. Là, il se tint prudemment dans l'expectative, afin d'attendre des renseignements certains sur le nombre et les intentions des révoltés. Bientôt il apprit qu'Ech-Cherif, loin de se laisser abattre par son échec, s'occupait activement à Sid Mohammed, dans les Flita, de la formation d'une nouvelle armée dans le but de reprendre l'offensive; que d'un autre côté, la grande tribu des Beni A'meur guettait l'occasion favorable pour fondre sur son camp; et qu'en troisième lieu, les Modjah'er, joints aux habitants du D'ah'ra, s'apprêtaient à l'attaquer.

Ces rapports plongèrent El-Mok'ellech dans une grande perplexité. Il se voyait l'objectif de toutes les bandes des Derk'aoua et se demandait avec inquiétude quels moyens il lui était possible d'employer pour faire face à la fois à trois armées. Ayant fait part de ses appréhensions à son ami intime, Mohammed ben el-Djilani, celui-ci l'engagea à réunir tous les chefs du Makr'ezen et à ne leur point cacher la vérité.

Quand El-Mok'ellech eut communiqué à ces derniers les nouvelles qui lui était parvenues, ils furent épouvantés et déclaré-

rent qu'en cette occurrence le meilleur parti à prendre était celui de la retraite. Leur désespoir était si grand qu'ils allèrent jusqu'à accuser le bey de tramer leur perte. A ce moment, l'Ar'a bou Medin ben K'addour ben Ismaël, indigné d'un pareil langage, prit la parole à son tour. Il leur démontra qu'ils s'étaient trop avancés pour reculer et qu'il était de leur devoir de combattre jusqu'à la mort, en hommes de cœur, au lieu de se laisser aller à des lamentations et à des récriminations qui ne pouvaient leur être utiles. Puis il conseilla au bey d'envoyer un des chefs du Makr'ezen dans les Beni A'meur, afin des les sonder sur leurs intentions et d'inviter les Hachem et les Bordjia de la montagne à tenir tête à Ech Cherif, pendant que lui-même resterait en présence des Modjah'er.

El-Mok'ellech s'empressa de saisir ce plan. Il put alors respirer, car en voyant tous ses projets sur le point d'être mis à néant par la couardise des chefs du Makr'ezen, il avait enduré un vif supplice. Sans l'énergie et la décision de Bou Medin, cette campagne qui avait si bien débutée eut été arrêtée brusquement dès le principe, c'est-à-dire au moment où elle devait commencer à porter ses fruits.

Ainsi que l'avait prévu Bou-Medin, l'orage qui paraissait si menaçant fut facilement détourné. On ne put être fixé d'une manière positive sur les dispositions des Beni Ameur. Les Hachem et les Bordjia, selon les ordres du bey, s'opposèrent à la marche d'Ech-Cherif et l'obligèrent même, après plusieurs engagements, à battre en retraite vers le sud.

Pendant que les Bordjia arrêtaient victorieusement Ech Cherif, les Modjah'er, profitant de l'occasion, pénéraient sur leur territoire pour piller leurs silos. Seulement, ils avaient compté sans El-Mok'ellech qui, informé du fait, les surprit et leur coupa quatre-vingt-dix têtes. Après leur avoir infligé ce sévère châtiment, il pénétra à leur suite chez eux et vint camper aux K'obbas de Mazra. Tous les contingents des tribus de l'Est, restées fidèles, avec ceux de la grande confédération des Beni Aourar', vinrent l'y rejoindre. Alors, il remonta le cours de la Mina et vint asseoir son camp sur l'Ouad el-Malah non loin du village qui s'élève auprès de la K'obba du Ouali Mohammed ben

Aouda (1). Il se trouvait alors chez les Flita où Ech-Cherif se

(1) Nous pensons qu'il ne sera pas superflu de donner sur ce merabot' et sa Zaouïa, une notice que nous devons à l'obligeance de monsieur le lieutenant-colonel Trumelet, commandant la subdivision d'Aumale :

« Si Mohammed ben Aouda est un saint personnage qui vivait vers « 1600 de notre ère. Anachorète très-rigide, il s'était d'abord réfu« gié dans les ruines d'un pont romain, qui existait dans la plaine de « la Mina, un peu au-dessus du barrage actuel de Relizane. Mais sa « réputation de sainteté était tellement universelle que, même dans « cette retraite, il était visité par tous les croyants aussi nombreux, « sans doute, alors que de notre siècle, qui avaient quelques cas de « conscience à lui soumettre.

« Le saint homme qui voulait vivre exclusivement de contempla« tion rechercha un lieu plus solitaire, où il put se retirer loin du « monde. Il remonta le cours de la Mina, et, à 6 ou 7 lieues plus haut, « il trouva dans le pays des A'natra, une vallée aride, tourmentée, « volcanique, fermée à ses deux bouts par un étranglement de ro« chers. Au milieu de ce vallon s'élevait un pic, une dent de pierre « isolée, haute de 10 à 12 mètres, inaccessible pour ainsi dire. Ce fut « sur le sommet de cette dent que le saint homme se retira.

« La légende raconte qu'il y finit ses jours n'ayant d'autres visi« teurs que les lions du voisinage, qui touchés des vertus de cet « homme choisi par Dieu, lui apportaient tous les jours sa nour« riture.

« A sa mort, les habitants de la grande tribu des Flita, sur un coin « de laquelle il avait élu domicile, lui élevèrent une koubba, en « haut même du rocher sur lequel il avait vécu. Pour entretenir « cette koubba et pour servir la mémoire du saint, chacune des frac« tions qui composent la tribu des Flita, affranchit un nègre choisi « parmi les plus beaux et les plus jeunes, on lui donna la plus belle « fille de la tribu, le plus beau cheval, la plus grande tente et le plus « gros troupeau. Ce fut l'origine de la population actuelle de la Zaouïa « de Si Mohammed ben Aouda.

« Il n'y a pas longtemps encore que chaque année on affranchissait « un nègre par fraction chez les Flita, qu'on le mariait et le dotait « richement pour qu'il pût consacrer sa vie à soigner le tombeau de « Si Mohammed.

« Un bey d'Oran, Ostman, a fait construire près du tombeau, au « pied du rocher, une belle mosquée, autour de laquelle les serviteurs « se sont bâti une maison.

« Cette Zaouia comptait en 1851, 250 familles environ de Kroddam, « descendants des nègres affranchis.

tenait avec ses adhérents depuis qu'il avait été repoussé par les Bordjia.

Quand ce dernier sut les Turcs campés dans les environs de la K'obba de Mohammed ben A'ouda et plongés dans la plus parfaite tranquillité, il se porta sur eux. Les habitants du village, qui étaient pour lui, cachèrent sa marche, de sorte qu'un beau matin les Turcs furent surpris dans leur camp. Le premier moment de stupeur passé, les soldats Turcs se formèrent et, après un combat où l'acharnement fut égal de part et d'autre, repoussèrent le Derk'aoui.

El-Mok'ellech ne douta pas un seul instant que les habitants du village n'eussent agi de connivence avec Ech-Cherif. S'il en avait été autrement les Derk'aoua n'auraient point traversé le village avant et après leur attaque. En outre, leur attitude agressive attestait suffisamment qu'ils n'étaient point pour les Turcs. aussi le bey résolut-il de les punir et de leur infliger une bonne leçon pour l'avenir.

En effet, le lendemain de la surprise des révoltés, il envahit la demeure des serviteurs du saint homme Ben A'ouda. Tout

« En souvenir de la puissance attractive que Si Mohammed exerça « pendant sa vie, sur les lions des forêts voisines, tous les ans quelques-uns de ces animaux sont envoyés à la Zaouia où on les élève « et se sont eux que nous voyons parcourir l'Algérie. Ceux qui les « promènent vous affirment qu'en sautant sept fois par-dessus l'un « de ces lions venant de la Zaouia de Si Mohammed ben Aouda, on « est garanti toute sa vie de la dent de tous les autres.

« Cette Zaouia forme une sorte de petit état libre au milieu de la « grande tribu des Flita. En 1851, elle avait une organisation parti-« culière et théocratique.

« La tribu des Harrar du Sud de Tiaret, entretient à cette Zaouia, « deux tentes en poil de chameaux dont une seule couvrirait la place « du Gouvernement. Chaque montant formé d'un cèdre entier est « surmonté par un panache de plumes d'autruche du plus bel effet.

« Tout fidèle qui pénètre sur le territoire de la Zaouia, qui peut « former un cercle de trois lieues de rayon, se déchausse et cesse de « fumer, tant est grande la vénération que tous ont pour le saint « marabout. — Ce territoire était jadis inviolable et tout homme « poursuivi et recherché par la justice pouvait y demeurer en sû-« reté. »

fut livré au pillage et au carnage, malgré la résistance des habitants. Une troupe de Derk'aoua, trouvée dans l'intérieur du village, fut presque entièrement massacrée. Ce fait confirmait les soupçons du bey. Il n'y eut d'épargnés que ceux qui parvinrent à se réfugier auprès du tombeau du Santon sur lequel les Turcs avaient arboré leurs drapeaux en signe d'inviolabilité. Ce respect des objets vénérés par les Arabes entrait dans leur politique envers ceux-ci. Cependant, le montant des dons que le tombeau renfermait ne fut pas compris dans cette exception, la condescendance des Turcs pour les « merabot's » n'allaient pas jusque là. Quand le massacre fut achevé, et il fut terrible, le bey fit réunir les têtes des insurgés tués dans les deux affaires et les expédia à Mascara où elles furent exposées. Ensuite, il se rendit lui-même dans cette ville.

Il y était depuis peu de jours lorsque l'on vint lui annoncer l'apparition d'un lieutenant d'Ech-Cherif dans les Beni Meniaren. Immédiatement, El-Mok'ellech marcha contre lui et lui livra un combat dans lequel ce lieutemant fut blessé, ses armes, ses vêtements et son cheval pris et sa troupe dispersée. Du côté des Turcs le k'aïd K'addour ben Ismaïl fut blessé gravement.

A la suite de cette rencontre, El-Mok'ellech fit reposer ses soldats, que ces marches successives avaient fatigués. Puis ayant appris par des émissaires que la tribu des Beni A'meur s'était réunie à celle des Oulad Ez-Zaïr et à d'autres auxiliaires sous les ordres du Derk'aoui qui était pressé de prendre sa revanche, il se dirigea aussitôt dans le nord-ouest. Successivement il campa dans les Oulad Soliman, à El-Mebt'ouh et enfin à Tseniet el-Makr'oukr' dans les Beni A'meur.

Il s'arrêta quelques jours dans ce campement afin de prendre ses dernières dispositions, puis il se rendit dans le Djebel Tassala. C'est à cet endroit que ses éclaireurs vinrent le prévenir que les révoltés étaient massés non loin de lui, sur les bords de l'Ouad el-A'bd, au Souk el-Had (marché du dimanche) des Beni A'meur.

Pour être moins tentés de fuir et pour augmenter leur ardeur belliqueuse, les Derk'aoua s'étaient fait suivre des Zeïa-

dat (1). Cet impedimentum ne pouvait que leur nuire dans le cas où le résultat de la lutte tournerait contre eux. Mais est-ce qu'ils avaient besoin de songer à cela? n'étaient-ils pas certains d'ailleurs de vaincre?

Un beau matin les ennemis furent en présence. Le makr'ezen Turc en apercevant le riche butin qui s'offrait à sa cupidité ne put se contenir et il fondit avec la rapidité de la foudre sur les insurgés. En cette circonstance et avec un adversaire clairvoyant le makr'ezen aurait pu être ramené. Il n'en fut rien cependant et son impétuosité le sauva. Le désordre fut bientôt mis dans le « zeïadat » et les Derk'aoua après une résistance désespérée, furent contraints de se disperser et de fuir avec une belle précipitation que les zeïadat et les tentes restèrent presque totalement entre les mains des Turcs. Les Oulad Ez-zaïr avec les Beni A'meur gagnèrent le Djebel Trara et Ech-Cherif avec le reste de ses contingents se réfugia dans les Ia'k'oubia.

El Mok'ellech profita du moment de répit que lui accordait cette nouvelle victoire pour se rendre à Tlemcen où les *k'orour'lis* et les *haddars* toujours en querelle, se battaient presque continuellement. Il demeura un mois dans cette ville, puis la paix, entre les deux fractions de la population, ayant parû rétablie, il rentra à Oran; mais ce ne fut pas pour longtemps.

Pendant qu'El-Mok'ellech était à Tlemcen, Ech-Cherif ne s'était point endormi. Il avait continué à s'agiter et à entretenir le feu de la révolte parmi les tribus au milieu desquelles il avait fui, de sorte que, malgré tout, la pacification de la province n'avançait qu'avec une lenteur vraiment désespérante. Le bey, furieux de voir que les défaites qu'il infligeait à chaque pas au Derk'aoui, ne paraissaient point faire impression sur les tribus attachées à ce dernier, on arriva à s'en prendre aux choses et non aux hommes. Il se mit à parcourir le pays entre Mascara et

(1) الزيادات Ez-zeïdat. Signifie textuellement : « *celles qui ont coutume d'augmenter*, *d'accroître*...... » Les Arabes de la province d'Oran désignaient sous ce nom les femmes qui, placées dans des palanquins, à dos de chameaux, suivaient les hommes au combat et parcouraient leurs rangs en les excitant par leurs cris.

Oran et ravagea de fond en comble les territoires de plusieurs tribus, notamment celui des Beni A'meur dont il fit un véritable désert. Cette tribu ne reprit possession de son ancienne demeure que sous l'administration du bey Bou K'abous; jusque là elle se traîna à la suite d'Ech-Cherif.

Cependant les Modjah'er, malgré le peu de succès de leurs tentatives contre les tribus dévouées aux Turcs, persistaient dans leur état d'insurrection. El-Mok'ellech n'avait point oublié qu'ils avaient été des premiers à passer à Ech-Cherif dès le début et que réunis aux Beni Zerouas et aux Oulad Kellouf, ils avaient entièrement détruit, après Fort'assa, une petite colonne turque commandée par le Kr'alifa du bey Moçt'afa, surprise par le soulèvement dans le pâté montagneux du D'ah'ra (1). Jusqu'à ce moment le Derk'aoui avait été sa plus grande préoccupation et il lui avait été impossible de songer à tirer vengeance des Modjah'er, mais celui-là ne paraissant pas vouloir de sitôt reprendre la lutte, il se souvint de ces derniers.

Prévenus à temps des intentions d'El-Mok'ellech, les Modjah'er se hâtèrent d'avertir Ech-Cherif du grand danger qui les menaçait en le priant de venir à leur secours. Il ne put que leur envoyer son kr'alifa, Ben el-Modjahed, avec un certain nombre de Derk'aoua qui, ayant appartenu autrefois au Makr'ezen, connaissaient ses habitudes. Mais toutes ces précautions devaient être inutiles : l'heure du châtiment avait sonné.

(1) Walsin Esterhazy, page 203. — Domination Turque — raconte ainsi ce fait :

« Le kralifa du bey (Moçt'afa) était dans les Beni Madoun, lorsqu'il apprit la nouvelle de la défaite. Il avait voulu se retirer sur Oran, mais les habitants de Mazouna l'avaient prié de venir dans leurs murs pour les protéger pendant le temps qu'ils faisaient leurs moissons. Le kralifa y consentit ; mais la moisson terminée, les habitants se révoltèrent contre lui, le chassèrent de la ville et écrivirent aux tribus des environs : les Medjehar, les Beni Zeroual, les Oulad Krellouf, etc. Ces tribus se réunirent à Bessibissa Zaboudj (Bessibesset Ez-Zeboudj) du territoire des Medjehar, elles l'attendirent au passage et mirent en déroute sa petite armée. Il parvint à s'échapper de sa personne et se retira du côté du Chellif avec quelques tribus de son Makr'ezen, restées fidèles. Plus tard il réussit à gagner Mostaganem. »

Afin d'attendre le bey, Ben el-Modjahed eut la sottise incroyable de masser ses forces sur l'Ouad Erraman, entre cette rivière et la mer. Dans une attaque de front, la première aurait pu lui servir, mais s'il avait réfléchi que les Turcs n'étaient nullement obligés de la traverser sous ses yeux, mais qu'ils pouvaient la passer en amont ou en aval, il est probable qu'il ne serait pas resté dans cette position. Tandis qu'il s'imaginait pouvoir être tranquille, El-Mokellech, par une marche forcée, se trouva tout-à-coup en sa présence.

Sans lui donner le temps de se reconnaître, les Turcs l'attaquèrent de toutes parts et en quelques instants il fut complètement cerné, la mer était sur ses derrières. Le carnage fut horrible : un nombre infini d'insurgés put se dégager et fuir. Au dire d'El-Mossellem, le sang coula en si grand abondance « qu'il rougit les flots. » De la part d'un auteur arabe ce ne peut être qu'une figure. Dans tous les cas, pour être tardive, la punition ne fut pas moins très-sévère.

Il y avait tout lieu de croire qu'après cette leçon, les Modjah'er, les Beni-Zeroual et leurs voisins se tiendraient en repos au moins pour quelques temps. Aussi El-Mok'ellech en profita pour se rendre à Abi Kr'orchefa, au sud de Miliana, pour y régler certaines affaires.

Pendant qu'il y était, des gens des Hachem R'eris, de Mascara, vinrent se plaindre à lui de ce que leurs terres étaient envahies par une multitude de Derk'aoua, avec leurs familles et leurs troupeaux. Tout d'abord il lui fut impossible de prêter une grande attention à ces plaintes. Mais, voyant qu'elles se renouvelaient et qu'elles devenaient de plus en plus pressantes, El-Mok'ellech se mit en marche contre les envahisseurs.

Le jour même où il se trouvait en leur présence à Aïn Eç-çedra, dans les Hachem R'eris, Ben Lahrech venant de l'Est, arrivait au milieu des Derk'aoua dont la joie et l'allégresse n'eurent plus de bornes. Ce Ben Lahrech s'était uni à Ech-Cherif (1).

(1) Il est aujourd'hui parfaitement bien prouvé que ce Ben Lahrech n'est pas le même personnage que le Bou Dali Mohammed ben el-Harch qui se trouvait à la tête de l'insurrection kabyle de 1804.

Le combat s'engagea avec rage — à ce moment l'aile gauche des Turcs, vint à faiblir, mais les Bordjïa tinrent ferme. Enfin, les Turcs l'emportèrent et les Derk'aoua obligés de fuir, furent poursuivis et massacrés sans pitié. Leurs femmes et leurs troupeaux tombèrent au pouvoir du vainqueur.

Ech-Cherif et Ben Lahrech ne furent nullement découragés par ce désastre. Ils trouvèrent un nombre d'adhérents encore suffisant pour livrer à El-Mok'ellech trois autres combats : celui d'Adjdioua, près de l'Ouad Riou, dans les Oulad El-Abbas, qui fut pour le moins aussi terrible que celui d'Aïn Eç-Çedra. Les Derk'aoua y eurent, au dire d'El-Mosselem, près de mille hommes tués. En les supposant hors de combat, c'est déjà un résultat magnifique ; — celui de la Tafna, appelé aussi « journée de Ben Lahrech » dans lequel la troupe de T'olba, sorte de gardes-du-corps, fut anéantie ; et enfin celui d'Et-Touta où El-Mok'ellech fut blessé.

A partir de ce moment Ben Lahrech ne paraît plus. El-Mossellem n'en fait plus mention, sans cependant nous éclairer sur les causes de cette disparition subite. D'après la légende, l'empereur du Maroc ayant voulu avoir Ben Lahrech, son parent, obtint du Derk'aouï qu'il le lui livra. Celui-ci invita Ben Larech à venir prendre le commandement des Derk'aoua. Ce dernier qui était sans défiance suivit les envoyés d'Ech-Cherif. Mais ceux-ci ayant voulu se saisir de lui pendant qu'il dormait et Ben Larech s'étant éveillé, ils furent contraints de le tuer.

D'après Walsin Esterhazy, Ech-Cherif aurait fait étrangler Ben Lahrech, après le combat du Souk'-el-Had des Beni A'meur, tandis que lui s'enfuyait à Taza, puis de là à Mezirda (Maroc) où il épousait la fille de Bou-T'erfas et mourait peu de temps après de la peste (2). Il est certain qu'il n'a pas vérifié les renseigne-

Celui-ci périt dans un combat que lui livrèrent les Oulad-Mokr'an, seigneur de la Medjana, dans la tribu des Oulad Kr'ellouf, en 1807. — Ch. Féraud. Histoire de Gigelli, — page 215. — La légende nous apprend que l'allié d'Ech-Cherif, périt étranglé par les ordres de celui-ci, vers la même époque.

(2) Voir La Domination Turque, — page 208. — Walsin Esterazhy.

ments qu'on lui a donnés. Nous verrons plus loin que ce n'est pas sous l'administration du bey El-Mock'ellech qu'Ech-Cherif cessa toutes tentatives.

Après les engagements dont nous avons parlé, El Mok'ellech rentra à Oran. Cet homme n'était pas né pour l'oisiveté : elle le perdit. Il s'abandonna à une luxure effrénée ; ce fut une véritable folie. Le Pacha mit fin à cet état de choses en le faisant périr dans un affreux supplice. Il fut étranglé, après toutefois qu'on lui eut appliqué sur la tête une calotte de fer, rougie au feu. Le prétexte de sauvegarder les bonnes mœurs, assez curieux chez un Pacha d'Alger, le dispensa de toute reconnaissance envers un homme qui lui avait gardé une province.

De 1807 *à* 1808. — *H*. 1222 *à* 1223, *fin*.

En apprenant la mort d'El-Mok'ellech, Ech-Cherif espéra encore. En effet, malgré ses défaites successives, il trouva des partisans en quantité suffisante, pour qu'au deuxième avènement de Moçt'afa el-Manzali, il fut en état de prendre encore une fois l'offensive. Il comptait beaucoup sur une autre journée de Fort'assa, mais si l'homme n'avait pas changé, il n'en était pas de même des troupes. Celles-ci étaient aguerries par cette campagne de trois années et regardaient le succès comme certain. D'un autre côté, chez les Derk'aoua ce n'était plus l'enthousiasme des premiers jours.

Moçt'afa marcha donc de nouveau contre le Derk'aouï qui se trouvait toujours à son centre d'opérations dans les Flita et le battit une première fois, à El-Guet'alba, dans cette tribu et à Mer'roussa dans les Kr'ellafa. Ensuite, il rentra à Oran, pour de là, se porter contre les Modjah'er. Il était campé sur le bord du Chélif à l'endroit où il reçoit son affluent l'Ouad el-Kin, lorsqu'il reçut sa nomination de kr'aznadji — trésorier — et celle de son kr'alifa, Mohammed ben Ostman, désigné pour le remplacer.

Période de fin 1808 *à* 1813. — *H*. 1223 *à* 1228.

Mohammed ben Ostman, dit Bou Kabous, était le frère du célèbre Mohammed el-Kebir. C'était un homme énergique et cruel.

Dès qu'il eût le pouvoir entre ses mains, il résolut, au lieu d'attendre que les Derk'aoua *se* fussent reformés pour les combattre, d'extirper à tout jamais cette secte qui, depuis trois années, était la cause d'un bouleversement général. Il organisa contre ces membres un vaste système de terreur et de persécution. Tous les affiliés furent recherchés avec soin et tous ceux qui furent pris, livrés au supplice sans autre forme de procès. Une simple dénonciation suffisait. Il inventa pour eux des tortures d'une barbarie raffinée. Il aimait à faire crever les yeux à un malheureux et le faire lancer à la mer en cet état : la victime ne tardait pas à expirer.

Au lieu d'exciter les Derk'aoua et de les irriter, ces persécutions les terrifièrent. Ils se cachèrent tous et ne bougèrent plus. Ech-Cherif ne se faisant plus illusion sur le résultat de ses projets, voulut tenter un suprême effort avec ceux des siens qui n'avaient pas été atteints par la vengeance des Turcs. La tribu des Ia'k'oubïa lui offrit son appui, mais Bou Kabous le prévint et lui infligea une complète défaite.

Cette fois Ech-Cherif, écrasé et anéanti, fut contraint de chercher son salut dans la fuite. Nous sommes en 1809 et il tenait la campagne depuis juin 1805. Tout venait à lui manquer à la fois. Son orgueil devait encore subir de plus grandes humiliations. Tous ceux qui l'avaient reçu à une autre époque avec de si grandes démonstrations de joie, furent les premiers à le repousser. Leur crainte de se compromettre était telle qu'ils ne voulaient même pas lui donner l'hospitalité. Successivement il se rendit chez les Harrar qui avaient été ses fidèles sectaires jusqu'au dernier moment, puis à A'ïn Mad'i et à Lar'ouat ; partout il fut repoussé et chassé. Enfin, il put se réfugier dans les Beni Isnassen. C'est à ce moment qu'il épousa la fille du Derk'aoui Bou T'erfas, des Trara.

D'après la légende, Ech-Cherif ne vécut pas longtemps tranquille dans cette tribu, car, le bey Mohammed grillait d'envie de le tenir vivant. Il tenta plusieurs démarches pour arriver à se le faire livrer en promettant, son poids d'argent, si on le lui amenait vif, et, celui de sa tête, en or, dans le cas où on le

tuerait. Les Beni Isnassen étaient prêts de se décider, lorsqu'Ech-Cherif disparut en lançant une pièce de vers contre les violateurs des lois de l'hospitalité.

A dater de la fuite du Derk'aouï, tous les affiliés à la secte revinrent à des habitudes plus pacifiques. Seulement, en l'année 1813, ils firent encore deux tentatives. La première, dirigée par Bou-T'erfas, le beau-père d'Ech-Cherif, se manifesta dans le Djebel Trara. Bou Terfas prit le nom de Derk'aouï et réunit quelques tribus de l'Ouest, mais Bou Kabous ne lui laissa pas le loisir de continuer son mouvement. Dès la première nouvelle, il accourut d'Oran à marches forcées et vint étouffer le principe de la révolte à son foyer. Le village de Bou T'erfas fut entièrement rasé et les jardins dévastés.

Cette expédition ne se termina pas d'une manière heureuse pour les Turcs. A leur retour ils furent surpris sur les bords de la Tafna par une tourmente effroyable de neige. Chemins et rivières, tout disparut sous une couche épaisse. Le désordre se mit bientôt dans la colonne qui rentra en débandade à Tlemcen. Chaque soldat avait perdu quelque objet : l'un sa tente, l'autre ses armes ; celui-ci son cheval, celui-là ses vêtements. Cette expédition prit pour ce fait, le nom « d'expédition de la neige. »

La deuxième tentative eut lieu cette même année — 1813 — mais sous le gouvernement d'A'li K'ara Bar'eli qui avait succédé à Bou Kabous. Le combat se livra dans les Beni-Memrad. Comme toujours, les révoltés furent totalement battus. L'Ar'a des Douair K'addour ben Isma'ïl et le k'aïd des Zemala, Mohammed ben K'addour y perdirent la vie.

En compagnie d'Omar Ar'a, qui était venu l'installer et assister à l'exécution du traître Bou Kabbous, A'li K'ara Bar'eli se rendit dans le Djebel Trara. Ils poussèrent jusqu'à Tadjera, revinrent sur Tlemcen et de là à Mascara pour ensuite rentrer à Oran. Tout était calme et la pacification de la province semblait achevée.

Adrien DELPECH,
interprète judiciaire.

Octobre 1873.

NOTE SUR YAHIA AGHA

Une des figures les plus sympathiques de la période turque, est sans contredit celle de Yahia ben Moustapha, qui fut agha des Arabes de 1818 à 1828.

C'était, disent les indigènes qui l'ont connu, un homme d'une taille au-dessus de la moyenne, un peu gros ; sa barbe noire était toujours taillée courte, ses sourcils épais se rejoignaient au-dessus du nez ; il avait le teint brun et les pommettes des joues colorées. L'expression de son visage était douce et affable, mais ses traits se contractaient singulièrement lorsqu'il se laissait emporter par la colère. Il avait les manières distinguées, était brillant cavalier et il était renommé pour son adresse au tir ; il abattait, dit-on, d'un coup de fusil, un œuf placé sur la tête d'un de ses serviteurs.

Yahia était d'un abord facile pour ses administrés, et il était très sévère pour les caïds et les chefs indigènes qui abusaient de leur position.

Il parlait l'arabe avec une grande facilité ; il savait un peu lire cette langue, mais pas assez pour pouvoir se passer de secrétaire.

Il était généreux, chevaleresque, plein de courage, et il avait surtout une réputation de justice que bien peu de chefs turcs ont su mériter. Extrêmement actif et aventureux, il tombait comme la foudre sur l'ennemi qu'il voulait attaquer et le surprenait sans défense.

Dans son « Esquisse de l'état d'Alger, » Shaler, consul des Etats-Unis, dit, en parlant de Yahia Agha avec lequel il avait eu des relations amicales, que c'était réellement un homme de mérite.

Yahia Agha s'intéressait aux progrès de l'agriculture; il avait lui-même de vastes propriétés, à Haouch ben Amar, dans les Isser el-Ouïdan, à la Regaïa, à Haouch Mouzaïa, et il faisait faire, au moyen d'ouvriers spéciaux, des plantations et des cultures perfectionnées. Shaler, que nous venons de citer, raconte qu'il avait fait présent à l'Agha d'une petite charrue de nouvelle invention, qui avait paru lui faire beaucoup de plaisir. Il s'est occupé aussi de l'amélioration du bétail et de la race chevaline; il était surtout grand amateur de chevaux.

Yahia ben Moustafa était originaire de Kara Daniz en Roumélie (1); il est arrivé à Alger comme simple youldache (janissaire), et il a végété assez longtemps dans cette position inférieure. Il a habité la caserne Bab-Azoun, que Sander Rang appelle caserne verte et qui était exclusivement réservée à des soldats célibataires. Une inscription qui existait au-dessus de l'entrée d'une des salles de cette caserne rappelait ce souvenir (2). Il a aussi habité la caserne connue sous le nom de dar yenkcheria mta Moussa (caserne Lemercier), car, d'après les documents publiés par M. Devoulx, l'odjac n° 253 était Yahia ben Moustafa, agha des spahis.

La solde donnée aux janissaires par le gouvernement turc était des plus modiques, aussi Yahia avait-il dû apprendre le métier de cordonnier, qu'il exerçait à Alger lorsqu'il ne se trouvait pas requis pour tenir garnison dans les forts de l'intérieur, ou pour faire partie des colonnes chargées de la perception des impôts.

---

(1) Plusieurs anciens youldaches nous ont affirmé que Yahia était cherif et portait le turban vert; mais nous n'avons pas admis ce fait comme suffisamment prouvé, car il n'est fait mention dans aucune de ses lettres du titre de cherif, dont il n'eût pas manqué de se prévaloir auprès des indigènes.

(2) Voir la *Revue africaine*, tome 4, l'article intitulé : Les casernes de janissaires à Alger.

Sa supériorité sur ses compagnons parvint enfin à se faire jour, et, dès lors, il arriva rapidement aux plus hauts emplois du gouvernement algérien.

Il fut d'abord kheznadar d'Aomar agha qui, nommé pacha le 7 avril 1815, lui donna la place de caïd de Boufarik. A la fin de 1817, Ali Pacha le nomma caïd des Beni Djad, pour le récompenser de sa brillante conduite dans les combats livrés devant Alger, le 29 et 30 novembre de cette année, contre la colonne de l'Est qui s'était mise en révolte, avait nommé dey un chaouch turc, et avait marché sur Alger en entraînant à sa suite tous les mécontents des tribus arabes.

Dans le temps où Yahia était kheznadar d'Aomar agha, il avait noué des relations très intimes avec Hossein ben Hossein, qui était alors imam et qui devint successivement oukil de la Rassauta, khodja el-khil, puis enfin pacha le 1er mars 1818. Hossein, en arrivant au pouvoir, donna à son ami Yahia la charge très recherchée et très importante d'agha des Arabes. Il remplaçait l'agha Machen ben Atman.

Nous n'avons ni les moyens ni l'intention d'écrire l'histoire complète de Yahia Agha; nous nous bornerons à raconter les faits de son administration, qui se rapportent à la grande Kabylie.

Nous avons emprunté la majeure partie de ce récit à un manuscrit arabe, découvert et traduit en 1858 par M. Meyer, interprète militaire, et qui n'a pas été publié. Ce manuscrit appartient à la famille des Oulad ben Kanoun, des Issers, dont plusieurs membres ont rempli les fonctions de chaouch, auprès des derniers aghas des Arabes; ce sont des faits dans lesquels ces chaouchs ont joué un rôle important, qui s'y trouvent racontés. Les renseignements que ce manuscrit renferme, ont, pour ainsi dire, un caractère officiel et doivent inspirer une certaine confiance.

Nous avons complété le récit des Ben Kanoun par ceux de Kabyles, contemporains de Yahia Agha, et ayant pris une part active aux évènements de cette époque et au moyen d'une série de lettres de l'agha, malheureusement presque toutes sans date.

Nous devons à M. Leguay, interprète militaire, la traduction de celles de ces lettres que nous reproduisons dans ce travail.

Yahia venait à peine de prendre ses nouvelles fonctions qu'une insurrection éclatait dans le caïdat de Bor'ni; les tribus des Guechtoula et des Beni Sedka s'étaient soulevées contre le caïd, à cause de l'exécution de plusieurs Kabyles qui étaient accusés de vol, et ils avaient attaqué le bordj de Bor'ni, défendu par une garnison d'une centaine de janissaires et par les Abid d'Aïn Zaouïa qui s'y étaient enfermés.

Le bordj n'avait ni citernes, ni puits, et la provision d'eau, conservée dans des jarres, ne pouvait durer que quelques jours. Les Kabyles, qui connaissaient cette situation, se bornèrent à exercer autour du fort un blocus rigoureux. Les cavaliers des Abid essayèrent de faire une sortie, soutenus par les janissaires, mais ils furent repoussés avec une perte de six hommes.

Au bout de sept jours de siége, la provision d'eau fut épuisée, et les Turcs durent capituler. Les marabouts de la Zaouïa de Si Abd er-Rahman bou Goberin, des Beni Smaïl, vinrent s'interposer et ils couvrirent les Turcs et les Abid de leur anaïa; ils escortèrent les janissaires jusqu'à Ben Haroun, les Abid purent s'établir à l'Oued Ksari, dans les Flissa.

Le bordj de Bor'ni fut entièrement démoli par les Kabyles, et il resta plusieurs années en ruines, des évènements plus graves ayant empêché le gouvernement turc de s'occuper de la Kabylie.

Une révolte venait, en effet, d'éclater dans l'ouest, sous l'impulsion du marabout d'Aïn Madi, Si Ahmed ben Salem Tedjini et au lieu d'être localisée, comme celle du caïdat de Bor'ni, elle gagnait rapidement les tribus et menaçait l'existence du gouvernement turc. Hassen, bey d'Oran, marcha contre le cherif, et une rencontre eut lieu. Les goums de ce dernier, vigoureusement attaqués par le bey, lâchèrent pied presque sans combattre et abandonnèrent leur chef. Tedjini resta bientôt seul avec 260 fantassins; la cavalerie du bey enveloppa ce petit groupe de tous côtés et la fuite devint impossible. Tous les rebelles tombèrent l'un après l'autre, Tedjini et son khodja furent décapités et leurs têtes furent envoyées à Alger.

Le Tachrifet publié par M. Devoulx, signale cet évènement en ces termes : « Des actes d'hostilité ont été commis dans les provinces de l'Ouest par suite de l'apparition d'un agitateur; celui-ci a été tué et sa tête a été apportée à Alger et exposée à la porte extérieure du palais de la Casbah, 1234 (1818-19). »

Ces faits sont en dehors du cadre que nous nous sommes tracé, et, si nous les avons relatés, c'est qu'ils eurent, par contre-coup, des conséquences importantes pour la Kabylie.

En présence de la révolte de Tedjini, Yahia Agha avait convoqué tous les goums arabes, afin de faire face aux éventualités et d'achever l'œuvre de pacification commencée par le bey Hassen, et il avait compris, dans la convocation, les cavaliers des Ameraoua. Cet ordre était contraire à tous les précédents; il était admis que les Ameraoua ne devaient le service militaire que dans leur pays, et cette règle n'avait jamais été violée; les Zmoul des Ameraoua Tahta s'exécutèrent cependant de bonne grâce, mais les Zmoul des Ameraoua el-Fouaga n'envoyèrent que quelques jeunes gens et quelques khammès. On réunit environ 200 cavaliers qui, sous la conduite du caïd du Sebaou, Moustafa ben Hassen Softa, prirent part à une expédition qui dura plusieurs mois.

Pendant tout le temps qu'il eut besoin des cavaliers des Ameraoua, Yahia Agha dissimula son mécontentement, mais il était bien résolu à leur infliger un châtiment exemplaire, lorsque les circonstances le permettraient. Les Ameraoua Fouaga ne tardèrent pas, du reste, à lui donner de nouveaux motifs de sévir contre eux.

L'homme le plus important des Zmoul el-Fouaga, était à cette époque Mhamed ou Kassi de Tamda el-Blat; il avait dans son parti des hommes très énergiques, tels que Ahmed Azouaou, chef de la zmala de Tikabaïn, Ali ben el-Haffaf, chef de la zmala de Tizi-Ouzou, Mançour Aboukhalfi, chef de la zmala des Oulad bou Khalfa. Mhamed ou Kassi avait pris à l'égard des caïds du Sebaou des allures indépendantes et il cherchait à se créer un commandement tout personnel. Mais, d'un autre côté, il s'était formé un parti qui repoussait la suprématie de M'hamed ou Kassi; il se composait des Zmoul el-Tahta et des zmalas de Sikh

ou Meddour, de Timizar Lor'bar et des Abid Chemlal. Ce parti avait secrètement pour chef un nommé Oubadji originaire de Taceft Guezra (Beni Iraten), cavalier de Mhamed ou Kassi à Tamda; les principaux adhérents étaient Mohamed el-Haoussin et Lounès ou Henda de Mekla, Si Saïd ou Baba Ali de Tamda et Saïd ou Reddach des Abid Chemlal.

Un jour Mhamed ou Kassi s'était rendu avec les gens de son sof sur le marché du Sebt Ali Khodja (près de Dra ben Khedda, sur l'oued Defali) pour y acheter des moutons qu'ils devaient offrir, à l'occasion de l'Aïd el-Kebir, au caïd du Sebaou Brahim ben Youb (1) ; les Betrouna amenèrent au caïd des individus des Oulad bou Khalfa qu'ils avaient pris en flagrant délit de vol ; Mançour Aboukhalfi ne voulut pas les laisser emmener à Bordj Sebaou, et il employa la force pour les délivrer. Ce conflit amena une nefra sur le marché et les ennemis du sof de Mhamed ou Kassi, qui n'attendaient qu'une occasion pour agir, ne laissèrent pas échapper celle-ci ; ils enlevèrent, avec le goum des Abid, les troupeaux de la zmala de Tizi-Ouzou, qui paissaient près de la fontaine turque et ils les emmenèrent à Taksebt, sous la protection des Beni-Iraten. Mhamed ou Kassi voulut avoir sa revanche; il rassembla ses partisans et razza complètement les zmalas des Abid, de Timizar Lor'bar et de Sikh ou Meddour, dont les habitants durent se réfugier auprès du caïd du Sebaou. Cette exécution faite, Mhamed ou Kassi et ses partisans ne jugèrent pas prudent de rester dans la plaine et ils se réfugièrent, soit dans les Beni Aïssi, soit dans les Beni Ouaguenoun, tribus qu'ils avaient entraînées dans la révolte.

Yahia Agha envoya à Bordj Sebaou, pour se renseigner sur la situation des insurgés, son chaouch Mohamed ben Kanoun, et il apprit ainsi que les gens de Tamda mettaient chaque nuit dans leur village une garde de soixante hommes, tant cavaliers que fantassins, pour le protéger contre les maraudeurs. Yahia Agha

(1) Le caïd Brahim ben Youb venait de remplacer Moustafa ben Hassen Safta. L'aïd el-Kebir tombant cette année le jeudi, 30 septembre 1819, le fait dont il s'agit a dû se passer le samedi, 25 septembre.

résolut d'enlever cette garde, espérant, par ce coup vigoureux, en imposer aux insurgés. Il donna l'ordre à son chaouch de réunir en secret, pour une nuit déterminée, à Bordj Sebaou, tous les cavaliers des Issers et des Ameraoua Tahta. Le jour fixé, il partit d'Alger dans la matinée, suivi de quelques cavaliers, et il arriva la nuit même à Bordj Sebaou, où il trouva tout le monde prêt; puis, sans s'arrêter, il marcha sur Tamda (1), qu'il surprit et enleva sans résistance. Le village fut brûlé, et une trentaine d'individus, qui s'étaient laissés prendre, furent décapités; les cavaliers seuls réussirent à se sauver. Ce coup de main exécuté, Yahia Agha rentra à Bordj Sebaou, où se réunissait la colonne avec laquelle il devait opérer contre les tribus insurgées.

La lettre ci-après, écrite par le caïd du Sebaou, Brahim ben Youb, aux Beni Sedka, indique qu'en même temps qu'il se disposait à attaquer directement Mhamed ou Kassi, l'Agha préparait une diversion du côté des Beni Aïssi, afin de n'avoir en face de lui que les Ameraoua révoltés et les Beni Ouaguennoun.

« Louange à Dieu ! que Dieu répande ses bénédictions sur « Notre Seigneur Mohamed !

« A la seigneurie de nos enfants, les serviteurs de la maison « généreuse (du gouvernement), à toute la tribu des Beni Sedka « et à tous ses notables, notamment l'ami de Dieu, le plus ver- « tueux des saints Sidi Rabia, Mohamed ben Salem et Saïd Naït « Messaoud, et enfin à tous les grands personnages ; que le sa- « lut soit sur vous ainsi que la miséricorde de Dieu et ses bé- « nédictions.

« Ensuite, ô nos enfants, si vous êtes les serviteurs de la mai- « son généreuse, il faut que vous marchiez tous contre la tribu « des Beni Aïssi et que vous la réduisiez par la force, parce « qu'elle s'est révoltée contre nous et contre le gouvernement. « Vous la combattrez jusqu'à ce qu'elle se sépare des Ameraoua. « Vous agirez de votre côté et nous du nôtre.

(1) Il y a d'Alger à Tamda 120 kilomètres.

« Ecrit par ordre de Sidi Brahim caïd du Sebaou, que Dieu
« le protège.
(Le cachet porte Brahim ben Youb, 1234.)

Dès que sa colonne, composée de janissaires et de goums arabes fut organisée, Yahia Agha alla camper à Zaouïa, sur la rive droite du Sebaou, en face du village de Makouda des Beni Ouaguenoun.

Les révoltés s'étaient rassemblés dans ce village et ils avaient mis en état de défense les divers groupes d'habitations qui le composent, au moyen de tranchées et d'embuscades en pierres sèches.

Yahia Agha n'hésita pas à ordonner l'attaque ; l'infanterie turque, lancée en avant, pénétra de vive force dans la fraction de Tinkachin, puis dans celle d'El-Hara ou Kacha, où l'artillerie avait pu préparer l'attaque. Tout faisait donc présager un succès; mais les contingents arabes qui suivaient les janissaires, ne purent résister à leur passion pour le pillage et ils se répandirent dans les maisons, sans s'inquiéter de la suite du combat. Mhamed ou Kassi profita du désordre qui en résulta pour faire opérer un retour offensif par des Kabyles ; après un combat acharné, les Turcs furent repoussés et obligés de rentrer dans leur camp ; beaucoup de cavaliers arabes furent tués dans les maisons où ils avaient pénétré. Les pertes furent très sensibles de part et d'autre.

Les Kabyles durent arrêter leur poursuite à la plaine, à cause de la nombreuse cavalerie de l'Agha.

Yahia jugea qu'il n'avait pas amené assez de monde pour réduire les révoltés par la force, et il retourna à Alger sans poursuivre ses opérations.

Cependant, Mhamed ou Kassi était assez embarrassé de sa victoire, il comprenait qu'une guerre ouverte contre les Turcs ne pouvait le conduire à rien, et qu'il lui serait impossible de la soutenir longtemps; aussi, accepta-t-il facilement les ouvertures qui lui furent faites par le chaouch Mohamed ben Kanoun et par son parent par alliance, El-Hadj Mohamed ben Zamoum, chef de la puissante confédération des Flissas ou Mellil. Il accepta les

conditions, d'ailleurs fort douces, qui lui furent offertes : ces conditions consistaient à payer une amende de 3,000 réaux boudjoux et à livrer des ôtages. Les Beni Ouaguennoun devaient aussi donner une faible amende et livrer des ôtages.

Les ôtages des Ameraoua étaient Mohamed Azouaou, El-Hadj Mohamed Naït Kassi, Mohamed Saadi ben Safia, Amara ben Yahia et Ali Mançour ; on les conduisit à Alger, où ils furent bien traités. Ils y restèrent cinq ou six mois et ils furent renvoyés chez eux, avec des cadeaux, lorsque les amendes eurent été complètement acquittées. Mhamed ou Kassi, et les chefs des Ameraoua Fouaga qui l'avaient suivi dans l'insurrection, avaient repris leurs anciens commandements.

On pouvait croire, d'après cela, que les Turcs avaient loyalement oublié le passé, comme ils l'avaient promis, mais il n'en était rien ; ils ne pouvaient se résigner à pardonner aussi facilement un affront fait à leurs armes, par des hommes qu'ils avaient investis de commandements. Nous verrons plus loin comment ils satisfirent leur vengeance.

Avant de poursuivre ce récit, il convient de donner un historique succint de la famille des Oulad ou Kassi, qui a joué un rôle important dans l'histoire de la Grande-Kabylie, soit à l'époque de la domination turque, soit depuis la conquête française.

Les Oulad ou Kassi se disent originaires des Beni Hasseballah, fraction autrefois puissante, que des revers de fortune forcèrent à quitter la Kala des Beni Hammad près de Msila, pour venir s'installer entre Djebla et le col des Beni Flik. Cette fraction refoulée par les Oulad bou Khettouch, se serait retirée à Semr'oun chez les Beni Ouaguennoun. Ce qui est certain, c'est que c'est de ce village que sont venus les premiers membres de la famille qui se sont installés dans la vallée des Ameraoua, après l'organisation du caïdat de Bordj Sebaou.

Le premier qui vint ainsi s'établir dans le haut Sebaou fut, dit-on, Hammou ben Henda, qui se serait fixé à Tamda et aurait débuté comme cavalier du Makhezen. La tradition ne rapporte de lui, ni de son fils Kassi ou Henda, rien qui mérite d'être cité.

Kassi ou Henda eut deux fils dont l'un, Ben Ali ou Kassi, fut tué par les Abid Chemlal et dont l'autre, Ali ou Kassi, fut le père de Saïd ou Kassi, à partir duquel la famille commence à prendre une certaine notoriété. Saïd ou Kassi laissa deux fils, Ben Ali ou Kassi et Ahmed ou Kassi. Le premier a laissé une descendance qui a peu marqué à l'époque des Turcs ; Ahmed ou Kassi devint cheikh de la zmala de Tamda, à la mort de Moussa ou Meredad, qui avait ce commandement.

Ahmed ou Kassi laissa trois fils : Amara qui mourut sans postérité, Saïd ou Kassi et Hamitouch ou Kassi. Ce dernier donna naissance à une branche collatérale qui s'établit à Mekla. Saïd ou Kassi remplaça son père comme chikh de Tamda, et il laissa en mourant trois fils Mhamed ou Kassi, Lounès ou Kassi et Amar ou Kassi. Lounès mourut sans enfants, Amar laissa seulement une fille; Mhamed ou Kassi eut une nombreuse postérité ; il remplaça son père, Saïd ou Kassi, dans son commandement vers 1818; c'est lui que nous venons de voir en révolte ouverte contre les Turcs.

Pour asseoir leur influence dans le pays, les Oulad ou Kassi recherchèrent toujours l'alliance des familles les plus importantes; ainsi, ils se sont alliés aux descendants des sultans de Koukou, les Oulad bou Kkettouch qui avaient encore un parti considérable dans le haut Sebaou; ils se sont alliés aussi à plusieurs familles influentes des Beni-Iraten, aux Ben Zamoum des Flissat ou Mellil, aux Oulad Mahieddin de Taourga.

Mhamed ou Kassi, bien qu'il ne fût pour les Turcs que le chikh de Tamda, s'était acquis une influence très notable sur les tribus du haut Sebaou, par sa valeur personnelle et par l'habileté avec laquelle il savait profiter des querelles de sof, en donnant à propos l'appui de ses cavaliers au parti qu'il prenait sous sa protection.

Après l'affaire de Makouda, qu'il regardait comme une victoire bien qu'il eût accepté de payer l'amende, son ambition ne fit que grandir et il en arriva à dédaigner l'autorité du caïd du Sebaou. Il infligeait des amendes, dont il s'attribuait le montant et traitait les affaires de tribu à tribu sans consulter personne. Il s'était mis en relation directe avec les autorités d'Alger, pour se plaindre du caïd Brahim ben Youb qui, disait-il, avait été cause de la dernière insurrection, annonçant que si on ne le relevait pas de ses fonctions, il ne pouvait répondre de ce qui arriverait.

Le caïd était mis au courant de tout ce qui se passait par Oubadji, dont nous avons déjà parlé; ce dernier était aussi l'instigateur de nombreuses réclamations portées à Bordj Sebaou sur l'administration de Mhamed ou Kassi.

Le caïd Brahim eut bien voulu sévir contre cette personnalité gênante, mais si Mhamed ou Kassi continuait à fréquenter le marché du Sebt Ali Khodja, il s'y présentait toujours si bien accompagné, qu'il n'osait rien entreprendre contre lui.

Le gouvernement d'Alger, résolu d'en finir avec Mhamed ou Kassi et ses principaux partisans, mais ne voulant pas recourir à la force ouverte, ne recula pas devant un guet-à-pens pour se débarrasser d'eux. Il fut décidé qu'on les attirerait à Bordj Sebaou sous un prétexte quelconque et qu'on les mettrait tous à mort. Le caïd Brahim ben Youb, bien qu'il eût des griefs personnels contre les victimes désignées, ne voulut pas se prêter à cette trahison, et il fut remplacé par El-Hadj Smaïl ben Si Moustafa Turki, qui accepta d'être l'exécuteur du complot.

Nous eussions voulu voir Yahia Agha, dont nous avons vanté le caractère chevaleresque, rester en dehors de cette machination ; mais nous devons à la vérité de dire qu'il en fut un des auteurs. Si bien doué qu'on soit, on n'échappe jamais complètement à l'influence du milieu dans lequel on est placé. C'est Yahia Agha qui a délivré au nouveau caïd le brevet dont voici la traduction :

« Louange à Dieu, etc.

« A tous ceux qui prendront connaissance de cet ordre généreux, de cette parole claire et sublime, efficace, élevée et puissante, caïds et fonctionnaires de tout rang ; à tous les administrateurs et chefs de notre ville d'Alger, que Dieu très haut la conserve ainsi que tout son territoire et ses dépendances et notamment le district du Sebaou ; que Dieu les dirige tous dans la voie de l'équité, qu'il les guide dans leurs paroles et dans leurs actes.

« Ensuite, nous avons fait la faveur au porteur de la présente, « le très élevé, l'honorable, le très pur, l'excellent, l'agréable à « Dieu, notre fils Sid Smaïl fils de feu Sid Moustafa Turki, de « le nommer caïd du dit district.

« Il aura l'administration de tout ce qui concerne ce district, « sans que personne puisse lui faire opposition à ce sujet, con- « tester son autorité ni lui résister, suivant en cela la coutume « des caïds qui l'ont précédé au même titre que lui.

« Nous lui avons recommandé de commander selon la loi de « Mohamed — que la meilleure des bénédictions et le plus pur « des saluts soient sur son auteur ! — de n'opprimer personne et « de ne commettre aucun abus de pouvoir envers qui que ce « soit, à cause de la parole du Très-Haut : « Malheureux alors « celui qui portera sa charge d'iniquité. » (Cor. chap. 20, vers. « 110), et de ce que le Prophète — que Dieu répande sur lui ses « bénédictions et lui accorde le salut — a dit : « L'iniquité re- « tombera en ténèbres sur celui qui l'aura commise, au juge- « ment dernier. »

« Dès que ce caïd sera arrivé chez vous, mettez-vous sous ses « ordres, obéissez-lui en l'honorant, le vénérant, le respectant « et en ayant les égards dûs à son rang illustre, de telle sorte « que sa considération ne puisse être compromise, ni son pres- « tige amoindri. Que personne ne lui soit une cause de peine « ou de désagrément, qu'on ne le mette pas en comparaison « avec tout autre d'un rang moins élevé, que nul ne puisse lui « résister de quelque manière que ce soit et dans n'importe « quelle circonstance.

« Cette faveur est complète, bénie, générale, universelle. « Quiconque prendra connaissance de cet écrit devra lui donner « effet, ne pas s'opposer à ses prescriptions et ne pas y contre- « venir, car quiconque le ferait encourrait une punition et un « châtiment.

« Dieu dirige dans la bonne voie, c'est vers lui que nous re- « tournerons. Il n'y a d'autre Dieu que lui, nul autre n'est digne « d'adoration. Toutes les choses sont à lui. Il n'y a de force et « de puissance qu'en Dieu, le très élevé et l'incommensurable, « salut.

« Ecrit par ordre de l'honorable, le très élevé Sid Yahia Agha « que Dieu le fortifie et l'assiste. *Amen*.

« A la date du dernier tiers de djoumad el tani 1235 (du 4 au « 13 avril 1820.) »

El-Hadj Smaïl ne fut pas plutôt arrivé à Bordj Sebaou, qu'il s'occupa d'organiser le guet-à-pens qui était convenu. Il mit dans le complot les principaux personnages de la zmala de Bordj Sebaou, Ali ou Allal, Ou Baziz, Ben Chalal, Ali ben Mahi Eddin, El-Haoussin Amaoudj ; il fut convenu entre eux que le caïd convoquerait à Bordj Sebaou les individus désignés pour disparaître, sous le prétexte de les emmener en razzia, qu'il les introduirait dans le bordj et qu'au moment où il leur offrirait le café, toutes les personnes présentes se jetteraient sur eux et les massacreraient impitoyablement. Il fut convenu aussi, qu'aussitôt qu'on entendrait au dehors le bruit de la lutte, les cavaliers de Bordj Sebaou envelopperaient la zmala et tueraient tous les étrangers amenés par Mhamed ou Kassi, qui essaieraient de s'échapper ; en même temps, au signal donné par un coup de canon, El-Khiati et Mohammed ben Menni, chefs des Abid Chemlal, devaient se porter sur Tamda avec leurs goums pour razzer cette zmala, qu'ils trouveraient dépourvue de ses défenseurs.

Le secret du complot fut parfaitement gardé. Mhamed ou Kassi et les Ameraoua Fouaga, convoqués, comme nous venons de le dire, pour une razzia, arrivèrent à Bordj Sebaou avec leurs goums. On était au commencement du mois de ramdan 1235 (vers le milieu du mois de juin 1820), c'est-à-dire à une époque de jeûne ; la zmala de Bordj Sebaou avait préparé la diffa pour les cavaliers étrangers, et le repas fut servi après le coucher du soleil. Le caïd avait invité dans son bordj Mhamed ou Kassi et ses compagnons Ali Azouaou, Ahmed Azouaou, El-Haoussin Azouaou de Tikobaïn, Mançour des Oulad Bou Khalfa et Ali ben el-Haffaf de Tizi-Ouzou ; après le repas, il les introduisit dans la salle d'armes à l'étage supérieur du bordj, sous prétexte de leur distribuer de la poudre pour la razzia qu'ils devaient faire. Les conjurés de Bordj Sebaou que nous avons nommés étaient pré-

sents; de plus il y avait deux kheznadji, deux chaouchs et l'imam. Mhmed ou Kassi et ses compagnons étaient sans armes ainsi que le voulait l'étiquette turque. Le caïd les fit asseoir et il leur parla alors du coup de main qui devait être fait; il leur dit qu'il devait avoir lieu à l'Oued Hennach, dans les Beni Ouaguennoun. — Comment! s'écria Mançour, y aurait-il une razzia à faire contre l'Oued Hennach, puisque ces gens, qui sont du commandement de Mhamed ou Kassi, sont soumis et tranquilles? — C'est bien! répondit le caïd, buvez le café et retournez chez vous.

A ces paroles, qui étaient le signal convenu, tous les conjurés s'élancent à la fois sur le ratelier d'armes, l'imam fait feu sur Mhamed ou Kassi et le manque; les Zmoul se voyant trahis se lèvent résolus à faire payer chèrement leur vie et s'efforcent de saisir des armes. Mançour frappe un des chaouchs nommé Mhamed et le tue; il est tué lui-même par Ali ben Mahi Eddin. La lampe qui éclairait la salle d'armes s'éteint par l'explosion de la poudre; Ali bel Haffaf et Ali Azouaou en profitent pour s'échapper en sautant du haut des murs du bordj.

Cependant, Ahmed Ouzouaou et El-Haoussin Azouaou étaient tombés successivement et il ne restait plus debout que Mhamed ou Kassi, qui se défendait contre Ali ou Allal et Ben Chalal. — — Comment, dit à ces derniers, le caïd, d'une voix impétueuse, vous êtes deux contre un et vous n'en pouvez venir à bout! — Mhamed ou Kassi regarde dans la direction de la voix et aperçoit le caïd faiblement éclairé par une lanterne suspendue au-dessus de sa tête et qui ne s'était pas éteinte; il saisit un pistolet qu'il avait caché sous ses vêtements, fait feu sur le caïd et le tue. Il offre alors sa poitrine aux coups des conjurés et tombe à son tour.

Quant aux cavaliers qui étaient venus avec les chefs des Ameraoua el-Fouaga, dès qu'ils avaient entendu les coups de feu tirés dans le bordj, ils avaient sauté sur leurs chevaux et ils avaient pris la fuite, poursuivis par les cavaliers de Bordj Sebaou qui en tuèrent plusieurs.

Dans la confusion qui suivit la mort du caïd, on oublia de tirer le coup de canon qui devait donner le signal de l'attaque de

Tamda; cette partie du programme fut manquée et les familles des victimes purent se réfugier dans la montagne.

Nous avons vu qu'Ali ben el-Haffaf et Ali Azouaou avaient pu s'échapper du bordj pendant le massacre; ces deux hommes s'étaient réfugiés dans la Zmala au milieu des femmes, dans la maison d'Ali ben Mahi ed-Din; le même jour ils furent saisis et jetés en prison.

Dès que la nouvelle de ces événements parvint à Alger on nomma comme caïd, Otman ben Hassen dit Kour Osman, qui partit aussitôt pour Bordj Sebaou. Son premier acte fut de mettre à mort Ali ben el-Haffaf et Ali Azaouaou, qui étaient restés en prison.

Oubadji reçut la récompense de ses intrigues, il devint chikh de Tamda, mais il dut partager le pouvoir avec Mohammed el-Haoussin et Saïd ou Baba Ali. La Zmala de Mekla fut partagée entre Lounès ou Henda et Amara ou Kerrou.

Les enfants de Mhamed ou Kassi au nombre de cinq, savoir: Bel Kassem ou Kassi, Mohammed ou Kassi (1), Ahmed ou Kassi, Chiklat et Aziz, s'étaient réfugiés à Cheraioua dans les Beni Iraten, chez leurs oncles maternels; Oubadji essaya de se les faire livrer, mais il ne pût y réussir. Les cavaliers qui étaient restés fidèles aux Oulad ou Kassi, étaient allés s'installer dans l'Oued el-Hammam, sur la terre des Aït Aouana.

Dans les derniers temps de sa vie, Mhamed ou Kassi avait perdu son oncle Hamitouch et, suivant les usages musulmans, il se disposait à épouser la veuve; le mariage devait avoir lieu au moment où il fut attiré dans le guet-à-pens de Bordj Sebaou. Oubadji mit une question d'amour-propre à épouser cette femme, à laquelle il n'aurait pas osé aspirer auparavant et il réussit à se la faire donner en mariage. Nous dirons dans un autre article, comment cet affront fut vengé par les fils de Mhamed ou Kassi.

Les Zemoul el-Fouaga, partagés comme nous venons de le

(1) Tous deux ont été bach aghas du Sebaou sous la domination française; le premier Bel Kassem ou Kassi a été un homme très-remarquable.

voir entre plusieurs chefs rivaux, n'avaient plus la même unité d'action que du temps de Mhamed ou Kassi et au lieu de tenir les tribus kabyles en respect, elles furent elles-mêmes en butte à leurs attaques; la Zmala de Mekla fut enlevée et à moitié brûlée par les Beni Djennad.

Yaya Agha témoigna un grand mécontentement de cette faiblesse des Zmoul et El-Hadj Mohamed ben Zamoum, profita de l'occasion pour lui dire : — Les hommes capables de commander ne sont plus là, il n'est pas étonnant que les autres se laissent manger. — Il demanda alors l'aman pour les fils de Mhamed ou Kassi et Yahia Agha obtint leur grâce du pacha. Bel Kassem ou Kassi partagea le commandement de Tamda avec Oubadji et, peu après, Mohamed ou Kassi fut substitué aux chiks de Mekla.

Nous avons vu plus haut que le bordj de Bor'ni avait été enlevé et détruit complétement par les Guechtoula et les Beni Sedka révoltés; ces populations étaient restées depuis lors insoumises mais elle ne montraient pas de dispositions belliqueuses et Yahia Agha pensa qu'il pourrait les ramener à la soumission, en leur promettant l'oubli du passé. Il envoya à cet effet son chaouch Mohamed ben Kanoun pour s'entendre avec les tribus. Ce dernier se mit en relation avec les hommes influents du pays, Mohamed Aoudia et Mohamed ou Salem, chefs des Beni Sedka, Boudjema ou Kala, chef d'Ir'il Imoula, qui lui promirent une entrevue. El-Adj Aomar, de la tribu des Frikat, homme très-influent sur les Guechtoula, était le plus hostile aux projets de l'Agha ; il consentit néanmoins à assister à cette entrevue, ignorant qu'il avait été convenu avec les autres personnages que nous venons de citer, qu'on le prendrait comme ôtage, jusqu'à ce que les bases de la soumission eussent été arrêtées et les conditions remplies. Dès qu'El-Hadj Aomar fut arrivé au rendez-vous, on se saisit de lui et on l'envoya à Alger.

Ben Kanoun s'entendit avec les autres pour les conditions de la paix, qui furent simplement, que les tribus rebâtiraient le bordj et qu'elles paieraient les impôts comme auparavant.

Dés que tout fut réglé Yahia Agha arriva d'Alger avec une colonne et on reconstruisit le fort sur l'emplacement où on

trouve encore aujourd'hui ses ruines, à quelque distance de l'ancien bordj. On le fit plus grand que les précédents, on y creusa des citernes et on le garnit de quelques canons. Un nouveau caïd fut installé avec une garnison de janissaires.

Nous n'avons pas la date exacte de la reconstruction de Bordj Bor'ni; le manuscrit des Ben Kanoun dit seulement que ce bordj fut détruit du temps de Yahia Agha et qu'il resta plusieurs années en ruines; d'un autre côté, le premier caïd de Bor'ni dont nous ayons trouvé des lettres, est Moustafa ben Aouar, son cachet porte la date de 1240 (1824-5); on peut admettre que le Bordj a été reconstruit dans la période qui s'étend de 1821 à 1824.

N. Robin.

A suivre.

CORRESPONDANCE

DÉCOUVERTES
D'INSCRIPTIONS LIBYQUES ET LATINES

Inscriptions recueillies en novembre 1873 *dans les environs de la smala de Bou Hadjar.*

—

Mon cher Letourneux,

....

Je vous adresse quelques dessins de pierres, ornées d'inscriptions libyques et latines inédites.

Ces pierres se trouvent près Bir Moussa, à 1500 mètres de la smala de bou Hadjar, sur la gauche du sentier qui conduit à Soukarras.

Elles encombraient la margelle d'un puits situé à mi-côte d'un mamelon ombragé par quelques caroubs; pour les examiner avec profit, nous avons dû les enlever et les transporter à quelques mètres de distance.

Ces inscriptions ont été copiées il y a quelques années par M. le docteur Evrard.

M. le maréchal des logis Videau-Laferrière, après nous les avoir signalées, a bien voulu nous conduire au puits de Moïse (bir Moussa).

Mon compagnon de route, M. G. du Martroy, capitaine d'État-Major au 3e tirailleurs, les a dessinées. C'est une copie de ces dessins que je vous adresse.

Quand à l'inscription d'APRONIA VINDEMIA elle a été relevée,

par moi, dans la grande ruine de l'Oued-Zitoun, située un peu plus loin que Bir Moussa.

Je vous prie de faire publier dans la *Revue africaine* ces cinq inscriptions ainsi que le bas relief photographié qui a été trouvé au même endroit.

J'espère que mon envoi n'aura pas à subir le retard prolongé et inexplicable de la lettre par laquelle je vous annonçais au commencement de l'année 1868 que je venais enfin de retrouver la nécropole située sur la route de Bône à Bou Hadjar, à Chabet el-Mekou.

V. REBOUD.

Constantine, 2 janvier 1874.

M. le docteur Reboud, l'un des membres correspondants, les plus zélés de notre société, dans la province de Constantine, auquel nous devons la communication précédente, nous a également adressé les inscriptions ci-après que nous nous empressons de mettre sous les yeux de nos lecteurs :

1° Inscription gravée sur une pierre trouvée dans les décombes de la caserne des Janissaires à Constantine, par M. Coste, antiquaire.

CVRATORIBVSE .... VIS .... SDAN...
PRIMOCONSTITVTOCVRATORINOLA
NORVMPATRIARVALI.AVGVR.SODALI
CANOANTONINIANO.IVRIDICOREGIONIS
TRANSPADANEAECVRATORIARIMINIEN
SIVM.CVRATORICIVITATVMPERAEMILI
AM.AEDILICVRVLI.ABACTISSENATVS
VIROEQVITVM.ROMANORVMQVAEST
VRBANOTRIBVNOLEGIIIISCYTHICAL
QVATTVORVIROVIARVMCVRANDA
RVM.PATRONO IIII COI
CIVLIVSLIBO.TRIERCHVSCLARISSIMO
VAE.LYBICE.PATRONO DD IIII NO
F

Inscriptions relevées par M. Goyt, géomètre, à Khenchela.

2°

...NIANIETTHEODOSI
...ESIDANECLECTAN
...EDICAVITCVRANTE
...F.L.L.PPCVRREIPVBLIC

3

SATVRNO AVG
SACRVM ADI
ECTVS VILICVSDE
PECORTEVS V S LA

4°

XXIII
LAVIVS
MENOD.
MAREVSF

5°

PROBAEATTIVDINI
TINVSMAXIMVS
RIOSISSIMISEA
SVISMLIORSCM
SVNIOMELONO
CVRANTETALL
PPRINS
CVASSIMILISOI...

6°

KAVTOPATI
EVTYCESFE
LICISSIMI
AVGCNVER
NAEEXACVK
SPPEIDEDIC

Tombeaux signalés dans la plaine des Beni Amar, à 5 kil. N.-O. d'Aumale.

—

M. Gustave Mercier, membre correspondant à Aumale, appelle l'attention de la société sur les petits monticules qui se rencontrent dans la plaine des Beni Amar, à 5 kilom. N.-O. d'Aumale, sur la route de cette ville à Bouïra, et qui se trouvent en plus grand nombre du côté des Bibans, non loin de la route d'Alger à Constantine.

Quelques-uns de ces monticules, dont le sommet est recouvert de pierres entassées, entre lesquelles poussent quelques brous-

sailles, ont été fouillés par M. Guillaume, garde forestier à Bouïra.

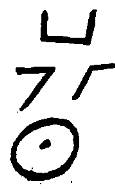
Ils présentent tous, à la partie culminante une cavité, souvent intacte, formée de pierres placées à côté les unes des autres, et paraissant avoir servi de sépulture, la dimension de ces cavités permet de supposer que les cadavres y étaient placés accroupis et non dans une position horizontale; des fragments d'os y ont été retrouvés; l'une de ces voûtes renfermait un crâne presqu'entier, et remarquable par le peu de développement des os frontaux, ce qui fit dire à un indigène présent au moment de la découverte, que cet homme avait la tête d'un mulet. Malheureusement ce crâne n'a pas été conservé.

Il serait désirable que de nouvelles fouilles fussent entreprises avec intelligence et que les objets qu'elles mettraient à jour fussent soumis aux investigations des anthropologistes.

De nombreux silex taillés ont été recueillis dans les environs des Bibans, et leur abondance, sur un certain point de la contrée fait supposer à notre correspondant, qu'il a dû exister dans cette localité un atelier de fabrication d'armes et d'outils en pierre taillée.

M. Mercier informe en outre la Société que divers travaux de terrassement exécutés à Aumale ont amené la découverte d'une grande quantité de débris de briques, tuiles et poteries de l'époque romaine, de quelques médailles et d'une muraille formée de grandes pierres taillées, encore parfaitement alignées; plusieurs murs en moëllons et pierres de grand appareil, dans la construction desquels étaient entrés des débris de fûts de colonnes, de chapiteaux, de vases, ont été également mis à jour.

Parmi les matériaux examinés il s'est rencontré un fragment d'une inscription libyque dont voici le dessin :



La pierre sur laquelle était gravée cette inscription, présente une cassure à la partie supérieure et aux deux faces latérales; malgré les recherches les plus minutieuses les fragments détachés n'ont pu être retrouvés.

C'est la troisième inscription libyque recueillie jusqu'à ce jour sur le sol de l'ancienne Auzia; les deux premières découvertes par M. Delaporte ont été reproduites par M. le docteur Reboud.

Le Président,
SUDRÉ.

Alger. — Imp. A. JOURDAN.

LA ZAOUÏA

DE SID A'LI BEN MOUSSA OU AL'I N'FOUNAS (DE LA VACHE)

A environ 25 kilomètres de Tizi-Ouzou, sur la route stratégique qui mène de ce point à Dra'-el-Mizan et dans la tribu des Ma'atk'a, existe une zaouïa qui eut autrefois une grande renommée, mais qui aujourd'hui n'est plus connue que de nom dans le département d'Alger, c'est celle dont la fondation est due à Sid A'li ben Moussa ou, ainsi qu'on l'appelle dans le pays, Sid A'li « N'founas » — de la vache —.

Malgré nos recherches, il nous a été impossible de vérifier au moyen de documents écrits, la plupart des faits qui vont suivre. Les descendants du Saint, auxquels nous nous sommes adressé pour en avoir, nous ont déclaré qu'il n'en existait plus, attendu qu'ils avaient disparu en partie dans les bouleversements successifs dont cette contrée a été le théâtre et que le reste avait été emporté par des membres de leur famille, qui ont émigré dans l'Est.

Dans le courant du IXe siècle de l'hégire — XIVe siècle de l'ère chrétienne, — Sid A'li ben Moussa quitta Saguiet-el-Hamra (Maroc) en compagnie de son frère, Mohammed, et vint dans les Ma'atk'a, au lieu où s'élève actuellement son tombeau (1). A cet endroit existait une مدرسة ou école dirigée par le Chik' M'hamed ben Ioussef. Cette école n'était fréquentée que par des

(1) Mohammed, le frère de Sid Ali ben Moussa, s'arrêta dans les Beni-Djeàd d'Aumale. Il a son tombeau dans les Çanh'adja.

jeunes gens du pays. Sid A'li écouta les leçons de ce professeur, et fit en peu de temps des progrès rapides. Sa piété et son austérité, eu égard à son jeune âge, ne tarda pas à attirer l'attention de tous : on commença à lui témoigner un certain respect.

Un miracle qu'il fit changea ce respect en une profonde vénération. Certain jour, les gens du village décidèrent de faire une « ouzia' » (1). Une vache fut achetée, dépecée et partagée entre les habitants. Les élèves du Chikr' M'hamed ben Ioussef furent oubliés. Déjà, dans toutes les maisons, les ménagères apprêtaient la part qui leur était échue, quand Sid A'li ben Moussa, venant à passer par hasard auprès de la source où le partage avait eu lieu, aperçut la peau de l'animal. Comprenant aussitôt qu'il s'agissait d'une ouzia', il s'approcha de ceux qui se trouvaient là et leur demanda s'ils avaient pensé à ses condisciples. Ses interlocuteurs, confus, répondirent négativement. Alors, Sid A'li frappa de son bâton la peau de la vache, et tous les morceaux, apportés par des mains invisibles, se réunirent et reconstituèrent l'animal. Une deuxième répartition fut opérée, et les condisciples de Sid A'li ne furent point oubliés cette fois.

Par la suite, il donna d'autres preuves des faveurs et de la grâce divine dont il jouissait, en dotant le pays d'un grand nombre de sources qui portent son nom. Son pouvoir subsista même après sa mort.

Quand le Chikr' M'hamed ben Ioussef vint à mourir, son successeur se trouva désigné (2). Sid A'li prit en main la direction de l'école.

---

(1) Les K'abiles n'étant point assez riches pour acheter souvent de la viande, ils font quelquefois une collecte dans leur village, et son produit est affecté à l'achat d'un bœuf ou de plusieurs moutons dont la chair est partagée entre les feux. Telle est l'ouzia'. Un individu, en mourant, peut léguer une ou plusieurs têtes de bétail à sa Djemaa' pour être mangées en ouzia'. Dans quelques villages, c'est un droit de la Djemaa'. Tout le monde, dans le village, doit prendre part à une ouzia'. Des oublis ont amené bien souvent des collisions sanglantes.

(2) On a élevé une k'obba à M'hamed ben Ioussef, seulement elle n'a pas de dôme. Il est impossible de le reconstruire, car, à peine achevé, il s'écroule. Sid M'hamed ne veut pas de toiture.

Dès que la renommée eut répandu au loin les mérites et la sainteté du nouveau professeur, ainsi que les miracles qu'il accomplissait, il accourut, de toutes les tribus comprises entre Bougie, Sétif, Aumale et Miliana, une foule d'élèves ambitieux de l'avoir pour maître. Ces t'olba, venant de loin, ne pouvaient pas facilement retourner chez eux ; ils s'installèrent autour de l'école. La zaouïa' était fondée.

Etudier et prier, c'était bien et très-facile à faire : Sid A'li suffisait à cette besogne. Mais, pour exister aussi sur cette terre misérable, il fallait manger, et alors la nourriture intellectuelle ne suffisait plus. Sid A'li avait 150 disciples environ, tous doués de la ferme intention de s'instruire et d'un excellent et vaste estomac. Or, il ne possédait absolument rien pour les nourrir. A ce moment il aurait dû se servir du don que Dieu lui avait octroyé ; une discrétion poussée trop loin le retint, et il préféra demander aux simples mortels le remède nécessaire. Au printemps, à l'été et à l'hiver, les t'olba de la zaouïa' parcouraient à tour de rôle les tribus k'abiles et arabes, afin de récolter le tribut d'admiration tout-à-fait positif, que les sincères musulmans consentirent à verser pour leur Chikr, dans l'espérance, bien entendu, d'être couverts par sa protection. Ce tribut fut nommé oua'da. De nos jours, il se paie encore, mais le nombre des participants a sensiblement diminué.

Quand ces t'olba jugeaient suffisante la collecte en céréales, figues, huile et numéraire, ils revenaient à la zaouïa'. Avec ces dons, il fut possible à Sid A'li de pourvoir à l'entretien de ses élèves et d'acquérir en même temps quelques immeubles qui furent le noyau du hobous actuel. Peu à peu ce noyau s'accrut de biens légués à la zaouïa par de pieux individus désireux d'attirer sur eux quelques parcelles de la grâce d'un aussi saint personnage. Dans la seule tribu des Maa'tk'a, ce hobous comprend en ce moment 480 pieds d'oliviers, 340 figuiers et des terres labourables.

Tant que Sid A'li dirigea lui-même la zaouïa, elle brilla du plus vif éclat. La légende rapporte que l'on y enseignait la jurisprudence, la logique, la théologie, les mathématiques, etc. Les études embrassaient presque toutes les branches des sciences.

Longtemps après la mort du fondateur, elle continua à se tenir à la même hauteur, puis la décadence arriva. Actuellement, elle est complète, car il ne reste de tout cela que le souvenir. Il y a bien les t'olba, mais l'enseignement est réduit à l'étude du K'oran. Ce n'est plus une zaouïa pouvant fournir de brillants sujets, c'est une école des plus élémentaires.

Pendant sa vie, Sid A'li ben Moussa fut très-lié avec Sid A'li Bou Nab et Sid Mohammed ben Aïssa, dont la k'obba s'élève à 35 kilomètres d'Aumale, sur la route de Boussaa'da. En mémoire de ces relations, les enfants de Sid A'li ben Moussa se rendent en pélérinage au tombeau de Sid Mohammed ben Aïssa.

Tous les ans, à l'automne, avant les labours, il vient une certaine quantité de visiteurs au tombeau de Sid A'li ben Moussa. Ils sont généralement de la Kabilie, de la subdivision d'Aumale et de la Mitidja. Le but de cette visite est d'implorer le saint pour qu'il leur soit propice dans les travaux qu'ils vont entreprendre. Leur nombre a bien diminué et tend à devenir nul. Tant qu'ils restent au tombeau du Santon, ils sont nourris par ses descendants. Ceux-ci n'y perdent rien, car ils sont toujours largement indemnisés par la ziara — don de visite que les pélerins versent au moment de leur départ.

Ce fut Sid A'li bou Nab qui prédit à Sid Ali ben Moussa qu'il serait étranglé par les siens. A quoi, Sid A'li ben Moussa répondit en annonçant à Sid A'li bou Nab qu'il mourrait englouti par la neige et que partie de son corps serait dévorée par les chacals. Ces deux prédictions se vérifièrent à courte distance l'une de l'autre. Sid A'li ben Moussa fut étranglé par ses t'olba, qui ne craignirent point de tuer un élu de Dieu, et, peu de temps après, Sid A'li bou Nab périt enseveli sous la neige, dans le Djerdjera, alors qu'il se rendait dans les Beni-Mellikech. Quand on retrouva son cadavre, il était en partie dévoré.

Selon les uns, Sid A'li ben Moussa serait mort sans postérité. Un t'aleb, du nom d'Et-Soumi, lui aurait succédé. Selon d'autres, il aurait eu des enfants. Ce qu'il y a de certain, c'est que les descendants du saint homme sont groupés sous le nom générique d'Aït Et-Toumi et divisés en quatre Kr'aroubas ou fractions, qui sont :

Les Aït Ahssen, 8 feux.
Les Aït El-K'ad'i, 4 feux.
Les Aït Et-Touati, 1 feu.
Et les Aït A'issa, 4 feux.

La Oua'da se partage également entre ces quatre kr'aroubas. Chacune d'elles procède à une seconde répartition, selon le nombre de feux.

La k'obba qui renferme les restes du pieux et révéré personnage s'élève au milieu de groupes de maisons appartenant aux Kr'aroubas. Elle a la forme d'un cube surmonté d'une coupole, au-dessus de laquelle les Français ont construit un toit qui s'appuie sur de petites colonnes faisant le tour du bâtiment, ce qui, de loin, lui donne l'aspect d'une belle maison de campagne, dont le premier étage serait entouré d'une véranda.

L'intérieur est très-vaste et pavé de carreaux en faïence sortant des fabriques des infidèles. Au milieu se dresse le « tabout », sorte de grillage en bois renfermant le tombeau.

A gauche, en entrant, est une inscription tracée dans le mur. Elle a une hauteur de 0m80 sur 0m45 de largeur. Les lettres en sont coloriées en vert, rouge, jaune et bleu. Nous la reproduisons ici fidèlement. Elle pourra donner une idée exacte du point où sont descendues les études grammaticales à la zaouïa.

باسم الله الرحمن الرحيم

محمد

هذا اتاريخ الشيخ الربانى
سيد على بن موسى ظهر
ڢ فرن التاسع وبنيت ڢ فرن
الثانى عشر فبة وحرف ڢ ٦٨
١٢ وصنعت فى ١٢٦٩

فريب

نصر من الله وفتح

وصلى الله على سيدنا

Nous la traduisons ainsi :

« Au nom de Dieu, clément et miséricordieux ! Qu'il répande ses grâces sur notre Seigneur Mohammed ! Ceci est la date (de la venue) du Chikr, très-docte, Sid A'li ben Moussa, qui parut pendant le IXe siècle. Une k'obba fut élevée au XIIe siècle ; elle fut brûlée en 1268 et réédifiée en 1269.

» C'est une aide de Dieu ; c'est une victoire prochaine. »

L'année 1268 de l'hégire correspondant à l'année 1852 de notre ère, c'est donc pendant les combats livrés par le général Pélissier à l'insurgé Bou Bar'ela, les 1er, 2 et 3 novembre de cette année, au Kr'emis des Maa'tk'a et à Tir'ilt Mahmoud, que la k'obba fut incendiée et reconstruite presque aussitôt après.

Elle fut, en effet, construite durant le XIIe siècle de l'hégire par le fameux bey Mohammed Eddebbah, XVIIIe siècle de notre ère (1). On sait que les Turcs tenaient beaucoup à mettre de leur côté ou à neutraliser les familles religieuses pouvant avoir une certaine influence dans le pays. Dans une de ces expéditions, ce bey, frappé de l'état de délabrement dans lequel était le tombeau de Sid A'li ben Moussa, donna des ordres pour qu'une k'obba lui fut bâtie.

Selon la légende, sa construction fut amenée par une circonstance miraculeuse dont pas un k'abile ne doute. Le bey Eddebbah ayant déclaré vouloir élever une k'obba au saint, qui se révèlerait à lui comme étant le plus digne, usa du stratagème suivant. Ayant fait apporter de la viande, il la fit découper en autant de parts qu'il y avait de saints, et fit mettre ces parts dans une seule marmite, après toutefois les avoir marquées d'un signe pour les reconnaître. Alors, il annonca qu'il bâtirait une k'obba au saint dont la portion de viande serait retirée saignante. Au bout d'un certain temps de cuisson, la viande fut extraite de la marmite, et tous les assistants remarquèrent avec étonnement que la part réservée à Sid A'li ben Moussa était seule intacte. Le bey accomplit sa promesse.

---

(1) Voir le bey Mohammed ben Ali ed-Debbah, par M Robin. *Revue africaine*, n° 101.

Dans l'intérieur du mur d'enceinte qui enveloppe la k'obba existe un magasin destiné à contenir les dons en fruits et grains offerts par les visiteurs. A côté, se trouve une véritable cahute, c'est la Djama' el-A'cem qui fut construite, d'après la légende, par une légion d'anges, envoyée du ciel à cet effet. Elle est une preuve certaine du peu d'aptitude que les anges de cette époque avaient pour l'architecture. Depuis, ils ont dû marcher avec le progrès.

Au-dessous de ces constructions, et en dehors de la cour, se dresse un bâtiment affecté spécialement aux t'olba de la zaouïa. Il se divise en deux grandes pièces dont l'une sert de dortoir aux élèves, et l'autre de salle d'étude. La destination de la première est suffisamment indiquée par les outres et les guenilles indescriptibles qui sont suspendues aux poutres et par les lambeaux de nattes qui recouvrent le sol. Le professeur ou chikr' a son logement dans la cour de ce local. Il n'en sort que le matin pour donner sa leçon. Durant notre visite, il s'est tenu enfermé. C'était une protestation muette de la violation du saint lieu par un infidèle. Quel grand pas la civilisation a fait dans ces montagnes !

Les t'olba habitent et vivent autour de la zaouïa. Ils ont une cuisine renfermant tous les ustensiles qui leur sont nécessaires pour la préparation de leurs aliments. Point de superflu. Ils forment en quelque sorte une petite république, et le suffrage universel joue chez eux un très-grand rôle, puisqu'ils s'en servent pour choisir parmi eux leur deux chefs, dont l'un porte le titre de mok'addem ou directeur, et l'autre celui d'oukil ou administrateur.

Le premier a la haute main sur tout ce qui se fait parmi les étudiants de la zaouïa ; il les gouverne. C'est lui qui tranche tous les différends qui peuvent surgir entre ceux-ci, et qui leur inflige des amendes quand ils commettent une faute. Il est aussi chargé d'encaisser les cadeaux en argent que l'on veut bien faire aux t'olba.

Le second a sinon une fonction plus sérieuse que le premier, du moins plus importante, au point de vue de l'existence de la zaouïa. Il s'occupe de la gérance du habous affecté à l'entretien

des élèves et des constructions de la zaouïa. C'est lui qui afferme ou met les terres en valeur, et qui, à la récolte, reçoit et met en magasin le blé, l'orge, les figues, le raisin que les serfs krammas apportent. C'est naturellement lui qui a les clés des greniers.

Tizi-Ouzou, le 5 janvier 1874.

ADRIEN DELPECH,
Interprète judiciaire.

NOTE SUR YAHIA AGHA

(Suite. Voir le n° 103.)

Nous allons maintenant laisser le bassin du Sebaou, pour nous occuper de celui de l'Oued Sahel, où une insurrection éclate à l'époque à laquelle nous sommes arrivés. Shaler nous apprend dans son *Esquisse de l'État d'Alger*, que la nouvelle s'est répandue dans cette ville, le 21 octobre 1823, que les kabyles des environs de Bougie s'étaient révoltés, que plusieurs personnes avaient été tuées de part et d'autre et qu'un mufti hanefi avait été fait prisonnier.

La lettre ci-après, écrite par Yahia Agha aux marabouts d'Imoula, se rapporte évidemment aux mêmes faits :

« Que Dieu conserve dans sa bonté et sa générosité les person-
« nes de nos deux fils, les deux nobles et les deux excellents Sid
« el-Hadj Mohamed ben Sid el-Hadj el-Arbi et Sid Mohamed ben
« el-Mouhoub.— Puisse Dieu par sa bonté les combler de grâces!
« Amen.—Que le salut soit sur vous, ainsi que la miséricorde de
« Dieu et ses bénédictions.

« J'ai entendu dire que les kabyles qui avoisinent Bougie
« avaient enveloppé les habitants de cette ville, qu'il y avait eu
« un combat dans lequel le khodja avait été enlevé par les kabyles
« à titre de représailles, qu'on avait tiré sur le caïd au marché
« et qu'enfin tout ce qui appartenait aux habitants de Bougie
« avait été mis au pillage.

« Voilà la nouvelle qui m'est parvenue ; si elle est exacte, je
« vous charge de cette affaire. Faites comme vous le jugerez

« convenable jusqu'à ce que j'avise à un moyen où que je me « rende moi-même sur les lieux pour cette affaire, Dieu accom- « plira l'œuvre décrétée dans ses destins.

« Donnez-nous à ce sujet des renseignements certains et sans « aucun retard.

« Que le salut soit sur vous ainsi que la miséricorde de Dieu et « sa bénédiction.

« Ecrit de la part de l'honorable, du très-illustre Sid Yahia « Agha, que Dieu le fortifie par sa bonté. »

Depuis le traité conclu avec lord Exmouth le 28 août 1816, les Turcs ne pouvaient plus avoir d'esclaves chrétiens pour leurs travaux publics, aussi profitaient-ils de toutes les occasions qui se présentaient à eux pour remplir leurs bagnes. En apprenant la révolte des tribus de Bougie, Hassen pacha donna l'ordre d'arrêter et de jeter en prison tous les Kabyles de cette région, employés dans les villes soit comme journaliers, soit comme domestiques. Les domestiques des Consuls ne furent pas exemptés de cette mesure; la maison de campagne du Consul d'Anglegleterre fut même violée pour des perquisitions et il en résulta des complications diplomatiques qui amenèrent une rupture entre l'Angleterre et la régence d'Alger.

Une flotte anglaise commandée par l'amiral Neale, apparut devant Alger le 31 janvier 1824 et elle opéra le blocus de ce port jusqu'au 26 juillet de la même année, date à laquelle un nouveau traité de paix fut conclu.

Pendant ce blocus, cent soixante soldats turcs venus de Constantinople à destination d'Alger, durent prendre terre à Bougie et le caïd de cette ville se trouva fort embarrassé pour les faire arriver à destination, les tribus de l'Ouèd Sahel se trouvant, comme nous venons de le dire, en état de révolte. Il était cependant urgent de les faire arriver, Alger se trouvant menacé d'une attaque.

On eut encore recours au chaouch de Yahia Agha, Mohamed ben Kanoun, qui s'était déjà tiré à son honneur de plusieurs négociations avec les Kabyles. Il est bon de dire que la famille des Ben Kanoun était kabyle; elle était originaire du village d'Abizar, tribu des Beni Djennad, et bien qu'elle eût ses propriétés dans les Issers, elle avait conservé des attaches dans son pays d'origine.

Mohamed ben Kanoun se rendit chez El-Hadj el-Mouloud, marabout des Beni Idjeur, dont la parole était très-écoutée par les Kabyles de cette région, et qui le reçut fort bien. El-Hadj el-Mouloud le mit en relation avec les principaux personnages de l'Oued Sahel, qu'il eut soin de combler de présents; ceux-ci promirent leur concours et accompagnèrent le chaouch jusqu'à Bougie. La difficulté était de trouver des bêtes de somme pour les soldats. Le caïd de Bougie se rendit sur le marché du Khemis, qui se tient à peu de distance de la ville et il demanda des mulets aux gens des Mezzaïa et des Beni Messaoud. Ceux-ci promirent d'abord d'en fournir, mais le caïd s'étant rendu chez eux pour amener ces animaux, il arriva qu'on ne put s'entendre pour le tour de corvée; la discussion s'échauffa à tel point qu'on finit par chasser le caïd à coups de fusil. Celui-ci reçut une blessure dans le conflit et rentra précipitamment à Bougie.

Dans cette position embarrassante, le chaouch pensa à mettre en œuvre un levier qui est toujours puissant chez les Kabyles, la rivalité des sofs. Toutes les tribus du bas Sahel obéissaient à l'influence d'Ou Rabah alors en état de révolte, mais ce dernier avait un rival, qui était un nommé Abd es-Slam des Fenaïa, son ennemi juré. Il suffisait qu'Ou Rabah fut mal avec les Turcs pour qu'Abd es-Slam cherchât à les servir, espérant ainsi augmenter son influence et arriver à obtenir un commandement. Dès que le chaouch lui eût fait part de ce qu'il désirait de lui, Abd es-Slam s'empressa de faire appel aux gens de son sof, aux Fenaïa, aux Zerarka et aux Beni Ourlis; ceux-ci amenèrent des mulets sur lesquels on fit monter les soldats. Abd es-Slam à la tête de ses partisans escorta le détachement jusqu'au col d'Akfadou, où il arriva sans encombre. Là, El-Hadj el-Mouloud lui donna une nouvelle escorte jusqu'à Mekla et il lui fut alors facile de gagner Alger.

Ce détachement était à peine arrivé, qu'on apprit qu'une autre troupe de soldats turcs, qui avait également été forcée de débarquer dans le beylik de Constantine, avait été arrêtée aux Portes de Fer par les Beni Abbès, sous prétexte que le bey de Constantine

n'avait pas payé la redevance de cinq cents moutons qu'il avait coutume de donner et moyennant laquelle ils laissaient libre ce dangereux défilé.

Yahia agha envoya encore une fois son chaouch pour sortir les soldats turcs de ce mauvais pas. Mohamed ben Kanoun se mit en route en passant par le Hamza ; il prit avec lui le goum des Oulad Bellil, commandé par Mançour et Ali ben Reguieg et il se rendit dans le pays de l'Ouennour'a où le sof Kelal Oudenou (1) et les gens des Mzita étaient restés soumis aux Turcs. Les tribus soumises fournirent des contingents qui furent établis en face des postes des Beni Abbès ; puis, à la faveur de la nuit, Ben Kanoun se mit secrètement en route et il franchit le défilé sans avoir été aperçu par les Beni Abbès. A la pointe du jour, il se trouva dans l'Oued Mar'ir où le pays est d'un accès assez facile et où il n'avait plus rien à craindre ; il s'arrêta alors pour faire reposer son monde et lui permettre de prendre un peu de nourriture.

Dès que les Beni Abbès aperçurent le camp turc dans le lit de la rivière, ils prirent les armes et coururent l'attaquer. Après un combat assez vif dans lequel quelques hommes furent tués de part et d'autre, les Beni Abbès abandonnèrent la partie et ben Kanoun put arriver sans autre obstacle à Alger, où il reçut les félicitations qu'il méritait.

A la suite de cette révolte, Hosseïn Pacha donna l'ordre d'arrêter tous les individus des Beni Abbès qu'on trouverait dans les villes et de les mettre en prison.

Les faits que nous venons de raconter se sont passés à la fin de 1823 et ce n'est qu'au mois d'août 1824 que Yahia agha sortit avec une colonne pour châtier les Beni Abbès. Ce retard vient

(1) Tout le pays de l'Ouennour'a est divisé en deux sofs ennemis appelés l'un sof Kehal Oudenou (le parti à l'oreille noire), l'autre sof Biod Oudenou (le parti à l'oreille blanche). Le premier comprend les tribus ou fractions des Beni Aougag, Fedela, Harraza, Oulad Tchehich, Oulad Trif, Oulad Dan, El-Araf, Oulad Djellal, Oulad Ali, Beni-Mansour; le deuxième comprend les Selatna, les Kherabcha, les Beni Ilman, les Oulad Msellem, les Beni Intassen, les Ksenna, les Ksar et les Sebkha.

sans doute de ce que le pacha avait voulu conserver toutes ses forces auprès de lui, pour résister au besoin à une attaque des Anglais ; l'arrangement conclu le 26 juillet 1824 avec l'amiral Neale, lui rendit sa liberté d'action.

Dans l'intervalle, les Beni Abbès avaient encore soulevé contre eux de nouveaux griefs. Au printemps de 1824, la garnison de Bougie ayant dû être relevée, le chaouch Ben Kanoun escorta le détachement de janissaires, avec les goums des Arib et des Oulad Bellil. On arriva à Bougie sans être inquiété, mais il n'en fut pas de même quand on revint avec la garnison relevée. Ben Kanoun ayant voulu camper à Tamata, sur la rive gauche de l'Oued Sahel, en face des Beni Abbès, les Kabyles de la fraction des Bou Djelil vinrent l'attaquer et il dut poursuivre sa route jusqu'aux Cheurfa. Le lendemain matin, le chaouch ayant grossi son goum de tous les cavaliers des environs tomba sur les Bou Djelil, les mit en fuite et les poursuivit jusqu'à leurs villages ; là, il dut s'arrêter, car les Beni Abbès accouraient de tous côtés et la partie devenait inégale. Ben Kanoun rentra à son camp de Cheurfa et il repartit le lendemain dans la direction d'Alger.

C'est probablement à cette affaire que doit se rapporter la lettre sans date ci-après :

« Louange à Dieu, etc.

« Que le Très-Haut conserve par sa bonté et sa grâce la personne de l'honorable, du très-illustre, du très-pur, de notre excellent ami Sid Mohamed, maître du Col (il s'agit du Col d'Akfadou). — Que Dieu le protège, Amen ! — Que le salut soit sur lui ainsi que la miséricorde de Dieu et ses bénédictions.

« Ensuite, nous avons reçu votre lettre et nous l'avons lue depuis le commencement jusqu'à la fin ; nous avons compris tout ce qu'elle renferme dans les détails et dans l'ensemble. Vous nous dites de vous faire renouveler votre titre de nomination par notre seigneur le Pacha.— Que Dieu le fortifie et l'assiste, amen. — Nous l'avons fait et nous vous l'envoyons par le porteur de notre missive.

« Nous vous dirons que nous avons entendu parler du combat

« qui a eu lieu entre la colonne et les Kabyles, mais nous ne
« savons rien de certain à ce sujet. Nous vous prions de nous
« rendre compte de cette affaire et de nous dire comment elle
« s'est passée, sans y rien ajouter, ni retrancher. Assurez-vous
« des faits et prenez des renseignements précis sur la manière
« dont cela est arrivé, vous nous en donnerez connaissance.

« Vous ne nous dites rien dans votre lettre à ce sujet, ne
« manquez pas de nous donner des renseignements exacts sur
« cette affaire, en nous indiquant combien il y a eu de morts
« des deux côtés. Salut.

« Ecrit de la part de l'honorable Sidi Yahia Agha. Que Dieu
« le protège. Amen. »

Quelque temps après, Mançour et Bellili à la tête de goums considérables, alla se cacha la nuit à Tamart Ali, puis, le matin, lorsque les troupeaux des Beni Abbès furent sortis, il les enveloppa avec ses cavaliers et ramena un nombre considérable de moutons et de chèvres.

La lettre ci-après de Yahia Agha doit se rapporter encore à un acte d'insoumission commis à la même époque, par une tribu du sof biod Oudenou de l'Ouennour'a.

« Louange à Dieu, etc.

« A toute la tribu des Beni Yala (après les compliments d'u-
« sage). Nous avons entendu dire que les Oulad Msellem, une
« fraction de l'Ouennour'a, vous avaient brûlé de la paille et
« que par ce fait ils avaient humilié votre amour-propre. Nous
« vous dirons que nous considérons cette affaire de la même
« manière que si l'incendie avait été commis à notre préjudice.
« Si Dieu me prête vie et si je reste en pouvoir, je me charge
« de leur donner une leçon comme ils n'en ont jamais reçu
« jusqu'à ce jour. Notre pouvoir sur eux est très-grand et je
« les détruirai par la puissance et la force de Dieu. Quant à
« vous, vous ne perdrez rien et je vous ferai donner une in-
« demnité pour le dommage subi, s'il plaît à Dieu.

« Je vous recommande de ne pas prêter l'oreille aux propos
« des perturbateurs ; si cette affaire vous est arrivée, c'est parce
« vous êtes soumis et que les gens vous en veulent à cause de
« cela et vous envient. Envoyez-nous quelqu'un des vôtres qui

« nous rendra compte de cette affaire ou bien écrivez-nous,
« nous vous ferons rendre justice. Restez chez vous, ne faites
« du mal à personne et tout ira bien, car nous ne changerons
« rien aux conventions qui ont été arrêtées entre nous.

« Ecrit par ordre de Sid Yahia Agha. »

Au mois d'août 1824, Yahia Agha marcha sur les Beni Abbès avec une colonne composée de 1000 soldats turcs et d'environ 8000 cavaliers arabes ; il alla camper à Tamata en face des Beni Abbès.

Il écrivit alors aux gens de cette tribu pour les inviter à se soumettre, mais la fraction des Bou Djelil consentit seule à traiter avec les Turcs et à payer l'amende de guerre.

Yahia se décida à marcher sur les fractions récalcitrantes ; il dirigea son attaque sur la fraction d'Ir'il Ali et il enleva successivement tous les villages qui la composent, jusqu'à celui de Tazaïrt ; les Oulad Mhamed ou Moussa, les Oulad Halaça, les Oulad Talabour, Taourirt, Tensaout, Tanefsa, les Oulad Saïda, Guendouz, furent successivement incendiés et livrés au pillage. Les Beni Abbès perdirent beaucoup de monde dans cette affaire, les Turcs leur firent 80 prisonniers.

La tribu demanda l'aman et accepta toutes les conditions qui lui furent imposées ; elle livra des ôtages choisis parmi les notables et elle paya une amende considérable en argent et en troupeaux. Les ôtages furent envoyés immédiatement à Alger.

Le Tachrifat raconte en ces termes cette partie de l'expédition : « L'Agha étant sorti pour combattre les Kabyles
« de la tribu des Beni Abbès, les attaqua le 20 hidja 1239 (16
« août 1824), leur brûla douze villages, coupa sept têtes et fit
« seize prisonniers qui furent conduits à Alger et employés aux
« travaux des carrières de pierres sises hors Bab el-Oued. »

Ce châtiment infligé aux Beni Abbès donna à réfléchir aux tribns de l'Oued Sahel qui avaient fait cause commune avec eux, les Beni Mellikeuch, les Illoula, les Beni Our'lis, les Beni Abd el D[illegible]bar, les Fenaïa, les gens de Tamzalt firent leur soumission à Yahia Agha.

De l'Oued Sahel, Yahia Agha se rendit dans l'Ouennour'a pour punir les tribus du Sof Biod Oudenou qui avaient pris part à la

révolte. Ces tribus se soumirent sans résistance et l'Agha y séjourna quelque temps pour faire payer les amendes et pour préparer un coup de main qu'il méditait contre les Mezzaïa et les Beni Messaoud, pour les punir de leur conduite à l'égard du caïd de Bougie. Il s'entendit pour cela avec Ou Rabah, qui cherchait à se faire pardonner sa défection. Ce dernier eut une entrevue secrète avec le chaouch ben Kanoun et il promit de guider la colonne que les Kabyles croyaient rentrée à Alger, parce qu'ils ne la voyaient plus dans l'Oued Sahel.

Yahia descendit un jour par les Portes de Fer avec sa colonne et vint camper dans l'après-midi près des Beni Mançour, puis, prenant avec lui la partie la plus mobile de ses troupes, les fantassins étant montés sur des mulets, il se mit immédiatement en route, parcourut d'une seule traite la distance de 90 kilomères qui sépare ce point de Bougie et tomba subitement sur les Mezzaïa et les Beni Messaoud qu'il enveloppa de tous les côtés. Il brûla tous leurs villages, tua beaucoup de monde et fit un butin considérable; il alla ensuite camper près de Bougie. Ces tribus demandèrent à se soumettre et payèrent l'amende. Ou Rabah fut nommé chef des tribus du bassin inférieur de l'Oued Sahel.

Le Tachrifat parle de l'expédition contre les Mezzaïa en ces termes : « Yahia Agha est allé châtier les Kabyles des environs « de la ville de Bougie ; il leur a brûlé trente villages, a coupé « six têtes et a fait 27 prisonniers qui ont été conduits à Alger et « employés à casser des pierres dans les carrières sises hors « Bab el-Oued ; trente femmes furent également liées et placées « dans la maison Chikh el-Blad. Hassan Pacha daigna ensuite « accepter la soumission qui fut faite et fit mettre les prisonniers « en liberté.

« 21 redjeb 1240 (11 mars 1825). »

Cette date doit être celle de la mise en liberté des prisonniers.

Yahia profita de son séjour à Bougie pour faire réparer les nombreuses brèches qui existaient au mur d'enceinte, afin de mettre la ville à l'abri des incursions des Kabyles, il rentra à Alger à la fin du mois de septembre 1824.

Shaler, que nous avons plusieurs fois cité, dit à la date du 25 septembre 1824 (1) : « Le consul a rendu visite à son ami l'agha « pour le complimenter de son retour à la suite d'une campagne « heureuse contre les Cabilé. Il lui a fait présent d'une petite « charrue de nouvelle invention, qui a paru lui faire beaucoup « de plaisir. »

Le résultat de l'expédition de Yahia Agha contre les Mezzaïa et les Beni Messaoud a été diversement apprécié ; ainsi, dans son histoire de Bougie, M. Féraud dit à la page 236 : « Moins heu« reux chez les Mezzaïa, l'officier turc fut repoussé avec pertes en « attaquant la fraction de Madala » Il est possible que Yahia ait échoué dans l'attaque d'une fraction, mais il paraît bien établi que le résultat du coup de main opéré sur les tribus de Bougie a, tout compte fait, été heureux pour les armes turques.

Il est certain que ces tribus ne profitèrent pas longtemps de la leçon qu'elles avaient reçue, car on lit dans Shaler, à la date du 24 octobre 1824 : « Le même jour on a reçu la nouvelle de « nouveaux différens entre la Régence et les Cabilé de Bougie. « Les Cabilé ont attaqué, pillé et tué le caïd de cette pro« vince. »

Le gouvernement d'Alger tirait ordinairement la presque totalité de ses bois, pour les constructions de la marine, des forêts des environs de Bougie (1) ; mais, dans les derniers temps de la Régence, l'exploitation de ces forêts avait été à peu près abandonnée, soit par l'incurie des personnes qui en étaient char-

---

(1) Dans la traduction de l'*Esquisse de l'État d'Alger*, que nous avons eue entre les mains, c'est la date du 25 novembre qui est portée, mais il y a évidemment là une erreur ; en effet, dans cette partie de l'ouvrage, les faits sont rapportés dans l'ordre chronologique et on y trouve le mois de novembre entre le mois d'août et le mois de septembre. A la date du 5 octobre on voit le consul d'Amérique recevoir de l'agha un très-beau cheval en présent, ce dernier était donc déja rentré à Alger à cette date.

(1) Voir dans les nos 71 et 73 de la *Revue africaine*, l'étude instituée : *Exploitation des forêts de la Karasta, dans la Kabylie orientale*, par M. C. Féraud.

gées, soit à cause de la difficulté de faire parvenir les bois à Alger, ce port étant assez fréquemment bloqué par les croisières européennes.

Pour remédier à cette situatiou, qui était très-préjudiciable à la marine algérienne, Hossein Pacha songea à utiliser les beaux massifs de chêne zens qui entourent le sommet du Tamgout des Beni Djennad ; il écrivit dans ce but la lettre suivante aux gens de cette tribu :

« Que Dieu répande ses bénédictions sur notre Seigneur Mo-« hamed.

« Que Dieu très-haut conserve l'honorable Boudjema ou Kassi « et Amara ou Brahim ainsi que tous les cheiks, nos fils, les ma-« rabouts et tous les gens de la Djemâa des Beni Djennad grands « et petits. — Que le salut soit sur vous !

« Aujourd'hui, ô nos fils, nous désirons que vous vous occu-« piez avec nous de la coupe des bois que nous avons besoin de « prendre chez vous. Chaque pièce de bois sera payée son prix. « Vous nous prêterez ainsi votre concours pour la guerre sainte. « Dieu très-haut viendra à notre aide. Quand aux haches, pelles « et autres outils qui vous seront nécessaires pour ce travail, « vous n'aurez qu'à nous faire connaître ce qu'il vous faudra, « nous vous l'enverrons. Que Dieu vous rende inébranlables « ainsi que nous, dans nos affaires et dans les vôtres ; vous « serez récompensés pour la guerre sainte et vous en retirerez « des avantages.

« Celui qui voudra labourer dans la plaine pourra labourer. « Nous vous donnons la sécurité de Dieu et de son prophète, et « il ne vous arrivera aucun mal.

« Envoyez-nous deux notables de la Djemâa et des chikhs in-« telligents, nous nous entretiendrons avec eux au sujet des « dimensions (des bois) et autres choses.

« Ecrit de la part de notre maître, de notre bienfaiteur, de « notre seigneur Hossein Pacha. Que Dieu le protège. Amen. »

Malgré les avantages que leur promettait cette lettre du Pacha, les Beni Djennad répondirent par un refus catégorique.

Il s'engagea alors une correspondance toute théologique pour les décider, par la persuasion, a accéder aux désirs du gouvernement turc. Nous donnons ci-après deux échantillons de cette correspondance assez curieuse en ce sens qu'elle montre combien les autorités turques s'étaient départies, en cette circonstance, de leur morgue habituelle.

« Louange à Dieu unique !

« Que de nombreuses bénédictions et le salut de Dieu soient « sur notre maître, l'envoyé de Dieu !

« A tous les chefs des Beni Djennad et à tous leurs cherifs. Que « le salut soit sur vous ainsi que la miséricorde et la bénédiction « de Dieu !

« Ensuite, nous avons reçu votre lettre ; vous prétendez être « dans votre droit, tandis que le Sultan se serait écarté du sien « à votre égard, en n'appuyant la demande qu'il vous a faite « sur aucun argument tiré de la loi écrite, de la loi tradition-« nelle ou du sentiment unanime des docteurs musulmans sur « la question.

« Cela est argument dérisoire et une insulte personnelle pour « nous. Que Dieu nous garde de la détestable opinion que vous « avez émise, le Sultan vous en tiendra compte. C'est lui qui « observe rigoureusement les préceptes de la loi écrite, de la « loi traditionnelle et le sentiment unanine des docteurs mu-« sulmans sur la question. Vous parlez de la loi écrite et de la « loi traditionnelle, et vos actes sont en opposition avec leurs « prescriptions ; si vous craignez Dieu et son prophète, obtem-« pérez à l'ordre du Sulan et obéissez-lui au sujet de ce qu'il « vous a demandé, peut-être alors que le Très-Haut vous ac-« cordera ses grâces et vous pardonnera votre mauvaise ac-« tion.

« Vous devez, vous autres chefs, vous opposer à vos marabouts « et ne pas suivre l'impulsion de vos tolbas qui sont des pertur-« bateurs ; ce sont eux qui commettent des excès sur la terre « et ne font aucune bonne action (Cor. chap. 27, vers. 49), ils « prononcent de leurs lèvres ce qui n'est point dans leurs cœurs, « mais Dieu connaît ce qu'il cachent (Cor. chap. 3, v. 161).

« L'abandon au Sultan des arbres qu'il vous demande, vous « est obligatoire, parce qu'il a pour but l'assistance de la reli-« gion et l'assistance de la religion est un devoir sacré pour tout

« bon musulman, s'y refuser est un acte de mépris pour l'isla-
« misme et Dieu abaisse quiconque y participe. Vous n'ignorez
« point ce qui est dit dans les traditions du prophète au sujet de
« l'obéissance dûe au Sultan. Il est dit dans le Schiha d'El-
« Bokhari d'après Abi Hareira — que Dieu soit satisfait de lui,
« que le prophète de Dieu, — que Dieu le comble de bénédic-
« tions et lui accorde le salut — « celui qui m'obéit, obéit à Dieu,
« celui qui me désobéit, désobéit à Dieu ; celui qui obéit au
« Prince m'obéit, et celui qui lui désobéit me désobéit. » Il est
« dit dans le même ouvrage, d'après Ibn Abbas, que le pro-
« phète — que Dieu le comble de bénédictions et lui accorde le
« salut, — a dit : « celui qui à se plaindre de son Prince, doit
« prendre patience, car quiconque s'écartera d'un empan du
« respect dû au Sultan, mourra dans l'ignorance des choses né-
« cessaires au salut. » Les traditions à ce sujet sont nombreuses,
« nous ne nous y étendrons pas davantage.

« Nous demandons à Dieu son assistance pour nous et pour
« vous et de nous diriger par sa bonté et sa grâce dans la meil-
« leure des voies. Que le salut soit sur vous, accompagné de la
« miséricorde de Dieu et de sa bénédiction !

« De la part de l'honorable Sid Yahia Agha — Que Dieu le
« fortifie et le protège, Amen. — De la part du pauvre devant
« Dieu Très-Haut, Ahmed ben Salah el-Messiouri, — que Dieu
« lui soit propice et lui accorde ses faveurs. Amen.

« Louange à Dieu qui a fait de l'amitié et de l'affection qu'il
« inspire, une voie certaine pour obtenir la réussite des projets
« qu'on médite.

« Que la bénédiction et le salut les plus complets soient sur
« le Pasteur vertueux. Puisse-t-il obtenir par leur faveur le
« succès et le bien ! — Que cette bénédiction soit aussi sur sa
« famille et ses compagnons tant que la tourterelle roucoulera,
« gémira et poussera ses lamentations, sur les branches qui unis-
« sent le monde à Dieu.

« Ensuite, que le salut le plus complet accompagné de la
« bienveillance divine la plus parfaite et la plus entière, soit sur
« toute la djemaa des Beni Djennad et principalement sur les
« Eulama, les cherifs et leurs chefs.

« La lettre que vous avez adressée à notre Prince et notre
« seigneur Yahia Agha. — Que Dieu le fortifie et l'assiste —
« lui est parvenue ; il nous a ordonné d'en prendre lecture et
« d'y faire réponse.

« Nous commencerons par vous demander pourquoi vous n'avez
« pas mis dans votre lettre la formule consacrée au prophète —
« que Dieu le comble de ses bénédictions et lui accorde le salut
« — quoique que ce fût pas la place qui manquât sur la feuille,
« et pourquoi vous n'avez pas non plus adressé le salut au
« Prince. Vous dites ensuite des paroles dont le sens implique-
« rait que vous voulez avoir une entrevue avec nous pour exa-
« miner ensemble la loi du prophète Mohamed, enseignée par la
« loi écrite, la loi traditionnelle et le sentiment unanime des
« docteurs musulmans sur la question. Cette prétention est de
« votre part, un manque de respect, de l'ignorance réelle ou de
« l'ignorance simulée, contre laquelle nous nous réfugions en
« Dieu. Vous agissez comme si vous n'aviez pas entendu la pa-
« role de Dieu — qu'il soit exalté et glorifié — « Nous n'avons
« rien négligé dans le livre (Cor. chap. 6, vers. 38), » ni ce
« qu'il dit encore : « Portez vos différends devant Dieu et devant
« l'apôtre (Cor. chap. 4, vers. 62). » A Dieu ne plaise qu'il
« existe quelque chose qui ne soit réglé par la loi écrite, la loi
« traditionnelle ou par le sentiment unanime des docteurs mu-
« sulmans sur la question ; tout s'y trouve. Combien ce que
« vous avez dit est mauvais ! Réveillez-vous, sortez de votre né-
« gligence.

« En appréciant la valeur de vos paroles, elles tournent contre
« vous mêmes et alors il n'y a point d'empêchement à couper les
« arbres pour faire des bois de construction. Au contraire, il
« est obligatoire pour vos eulama, vos cherifs et vos chefs, de
« vous ordonner d'en faire l'abandon au Prince et de les lui li-
« vrer, car par là le feu de la guerre s'éteindra, but qui est
« prescrit ; et cette condescendance est une suite de l'obéissance
« dûe au Prince et prescrite par la loi écrite, la loi traditionnelle
« et le sentiment unanime des docteurs musulmans sur la
« question. C'est une chose incontestable et admise par tout
« homme intelligent, aussi bien que par les savants.

« Vous dites ensuite que les arbres que nous demandons pour
« bois de construction forment un des jardins où reposent les
« hommes vertueux (les marabouts) et une des dernières de-
« meures des saints. Nous répondrons à cela qu'en coupant ces
« arbres on ne porte aucun préjudice aux marabouts et aux
« saints. Au contraire, l'Imam El-Rezzali et ceux qui ont suivi
« sa doctrine ont dit : « les racines des arbres et l'humidité
« qu'elles amènent, sont nuisibles aux morts, il faut donc cou-
« per les arbres » ; a plus forte raison donc ceux qui ne sont
« d'aucune utilité pour personne, mais qui sont au contraire
« d'une immense utilité générale pour nous aider contre nos
« ennemis les infidèles, au sujet desquels Dieu Très-Haut a dit :
« Mettez donc sur pied toutes les forces dont vous disposez et de
« forts escadrons pour intimider les ennemis de Dieu et les vô-
« tres (Cor. chap. 8, vers. 62).

« En outre, il est obligatoire pour vos eulama et vos cherifs
« de vous ordonner de faire ce qui est dans l'intérêt de votre
« religion et de vos gens et de ne pas vous laisser suivre vos ins-
« pirations, car Dieu Très-Haut a dit : « Si ce n'étaient les doc-
« teurs et les prêtres qui les empêchent de se livrer à l'impiété
« dans leurs discours et aux choses illicites, quelles horreurs ne
« commettraient-ils pas? (Cor. chap. 5, vers. 68) » Dieu a dit aussi :
« Afin que vous deveniez un peuple appelant les autres au bien,
« ordonnant les bonnes actions et défendant les mauvaises. (Cor.
« chap. 3. vers. 100) » Dieu a dit encore : « Vous êtes le peuple
« le plus excellent qui ait jamais surgi parmi les hommes, vous
« ordonnez ce qui est bon et défendez ce qui est mauvais (Cor.
« chap. 3, vers. 106).

« Mais tout cela ne vous servira pas, soit que vous manquiez
« d'intelligence, soit parce que vous ne vous y conformez pas.
« Que Dieu vous garde de l'épreuve qu'il peut vous infliger.
« Vous niez être des rebelles et vous commettez des actes de
« rebellion ; c'est un grand malheur. Si vous n'étiez pas des
« rebelles, vous seriez venus trouver le Prince, vous lui auriez
« parlé de vive voix, vous lui auriez exposé tous vos griefs, vous
« ne l'auriez pas contraint à vous combattre ; vous auriez prié
« Dieu pour que le Prince fût bienveillant à votre égard, comme

« il est envers tous, car il est sincère et ne trompe personne,
« même un ennemi.

« Un savant, Si Cherif est venu le trouver, il lui a parlé et
« le Prince ne lui a rien dit qui pût le blesser. Tout le monde
« fait l'éloge de ce Prince, excepté seulement ceux qui se sont
« perdus eux-mêmes et que Dieu a abandonnés.

« Sachez que Dieu a dit à un prophète les paroles suivantes :
« Je suis Dieu, il n'y a d'autre Dieu que moi, je suis roi, les rois
« sont mes prophètes, celui qui m'obéira sera récompensé par
« eux, celui qui me désobéira sera puni par eux ; ne cherchez
« pas à les insulter, invoquez-moi, pour que je les rende bien-
« veillants à votre égard.

« Salut de la part du rédacteur de la présente, Ahmed ben
« Mhamed — que Dieu l'assiste, amen ! »

Les Beni Djennad restèrent sourds à ces exhortations et Hossein Pacha, voyant qu'il n'obtiendrait rien de bonne volonté, donna des ordres pour qu'on sévît contre eux. On commença par arrêter tous les Beni Djennad au nombre deux cents qui servaient dans les villes comme hommes de peine ou comme domestiques et on les mit au bagne ; en même temps le chaouch Mohamed ben Kanoun fut envoyé avec les goums des Zmoul et des Issers pour opérer une razzia dans la plaine et il leur enleva quelques bœufs de labour. Ce fut là le point de départ des hostilités.

Les Beni Djennad, qui avaient pour chef Haddouch Nbaha (1) du village d'Izarazen, entraînèrent dans leur parti leurs alliés les Beni Ouaguennoun, qui étaient commandés par Ahmed Naït Yahia ; ces derniers avaient à se plaindre des impôts relativement considérables qu'ils avaient à payer et des nombreuses corvées qui pesaient sur eux.

Les Beni Ouaguennoun, n'osant descendre en plaine, prirent pour objectif de leurs attaques la petite tribu des Beni Tour, qui était restée soumise et qui offrait une proie facile aux maraudeurs des tribus insurgées. On fut obligé d'organiser à Berarot, pour protéger les Beni Tour, une zmala de cavaliers dont on

(1) Les pouvoirs de ce chef n'existaient que lorsque la tribu était en guerre soit contre les Turcs, soit contre les tribus du Sof Bou Adda.

donna le commandement à Ahmed bach Saïs ; les Taourga durent aussi établir des postes de leur côté.

Cette situation se prolongea plusieurs années ; chaque printemps, les Turcs réunissaient des contingents indigènes composés principalement de cavaliers, pour détruire leurs récoltes, couper leurs figuiers et leurs oliviers, brûler leurs azibs, mais ceux-ci n'en continuaient pas moins à rester insoumis. C'est au printemps de 1825, que Yahia Agha organisa une colonne expéditionnaire pour en finir définitivement avec les Beni Ouaguennoun et les Beni Djennad. « Le dimanche, dixième jour de chaoual 1240 (29 mai « 1825, dit le Tachrifat, Yahia Agha est parti avec un corps « d'armée pour châtier les Beni Djennad qui se sont révoltés. « Puisse Dieu le rendre victorieux. »

La colonne se composait de 5 à 600 janissaires, d'une nombreuse cavalerie arabe et de quelques pièces de canon et mortiers ; elle alla établir son camp à Bordj Sebaou, où commandait alors le caïd Moustafa ben Hassen Softa (1).

La tribu des Beni Ouaguennoun, contre laquelle Yahia Agha dirigea d'abord ses opérations, compte environ 15,000 âmes ; elle est installée tout entière, à l'exception de la fraction des Oulad Aïssa Mimoun, dont nous parlerons plus loin, sur une ligne de montagnes, parallèle à la mer, d'une altitude moyenne de 800 mètres ; les villages un peu importants sont situés près de la crête, sur l'un ou l'autre versant. Le versant Sud, qui comprend les fractions d'Attouch, des Aït Msellem, d'Iaskren et d'Afir est assez tourmenté, hérissé de pointes et d'escarpements rocheux ; cependant son accès n'offre pas trop de difficultés ; le versant Nord est très-boisé, coupé de ravins profonds ; le sol est couvert de broussailles très-serrées, semé de blocs de rochers et l'accès en est fort difficile pour une troupe. Ce versant est peu habité, il ne renferme que deux fractions, les Aït Saïd et les Cheurfa.

(1) Moustafa avait déjà été caïd du Sebaou ; il avait remplacé cette année même El-Hadj Hassen ben Habib, qui lui-même avait remplacé en 1238 (1822-3) le caïd Atman ben Hassen dont nous avons déjà parlé.

L'objectif de Yahia Agha était le village des Aït Saïd, qui se trouve à peu de distance de la crête principale, presque au fond d'un ravin qui porte le nom d'Ir'zer Hagga.

La fraction d'Attouch (qui comprend le village de Makouda où Yahia avait subi un échec en 1819), était jusque là restée neutre et si elle voulait persister dans les mêmes dispositions, elle pouvait assurer à la colonne l'accès de la crête supérieure des Beni Ouaguennoun. Yahia se mit immédiatement en relation avec les marabouts de cette fraction, offrit un drapeau et un bœuf à chacune des zaouïas d'Attouch, de Makouda et de Tala Talor'art et il obtint non-seulement que la fraction ne serait pas hostile, mais encore qu'elle lui fournirait des contingents. Il gagna aussi à lui la tribu des Flissat el-Behar, ennemie acharnée de celle des Beni Ouaguennoun et qui était constamment en guerre avec elle.

L'Agha avait eu soin de ne pas laisser deviner ses projets en ne dessinant aucun mouvement, de sorte que les Kabyles ne sachant où il frapperait le premier coup, il avait des chances pour trouver moins de monde devant lui.

Yahia Agha partit un matin de Bordj Sebaou, passa au village d'El-Itana (Ameraoua Talita) et gagna la crête des Beni Ouaguennoun à Aïn el-Arba. Il se dirigea ensuite vers l'est le long de la crête, jusqu'à hauteur du contrefort sur le flanc duquel est situé le village des Aït Saïd ; c'est dans cette marche qu'il eut à combattre les contingents ennemis, il parvint à les refouler après une lutte longue et acharnée.

La colonne turque était arrivée à peu de distance des Aït Saïd, et elle marchait en bon ordre aux sons de sa musique, quand tout à coup on vit déboucher du côté de la mer une nombreuse colonne de Kabyles. Yahia, croyant que des renforts arrivaient à l'ennemi, arrêta sa colonne et il paraissait songer à battre en retraite, lorsqu'il vit les nouveaux venus ouvrir le feu sur les Aït Saïd ; c'étaient ses alliés les Flissat el-Behar qui arrivaient sur le théâtre de la lutte. Il reprit sa marche en avant et les malheureux Aït Saïd, enveloppés de tous côtés, coupés de leur ligne de retraite sur la forêt, se trouvèrent à la merci des vainqueurs qui en firent un affreux massacre ; les Turcs coupèrent

trois cents têtes et ils ramenèrent à Bordj Sebaou, outre leur butin, beaucoup de femmes et d'enfants qu'ils avaient fait prisonniers. Le combat avait duré depuis la pointe du jour jusqu'au coucher du soleil ; dans cette lutte désespérée, la colonne de Yahia Agha avait éprouvé, elle aussi, des pertes très sensibles.

Les gens de Bordj Sebaou racontent que Yahia Agha autorisa des femmes des Beni Ouaguennoun à rechercher dans les têtes jetées pêle mêle sur le sol, celles de leurs maris ou de leurs enfants et qu'il les leur laissa emporter pour leur rendre les derniers devoirs. Une partie de ces sanglants trophées, fut cependant réservée pour orner l'entrée de la porte appelée Bab el-Djdid à Alger.

Après ce succès, Yahia résolut de tourner ses armes sur la fraction des Oulad Aïssa Mimoun. Comme nous l'avons dit, cette fraction n'est pas sur le même relief montagneux que le reste de la tribu, elle habite un gros mamelon arrondi, isolé, qui s'élève en face du Belloua en resserrant entre elles deux le lit du Sebaou. Ce mamelon, qui s'élève d'environ 700 mètres au-dessus de la plaine des Ameraoua, se relie à la crête des Beni Ouaguennoun par un col très bas, situé entre Tikobaïn et Afir. Cette montagne a des pentes très raides surtout sur le versant nord ; le côté par lequel elle est le plus facilement accessible est celui de l'est, où on trouve la zmala de Tikobaïn. Yahia Agha eût peut-être dû attaquer de ce côté, où la possession de la zmala facilitait l'ascension de sa colonne ; il préféra attaquer par le versant sud, où on voit étagés de nombreux villages. La colonne quitta son camp de Bordj Sebaou et alla s'installer à Sikh ou Meddour.

L'assaut des Ouled Aïssa Mimoun eut lieu par les villages d'Iguenan Amour et de Bou Souar ; après un combat qui ne fut pas trop disputé, la colonne arriva jusqu'au village de Tahonout situé au sommet du massif montagneux des Oulad Aïssa Mimoun. On pouvait croire le succès assuré, mais la même indiscipline des contingents arabes qui avait déjà causé l'échec de Makouda, vint encore une fois changer le succès en défaite. Les cavaliers des goums ne purent résister à la tentation d'entrer dans les maisons kabyles bien bâties et respirant l'aisance, qui

garnissent tout ce côté de la montagne, pour s'y livrer au pillage. Les Kabyles reprirent bientôt l'avantage et dès que la colonne de Yahia Agha eut commencé à reculer sur ce terrain difficile, la retraite dégénéra en une débandade générale dans laquelle elle perdit beaucoup de monde.

Une troupe de cavaliers arabes s'engagea sur l'affreux chemin d'Iguenan Amour ; qui est tracé sur le roc vif ; les chevaux ne pouvant plus avancer, les cavaliers mirent pied à terre pour se sauver plus vite et les Kabyles restèrent maîtres de 40 chevaux qu'ils emmenèrent en triomphe.

Yahia Agha séjourna à Sikh ou Meddour pour attendre 80 chevaux qu'il avait demandés à Alger pour remplacer ceux qui avaient été tués ou pris. Le bach Saïs d'Hossein Pacha, qui a conduit ce convoi de chevaux à Sikh ou Meddour, nous a raconté que Yahia Agha était si irrité contre les goums arabes qui lui avaient fait manquer l'attaque des Oulad Aïssa Mimoun, que par son ordre, chaque cavalier démonté avant de recevoir un nouveau cheval, reçut préalablement la bastonnade.

Yahia Agha transporta son camp à Djebla, près de la zmala de Tikobaïn et il y prit quelques jours de repos, afin de réorganiser sa colonne. Il marcha ensuite sur la fraction d'Iaskren, qu'il enleva après un combat sanglant ; une partie des villages de cette fraction furent incendiés.

Les Beni Ouaguennoun, y compris les Oulad Aïssa Mimoun vinrent alors lui faire leur soumission ; ils payèrent l'amende qui leur fut imposée et rendirent les chevaux qu'ils avaient pris à Iguenan Amour ; les femmes qui étaient retenues prisonnières à Bordj Sebaou, furent rendues à la liberté.

Yahia Agha en ayant terminé avec les Beni Ouaguennoun, dirigea ses efforts sur les Beni Djennad et il entreprit l'attaque des villages d'Abizar et d'Izarazen ou Haddouch Nbaha avait rassemblé de nombreux contingents. Ces villages qui ne comptent pas moins, à eux deux, de 3,250 habitants (1), sont situés à côté l'un de l'autre, à l'extrémité d'un contrefort rocheux qui

(1) Les Beni Djennad ont, en totalité, 15,700 habitants.

se détache dans la direction du sud de la crête principale des Beni Djennad, laquelle n'est que le prolongement vers l'est de celle des Beni Ouaguennoun. Le sol est coupé de ravins escarpés, semé de blocs de rochers, de broussailles, de bouquets d'oliviers ou de figuiers et la marche s'y trouve encore obstruée par les murailles en pierres sèches qui séparent les propriétés. C'est devant le village d'Abizar que le célèbre bey Mohamed ed-Debbah a éprouvé un échec en 1758 ; il l'avait attaqué par le côté le plus accessible, c'est-à-dire par les hauteurs, tandis que Yahia Agha voulait l'attaquer par le côté de la plaine. Il comptait beaucoup pour le succès sur son artillerie (1) ; il installa à Iril ou Zekkour, à Iril bou Drar, à Iril Adekei, des batteries de canons et de mortiers qui ouvrirent le feu sur les villages.

Les canons que les colonnes turques emportaient à dos de mulet dans leurs expéditions étaient en cuivre et beaucoup plus petits que nos pièces de montagne, leur tir était très défectueux et il ne produisait guère d'autre effet que du bruit, sur un ennemi qui ne se présentait jamais en masse, qui se dispersait et s'embusquait pour la fusillade et qu'on ne voyait devant soi qu'au moment de l'assaut. C'était la première fois que les Turcs employaient des mortiers en Kabylie, aussi, aux premières bombes qui tombèrent, les Kabyles se réunirent-ils curieusement autour, pour les voir tourner sur elles-mêmes par l'effet de la combustion de la fusée, mais ils ne furent pas longtemps à se corriger de leur curiosité.

Le combat, qui se prolongea toute la journée, n'eut aucun résultat et la colonne rentra dans son camp de Djebla.

Yahia pensant que les Beni Djennad devaient s'être groupés tous au point menacé, en dégarnissant les autres villages et que les villages un peu éloignés devaient être mal gardés, crut avantageux de faire une diversion sur un autre point de la tribu. Comme il était prompt à agir, aussitôt qu'il avait pris une résolution, il envoya la nuit même, sur le village de Tala Ntegana, distant d'environ 13 kilomètres, son chaouch Mohamed ben Kanoun, avec une partie des goums et 500 fantassins pris parmi les Janissaires et parmi les contingents à pied des Zmoul.

(1) Le Khaznadar de Yahia Agha nous a affirmé que celui-ci avait à lui quatre chevaux spécialement dressés à ce service, qui portaient chacun un petit canon. On se servait de ces canons chargés à mitraille pour éloigner la cavalerie ennemie dans les retraites.

Malheureusement pour le succès de l'opération, dans l'obscurité de la nuit on se trompa de chemin, les fantassins turcs montèrent sur Azrou Mezguen avec l'artillerie, tandis que les cavaliers et fantassins arabes se dirigeaient sur Tala Ntegana. Des deux côtés, les Kabyles faisaient bonne garde ; il y avait dans les villages des contingents des Beni Flik et des Zerkhfaoua.

Dans le premier moment de surprise, les cavaliers arabes purent pénétrer dans le village de Tala Ntegana et ils s'avancèrent jusqu'à la djama ou doukar, pendant que la population effrayée se hâtait d'emporter tout ce qu'elle pouvait pour le sauver du pillage ; mais ce succès ne fut pas de longue durée, les Kabyles revinrent à la charge et après une lutte très vive ils parvinrent à repousser les assaillants, qui perdirent une quarantaine d'hommes. Dans ce combat, le fils du caïd des Beni Djad fut blessé et tomba du cheval ; les Kabyles le firent prisonnier et s'emparèrent de sa monture. Le malheureux père offrit aux Kabyles, pour sauver son fils, de leur donner son poids d'or, mais ils furent sans pitié et ils le passèrent par les armes.

Les soldats turcs qui étaient montés à Azrou Mezguen, avaient pénétré dans 4 ou 5 maisons qu'ils se mirent à piller, mais ils se virent bientôt enveloppés par les Kabyles, et obligés de se frayer un chemin pour rejoindre les goums ; une vingtaine de Turcs furent tués et les Kabyles purent s'emparer des cadavres de quatre d'entre eux ; beaucoup de soldats abandonnèrent leurs armes et leur équipement. Les Janissaires avaient violé dans cette circonstance une des prescriptions de leur réglement qui était maintenue avec le plus de rigueur ; elle défendait sous peine de mort aux soldats de se livrer au pillage pendant un combat.

Mohamed ben Kanoun rejoignit avec sa troupe le camp de Djebla.

Dans la journée, les Beni Djennad élevèrent un bûcher à Azrou Mezguen et ils y brûlèrent les cadavres des soldats turcs

qui étaient restés entre leurs mains. (1) On enterra sans les brûler les cavaliers arabes tués à Tala Ntegana, que leurs compagnons n'avaient pas eu le temps d'emporter.

Les Kabyles avaient perdu de leur côté une trentaine d'hommes.

Yahia Agha avait renouvelé, sans plus de succès, son attaque contre Abizar et Zarazen ; s'obstinant dans son entreprise, il resta pendant 25 jours devant ces deux villages, tantôt les canonnant avec son artillerie, tantôt lançant ses troupes à l'assaut. En même temps, il faisait couper les figuiers et les oliviers qui étaient à sa portée et détruire les récoltes, qui étaient cette année là fort belles. Tout fut inutile, il dut s'avouer vaincu et il rentra à Alger avec sa colonne, laissant seulement dans le haut Sebaou, pour contenir les Beni Djennad, une partie des goums, sous le commandement de Ben Kanoun.

Pendant quelques jours, ces goums attendirent l'occasion de surprendre les Beni Djennad, mais ceux-ci faisaient bonne garde et la situation menaçait de se prolonger indéfiniment. Mohamed ben Kanoun usa alors de ruse ; il partit avec son goum et se retira dans ses propriétés des Issers, laissant croire aux Beni Djennad qu'il avait renoncé à les surveiller ; il apprit bientôt que ceux-ci se croyant débarrassés de leurs ennemis, envoyaient leurs troupeaux pacager dans la plaine en les gardant seulement au moyen de quelques postes. Sans avoir prévenu personne de son projet, de peur d'être dénoncé aux Beni Djennad, il partit un jour avec cinquante des meilleurs cavaliers des Issers, et, tout en marchant rapidement, il grossissait son goum des cavaliers des zmalas qui se trouvaient sur son chemin ; il tomba alors sur les Beni Djennad auprès de Taguercift, leur coupa quinze têtes, fit deux prisonniers et enleva tous les troupeaux de ce village.

Ce petit succès ne pouvait rien changer aux dispositions de la tribu et le gouvernement turc désespérant de rien obtenir des

(1) Beaucoup d'indigènes affirment que les Turcs faits prisonniers à Azrou Mezguen dans les maisons qu'ils pillaient, furent brûlés vifs ainsi que le fils du caid des Beni Djad. Nous avons adopté la version donnée par les gens de Tala Ntegana.

Beni Djennad et désirant mettre les tribus soumises à l'abri de leurs incursions, se décida à traiter avec eux. Mohamed ben Kanoun fut envoyé avec pleins pouvoirs pour régler les conditions de la paix. Il se mit en relation avec Haddouch Nbaha et avec les grands de la tribu et il lui fut d'autant plus facile de tomber d'accord avec eux, qu'il n'exigeait rien des Beni Djennad, qui étaient exemptés d'impôts et de corvées et que ceux-ci y gagnaient de pouvoir labourer en toute sécurité dans la plaine et d'y faire pacager leurs troupeaux.

Une réunion eut lieu à Tirilt Taferhat, à laquelle assistèrent d'une part Mohamed ben Kanoun, le caïd du Sebaou, Moustafa ben Hassen Softa, Oubadji, cheikh de Tamda et les principaux notables des Ameraoua ; d'autre part, Haddouch Nbaha et les représentants de toutes les fractions des Beni Djennad.

La paix fut proclamée et on la consacra, selon l'usage, par une décharge générale des armes à feu ; les cavaliers des deux partis se livrèrent ensemble à des jeux équestres (1) et on se sépara.

Les délégués des diverses fractions des Beni Djennad, au nombre de dix, allèrent à Alger où ils furent très bien reçus et on leur donna des burnous rouges. Haddouch Nbaha refusa d'abord de se rendre dans cette ville, craignant de tomber dans un guet-à-pens, il finit cependant par s'y décider et il retourna à son pays comblé de présents.

Quelque temps avant l'expédition des Beni Djennad, les tribus situées entre l'oued Beni Aïssi et l'oued Bougdoura s'étaient mises en état d'insoumission et avaient refusé la lezma. L'origine de tout cela avait été le pillage par les Beni Khalifa, d'une caravane de douze mulets de Blida, qui avaient été acheter de l'huile au village de Bou Hinoun ; un des muletiers avait été tué. Les gens de Bou Hinoun, soutenus par les Ameraoua avaient voulu venger leur anaïa violée, mais toutes les tribus de ce pâté montagneux s'étaient liguées contre eux, avaient attaqué Bou Hi-

(1) Les Beni Djennad avaient à cette époque environ 80 chevaux de selle ; ils n'ont plus aujourd'hui que quelques juments, pour l'élève de la race mulassière.

noun, l'avaient pillé et avaient forcé les habitants à se disperser.

Yahia devait marcher contre ces tribus à son retour des Beni Djennad, mais l'échec qu'il éprouva fit changer ses résolutions : il se contenta de négocier et il parvint à rétablir la paix par l'intermédiaire des marabouts et des notables des tribus insoumises.

En rentrant à Alger après son expédition contre les Beni Djennad, Yahia Agha avait été assez mal reçu par Hossein Pacha ; l'influence extraordinaire que l'Agha avait su prendre sur les tribus arabes avait fait des jaloux et il avait à côté du Pacha un ennemi intime, qui ne manquait aucune occasion de lui nuire dans l'esprit de ce dernier ; c'était le kheznadji Brahim, qui avait été nommé depuis peu de temps à ces fonctions en remplacement de Raïs Ahmed ben Mohamed. Ce dernier, homme très âgé, n'avait pu continuer à remplir cette charge, qui était regardée comme la plus importante du gouvernement de la régence.

Il est nécessaire que nous disions quelques mots sur l'origine de cette inimitié. El-Hadj Ahmed ben Mohamed Cherif, qui plus tard devait devenir célèbre comme bey de Constantine, avait été d'abord khalifa des beys Ahmed el-Mamelouk, Mhamed el-Mili et Braham el-R'arbi. En 1819, sous le commandement de ce dernier, il avait été révoqué de ses fonctions et obligé de s'enfuir nuitamment de Constantine ; il s'était réfugié à Alger et il avait ensuite été interné à Blida. El-Hadj Ahmed faisait tous ses efforts pour rentrer en grâce auprès du Pacha et il avait cherché, dans ce but, a obtenir la protection de Yahia Agha. Lorsque était survenu le tremblement de terre du 25 janvier 1825, qui renversa une partie de la ville de Blida, Yahia s'y était transporté immédiatement avec quelques troupes, pour recueillir les blessés et retirer les morts de dessous les décombres ; puis il était allé dans les Matmata et les Beni Zougzoug couper les bois nécessaires à la reconstruction de la ville et il avait fait bâtir une nouvelle ville au-dessous de l'ancienne, sans doute dans le but d'éviter de déblayer les ruines des maisons détruites. Pendant le

temps que dura ce travail, El-Hadj Ahmed avait fait une cour assidue à l'Agha, il lui avait envoyé de magnifiques présents, chevaux, armes, vêtements de luxe, levriers, etc. ; tous les jours ou tous les deux jours, il lui avait envoyé une diffa composée des mets les plus recherchés, le considérant comme son hôte. Yahia avait tout accepté par politesse, mais il était resté inflexible et il n'avait rien fait en faveur d'El-Hadj Ahmed. Ce dernier profondément humilié avait conçu contre lui une haine implacable, dont nous verrons plus tard les effets. La nomination de Brahim comme kheznadji était favorable à ses projets de vengeance, car ce dernier avait été son chaouch lorsqu'il était khalifa du bey de Constantine ; il était resté dévoué à ses intérêts et il avait été facile de lui faire partager sa haine contre Yahia. Ce nouvel ennemi était d'autant plus redoutable, que ses fonctions le mettaient en rapports constants avec le Pacha.

Brahim Kheznadji était parvenu peu à peu à inspirer à Hossein Pacha des sentiments de méfiance contre Yahia, pour lequel il avait toujours eu une véritable amitié, en le représentant comme un ambitieux qui cherchait à se faire un parti dans la population arabe, pour le renverser du pouvoir.

A l'époque à laquelle nous sommes arrivés, Hossein Pacha s'occupait activement de mettre la côte en état de défense depuis Sidi Ferruch jusqu'au cap de Matifou ; Yahia Agha fut particulièrement chargé de la reconstruction du fort d'El-Harrach (Maison-Carrée). Ce fort avait été construit en 1721 par le dey Mhamed Effendi, pour empêcher un débarquement à l'embouchure de l'Harrach, ou du moins, pour servir de point d'appui aux contingents arabes et kabyles qu'on appelait toujours à Alger lorsque la ville était menacée d'une attaque par les puissances européennes. Peyssonnel signale l'existence de ce fort dans sa lettre du 1er octobre 1725 : « la rade, dit-il, est défen- « due par plusieurs forts. On trouve du côté de l'est, à quatre « lieues de distance de la ville, un fort de vingt pièces de canon, « bâti sur la pointe du cap Matifou, qui défend le mouillage « qu'il y a de ce côté là. Au fond de la rade, près de la rivière « de l'Harrach, il y en a un autre à peu près de même force ; on « en trouve un troisième à un quart de lieue de la ville, et un

« quatrième près de la porte de Bab-Azoun, au sud de la « ville (1). »

Yahia Agha reconstruisit le fort d'El-Harrach dans des proportions beaucoup plus vastes qu'auparavant, afin d'y installer des magasins pour les approvisionnements et le matériel de guerre nécessaires aux colonnes expéditionnaires. Jusque là, les colonnes allant en expédition se réunissaient toujours au Djenan el-Agha (aujourd'hui villa Clauzel) et il n'y avait pas autour de cette construction l'espace nécessaire pour le campement des nombreux goums arabes qui étaient convoqués pour accompagner les colonnes.

Au mois de juillet 1826, le bey de Constantine Mhamed Manamanni, qui était venu à Alger apporter le dennouche, fut révoqué de ses fonctions ; le kheznadji dont l'influence avait éclipsé celle de Yahia Agha, fit nommer à sa place El-Hadj Ahmed ben Mohamed Cherif, qui d'ailleurs avait les qualités nécessaires pour rétablir l'ordre dans un pays déchiré par des luttes continuelles et pour remettre les finances en état. Ce fut Yahia Agha qui fut chargé d'aller installer le nouveau bey dans ce commandement; il eut aussi la mission de parcourir la province de Constantine à la tête d'une colonne, pour étudier ses ressources et ses besoins. Cette mission était-elle un prétexte pour éloigner l'Agha pendant quelque temps d'Alger ? Nous l'ignorons.

Quoi qu'il en soit, Yahia et El-Hadj Ahmed partirent par la route des Ammal et du Hamza, traversèrent l'Ouennoura et visitèrent en détail le pays des Zemoura des Chira, de Sétif, des Oulad Abd en-Nour et des Oulad Soltan, sans rencontrer d'obstacle (1). Dans le Bellezma, il fallut faire usage de la force pour soumettre les populations belliqueuses qui l'habitent.

L'Agha et le Bey se rendirent ensuite à Bône, puis ils allèrent faire leur entrée dans Constantine.

(1) Il n'est pas question du fort d'El-Harrach dans les relations sur le débarquement d'Oreilly en 1775, peut-être était-il déjà en ruines à cette époque. Il y aurait à rechercher si Yahia Agha a reconstruit le fort sur son ancien emplacement.

(2) Voir l'histoire de Constantine sous la domination turque de M. Vayssettes.

Pendant cette tournée, Yahia avait fait régler toutes les questions qui pouvaient amener des conflits, avait réprimé les abus et fait rentrer les impôts en retard. Toutes les notabilités indigènes qui avaient à craindre la vengeance du nouveau bey, connaissant le caractère bienveillant et généreux de l'Agha, vinrent à lui pour se mettre sous sa protection et pour le prier de les recommander à El-Hadj Ahmed, ce qu'il fit volontiers. El-Hadj Ahmed qui à ses qualités remarquables joignait un caractère vindicatif et cruel, voyant sa vengeance lui échapper, sentit redoubler sa haine contre l'Agha.

L'hiver commençant à approcher, Yahia Agha reprit le chemin d'Alger avec sa colonne.

L'année 1827 où eut lieu la rupture de la Régence avec la France, fut consacrée à la continuation des travaux de défense de la côte. Yahia Agha acheva la construction du fort d'El-Harrach et il l'arma de canons.

« Dans cette même année, 1827 (1), et bien que l'époque du denouche du printemps ne fut pas encore arrivée, El-Hadj Ahmed demanda au Pacha la permission de se rendre en personne à Alger, pour y faire, par anticipation, le versement du tribut.

« Cette autorisation, comme bien on pense lui fut accordée sans peine et il arriva à la cour du pacha, accompagné des personnages les plus marquants de la province et les mains pleines de présents magnifiques pour son illustre maître et pour ses vizirs. Hussein émerveillé lui exprima, dans les termes les plus flatteurs, sa joie et son contentement, et lui renouvela la pleine confirmation des pouvoirs dont il l'avait précédemment investi. »

El-Hadj Ahmed n'avait pas oublié sa vengeance, il demanda une audience secrète au Pacha et là, il lui exposa qu'en dehors d'Alger, le véritable maître était l'Agha et non le Pacha qu'on connaissait à peine, que dans le voyage qu'il avait fait avec Yahia l'année précédente il avait été témoin du pouvoir qu'il avait sur les Arabes et il ajouta que Yahia n'avait d'autre but, en se créant

(1) Extrait de cette même histoire de Constantine.

un parti puissant chez les indigènes, que de le renverser pour se mettre à sa place et que le fort d'El-Harrach qu'il avait bâti avec tant de soin et armé de canons, était une citadelle qu'il s'était construite pour lui résister en cas d'échec.

Ces discours firent une grande impression sur Hossein Pacha, néanmoins il ne put encore se décider à user de rigueur envers un homme qui avait été son ami et à la loyauté duquel il croyait encore.

El-Hadj Ahmed tira parti des bonnes dispositions du Pacha à son égard, en se faisant autoriser à châtier quelques-unes des familles les plus influentes de son commandement, qui entravaient, disait-il, la marche de son gouvernement, mais qu'il n'osait punir parce qu'elles s'étaient placées sous la protection de Yahia Agha. Le Pacha lui donna toute liberté d'agir; aussi, à peine était-il arrivé à Constantine, qu'il faisait arrêter tous les personnages qui s'étaient attiré sa vengeance et qu'il leur faisait trancher la tête.

Le kheznadji Brahim, comprenant qu'il fallait des faits pour amener Hossein Pacha à croire à la trahison de Yahia Agha, organisa un complot pour le perdre définitivement.

A cette époque des postes composés de janissaires étaient installés dans les batteries et les forts de la côte; Yahia Agha avait reçu la mission de pourvoir à leurs besoins et il avait chargé le caïd Aomar de faire les distributions sur les différents points et de veiller à ce que rien ne manquât aux garnisons. Le kheznadji à force d'argent et de promesses, réussit à corrompre cet agent. Bientôt le Pacha fut assailli de plaintes contre la mauvaise qualité des denrées mises en distribution; le kheznadji eut soin d'insinuer que Yahia cherchait à mécontenter la milice pour la soulever contre le Dey victime ordinaire de ses révoltes.

Pour en avoir le cœur net, Hossein se fit un jour apporter un échantillon des vivres distribués; on lui en présenta deux paniers et il constata que ce n'étaient que des denrées avariées, qu'on ne pouvait décemment offrir comme nourriture à des soldats. Yahia Agha qui était présent, resta stupéfait, il comprit qu'il avait été trahi et il ne répondit pas un seul mot aux reproches du Pacha.

Quelques jours après, il était révoqué et il se retirait dans sa campagne appelée Djenan bou Kandoura (aujourd'hui pensionnat du Sacré-Cœur à Mustapha-Supérieur) (1). Son emploi fut donné à Brahim ben Ali, gendre du Pacha.

Nous n'avons pas la date exacte de la révocation de Yahia, mais nous pensons qu'elle a été prononcée dans les premiers jours de février 1828; nous avons en effet entre les mains deux documents écrits l'un par Yahia Agha, l'autre par son successeur Brahim Agha; le premier est daté du milieu de redjeb 1243, le second des derniers jours de redjeb 1243, c'est donc dans la deuxième moitié de ce mois que l'on doit placer la nomination de Brahim Agha. Cette période correspond, comme nous l'avons dit, aux premiers jours de février 1828 (2).

On ne tarda pas à trouver que Yahia était trop près d'Alger; on craignait son influence sur les janissaires, desquels il était généralement aimé et Hossein l'interna à Blida, dans une campagne qu'il possédait près de cette ville.

Yahia y reçut la visite de beaucoup de notabilités indigènes qui vinrent lui présenter leurs condoléances; il paraît même qu'on lui offrit de le soutenir, s'il voulait se mettre en révolte contre le gouvernement d'Alger, et qu'il repoussa ces offres.

Le kheznadji, qui se faisait tenir au courant de tous les faits et gestes de l'ancien agha, par le hakem de Blida, eut connaissance de ces visites et il représenta à Hossein Pacha que tant que cet homme vivrait, il n'y aurait pas de sécurité pour le gouvernement.

Hossein Pacha résolut la mort de son ancien ami (3). Son gen-

---

(1) Yahia avait une maison à Alger dans le quartier d'Ibn Gaour Ali (place Randon), il en faisait construire une autre dans le quartier de Bir Djebbah (rue du Palmier) qu'il n'eut pas le temps d'achever.

(2) Dans l'article de la *Revue africaine*, intitulé les Casernes de janissaires, à Alger (4e volume), il est fait mention d'une inscription qui tendrait à faire croire que Brahim était Agha des Arabes en 1242 (1826-27). Nous maintenons néanmoins la date de 1243 qui est celle que nous avons vue invariablement sur les lettres portant le cachet de cet agha.

(3) On raconte qu'Hossein Pacha et Yahia Agha avant d'arriver au pouvoir s'étaient liés par un pacte d'après lequel ils s'étaient juré réci-

dre Brahim Agha ayant refusé de donner les ordres pour son exécution il les donna lui-même.

Lorsque Yahia vit arriver chez lui le Mezouar, accompagné de quatre hares, il comprit de suite le sort qui l'attendait et il pria les envoyés du Pacha de l'attendre quelques instants sur le péristyle. Il alla faire ses adieux à sa famille, fit ses ablutions et sa dernière prière, puis il vint s'offrir aux exécuteurs qui lui passèrent au cou un cordon de soie savonné et l'étranglèrent.

Ainsi mourut un des hommes les plus remarquables de l'époque turque, le seul, à coup sûr, qui ait su se faire estimer et aimer de ses administrés indigènes.

Lorsque le Mezouar vint rendre compte à Hossein Pacha de l'exécution de ses ordres, celui-ci ne put retenir ses larmes.

Yahia avait épousé, lorsqu'il était caïd de Boufarik, la fille de Si Ali Oulid el-Hadj el-Mahdi, khiati ; elle était morte sans lui laisser de descendance. Il avait épousé ensuite la fille de Ben Kheznadji, d'une famille très connue à Alger ; il en eut un fils qui est décédé et une fille qui existe encore, elle est mariée à Alger à un nommé El-Hadj Mohamed Oulid el-Agha.

Après être arrivé à la dignité d'Agha, Yahia avait fait venir de Roumélie ses deux neveux, Hassen et Amin ; le premier épousa une fille d'Hossein Pacha, le second une fille du Khodja el-Khil. Après la disgrâce de Yahia, le Pacha fit prononcer le divorce entre sa fille et Hassen.

N. Robin.

proquement fidélité, s'engageant à ne jamais rien faire contre la vie l'un de l'autre. Lorsqu'Hossein voulut faire périr Yahia il eut des scrupules de conscience et il consulta une assemblée de jurisconsultes pour savoir si la conduite de Yahia, lorsqu'il avait donné de mauvaises denrées aux janissaires pour les faire révolter, ne le dégageait pas de son serment. Comme on le pense bien, l'assemblée répondit affirmativement.

LES HARAR

SEIGNEURS DES HANENCHA

ÉTUDES HISTORIQUES

SUR LA PROVINCE DE CONSTANTINE

(2e article. — Voir le n° 103.)

A l'époque des premières invasions arabes, la majeure partie de la tribu berbère des Haouara habitait le pays de Tripoli. Ses membres vivaient les uns à l'état nomade et les autres à demeures fixes. Ibn Khaldoun raconte longuement leurs nombreuses apostasies et la part qu'ils prirent, le premier moment d'enthousiasme passé, aux grandes luttes de la race berbère défendant son indépendance contre les envahissements des nouveaux conquérants accueillis d'abord en libérateurs. Les Haouara refoulés par suite de la fondation de la ville de Kaïrouan, centre d'action des Arabes, durent abandonner leur ancienne résidence, s'avancer vers l'Algérie et se fixer le long de la frontière tunisienne, notamment aux environs de Tebessa. Plus tard, ayant franchement embrassé la cause musulmane, à laquelle ils servirent de puissants auxiliaires, quelques groupes de guerriers haouara passèrent en Espagne avec Tarek, celui-là même qui a laissé son nom au pic de Gibraltar et s'établirent dans la province de l'Andalousie dont ils s'étaient emparés. Parmi les descendants de ces valeureux émigrés, on remarque la famille d'Amer Ibn Ouhab,

émir qui gouverna Ronda sous les Almoravides ; une autre famille de la même origine s'était rendue maîtresse de Tolède. Sans le terrible échec que Charles Martel fit éprouver aux Sarrasins dans les plaines de Poitiers, arrêtant ainsi dans son essor la marée montante de l'invasion arabe qui menaçait d'engloutir toute la chrétienté, peut-être l'histoire de notre vieille Europe aurait-elle eu à enregistrer d'autres prouesses de la part de ces intrépides guerriers haouara dont les petits-fils, en insurrection, bouleversent encore à l'heure actuelle les Etats de l'empereur du Maroc.

De leur côté, les Haouara restés en Afrique, avaient, sous les bannières de l'armée arabe, pris part à la conquête de la Sicile. Ils parvenaient dans la suite à un degré de puissance considérable qui dura jusqu'au moment où éclata la révolte prêchée dans les montagnes de l'Aurès par le schismatique Abou Yézid. Pendant cette guerre de religion qui ne dura pas moins de trente années, avec des alternatives de revers et de succès, les Haouara qui s'étaient déclarés pour la cause du réformateur, finissaient par être vaincus, ruinés, réduits au rang de tributaires et dispersés sur toute la surface de l'Afrique septentrionale, depuis Tunis jusqu'au Maroc (1).

Cet aperçu sommaire nous semble retracer suffisamment le rôle important joué jadis par cette remuante tribu berbère; nous allons maintenant nous occuper exclusivement de ceux de ses membres fixés depuis leur dispersion dans la région qui fait l'objet de notre étude, desquels sont issus la plupart des Hanencha actuels mêlés à l'élément arabe et aux Chaouïa, habitants primitifs de la contrée.

« Il se trouve des Haouara, nous dit Ibn Khaldoun, sur le » plateau de l'Ifrikia, à partir de Tebessa jusqu'à Mermedjena... » Depuis la conquête de l'Ifrikia par les musulmans, les Haoua-

(1) Il existe des Haouara dans la province d'Alger et dans celle d'Oran. Une particularité assez étrange qui m'est signalée c'est que dans la grande tribu arabe des *Harar* de la province d'Oran existent quelques groupes de berbères *Haouara*. Un membre de la famille noble des Harar aurait-il émigré vers l'Ouest en entraînant à sa suite des familles Haouarites?

» ra s'étaient faits remarquer par leur nombre et leur puissance, » mais ayant pris part à la révolte du schismatique Abou Yézid, » ils avaient succombé vaincus et accablés par les forces de » l'empire Fathemite. Il en survécut cependant quelques débris » épars qui se trouvent dans l'Aurès ainsi que dans les plaines... » Quand les Arabes eurent renversé le royaume des Sanhadja » et que les Arabes nomades, tant Hilaliens que Soleïmites, eu» rent conquis les campagnes de l'Ifrikia et subjugué les habi» tants de ces contrées, les peuplades Haouarites dont nous ve» nons de parler adoptèrent les usages des vainqueurs. Les Ha» ouara vivent en nomades et sont comptés au nombre des Ara» bes pasteurs de la tribu des Soleïm, auxquels, du reste, ils se » sont assimilés par le langage et l'habillement, ainsi que par » l'habitude de vivre sous la tente. Comme eux aussi, ils se ser» vent de chevaux pour monture ; ils élèvent des chameaux, ils » se livrent à la guerre et ils font régulièrement la station du » Tell dans l'été et celle du désert dans l'hiver. Ils ont oublié » leur dialecte berbère pour apprendre la langue plus élégante » des Arabes et à peine comprennent-ils une seule parole de » leur idiome...... C'est à côté de Tebessa que l'on rencontre la » première de ces peuplades Haouarites ; elle s'appelle les Beni » Ounifen et obéit à la famille de Soleïm fils d'Abd-el-Ouhad » fils d'Asker, fils de Mohammed fils de Bara fils de Hannach. »

Ce Hannach dit avec raison M. de Slane, traducteur de l'historien arabe, doit être l'ancêtre des Hanencha, peuple qui habite encore la région indiquée par notre auteur. Nous allons bientôt confirmer cette opinion du savant orientaliste à l'aide de l'arbre généalogique conservé par les derniers rejetons de la famille des Harar, ou race noble issue de Hannach, l'un des principaux guerriers de la conquête arabe du VIIe siècle qu'il ne faut point confondre avec l'immigration postérieure des peuplades Hilaliennes et Soleïmites, c'est-à-dire celle du XIe siècle.

La première apparition de ces orientaux produisit en Afrique l'effet d'un boulet de canon lancé à travers des halliers qui se referment aussitôt après le passage violent du projectile. L'élément arabe dans une infime minorité relative se fondit rapidement par suite de ses alliances avec l'innombrable race berbère

qui l'enveloppait de toutes parts. Les historiens nationaux, et El-Adouani entr'autres nous disent positivement que les conquérants, ayant laissé leurs familles dans leur patrie, épousèrent des femmes du pays conquis, de là fusion et absorption complète. Les Harar seraient donc au nombre de ces fameux compagnons du prophète, à la fois soldats et missionnaires musulmans, qui se fixèrent ainsi dans la région de la Tunisie pour y propager la langue élégante en même temps que la nouvelle religion des conquérants.

Ce n'est qu'au xie siècle que l'élément arabe s'introduisit réellement en Afrique et acquit la prépondérance numérique. Une immigration de tribus traînant après elles familles et troupeaux, vint à cette époque tout bouleverser, tout innonder comme un fleuve qui déborde. Les Harar qui avaient déjà acquis une certaine influence parmi les Berbères auraient, en raison de la communauté d'origine, fait reconnaître leur autorité à une partie des nouveaux venus et se seraient alors mis à la tête des Arabes Soleïm qu'ils dirigèrent dans leur immigration vers l'Ouest. Voici ce que nous dit Ibn Khaldoun, à propos de ces immigrants, auxquels allaient commander les Harar et qu'il importe de faire connaître :

« Les Beni Soleïm, peuple très-nombreux, formaient l'une des plus grandes d'entre les tribus descendues de Modar. Ils habitaient la partie de l'Arabie appelée le Nedjd. Partagée déjà en plusieurs branches dans les temps anti-islamiques, cette peuplade se subdivisa encore plus tard en nombreuses tribus. Du temps des Abbacides, les Soleïm se faisaient remarquer par leur esprit de brigandage et d'insubordination. Comme ils poussaient leurs invasions jusqu'au territoire de Médine, dévalisant les caravanes de la Mecque, le gouvernement de Bagdad envoya des troupes contre eux et les fit poursuivre et châtier, même au milieu de leurs déserts. Expulsés de l'Arabie, les Soleïm se rendirent dans la haute Egypte, d'où l'émir El-Mostancer les fit transporter en Ifrikia en l'an 441 (1049-50 de J-C.) Ils traversèrent alors le Nil avec les tribus Hilaliennes auxquelles ils s'étaient mélangés, se fixèrent quelque temps aux environs de Tripoli, passèrent ensuite en Tunisie, pillant et saccageant tout sur leur passage comme une nuée de sauterelles, puis enfin se partagèrent le pays envahi.

Deux siècles environ plus tard, les Kaoub, les Allac, les Mirdas, branches principales de la famille des Soleïm, ayant refoulé les Douaouda, premiers occupants, vers les plaines de Constantine, restaient maîtres de tout le territoire compris depuis Gabès et Nefta jusqu'à Bône, localité auprès de laquelle nous retrouvons encore sous le nom moderne de Merdès les descendants des Mirdas de l'invasion arabe du xie siècle, mêlés aux berbères Oulhassa, existant encore. Les Fezzara, frères de ces derniers, ont disparu, mais leur nom est resté au lac de la plaine de Bône autour duquel ils campaient avant que les Arabes ne les eussent refoulés. Quant aux Kaoub, Allac, Charen et tant d'autres, qui se firent faire place par la force des armes, on les retrouve en Tunisie, près de nos frontières. Une fraction des Oulad Soula, à laquelle commandaient les Beni Chennouf, occupait d'abord les environs du Kef ; nous les verrons plus tard émigrer vers les plaines de Constantine, puis de là aller se fixer définitivement dans les Ziban auprès des autres membres de leur tribu. La tribu des Medjarès qui prétend descendre en ligne directe de Ounifen, le chef Haouarite dont parle Ibn Khaldoun, de même que ses sœurs les Ouchtata et les Tisaoua, on les retrouve aussi chez nos voisins mélangés aux Soleïmites.

Au milieu des incidents qui signalent l'arrivée de ces Arabes nomades nous remarquons le pillage et la destruction définitive de toutes les anciennes villes romaines, considérablement ravagées déjà lors de la mémorable prise d'armes suscitée chez la race berbère par la Kahena, reine de l'Aurès Il n'est plus question de Thagaste ni de Madaure qui avaient dû subir jadis le sort commun, c'est-à-dire l'incendie, et la ruine systématique afin de n'offrir aucun appât à la cupidité des Arabes conquérants et les dégoûter ainsi, par l'aspect de vastes solitudes, de toute nouvelle incursion.

Marmol a cependant recueilli quelques curieux renseignements à propos de Tifach (Tipaza) et des Haouara qui de son temps en occupaient le territoire :

« C'était une grande ville bâtie, dit-il, par les Romains, sur la

frontière de Numidie, à 35 lieues de Constantine. Elle est sur la pente d'une montagne et fermée de murailles et de tours fort hautes. Elle était autrefois grande et peuplée et avait de beaux bâtiments, des palais, des temples, des colléges.

Quand les premiers Arabes, successeurs de Mahomet, entrèrent en Afrique, elle tint longtemps pour les Romains, mais les Arabes la prirent à la fin par la force et après l'avoir saccagée la ruinèrent. Elle se rétablit depuis, jusqu'à la seconde venue des Arabes qui la saccagèrent une seconde fois sous la conduite de Moussa en-Nacer. Ensuite elle fut peuplée par les Africains *Haroa* (Haouara) qui errent par la campagne comme les Arabes; ils ne s'en servaient qu'à resserrer leur bled et à tirer quelques contributions; de sorte qu'ils l'ont possédée longtemps avec toute la contrée, malgré les Arabes, à la faveur d'un chef des Azuagues, qui courait par le pays et qui tua dans une bataille Muley Nasser, fils d'un roi de Tunis, alors seigneur de Constantine. Ce prince irrité de la mort de son fils marcha contre eux avec son armée, et les ayant vaincus, il acheva de détruire cette place sans que les Arabes ayent souffert qu'elle se soit rétablie (vers l'an 1057 de notre ère).

Les indigènes qui, avec leur imagination romanesque, trouvent moyen de tout expliquer à l'aide de légendes plus ou moins fantastiques, racontent aussi d'une manière assez curieuse la ruine de Khamissa (Thubursicum) tombée au pouvoir des Arabes. Une princesse chrétienne d'une rare beauté, nommée Khamissa, gouvernait, disent-ils, cette ville. Son mari, Medaourouch, roi de Madaure, l'avait répudiée et ne cessait de lui faire depuis une guerre acharnée. Khamissa épuisée et apprenant que les musulmans avaient déjà conquis les villes de Haïdra, Tebessa et Gastal (Castellum) situées dans un rayon relativement assez rapproché, eût recours à eux et leur adressa une députation pour obtenir protection contre Medaourouch, son insociable époux. Celui ci fut, en effet, tué dans un combat et sa ville détruite. La belle princesse témoigna sa reconnaissance à son libérateur en se faisant musulmane; elle devint même, dit-on, l'épouse favorite d'Okba. Les sujets de Khamissa, ajoute la légende locale, imitant l'exemple de leur souveraine, avaient éga-

lement embrassé l'Islamisme, mais Okba, qui craignait que cette conversion subite ne fut de leur part un stratagème pour se soustraire à l'esclavage ou à la mort, eût la précaution, avant de courir à de nouvelles conquêtes, de faire abattre les fortifications de la ville de Khamissa, afin d'en maintenir les habitants à sa discrétion. Ils se révoltèrent néanmoins, comme l'avait pressenti Okba, qui n'ignorait point les faiblesses du cœur humain et alors la ville des parjures fut renversée de fond en comble.

Quelque naïve qu'elle soit, cette légende locale n'en a pas moins un fond de vraisemblance; elle démontre les haines et les rivalités qui existaient entre chaque centre de population, et on s'en rend compte aisément en songeant aussi à l'état politique des provinces africaines au moment de l'apparition des Arabes.

Plusieurs prétendants se disputaient le trône et l'empire d'Orient se démembrait. Pendant cette phase critique où l'union et le concours de tous eussent été d'une impérieuse nécessité pour le salut de chacun, jusqu'à ce que le calme se fut rétabli en Europe, le Patrice Grégoire créait en Afrique de nouveaux embarras en se déclarant indépendant et en proclamant l'autonomie des vastes contrées soumises à son gouvernement et confiées à sa fidélité. Le moment était mal choisi pour se livrer à de telles réformes radicales, car la rapacité de la fiscalité byzantine, l'absence d'une autorité forte et respectée avaient singulièrement disposé les esprits à la révolte. Les Maures avaient repris possession du pays lambeau par lambeau et ravi aux Byzantins une grande partie de l'héritage de Rome. Les troupes byzantines corrompues par les exemples subversifs qu'elles avaient eus sous les yeux s'étaient déjà laissées entraîner elles-mêmes à l'indiscipline et à la révolte proclamée successivement par deux ambitieux Stauzas et Gontharis. L'usurpation du patrice Grégoire fut donc le signal de nouveaux désordres et les habitants des villes africaines, n'ayant plus à compter avec la mère-patrie se livrèrent, dés lors, avec une frénésie de plus en plus acharnée, à leurs anciennes querelles théologiques. Ils préparaient eux-mêmes leur perte, car, au milieu de manifestations et de déclamations publiques inconsidérées, l'aveuglement égoiste des citadins était devenu tel qu'ils ne s'apercevaient plus des dangers

qu'ils couraient. Autour d'eux, en effet, les Maures, spectateurs intéressés des discordes religieuses ou politiques de leurs maîtres et qui sentaient le pouvoir s'affaiblir chaque jour, profitaient de cette anarchie pour reprendre complètement leur liberté, massacrer les populations isolées et saccager les campagnes dont la conquête les avait jadis dépossédés. Le désordre et la division régnaient par conséquent de tous côtés en Afrique au moment de l'invasion arabe du VIIe siècle, que les indigènes, chez lesquels l'amour du changement a été de tout temps la passion favorite, accueillirent avec grand enthousiasme, dans l'espoir de secouer le joug oppresseur de leurs dominateurs affolés. Combien de vengeances, de haines comprimées et transmises de génération en génération n'avaient-ils pas aussi à satisfaire ?

Irrités contre les Romains, contre lesquels ils avaient soutenu une lutte devenue très-active après l'expulsion des Vandales, fatigués du spectacle des discussions religieuses qui agitaient depuis longtemps la société chrétienne d'Afrique, les indigènes devaient naturellement accueillir sans une trop vive opposition des conquérants. Ceux-ci les débarrassaient de leurs anciens dominateurs, tout en leur prêchant une religion matérialiste et sensuelle et, peuple nomade comme eux, accoutumés comme eux à la vie du désert, ils avaient à peu près les mêmes mœurs et les mêmes habitudes.

Laissées sans défenses, bloquées par les Maures en révolte qui étaient maîtres des campagnes ; en outre, rivales et jalouses les unes des autres par raison politique et ne se prêtant plus un mutuel appui, les villes séparatistes dont on avait tant admiré l'opulence et la grandeur, ouvraient leurs portes aux nouveaux conquérants, le plus souvent sans avoir opposé la moindre résistance. Cet état de choses explique la facilité avec laquelle une seule poignée de cavaliers arabes, qu'aucun obstacle sérieux n'arrêtait plus, accomplit en si peu de temps cette prodigieuse conquête de l'Afrique depuis le Nil jusqu'à Tanger où Rome avait pendant des siècles fait tant de sacrifices. Le sabre et le Koran mirent fin à toutes les dissensions. Le Patrice Grégoire, qui avait sacrifié la patrie à son ambition, fut écrasé l'un des premiers sous les pieds des chevaux arabes et sa fille entrait dans le harem du vainqueur.

La trahison du comte Boniface avait livré l'Afrique romaine aux Vandales ; celle du Patrice Grégoire ouvrait les portes à l'invasion musulmane.

Le nom de Khamissa, donné aujourd'hui aux ruines de la ville antique — n'en déplaise au légendaire qui joue à sa guise avec les mots — ne provient nullement de la prétendue princesse chrétienne séductrice de l'austère Okba, dont on aurait ainsi perpétué le souvenir. Il est inutile d'insister sur ce sujet, mais il convient d'indiquer l'étymologie exacte de ce nom qui est plus simple et n'a certes rien de romanesque : Aux sources de la Medjerda se tient tous les jeudis un grand marché, dit Souk el-Khamis, existant déjà du temps de Marmol, marché qui a donné à la fois son nom aux ruines de la ville antique et au cours supérieur de la Medjerda, appelé sur ce point Oued el-Khamis.

Marmol, parlant des ruines de Tifach, à proximité de celles de Khamissa, dit : Il y a seulement un faubourg où demeurent quelques Berbères, à cause d'un grand marché qui s'y tient toutes les semaines où les Arabes et les Berbères viennent débiter leurs marchandises.

Les voyageurs et les géographes européens ont appelé à tort Oued Hamis le cours supérieur de la Medjerda, par transcription vicieuse du mot arabe خميس Khamis, le cinquième jour de la semaine, le jeudi, jour du marché en question.

Quoiqu'il en soit, le nom ancien de Thubursicum, que portait jadis Khamissa, a survécu pendant huit cents ans. Ibn Chemâa, écrivain tunisien du XVe siècle, raconte dans sa chronique que sous le règne de Abou Farès, en 1337, une guerre éclata entre ce prince et l'émir de Bône Abou Abd-Allah. Abou Farès sortit, dit-il, de Tunis, se porta à la rencontre de son ennemi et le poursuivit depuis *Teboursouk, qui est situé dans le pays des Hanencha à la source de la Medjerda*, jusqu'à la Seybouse.

Il était indispensable d'élucider les diverses questions de topographie locale et d'origines avant d'entreprendre l'historique des seigneurs héréditaires des Hanencha, donnant leur nom patronymique à toutes les peuplades de leur dépendance, bien qu'il n'existât entre le chef et la plupart des sujets aucun lien de parenté.

Mais maintenant, en abordant cette question principale de généalogie nous nous trouvons en présence de deux versions assez embarrassantes parce qu'elles peuvent au besoin être confirmées dans l'un ou l'autre sens en consultant Ibn Khaldoun lui-même : La famille noble des Hanencha est d'origine berbère, assurent quelques lettrés du pays ; elle est de pure race arabe affirment les autres.

Dans une bataille livrée auprès de Tunis contre Ibn R'ania, en 1224 de notre ère, il est déjà parlé, en effet, de Hannach, fils de Bara, fils de Ounifen, chef Haouarite, qui se couvrit de gloire. Nous ne devons pas perdre de vue la tendance vaniteuse qu'ont toujours eue les berbères à se construire des généalogies de toutes pièces pour s'attribuer une origine arabe flattant davantage leur orgueil, puisqu'ils se relèvent aux yeux de tous en se rattachant ainsi d'emblée à la race conquérante. Mais ici le titre de Harar حرار *nobles*, de *race pure* que les Cheïkhs des Hanencha portaient de temps immémorial et sans contestation, semble être évidemment une exception à la règle. On peut d'abord appuyer cette opinion sur ce que la noblesse héréditaire des chefs féodaux, entre les mains desquels était concentrée l'autorité absolue, est d'importation arabe.

Il est permis de supposer encore que, par suite de circonstances oubliées aujourd'hui, il se serait produit jadis une alliance intime, une fusion complète entre les deux familles du chef berbère tributaire et du chef arabe conquérant. Nous avons vu plus haut que ceux-ci épousèrent des femmes du pays. La présence dans le même arbre généalogique de personnages ayant un nom arabe, tandis que le père en portait un berbère, nous amène naturellement à admettre cette hypothèse. Peut-être aussi le chef arabe, Hannach, donnât-il son nom et servît-il en quelque sorte de parrain au chef berbère, son néophyte, fait dont nous trouvons maints exemples dans l'histoire des Arabes. Comme on le voit, il est extrêmement difficile de discerner le vrai du faux, et c'est pour cela que nous examinons chaque opinion séparément. Une autre ressource existe, me dira-t-on peut-être, ce serait de déterminer la race originelle par le sang ou par le type des descendants. Mais ce moyen n'offre, à mon avis, aucune garantie sérieuse, par suite des alliances et surtout de la polygamie. Combien de fois n'avons-nous pas vu des fils d'un même père, mais de mère différente, *et vice-versâ*, présenter les caractères les plus opposés les uns aux autres. La lignée donnée par Ibn Khaldoun au chef des Haouara mentionne Soleïm, fils d'Abd-el-Ouhad, fils d'Asker, fils de Mohammed, fils de Bara, fils de Hannach.

D'un autre côté, le peu de papiers que les derniers rejetons des Harar ont pu sauver des catastrophes successives que j'aurai l'occasion de raconter, établissent que Hannach, leur ancêtre, était l'un des compagnons du prophète. Voici :

« Khaled-el-Kebir, fils de Nacer, fils d'Otman, fils d'Ali, fils
« de Bou Beker, fils de Mohammed, fils de Saâd, fils de Djaber,
« fils de Braham, fils d'Amer, fils de *Bara*, fils de Mohammed,
« fils de Djaber, fils de Nacer, fils d'Amer, fils de Hannach, fils
« d'Abd-Allah, fils d'Amer ben Khattab, khalife du prophète. »

Dans le Kitab el-Adouani, manuscrit qui remonte à trois ou quatre siècles environ, il est parlé de deux guerriers qui, au moment d'en venir aux mains, se provoquent en termes énergiques rappelant les apostrophes des héros d'Homère ou du roman arabe d'Antar. L'un des combattants proclame avec orgueil qu'il est *Hannachi* et *descendant de Abd-Allah, porte-étendard du prophète !*

Les historiens Ibn Khaldoun et Makkari citent, en effet, un certain Hannach ben Abd-Allah es-Senâni, natif de Senâ, dans le Iemen, qui, en l'an 46 de l'hégire (666 de J.-C.), assistait à l'envahissement de l'Afrique, et notamment à la prise de Djerba.

D'après Makkari, Hannach ben Abd-Allah es-Senâni était compagnon d'Ali ben Abi Taleb. Il vint en Afrique avec Rouaïfa ben Tabet, et passa ensuite en Espagne avec Moussa Ibn Nacer.

Une particularité assez remarquable, confirmant cette origine, c'est que les localités qui ont été pour ainsi dire le berceau de la puissance des seigneurs des Hanencha portent encore, de nos jours, les noms de ce personnage : d'abord la montagne dite Djebel *Hannach*, et à proximité celle de la Kalaât es-*Senan*, servant à la fois de château-fort, comme l'indique son nom, et

offrant un centre assuré de résistance aux habitants du pays pendant les fréquentes guerres des siècles derniers. Ces deux points, situés à quelques lieues au nord-est de notre ville de Tebessa, sont actuellement en territoire tunisien (1).

Les descendants de Hannach es-Senâni, rapporte la tradition locale, après avoir d'abord commandé aux grandes tribus des Mahmid et des Soleïm, près de Tripoli, abandonnèrent cette région, et, suivis de tous ceux qui voulurent partager leur fortune, vinrent s'implanter au milieu des populations Haouarites des environs de Tebessa. En raison de leur noblesse religieuse, et évidemment aussi cédant à la force, les habitants reconnurent l'autorité des nouveaux arrivants. Leur nom de Hannach servit dès lors à désigner la montagne au pied de laquelle ils avaient dressé leurs tentes, et fut adopté ensuite comme nom patronymique par tous leurs adhérents.

La famille des Hannach était, nous dit-on, alliée à la famille souveraine des Beni Hafès, qui, pendant plus de trois siècles, occupa le trône du royaume de Tunis. Les peuplades des Haouara, mélangées aux Soleïm, auxquelles commandaient les Harar, payaient quelques contributions et étaient aussi dans l'obligation de fournir un contingent d'hommes au sultan des Beni-Hafès toutes les fois qu'il leur en faisait la demande. En récompense de ce service, les Harar jouissaient de plusieurs fiefs, et tenaient à la Cour un rang très-honorable. Mais cette situation ne fut que momentanée, car, une trentaine d'années après que

(1) C'est à tort et par ignorance de l'histoire du pays que beaucoup d'Indigènes, à cause des quelques vestiges romains existant, en effet, sur le plateau de la Kalaâ, lui donnent le surnom de *Senam* صنام, qui leur sert à désigner les *pierres* taillées de constructions antiques, que par extension ils prennent aussi pour des *idoles payennes*.

D'autres, se rapprochant davantage du nom réel, l'appellent Kalaât *Senan* سنان *des dents*, à cause de la forme de quelques rochers. Ni l'une, ni l'autre, de ces deux étymologies n'est valable, et les lettrés du pays m'ont affirmé que ce nom provenait de Hannach es-Senâni, premier chef musulman qui gouverna la contrée.

les Beni-Hafès furent montés sur le trône, les Haouara témoignèrent un esprit d'insubordination qui les conduisit au refus de l'impôt et aux actes de brigandage sur les grandes routes. Le sultan Abou Zakaria, avant de se lancer dans sa grande expédition vers Tlemcen, se vit obligé de prendre des mesures sévères à leur égard. Il quitta Tunis en l'an 636 (1238-9) sous le prétexte d'une course contre les habitants de l'Aurès, et il envoya aux Haouara l'ordre de lui fournir un contingent de troupes. Quand tous ces détachements furent arrivés au camp, il les fit tailler en pièces par ses Almohades et ses Arabes. Ceux qui échappèrent à la mort tombèrent presque tous dans l'esclavage; leurs richesses devinrent la proie du soldat; leur chef, Abou Taïeb Bara Ibn Hannach, y perdit la vie, et le petit nombre qui put se soustraire au massacre par la fuite resta dans un dénuement complet. Ce châtiment abaissa l'orgueil des Haouara, paralysa leurs forces, et les obligea à rester désormais dans l'obéissance (1).

Pendant le long règne de la dynastie hafsite, et jusqu'au moment de l'apparition des Turcs sur la côte d'Afrique, les historiens arabes de cette époque signalent, sans donner de détails, maintes révoltes de la part des populations habitant la contrée dont nous nous occupons. Marmol nous fournit à ce sujet un renseignement assez important :

« L'aïeul de Muley Hassen (XV[e] siècle de notre ère) fit fortifier, dit-il, le château de Constantine par un rénégat pour brider par là les habitants et les Arabes qui sont maîtres des campagnes de Constantine et sont les plus braves et les *plus illustres de l'Afrique*. On les appelle *Uled Hanexa*. (Hanencha). Car il contraignit leur chef de donner trois de ses fils en ôtage au roi de Tunis, à qui il faisait la guerre. »

Les Hanencha reparaissent encore sur la scène politique au moment où surgissent les Chabbia, sorte de marabouts qui, au nom de la religion, rallièrent autour d'eux toutes les populations arabes et berbères désireuses de se soustraire à la domination du gouvernement hafsite. Les Hannencha, qui comptaient dans

(1) Ibn Khaldoun, 2[e] vol. p. 302. Traduction de Slane.

leurs rangs beaucoup d'Arabes Soleïm, se placèrent avec empressement sous le nouvel étendard levé par un de leurs frères dans le pays de Tripoli, qu'ils avaient eux-mêmes habité précédemment.

Cet épisode remarquable du passé de la province de Constantine mérite d'être exposé avec détails. Je ne saurais mieux faire que de citer d'abord une partie des renseignements fournis par Ibn Khaldoun et Kaïrouani, auxquels j'ajouterai ceux que j'ai recueillis auprès des lettrés du pays au sujet des Chabbia, dont le rôle important me semble, de nos jours, ignoré par tous ceux qui s'occupent de l'histoire algérienne.

Une branche des Soleïm, nommée les Kaoub, desquels descendent les Allac et les Merdès, mélangés aux Oulhassa, Fezzara et aux Charen, se fixa, avons-nous déjà dit, dans la région qui s'étend depuis Gabès jusqu'au territoire de Bône. On comptait dans ses rangs la famille des Mohelhel, qui, d'après Ibn Khaldoun, étaient les plus braves cavaliers d'entre les Kaoub. La rivalité pour l'exercice du commandement fut cause de nombreuses dissensions entre les différents chefs de ces familles, et le gouvernement hafsite dût souvent céder devant l'ambition des plus ardents en leur accordant le pouvoir. L'un d'eux, Hedadj, ayant obtenu le commandement, se livra aux actes de la tyrannie la plus révoltante et permit à ses Arabes d'arrêter et de dévaliser les voyageurs sur les grandes routes. Leurs brigandages devinrent enfin insupportables, et le Sultan eût le dépit de voir son autorité méconnue et d'être obligé à payer une contribution à ce chef pour garantir le pays contre ses exactions. Hedadj se rendit à Tunis en l'an 1305 et entra un jour de vendredi dans la grande mosquée, sans ôter ses bottes. La congrégation fut scandalisée de voir profaner ainsi la maison de Dieu, et une personne, qui faisait la prière à côté de lui, se permit quelques observations sur l'inconvenance d'une pareille conduite. Hedadj prit aussitôt la parole et répondit : J'entre tout botté dans le palais du sultan ; pourquoi n'en ferai-je pas autant dans la mosquée ? Tous les assistants furent remplis d'horreur en entendant ces paroles, et, d'un mouvement unanime, ils se précipitèrent sur lui et le tuèrent dans la mosquée même.

Chaque fois qu'une révolte éclatait, les Kaoub se montraient au premier rang parmi les rebelles. Vers le commencement de l'an 1348, ils mirent le sultan Abou l'Hacen dans la nécessité de quitter Tunis pour marcher contre eux. Tant qu'il s'avança, ils reculèrent devant lui, mais, quand il fut arrivé près de Kaïrouan, ils lui livrèrent bataille, mirent ses troupes en pleine déroute et enlevèrent tous ses bagages avec ceux de son armée. Cette victoire, si funeste à la puissance du sultan, brisa l'autorité de l'empire. Les conséquences en furent immenses, car dès lors commença cette supériorité que les Arabes conservèrent toujours depuis sur les gouvernements établis en Afrique (1).

Khaled, chef d'une branche des Kaoub, exerça ensuite une puissance devant laquelle le Sultan de Tunis ne pouvait résister. Les Arabes s'emparèrent de toutes les campagnes de l'empire, et mirent le gouvernement hafsite dans la nécessité de leur concéder, en *icta* ou apanages, des villes, des impôts et des propriétés de l'Etat, de sorte que tout le pays en fut bouleversé. Ils continuèrent à empiéter sur l'empire jusqu'à ce qu'ils lui ravirent le pays ouvert et se firent accorder une grande portion des impôts fournis par les villes, les terres cultivées, les plaines, les plateaux et les régions dactylifères. A chaque instant, ils poussaient les princes du sang à la révolte, et marchaient avec eux contre la capitale, afin de pouvoir s'enrichir encore davantage aux dépens de l'Etat. Le Sultan tenta alors de leur susciter des embarras, et, ayant transmis leurs privilèges à leurs rivaux de la famille Mohelhel, il réussit à mettre la dissension entre ces tribus (2).

Un réformateur, ayant voulu faire cesser les brigandages qui désolaient les environs de Kaïrouan, rassembla autour de lui une communauté de marabouts et se mit à poursuivre tous ceux qui osaient commettre des crimes sur les grandes routes ; partout où il les rencontra, il les mit à mort. La haute renommée que s'acquit le réformateur par le succès de ses efforts excita la jalousie de sa propre tribu, les Beni Mohelhel, qui lui vouèrent une haine mortelle et résolurent sa perte. L'un des Mohelhel, l'ayant

(1) Ibn Khaldoun.

(2) Ibn Khaldoun, traduction de Slane.

amené à part sous le prétexte de lui parler en secret, profita de ce moment pour le tuer d'un coup de lance.

A la nouvelle de ce forfait, les familles rivales des Mohelhel crièrent vengeance contre les meurtriers, de sorte que la division se mit parmi les Kaoub. Un certain jour, pendant que les Mohelhel se trouvaient à une assemblée, dans l'intérieur du désert, leurs ennemis se jettèrent sur eux et les tuèrent tous. Le seul d'entre les enfants de Mohelhel, qui n'avait pas assisté à cette réunion, fut Taleb, et son absence lui sauva la vie.

Dès ce moment, une guerre des plus acharnées régna entre les diverses familles rivales. Vers la fin du XIVe siècle, lorsque Ibn Khaldoun terminait son grand ouvrage historique, Mohammed, fils de Taleb-Ibn-Mohelhel avait le commandement de sa tribu (1).

D'après la notice biographique qui m'a été communiquée (2), les Beni Mohelhel ben Kab fixèrent définitivement leur résidence à Chabba, ville située près de Mohedia, dans un canton appelé Kaboudia, l'ancienne *Caput Vada* où débarqua Belisaire. Dès ce moment, on désigna leurs descendants sous le nom patronymique de Chabbia, c'est-à-dire habitants de la ville de Chabba (3). Durant le XVe siècle, les Chabbia acquirent une influence qui prît une assez grande extension ; — El-Kaïrouani nous apprend, en effet, que le souverain de Tunis, Hacen-Soltan, s'étant perdu dans l'esprit de ses sujets, une révolte éclata de tous côtés contre lui. Le cheïk Arfa, marabout qui descendait du cheïk Sidi Mamoun, lequel descendait lui-même des Chabbia, se révolta à Kaïrouan et fit proclamer sultan un homme des Lemtouna appelé Yahia, qu'il fit passer pour un membre de la famille des Beni

(1) Ibn Khaldoun, traduction de Slane.

(2) Le manuscrit m'a été communiqué par Gaba, ancien kaïd des Nememcha, tué depuis dans un combat contre les Tunisiens.

(3) D'après la légende, voici l'origine de ce nom de Chabba :
Un prince, qui régnait jadis à Mohedia (l'antique *Caput Vada*), avait une jeune fille pour laquelle il construisit un palais de plaisance qui par la suite porta le nom de *Ksar Chabba*, c'est-à-dire : le château de la jeune fille.

Hafès venant de Moghreb. Le marabout dirigea les affaires en son nom. Plus tard ce Yahia, étant entré à Tunis à l'aide d'un travestissement, fut reconnu, arrêté sur le marché et décapité. Mohammed ben Abi-et-Taïeb, frère du cheïkh Arfa, prit alors l'autorité à Kaïrouan et continua la guerre contre le sultan Hacen, comme nous le verrons plus loin.

Toutes les populations remuantes de l'Ifrikia, ayant embrassé la cause des Chabbia, formèrent en peu de temps une puissante confédération parmi laquelle on comptait les grandes tribus des Dreïd, Oulad Saïd, Oulad Bellil, de la Tunisie, et tous les descendants des Soleïm et des Hilal, c'est-à-dire les Hanencha-Merdès, etc., habitant les plaines qui s'étendent de Tebessa à Constantine, ainsi que les berbères Haouara des régions montagneuses de l'Aurès. S'il y avait eu plus de cohésion entre toutes ces populations, il est possible qu'un nouvel empire se fut élevé sur les débris chancelants de celui des Hafsites ; mais la rivalité de pouvoirs, les fautes des Chabbia, les froissements d'amour-propre inévitables entre gens d'origines diverses, et surtout le caractère versatile des Arabes, qu'excitait davantage encore l'apparition des Turcs sur la côte d'Afrique, firent avorter les projets de monarchie des Chabbia, qui tombèrent avec autant de rapidité qu'ils en avaient mis pour arriver au pouvoir.

Sous le règne d'El-Hacen, les Arabes se ruèrent sur un grand nombre de villes qu'ils mirent au pillage, et le gouvernement hafsite, épuisé, ne put rien faire pour arrêter les révoltes qui éclataient de toutes parts. Le prince Rachid s'était rendu à Constantinople pour solliciter la protection du sultan Soliman contre son frère cadet El-Hacen, qui l'avait frustré de ses droits au trône. Kheïr ed-Din Barberousse persuada au monarque ottoman de se servir du nom de ce prince pour s'emparer lui-même de Tunis. En conséquence, on fit courir le bruit qu'on allait le rétablir dans ses Etats, mais au moment où il allait s'embarquer sur la flotte qu'il croyait destinée à l'y conduire, il fut arrêté et jeté dans une prison où il mourut. Kheïr ed-Din, poursuivant sa route, se présenta devant Tunis, annonçant qu'il allait mettre Rachid sur le trône. Les Tunisiens chassèrent aussitôt El-Hassen dont ils étaient las, et ouvrirent leurs portes aux Turcs ; mais

une fois maître de la ville, Kheïr ed-Din jeta le masque et déclara qu'il n'y avait plus d'autre souverain à Tunis que Soliman, sultan de Constantinople. Les Tunisiens, indignés, coururent aux armes, mais la force acheva ce que la perfidie avait commencé (1).

Kheïn ed-Din tâcha alors d'attirer à son parti les populations arabes de la campagne en flattant leur avidité et leur avarice. Il écrivit aux principaux chefs des Dreïd, des Hanencha et des Nemencha, qui n'étaient autres que les partisans des Chabbia, en leur envoyant des burnous de drap et des présents. Il leur annonçait que celui d'entr'eux qui pourrait saisir le sultan El-Hacen, et le lui amener, recevrait une récompense de *trente mille ducats*, tandis qu'au contraire celui qui protègerait son évasion, outre qu'il encourrait son indignation, aurait à subir sa vengeance. Les Arabes répondirent que les sultans de la famille des Beni Hafès avaient coutume de leur donner annuellement des subsides convenus en espèces et en denrées, et que si Kheïr ed-Din voulait se soumettre aux mêmes usages, il passeraient à son service. Kheïr ed-Din, satisfait de cette ouverture, leur fit dire qu'il consentirait volontiers à leur payer les redevances établies en leur faveur, à condition qu'ils ne feraient point de tort à ses sujets (2).

Les pourparlers entre les Turcs et les Arabes en étaient à ce point, quand arriva du pays des chrétiens une flotte portant une nombreuse armée. C'était El-Hacen qui, sur les conseils d'un renégat gênois, du nom de Ximea, avait demandé ce secours à l'empereur Charles-Quint, en promettant de se déclarer son vassal. Kheïr et ses Turcs, battus et chassés de Tunis, se retirèrent dans l'intérieur du pays, d'où ils gagnèrent Bône, et de là se rendirent à Alger les uns par mer, les autres par terre.

Hassen venait donc de remonter sur le trône de ses ancêtres, mais à peine l'Empereur eût-il quitté Tunis avec ses troupes, que plusieurs graves insurrections éclatèrent dans le pays. Les populations ne pouvaient pardonner à El-Hassen d'avoir réclamé

(1) El-Kaïrouani. Pélissier.
(2) R'azaouat. Sander Rang.

l'assistance d'un prince chrétien pour se reconquérir son trône (1).

Sidi Arfa, marabout des Chabbia, rallia alors de nouveau autour de lui, au nom de la religion musulmane compromise, tous les fanatiques du pays. Les Hanencha envoyèrent leurs guerriers pour venir en aide au chef religieux dont ils reconnaissaient la suprématie.

Cependant El-Hacen rassembla ses troupes et les auxiliaires chrétiens restés à son service, et tenta de reprendre Kaïrouan des mains des Chabbia. Les habitants de cette ville, informés de sa venue, firent une sortie pendant la nuit et entourèrent son camp. Le Sultan ne put se sauver qu'en s'ouvrant un passage à travers leurs rangs et en abandonnant ses bagages qui devinrent la proie des Chabbia. La plupart de ses soldats ayant passé à l'ennemi au moment de l'action, El-Hacen, indigné de sa défaite, jura de n'en pas rester là, et se promit bien d'employer, pour réduire les gens de Kaïrouan, le secours des Chrétiens, comme il l'avait fait déjà pour ceux de Tunis lorsqu'ils s'étaient aussi révoltés contre lui. A cet effet, il s'embarqua pour l'Europe en 1542 afin de demander une armée, mais, pendant son absence, son fils Ahmed se fit proclamer sultan à sa place. El-Hacen, à cette nouvelle, prodigua de l'argent et revint vers Tunis avec une flotte considérable portant plusieurs milliers d'aventuriers recrutés à Naples ; mais il fut battu et, lui-même, conduit prisonnier devant son fils, qui, pour ne pas le faire périr, se borna à lui faire crever les yeux.

Mouley Ahmed ne put jouir longtemps de son usurpation ; il eût à lutter soit avec les Espagnols qui occupaient la Goulette, soit contre les Arabes de l'intérieur en révolte. Mais ce prince, le dernier de la dynastie hafsite, allait avoir à combattre un ennemi plus redoutable encore.

Ali Pacha, gouverneur d'Alger, qu'une vieille inimitié animait contre lui, pénétra sur le territoire tunisien. Mouley Ahmed se porta à sa rencontre, mais le combat lui fut fatal, et il se vit

(1) Kaïrouani et Annales tunisiennes, de Rousseau.

forcé de fuir au sein de la garnison espagnole de la Goulette, préférant se livrer aux Chrétiens que de tomber au pouvoir des Turcs (1).

Il est inutile d'entrer ici dans de plus longs détails au sujet des événements qui se produisirent encore sur divers points du littoral de Tunis et de Tripoli où Philippe II et Don Juan d'Autriche effectuèrent de nouveaux débarquements pour y détruire l'influence turque. Peut-être en seraient-ils venus à bout si la perspective de conquêtes plus faciles et surtout celle d'immenses richesses à acquérir n'avaient, à cette époque, attiré tous les regards vers l'Amérique.

L'Afrique dès lors délaissée par les nations chrétiennes, les corsaires turcs allaient y fonder cette redoutable puissance maritime qui pendant si longtemps devait désoler le bassin de la Méditerranée.

Nous venons, dans ce qui précède, d'anticiper sur les événements, mais nous devons cependant revenir quelque peu sur nos pas afin de signaler ici un document espagnol, tiré des archives royales de Simancas, qui nous éclairera sur la situation du pays à l'époque où nous sommes arrivés, en même temps qu'il résoudra une question importante et souvent controversée : celle de la date de l'entrée des Turcs à Constantine.

Charles-Quint ayant terminé heureusement son expédition contre Tunis durant l'été de 1535 et au moment de rentrer en Europe, avait envoyé une partie de sa flotte s'emparer de la ville de Bône, dans laquelle il fit laisser un millier d'hommes sous le commandement de Don Alvar Gomez Zagal. Cet officier devait parler parfaitement la langue arabe puisqu'il avait servi d'interprète à Charles-Quint pendant son séjour à Tunis. Dès qu'il se fut installé à Bône, il entra donc en relations avec les indigènes des environs, afin de se procurer des vivres frais pour sa troupe et recueillir en même temps des renseignements sur la contrée.

Dans un rapport qu'il adresse de Bône à l'Empereur, à la date

(1) Kaïrouani et Annales tunisiennes, de Alph. Rousseau.

du 13 septembre 1535, il rend compte de la prise de possession de la ville, le 24 août, n'ayant éprouvé qu'une faible résistance de la part des Maures et des Turcs qui l'occupaient. « Les habitants de la ville, dit-il, se sont presque tous retirés à Constantine ; les autres ont cherché un refuge dans les montagnes voisines. Quelques-uns même avaient accompagné Barberousse à Alger, mais ceux-là sont revenus et si je dois croire ce qu'ils m'ont dit, Barberousse ne s'y trouve plus ; il s'est embarqué sur ses galères. Ils m'ont appris aussi que de *mille Turcs de ceux qui sont venus par terre de Tunis se sont emparés de Constantine et que Hassein Agha les commande*. Ce sont 200 de ces mêmes Turcs qui ont poussé une pointe jusqu'à Bône ; ils espéraient, comme je l'ai dit à V. M., s'en rendre maîtres facilement et l'occuper au nom de Barberousse (1). »

Zagal parle aussi dans le même rapport de l'entrevue qu'il a eue avec le fils d'Abd-Allah, cheikh des Merdès, l'un des chefs les plus puissants de la grande tribu des *Hannécha* (Hanencha).

Enfin, un mémoire rédigé à la même époque par Bernardino de Mendoza sur les chefs indigènes du royaume de Tunis mentionne également les cheikhs des Hanencha et de quelques autres tribus appartenant aujourd'hui à l'Algérie. Je crois utile de reproduire ici la traduction textuelle de ce document (2).

« Les cheïkhs des Oulad Soultan et Mansour ben Fat ben

(1) Peu de jours après le débarquement des Espagnols, 200 Turcs, soutenus par 500 Arabes à cheval et 200 à pied vinrent les attaquer.

Un turc blessé et fait prisonnier déclara à Zagal qu'ils se présentaient pour entrer dans la ville, pensant que les Espagnols l'auraient abandonnée.

(2) Ces précieux documents m'ont été communiqués par M. Elie de la Primaudaie dont je ne saurais trop reconnaître l'obligeance et l'empressement à favoriser mes recherches historiques.

M. de la Primaudaie a coordonné et traduit tous les papiers que nous possédons sur l'occupation espagnole en Afrique. Il est regrettable que cet utile et splendide travail n'ait pas encore été publié.

Ali ben Iahïa ont mille lances et sont dans les dépendances de Bône (1).

Les Oulad Iakoub ont trois cheïkhs qui commandent à 1700 cavaliers ; de cette manière le cheïkh Abd-Allah ben Ahmed ben Mahdi qui est le principal, commande 1000 lances. Ses douars sont situés à Tougourt et Biskra, dans le Sahara. Ce chef est de l'opinion de Barberousse (2).

Le second se nomme Ahmed ben Khaled qui commande 200 lances ; ses douars sont avec ceux de l'autre (3).

Le troisième est Ahmed ben Hax (Hadj) Talem qui commande 500 lances et qui a ses douars au même endroit (4).

Dans Constantine, il y a trois chefs Douaouda ; ils peuvent réunir 10000 cavaliers. L'un est le chef des Oulad Saoula, l'autre est des Oulad Çubba et l'autre des Oulad Ayxa (5). Leurs douars sont situés depuis Constantine jusqu'auprès de Bougie ; ils sont tous Arabes, nombreux ; ils ont une nombreuse infanterie bien que mal armée et peu estimée dans ce pays. Il y a aussi parmi ces Arabes quelques cheïkhs et personnages principaux parce qu'ils obéissent aux trois cheïkhs sus-nommés.

Les Hanencha ont deux cheïkhs, le principal s'appelle El-Merdessi ben Nacer ben Ahmed Merdez ; il commande à 1,000 lances. Ses douars sont situés à deux journées de Bône au Sud

(1) Le nom du chef est pris ici pour celui de la peuplade à laquelle il commandait. Il sera question plus loin des Oulad Soltan et de ben Mansour, seigneurs Harar des Hanencha.

(2) Oulad Yakoub ben Ali, chef des Douaouda qui ont commandé pendant des siècles tout le Sahara de Biskra. Le kaïd Si Ali bey est actuellement le chef des derniers membres de cette famille.

(3-4) Membres de la même famille des Douaouda, commandant aux Arabes des Riah, qui occupent le Sahara de Constantine.

(5) Les Oulad Soula, frères des précédents, descendants de Soula fils de Iacoub ben Ali chef des Douaouda, Arabes de la grande tribu des Riah existent encore de nos jours dans le cercle de Biskra. Les Oulad Seba et non *Çubba*, comme l'ont écrit les Espagnols, descendendant aussi d'un chef Douadi, sont par conséquent les frères des précédents et existent aux mêmes lieux. Les Oulad Aissa, branche de la même famille.

dans un lieu qu'on appelle Tebessa qui renferme 15 maisons (1). L'autre cheïkh s'appelle Abd-Allah ben Souda ; il commande 1,500 lances ; ses douars sont situés avec les autres (2).

Après cette digression indispensable pour l'intelligence de ce qui va suivre, nous reprendrons notre récit.

Le 3 septembre 1573, Sinan Pacha, que l'on dit rénégat milanais de la famille des Visconti, s'était emparé de Tunis avec le concours des contingents mis à sa disposition par les Pachas d'Alger, de Tripoli et de Kaïrouan. La garnison espagnole qui se trouvait dans cette ville était toute entière passée au fil de l'épée.

Pendant que les Turcs prenaient possession de leur conquête, les populations des campagnes, livrées depuis longtemps à elles-mêmes, continuaient à vivre dans une anarchie extrême. L'autorité spirituelle des marabouts Chabbia était cependant reconnue par un certain nombre de tribus très-divisées d'intérêt, mais animées par le même désir d'indépendance et de haine contre l'étranger. Durant cette phase de bouleversements politiques, les populations avaient senti la nécessité de se grouper pour se protéger mutuellement. Peut-être aussi le sentiment si puissant de fanatisme religieux, si ce n'est celui de nationalité ou de race, avait-il contribué à rallier ces tribus autour des Chabbia prêchant avec acharnement la guerre sainte aussi bien contre les chrétiens que contre les Turcs.

Au moment où Dragut Pacha s'était emparé de Tripoli, les Chabbia étaient toujours maîtres de Kaïrouan où Sidi Arfa leur grand chef avait, ainsi que nous l'avons dit plus haut, établi le centre d'action de son ordre religieux. On se rappelle les brillants succès remportés par ses adhérents sur le prince Hafsite el-

(1) El-Merdassi ben Nacer est l'un des membres de la famille des Harar des Hanencha qui fait l'objet de mon travail.

(2) Cet Abd-Allah, ancêtre de la famille des Ben Chennouf actuellement à Biskra commandait à la fraction des Oulad Soula qui à cette époque habitaient les environs du Kaf et les plaines de nos Oulad Iahïa ben Taleb de Tebessa.

Hacen ; mais Sidi Arfa était mort depuis. Son frère Si Mohammed Taïeb qui lui avait succédé, bien qu'incapable de se maintenir sur le piédestal où la renommée du défunt l'avait hissé, conçut le projet ambitieux de fonder une dynastie nouvelle appelée à recueillir l'héritage des Hafsites. Aveuglé par un fanatisme outré, il commença par empêcher ses partisans d'entretenir aucune relation avec quiconque ne reconnaîtrait point son autorité spirituelle. Il poursuivait avec acharnement non-seulement ceux qui lui étaient hostiles ou qui affectaient à son égard l'indifférence, mais encore tout ce qui était autre chose que lui-même, affichant la prétention de tout asservir à sa volonté.

Ces mesures tyranniques firent de nombreux mécontents parmi les citadins de Kaïrouan qui déjà fatigués des nombreuses guerres soutenues contre les princes Hafsites, et voyant en outre les idées religieuses de leur chef si étrangement exploitées par des passions violentes et des intérêts d'ambition personnelle, ne trouvèrent, pour avoir enfin la paix, d'autre stratagème que de se délivrer complètement des Chabbia. Ils se donnèrent donc à Dragut Pacha, maître de Tripoli, lequel ayant adroitement réussi à s'emparer de Si Mohammed Taïeb, le fit pendre, sans autre formalité, au mât d'un bâtiment, moyen énergique fréquemment mis en pratique par les Turcs pour se débarrasser des des hommes gênants.

La famille et les adhérents des Chabbia contraints dès lors de s'exiler pour échapper au triste sort qui les menaçait aussi, allèrent au loin vivre parmi les tribus arabes. Abd es-Samed Chabbi, fils du supplicié Mohammed Taïeb, sut habilement éveiller en sa faveur la sympathie de la tribu des Dreïd déjà très-attachée aux Chabbia, en lui faisant le récit des malheurs de sa famille, victime des Turcs, qui rêvant la conquête du pays avaient mis à profit l'inconstance et la versatilité des gens de Kaïrouan.

De proche en proche, la multitude grossière et capricieuse des nomades accourt et tourbillonne autour de lui. Il excite l'attention de l'immense auditoire qui l'entoure, et les tribus, ne demandant qu'un drapeau pour justifier leur indépendance, délibèrent et le proclament l'Emir des Arabes. Le fameux *Bey el-Amma, le Bey du peuple* -- Ali ben R'edahoum, qui révolutionnait la Tunisie il y a peu d'années, et les nombreux aventuriers que nous avons vus si souvent, depuis notre conquête, se lever en Algérie comme champions de l'indépendance indigène, n'ont pas débuté autrement.

L'Emir Abd es-Samed Chabbi soutenu énergiquement par la puissante tribu des Dreïd, qui remplit dès lors auprès de lui l'office de *mezarguia* (lanciers) garde du corps, fit rapidement reconnaître son autorité par les Oulad Saïd, les Oulad Rezeg, les Oulad Manâ, les Hamama et tant d'autres tribus remuantes de la région tunisienne. Pénétrant ensuite sur le territoire qui appartient actuellement à l'Algérie, il se présenta comme médiateur entre les populations hostiles se disputant la prééminence et surtout comme protecteur du territoire menacé par les envahissements des Turcs. Les Hauencha, Nememcha, Harakta et même les montagnards de l'Aurès, déjà alliés aux Chabbia, entrèrent sans hésitation dans cette vaste ligue offensive et défensive.

A cette époque les Douaouda, personnages de la puissante tribu nomade des Riah, ayant à leur tête la famille féodale des Bou Okkaz, étaient maîtres des immenses plaines qui entourent Constantine où elles venaient camper pendant l'été lorsque les chaleurs les chassaient du Sahara de Biskra également sous leur dépendance. Profitant de ce que la majeure partie des Douaouda avait émigré en ce moment vers le Sud selon son habitude, les Chabbia refoulèrent facilement les Oulad Soula, l'une des tribus des Bou Okkaz qui s'était attardée aux environs de Constantine. A cette nouvelle, les Douaouda arrivèrent à la hâte au secours de leurs frères menacés et le choc violent des deux flots de population se disputant la possession de la contrée eût lieu dans la plaine de Ksar Teïr, chez les Rir'a, un peu au Sud de Sétif. Après des efforts inouis de part et d'autres et plusieurs jours de combats acharnés, les deux partis harrassés de fatigue, jugèrent qu'il était préférable et plus sage de mettre fin à la lutte en se partageant amicalement le pays. L'Oued Roumel (1) dès lors, servit

(1) C'est plutôt l'Oued Bou Merzoug qui faudrait dire, mais le nom

de limite entr'eux; les Chabbia eurent par cette convention la partie orientale et les Douaouda le côté opposé, c'est-à-dire de Constantine à Sétif.

La famille féodale des Bou Okkaz ayant pris en quelque sorte sous sa protection le peu de Turcs qui se trouvaient à Constantine, ceux-ci ne furent point inquiétés pour le moment. Encore trop faibles pour intervenir dans cette grande lutte de populations à populations se disputant la prééminence, la prudence leur faisait un devoir de se renfermer dans le rôle de spectateurs complètement neutres.

Cette question de frontières ainsi réglée, l'autorité des Chabbia s'étendit sans nouvelle contestation dans le pays qui leur était réservé par le traité et l'impôt religieux leur fut payé par les populations avec assez de régularité. En hiver, ils s'enfonçaient vers le Sud auprès des oasis du Djerid et aussitôt que les chaleurs de l'été commençaient à rendre le Sahara inhabitable, ils revenaient avec leurs tribus nomades reprendre leurs campements dans les régions des pâturages du Tell, comprises depuis les plaines de Tunis jusqu'aux environs de Constantine.

Dans le Kitab el-Adouani nous trouvons le récit des divers épisodes de guerres que la confédération des Chabbia soutint contre les premiers pachas de Tunis. Invité à contenir les Troud nomades sahariens qui venaient commettre des brigandages sur les terres soumises aux Osmanlis, le chef des Chabbia répondit un jour au Pacha : « Loin de t'obéir, je déclare devant Dieu que « si les chrétiens te faisaient encore la guerre, j'irais me placer « de leur côté pour te combattre aussi. »

A cette réponse arrogante, le Pacha mit sur pied un corps de troupes considérable qui essaya de surprendre les Chabbia, campés en ce moment à Aïn Chabrou, aux environs de Tebessa. Mais ceux-ci avertis de la marche de l'armée ennemie eurent le

de Roumel est beaucoup plus connu. Le Bou Merzoug est un affluent du Roumel, c'est-à-dire que les deux rivières se joignent à deux kilomètres environ en amont de Constantine. Je tiens de la tradition locale que le campement des Chabbia auprès de cette ville était à Aïn Fezguia et aux sources du Bou Merzoug.

temps de se préparer à la résistance. Ils repoussèrent en effet les Turcs et les poursuivirent l'épée dans les reins jusqu'à Badja, leur tuant beaucoup de monde. Là ne s'arrêta pas la colère des Chabbia, ils dévastèrent les campagnes tunisiennes dont la population épouvantée prenait la fuite à leur approche. Pour obtenir la paix, le Pacha fut obligé de traiter avec eux et de leur abandonner la libre possession d'une grande partie du territoire.

Les campements habituels de Abd es-Samed Chabbi, étaient à Aïn Fesguia, le long du Bou Merzoug jusqu'à Constantine, ou bien à Aïn Chedjera au pied du Djebel Dyr. Il avait cependant une grande prédilection pour Aïn Chabrou et la plantureuse vallée de la Meskiana à proximité de Tebessa ; c'était là du reste qu'il avait installé ses Dreïds lui servant de garde particulière. Les Dreïds fondèrent sur ce point le village de Oukès pour leur servir de magasin où ils entreposaient ce qu'ils possédaient.

Pendant les émigrations périodiques de Chabbia, comparables aux mouvements de la marée, un personnage vénéré, Sidi Abd el-Hamid, l'ancêtre des marabouts qui depuis habitent la zaouïa de Khanga, rendait la justice aux nomades. Une immense tente connue sous le nom de *beït Chereâ* — la tente de justice — était transportée et dressée au milieu des campements et là, comme aux *grandes assises* de notre moyen-âge, se réglaient en public toutes les questions religieuses, politiques et d'intérêt général (1). Le beït Chereâ servait aussi au besoin de refuge et d'asile inviolable aux criminels.

La république pastorale des Chabbia devenait de jour en jour plus puissante et menaçait de tenir en échec les efforts des Turcs tendant à s'immiscer dans les affaires du pays; mais un

(1) Le manuscrit qui m'a été communiqué dit que le beït Choriâ était une immense tente en poil, dont chaque pièce la composant avait été tissée et offerte par l'une des tribus de la confédération. Les montants étaient garnis de plaques de fer; de nombreuses inscriptions et sentences découpées dans une étoffe de drap de couleur voyante étaient cousues sur les parois intérieurs. Dans la tente était déposé un coffre renfermant les livres sacrés.

crime atroce dont se rendit coupable Abd es-Samed Chabbi, fut le signal de la rupture du lien qui, jusqu'alors, avait retenu comme réunis en un faisceau les nombreuses tribus remuantes faisant partie de la confédération. Le légiste Sidi Abd el-Hamid, dépositaire, ainsi que nous l'avons déjà dit, de la *Tente de Justice* avait acquis, par l'impartialité de ses sentences, et par son caractère exemplaire, une influence qui portait ombrage au chef Chabbi. A maintes reprises celui-ci s'était vu arrêté devant l'asile inviolable où se réfugiaient des gens poursuivis par ses rigueurs. Il fallait à tout prix à cette nature barbare un pouvoir sans contrôle et n'hésitant pas sur le choix des moyens pour satisfaire son ambition, il assassina Sidi Abd el-Hamid et douze membres de sa famille, frères, fils ou neveux, qu'il avait réuni chez lui dans un repas solennel. Moubarek, le plus jeune des fils du légiste, survécut seul à ce massacre odieux ; on le conduisit secrètement à Khanga, dans l'Aurès, où plus tard il se mit à la tête d'une zaouïa qui, de nos jours, jouit encore d'un grand renom parmi les indigènes.

L'acte sanguinaire de Chabbi lui désaffectionna les populations. Plusieurs familles influentes, notamment celle des Hanencha, lasses de leur rôle secondaire et surtout travaillées par la politique dissolvante des Turcs, se mirent à la tête de leurs partisans et réussirent à s'affranchir de la suprématie des Chabbia. Comme à un signal donné, en effet, la plupart des chefs Chabbia périssaient à la fois d'une manière tragique sur les divers points où ils se trouvaient disséminés. Les uns tombaient sous les coups des Hanencha qui les avaient attirés dans un guet-à-pens ; d'autres saisis inopinément par les Turcs de Tunis, avaient la tête tranchée ; les derniers enfin attaqués par un détachement de troupes turques sorti à l'improviste de Constantine avec le soutien des nomades des Douaouda, étaient obligés de livrer un combat des plus terribles à Guiber chez les Nemencha. Dans la poursuite, le plus jeune des fils d'Abd es-Samed, tomba entre les mains des Turcs et de leurs alliés. Aussitôt les esclaves nègres de Chabbi, par un retour offensif furibond, réussirent à sauver leur jeune maître, mais en se faisant tuer jusqu'au dernier à l'endroit qui depuis a porté le nom Fedj el-Ousfan — le *Col des Nègres* — en souvenir de ce beau dévouement.

Abd el-Samed abandonné de la plupart de ses partisans, n'ayant plus avec lui que les montagnards, se réfugia au Djebel Cherchar, où il fonda une mosquée dans la vallée de l'Oued Biger au milieu de la population des Beni Barbar. Pendant quelques années il fit encore des incursions sur les pays voisins, mais ayant fini pas perdre tout espoir de reconquérir son ancienne influence, menacé en outre d'être livré à ses ennemis, il se décida à aller à Touzer dans le Djerid, chercher un asile plus éloigné et par conséquent plus sûr. Hamida, son cousin, se maintint encore chez les Beni Barbar, mais les habitants de l'Aurès s'étant révoltés contre lui, le forcèrent de se réfugier sur l'un des pics les plus élevés de la montagne. Sa femme, nommée Markouda, se tua en glissant du haut d'un rocher bien connu dans le pays qui a depuis conservé son nom. Quant à Hamida, il parvint à s'échapper et alla rejoindre ses cousins dans le Djerid tunisien. Les Chabbia proprement dit ont presque disparu de la scène du monde ; les derniers membres de cette famille qui exerça un si grand ascendant autour d'elle et finit par rivaliser de puissance avec les princes tunisiens et les pachas d'Alger, sont aujourd'hui réduits à la misère, obscurs et dispersés un peu sur tous les points, tant chez nous qu'en Tunisie.

Nous avons dit plus haut que les Turcs, prêludant à leur tortueuse politiqne de division et de discorde, n'avaient pas été étrangers à la scission qui se produisit parmi les membres de la confédération des Chabbia. En effet, la tradition locale rapporte que Khaled, surnommé *bou Zerouda — l'homme à la cotte de mailles* — chef Harar qui commandait à cette époque les Hanencha, eût des relations intimes avec le pacha de Tunis et que sa femme — chose étrange dans les mœurs arabes — envoyée en mission auprès de la femme du Pacha, rentra chez elle rapportant de riches présents et *des fusils*, armes qui n'étaient pas encore répandues chez les indigènes. Peu de temps après, un groupe de chefs Chabbia attiré chez les Hanencha pour y percevoir l'impôt, furent accueillis comme d'habitude avec des marques de respect, mais pendant qu'ils dormaient

séparés dans diverses tentes on les massacra tous sans pitié.

Auprès des chefs féodaux du beït Bou Okkaz, les Turcs avaient également intrigué pour s'en faire des alliés. Quoiqu'il en soit, la grande confédération présidée par les Chabbia se disloqua, se morcela par le fait d'un besoin d'indépendance spontané conseillé sans doute par la politique turque et qui surgit à la fois chez tous les fédérés.

Nous avons déjà vu dans ce bouleversement général quel fut le rôle des Hanencha ; les Nemencha réunis autour de Resgui ben Amara Rechachi, un de leurs notables, formèrent un noyau à part ; les Harakta avec leur cheikh Aïssa en firent autant. La famille influente des Ben Merad aux Guerfa, celle de Amar el Aouèr el Amrani dans l'Aurès, voulurent également avoir leur place au soleil. Chaque groupe prenant les armes choisissait l'emplacement qui lui convenait, refoulait quiconque le gênait, était ensuite chassé lui-même par un voisin plus puissant. Il fallut plus d'un siècle de luttes pour que chaque agglomération put s'asseoir définitivement sur un point et former la tribu. Familles berbères, douars arabes, se mélangeaient, s'unissaient dans un intérêt commun et de là cette confusion extrême qui existe aujourd'hui pour déterminer l'origine des éléments hétérogènes composant les tribus qui prirent part à ces oscillations des XVII et XVIIIe siècle dans la province de Constantine.

Tous ceux qui avaient rempli auprès des Chabbia un rôle officiel quelconque furent en butte aux persécutions des populations qui avaient jadis subi leur autorité ; ainsi les Nehed et les Khoumir d'origine arabe, jadis collecteurs d'impôts des Chabbia dans le Sahara, étaient traqués comme des bêtes fauves et forcés de se réfugier sur le littoral, dans les montagnes, auprès de La Calle où nous les retrouvons encore aujourd'hui.

Les Dreïd, gardes du corps des Chabbia, plus maltraités que les autres, étaient dispersés de tous côtés en Algérie et en Tunisie. La vallée de la Meskiana et la plaine de Béhira Touila qui leur étaient attribuées comme apanages pour leurs cultures, tombaient en d'autres mains. Quelques Dreïd cependant purent se maintenir à Oukès, près de Tebessa, leur dernier asile. Oukès jouera souvent un rôle important dans le cours de ce récit, je

crois par conséquent utile, dès à présent, de faire bien connaître cette localité au lecteur (1).

Oukès est situé chez les Nememcha dans un angle formé par deux montagnes : le Djebel Mesteri et le Djebel Gaga qui en se greffant l'un sur l'autre, laissent entre leurs deux derniers contreforts une vallée longue d'environ trois kilomètres et large de quatre à cinq cents mètres au maximum. Ces montagnes sont absolument déboisées sur la face qui regarde Oukès ; la pente en est tellement raide que leurs flancs n'ont pas conservé un atôme de terre végétale et qu'aujourd'hui les habitants du village pour s'épargner la peine de porter chez eux le bois qui leur est nécessaire, vont faire leurs coupes sur le haut des montagnes et jettent ensuite sur la pente leurs fagots qui arrivent à Oukès avec la rapidité de l'avalanche. En raison de cette pratique séculaire, il s'est formé sur la déclivité du Djebel Mesteri un glissoir qui porte le nom de *chemin du bois* طريق الحطب.

Charles Féraud,
Interprète principal de l'Armée.

A suivre.

---

(1) Les gens du pays écrivent ce nom tantôt اكس *Akès*, tantôt وكس *Oukès*. J'ai adopté la dernière orthographe parceque c'est ainsi que ce nom est généralement prononcé par les indigènes.

Les Européens qui toujours estropient et défigurent les noms étrangers l'appellent *Youks*, et c'est ainsi qu'on l'a transcrit sur la plupart des cartes de la province de Constantine.

CHRONIQUE

Le 11 avril dernier, à l'occasion de la réunion des délégués des sociétés savantes des départements à la Sorbonne, M. de Fourtou, ministre de l'instruction publique, des cultes et des beaux arts, a remis la croix de chevalier de la Légion-d'Honneur, à l'un de nos sociétaires, M. Octave Teissier, membre non résident du comité des travaux historiques, et archiviste de la mairie de Marseille. M. Teissier qui a longtemps appartenu au personnel de l'administration civile de l'Algérie, où il a laissé d'excellents souvenirs, est connu par de remarquables travaux historiques sur la Provence et principalement sur la ville de Toulon où il a rempli pendant plusieurs années les fonctions de receveur municipal. On lui doit aussi une géographie élémentaire de l'Algérie.

A l'occasion de la même solennité, deux travailleurs algériens ont été nommés officiers d'académie : M. Albert Devoulx membre fondateur de notre société, correspondant du ministère de l'instruction publique pour les travaux historiques, etc., et M. Papier, minéralogiste, contrôleur du service des tabacs à Bône (Algérie). Voici, d'ailleurs, d'après le *Journal officiel*, le procès-verbal de la séance du 11 avril dernier, dans laquelle a eu lieu à la Sorbonne, la distribution des récompenses accordées aux membres des sociétés savantes des départements.

Aujourd'hui (samedi 11 avril) a eu lieu à midi, à la Sorbonne, sous la présidence de M. de Fourtou, ministre de l'instruction publique, des cultes et des beaux-arts, la distribution des récompenses accordées aux membres des sociétés savantes des départements.

Ont pris place autour du ministre : M. A. Desjardins, sous-secrétaire d'Etat ; MM. le marquis de La Grange, Le Verrier, L. Delisle, présidents des trois sections du comité des travaux historiques et des sociétés savantes ; Léon Renier, Milne-Edwards, Lascoux, vice-présidents ; Chabouillet, Blanchard, Hippeau, secrétaires de ces trois sections ; MM. Chasles, Daubré, Delafosse, Desnoyers, membres de l'institut ; M. le général commandant l'école polytechnique ; MM. Vieille, Théry, Boutarie, A. Bertrand, de Guilhermy, Emile Chasles, Delavillegile ; Aylies, chef du cabinet du ministre.

Dans la nombreuse réunion qui occupait l'amphithéâtre, on remarquait MM. Mourier, vice-recteur ; Faye, Quet, Eicchoff, Garsonnet, Beaussire, de la Saussaye, Chapuis, Lescœur, Abel Desjardins, Maggiolo, Gervais, Hébert, Deltour, Jourdain, Levasseur, Petit, Clément de Ris, Barbet, de Beaurepaire, Morand, Octave Teissier, Charles Cournault, Aurès, Aymard, de Mellet, Faivre, Hesse, Favre, l'abbé Aoust, Mulsant, l'abbé Cochet, Raulin, Benloew, de Backer, G. Rey, Bellaguet, A. Mourier, Tardif, baron de Watteville, Magnabal, Servaux, Sanson, etc.

M. Chabouillet, secrétaire de la section d'archéologie, a lu un rapport sur les travaux les plus récents de la Société des antiquaires de l'Ouest à Poitiers, de la Société d'histoire et d'archéologie de Châlon-sur-Saône et de la commission archéologique de Narbonne, sociétés qui ont obtenu chacune un prix de 1.000 fr. et une médaille de bronze.

M. Blanchard, secrétaire de la section des sciences, a présenté à son tour l'exposé des travaux des savants qui ont mérité des médailles d'or et d'argent. Voici les noms de ces lauréats :

Médailles d'or.

MM.

L'abbé Aoust, professeur à la faculté des sciences de Marseille. — Travaux de mathématiques.

Bornet, d'Antibes.— Recherches sur les lichens.

Le docteur Fines, de Perpignan. — Travaux de météorologie.

P. Millière, de Cannes. — Travaux sur les métamorphoses des Lépidoptères.

Médailles d'argent.

MM.

Allegret, professeur à la faculté des sciences de Clermont. — Travaux de mathématiques.

Borelly, astronome adjoint à l'observatoire de Marseille. — Travaux d'astronomie.

Chantre, sous-directeur du musée d'histoire naturelle de Lyon. — Travaux de géologie.

Collenot, de Semur. — Géologie de l'Auxois.

Delfortrie de Bordeaux.— Travaux de paléontologie.

Giraud, directeur de l'école normale primaire d'Avignon.— Travaux de météorologie.

Lennier, conservateur du musée d'histoire naturelle du Havre. — Travaux de zoologie.

Massieu, professeur à la faculté des sciences de Rennes. — Travaux de mécanique.

Péron, adjoint à l'intendance de Montauban. — Géologie de l'Afrique.

Puchot, préparateur de chimie à la faculté des sciences de Caen. — Recherches sur les alcools.

Enfin, M. Hippeau, secrétaire de la section d'histoire, a fait connaître les publications qui ont valu un prix de 1.000 fr. et une médaille de bronze à la Société des antiquaires de Picardie, à la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne à Auxerre, et à la Société d'émulation de Montbéliard.

Après la lecture de ces trois rapports, M. le Ministre a pris la parole et prononcé le discours suivant :

Messieurs,

Vos travaux, un moment ralentis par les douloureux événements qui ont frappé notre pays, ont repris depuis longtemps déjà leur ancienne activité. Cet heureux mouvement, attesté par le nombre toujours croissant de vos publications, se révèle en ce moment de toutes parts. Je voudrais qu'il me fût possible d'en étudier avec vous les diverses manifestations. J'aimerai à en tracer ici le tableau, à exposer une à une les œuvres si variées de ces savantes sociétés qui poursuivent, d'un bout à l'autre de la France, avec tant de persévérance et de succès, les recherches de l'histoire, de l'archéologie et de la science. Mais vous me pardonnerez, messieurs, de ne pas céder à cette tentation. Outre que je ne saurais suffire à une pareille entreprise, je m'exposerais, en l'essayant, à un péril qu'il convient d'écarter. Dans cette vaste revue, en effet, il me serait difficile de n'oublier personne, et je serai ingrat si j'oubliais quelqu'un.

Qu'il me soit du moins permis de m'associer à mon tour à tous ceux qui n'ont pas cessé, depuis près de quarante années, d'encourager vos efforts et de signaler vos services. Et il ne faut pas seulement, messieurs, rappeler aujourd'hui à l'attention publique tout ce qu'on vous doit de découvertes heureusement accomplies, d'erreurs dissipées, de vérités rétablies, de monuments précieux arrachés à la destruction. Il est nécessaire, pour vous rendre plus complètement hommage, d'envisager de plus haut votre action, et de montrer l'influence qu'elle peut exercer sur le mouvement général des idées et des faits.

C'est un penchant naturel à l'homme de rechercher ses origines, d'explorer son passé, de remonter aux sources les plus lointaines de son existence et de suivre, en quelque sorte, à travers les mille détours qu'elle a parcourus jusqu'à lui, la vie qu'il a reçue et qu'il doit transmettre. Les peuples ont aussi ce penchant, et ce n'est point d'ailleurs une vaine curiosité qui les pousse à s'y abandonner. En étudiant leurs transformations successives, ils découvrent les lois qui président à leur développement régulier, les institutions qui répondent le mieux à leur génie, les conditions normales de leur prospérité et de leur puissance.

Mais l'histoire, messieurs, pour procurer aux nations tous ces renseignements, doit éviter deux écueils opposés. Si elle s'attache exclusivement aux faits principaux qui intéressent à la fois tout un pays ou toute une époque, elle court le risque en se tenant à de telles hauteurs de ne pas apercevoir au-dessous de ces grandes lignes les causes premières des événements qu'elle raconte. Au contraire, si elle circonscrit ses études dans la sphère des faits particuliers et locaux, il lui arrive fréquemment

de ne pas saisir leur rapport avec les autres phénomènes contemporains, et de laisser ainsi échapper le lien qui les rattache à la trame générale des affaires humaines. Il faut recourir, pour écarter ce double danger, à une méthode bien simple, mais qui, sans vous, serait bien souvent difficile à appliquer, et dont la formule se réduit à ces quelques mots : vérifier les faits à la source même, en fixer avec précision par des constatations locales l'existence et le caractère, embrasser le plus grand nombre de contrées différentes dans des investigations simultanées, pour coordonner ensuite les résultats acquis, et en obtenir une lumière qui en éclaire l'ensemble.

Cette méthode, également éloignée d'une généralité superficielle, et d'une trop étroite spécialité, peut seule conduire à l'exacte détermination des lois qui régissent les sociétés, lois qui n'ont pas plus besoin de notre connaissance que de notre assentiment pour gouverner les destinées humaines, mais qu'il est toujours dangereux de méconnaître, parce qu'il n'est jamais possible de les violer impunément.

Ce système, messieurs, c'est en grande partie grâce à vous qu'on peut le mettre en pratique.

C'est vous, en effet, qui dans chacune de vos provinces, découvrez à toute heure les indices nouveaux d'où sortent les vérités historiques ; avec la plus industrieuse sagacité, avec une infatigable persévérance, inspirée par un attachement religieux aux choses du passé, vous fouillez intrépidement les moindres vestiges qui s'offrent à vous : les monuments, les médailles, les inscriptions, le sol lui-même, tout ce qui porte témoignage des générations éteintes, tout ce qui a pu renfermer une parcelle de leur vie. Puis, de tous les points du territoire, vous entretenez des relations les uns avec les autres, et enfin, vous venez ici chaque année rassembler dans des communications solennelles les éléments jusqu'alors dispersés que votre patience a découverts et réunis.

Vous donnez ainsi, messieurs, à l'histoire, les bases certaines dont elle a besoin. Elle n'est plus livrée à de trompeuses conjectures, ni déçue par ces fausses clartés que les intérêts et les passions s'efforcent toujours d'entretenir dans le récit des évènements qui ont agité la scène du monde. Vos constatations, dirigées avec autant d'impartialité que de savoir, contrôlées d'ailleurs par la discussion, guident sûrement l'historien au milieu de l'obscurité de ses études. Elles placent dans leur vrai jour les faits dont il doit transmettre la mémoire à la postérité. Pénétrant avec vous jusqu'à nos origines les plus reculées, il peut, avec votre secours, nous faire assister, depuis leur commencement, à nos lentes évolutions, et nous faire voir à travers leurs phases multiples la permanente unité du mouvement profond qui nous porte incessamment vers l'avenir.

Je voudrais, si j'en avais le temps, arrêter ici votre pensée, et proclamer l'utilité particulière qu'aurait pour notre pays et pour notre époque la méditation de vos ouvrages.

La constitution de nos anciennes provinces, les luttes qui ont précédé dans les âges écoulés la formation des institutions modernes, l'élaboration progressive de la société actuelle, voilà, messieurs, je ne crains pas de le dire, ce qu'on ne saurait trop connaître et ce qu'on ne connaît pas assez. On verrait, par cette étude du reste si attachante, que les peuples marchent en avant sans s'arrêter jamais, que toute la science politique, toujours incapable de les transformer, se borne en définive à ce simple rôle : régulariser et conduire pour le bien général un développement irrésistible et continu qui nous apporte dans son cours naturel toutes sortes de bienfaits, et nous entraîne au contraire, quand on le précipite ou qu'on le comprime, à de lamentables catastrophes.

Cette grande leçon, messieurs, est au fond de tous vos écrits. Plût à Dieu que tout le monde voulut l'y recueillir, et qu'elle pût réunir dans un commun attachement à de pacifiques progrès tant de cœurs aujourd'hui si follement divisés !

Ce n'est pas seulement, messieurs, dans l'ordre des études historiques que vous exercez la salutaire influence que je viens d'indiquer. Vous touchez à toutes les branches des connaissances humaines, et vous prenez une part également honorable à l'avancement des sciences, des lettres et des arts : tout ce que j'ai dit de l'histoire politique ne pourrait-il pas s'appliquer par exemple à l'histoire naturelle sur laquelle vous avez recueilli

une si prodigieuse quantité de documents? et n'est-ce pas à vous que nous devons en grande partie de connaître le sol sur lequel nous vivons, la nature sur laquelle peuvent chaque jour se porter nos regards et où se trouve la trace des générations qui ont précédé la nôtre? d'ailleurs, partout où vos sociétés s'établissent, elles deviennent des centres d'action extrêmement puissants. Les esprits encouragés et charmés se sentent attirés autour de vous. Le patriotisme se réveille au souvenir que vous lui rappelez, et des provinces entières viennent alimenter leur vie intellectuelle et morale au foyer que vous avez allumé dans leur sein.

Tels sont, messieurs, dans un trop court abrégé, les titres si divers qui vous recommandent à notre reconnaissance. Ils se présentent tout naturellement à ma pensée, au moment où se proclament les récompenses décernées par vos comités; car nous les retrouverons à un haut degré, dans la Société des antiquaires de Picardie, dans la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne, dans la Société d'émulation de Montbéliard. Leurs nombreux ouvrages sont connus de vous tous, et tout le monde applaudira à l'honneur qu'elles reçoivent. Tous salueront des mêmes acclamations la Société des antiquaires de l'Ouest, la Société d'histoire et d'archéologie de Châlon-sur-Saône, et enfin cette commission archéologique qui vient de conquérir la gratitude de tous les amis de l'archéologie nationale en sauvant, par sa vigilance, les inscriptions des remparts de Narbonne. C'est un grand service qu'elle a rendu et un bon exemple qu'elle a donné. Il est utile, autant que juste, de le dire hautement; car car nous voyons trop souvent l'incurie ou l'ignorance laisser disparaître, dans le domaine de l'histoire et des arts, des richesses à jamais regrettables. Que de monuments détruits ou mutilés, quelquefois même sous prétexte de réparation nécessaire et au nom de l'utilité publique! Je ne désespère pas, messieurs, de mettre un terme à ces profanations. Le comité des monuments historiques a provoqué sur ce point mon attention, et il m'a signalé dans notre législation des lacunes qu'il n'est peut-être pas impossible de combler.

Je fais étudier en ce moment, jusque dans les chancelleries

étrangères, et notamment en Italie, les mesures qu'on pourrait adopter pour protéger contre la main des hommes ce qui a résisté à l'action du temps.

Il ne m'appartient pas d'insister davantage sur les travaux des sociétés couronnées dans cette solennité; il ne m'appartient pas non plus d'énumérer les titres nombreux des hommes considérables que la section des sciences a désignés à nos récompenses. J'ai dû laisser ce soin, non sans en être jaloux, à vos éminents rapporteurs: ils s'en sont acquittés avec une compétence depuis longtemps éprouvée et avec un talent toujours applaudi.

Mais maintenant, messieurs, vous trouverez sans doute légitime qu'après avoir parlé de vos travaux et de vos services, je tienne à rappeler les liens qui vous unissent à l'Université. Regardez à côté de vous: les maîtres les plus distingués vous entourent. Cette fête est la leur comme la vôtre. Aussi, de tout temps, mes honorables prédécesseurs vous ont-ils entretenus de l'enseignement supérieur, de ses trop longues souffrances et de leurs efforts pour y remédier.

Ils pensaient justement que ces questions, loin de vous être étrangères, se liaient au contraire très-intimement à vos propres intérêts. En effet, messieurs, les sociétés savantes des départements ne se recrutent pas seulement parmi les habitants des provinces où elles existent. Si leurs fondateurs sortent d'ordinaire du pays lui-même, elles voient bien vite accourir dans leurs rangs les fonctionnaires de tout ordre, les magistrats, les ingénieurs, et surtout les professeurs de nos facultés. On ne peut trop s'en applaudir, et je remercie pour ma part ces honorables et laborieux professeurs du précieux concours qu'ils vous prêtent par leur collaboration. Ils s'inspirent merveilleusement en agissant ainsi de la pensée qui a fait naître nos diverses facultés. Ces facultés ont un rôle complexe. Elles ont pour mission tout d'abord de faire avancer la science générale par la culture qu'elles répandent; puis de favoriser, au point de vue scientifique et littéraire, les intérêts spéciaux de la région dans laquelle elles sont situées.

Elles sont en premier lieu des établissements d'Etat destinés à représenter sur tous les points l'unité de vues, de sentiments et

de tendances qu'il est nécessaire de conserver au cœur du pays; elles sont ensuite des organes de vie locale, et en quelque sorte des centres particuliers d'appel où viennent converger toutes les énergies intellectuelles d'une province. Les facultés et les sociétés savantes ont donc entre elles une étroite parenté. Les unes et les autres s'en doivent féliciter, car elles se prêtent mutuellement beaucoup de force et augmentent à l'envi par la réunion de leurs efforts leur commun patrimoine de considération et d'honneur.

Une fête telle que celle-ci et les pensées qu'elle suggère nous apprennent, messieurs, à nous garder de tout découragement. La France, reconnaissante de vos services et attentive à vos efforts, vous soutiendra dans vos travaux. Comment n'en serait-il pas ainsi ? Ne comptez-vous pas parmi les gardiens de ses traditions littéraires et artistiques ! Parmi les dépositaires des trésors les plus cachés de son histoire ? N'êtes-vous pas quelquefois les promoteurs des progrès scientifiques dont elle recueille les bienfaits dans son commerce et dans son industrie ?

Travaillez donc, messieurs, travaillez avec confiance. Que d'autres s'agitent dans cette dévorante arène de la politique où les succès même coûtent si cher et où se consument si vite, — nous venons de le sentir encore bien douloureusement, — les plus précieuses existences. Vous, continuez sans préoccupations étrangères vos paisibles et fécondes études. La mission que vous avez librement assumée est grande et patriotique. Il ne suffit point en effet d'encadrer une société dans un mécanisme constitutionnel à rouages plus ou moins ingénieusement combinés. Il faut avant tout l'instruire d'elle-même, lui montrer dans son histoire, dans les alternatives de sa fortune, les fautes qu'elle doit éviter, les erreurs dont elle doit s'affranchir. Il faut par le spectacle de sa grandeur passée, susciter en elle de généreux desseins et de mâles vertus. Les constitutions passent, les hommes restent. Mais les institutions politiques peuvent tomber : quand la nation qui leur survit est fière de ses traditions et jalouse de sa gloire, ces catastrophes ne l'ébranlent pas pour longtemps. Après de courtes hésitations, elle reprend bientôt possession d'elle-même, et elle retrouve dans le travail, dans la concorde et dans la paix les instruments nécessaires à sa régénération.

Votre honneur, messieurs, c'est de contribuer, chacun dans votre sphère, à cette forte éducation nationale. Je regrette, en le proclamant, de n'être auprès de vous qu'un insuffisant interprète de la gratitude du pays. Je suis heureux du moins d'avoir à vous l'exprimer au nom du Gouvernement. De votre côté, messieurs, vous redirez dans vos provinces les sympathies dont vous avez été environnés, et vous leur rapporterez, avec de bonnes nouvelles de cette solennité, un heureux présage de l'avenir.

A ce discours, suivi d'applaudissements prolongés, a succédé la proclamation des récompenses déjà mentionnées ainsi que des distinctions honorifiques dans l'ordre suivant :

Officiers de l'instruction publique :

MM.

d'Arbaumont, correspondant du ministère pour les travaux historiques, à Dijon.

Deschamps de Pas, correspondant du ministère pour les travaux historiques, à Saint-Omer.

Geslic de Bourgogne, correspondant du ministère pour les travaux historiques, à Saint-Brieuc.

Loyseau-Grandmaison, correspondant du ministère pour les travaux historiques, à Tours.

le comte de Mellet, correspondant du ministère pour les travaux historiques, à Chaltrait (Marne).

Durand (Hippolyte), correspondant du ministère pour les travaux historiques, à Tarbes.

Martin, ingénieur en chef des ponts et chaussées, au Mans.

Officiers d'académie :

MM.

Guigue, correspondant du ministère, à Bourg.

Devoulx (Albert), correspondant du ministère, à Alger.

Chassaing (Augustin), correspondant du ministère, au Puy.

Chazaud, archiviste du département de l'Allier.

l'abbé Poquet, correspondant à Berry-au-Bac (Aisne).

Jules Chevrier, correspondant à Châlon-sur-Saône.

Olry, instituteur à Allain-aux-Bœufs, membre de la Société d'archéologie de Lorraine, à Nancy.

Papier, minéralogiste, controleur du service des tabacs, à Bône (Algérie).

Périer, géologue à Pauliac (Gironde).

Falsan, géologue à Lyon.

le docteur Quélet, botaniste à Hérimoncourt, membre de la Société d'émulation de Montbéliard (Doubs).

Dumourtier, géologue à Lyon.

l'abbé Lebrethon, météorologiste, curé de Sainte-Honorine-du-Fay.

Sire, chimiste, membre de la société d'émulation du Doubs, à Besançon.

l'abbé Grazilier, aumônier des Carmélites, à Saintes.

Pour tous les articles non signés.

Le Président,
SUDRÉ.



Alger. — (Maison Bastide.) Typ. A. Jourdan.

FETENA MERIEM

(LA GUERRE DE MARIE)

Le récit qui va suivre n'a qu'une médiocre importance historique et il n'a d'intérêt que comme étude de mœurs kabyles; nous ne nous en sommes pas moins attaché à reproduire les faits avec une scrupuleuse exactitude, tels qu'ils nous ont été racontés, après les avoir contrôlés avec soin.

Il y a un peu plus de soixante ans, il y avait au village des Aït ou Alban, dans la tribu des Mecheddala (1) une jeune femme d'une beauté merveilleuse, appelée Meriem bent Dahman ou Amar; elle était si belle que les hommes qui nous ont dit l'avoir connue n'ont pas trouvé de meilleure image, pour nous exprimer leur admiration, que de la comparer au soleil. Elle était mariée à un nommé Aoudia ou Mohamed, d'Imahmouden, mais comme elle n'avait pu s'accorder avec son mari, elle avait quitté le domicile conjugal et elle habitait chez son père.

Le nommé El-Hadj Sliman ou Dris (2) personnage important du village des Oulad Ali ou Temim, en devint éperdûment

(1) La tribu des Mecheddala est sur le versant sud du Djurdjura. Elle s'étend du Tamgout Lalla-Khedidja à l'oued Sahel.

(2) El-Hadj Sliman ou Dris a été notre premier caïd des Mecheddela après la soumission de la tribu; il est mort le 18 août 1855.

amoureux et il résolut de mettre tout en œuvre pour arriver à l'épouser.

Il y avait à cela plusieurs obstacles : d'abord, Meriem était encore en puissance de mari, et il fallait obtenir de ce dernier qu'il la divorçât ; ensuite, et ce n'était pas la moindre difficulté, El-Hadj Sliman ou Dris était le chef du sof des Oulad Msellem, tandis que le père de Meriem et son mari appartenaient au sof des Oulad Naceur (1) et une alliance recherchée dans ces conditions avait peu de chances de réussite.

El-Hadj Sliman ou Dris employa comme négociateur, pour arriver à ses fins, un homme de son sof, nommé Saïd Goudjouadi, qui habitait le village des Aït ou Alban. Comme nous venons de le dire, la mission dont il s'était chargé était délicate, car si le mari se fût douté que Meriem était recherchée par un des chefs du parti ennemi, il n'eût jamais consenti à lui rendre sa liberté, ou du moins il eût fait payer un haut prix un acte qui devait porter atteinte à l'amour-propre de son parti.

Saïd Goudjouadi montra, dans cette circonstance, tout son savoir-faire ; mais, tout en faisant les plus louables efforts pour faire donner Meriem à son ami, il en devint lui-même amoureux, si bien que quand il eut obtenu le divorce qui la rendait libre, il ne trouva rien de mieux que de la garder pour lui. Il se fit fiancer avec elle et il fit parler la poudre en son honneur, action qui était un défi lancé à quiconque oserait prétendre à sa main.

On conçoit aisément quelle fut la colère d'El-Hadj Sliman ou Dris quand il apprit la trahison de Saïd Goudjouadi ; il ne pouvait croire que Meriem préférât réellement à un homme de son importance, à un chef de sof, un simple fellah comme Saïd Goudjouadi et il fit dire aux Aït ou Alban de lui amener cette femme, s'engageant, si elle renonçait publiquement à lui, à renoncer également à elle et à l'oublier. La coutume kabyle veut qu'une femme qui a déjà eu un mari ne puisse être remariée

(1) Ces deux sofs, qu'on retrouve encore aujourd'hui, ont toujours été acharnés l'un contre l'autre ; ils divisent chaque village des Mechaddala en deux partis à peu près égaux.

sans son consentement. El-Hadj Sliman ou Dris entrevoyait sans doute encore là un moyen d'écarter celui qui était devenu son rival.

Les Aït ou Alban acceptèrent cette proposition. Meriem fut amenée sur un mulet aux Oulad Ali ou Temim, et là, devant la maison d'El-Hadj Sliman ou Dris, elle déclara fort nettement qu'elle ne voulait pas de ce dernier pour mari. Il n'y avait plus à douter, Meriem n'avait décidément pas été séduite par la richesse et la puissance du chef du sof des Oulad Msellem.

Après cette humiliation publique, El-Hadj Sliman ou Dris ne songea plus qu'à tirer vengeance de ses ennemis ; pour cela, il devait commencer par se créer un parti pour l'appuyer. Saïd Goudjouadi étant, comme lui, du sof des Oulad Msellem, c'était donc le sof des Oulad Naceur qui pouvait faire pencher la balance et c'était là qu'il fallait recruter des partisans. Il réussit, par l'intermédiaire de Derbal ou Zennouch, un des chefs de ce parti, à mettre dans ses intérêts la majorité des Oulad-Naceur. Saïd Goudjouadi avait le plus grand nombre de ses adhérents dans les Oulad Msellem. L'alliance conclue par El-Hadj Sliman ou Dris fut consacrée par un immense kouskoussou auquel prirent part les Beni-Ouakour, petite tribu voisine des Mecheddala.

Quand il se crut suffisamment fort, El-Hadj Sliman exécuta le plan de vengeance qu'il avait arrêté dans son esprit.

Le mercredi était le jour du marché des Mecheddala, et il était d'usage que tout le monde assistât à ces réunions, qui étaient autrefois autant politiques que commerciales ; certains kanouns prononçaient même des amendes contre ceux qui, sous le prétexte qu'ils n'avaient rien à vendre ni à acheter, ne se rendaient pas sur le marché de la tribu. Les marchés kabyles étaient bien un terrain neutre où les gens de tribus ennemies pouvaient se rencontrer ; mais cette neutralité n'était pas toujours respectée, et comme on s'y rendait généralement en armes, chaque parti était bien aise d'avoir tout son monde au complet, pour le cas où une querelle, souvent futile, amènerait une bataille.

Un mercredi donc, El-Hadj Sliman ou Dris se rendit furtivement au village des Aït ou Alban au moment où tout le monde

se trouvait au marché et il se présenta à la maison de Dahman ou Amar; il avait eu soin de s'armer d'un pistolet et d'un sabre. Meriem était prosaïquement occupée aux travaux du ménage; elle était en train de battre le beurre dans une peau de bouc qu'elle roulait et pétrissait sur le sol. El-Hadj Sliman ou Dris surgit tout à coup devant elle et, sans prendre le temps de lui reprocher sa conduite, il lui tira un coup de pistolet qui l'atteignit au sein, puis il lui envoya un coup de sabre qui lui coupa tous les doigts d'une main. Comme bien on pense, Meriem avait appelé à son secours, mais quand on arriva, El-Hadj Sliman ou Dris était déjà loin et on ne put l'atteindre.

Meriem guérit de ses blessures et, chose qu'on croira difficilement, malgré les preuves d'amour qu'elle avait données à Saïd Goudjouadi, celui-ci ne montra plus nul empressement à l'épouser et ne l'épousa même jamais. Peut-être cette marque d'indifférence était-elle à l'adresse d'El-Hadj Sliman ou Dris et voulait-il faire voir à ce dernier que cette femme, qu'il avait tant désirée, lui, Saïd Goudjouadi, la dédaignait. Les Kabyles sont raffinés en fait de vengeance et de point d'honneur.

Il est vrai que Meriem était maintenant estropiée; il est vrai que Saïd Goudjouadi était devenu l'oukil de la maison de Dahman ou Amar et que Meriem passe pour avoir été sa maîtresse, circonstance qui rendait son renoncement moins pénible, mais aussi moins méritoire.

L'odieux attentat commis par El-Hadj Seliman ou Dris alluma la guerre civile dans les Mecheddala, mais pendant une certaine période, on fut, si nous pouvons nous servir de cette expression, en état de guerre, sans que les hostilités eussent encore commencé. Saïd Goudjouadi s'occupa, pendant cette période de transition, de jouer quelques bons tours à El-Hadj Sliman ou Dris et à ses partisans.

Les Cheurfa, petite tribu voisine des Mecheddala, avaient eu un des leurs tué quelque temps auparavant et l'auteur du crime était resté inconnu; Saïd Goudjouadi leur fit croire que le meurtrier était un homme du sof des Oulad Naceur et il leur conseilla d'en tirer vengeance. Il amena un jour quelques individus des Cheurfa pour tendre une embuscade sur la route qui

conduit des Aït ou Alban au village des Beni-Hammad; le nommé Moussa ou El-Hadj, de la famille de Derbal ou Zennouch, que son mauvais destin conduisit sur cette route, fut tué et les Cheurfa rentrèrent chez eux en tirant des coups de fusil en signe de triomphe. Ils avaient mis à mort un homme, sans doute parfaitement innocent du meurtre qu'ils voulaient venger, mais l'honneur de la tribu était satisfait, et cela leur suffisait.

El-Hadj Sliman ou Dris avait des troupeaux et des cultures dans le pays des Hanif, sur la rive droite de l'oued Sahel, et il y avait fait construire un azib pour abriter ses khammès et son bétail. Saïd Goudjouadi persuada aux gens de l'Ouennour'a et aux Beni-Mançour que cette proie était bonne à prendre et facile à saisir; ceux-ci tombèrent un beau matin sur l'azib, tuèrent deux des khammès d'El-Hadj Sliman et emmenèrent tous ses bestiaux.

Ces faits servirent de prélude à des événements plus graves.

Cependant, El-Hadj Sliman ou Dris n'était pas satisfait de lui-même; il n'avait pas réussi à tuer Meriem, bien qu'il eût fait de son mieux pour cela, il lui fallait une vengeance plus complète. Le sof ennemi lui avait ravi la femme qu'il aimait, il fallait donc, pour qu'on ne pût lui reprocher d'avoir manqué de nif, qu'il enlevât lui-même une femme du parti ennemi, qu'il infligeât à ce parti la peine du talion.

Il y avait au village des Oulad Ali ou Temim une jeune fille très jolie qu'on appelait Mira bent ou Chelli; elle était presque aussi jolie que Meriem elle-même et El-Hadj Sliman la jugea à sa convenance pour l'exécution de son projet. Il l'enleva donc, avec ou sans son consentement et il la conduisit aux Beni Mançour, chez des gens de son parti. Quelques jours après, bravant ouvertement le sof de Saïd Goudjouadi, il ramena Mira chez lui en grande fantasia et avec force coups de fusil et il l'épousa contre la volonté de ses parents.

Cette fois, la guerre devenait inévitable, et dès le lendemain une grande bataille eut lieu entre les sofs. Au point du jour, El-Hadj Sliman ou Dris, qui avait rassemblé tout son monde pour la noce, aux Oulad Ali ou Temim, marcha sur les Aït ou Alban

et il défia les gens de ce village d'oser sortir pour combattre en rase campagne.

Le sof de Saïd Goudjouadi accepta le défi et il se porta à la rencontre des assaillants. Le combat fut long et acharné ; les partisans d'El-Hadj Sliman furent refoulés et ils durent se réfugier dans une enceinte en pierres sèches appelée Ikerban Ilougan qui servait à parquer les troupeaux, et ils y soutinrent un véritable siége jusqu'au coucher du soleil. La lutte ne cessa que par l'intervention de deux voyageurs des Beni bou Drar qui vinrent à passer par là et qui jetèrent leur anaïa entre les combattants.

Cette bataille peut passer pour une des plus sanglantes qu'on ait jamais vues dans cette région, dans les guerres de tribu à tribu ; les Oulad Naceur avaient trois morts et les Oulad Msellem cinq : le nombre des blessés s'élevait à une centaine pour les deux partis.

On peut trouver surprenant que deux troupes de Kabyles acharnées l'une contre l'autre, qui s'étaient battues une journée entière, se soient arrêtées sur l'anaïa de deux simples voyageurs; il faut savoir que ces hommes appartenaient à une tribu des Zouaoua, du versant nord du Djurdjura, beaucoup plus peuplée et plus puissante que les Mecheddala, très chatouilleuse surtout sur les questions de nif, et dont ces derniers étaient obligés de subir l'influence.

Ne pas respecter l'anaïa des hommes des Beni bou Drar, c'était donner à cette tribu un prétexte, qu'elle aurait sans doute saisi avec empressement, de venir faire de bonnes razzias sur les territoires des Mecheddala et ceux-ci, déjà assez occupés entre eux, ne se souciaient pas de s'attirer de nouveaux adversaires.

Il faut dire aussi qu'après une journée aussi bien employée, les combattants devaient éprouver le besoin de prendre un peu de repos.

El-Hadj Sliman ou Dris ne se tint pas pour battu et il résolut de porter un grand coup au sof de Saïd Goudjouadi. Avec le concours de son ami Derbal ou Zennouch, dont nous avons déjà parlé, il obtint, à prix d'argent, de la tribu des Beni-Ouakour, la promesse de prendre parti pour lui les armes à la main ; un grand kouskoussou scella ce pacte.

Une quinzaine de jours après le combat d'Ikherban Ilougan, El-Hadj Sliman et Derbal allèrent, avec leur sof, offrir la bataille aux Aït ou Alban, les défiant, comme lors de leur première rencontre, de venir les combattre en rase campagne. Les Aït ou Alban, qui étaient sans méfiance, se portèrent en avant de leur village et engagèrent la fusillade. El-Hadj Sliman avait recommandé aux siens de reculer pour faire croire à leurs ennemis qu'ils battaient en retraite, afin d'attirer ceux-ci à une certaine distance de leur village.

Pendant que ce mouvement s'exécutait, les Beni Ouakour, passant par l'Arba des Mecheddala, en dissimulant leur marche derrière les plis du terrain, s'avançaient, drapeaux déployés, vers les Aït ou Alban ; ils tombèrent à l'improviste sur ce village qui était resté presque sans défenseurs, et ils y pénétrèrent sans rencontrer de résistance. Ils commencèrent par piller les maisons, puis ils y mirent le feu.

Saïd Goudjouadi apercevant l'incendie, accourut précipitamment pour défendre une des fractions dans laquelle l'ennemi n'avait pas encore pénétré et il s'y jeta avec les siens. Cette fraction fut immédiatement entourée par El-Hadj Sliman et les Beni-Ouakour ; pendant ce temps, les gens du sof d'El-Hadj Sliman dans les villages des Oulad Brahim, des Beni Ikhelef, d'Aïach, qui n'étaient pas venus dès le début du combat, accouraient pour prendre part à la lutte et surtout au pillage.

Les Aït ou Alban se défendirent avec courage, mais ils durent céder devant le nombre et ils furent obligés de fuir et d'aller chercher un refuge à Berr'out dans les Beni Ikhelef. Tout fut pillé consciencieusement ou livré aux flammes.

Les fugitifs ne restèrent pas longtemps en paix dans l'asile qu'ils avaient trouvé ; trois jours après la destruction du village des Aït ou Alban, El-Hadj Sliman réunit de nouveau son sof que le succès avait grossi et il alla attaquer le village de Berr'out. Le sof de Saïd Goudjouadi ne pouvait songer à une résistance sérieuse et il alla chercher un nouveau refuge à El-Mergueb, mamelon escarpé, situé sur la rive droite de l'oued Sahel, près du lit de la rivière, en face du confluent de l'oued Bared. Ce mamelon offrait une forte position défensive ; de plus, les fugi-

tifs avaient la protection de la petite tribu des Beni-Mançour, dont la majeure partie tenait pour eux.

Saïd Goudjouadi groupa autour de lui, à El-Mergueb, une population comptant trois ou quatre cents fusils ; il fit construire des gourbis pour l'abriter et comme on était en hiver, il fit cultiver les terres environnantes et on s'installa en vue d'un long séjour. Il y eut encore de fréquentes escarmouches dans l'Oued-Sahel contre le sof d'El-Hadj Sliman ou Dris, mais elles n'eurent jamais rien de bien sérieux.

Le printemps arriva sur ces entrefaites et une colonne turque qui allait de Constantine à Alger porter le dennouch, vint à passer dans l'Oued-Sahel ; elle était commandée par le bey El-Mamelouk (1). Les Mecheddala d'El-Mergueb, aidés par les Beni-Mançour, intéressèrent à leur sort le chef du goum, qui était Mohammed ben Ahmed el-Aïb, de la famille des Oulad Mokran, et ils obtinrent, à prix d'argent, que la colonne ferait une démonstration contre les villages du sof ennemi.

La colonne turque alla donc attaquer les villages des Oulad Brahim : ses habitants, ignorant le péril qui les menaçait, n'avaient rien fait pour le mettre en état de défense. L'infanterie monta directement au village pendant que la cavalerie l'enveloppait en prenant le chemin qui va des Oulad Brahim aux Beni Mançour. Déjà les assaillants avaient pénétré dans les maisons et y avaient allumé l'incendie, lorsque le dévouement d'un marabout, nommé Si el-Djilali, vint changer la face des choses. Annonçant aux siens que le village ne pouvait être sauvé que par sa mort, il s'élance résolûment contre les Turcs à la tête de quelques hommes intrépides ; il est tué et décapité, mais son action exalte le courage des Mecheddala ; ils reviennent au combat avec un élan irrésistible et repoussent les Turcs en leur tuant six à sept hommes. Une pluie abondante qui arriva sur le même moment éteignit l'incendie qui dévorait déjà les mai-

(1) Ahmed-Bey el-Mamelouk a commandé à Constantine une première fois de février 1818 à la fin d'août de la même année, une deuxième fois d'août 1820 à juillet 1822.

sons, de sorte que les Mecheddala restèrent persuadés que leur marabout avait fait un miracle.

L'été suivant, une nouvelle colonne turque vint encore à passer et, pour venger l'échec subi par El-Bey Mamelouk, elle attaqua et prit, presque sans éprouver de résistance, le village d'Aourir des Beni Ikhelef.

La situation de la petite population d'El-Mergueb était fort précaire et, pour comble de malheur, elle se vit encore décimer par les maladies et principalement par les fièvres intermittentes. Les Mecheddala avaient planté, dans le lit de l'oued Sahel, des pastèques qui avaient donné des fruits énormes, mais quiconque en mangeait était, paraît-il, atteint par la fièvre. Dans l'espace de deux ans qu'ils séjournèrent à El-Mergueb, ils perdirent 75 personnes (1). La chaleur torride qui règne dans la vallée de l'oued Sahel et la mauvaise qualité des eaux étaient sans doute les causes véritables qui avaient amené cette mortalité.

Loin d'avoir pitié de cette population déjà si malheureuse, El-Hadj Sliman ou Dris voulut profiter de l'état d'épuisement dans lequel elle se trouvait, pour lui porter le coup de grâce. Saïd Goudjouadi avait heureusement eu vent de ce projet et il prévint les Beni-Mançour de se tenir prêts ; quand El-Hadj Sliman voulut commencer son attaque, ceux-ci le prirent à revers et le mirent en déroute, après un combat qui eut lieu à Bou-Ilzazen. Les partisans d'El-Hadj Sliman furent poursuivis jusqu'au village d'Aïach.

Cependant des gens du sof des Oulad Msellem qui étaient restés avec Hadj Sliman ou Dris, trouvant que ce dernier s'était suffisamment vengé du dédain que lui avait témoigné Meriem, faisaient leurs efforts pour amener un arrangement ; après de longues négociations, les notables des deux partis eurent enfin une entrevue dans laquelle les bases de la paix furent posées de la manière suivante : le passé sera oublié, les morts ne seront

(1) En 1850 et 1851, l'autorité française fit établir au même point d'El-Mergueb, la petite tribu des Beni Aïssi pour les soustraire à l'influence des tribus du versant nord du Djurdjura. Ces populations furent décimées par les fièvres comme l'avaient été les Mecheddala.

pas vengés, tout ce qui a été pris pendant la guerre sera de bonne prise et ne sera pas restitué. Ces conditions ayant été acceptées de part et d'autre, on récita la fateha, on tira des coups de fusil en signe de réjouissance et les gens qui avaient suivi Saïd Goudjouadi rentrèrent dans leurs villages.

C'est ainsi que se termina la Guerre de Marie *(Fetena Meriem)* dont la tradition est conservée dans toutes les tribus du versant sud du Djurdjura.

Les vieillards qui nous ont fait ce récit nous ont affirmé que la famille de Dahman ou Amar avait conservé et s'était transmis de génération en génération, comme souvenir de haine et de vengeance, les doigts de la belle Meriem qui avaient été coupés par El-Hadj Sliman ou Dris et des doigts en argent que Saïd Goudjouadi lui avait fait fabriquer par des Beni Abbès pour remplacer ceux qu'elle avait perdus. Nous avons demandé aux descendants de cette famille de nous montrer ces curieux trophées, mais ils nous ont répondu qu'ils n'avaient jamais existé que dans l'imagination des conteurs. Nous devons avouer que cette réponse nous a causé une déception, car elle nous forçait à renoncer à une des circonstances dramatiques du récit que nous voulions reproduire. Nous n'avons pu nous en consoler qu'en pensant que ces objets devaient bien exister, mais que la famille n'avait pas voulu étaler aux yeux d'un roumi ses secrets les plus intimes; il n'y aurait assurément rien d'invraisemblable dans cette supposition.

N. Robin.

LETTRES

ADRESSÉES

PAR DES MARABOUTS ARABES

AU PACHA D'ALGER

Les dix-neuf lettres que je vais publier ne brillent certainement pas par la forme. D'une écriture informe, d'un style des plus vulgaires, d'une orthographe vicieuse, œuvres défectueuses et même bizarres de prétentieux ignorants, elles offrent d'interminables divagations où le mysticisme se mêle confusément à l'obséquiosité, l'emphase religieuse à la servilité. Mais ces grossiers documents prennent un certain intérêt lorsqu'on réfléchit qu'ils s'adressent au Pacha, au despote turc qui tyrannisait la population arabe, et qu'ils émanent de membres de la classe religieuse de cette race opprimée.

Les haines religieuses, qui ont fait couler des torrents de sang si déraisonnablement et si vainement, sont cependant moins ardentes et moins vivaces que les antipathies de races. Les Turcs, qui devaient un sens politique assez développé à leurs relations avec les Européens, reconnurent qu'en présence de leur grande infériorité numérique, la supériorité de leur organisation militaire ne suffirait pas pour assurer leur domination sur des races auxquelles ils étaient profondément antipathiques, et qu'il fallait faire appel à une influence morale. S'adressant avec raison, au sentiment religieux, ce levier si puissant chez des populations

en proie au fanatisme le plus aveugle, ils cherchèrent à se concilier les bonnes grâces des marabouts, par la voie ordinaire et bien souvent efficace des largesses, espérant que ces hauts personnages disposeraient les esprits en leur faveur et achèveraient ainsi la conquête que leurs armes avaient si bien commencée (1).

Nos modestes lettres sont des pièces venant à l'appui de ce qui a été dit au sujet de la politique adoptée par les Turcs vis-à-vis des vaincus. Elles sont uniquement consacrées, en effet, à la constatation de libéralités faites par le Pacha en faveur de marabouts et à l'expression ampoulée et amphigourique de la reconnaissance de ces derniers. Elles ont donc leur place légitime dans la série bien courte des documents officiels concernant l'histoire intérieure de la Régence d'Alger.

LETTRE Nº 1.

Louange à Dieu. Que la bénédiction et le salut soient en abondance sur le prophète de Dieu.

Notre Seigneur, je n'ai d'autre Seigneur que vous à cette époque de désordres ; puisse Dieu nous favoriser de votre existence, faire que je vous précède dans la mort et nous accorder une fin héroïque. Je demande à Dieu de n'être tué (par l'effet des bénédictions dont vous êtes l'objet) ni par le poison, ni par le chagrin, ni par le sang : celui qui meurt ainsi n'est pas admis parmi les martyrs, et sa famille non plus, ainsi que vous ne l'ignorez pas. Celui qui est noyé, celui qui est enseveli sous les décombres, celui qui est transpercé, et autres, sont tous martyrs. Je désire une mort semblable à celle de ces derniers. Et le salut ! J'ai travaillé pour vous et vous voulez me donner une charogne (2) ! O Monseigneur, donnez-moi votre amitié,

(1) Le plus puissant des moyens employés par les Turcs pour contenir la population arabe était incontestablement l'application de la maxime : *Diviser pour régner*. Les divisions des tribus étaient entretenues et même provoquées au besoin. Mais je n'ai pas ici à examiner la politique turque à ce point de vue.

(2) Un vil bien de ce monde.

donnez-moi la satisfaction de Dieu et la vôtre, cela me suffira et m'enrichira mieux que toutes choses. En ce qui concerne les lettres ط, م et ع (1), elles ont toutes un ventre. Je ne sollicite rien de personne, et je n'ambitionne rien que ce qui vient de Dieu. Ainsi que vous ne l'ignorez pas, le solliciteur et le cupide ne meurent que dans la misère ; celui qui se contente de son maître (de Dieu) s'enrichit ; celui qui s'adresse à tout autre tombe dans la misère. J'adresse mes demandes à Dieu, je mentionne Dieu ; la mention de Dieu est au-dessus de tout. Dieu a dit : Souvenez-vous de moi, je me souviendrai de vous. Tant que l'homme mentionne le nom de Dieu, Dieu mentionne le sien. Je mentionne Dieu, j'adresse mes demandes à Dieu, je travaille en vue de Dieu. Si Dieu m'exauce, je demanderai à Dieu et à son prophète ce que vous pouvez désirer, et cela sera agréé. Notre Seigneur, l'aumône que vous faites à vous-même en nous la faisant, puisse Dieu la changer en garde et en protection pour vous, en préservation du feu et de l'affront. Puisse Dieu vous exhausser dans les degrés. Nous avons distribué, la nuit du *Mouloud* (2), vos cinquante (?) ; Mohamet ben el-Houssin a fait aussi l'aumône de cinquante (?) ; nous les avons distribués, lors de cette nuit bénie, aux pauvres et aux *tolba* (3) ; nous avons demandé à Dieu de vous faire triompher de vos ennemis, de vous accorder la sympathie, la quiétude et la paix dans les deux mondes. Notre richesse à nous est dans nos cœurs, ainsi que nous vous l'avons dit. Tous les assistants ont répondu : *Ainsi soit-il, ô souverain de l'univers* ! Notre Seigneur, la *gandourat* (4) et le *burnous* sont pour vous ; les dattes sont pour Nosseigneurs l'*ar'a* (5) et le *kheznadji* (6) ; et le salut. Les deux couffes son

(1) Ces lettres forment le mot طمع qui signifie *cupidité*.

(2) Naissance du prophète Mahomet.

(3) Savants.

(4) Sorte de vêtement.

(5) *Aga des spahis*, chef de la cavalerie indigène, un des grands dignitaires de la Régence.

(6) Grand-trésorier de la Régence.

pour vous: l'une est remplie de *deguelet nour* (1) et l'autre de *belah* (1)..

LETTRE N° 2.

Au nom de Dieu clément et miséricordieux.

Louange à Dieu. Que la bénédiction et le salut soient en abondance sur l'envoyé de Dieu.

Notre Seigneur et notre maître, le plus cher des hommes pour nous, le saint, le vertueux, notre Seigneur le Pacha, auquel Dieu accorde le triomphe sur ses ennemis, lesquels sont les armées des mécréants et autres. Que le salut soit sur vous, ô notre Seigneur. Ces paroles sont celles que l'on doit adresser à des hommes tels que vous. Puisse Dieu, par les bénédictions dont vous et les hommes êtes l'objet, vous accorder la victoire. On dit de quelques hommes semblables à ce seigneur qui est Abou Bekr ben El-Arabi el Hatimi, qui était un des omniades, et notamment de Chebban Erraï (que Dieu soit satisfait de lui), qu'il dissimulait ses bonnes actions, se cachant sous les apparences de la simplicité; il faisait le pèlerinage saint dans l'espace de dix jours en partant de Bougie et revenait sans que personne en eût connaissance, excepté celui qui connaît les choses les plus secrètes et les plus cachées. Il (que Dieu soit satisfait de lui) enfourchait souvent son roseau comme le font les enfants, afin de cacher ses mérites. Il fit quelques voyages dans la Syrie, et cela au mois de *doulhidja*. Pendant que le scheïkh se promenait dans le quartier de la Porte de la Mer, le chrétien, propriétaire du navire, le vit et lui dit: O sidi, prenez la sacoche que vous m'avez donnée en Syrie. Il enfourcha son roseau et le quitta. Le chrétien fit un serment et dit: J'en jure par Dieu, ce scheïkh m'a remis cette sacoche il n'y a que huit jours, en Syrie; par Dieu, ce ne peut être qu'un saint de Syrie. Lors de la guerre de l'Irak, un certain jour, il se ceignit et enfourcha son roseau; le tenant d'une main ferme, et tenant un autre roseau de l'autre main en guise de lance, il se mit à courir et à gambader de côté et d'autre, tandis

(1) Sortes de dattes de bonne qualité.

qu'il ruisselait de sueur; puis il jeta son roseau comme une lance à la figure de ses ennemis, en disant: *Pour l'amour de Dieu*; ensuite il tomba par terre, épuisé de fatigue. On prit note de la date de cela, et il se trouva que ce jour correspondait au jour pendant lequel Dieu défit les chrétiens pendant l'année de l'Irak; c'était un mercredi, neuvième jour de l'honorable mois de *cha'ban* de l'année 591. Il fit partie (que Dieu soit satisfait de lui) des guerriers qui combattaient ce jour-là dans la voie de Dieu et de ceux que Dieu avait envoyés au secours des musulmans et qui furent la cause de la défaite de leurs ennemis. Notre Seigneur, vous ne l'ignorez pas, Dieu vous préservera de tout danger dans ce monde et dans l'autre. *Essefian* a dit: Celui qui craint Dieu, personne ne pourra lui causer de préjudice; celui qui craint un autre que Dieu, personne ne pourra lui être utile. *Essefian* a dit: Celui qui obéit à Dieu, la rébellion de personne ne pourra lui être préjudiciable; et celui qui désobéit à Dieu, l'obéissance de qui que ce soit ne pourra lui être utile. *Essefian* a dit: Celui qui craint Dieu, toute chose le craint; celui qui craint un autre que Dieu a peur de toute chose. *Essefian* a dit: La science est la santé de la religion et la richesse est la maladie de la religion; si vous voyez que le bien-portant aime la maladie, comment pourrait-il se guérir? *Essefian* a dit: Il est défendu au cœur de jouir des douceurs de la religion, jusqu'à ce qu'il ait renoncé aux jouissances de ce monde. Il est défendu au cœur dans le monde de renfermer la crainte de Dieu tant qu'il renferme la crainte des hommes. Notre Seigneur, tant que vous serez avec Dieu, avec son prophète et les gens de bien qui disposent de son royaume, aucun bien ne vous manquera. Notre Seigneur, mon amitié pour vous est telle que je vous enverrais mes lettres par un oiseau, ainsi que ce que Dieu peut envoyer à votre zaouïa (1) en fait d'aliments, de dattes, de vêtements, que je désire être des vêtements de piété, de considération et de préservation contre le feu et le châtiment.

Quant aux dattes (que je vous envoie), je désire que vous les

(1) Etablissement religieux.

mangiez avec santé, joie et paix dans les deux mondes. Et le salut.

Notre Seigneur, élevez-moi pour l'amour de Dieu. Je suis triste et vous êtes sultan. Elevez mon ignorance ; Dieu fera que l'on vous transportera sur le cou de ses créatures. Et le salut (1).

LETTRE N° 3.

Louange à Dieu unique. Que Dieu répande ses bénédictions sur celui après lequel il n'y a pas de prophète.

La grandeur infinie, la bénédiction complète, la félicité éternelle, le bienfait universel, le Sultan sublime, magnanime, très noble, refuge de tous les hommes, source de générosité et de bienfaits, objet des plus vifs désirs, ombre de la sécurité, de la confiance et de la loyauté, celui par lequel Dieu a blanchi la face du temps, celui que son maître a paré du vêtement de la terreur, lumière de sincérité et de sympathie, l'aimé, l'ami, le Seigneur Hassan-Pacha (2). Salut sur votre Seigneurie, ainsi que la miséricorde de Dieu très haut et ses bénédictions tant que le corps conservera ses mouvement et ses repos. De la part de l'adorateur de son Dieu le *chérif* (3) El-Fadıl ben Mohammed el-Amrani ed-Derissi. Et ensuite qu'il soit à votre noble connaissance (que Dieu vous apprenne du bien) que nous sommes de retour du pèlerinage fait au temple sacré de Dieu et de la visite au tombeau de notre ancêtre, sur qui soient la bénédiction et le salut. Nous avons passé par Constantine ; le bey s'est réjoui à notre vue, il nous a fait honneur par l'hospitalité et des bons procédés conformes aux égards qu'exige la dignité de notre qualité. Il nous a fait escorter par deux cavaliers avec leurs chevaux afin d'éclairer notre route. Nous voici arrivés au haouch (ferme) du bey en salut. J'ai été saisi par un froid dans tous les membres sur le chemin de Berka, de manière que je ne pouvais me remuer et que j'ai dû

(1) Cette lettre n'est pas datée et n'indique ni le nom du destinataire ni celui de son auteur.

(2) Hassan-Pacha a régné du 12 juillet 1791 au 14 mai 1798.

(3) Descendant du prophète par sa fille Fatma Zohra.

être transporté dans une litière. Si vous nous autorisez à nous rendre auprès de votre sublime Seigneurie, nous obéirons à celui auquel Dieu a confié le commandement des hommes et par lequel il a purifié les peuples de l'impiété, de la rébellion et du désordre. Que Dieu vous rende victorieux et vous aide, par la durée de la vie, à être utile aux Musulmans. Je désire de votre Seigneurie parfaite l'escorte de deux cavaliers pour éclairer la route et soigner les bêtes de somme. Fasse Dieu que vous soyez le trésor et l'utilité de tous les hommes. Que Dieu me dirige, ainsi que vous, vers le chemin dans lequel ont bu les gens de la certitude. Que Dieu vous assiste. Et le salut.

LETTRE N° 4.

Adresse. — Elle (cette lettre) parviendra, s'il plaît à Dieu, entre les mains d'Ibrahim le khesznadji (1) de la ville d'Alger. Que Dieu le fasse prospérer. Amen.

Louange à Dieu unique ! Et les bénédictions !

Que Dieu Très-Haut conserve par sa bonté et ses bienfaits la personne de l'honorable, illustre, agréable, pur, considérable, mon Seigneur et mon appui, le réfrigérant de mon œil, le fruit de mes entrailles ; je veux désigner par là sidi Ibrahim et je m'adresse à lui ; de la part de celui qui vous salue, sid Khelil. Que le salut soit sur vous, ainsi que la miséricorde de Dieu et ses bénédictions. Si vous êtes en bonne santé, tel est aussi notre état. Aujourd'hui, je m'adresse à vous afin que vous me donniez de l'argent pour aller à la Mecque (que la grandeur de Dieu soit proclamée). Je ferai des vœux pour votre bien auprès du tombeau du prophète. Que Dieu répande ses grâces sur lui et lui accorde le salut. Quant à l'homme nommé Khelil qui s'adresse à vous, il est issu d'une descendance de marabouts ; que Dieu nous soit propice par leurs mérites. Amen ! Si vous avez en vue la face de Dieu le généreux et la face du prophète (que Dieu répande ses grâces sur lui et lui accorde le salut), vous ferez parvenir ma demande au Seigneur Pacha, qui m'accordera peut-

(1) Grand-trésorier, le premier des grands fonctionnaires de la Régence. Il suppléait parfois le Pacha.

être quelques secours en argent. Salut sur le lecteur et sur l'auditeur.

LETTRE N° 5.

Cachet : Celui qui se confie (à Dieu), son adorateur, Mohammed ben Aïssa *(Date illisible)*, — Louange à Dieu. — Que Dieu répande ses grâces sur notre seigneur Mohammed et sur sa famille.

Que Dieu conserve par sa bonté et par sa générosité la Seigneurie de celui à qui appartient la souveraineté et la justice, le sublime, le très élevé, le magnanime, le très utile, le Seigneur Hossaïn-Pacha (1), que Dieu le dirige et lui accorde son assistance, amen ! Que le salut soit sur vous. ainsi que la miséricorde et la bénédiction, dans le repos comme dans le mouvement. Ensuite, ô notre Seigneur, nous avons reçu la victime que vous avez envoyée par le hadj Belkheir, caïd des nègres, laquelle est un taureau qui a été acheté dix *douros* ; nous l'avons égorgée et nous l'avons consacrée à la nourriture des pauvres et des indigents. Les musulmans vous adressent des actions de grâces. Que Dieu augmente votre bien, qu'il vous fasse triompher de vos ennemis et qu'il vous maintienne dans la voie du bien et des bonnes œuvres, par les mérites de l'Intercesseur des créatures. Amen ! Salut à votre écrivain, notre ami, de la part de l'écrivain de la présente, l'humble devant son Dieu, Mohammed ben Aïssa ; que Dieu lui soit propice et répande ses grâces sur notre Seigneur Mohammed et sur sa famille.

LETTRE N° 6.

Notre Seigneur et notre maître, le plus cher des hommes pour nous, l'éclatant, notre Seigneur Hossaïn-Pacha. Le blé nous est parvenu et nous l'avons distribué aux pauvres et aux malheureux. Le mérite en revient à vous et à vos père et mère et non à nous et à nos pères et mères. Il en est de même des chapelets,

(1) Toutes les lettres adressées au Pacha Hossain appartiennent à la période comprise entre l'année 1818, date de l'avénement de ce Pacha, et 1830, année de la prise d'Alger par les Français. Nous en faisons la remarque une fois pour toutes.

des bougies et des aiguilles ; le mérite en revient à vous et à vos père et mère. Nous les avons distribués à l'Ouest et à l'Est, au Nord et au Sud, depuis Fez jusqu'à l'Egypte, à Touggourt, dans le Tell, dans le Zab, aux Arabes, aux Nouaïl, à Touz, à Naft, à El-Kous, à El-Fid, à Blad el-Henanech, El-Hader, El-Mesid, à Bou-Sâda, El-Kantra et les montagnes. La majeure partie des créatures de Dieu ont reçu des chapelets, des aiguilles et des bougies. Toutes font des prières pour votre bien, votre paix et la tranquillité. Vous en serez rémunéré et vos père et mère aussi. Que Dieu vous accorde une récompense et vous assiste pour le bien et la domination.

Cet envoi de chapelets me réjouit autant et plus que si vous m'aviez envoyé tout l'argent de votre trésor.

Cet envoi ne cessera de vous attirer des récompenses jusqu'au jour de la résurrection. Vous n'ignorez pas ce que dit la tradition : Choisissez pour vos aumônes comme nous choisissons pour vos filles.

LETTRE N° 7.

Louange à Dieu. Que la bénédiction et le salut soient en abondance sur l'Envoyé de Dieu.

De la part de votre serviteur et votre esclave, le serviteur de tous les aimés de Dieu (les saints), Ali ben Omar. A notre Seigneur et notre maître, le plus cher des hommes pour Dieu, pour son envoyé et pour ses créatures, celui qui est chéri dans ce monde et dans l'autre, notre Seigneur et le plus cher des hommes pour nous, notre Seigneur Hossaïn-Pacha. Le héraut a crié et a dit : Hossaïn-Pacha est l'*ouali* de Dieu, le secours de Dieu, la puissance de Dieu ; il dispose en sa faveur l'apparent comme l'occulte. Une voix a crié : O vous qui peuplez les cieux, ô vous qui peuplez la terre, aimez Hossaïn-Pacha comme je l'aime ; j'ai pacifié par lui mon pays, j'ai réduit à un bas prix la valeur (des denrées), j'ai dilaté son cœur pour l'Islam, j'ai remis mes affaires entre ses mains, j'ai guéri son corps de toutes les maladies. Cette voix, notre Seigneur, est envoyée par Dieu qui est immense et puissant. Réjouissez-vous de la satisfaction de votre maître, que vous importe celle des créatures ? O notre Seigneur Hossaïn-

Pacha, que le salut soit sur vous, ainsi que la miséricorde de Dieu et ses bénédictions. O excellent maître ! ô excellent maître ! comment vous portez-vous ? comment êtes-vous avec Dieu, avec son prophète, avec ses créatures et avec vous-même ? Comment Dieu vous a-t-il frappé d'une maladie corporelle. A Dieu la louange. Vous n'ignorez pas que la maladie corporelle est un bienfait si le croyant la supporte avec résignation. La maladie de l'esprit est pour le croyant un châtiment. Et vous, ô notre Seigneur, vous avez une maladie du corps mais, s'il plaît à Dieu, ce ne sera qu'une augmentation des grâces divines et la cessation de tout tourment de l'esprit. Dieu vous a écrit mille par mille, par mille, par mille, formant une réunion de bienfaits qui enlèveront tous les maux, s'il plaît à Dieu, et purifieront votre corps et prolongeront votre existence. Nous avons été effrayés de votre maladie et nous nous sommes réjouis de votre guérison. A Dieu la louange et la gratitude de ce qu'il vous a guéri pour nous, qu'il soit élevé et exalté; nous le glorifions et le remercions de ce qu'il vous a guéri pour nous et a tranquillisé les hommes par vous et par votre règne fortuné, par lequel Dieu nous a comblés de bienfaits. Si Dieu exauce nos demandes, il nous fera sortir avant vous, il ne nous fera pas assister à votre agonie ; Dieu fera que nous vous précédions et nous accordera une fin héroïque. Seigneur, quand nous apprîmes votre maladie, nous fûmes attristés et nous éprouvâmes une grande inquiétude; nous priâmes Dieu de nous délivrer de cette affliction, et Dieu a accueilli notre demande. Nous avons appris votre rétablissement et votre guérison. Nous avons éprouvé une vive joie, et tous se sont réjouis avec nous, ceux qui sont marabouts et ceux qui ne le sont pas. Que Dieu soit glorifié et remercié de vous avoir guéri pour nous, ainsi que son prophète et les gens de bien. Vos aumônes ont contribué aussi à la prolongation de votre existence. La tradition a dit, n'est-ce pas ? Mon Seigneur l'Envoyé de Dieu a dit : Guérissez vos maladies par l'aumône. Et vous, n'ignorant pas cela, vous avez guéri votre maladie par l'aumône. A Dieu la louange et la gratitude. La science ne vous est pas inconnue ; vous ne l'ignorez pas, les aumônes prolongent la vie et écartent les maux. A Dieu la louange et la gratitude

de ce qu'il vous a guéri pour nous. C'est là ce que nous désirions. Je languis après vos lettres qui ne nous sont pas parvenues pendant votre maladie, ce qui m'a fait paraître le temps bien long. Je ne désire rien autre chose que de recevoir votre lettre, ô notre Seigneur. Lorsqu'elle me parviendra, elle me rendra la joie. Ne cessez de m'écrire, je vous en conjure par Dieu, votre maître (Dieu) ne cessera de vous témoigner sa satisfaction. Si vous me donniez toutes les richesses d'Alger, elles n'équivaudraient pas à la satisfaction de Dieu, de son prophète et du sultan. Celui qui a la satisfaction de Dieu, de son prophète, des gens de bien et du sultan possède tous les biens ; il ne lui manque rien auprès de Dieu et de son prophète. Dieu vous a délégué le pouvoir sur les hommes ; nous sommes tenus à la soumission et vous, vous êtes tenus de nous donner des marques de satisfaction. O sultan des gens de bien ; si vous ne renfermiez pas le bien, vous n'auriez pas vécu jusqu'à cette heure. Louez et remerciez Dieu des bienfaits qu'il nous a accordés à nous et à vous, et le salut complet, la satisfaction divine entière. Mon seul désir est de recevoir votre réponse Notre Seigneur, il vous parviendra un *tass* d'olives avec la caravane ; elles vous parviendront secourues de Dieu ; vous les mangerez en santé et joie. Nous n'avons reçu aucune lettre de vous jusqu'à présent, et j'en désire vivement. Et le salut.

LETTRE N° 8.

Louange à Dieu. Que la bénédiction et le salut soient sur l'Envoyé de Dieu.

Que Dieu vous conserve par sa garde mystérieuse, qu'il vous préserve, nous et vous, de tout mal passé et à venir. A celui qui dans ce monde est heureux et qui dans l'autre monde sera parmi les martyrs, notre Seigneur et notre maître, le plus cher des hommes pour nous, l'heureux, celui par qui les villes et les pays ont été comblés de bonheur, l'appui des orphelins, des pauvres et des malheureux et des *oualis* (saints) de Dieu, l'assistance et le secours de l'opprimé, le défenseur de celui qui suit la *Sounat* et la loi, que Dieu vous aide contre ceux qui violent la *Sounat* et la loi, notre Seigneur et maître, notre seigneur Hossaïn, que

Dieu embellisse votre avenir dans ce monde et dans l'autre. Notre Seigneur Hossaïn-Pacha, que le salut soit sur vous, ainsi que la miséricorde de Dieu et ses bénédictions. O excellent maître ! O excellent prince ! Comment vous portez-vous ? dans quel état est la santé de notre Seigneur ? Nous n'avons pas de seigneur qui puisse vous être comparé : il aime le bien, il chérit le bien et la paix ; personne ne désire la pacification des contrées autant que vous, ô notre Seigneur. Personne n'aime autant la paix que vous, ô sultan de la miséricorde et de la tranquillité. Malheur sur nous, les sujets ! après vous, qui pourrait nous traiter comme vous ? jamais personne n'a été tué injustement par vos ordres, vous n'avez jamais fait pendre personne injustement ; que Dieu vous récompense, pour nous, par le bien et les dons. Excellent Seigneur et maître Hossaïn-Pacha, que le salut soit sur vous, ainsi que la miséricorde de Dieu et ses bénédictions. O excellent maître ! O excellent prince ! Comment vous portez-vous ? comment êtes-vous avec Dieu, avec son prophète et ses créatures ? Dieu soit loué et remercié. Notre Seigneur est bien, il ne lui manque aucun bien. O Seigneur, ne nous oubliez pas dans vos excellentes prières, nous ferons de même. Vous êtes un sultan saint, nous sommes vos sujets; si les prières du sultan pour ses sujets sont exaucées, Dieu les fera prospérer par sa bénédiction. De même si les sujets sont saints, les prières qu'ils feront pour leur Seigneur seront accueillies et Dieu fera prospérer les uns et les autres, et Dieu fera prospérer les affaires de tous, s'il plaît à Dieu, par l'effet des bénédictions dont vous êtes l'objet et de celles des gens de bien. Je vous prie de me permettre de vous dire quelque chose et ce sera du bien pour vous, s'il plaît à Dieu, dans ce monde comme dans l'autre. Il s'agit de l'état de la mosquée qui est la maison de Dieu, la maison de son prophète et la vôtre, ô sultan. N'est-il pas vrai que les maisons de Dieu, c'est-à-dire les mosquées, dépendent du sultan ? C'est à lui qu'il appartient de les entretenir en bon état de fréquentation ou de les faire tomber en ruines. Dieu vous a délégué le pouvoir pour son pays. Il vous interrogera demain, qui est le jour de la résurrection, au sujet de ses maisons, dont vous êtes chargé. Vous n'ignorez pas que la tradition dit : Celui

qui a planté un plant, celui qui a bâti une mosquée, celui qui a creusé un puits, celui qui a fait l'aumône d'une copie du Coran et celui qui a laissé un fils saint. Notre Seigneur, cette mosquée a un puits, elle possède des copies du Coran, il y a des plantations ; seulement, je ne sais si le fils deviendra ou non saint. Puisse Dieu, par la bénédiction qu'il vous accorde, me rassurer à son sujet. Le verset noble a dit : Vos biens et vos enfants sont un sujet de discorde. Notre Seigneur, il n'y a aucun avantage à retirer des enfants et des richesses. Je veux vous donner la tutelle de la maison de Dieu, c'est-à-dire de cette mosquée ; nous la mettrons dans votre giron, nous ferons des aumônes pour vous et les récompenses de Dieu seront pour vous, celles du puits aussi, celles des plantations aussi, celles des copies du Coran aussi ; la lecture des tolbas, les *tedzkar*, les prières, les repos également, leurs mérites auprès de Dieu seront pour vous. Je ne serai qu'un surveillant ; les mérites et les récompenses divines seront pour vous ; ils seront sous votre tutelle et celle de *Dar el-beïda* (la maison blanche). Vous écrirez un ordre portant que cette mosquée est *wakf* et que le surveillant aura la gestion de sa dotation s'il est de notre descendance ou de nos parents, et cela après notre mort et la vôtre. J'ai peur qu'après ma mort, mes frères, mes parents et les gens de la ville ne dissipent cette dotation. Ecrivez et dites : Elle est sous la garde du surveillant ; personne ne pourra commettre d'empiètements sur les droits du surveillant, car c'est lui qui est le propriétaire ; personne ne pourra participer à sa gestion, ni caïd, ni taleb, ni *douawad* (?.. دواد), ni habitant de la ville, ni parents, ni enfants, quand même ils seraient de ma descendance, excepté dans le cas où il y aurait un avantage. Cela vous sera avantageux dans ce monde et dans l'autre quend vous sortirez de celui-ci, et cela sera plus avantageux que votre royauté. Cela vous devancera et vous servira de lit et de couverture. Si vous n'approuvez pas cela, qu'il n'y ait aucun mal, soit pour vous, soit pour nous, certes, Dieu ne laisse pas faillir la récompense de ceux qui font le bien. J'ai le désir de me transporter à la maison de Dieu, au tombeau de l'Elu ; la mort est préférable là-bas ; je me rapprocherai du lieu où doit se rassembler le genre

humain au jour de la résurrection ; ou bien je mourrai prochainement d'une fin héroïque, par votre bénédiction. Le temps est à la corruption, la religion est faible, les turpitudes sont nombreuses, nous craignons d'en être atteint. Les hommes avaient l'usage de se conformer à la loi et à la sounat. Et vous, notre Seigneur, vous avez consulté les commentaires, consultez le texte et la réalité ; puisse Dieu vous placer parmi les conservateurs de la sounat et de la loi. Que Dieu prolonge votre existence, et ne vous effraye ni dans ce monde ni dans l'autre, s'il plaît à Dieu. Notre Seigneur, la paix et la tranquillité règnent dans ce moment dans notre pays, il ne nous manque aucun bien, par la bénédiction dont vous êtes l'objet. Nous nous acquitterons intégralement. Il ne nous manque rien, ni le bon marché ni la paix. Personne ne s'écarte de votre domination, tout cela a lieu par votre bénédiction, ô sultan de la miséricorde. Que Dieu vous fasse miséricorde dans ce monde et dans l'autre, s'il plaît à Dieu. Notre Seigneur, il vous parviendra une jarre pleine d'olives bonnes. Puissiez-vous les manger en santé et joie. Je suis votre serviteur, je travaille pour vous auprès de Dieu et des hommes. Si vous me dites de faire de nouveaux efforts, j'en ferai et je ne chercherai pas à fuir votre service. Je suis votre esclave tatoué ; vendez-moi sur le marché, personne ne m'achètera de vous que Dieu et notre Seigneur l'Envoyé de Dieu et les gens de bien. Je vous institue propriétaire de mon cou. Dieu m'a fait vous aimer et vous a fait m'aimer. Je me réfugie auprès de Dieu, auprès de son prophète et ensuite auprès de vous. Songez à ce que vous ferez pour nous auprès de Dieu, de son Envoyé et de vous. Je vous en conjure par Dieu et son Envoyé, ne conservez que l'amour de Dieu, le mien ne vous servirait ni dans ce monde ni dans l'autre. Celui qui est dans ce monde peut vous y être utile avant l'autre monde. Si vous ne m'aimez pas en vue de Dieu, je porterai plainte à Dieu et à son prophète. Demain est le jour de la résurrection, il faut que vous m'envoyiez votre réponse. Et le salut sur vous de la part de votre chien et de votre serviteur Ali ben Omar. Il vous parviendra un burnous ; revêtez-le comme vêtement de piété. Puisse Dieu affranchir votre corps du feu, s'il plaît à Dieu. Et le salut.

LETTRE N° 9.

Notre Seigneur et notre maître, le plus cher des hommes pour nous, tout ce que vous avez envoyé nous est parvenu, savoir : une négresse, un mulet, de l'argent, un chapelet, du sucre, de la cire, des raisins secs, des figues, des *gandoura* (1) ; tout cela nous est parvenu sans qu'aucun de ces objets se soit égaré ; ce don est fait en vue de Dieu et de son prophète, et nous l'acceptons de vous. Puisse Dieu y donner son agrément et le faire peser dans la balance, consolider votre récompense et en perpétuer les mérites jusqu'au jour de la résurrection. J'en jure par Dieu, et par Dieu je ne vous aime pas en vue des biens de ce monde. Je suis indifférent aux biens de ce monde qu'ils abondent ou qu'ils manquent ; quand ils abondent, c'est pour vous ; quand ils manquent, c'est à votre détriment. Celui qui reçoit perd, celui qui donne gagne. S'il plaît à Dieu, vous serez en gain dans ce monde et dans l'autre. Nous mangeons ce qui nous est donné. Vous amassez des trésors pour l'éternité ; nous mangeons dans ce monde. Vous n'ignorez pas que les habitants de ce monde sont en perte et que ceux de l'autre monde sont en gain. Quant à la négresse, ô notre Seigneur, elle présente de grands avantages ; elle rend de grands services aux tolbas, aux indigents et aux malheureux : elle vous attirera de grandes récompenses. Que Dieu vous donne biens sur biens et récompenses sur récompenses. Mais le mulet est estropié. Tout ce que vous avez envoyé à votre zaouïa est parvenu. Les récompenses divines vous appartiennent. J'en jure par Dieu, et ensuite par Dieu, par les mérites de Dieu et de son envoyé, par l'amitié qui nous unit en vue de Dieu et de son envoyé, je ne travaille pas pour vous en vue des dons de ce monde, je ne les désire ni ne les aime, non plus que les habitants de ce monde. O mon Seigneur et mon maître, je vous aime pour obtenir l'amour de Dieu et de son envoyé, pour l'amour de la science, et vos bonnes œuvres envers Dieu et son prophète. Dieu vous a investi du pouvoir dans son

(1) Sorte de vêtement.

royaume. Il vous a choisi pour commander à ses créatures; qu'il dirige votre jugement ! Dieu a dit : Obéissez à Dieu, à son prophète et à ceux qui sont investis du commandement. Dieu vous a fait sultan saint, Dieu a fait prospérer par vous les pays et les hommes et a pacifié par vous les contrées. Comment ne vous obéirions-nous pas ? comment ne travaillerions-nous pas pour vous ? Que Dieu, par les bénédictions dont vous êtes l'objet, nous mette au nombre de vos serviteurs et de ceux qui vous sont soumis, ô notre Seigneur. Nous ne demandons de notre Seigneur que sa satisfaction, son amitié et son affection. Vous n'ignorez pas que ceux qui s'aiment s'en donnent des gages sans compter et n'ont pas de secrets l'un pour l'autre. Telle est la véritable affection. Fasse Dieu que notre amitié se rapporte à Dieu et à son prophète. Seigneur, il vous parviendra deux *tass* d'olives. Mangez-les en santé, avec joie, quiétude et la paix dans ce monde et dans l'autre. Seigneur, il faut absolument que les mérites de cette zaouïat vous soient acquis, ainsi qu'à vos enfants. Quelques personnes disent de moi, ô notre Seigneur : Ali ben Omar travaille pour notre Seigneur le Pacha en vue des biens de ce monde et afin de les acquérir. J'en jure par Dieu et ensuite par Dieu, je ne désire rien de vous, car j'ai peur que vous disiez : Comment ! Votre amitié m'enrichit, votre satisfaction me suffit. La zaouïa n'a plus besoin que d'une *boutique (hanout)* pour qu'on y dépose les chapelets, la cire, le papier et les planchettes des tolba ; vous en aurez le mérite pendant votre vie et après votre mort. Vous aurez la récompense divine la plus complète. Il vous parviendra deux burnous, vous les revêtirez comme vêtements d'honneur et de piété. Vous n'ignorez pas que vous avez bien des vêtements qui sont plus beaux que ceux-là ; les hommes les trouvent laids, mais ils sont beaux pour Dieu et son prophète ; ce sont des vêtements de considération, ils préservent du feu et des affronts ; ils préservent de Satan et du châtiment du tombeau ; Dieu s'en servira pour éclairer votre jugement. Et le salut de la part de votre serviteur et de votre esclave Ali ben Omar, qui fait partie des vôtres, qui vous appartient, et dont les affronts rejaillissent sur vous. Et le salut.

LETTRE N° 10.

Louange à Dieu. Que la bénédiction et le salut soient en abondance sur l'Envoyé de Dieu.

Que Dieu vous conserve par sa garde mystérieuse, qu'il nous préserve, nous et vous, de tout mal passé ou à venir ; à celui qui dans ce monde est heureux et qui dans l'autre monde sera au nombre des martyrs, notre Seigneur et notre maître, le réfrigérant de nos yeux, le fruit de nos entrailles, notre Seigneur le resplendissant. Que Dieu éclaire son cœur par la science et l'action ; l'aimé de Dieu, l'ami de Dieu, qui est sincère avec Dieu, avec son prophète et avec les gens de bien, le juste, le saint, celui que Dieu a investi de la suprême dignité pour se mettre bien avec lui-même, avec Dieu et avec son prophète, en sorte que Dieu (qu'il soit béni et exalté) l'a mis bien avec ses sujets et lui a accordé la soumission de leurs cous, l'a fait triompher de ses ennemis, qu'ils soient mécréants ou musulmans, soumis ou rebelles, a assisté ses armées contre celles des infidèles ; que Dieu éclaire son intelligence par la science et l'action ; il suit les préceptes de la *Sounat* et de la loi ; que Dieu l'assiste dans l'accomplissement des bienfaits et des œuvres pies ; notre Seigneur et notre maître, le plus cher des hommes pour nous, notre Seigneur Hossaïn-Pacha, que Dieu embellisse son avenir dans ce monde et dans l'autre. Que le salut soit sur vous, mille saluts, ainsi que la miséricorde de Dieu et sa bénédiction. O notre Seigneur, comment vous portez-vous ? comment êtes-vous avec Dieu et avec son prophète ? Que Dieu soit glorifié et remercié, notre Seigneur est bien, il ne manque à notre Seigneur aucun bien. Nous, non plus que tous ceux qui sont bien avec Dieu et son prophète, nous ne vous oublierons pas dans nos prières, dans les instants où Dieu manifeste sa grâce ; c'est à Dieu qu'il appartient d'agréer les demandes. En second lieu, notre Seigneur et maître, Dieu nous a rendu votre ami et vous a rendu notre ami, fasse Dieu que notre amitié et la vôtre se rapporte entièrement à Dieu et à son prophète. O mon ami, mon Seigneur, mon maître, comment l'ami pourrait-il se séparer de son ami ? Quant à moi, je le jure par Dieu et ensuite

par Dieu, mon amitié pour vous a teint mon cœur comme le *kermez* sature le manteau ; n'est-ce pas ? le kermez ne quitte pas le manteau, même quand celui-ci est en lambeaux. De même l'amitié que j'ai pour vous ne saurait en être arrachée jusqu'à ce que je quitte ce monde, et elle vous suivra dans l'autre monde. Ma chair défendra toujours la vôtre ; même dans le feu, je serai auprès de vous (puisse Dieu nous en préserver, nous et vous, par la bénédiction dont vous êtes l'objet, et de tout autre danger). Puisse Dieu nous accorder la bienveillance du maître (Dieu). Si Dieu est bienveillant pour moi et pour vous, quand bien même nous entrerions dans le feu, Dieu béni et très-haut dirait au feu : *Sois froid*, de même qu'il lui a dit : Sois froid pour notre Seigneur Ibrahim et épargne-le. Vous, notre Seigneur, Dieu vous a communiqué sa science et vous a délégué le pouvoir dans son royaume ; vous n'ignorez pas que les savants sont les vicaires du prophète ; vous êtes savant, prince et saint, Dieu vous facilitera vos rapports avec l'impie et le pieux, avec l'obéissant et le rebelle, vous soumettra les montagnes, les mers, les endroits accessibles et les lieux d'un accès difficile, les génies et les hommes, les hommes libres et les esclaves, le croyant et l'infidèle, le cher et le bon marché. Qu'il nous favorise par vous et votre existence, par votre règne fortuné, duquel Dieu nous a favorisés ainsi que de votre mansuétude. Sans votre mansuétude, votre science et votre amour pour les créatures, celles-ci périraient toutes par les tremblements de terre, la famine, la guerre ; si Dieu très haut et béni ne vous avait placé parmi les hommes, ils n'auraient pas éprouvé les effets de la miséricorde divine et auraient tous péri. Fasse Dieu que nous vous précédions dans la mort. Vous êtes le sultan de la miséricorde divine, puisse Dieu nous faire miséricorde par vos mérites. Vous êtes ferme pour la justice et l'observation des lois divines. Vous n'ignorez pas que le verset a dit : Celui qui viole les prescriptions de Dieu fait du tort à sa propre personne. Dieu vous a fait sultan saint, à la fin des temps. Que Dieu fasse prospérer par vous les villes et les hommes. Que Dieu vous facilite l'accomplissement de tout mystère, s'il plaît à Dieu. O vous qui êtes aimé de tous les gens de biens (marabouts), que Dieu ne vous

cause aucune crainte ni dans ce monde ni dans l'autre, qu'il détruise vos ennemis, qu'il fasse briller votre drapeau au-dessus de tous les drapeaux, qu'il vous fasse mourir heureux dans ce monde et martyr dans l'autre. Je jure par Dieu et puis par Dieu, je ne cesse d'adresser des prières à Dieu et à son prophète pour vous, à tous les instants où Dieu manifeste sa grâce. Puisse Dieu accueillir mes prières, ne vous causer aucune frayeur et vous accorder tout ce que vous lui demanderez. Si Dieu et son prophète m'exaucent, je ne cesserai de vous comprendre dans mes prières, dans tous les instants propices. Tel est mon devoir, je vous appartiens ; ce qui est en Dieu est éternel, tandis que ce qui est de ce monde est périssable. J'en jure par Dieu et puis par Dieu, par Dieu, par son prophète et par vous, je ne travaille pas pour vous en vue des biens de ce monde périssable. Vous n'ignorez pas que le monde est une charogne, et ceux qui la désirent (sont) des chiens, sauf le respect que je vous dois. Vous n'ignorez pas que la tradition dit : Abandonne ce qui est dans la main des autres et ils t'aimeront ; sois continent dans ce monde, Dieu t'aimera. Ce monde est une charogne ; elle sépare ceux qui s'aiment. Vous n'ignorez pas que la tradition dit : Celui qui a en vue Dieu et son prophète, sinon il ne les a pas en vue. L'amour de Dieu, de son prophète et le vôtre m'enrichiront. Celui qui est l'objet de l'amour de Dieu et de son prophète est riche ; celui qui est aimé par ce monde est pauvre ; quand bien même il aurait l'équivalent en or de la terre et des cieux, il serait pauvre et même quelquefois méprisé, humilié, inquiet ; celui qui est aimé de Dieu est cher à Dieu et à son prophète, humble dans ce monde et puissant dans l'autre. Et le salut. Excellent Seigneur, ce que vous avez envoyé à Dien, à son prophète et à nous, est arrivé. Que Dieu vous récompense par le bien. Je ne travaille pas pour vous en vue des cadeaux. J'ai vu que Dieu vous a communiqué sa science et vous a délégué le pouvoir dans son royaume conformément à sa parole : Soumettez-vous à Dieu, à son prophète et aux princes. Je vous suis soumis, je travaille en vue de Dieu et de son prophète. Vous également, vous m'aimez en vue de Dieu, vous me donnez en vue de Dieu. Dieu vous a donné tout ce que vous pouvez

vouloir et désirer. Prenez, ô Hossaïn-Pacha, de votre maître, mais pas d'un autre. Si ce n'était pas lui, vous ne seriez pas resté dans cette dignité jusqu'à présent. Que Dieu parfasse ses bontés par votre intermédiaire. Et le salut. Il vous parviendra un *tass* d'olives, quatre couffes de bonnes dattes *hasrat*, un burnous d'honneur, vêtement de piété, de considération et de triomphe sur vos ennemis. Nous nous sommes réjouis que vous nous ayez donné notre Seigneur Ibrahim pour agha. Fasse Dieu qu'il soit une source de bénédictions pour nous et tous les hommes. Nous avons eu une grande joie. Que Dieu nous favorise de votre vie, de la sienne et de celle des gens dans lesquels réside le bien et qui sont utiles à nous et à tous les hommes. Toutes vos actions seront, s'il plaît à Dieu, agréées (par Dieu). Je vous envoie, notre Seigneur, trois *tass* d'olives, trois burnous, six couffes de dattes *harra* sèches, quatre couffes et quatre *mezaoud* et une *guefsa* de bonnes dates *belah*. Les quatre *mezaoud* et la *guefsa* sont pour vous, et le beau burnous et le grand *tass* sont pour vous ; quand ils vous parviendront, vous les remettrez à notre Seigneur le kheznadji et à notre Seigneur l'agha ; vous êtes les membres d'une même famille, il n'y aucune différence à établir entre vous ; Nous, notre Seigneur le kheznadji, notre Seigneur l'agha et tous les hommes, nous sommes sous la protection de Dieu et sous la vôtre. Que Dieu parfasse ses bontés par vous, pour nous et tous les hommes. A partir d'aujourd'hui, je ne ferai aucune distinction entre vous ; ce qui vous parviendra sera partagé entre vous et eux, vous êtes tous dans la même condition ; je vous envoie des objets, vous savez à qui les remettre et les distribuer. Ces objets sont remis par Mohammed ben Ahsan. Et le salut sur vous de la part de votre serviteur Ali ben Omar, votre esclave. Nous sommes debout à votre porte. A vous la récompense, à nous la récompense. Ce que vous nous avez envoyé, nous l'avons tout distribué la nuit du *Mouloud* (nativité du prophète). C'est à Dieu qu'il appartient d'accorder les récompenses. Tous les hommes lui appartiennent.

Albert DEVOULX.

A suivre.

LES HARAR

SEIGNEURS DES HANENCHA

ÉTUDES HISTORIQUES

SUR LA PROVINCE DE CONSTANTINE

(3e article. — Voir les nos 103 et 104)

La vallée d'Oukès est enceinte de toutes parts par les montagnes qui la ferment, à tel point qu'une fois dans l'intérieur, il est impossible de lui soupçonner la moindre issue ; comme aussi de l'extérieur, il est impossible d'en soupçonner l'existence, c'est, en un mot, un véritable entonnoir. Au fond de la gorge, les rochers se réunissent en une sorte de cirque étroit et sont découpés en aiguilles hardies, en immenses obélisques de granit aux formes les plus fantastiques qui donnent à la caverne de Oukès un cachet de grandeur et de sauvagerie impossible à se figurer pour qui ne l'a pas vue. Au pied de ce cirque s'ouvre une grotte profonde qui renferme la source du ruisseau nommé l'Oued bou Oukès. Cette grotte est fort belle, et très profonde et a servi souvent aux indigènes de retraite inaccessible pendant la guerre. A l'intérieur, on entend bouillonner l'eau à une grande distance comme au fond d'un puits. Immédiatement au-dessous de la grotte commence le lit du ruisseau, c'est-à-dire, un ravin encombré de rochers où poussent çà et là quelques figuiers et grenadiers ; plus bas sont les jardins. A l'extrémité nord, par

laquelle le ruisseau débouche dans la plaine de Tébessa, la vallée finit par un étranglement subit, mesurant à peine une quinzaine de mètres de large et sur l'un des flancs duquel a été tracé un sentier de chèvre, praticable à peine pour deux hommes de front ; sur la face est se trouve aussi un chemin muletier atroce, qui escalade, avec le mépris le plus insensé des pentes, le Djebel Mesteri et va aboutir à Tebessa en passant par Aïn el-Hamba. Sur la face ouest sont encore deux chemins impraticables pour d'autres gens que les bergers indigènes et nommés Trik et-Terras le chemin de piétons et Trik ed-Derdjat, le chemin des escaliers. Ces deux chemins conduisent chez les Nememcha.

Le village, ou plutôt les villages d'Oukès, se trouvent à peu près au milieu de la vallée, qui, d'après ce qui vient d'être dit, est absolument inabordable de toutes parts, sauf du côté de Tebessa, par le chemin de la plaine et avec l'assentiment des habitants. Au-dessus des maisons, les jardins couvrent le flanc de la montagne à peu près jusqu'à mi-côte ; ils marquent ainsi l'emplacement d'une fontaine abondante nommée Aïn Djida, qui sort d'un rocher situé à une assez grande hauteur au-dessus des villages, et dans lequel elle creuse de véritables canaux. De là, elle forme un ruisseau qui, grossi par d'autres fontaines, va arroser les jardins L'abondance, la fraîcheur et la pureté de ces eaux expliquent facilement que les Arabes se soient établis sur ce point, et on est étonné de ne pas y trouver de traces d'occupation romaine (1).

Oukès fut donc fondé par les Dreïd, cavaliers Mezarguia des Chabbia, qui avaient pour chef direct un saint personnage dont le nom réel s'est perdu, mais que la tradition appelle Sidi bou Oukès, parce que vers les derniers temps de sa vie il habita l'entrée de la grotte d'où s'échappe le ruisseau.

(1) On ne voit de vestiges romains que très-loin de là, au sortir de la gorge, auprès d'une très-belle source thermale, avec piscine antique, dans laquelle vont encore se baigner les Indigènes. Oukès est peut-être une corruption du mot Aques ou Aquæ donné à l'ancien établissement romain, comme il est arrivé pour Aix, en Provence, et pour Ax, dans l'Arriège.

Sidi bou Oukès ayant fixé sa résidence dans cette gorge, irrigué la vallée, créé une oasis plus fraîche peut-être et plus belle encore à voir que celle de Tebessa, rassembla autour de lui une petite colonie qui construisit trois hameaux : Oukès el-Foukani, El-Oustani et El-Tahtani, — *du haut*, *du centre*, et *du bas*, — ce qui indique parfaitement leur situation respective sur le flanc de la montagne.

Après le renversement des Chabbia. les Dreïd, qui leur avaient été si dévoués durant leur puissance, furent, ainsi que je l'ai dit, refoulés et dispersés un peu partout. Alors, au noyau primitif des habitants de Oukès, vinrent d'instinct se joindre tous les bandits sans foi ni loi, que les vols et les meurtres expulsaient des tribus. Aussi, quelques années à peine après sa fondation, Oukès s'était attiré à bon droit la réputation du plus effroyable repaire de coquins et de receleurs qui existât dans tout le Tell algérien.

Il tombe sous les sens, rapporte la légende locale, qu'un homme de paix et de concorde, comme Sidi bou Oukès, ne pouvait se plaire au sein des guerres civiles incessantes qui divisèrent les trois villages d'Oukès, du jour où ils furent peuplés par des coquins de toute provenance. Notre marabout adopta le parti le plus sage : Laissant Oukès el-Foukani prendre d'assaut tous les huit jours Oukès el-Oustani, et s'accorder avec ce dernier toutes les quinzaines pour saccager Oukès el Tahtani, il se retira dans la grotte, à l'entrée de laquelle il se construisit un hermitage. Il vécut ainsi solitairement quelques années, pendant lesquelles il frappa si souvent les échos de la caverne de ses lamentations sur les crimes et les horreurs qui ensanglantaient tous les jours la vallée, que ces échos sont demeurés sensibles au son de la voix humaine et répètent fidèlement les dernières syllabes d'une phrase qui serait pronononcée au point de la grotte où Sidi bou Oukès avait l'habitude de s'asseoir et de faire sa prière. Les habitants d'Oukès affirment, du reste, que cet écho n'est autre chose que la voix de leur ancêtre, et prétendent qu'ils ne prennent jamais de décision importante sans avoir, au préalable, consulté Sidi bou Oukès.

D'après ce qui vient d'être dit sur les mœurs et les habitudes

des Oukaksia, il est facile de comprendre que l'agent du trésor turc, chargé autrefois de percevoir les impôts, n'était que médiocrement affriandé par l'idée d'aller s'engager dans un pareil coupe-gorge, surtout lorsque les Nememcha étaient dans de mauvaises dispositions, situation à peu près permanente chez eux.

Cependant, lorsque la tribu récalcitrante voulait bien consentir à payer son impôt, on était jusqu'à un certain point assuré de n'être pas trop mal reçu dans les villages. Le collecteur allait alors représenter avec les plus grands égards, à la djemâa d'Oukès, qu'il y avait lieu pour elle de suivre l'exemple donné par le reste des Nememcha et de venir en aide au Commandeur des croyants, dont le trésor était constamment obéré par la guerre qu'il soutenait contre les infidèles.

Le doyen de la djemâa, après s'être longuement félicité lui-même et avoir félicité les gens des villages de la venue d'un aussi illustre visiteur, commençait invariablement par assurer l'agent du fisc des bonnes dispositions de tous, ajoutant cependant qu'il était d'habitude à Oukès, avant de prendre toute décision importante, d'avoir l'avis de Sidi bou Oukès, lequel était trop bon pour laisser jamais ses descendants dans l'incertitude et ne manquerait pas d'être froissé s'ils venaient à agir sans le consulter.

On s'acheminait donc processionnellement vers la grotte, à l'entrée de laquelle s'asseyait toute la population. Le doyen de la djemâa installait lui-même le collecteur à la place d'où s'entendait le plus distinctement la réponse de l'écho, puis allant se placer sur une large pierre plate, sur laquelle Sidi bou Oukès avait l'habitude de faire sa prière et d'exhaler ses gérémiades, il se retournait vers l'intérieur de la grotte, et s'écriait :

يا جدنا سيدي بووكس نغرموا اوما نغرموا شي

O notre grand-père, Sidi bou Oukès, paierons-nous l'impôt, ou ne le paierons-nous pas ?

L'écho de la grotte, fidèle à son habitude, répétait distinctement les trois dernières syllabes :

ما نغرموا شي ***Nous ne paierons pas !***

Sur quoi le doyen de la djemâa, se retournant d'un air tout contristé vers le collecteur du trésor turc, lui disait : « Tu viens de l'entendre de tes propres oreilles ; Sidi bou Oukès nous défend de payer, et tu nous considèrerais toi-même comme de mauvais musulmans si nous venions à enfreindre les ordres formels de notre ancêtre !

Sur ce beau discours, le collecteur était congédié avec les plus grands égards et instamment prié de reporter au Bey les vœux unanimes que formait la population d'Oukès pour l'*augmentation de sa puissance, de sa prospérité, de sa gloire.....*

Fidèles aux prescriptions de leur grand-père, Sidi bou Oukès, les Oukaksia, ne payèrent jamais d'impôt aux Turcs, et menaient encore leur vie de brigandage, lorsqu'une colonne française, commandée par le général de St-Arnaud, vint en 1850 prendre possession officielle de Tebessa et du pays environnant, installer dans leur commandement les chefs indigènes et percevoir l'impôt. Le Kaïd el-Hassenaouï, dont il sera longuement parlé plus loin, se rendit à Oukès par ordre du général, et mit la djemâa en demeure d'accepter un cheik nommé par l'autorité française, et de payer une somme fixe tous les ans à titre de Lezma.

Jaloux de se poser aux yeux des Français, aussi bien qu'ils avaient su le faire aux yeux des Turcs, les Oukaksia, firent au caïd El-Hassenaoui une réception splendide, à la suite de laquelle il lui fut annoncé qu'on allait s'en rapporter aux ordres de Sidi bou Oukès, en ce qui avait trait à la réponse à faire au général des chrétiens. On alla donc à la grotte et le kébir de la djemâa demanda suivant l'habitude :

Paierons-nous l'impôt, ou ne le paierons-nous pas ?

Suivant l'habitude aussi, Sidi bou Oukès répondit de sa voix la plus claire :

Nous ne paierons pas !

Etonné d'un pareil manque de courtoisie chez son ancêtre, le kebir insista timidement :

حتى ريال *pas même un réal ?*

Pas même un réal ! répondit l'écho d'une voix lugubre.

Le caïd El-Hassenaoui revint donc et fort piteusement, à ce que l'on assure, rendre compte à qui l'avait envoyé du résultat de sa mission. Le général aimait la plaisanterie, sans doute autant que qui que ce soit, mais il l'aimait à ses heures et était probablement mal disposé au moment où El-Hassenaoui vint lui communiquer la réponse de Sidi Oukès. Il fit aussitôt monter quatre obusiers sur la crête du djebel Gaga, d'où l'on domine les villages et prouva, pièces en main, aux Oukaksia que la langue avait dû fourcher à leur ancêtre (1). Depuis lors l'écho de la grotte était tombé dans quelque discrédit et l'impôt se payait régulièrement à Oukès comme partout ailleurs, lorsque en 1871 le fils de l'émir Abd-el-Kader et un prétendu Chérif, qu'un agent prussien avait lancés de Tunis pour nous susciter des embarras en Algérie, vinrent révolutionner les tribus de Tebessa. Les habitants de Oukès, probablement sur le conseil de *leur grand père*, furent des premiers à prendre part à la révolte et c'est dans leur ravin caché aux regards, que se refugièrent les contingents rebelles battus le 25 mars 1871 d'une manière si complète par la petite colonne du général Pouget. Mais nous connaissions les sentiers qui mènent à ce repaire et les Oukaksia y subirent un châtiment exemplaire dont ils se souviendront longtemps. Quant aux chefs du mouvement, ils s'estimèrent tellement heureux d'être sortis comme par miracle de cette souricière qu'ils quittèrent aussitôt notre territoire, sans oser jamais plus y remettre les pieds.

Pendant la crise qui suivit la chute des Chabbia, chaque groupe de population sentit, avons-nous dit, la nécessité de se créer des alliances ; le faible se rapprochait du puissant pour se placer sous sa protection. Dans la région qui sert aujourd'hui de frontière orientale à l'Algérie deux familles nobles attiraient sur elles tous les regards ; c'étaient, d'une part, les Ben Chennouf, maîtres de la ville du Kef et des environs qu'ils dominaient à l'aide d'une fraction de la grande tribu des Oulad

(1) Ce renseignement m'a été fourni par mon ami le capitaine O'German, qui a résidé quelque temps à Tebessa.

Soula leurs hommes-lige ; et, d'autre part, les Harar, occupant la Kalaât es-Senan et les campagnes voisines avec leurs Hanencha (1). Chacun de ces groupes avait donc établi son centre d'action dans une citadelle aérienne, d'où, semblables à des oiseaux de proie perchés sur leurs rochers, les Ben Chennouf et les Harar s'observaient réciproquement guettant une occasion favorable pour s'entre détruire. L'historien arabe El-Kairouani rapporte qu'en 1614 la question de frontière souleva entre les deux régences d'Alger et de Tunis, de graves difficultés provoquées par les Ben Chennouf, conflit qui ne se termina qu'en 1628 par la défaite de l'armée tunisienne au combat de Sattara. Les Oulad Saïd et les Ben Chennouf réussirent, par leur défection à faire remporter l'avantage aux Algériens. L'histoire est muette sur le rôle que les Hanencha jouèrent en cette circonstance, mais il est certain que, prêtant leur concours aux Tunisiens, ils les aidèrent peu de temps après à tirer vengeance des Ben Chennouf et à écraser ces voisins qui leur portaient ombrage. On voit, en effet, un kaïd Ali el-Hannachi que l'historien arabe qualifie de *guerrier habile* contribuer avec la Zemala dont il avait le commandement, à obtenir ce résultat. La politique turque avait commencé par jeter la discorde parmi les Ben Chennouf, les armer les uns contre les autres et lorsqu'on les sentit suffisamment affaiblis dans cette lutte intestine, on réussit sans peine à les expulser définitivement. Mohammed Pacha, nous dit l'historien Kaïrouani parvint en 1041 (1631 de J.-C.) à effacer le nom des Ben Chennouf de l'Outan du Kef où ils commandaient. Ces Arabes, ajoute-t-il, sont ceux dont Ben en-Nadj a dit que c'était un crime que de leur vendre des armes. El-Barzali a dit aussi que les Arabes d'Afrique doivent être traités comme les ennemis de la religion. Un autre légiste, El-Fakani, n'a pas plus d'estime pour eux ; il les considère comme des pervers sans foi ni loi, capables de toute sorte de crimes. Ceux qui les connaissent savent les juger. Dieu les réduisit sous l'administration de

(1) Je ne crois pas utile de m'occuper d'une autre famille féodale celle de Yakoub ben Sebâ, rivale de ces deux ci, qui habitait le territoire tunisien.

Mohammed Pacha. C'était au point que les marchands pouvaient partout circuler sans armes avec leurs marchandises, tant la terreur qu'inspirait ce pacha était grande. Ce ne fut pas une époque favorable pour ces peuplades perverses qui furent réduites aux emprunts pour acquitter les contributions dont on les accabla (1).

L'arbre généalogique des Harar nous indique les successeurs de Khaled bou Zerouda qui furent Mansour et Soltan, puis Otman, Nacer et Khaled es-Serir, pendant la période qui s'écoula de 1530 à 1638. Aucun événement important ne nous est signalé avant l'arrivée au pouvoir de Khaled es-Serir qui gouverna les Hanencha pendant quinze années. Mais en 1638 une révolte générale éclata dans la province de Constantine contre la domination turque. A la tête du mouvement se trouvaient ce même Khaled et son allié le cheikh el-Arab Sakheri ben Bou Okkaz. Tous deux avaient à se plaindre de la violence du régime politique des Osmanlis, le premier à cause de la destruction du *bastion de France* et le second du meurtre de son frère.

Rappelons les faits que notre regretté président Berbrugger a extraits des archives françaises (1) :

Les Algériens, comme les autres barbaresques, n'observaient guère les traités avec les nations chrétiennes et l'encre de ces sortes d'actes n'était pas encore séchée tout à fait qu'ils avaient déjà trouvé moyen d'en violer quelque stipulation. Ainsi, dans le courant de l'année 1637, les Turcs d'Alger et de Tunis, en dépit de traités récents, capturaient nos bâtiments de commerce sous les plus frivoles prétextes, ou même sans se donner la peine de mettre en avant un prétexte quelconque. Ainsi, il ressort de l'inspection de nos côtes de la Méditerranée, faite en 1633 par Henri de Séguran, seigneur de Bouc, que les places fortes du littoral étaient sans garnisons et que *presque chaque jour* les barbaresques débarquaient en Provence, où ils enlevaient hommes, femmes et navires. La population livrée sans défense à ces

(1) Kaïrouani, traduction de Remusat et Pelissier.

(1) Voir *Revue Africaine*, 1866, p. 337. Berbrugger, notes relatives à la révolte de Ben Sakheri, par Féraud.

corsaires avait dû chercher un refuge dans l'intérieur des terres ! Ces incessantes piqûres de moustiques sur la peau du lion faisaient plus souffrir la France par l'humiliation que par la douleur. On s'en aperçoit dans la correspondance politique et administrative de l'époque. Aussi, le cardinal de Richelieu poussé à bout par l'insolence des pirates, écrit en ces termes, le 28 mai 1637, à Monseigneur de Bordeaux. (1)

« Si en revenant (de la Croisière contre les Salétins, etc.) « vous pouvez faire quelque chose pour ravoir nos esclaves de « Tunis et d'Alger, vous le pouvez faire ; et j'estime, ainsi que « vous l'avez écrit plusieurs fois, que le meilleur moyen pour « cela est d'essayer de leur faire peur et de prendre autant de « leurs vaisseaux qu'on pourra, après quoi on viendra à restitu- « tion de part et d'autre » (Documents inédits sur l'Hist. de France. Correspond. Sourdis, I, 394.)

Conformément à ce programme, M. de Chastellux, commandant le vaisseau le *Coq*, s'empara de deux corsaires d'Alger, qui avaient eu la mauvaise chance de se rencontrer sur sa route et le hasard voulut que dans cette même année un pacha venant de Constantinople pour remplacer Youssef, qui était en exercice depuis 1634, fut également pris sur mer par des croiseurs français. Furieux de ce qu'il appelle un double outrage, le divan d'Alger expédie dans l'est l'amiral Ali Bitchenin pour détruire *le bastion de France*, mission dont ce fameux corsaire ne s'acquitta que trop bien ; car il amena à Alger, outre tout le matériel de l'établissement, 317 français dont une partie fut vendue et le reste réparti sur les galères pour ramer à la chiourme. Et cependant on était toujours sous le régime du traité de 1628, conclu au nom du roi de France, par Sanson Napollon.

Le divan en faisant ainsi détruire le bastion de France *ab irato* n'avait pas songé qu'il privait une grande partie des indigènes de l'Est des bénéfices commerciaux que ceux-ci faisaient avec les Français du bastion. Or ces indigènes qui étaient sous le protectorat des Harar, frustrés d'un négoce lucratif, déclarèrent

(1) Henri d'Escoubleau de Sourdis, archevêque de Bordeaux, chef des conseils du roi en l'armée navale.

qu'ils ne pouvaient plus rien payer aux Turcs; et en effet ils refusèrent d'acquitter la *lezma* ou impôt annuel.

Le cheïkh El-Arab Ahmed ben Sakheri, dont il sera plus longuement parlé dans la monographie spéciale du Beït bou Okkaz, qui de son côté avait le désir de venger le meurtre de son frère, exploita ces éléments de révolte. Telle était donc la situation de la province de Constantine en 1638 : à l'extérieur hostilité des Turcs avec les Français, sinon guerre déclarée, à l'intérieur formidable insurrection qui, née de deux causes différentes dans le Sahara et dans le Tell, devait s'étendre depuis les régions du Sud jusqu'au littoral. Les chefs rebelles que le père Dan nomme *Calet* et *Benaly*. — Khaled et Ben Ali attaquèrent Constantine, en ravagèrent les environs et finirent par battre en rase campagne entre Constantine et Sétif, l'armée turque envoyée d'Alger pour les réduire à l'obéissance. D'après le père Dan, Khaled consentit à rétablir la paix aux conditions suivantes :

1° Les Turcs n'inquiéteront plus les révoltés au sujet de la lezma ;

2° Ils s'en retourneront droit à Alger, sans se détourner ni à droite ni à gauche de la route, sous peine d'être tous taillés en pièces ;

3° Ils rebâtiront le bastion de France, ainsi que ses dépendances, attendu que c'est là qu'eux révoltés allaient échanger leurs denrées contre de bon argent avec lequel ils payaient la lezma ; de sorte que la ruine du dit bastion les avait empêchés de ne ne plus rien payer.

Peu de temps après un nouveau traité de paix était signé entre la France et la Régence et le Bastion rebâti reprenait ses relations commerciales avec les indigènes. Mais une particularité dont la plupart des chroniques ne font point mention, c'est la clause imposée aux Turcs par les trois grandes familles féodales de la province, pour consentir au rétablissement de leur autorité à Constantine. La tradition conservée chez les Harar, les Bou Okkaz et les Oulad Mokran, seigneurs féodaux, rapporte qu'une part égale d'autorité équivalent à celle du bey turc lui-même, était attribuée à chacune de leurs familles. Ainsi quand un nouveau bey était investi, les trois grands dignitaires indigènes se réunissaient au campement des bords du Roumel, sous Constantine. Un délégué du Pacha faisait là solennellement la remise des kaftans d'investiture destinés aux trois chefs des familles féodales et de celui qui devait revêtir le nouveau bey.

Cette cérémonie remise en vigueur après la révolte de 1638 me semble avoir déjà existé précédemment car un dans manuscrit déjà ancien je traduis le passage suivant :

« Quand les Turcs arrivèrent à Constantine, venant de Bône « et de Tunis, le pouvoir fut divisé en trois et d'après un traité « les Turcs furent autorisés à habiter Constantine. Un tiers du « pouvoir appartint à Ben Ali Cheïkh el-Arab ; un tiers au « Cheïkh des Hanencha et un tiers aux Turcs.

« De là venait la coutume que lorsqu'un nouveau bey était « nommé, le Pacha envoyait un kaftan, que le bey revêtait, « puis après l'avoir revêtu, il l'envoyait au Cheïkh el-Arab qui « en faisait autant et enfin le tour du Cheïkh des Hanencha venait « ensuite. Le Cheïkh el-Arab et le Cheïkh el-Hanencha « *dignitaires à kaftan* étaient investis avec le même cérémonial « que le bey (1). »

Il est probable qu'aux deux familles féodales indigènes dont il vient d'être question on reconnut ensuite l'obligation d'adjoindre celle des Mokrani, maîtresse des communications entre Constantine et Alger, dont la puissance était également redoutable et à ménager.

C'est encore l'historien Kaïrouani qui va nous fournir un dernier renseignement sur le chef des Hanencha en l'an 1644 de notre ère.

« Un des évènements les plus remarquables de cette époque, dit-il, fut la défaite des rebelles que commandait le Cheïkh Khaled ben Nacer el-Hannachi. Ce Khaled était le plus puissant des chefs arabes qui s'étaient érigés en *protecteurs* (2). C'était un

(1) Manuscrit du Cheikh El-Hadj Ahmed el-Oumbarek ben el-Attar.

(2) Manah', littéralement ce mot veut dire *gens qui empêchent*. Dans la langue administrative de la Barbarie, il signifie des indigènes qui sans aller attaquer le gouvernement, veulent rester libres chez eux et

homme avancé en âge, il avait eu souvent à faire aux troupes algériennes et souvent aussi il avait fait des courses sur les terres de Tunis, car il était sur la frontière des deux états.

Comme il avait assez de forces pour gêner les armées tunisiennes dans leurs opérations, on l'avait longtemps ménagé et même on avait quelquefois acheté sa neutralité Dieu suscita enfin contre lui Mohammed Pacha. Ce guerrier intrépide le vainquit en 1054 (1644) et l'obligea à se réfugier dans le pays de Serat. Khaled avait pris position entre l'armée tunisienne et une rivière. Le kaïd Hacen le chargea à la tête de ses vaillants cavaliers ; ce fut lui qui porta les premiers coups et décida la victoire en se mettant entre l'ennemi et la rivière. Depuis cette affaire, Khaled ne fut plus rien ; il eut bientôt recours à la clémence de Mohammed Pacha, qui, avant sa mort, put voir tous les Oulad Khaled à sa porte au nombre de ses serviteurs.

L'acte de vassalité du chef des Hanencha Khaled exerça une grande influence sur la situation politique du pays, et ce fait ressort clairement du passage que l'historien Kaïrouani a cru devoir consacrer à ce souvenir important :

« Lorsque la nouvelle de la défaite de Khaled arriva aux autres Arabes, dit-il, ils redoutèrent encore plus le pacha et se rangèrent à l'obéissance. Alors le commerce fut florissant : alors les caravanes affluèrent à Tunis de toutes parts. Mohammed Pacha avait atteint le but de ses efforts, sa gloire se répandit en tous lieux. Les poètes de la ville et ceux des Arabes chantèrent à l'envi ses louanges et furent noblement récompensés. Les révoltes cessèrent ; tous les cheikhs des Arabes désirèrent être compris au nombre de ses serviteurs. Ben Ali, le cheïkh des cheïkhs des Arabes de l'Ouest (le chef du Beït bou Okkaz du Sahara de Constantine) se rangea à l'obéissance. Ce chef redoutable avait plus d'une fois mis en fuite les troupes algériennes, mais il céda à l'ascendant de Mohammed Pacha et se soumit à lui. Lorsqu'il mourut, il lui recommanda ses enfants, qui ne furent cheïkhs qu'avec l'autorisation du pacha. Quand ils étaient pressés par leurs ennemis, ils avaient recours à sa protection. »

protègent, même contre lui, les mécontents qui se réfugient sur leur territoire. Kairouani, p. 394.

Nous remarquerons en passant que l'historien Kaïrouani avait composé son œuvre à la glorification des Turcs, ses nouveaux maîtres, desquels il espérait une large récompense, sans doute ; il ne faut donc point être surpris de la profusion d'encens qu'il brûle en leur honneur. Mais revenons aux Hanencha.

Le cheïkh Khaled laissait deux fils : Nacer et Menacer. Ce dernier fut reconnu cheïkh par les Turcs, au détriment de son frère aîné, aussitôt après la mort de Khaled, leur père, et nous verrons bientôt qu'accordant successivement leurs faveurs tantôt à la branche aînée, tantôt à la branche cadette de cette famille, ils ne réussirent que trop à les diviser et à susciter parmi elles des haines qui ont subsisté jusqu'à l'époque contemporaine.

L'arbre généalogique que je placerai à la fin de ce travail indiquera les représentants des deux branches qui, alternativement, eurent le pouvoir, et on pourra ainsi, d'un seul coup d'œil, se rendre mieux compte des virements successifs de fortune.

Vers 1675, deux partis bien distincts dans la maison régnante de Tunis s'étaient formés et naturellement chacune des branches de la famille des Harar se déclara pour celle de ces coteries qui lui offrait une alliance utile. Le triste exemple de divisions intestines qu'allaient leur donner les gouvernants eux-mêmes n'était pas de nature à concilier les esprits, et il suffisait du reste que l'un des Harar fût d'un côté pour que son rival se déclarât immédiatement pour le parti opposé.

Voici comment l'historien Kaïrouani raconte les causes de cette scission : Mourad-Bey étant mort, ses deux fils, Mohammed-Bey et Ali-Bey arrivèrent au pouvoir à la satisfaction générale. Ils étaient frères de père et de mère et ils avaient sucé le même lait. L'homme le plus sage n'aurait pu faire un choix entre les deux, tellement ils étaient égaux en mérite. Malheureusement la

discorde les divisa et produisit des maux dont chacun d'eux eut sa part (1).

Lorsque Mourad-Bey quitta la vie, Mohammed, l'aîné des deux frères, était à l'armée selon l'usage, car son père lui en avait donné le commandement. Ali était au contraire à Tunis. Les grands convinrent de laisser l'autorité en commun entre les deux frères. Il n'y avait aucune distinction à faire entr'eux sous les rapports du mérite, du caractère et de la connaissance des affaires ; on n'aurait pu faire prévaloir que le droit d'aînesse.

Les choses étant ainsi réglées, Ali-Bey fut envoyé à son frère, accompagné des principaux officiers de la troupe ; il était chargé de lui remettre le vêtement d'honneur et de lui communiquer la décision qui les investissait tous deux du pouvoir. Les tambours battirent, les drapeaux furent déployés au-dessus de leurs têtes. Tout le monde parut satisfait de cet arrangement. Les ordres étaient donnés au nom des deux beys. Dès qu'ils furent rentrés à Tunis dans leur domicile respectif, des intrigants les assaillirent de leurs conseils perfides. L'amitié qui les unissait en fut ébranlée et une mésintelligence, d'abord secrète, puis publique, la remplaça ; chacun d'eux se crut et se dit opprimé par l'autre. Mohammed, qui avait eu le commandement de l'armée du vivant de son père, voulait le conserver sans partage. Ali prétendait en avoir sa part ; de vives discussions s'élevèrent à ce sujet. Enfin ils résolurent de s'en rapporter au Divan, qui donnerait raison à qui de droit. La lutte qui s'engagea entr'eux devant cette assemblée menaçant d'être interminable, ils convinrent, après bien des paroles, d'abandonner à leur oncle El-Hafsi la direction des affaires ; le Divan y consentit. Mohammed accepta, sans regret apparent, les volontés du Divan, mais dévorant en secret sa colère, il se promit bien de tirer satisfaction de cet affront.

A quelque temps de là, il quitta brusquement le palais de la Marsa qu'il habitait et s'enfuit dans la ville du Kef où il avait des amis. Il les réunit tous, leur peignit en termes fort vifs la dé-

(1) *Kaïrouani*, p. 411. — Voir aussi les *Annales tunisiennes* de Rousssau, p. 57.

loyauté de son oncle et réussit à leur arracher la promesse de marcher aussitôt sur Tunis.

Le cheïkh des Hanencha, El-Hadj El-Merdassi, de la branche de Nacer ben Khaled était au nombre de ceux qui se rangèrent du parti de Mohammed-Bey.

Les habitants de Tunis, effrayés de cette levée de boucliers, reconnurent l'autorité de Mohammed-Bey, et dès lors El-Hafsi dut s'embarquer et s'éloigner au plus vite pour faire place à son neveu.

Débarrassé de son rival, Mohammed-Bey exerça pendant quelque temps son pouvoir sans contestation de la part de son frère Ali, dont il croyait avoir détruit à jamais l'influence en le reléguant dans une maison de campagne, mais celui-ci parvint à s'enfuir et se réfugia à Constantine. Pendant son séjour dans cette ville, il entra en relations avec Soltan ben Menacer, cheïkh des Hanencha, rival d'El-Hadj ben Nacer, cheïkh de l'autre branche des Harar qui, ainsi que nous venons de le voir, avait pris parti pour Mohammed-Bey.

Soltan ben Menacer, dit Kaïrouani, était alors le plus puissant des cheïkhs arabes ; il donna sa fille en mariage à Ali-Bey, et à la suite de cette alliance, Soltan devint si riche que sa fortune était proverbiale.

Avec les forces dont disposait son beau-père, Ali-Bey ne tarda pas à marcher contre son frère Mohammed-Bey, qu'il battit et mit en fuite dans plusieurs rencontres. Les Tunisiens, effrayés des conséquences de cette guerre acharnée, envoyèrent des Oulama en députation pour opérer une réconciliation entre les deux frères, mais elle revint toute confuse, car elle ne put réussir.

Les deux rivaux exigeaient des concessions qu'aucun d'eux ne voulait faire à l'autre. On se battit de nouveau. Les Arabes, selon leur habitude, avaient avec eux leurs femmes montées sur des dromadaires. On fit de part et d'autre des prodiges de valeur. Le cheïkh Soltan et Ali-Bey se portaient partout pour encourager les leurs à attaquer l'ennemi. La mêlée fut si intense qu'on aurait dit que les deux armées n'en faisaient plus qu'une.

Ali-Bey remporta la victoire et ses partisans firent un immense

butin en chevaux et en armes. El-Hadj, contraint d'abandonner sa femme, prit la fuite. Cette femme assistait à la lutte, montée sur un mulet; on la conduisit à Ali Bey qui la traita fort bien et la renvoya à son mari. El-Hadj, depuis cette affaire, perdit toute considération; il fut tué quelque temps après dans un autre combat plus acharné que les précédents (1).

Nous voudrions ne pas entrer dans de plus longs détails sur les événements parfois tragiques dont le pays tunisien fut encore le théâtre, afin de nous renfermer exclusivement dans le cadre que nous nous sommes tracé; il a fallu en parler cependant, pour expliquer le rôle considérable joué à cette époque par Soltan ben Menacer, personnage de la famille des Harar, dont le puissant concours suffit pour changer la face des choses et replacer sur le trône de Tunis un prince fugitif réduit un instant au rang le plus obscur. Nous devons ajouter que la guerre civile désola longtemps encore les Etats tunisiens.

En 1686, Ali-Bey, après avoir refait sa fortune, se trouvait en butte à de nouvelles intrigues politiques, où figuraient les Algériens qui s'étaient prononcés contre lui. Dans une malheureuse affaire, Ali-Bey tombait frappé de coups et était décapité par ses ennemis. Peu de temps après, son fils Mourad, qu'il avait eu de son mariage avec la fille du cheikh Soltan, était obligé de se se sauver et de se réfugier auprès du grand-duc de Toscane (2).

Mais Mourad reparaît bientôt sur la scène. Il est arrêté par ordre de son oncle, qui le condamne à perdre la vue; grâce à la ruse d'un médecin, renégat français du nom de Carlier, l'exécution de cette sentence barbare reste incomplète, et Mourad, que l'on croyait n'être plus en état de nuire, reparaît tout à coup, ressaisit le pouvoir et fait périr tous ceux qui avaient précédemment contribué à sa perte. Mourad, sollicité par ses parents maternels des Hanencha qui gardaient rancune aux Algériens, alla même porter les armes contre Constantine pour se venger des sentiments d'hostilité manifestés contre sa famille.

L'écrivain El-Hadj Hamouda, continuateur de l'historien Kaïrouani, va maintenant nous fournir de précieux renseignements sur les événements qui, pendant les XVIIe et XVIIIe siècles, se produisirent sur la frontière. J'ai eu la bonne fortune de me procurer une copie du manuscrit de ce chroniqueur, déposé à la bibliothèque du bey de Tunis. C'est dans cet ouvrage assez rare que mon ancien et regretté camarade Alphonse Rousseau (1) a puisé la meilleure partie des documents qui lui ont servi à composer ses *Annales tunisiennes*, ouvrage très estimé. Je ferai remarquer seulement que Rousseau, se renfermant dans certaines limites, n'a pas cru devoir extraire du manuscrit qu'il avait à sa disposition une foule de faits inédits relatifs aux tribus de notre frontière orientale et notamment aux Hanencha. C'est cette lacune que je me propose de remplir en traduisant en entier les passages intéressant le passé de l'Algérie aussi bien que celui de la Tunisie, qu'il nous importe tant de connaître.

« Au commencement de son règne, Mourad-Bey envoya des présents à la Cour d'Alger. Soit haine, soit mécontement, les Algériens les refusèrent. Outré de colère et brûlant d'ailleurs du désir de venger la mort de son père, il n'eut plus d'autre pensée que de diriger contre eux une expédition. Il dissimula son dessein jusqu'au commencement de l'année 1700, époque où, convoquant le Divan, il communiqua aux conseillers et aux chefs militaires son plan d'attaque contre la puissance d'Alger.

» Sur la réponse de l'Assemblée : *Entendre c'est obéir*, il réunit ses troupes qu'il augmenta de nombreuses recrues et fit mettre en état tout le matériel de guerre. Puis il écrivit à Khalil-Bey, gouverneur de Tripoli pour lui demander aide et assistance dans la campagne qu'il allait entreprendre. Après tous ces préparatifs, il se mit en marche à la tête d'une colonne qui traînait à sa suite vingt-cinq canons.

» A peine se fut-il approché de Constantine que le bey de cette province, Ali Khodja se porta à sa rencontre. Les deux armées en vinrent aux mains et Ali Khodja fut mis en déroute après avoir essuyé des pertes considérables.

(1) Kaïrouani.
(2) *Histoire universelle*, Londres, tome 28, page 344.

(1) Alphonse Rousseau, ancien interprète de l'armée d'Afrique, puis consul de France à Tunis.

Mourad-Bey fit couper la tête des morts et les envoya à Tunis avec ordre de les sceller aux créneaux de la Kasba. Dans une seconde bataille, il fit prisonnier le fils d'Ali Khodja, ainsi que sa femme, et les traita avec égards et générosité. Il fit un grand carnage parmi les prisonniers. Les habitants de Constantine furent découragés par ce revers et conçurent le projet de lui livrer la ville. On ne peut douter que s'il fût présenté devant la ville aussitôt après son premier succès, il n'y fût entré sans coup férir. Mais il laissa plusieurs jours s'écouler dans l'inaction et les assiégés ayant eu, grâce à ces lenteurs, le temps de se relever de leur premier échec, se préparèrent à lui opposer une vive résistance. Repoussé dans un assaut, Mourad-Bey tenta vainement de leur faire accepter l'aman, il recommença l'attaque avec une énergie nouvelle et s'empara d'une forteresse située en dehors de la ville. Après avoir égorgé tous les hommes qui la défendaient, enlevé le butin et envoyé à Tunis les canons qu'elle renfermait, il la détruisit de fond en comble, ne laissant à sa place qu'un monceau de ruines.

« Au milieu de ces événements, Khalil-Bey, gouverneur de Tripoli, vint le rejoindre. Mourad-Bey lui offrit un caftan d'honneur et des présents considérables. Ils commencèrent de concert le blocus de Constantine, qui dura cinq mois. Mourad-Bey était sur le point de s'en emparer, lorsqu'il apprit que l'armée de secours d'Alger approchait. »

Interrompons ici un instant le récit de l'historien algérien, pour rapporter un fait fort important recueilli à Constantine même de la bouche de quelques vieillards par notre savant professeur, M. Cherbonneau :

Les habitants de Constantine, se voyant cernés de toutes parts, envoyèrent un courrier à Alger pour demander du renfort. Par une nuit sombre, ils descendirent Ben Zekri, le bach-seïar du bey (courrier de cabinet) du haut du rocher de Constantine, dans un panier en palmier nain. Sa jument, nommée Halilifa, fut descendue en même temps dans un filet. L'ennemi ne put voir ce manége. Ben Zekri se rendit auprès du pacha d'Alger *en trois jours* par la route de Hamza. Ce fut alors que les Algériens amenèrent une armée pour secourir Constantine. A cette occa-

sion, les habitants de cette ville composèrent un chant de guerre dont voici les premières strophes :

Chut ! voici l'armée d'Alger !
C'est Ben Zekri qui l'amène ;
Ben Zekri l'intrépide cavalier,
Monté sur Halilifa,
La mignonne et la soyeuse,
Halilifa va paître avec les gazelles
Et revient avec les vaches ;
Elle se lave les mains
Et dine avec le sultan.
Sa litière est un lit de soie.
On emmaillotte son corps avec de la mousseline.

Mourad-Bey, ajoute le chroniqueur tunisien, apprenant que l'armée des Algériens s'approchait pour le repousser, s'avança lui-même à sa rencontre. Pendant trois jours, il ne posa son camp qu'après le coucher du soleil et reprit sa course avant l'aurore. Enfin les deux armées se trouvèrent en présence dans un lieu nommé Djouama el-Eulma, sur la route de Sétif. Malgré la fatigue et la démoralisation de ses soldats, Mourad-Bey monta à cheval le matin du quatrième jour et voulut engager le combat. Ses lieutenants s'efforcèrent de l'en dissuader ; ils lui représentèrent que les troupes avaient besoin de repos, qu'il était nécessaire de réorganiser le matériel de guerre et qu'on ne pouvait se dispenser de laisser aux chevaux le temps de se refaire. Loin de se rendre à ces sages avis, le bey de Tunis accabla d'invectives ses conseillers et les accusa de lâcheté. La guerre éclata et les deux armées s'entrechoquèrent. Alors tourna la meule de la guerre et le feu de la destruction flamba de toutes parts ; la mêlée devint si compacte qu'on ne pouvait plus respirer. Profitant du désordre, Khalil-Bey prit la fuite avec ses cavaliers. Il y eut méprise ; on crut d'abord que c'était Mourad qui lâchait pied ; une grande partie de sa cavalerie fut mise en déroute. Cette scène ranima l'acharnement des Algériens ; ils chargèrent vigoureureusement et mirent les Tunisiens en pleine déroute. Mourad eut beaucoup d'hommes tués et laissa deux fois autant de prisonniers entre les mains de l'ennemi (1)

(1) Mourad-Bey, monté sur son cheval de bataille nommé Kouhil,

Notre compatriote Peyssonnel, qui passait vingt-cinq après sur le champ de bataille, vit encore de nombreux ossements humains épars dans la campagne où, d'après la tradition, plus de 8,900 hommes avaient péri.

Le lendemain de la victoire, le pacha d'Alger fit annoncer aux prisonniers arabes et berbères qu'ils eussent à se réunir au milieu du camp pour recevoir l'aman et être conduits sous escorte en lieu de sûreté. Mais ces malheureux ne furent pas plus tôt rassemblés qu'on les passa tous au fil de l'épée. Après les avoir exterminés jusqu'au dernier, le pacha d'Alger condamna les prisonniers turcs à porter sur leur dos, jusqu'à Constantine, les canons conquis sur les Tunisiens, puis il les renvoya sains et saufs.

Quant à l'armée en déroute, Mourad-Bey la rallia sous les murs du Kef, ordonnant à ceux qui la composaient de se diriger vers Tunis, pour en assurer la défense dans le cas où les Algériens l'auraient poursuivi.

Malgré les sages conseils du sultan de Constantinople, qui voulait faire régner la paix entre les deux régences barbaresques, Mourad-Bey, désirant effacer le souvenir de sa défaite, marcha encore une fois vers la frontière, mais il fut assassiné par ses propres partisans, le 8 juin 1702, et sa tête exposée sur l'esplanade de la Kasba de Tunis.

Ibrahim Chérif, qui avait tramé le complot contre la vie de Mourad-Bey, usurpa le pouvoir aussitôt après l'accomplissement de ce crime. Son premier soin fut de faire tomber également sous ses coups les parents de Mourad. Le cheïkh des Hanencha, menacé à son tour, en sa qualité d'aïeul de l'infortuné Mourad, rompit dès lors toutes relations avec Tunis et s'allia aux Algériens.

s'enfuit sans débrider de Medjaz el-Ahmor (près de Bordj-Mamra sur la route de Sétif) jusqu'au Merdj-Koukil, où son cheval s'abattit sous lui. Il avait parcouru quatre journées de marche. Telle est l'origine du nom de Kouhil donné à cet endroit. Ali Khodja mourut le jour même du combat.

(Note de M. Cherbonneau, qui a publié en 1851, dans le *Journal asiatique*, un extrait de l'expédition de Mourad-Bey contre Constantine.)

La Kalaat-Senan, centre d'action des Harar devint, contre les Tunisiens, un foyer d'intrigues que menait habilement un certain Ali Soufi, affranchi de feu Mourad-Bey.

Pour mettre fin aux vexations, aux coups de main sans cesse répétés que ce groupe de mécontents ne cessait de faire sur son territoire, Ibrahim Chérif expédia à la Kalàa un agent déterminé connu sous le nom de Ben Fatima, qui réussit à s'introduire pendant la nuit dans la citadelle et poignarda Ali Soufi dans son lit.

Loin d'être épouvantés par ce meurtre qui les privait d'un auxiliaire énergique, les Harar n'en continuèrent pas moins leur attitude hostile et il est présumable qu'ils ne furent pas étrangers à la guerre qui éclata en 1705 entre les Algériens et les Tunisiens et qui se termina aux environs du Kef par une désastreuse bataille dans laquelle le bey de Tunis fut fait prisonnier.

Après cette catastrophe qu'il fallait surmonter au plus vite, Hossein ben Ali, ancien agha de l'armée, fut proclamé bey et commença la nouvelle dynastie qui, de nos jours, est encore en possession du pouvoir à Tunis (1).

Malgré toutes les concessions que le nouveau souverain de Tunis offrait aux Algériens pour avoir la paix et les empêcher de pénétrer sur son territoire, ceux-ci, aveuglés par leur premier succès, marchèrent contre Tunis qu'ils se mirent aussitôt à assiéger. Mais l'investissement de la ville se prolongeant et les habitants ayant fait preuve d'une vigoureuse résistance, la fortune changea de camp et les Algériens, forcés de lever le siége pendant la nuit pour cacher leur déroute, furent poursuivis néanmoins à outrance, et éprouvèrent à leur tour un désastre épouvantable.

A cette époque, le cheïkh Bou Aziz ben Nacer avait le commandement des Hanencha. Il prêta d'abord l'appui de sa cavalerie à l'armée d'invasion, mais, froissé dans son amour-propre par le chef algérien, qui lui manifestait une certaine méfiance,

(1) *Annales tunisiennes* de Rousseau, p. 92.

tandis que d'autre part les Tunisiens ne négligeaient aucune avance pour l'attirer dans leur parti, il finit par se prononcer en faveur de ces derniers, et cette défection, suivie de celle de plusieurs autres chefs arabes qui imitèrent son exemple, fut une des causes de la déroute des Algériens.

Le cheïkh Bou Aziz qui, d'après la tradition locale, figura au premier rang sur la scène politique, pendant une période de vingt-huit ans, a laissé dans son pays des souvenirs encore vivants qui font battre le cœur de tous les Hanencha. L'historien tunisien a consacré au récit de ses nombreux exploits plusieurs pages dont je vais ci-après donner la traduction. Mais pour mieux faire connaître cette figure chevaleresque et indépendante si redoutable aux Turcs, je crois utile de relater d'abord ce que notre compatriote Peyssonnel, qui parcourut l'Algérie et la Tunisie durant le siècle dernier, a dit à son sujet.

Chez les Segnia, le 31 janvier 1725, du camp du bey de Constantine Hosseïn, qu'il visitait, il écrivait ce qui suit :

« Les cheïcks et les nations arabes de ce pays diffèrent de celles du royaume de Tunis. Les nations sont très nombreuses, et il y a des chefs qui peuvent mettre sur pied quatre ou cinq mille cavaliers et un plus grand nombre de piétons. Tels sont *Boisis*, chef des *Anenchas* ; Agi Braïn, chef des Guierphes (Guerfa) ; Ali ben Ali, chef des Fervats (Beït bou Okkaz) ; Hamor ben Heltan, chef des Tises (1).

Ces chefs, presque tous alliés entr'eux, se disent indépendants, de familles très anciennes et nobles ; ils reçoivent le caftan du dey d'Alger et ont rang de bey.

Le premier de ces chefs, *Boisis*, donne bien souvent de la peine tant au bey de Tunis qu'à celui de Constantine. Il fut attaqué l'année dernière par ces deux puissances et ce qui se passa à cette attaque mérite d'être rapporté.

(1) Je dois rectifier quelques-uns de ces noms :
Bou Aziz, cheïkh des Hanencha ; El Hadj Brahim, des Guerfa ; Ali, des Ahl ben Ali, le chef Ferhat du Beït bou Okkaz; Amar ben Soltan, chef des (?) C'était alors le chef de la branche des Harar dite des Menacer.

Sultan Boisis est le chef ou sheïck d'une nation arabe qui habite un pays appelé des Anenchas, situé sur les frontières des royaumes de Tunis et d'Alger, dans la Numidie, et s'étend dans le désert du Sahara. Ce chef, qui se dit d'une ancienne maison, s'est rendu redoutable à sa nation et en a même soumis d'autres. Il a toujours repoussé le joug des Ottomans ou des Turcs, de sorte qu'il est souvent en guerre ou avec le bey de Tunis ou avec celui de Constantine. Il est assez puissant, et on lui a vu mettre jusqu'à huit mille cavaliers sur pied. L'année dernière (1724), le bey de Constantine et celui de Tunis furent l'attaquer à l'improviste, car c'est la coutume des Turcs de donner sur les nations qu'ils veulent soumettre sans leur laisser le temps de se mettre en défense et de faire retirer leurs bestiaux. Sultan Boisis (c'est le titre que ceux de la nation lui donnent) fut attaqué et défait en même temps par Assem (Hossein, bey de Constantine), qui lui enleva plus de huit mille chameaux, les bœufs et même les tentes. Le bey, non content de cette capture, voulut le prendre et le faire périr. Il laissa son khalife pour le poursuivre avec le camp des Turcs.

Boisis fit assembler ses troupes pour les encourager à se bien défendre ; mais il trouva des esprits faibles à qui l'avantage que les Turcs venaient de remporter avait ôté le courage et qui lui dirent nettement qu'ils avaient résolu de se soumettre. Ce pauvre Sultan était au désespoir et se voyait perdu lorsque sa fille, appelée Elgie ben Boisis ben Nazer (1) se fit apporter ses vêtements les plus beaux, et s'étant vêtue, monta à cheval, appela les femmes et les filles ses parentes ou ses amies qui montèrent aussi à cheval. Elle harangua les femmes en leur disant :

« Puisque ces hommes n'ont pas le courage d'aller contre les
» Turcs, qui viendront bientôt nous violer à leurs yeux, allons
» nous-mêmes vendre chèrement notre vie et notre honneur et
» ne restons plus avec ces lâches. »

Puis, découvrant sa gorge et la montrant aux hommes, elle leur cria : « Enfants de Nazer, qui voudra sucer de ce lait n'a qu'à me suivre ! »

(1) El Euldjia bent Bou Aziz ben Nacer.

Les Arabes, piqués de l'héroïsme de cette fille, donnèrent sur les Turcs avec tant de violence qu'ils défirent le camp, remportèrent une partie du butin qui leur avait été enlevé, firent prisonnier le khalife et dépouillèrent tous les Turcs. »

Peyssonnel, qui s'enthousiasme devant ce beau fait d'armes, ajoute : « Voilà une action qui mérite d'être conservée dans l'histoire. L'on voit que dans tous les pays on trouve des femmes fortes, des Jeanne d'Arc, des Pucelles d'Orléans ! »

Que les mânes du bon Peyssonnel tressaillent de contentement, car je viens, après plus d'un siècle, à l'aide d'un chant commémoratif que j'ai recueilli dans le pays même des Hanencha, fournir un nouveau témoignage en faveur de son héroïne. Cette poésie, pleine d'animation, dépeint bien l'état des esprits batailleurs de l'époque et mérite certainement, selon le vœu de Peyssonnel, d'être conservée textuellement à l'histoire :

فصة طرات شاو الزمان يا حظار
1 مع الترك الخداعين يا حسرة

طاحوا صغار شاو النهار يا حظار
2 الكل مضوا لاجواد قاع بالغدار

ما اعتاه نهار في مراه ما ذا صار
3 عاد العجاج يبان فيه ربربة

عاد العجاج فيه يطير في الكساد
4 والحب في المشالى يثق النبرة

كفاش يغلبوا وذول عقدهم مشتول
5 رجع الفضاء الهكنون كالململة

6 اولاد الحرار في مثل الجنون
هم الفضاء المكسور يدخلوا علالة

7 اهل العياد تزيان بولعوا بالحصان
واهل السروج نعمان النور يتلالة

قفطان بالذهب يقفلوه على الازناد
8 ومحازم الجزيرى تبان لك بجرة

مع التونسى صفوة نجعهم شبحوه
9 بحراير يسوفوه جوافهم هلة

على القصر الدربة ساق جاه كبة
10 اهل العياد وجبه يميلوا شلة

متكايدين متهايزين ثلث ايام
11 وقعت موت صاير غمة

هاذوك راشقين الاعلام في الغيران
12 هذوا طالبين الافتان صبرة

هاذوك حجار الاوعبار
13 هاذوا صهد النار

هاذوك طيور الكاف
14 هاذوا برخ الساف

هاذوك الحدج يهوار
15 هاذوا الدولة يا حظار

هاذوك يزدموا بالسيوف
16 هاذوا اعجلة اهل النيوف

17 تشابكوا على الــــــواد
ثم راب الطـــــــراد

18 ساعة يطيح وكـــــــاد
ما خذ الضربة عنـــــاد

19 لا شهب مثل عرنوق طار بالزبات
به بارود الفرنسيس مكنوا الحب من الورا

20 مولاه سى ابراهيم يندهوه للصغات
يوم الطراد يبجى الغيظ والغمة

21 مكنت الخيل راه وجدت الكسرة
دهمه تبان وصبان جاوا للسلطان
ودهم يبان شوشان نافل الصبرة

حمرا تبان نعمان في زى الجمار
واحمر يبان قرمز واللك والمغرة

زرقا تبان ورشان تبات في الكيمان
وازرق يبان ورشان خز في القلته

بيضا تبان كتان فصروه بشنان
وابيض رهدان ليلة العسرة

هاذوك عياد الجواد يوكد في الطراد
ما ذا خلاو من العباد يحركوا بكره

طاحوا اليوم سادات في الحروب ابدان
اهل العلوم يقراوا من الحمد للبقرة

ينـدهوا الى شياخ القومان
بنت بو عزيز سيدة الرجالة

راكبا على زرقا تنطمى فرخ الجان
تسبق الغزال تشطنه تزيد في لغواط

سيدى بوعزيز صدعكام البارود
يوم الطراد مكبوح هد ينكالى

راكب على نحيفة وسرجها يزيان
شهعة ضوات في وج نار شعالة

حسراه على الحنانشة موفي الجواد
طار المعاش وعادت مذلـة

كبارها تنبات للخلا نـادات
يدور على الشعات يعملوا ازلة

بركاوا من شر الافتان واعملوا الامان
واخزيوا كل شيطان باش تتهنوا

ضحكوا علينا الارذال بسدوا الاحوال
عادوا الجبايلية ياخذوا العادة

TRADUCTION

O vous ici présents, écoutez le récit d'un événement qui eut lieu jadis avec les Turcs perfides, ô hélas !

Dès le commencement de la journée, de nobles jeunes gens tombaient frappés ; ô vous qui m'écoutez ? tous nos seigneurs en masse étaient anéantis par trahison.

Quel jour affreux que cette journée de Fedj-Meraou ! que de choses il s'y passa. La poussière en tourbillons scintillait (1).

La poussière insipide flottait en l'air et les balles lancées au galop du cheval augmentaient encore le tumulte.

Comment pourraient-ils vaincre, ceux-là dont les rangs sont déjà dispersés ? Mais les secrets du destin sont insondables et on ne peut prévoir de quel côté penchera la balance.

Les fils de Harar sont, dans le combat, comparables à des démons en fureur ; contre la mauvaise fortune, ils vont encore de l'avant comme à une réjouissance.

Ce sont des gens amateurs de beaux chevaux et de harnachements aux couleurs vives et brillantes.

Ils se distinguent aussi par des kaftans qu'ils boutonnent aux poignets et par des ceintures d'Alger diaprées comme les rayons de l'aurore.

Ornées abondamment de corail de Tunis d'un travail splendide, leurs jeunes filles à la taille svelte poussent devant elles la caravane.

Vers le Ksar, la caravane descend et s'écoule. Les cavaliers laissent au gré du vent flotter le *chella* sur la croupe des chevaux (2).

Durant trois jours, les combattants s'étreignent, puis se séparent. Il y eut des victimes et des deuils de part et d'autre.

Ceux-là plantaient leurs étendards dans les trous des rochers. Ceux-ci demandaient le combat avec confiance.

Ceux-là sont tenaces comme des rocs inaccessibles ; ceux-ci inabordables comme le feu.

---

(1) Fedj-Meraou, col important du pays des Hanencha.

(2) Chella ou chelil, étoffe en soie et aux couleurs voyantes ornant la croupe du cheval comme l'étaient ceux des chevaliers du moyen-âge dans les tournois.

Ceux-là semblables aux oiseaux de proie qui nichent sur les pics ; ceux-ci au faucon perché sur le rocher qui fond sur sa proie.

Les uns sont amers comme la coloquinte ; les autres tels que le laurier rose. O vous qui m'écoutez !

Ceux-là chargent le sabre à la main ; ceux-ci gagnent de vitesse par point d'honneur.

Dans la vallée, les combattants s'entremêlèrent, semblables aux mailles d'un filet ; puis le combat devint incertain.

De temps en temps tombe un vaillant guerrier ; c'est qu'il est frappé en combattant avec courage.

Le cheval blanc, dans sa course, produit le bruit des grues qui volent rapidement en bande ; et grâce à lui, la poudre française fait que les balles atteignent les fuyards (1).

Celui qui monte le cheval blanc est Si Brahim (2) auquel font appel les amis en détresse. Quand il apparaît dans les combats, il dissipe l'hésitation et l'inquiétude.

Les chevaux tenus en haleine préparent la déroute de l'ennemi.

La cavale noire ressemble aux nègres qui se pressent vers la demeure du sultan ; le cheval noir à des négrillons emportant avec prestesse des plateaux à l'office.

On y voyait aussi la jument baie, brillant de l'éclat du coquelicot épanoui et rouge comme un charbon ardent ; le cheval bai paraît comme teint de kermès, de gomme laque et de terre rouge.

La jument grise est comparable à la tourterelle qui passe la nuit dans les trous des rochers ; et le cheval gris ressemble par sa robe à la mousse qui surnage sur une mare.

---

(1) Le bastion de France, près de La Calle, faisait alors un grand commerce avec cette région. C'est là sans doute qu'ils achetaient de la poudre.

(2) Si Brahim, fils du cheikh Bou Aziz dont [illegible] bientôt question.

On y voyait aussi la cavale d'une brancheur comparable au linge qui vient d'être lavé ; et le cheval blanc comme le rahdan qui signale les nuits néfastes (1).

Tels étaient les chevaux de ces nobles seigneurs qui allumaient le feu du combat. Combien de créatures humaines n'a-t-il pas succombé dans cette lutte engagée dès le matin !

Ce jour-là ont péri des seigneurs, guerriers valeureux, sur le champ de bataille ; il est tombé aussi des gens de science ayant lu le Koran du premier au dernier verset.

On invoquait les cheïkhs marchant à la tête des cavaliers, ainsi que la fille de Bou-Aziz, la souveraine des hommes.

La fille du Bou-Aziz était montée sur une cavale grise, bondissant comme un enfant du démon ; plus rapide que la gazelle, dont elle paralyse la fuite, elle ajoute encore davantage à sa course furibonde.

Sidi Bou Aziz qui affronte résolûment la poudre ; le jour de bataille, il devient terrible et se rue comme un fléau sur l'ennemi.

Il monte une cavale amaigrie dont la selle est resplendissante ; on dirait la clarté d'un cierge dont la lumière éclatante brille dans un col.

O infortuné pays des Hanencha, pépinière d'hommes de race noble ! tu n'as plus d'existence et tu deviens un objet de mépris.

Tes grands sont finis ; on crierait en vain après eux dans le désert. En courant après la gloire, ils sont tombés en décadence.

Assez des maux de la guerre ! Faites donc la paix. Domptez Satan qui vous inspire, afin de revivre tranquillement.

Des gens vils se sont moqués de nous et ont mis la confusion dans

(1) Oiseau des environs de la Mecque, auquel la superstition locale attribue une influence néfaste.

nos affaires. C'est au point que bientôt les montagnards percevront eux-mêmes les tributs d'usage (1).

Il semble que Bou-Aziz, fatigué un instant de cette guerre désastreuse, chercha, comme le conseille le poète auteur des strophes qui précèdent, à revivre en paix. Cela ressortirait, en effet, de ce que rapporte encore Peyssonnel dans une autre lettre écrite le 24 août 1725. Voici :

« Le sultan Boisis et le beau-frère du bey envoyèrent deux » courriers avec des lettres pour se ménager un accommode- » ment ; mais le bey, qui ne veut plus rien entendre depuis » l'année passée que son khalife fut défait par les Arabes de » Boisis commandés par sa fille Elgie, fit couper la tête à ces » deux envoyés sans autre forme de procès Ainsi, après cela, » nous n'étions pas trop en sûreté dans ces montagnes. Le 25, les » Arabes tuèrent deux Turcs qui s'étaient égarés à la chasse, et » on ne sut ce qu'ils étaient devenus. »

Pour compléter les citations de nos voyageurs européens, je dois ajouter ici ce que le touriste anglais Schaw, qui visita lui aussi le pays à peu près vers la même époque, mentionne également à propos des Hanencha :

« Laissant Constantine et les Welled-Eesah (Oulad-Aïça), au » nord et au nord-ouest, on entre dans le pays des Hen-neishah » (Hanencha), qui sont, non-seulement une tribu puissante et » guerrière, mais aussi fort polie et généreuse. Les Algériens » leur ont obligation, à eux et à leur capitaine *Bwoa-zéeze* (Bou » Aziz), des grandes victoires qu'ils ont remportées et des ho- » norables retraites qu'ils ont faites dans leurs dernières guerres » contre les Tunisiens. »

La vie du cheïkh Bou-Aziz ben Nacer est tout au long une succession d'épisodes dramatiques que je vais faire connaître en traduisant textuellement les pages que lui consacre le chroniqueur tunisien El-Hadj Hamouda.

(1) Les montagnards de la frontière et ceux de l'Aurès oriental, reconnaissant la suzeraineté des Harar, leur payaient l'impôt. Le poète fait donc allusion à ce fait.

On verra la part considérable que cette nature ardente et fougueuse prit dans les grandes affaires politiques dont l'Algérie et la Tunisie furent le théâtre pendant la première moitié du XVIIIe siècle.

Ainsi, vers 1713, au moment où le calme commençait à régner dans le pays, un nuage noir apparaissait tout à coup du côté des Hanencha. Sous la protection de Bou-Aziz, un nouveau prétendant au trône de Tunis venait de s'y montrer et lançait de toutes parts des lettres et des émissaires pour recruter des partisans. Ce fauteur de troubles, qui se disait le fils de Ali-Bey ben Mourad-Bey, dont a vu plus haut la fin tragique, n'était autre qu'un ancien esclave, au service d'un personnage turc.

Bou-Aziz facilita à ce faux prince les moyens de pénétrer dans d'autres tribus ; mais le gouvernement tunisien prit à temps les mesures nécessaires pour arrêter le mouvement qui allait se produire et l'intrigant, enlevé brusquement par un détachement envoyé à sa poursuite, fut conduit à Tunis et décapité.

Pour bien faire comprendre les causes et l'enchaînement des événements, je dois maintenant emprunter aux Annales de Rousseau un passage plein d'intérêt :

« Le nouveau souverain de Tunis, Hosseïn-Bey ben Ali, délivré heureusement des Algériens qui avaient envahi son territoire, avait également déjoué toutes les intrigues de ses rivaux et réussi à ramener l'ordre et la prospérité dans la régence. Mais au milieu de tant de hasards heureux, il manquait un bonheur à Hossein, il n'avait pas encore eu d'enfants et il avait dû désigner pour lui succéder au pouvoir son neveu Ali, élevé depuis quelque temps à la dignité de bey et investi à ce titre, du commandement des Arabes. Ali, qui se croyait assuré de succéder au trône à la mort de Hossein, et que cette ambitieuse pensée dévorait, vit s'évanouir fort inopinément ce beau rêve, par suite d'une circonstance que nous allons rapporter.

Une jeune fille gênoise, âgée de treize ans, enlevée par un corsaire et conduite à Tunis vers la fin de l'année 1709, passa des mains de ce forban dans celles de son redoutable maître, dont elle devint bientôt l'épouse favorite. Un an à peine s'était

écoulé depuis son entrée au sérail qu'elle donnait déjà un fils à Hosseïn (Mohammed-Bey).

Quatre autres enfants (deux garcons : Ali-bey et Mahmoud-Bey, et deux filles), virent successivement le jour dans les années qui suivirent la naissance de ce premier héritier. Les deux fils aînés devaient plus tard être appelés à régner.

La naissance d'un fils, qui détruisait d'un seul coup toutes les espérances d'Ali, fit naître en lui des sentiments de haine, qui remplacèrent désormais dans son cœur la reconnaissance qu'il avait jusque là ressentie pour les bienfaits dont son oncle l'avait comblé.

Sur ces entrefaites, une assemblée solennelle, réunie par Hosseïn pour réviser le droit de succession au trône, décida qu'à l'avenir le pouvoir se transmettrait de mâle en mâle et par ordre de primogéniture, dans la descendance du bey régnant.

Ce fut pour celui-ci un motif de plus de redoubler d'attention à l'égard de son neveu Ali ; mais lorsque son fils eut atteint l'âge de quinze ans et qu'il dut, pour assurer ses droits successifs de prince, le revêtir de la charge de bey, il s'inquiéta beaucoup pour lui, des dangers qu'allait lui susciter la rivalité de son cousin. Aussi, bien autant pour consoler Ali de la perte d'une autorité qu'il croyait déjà tenir, que pour le dominer et lui ôter tous moyens d'influence, il le fit revêtir par la Cour de Constantinople du titre de pacha.

Ali-Bey, devenu Ali-Pacha, affecta de se montrer satisfait de cette dignité stérile, mais il garda dans son cœur une haine terble qui n'attendait qu'une occasion pour éclater. Voyant qu'elle tardait trop à se présenter, il prit le parti de s'enfuir avec son fils sidi Younès et d'aller se réfugier chez les Ousselatia, fiers et belliqueux montagnards, toujours disposés à se mettre en révolte contre le pouvoir établi, quels que fussent sa nature et son origine.

La fuite d'Ali-Pacha eut lieu le 20 février 1728. »

Lorsque Hosseïn-Bey fut convaincu que Ali-Pacha, en fuyant vers les Ousselatia, avait en vue de devenir l'âme d'une insurrection générale, il se mit à la tête de ses troupes et marcha contre les révoltés; pendant trois mois que l'armée occupa

diverses positions, soit au pied, soit dans les gorges de la montagne, il engagea cinq ou six combats contre les partisans d'Ali-Pacha qui, le plus souvent, eurent l'avantage de leur côté (1).

Mais l'attention d'Hosseïn-Bey fut attiré du côté du Kef et de Badja où une formidable insurrection venait d'éclater. Tous les ennemis du gouvernement s'étaient en effet ralliés à Ali-Pacha. Bou-Aziz ben Nacer, cheïkh des Hanencha, était de ce nombre et, à plusieurs reprises, celui-ci avait déjà porté la dévastation chez les Zouar'a qui étaient restés soumis.

Une partie des rebelles choisit le Kef comme point de rassemblement et occupa la Kasba de cette ville, en y proclamant la souveraineté d'Ali-Pacha. Mais Ahmed Serir ben Amar ben Soltan, cheïkh des Hanencha de la branche des Menacer et partisan déclaré à la cause de Hosseïn-Bey, marcha contre eux et réussit à pénétrer dans le Kef, où il fit de grands ravages.

Cependant Ali-Pacha, après un séjour de trois mois chez les Ousselatia, se décida à aller au Kef auprès de ses alliés. Aussitôt Hosseïn-Bey leva le siége ou plutôt le blocus du massif montagneux des Ousselatia et se porta à la tête de ses troupes vers la frontière occidentale de la régence. La nouvelle seule de son approche déconcerta les insurgés qui n'opposèrent plus qu'une faible résistance aux attaques des tribus restées soumises, si bien qu'à son arrivée, Hossein-Bey apprit que les deux villes rebelles de Badja et du Kef étaient rentrées dans l'obéissance.

Plusieurs têtes coupées, l'emprisonnement de quelques chefs et la démolition des remparts des deux places assurèrent pour l'avenir la tranquillité de la contrée. Hosseïn-Bey passa deux mois environ au Kef.

A cette époque, Hassen Relian, bey de Constantine, s'était également mis en campagne avec un corps d'armée. Depuis quelque temps une vive inimitié existait entre lui et le souverain tunisien ; néanmoins ils échangèrent quelques lettres à propos des troubles de la frontière et, à la suite de ces communications

(1) Annales de Rousseau.

réciproques, ils convinrent d'avoir une entrevue dans la plaine du Djaber (1).

Hosseïn-Bey laissa le commandement de ses troupes à son fils Mohammed-Bey et suivi de ses autres enfants, il se rendit au rendez-vous. Les deux princes, s'étant rencontrés, parvinrent à s'entendre, après s'être fait de mutuelles concessions. Hossein-Bey rentra ensuite à son camp, toujours établi au Kef, et de là se dirigea sur Sebiba. Pendant la nuit qui suivit son installation dans ce nouveau campement, il reçut la nouvelle que Ali-Pacha, son neveu, venait de redescendre des montagnes pour recruter d'autres partisans parmi les habitants de la plaine. Le souverain licencia aussitôt les troupes qui l'avaient suivi dans cette première campagne et fit venir de Tunis un autre corps d'armée avec lequel il prit position à Kenatria, à trois heures de marche de Kaïrouan. On lui annonça en même temps que Ali el-Hattab, chef des Oulad Yakoub, semblait disposé à faire défection. Il donna aussitôt l'ordre de le lui amener, mais celui-ci, prévoyant son arrestation, se hâta de prendre la fuite avec tous les Oulad Yacoub et se réfugia chez les Hanencha auprès de Ahmed Serir et de son frère Soltan ben Amar, des Harar Menacer. Ces deux personnages étaient alors en relations amicales avec le souverain tunisien, tandis que leur rival, Bou-Aziz ben Nacer, lui était hostile.

Bou-Aziz avait joui précédemment de toute l'influence politique, en affaiblissant celle de ses deux compétiteurs, Ahmed et Soltan, qu'il avait même réduits à néant. Hossein-Bey, s'intéressant naturellement à la cause des deux frères déchus, les avait recommandés vivement au bey de Constantine Kelian qui, pour être agréable au prince tunisien, adressa le kaftan d'investiture des Hanencha à Ahmed Serir et à Soltan, au détriment de Bou-Aziz, lequel perdant par cette défaveur une partie de son prestige fut même expulsé par les siens.

(1) Cette plaine est située sur le territoire des Oulad Sidi Yahia ben Taleb. Elle porte le nom de la montagne dite Djebel bou Djaber qui s'élève au centre du pays. Nous avons établi sur ce point de la frontière notre zmala de spahis du Meridj.

Nous avons vu Bou-Aziz tirer vengeance de sa destitution en se déclarant partisan d'Ali-Pacha et agir d'une manière encore plus efficace en portant la dévastation chez les Zouar'a, sujets tunisiens. C'est quelque temps après que Ali el-Hattab, suivi de ses Oulad-Yakoub, alla se mettre sous la protection d'Ahmed Serir et de Soltan, alors cheikhs des Hanencha.

Ali el-Hattab, à l'aide d'adroites insinuations, parvint à démontrer à ses hôtes qu'ils avaient tout intérêt à épouser la cause d'Ali-Pacha et à se détacher de celle du souverain de Tunis. Ses intrigues réussirent si bien que les deux frères entrèrent dans la ligue et écrivirent à Ali-Pacha, alors chez les Ousselatia, pour lui offrir leurs services. Ali Pacha sut profiter avec habileté de la circonstance qui lui procurait de nouveaux alliés. Il expédia immédiatement auprès d'eux son fils Younès, accompagné de Moustapha ben Meticha et d'un nombre considérable de gens des Ousselatia. Les deux frères firent à Younès et à ceux qui le suivaient un accueil splendide. Mais la nouvelle de cette alliance ne tarda pas à être connue du souverain tunisien qui, aussitôt, écrivit aux deux cheiks des Hanencha pour leur rappeler qu'ils commettaient un acte d'ingratitude en oubliant qu'ils lui étaient redevables de la suprématie dont ils jouissaient au préjudice de leur rival.

Au lieu de répondre à cette missive par des témoignages de repentir, les deux frères firent ouvertement et sans hésiter cause commune avec les Oulad-Yakoub, auxquels se joignirent aussi les Oulad Yahia ben Taleb, de Tebessa, et, tous réunis, ils allèrent dresser leurs campements, avec une attitude hostile, sur la frontière de l'Etat tunisien.

Hosseïn-Bey lança aussitôt contre les rebelles un premier corps d'armée, sous les ordres de Moustapha Krouna, qui parvint à les joindre et leur fit éprouver des pertes sensibles. Puis le souverain, se mettant lui-même à leur poursuite, les battit de nouveau de la manière la plus complète.

Bou-Aziz ben Nacer, voyant alors ses compétiteurs les Menacer gravement compromis dans cette échauffourée, trouva le moment favorable pour offrir son amitié au souverain tunisien. Cette démarche fut accueillie avec empressement et Bou-Aziz, investi

cette fois du caftan par le prince Hosseïn, rentra de nouveau en faveur. On le traita avec des honneurs insignes; il reçut des cadeaux considérables en argent, chevaux et autres choses de prix, parmi lesquelles se trouvaient soixante-dix selles dont quatre étaient couvertes de housses très riches.

Après que cette alliance eut été suffisamment cimentée, le souverain se mit avec Bou-Aziz à la poursuite des Harar Menacer, dont le campement était dressé sur les bords de l'oued Chabrou. A leur approche, les rebelles se hâtèrent de se replier vers Tebessa, ville située à proximité. Cependant, recevant avis qu'une partie d'entre eux s'étaient retirés vers le village de Oukès, le prince changea brusquement de direction pour attaquer ces derniers isolément. Mais ceux-ci s'étaient déjà retranchés dans Oukès en y élevant à la hâte de nombreux moyens de défense.

J'ai déjà dit plus haut au lecteur ce qu'était le village de Oukès; néanmoins il n'est pas sans intérêt de mentionner aussi la description exacte qu'en fait mon chroniqueur, El-Hadj Hamouda :

« Ce village, dit-il, est construit en corniche sur les contre-« forts d'une montagne escarpée. Il n'est abordable que d'un « seul côté; partout ailleurs existent des précipices qui le ren-« dent inaccessible. Il possède, en outre, une immense grotte « naturelle qui, en cas d'invasion étrangère, offre un abri sûr « dans les entrailles même de la montagne. Les gens de ce pays « ont l'habitude d'y enfermer leurs familles, leurs troupeaux et « tout ce qu'ils possèdent, chaque fois qu'ils sont menacés par « un ennemi. »

Le lendemain de son arrivée au pied de la montagne, le prince tunisien donna le signal de l'assaut en mettant en mouvement toutes les forces dont il disposait. Les troupes firent preuve d'un grand élan et, surmontant tous les obstacles, parvinrent à se rendre maîtresses du village, malgré la vive résistance des assiégés.

Les rebelles qui réussirent à se sauver s'enfuirent à travers la montagne. Parmi eux se trouvait Younès, fils d'Ali-Pacha, que ses partisans emportèrent sur leurs épaules en gravissant des pentes ravinées et périlleuses. Le souverain tunisien ne se retira

qu'après avoir détruit le village de Oukès. Ces faits avaient lieu vers la fin du mois de ramadan 1141 (avril 1729).

Les Harar Menacer, éprouvés par les pertes considérables subies à Oukès, et cherchant un nouveau lieu de refuge, se retirèrent sur le territoire des Beni Touidjen, fraction de la tribu des Oulad Sidi-Abid, campés alors sur les bords de l'oued Saf-Saf (1). Les Menacer assaillirent ceux-ci par surprise au moment où ils célébraient la fête de l'Aïd (jour de la rupture du jeûne), et les pillèrent au point qu'ils s'enrichirent de leurs dépouilles.

Après avoir ainsi réparé, au préjudice de leurs hôtes inoffensifs, le désastre dont ils avaient été victimes quelques jours auparavant, les Harar Menacer se dirigèrent vers Ali-Pacha qui venait de descendre des montagnes des Ousselatia. De nombreuses populations arabes étaient déjà groupées autour de lui. Tous ces contingents rebelles tentèrent alors une attaque générale contre la colonne du souverain tunisien revenant de Oukès. La rencontre eut lieu à Mermadjena; une terrible bataille, qui dura toute la journée, s'engagea entre les deux partis. La nuit suivante, Ali-Pacha prit la fuite et lorsque, au point du jour, le souverain tunisien remonta à cheval pour continuer les hostilités, il eut la satisfaction de constater que son ennemi avait disparu, ne laissant que les traces de son désastre.

Dans la débâcle, les Harar Menacer, séparés d'Ali-Pacha, s'étaient repliés vers le Sahara avec Younès. Quant à Ali-Pacha lui-même, il alla essayer de s'emparer de Kaïrouan. N'ayant pas réussi dans cette nouvelle entreprise, il continua à combattre en rase campagne contre les divers corps d'armée envoyés à sa poursuite. Il était parvenu à concentrer dans les plaines du Sahel des forces imposantes, mais ses partisans taillés en pièces dans un nouvel engagement, il dut se sauver vers la frontière algérienne. Au bout de quelque temps, il reparut au Hamma, puis à Gafça, et finit par aller retrouver dans le Sahara les Harar Menacer, parmi lesquels se trouvait toujours son fils Younès. C'est alors qu'Ali-Pacha épousa la fille de Soltan ben Amar et immédiatement après cette union, ils partirent tous ensemble

(1) Ces différents points sont au sud-est du cercle de Tebessa.

vers l'ouest et allèrent trouver Ferhat ben Redjeradja, cheikh des Beni Ali, arabes du Zab et issus des Douaouda Hilaliens.

Ferhat leur fit bon accueil et leur promit son appui. Ali-Pacha lui répondit qu'il n'avait qu'un service à lui demander, celui de lui faciliter les moyens de se rendre en sûreté à Alger. Accédant à son désir, Ferhat mit à sa disposition vingt cavaliers des Oulad-Madhi, qui l'escortèrent jusqu'à Sour-R'ozlan (où nous avons construit notre ville d'Aumale), d'où le fugitif les renvoya, après leur avoir fait de riches cadeaux.

Ali-Pacha parvint sain et sauf dans la capitale algérienne, alors gouvernée par Abdi-Pacha, auprès duquel il venait chercher un refuge. Mais celui-ci était alors en relations amicales avec le souverain tunisien, à qui il écrivit aussitôt pour lui faire part de l'arrivée du rebelle. A la suite de cette correspondance, Ali-Pacha fut arrêté et mis au secret dans la Kasba.

Ainsi que nous l'avons vu plus haut, le cheïkh Bou-Aziz ben Nacer avait reconquis le pouvoir, en faisant acte de vasselage vis-à-vis du souverain tunisien. Après que le calme eut été rétabli partout dans ses Etats, ce prince voulut raffermir avec le puissant seigneur des Hanencha cette première alliance politique, par un lien encore plus étroit, celui de la parenté. Bou-Aziz avait plusieurs filles réputées pour leur beauté et, entre autres, Euldjia, l'héroïne de Peyssonnel; le prince résolut de les demander en mariage pour ses fils. Afin de mener cette négociation à bonne fin, il chargea sa femme, Euldjia bent Moubarek (1) de faire elle-même les démarches nécessaires, et la princesse Euldjia, accompagnée des principales dames du harem, se rendit, dans ce but, auprès du cheïkh Bou-Aziz, qui la reçut avec les honneurs que méritait sa haute position. Mais au milieu de tous les témoignages de déférence qu'il lui prodigua, il refusa nettement la main de ses filles, malgré l'honneur que pouvait lui faire une semblable proposition.

(1) Le mot Euldjia signifie *convertie à la religion musulmane*. C'était le nom donné à la jeune Génoise qui devint la femme d'Hossein-Bey. Il paraît que son père, également renégat, prit le nom de Moubarek. Cependant le nom d'Euldjia est assez fréquent et n'est pas toujours [illegible]

Le souverain tunisien, vivement mortifié de l'insuccès des démarches de sa femme, se concerta avec Kelian, bey de Constantine, pour évincer Bou-Aziz du pouvoir et faire élire à sa place son frère, Ahmed ben Nacer et son cousin-germain, Mohammed bou Goufa. Le bey de Constantine reconnut en effet les deux nouveaux préférés en leur envoyant le caftan du cheïkhat des Hanencha.

Bou-Aziz, mécontent, à son tour, de cette défaveur, écrivit à ses deux rivaux des Harar Menacer, Ahmed Serir et Soltan ben Amar, pour les engager à s'allier à lui et faire cause commune contre le bey de Constantine Kelian. Les deux frères, ayant accepté la proposition, revinrent du Sahara, où les avait laissés Ali-Pacha ; Bou-Aziz alla au-devant d'eux, puis, leurs forces réunies, ils attaquèrent la colonne du bey à Fedj-Meraou. Mais la fortune leur fut contraire; battus par les Turcs, et Trad, fils de Bou-Aziz, ayant été tué dans l'action, ainsi que beaucoup d'autres personnages des Hanencha, les rebelles durent se disperser. Bou-Aziz se retira dans le Sahara avec les débris de ses partisans. Quant à Ahmed Serir et son frère Soltan, ils restèrent quelque temps en expectative et, s'apercevant que Ahmed ben Nacer et son cousin, les nouveaux élus au cheïkhat, étaient incapables de maintenir leur prépondérance dans le pays, ils firent des ouvertures de soumission au souverain tunisien, qui pardonna leurs fautes et intercéda même en leur faveur auprès du bey de Constantine pour l'aider à les replacer à la tête des Hanencha.

Quand Bou-Aziz vit la tournure que prenaient les affaires de son pays, il alla chercher un asile auprès de Bou Rennan el-Mokrani, cheïkh de la Medjana, à qui il donna en mariage une des filles qu'il avait refusées au prince tunisien.

Revenons un instant sur nos pas pour rappeler un fait important. Après qu'Ali-Pacha se fut réfugié à Alger, le souverain tunisien fit tout ce qu'il put auprès d'Abdi-Bey pour obtenir sa mise à mort. Mais le chef algérien, obéissant d'ailleurs aux injonctions du Divan, dont l'autorité dominait la sienne, éluda toujours de lui donner satisfaction. Invoquant tour à tour les lois de l'humanité et le droit sacré de l'hospitalité, il se borna à

promettre de tenir Ali-Pacha étroitement emprisonné, moyennant une pension de 10,000 sequins, que le bey s'obligerait à verser régulièrement au trésor public. Pendant quelques années, cette espèce de tribut avait été régulièrement payé, mais à l'époque où nous sommes arrivés (commencement de 1735), le bey venait de manquer à ses engagements. Ibrahim-Dey, qui avait succédé à Abdi, saisit cette occasion pour faire entendre à la régence de Tunis un langage menaçant, qui pourtant n'eut pas l'effet qu'on en attendait (1).

C'est peu de temps avant le conflit qui précède que Bou Rennan Mokrani était devenu le gendre de Bou-Aziz. Les deux chefs féodaux, unis par ce lien, se liguèrent et écrivirent au dey d'Alger Ibrahim, pour lui demander son appui dans la guerre qu'ils se proposaient de faire contre le souverain tunisien. En même temps, ils le priaient de laisser toute latitude à Younès, fils du prisonnier Ali-Pacha, pour que Bou-Aziz pût le conduire sur les limites du territoire tunisien. Arrivés sur ce point, disaient-ils, toutes les populations accourront à nous et il nous sera facile, dès lors, de faire réussir notre entreprise, sans qu'il devienne nécessaire de mettre en campagne des troupes d'Alger.

Le dey d'Alger, ajoutaient-ils encore, n'avait qu'à écrire à Kelian, bey de Constantine, pour lui prescrire de favoriser leurs projets hostiles. Le dey, en effet, laissa pleine liberté d'action à Younès, ordonnant en même temps à Kelian-Bey d'accorder aux partisans tout ce qu'ils lui demanderaient.

Dès lors, Bou-Aziz rejoignit Younès, lui donna en mariage la fille de son fils Trad, tué à Fedj-Meraou et le conduisit ensuite auprès de son parent, Mohammed ben bou Diaf, cheïkh des populations de l'Aurès. Ce chef leur promit également son concours en entrant dans la ligue, et son exemple fut suivi par Ferhat ben Redjeradja, cheïkh el-arab du Zab.

Mais pendant que se préparait cette prise d'armes, Kelian, bey de Constantine, ne restait pas indifférent à ce qui se passait. La démarche directe faite par les conjurés auprès du Dey Ibrahim l'avait si vivement froissé qu'il les prit en aversion et déploya à

(1) Annales de Rousseau.

leur encontre une force d'inertie extrême. Les lenteurs et les entraves qu'il mit en toutes choses furent cause que rien ne put être entrepris par les conspirateurs.

Cependant ceux-ci, impatients d'agir, écrivirent de nouveau à Ibrahim-Dey, mais cette fois pour lui conseiller de mettre une armée en campagne. Les membres du Divan d'Alger s'opposaient à cette nouvelle guerre, mais Ali-Pacha leur ayant promis des sommes d'argent considérables, les gagna décidément à sa cause et obtint leur adhésion. Du reste, il promit aussi de rendre la ville de Tunis tributaire à toujours du gouvernement d'Alger, aussitôt que cette capitale serait tombée en son pouvoir.

Le dey d'Alger adressa alors des ordres péremptoires au bey de Constantine pour qu'il se mît en campagne avec 1000 hommes. Ali-Pacha devait aussi prendre le commandement de 1000 hommes, et enfin 2000 janissaires marchaient sous les ordres du khaznadar d'Alger. Bou Aziz rejoignit cette armée avec un contingent considérable d'Arabes recrutés de tous côtés; ses rivaux, les Harar Menacer eux-mêmes, en faisaient partie; c'était une levée de boucliers générale.

Pendant que l'armée algérienne était en marche, le souverain de Tunis, se ravisant, faisait proposer au dey, par l'entremise de Kelian, bey de Constantine, une somme de 50,000 piastres s'il voulait renoncer à ses projets; mais cette offre arrivait trop tard, car déjà les hostilités avaient éclaté. Sur ces entrefaites, le dey reçut des ordres fort impératifs du gouvernement du Grand-Seigneur, qui lui faisait défense de rien entreprendre contre Tunis et l'engageait à ne considérer Ali-Pacha que comme un ennemi dont il fallait se défaire. Peu soucieux d'obtempérer à ces ordres, il résolut d'en garder la connaissance pour lui seul et, pour en imposer à ses troupes et faire croire que ces instructions étaient l'œuvre d'un faussaire, il fit mettre à mort le courrier, qui déjà les avait fait connaître aux soldats algériens. A la suite de cette exécution, il fut prescrit au khaznadar de poursuivre l'entreprise. L'armée algérienne s'était mise en mouvement au mois de mai 1735 (1).

(1) Annales de Rousseau.

Le souverain tunisien, devant la guerre qui le menaçait, se porta à Zouarin et prescrivit aux habitants du Kef d'abandonner leur ville et de se replier sur Tunis. Cette mesure fut également appliquée à tous les centres de population, situés entre les deux localités; elles avaient pour but d'enlever d'abord toutes les ressources locales dont auraient inévitablement profité les Algériens et, ensuite, d'empêcher les populations de faire cause commune avec l'ennemi. C'est en effet ce qui arriva de la part de tous ceux qui, comme les gens de Taboursok, ne bougèrent pas de leur pays. Non seulement ils fournirent des vivres aux Algériens, mais encore ils les suivirent dans leur marche agressive. On incendia également les moissons pour que l'ennemi n'en profitât point, et une fois la campagne ainsi dévastée, Hosseïn s'en retourna à Tunis, attendant les événements.

A la nouvelle que les Algériens avaient passé la frontière, Hossein Bey prescrivit aux Tripolitains d'accourir avec leurs forces; la population des montagnes, de même que les habitants de la ville de Tunis, prirent les armes. Les troupes étaient divisées en deux corps d'armée, dont l'un placé sous ses ordres directs et l'autre sous ceux de son fils aîné, Mohammed-Bey.

Les corps des Turcs, des Zouaoua et des spahis furent renforcés par de nombreux contingents arabes fournis par les tribus tunisiennes des Dreïd, Oulad Saïd, Souassi et autres; toutes les tribus Mezarguia étaient sur pied.

Hosseïn sortit de Tunis le 9 août 1735 et se porta avec son armée sur les bords de l'oued Meliana, à Semendja. Les Tripolitains vinrent se placer en arrière et tous les contingents arabes sur l'aile gauche.

Les Algériens arrivaient bientôt et campaient en face sur la rive droite de la rivière. Pendant seize jours, les hostilités se bornèrent de part et d'autre à quelques escarmouches de cavalerie. Mais déjà les contingents arabes, sur la fidélité desquels Hossein-Bey croyait pouvoir compter, désertaient sa cause. Les Dreïd avaient décampé pour aller à l'endroit nommé R'dir Soltan, entre Semendja et Tunis; les Oulad Saïd, plus coupables, passaient dans les rangs d'Ali-Pacha. Cette défection devint générale parmi les contingents et il ne resta plus auprès du souverain que les Oulad

Kassem, fraction des Beni Rezed. La lutte était imminente. Une partie de l'armée algérienne, sous les ordres de Kelian, gouverneur de Constantine et ennemi juré de Hossein-Bey, se mit en marche à la tombée de la nuit, passa en silence la rivière et tourna à gauche les retranchements des Tunisiens, de manière à les placer entre deux feux. Instruit de ce mouvement par ses espions, Hossein-Bey résolut de sortir de l'inaction. Au point du jour, il mit son fils Mohammed à la tête d'une forte division de ses troupes, lui ordonnant de se porter en toute hâte sur la colonne ennemie, en suivant à droite (amont) le bord de la rivière. Le jeune prince exécuta ce mouvement, mais ne rencontra personne, par la raison que les Algériens avaient effectué leur passage du côté gauche (aval). Mahmoud, l'autre fils du souverain, sortit alors du camp à son tour et marcha contre l'ennemi qui s'avançait. Il lança en avant son oncle maternel, le Gênois Moustapha (1), et grâce à sa cavalerie et à son artillerie, dont le feu était très habilement dirigé, il réussit à tailler en pièces les Algériens, à leur enlever un certain nombre de prisonniers et rapporter comme trophée beaucoup de têtes coupées (2).

A ce moment de la journée, les Algériens étaient menacés d'une déroute complète. Cependant la colonne aux ordres de Kelian atteignait, à la faveur d'une brume épaisse, le camp tunisien qui, pendant le combat était demeuré presque sans défense. Hossein-Bey s'y trouvait, n'ayant plus autour de lui que quelques spahis du Kef. Il se porta en avant pour arrêter l'ennemi, mais le nombre l'emporta sur la valeur. Blessé grièvement d'un coup de feu à la cuisse. Hossein-Bey dut se mettre en retraite : Kelian envahit son camp, en fit abattre les tentes et massacra tout ce qui tentait de résister encore.

(1) On se rappelle que Hossein-Bey épousa une jeune esclave gênoise qui lui donna plusieurs enfants. D'après le passage ci-dessus, le frère de cette esclave serait donc devenu musulman, sous le nom de Moustapha.

(2) Le chroniqueur El-Hadj Hammouda, en bon musulman, semble attribuer ce premier succès des Tunisiens, à ce que l'artillerie fit feu en invoquant l'aide de Sidi Abd el-Kader el-Djilani.

Mahmoud-Bey ne s'aperçut du désastre que lorsque toutes les tentes du camp étaient déjà renversées. Quant au fils aîné, qui avait, comme nous l'avons dit, suivi le cours de la rivière avec sa division, n'ayant rencontré personne devant lui, envoya prendre de nouveaux ordres près de son père et c'est alors qu'il apprit à son tour ce qui venait de se passer. Chacun opéra sa retraite séparément, sans savoir ce qui était advenu aux autres. Le souverain blessé se dirigea d'abord sur Zar'ouan avec une faible escorte ; quelques fuyards, de même que son fils Mahmoud, le rejoignirent et se retirèrent à Kaïrouan. Cette bataille décisive avait été livrée le 4 septembre 1735.

Le prince Mohammed, fils aîné du souverain, séparé des siens pendant le désastre, se dirigea vers Tunis, en traversant les campements des Oulad Kassem, fraction des Oulad Rezeg, qu'il croyait encore fidèles. Mais chez eux étaient déjà arrivés, en avant-coureurs, Bou-Aziz, son fils Sedira, ainsi que Ahmed Serir et son frère Soltan, accompagnés d'un certain nombre de cavaliers des Hanencha. Quand ils virent le prince s'avancer, ils se disposèrent à l'accueillir avec respect, le prenant de loin pour Ali Pacha qui, ce jour-là, montait un cheval noir. Or, celui de Mohammed était bai, mais la sueur qui ruisselait sur ses flancs le faisait paraître noir. Dès qu'il se fût rapproché davantage, les Hanencha reconnurent leur erreur et firent aussitôt sur lui une décharge générale de leurs armes.

Mohammed-Bey n'avait plus le choix de la direction à suivre, aussi n'hésita-t-il pas à forcer le passage pour continuer sa marche. Il poussa donc de l'avant avec intrépidité suivi de son escorte, et ceux qui tentaient de l'arrêter durent s'écarter pour lui laisser le chemin libre. Les Harar coururent néanmoins sur ses traces pour s'emparer des retardataires. Un de leurs cavaliers parvint même à rattraper le prince et fit feu sur lui. A ce moment, le cheval de Mohammed-Bey buta et faillit le désarçonner, mais il fut assez heureux pour se remettre lestement en selle et continuer sa course. L'agresseur, croyant que la chute du cheval provenait de la décharge de son arme, s'était déjà avancé, pensant n'avoir plus qu'à mettre la main sur le prince et s'en emparer. Mais celui-ci était déjà en défense et, d'un coup de fusil

chargé de cinq balles, tiré à bout portant, tua à la fois cheval et cavalier.

Malgré la chasse que les Harar ne cessaient de lui donner, le prince Mohammed put atteindre Redir Soltan, où étaient campés les Arabes Dreïd. Ceux-ci étaient nombreux, leurs intentions étaient douteuses et, par prudence, les Hanencha durent cesser la poursuite.

Nous ne suivrons pas davantage le chroniqueur El-Hadj Hamouda dans son récit des événements qui se passèrent à Tunis, où Ali-Pacha et son fils Younès firent leur entrée solennelle le 7 septembre 1735. L'armée algérienne resta dix jours encore campée sous les murs de la ville, dont une partie fut pillée par ces bandes de soldats indisciplinés. Elle leva ensuite le camp et reprit la route de la frontière de l'ouest, traînant à sa suite trente-cinq mules chargées d'argent, montant de la contribution de guerre que Ali-Pacha acquitta entre les mains d'Ibrahim-Khaznadji, indépendamment du tribut de 50,000 piastres que la Régence s'engageait à payer annuellement au gouvernement d'Alger.

Telle était la position respective des prétendants au trône de Tunis ; Ali-Pacha et son fils Younès étaient maîtres de la capitale, tandis que Hosseïn-Bey, qui avait été rejoint par son fils Mohammed, occupait encore la ville de Kaïrouan. Son troisième fils se maintenait à Soussa, qui lui restait fidèle.

Le prince Mohammed, quittant Kaïrouan, alla chez les Nememcha où il séjourna quelque temps, pour faire appel à la fidélité des anciens alliés de son père. De là, il se rendit parmi les Hanencha, auprès de Soltan ben Amar, campé aux environs de Tebessa. Il poussa ensuite jusqu'à Aïn-Chabrou, où Ahmed Serir vint aussi le trouver et tous lui promirent amitié et secours. Le prince leur fit cadeau de dix mille réaux et de divers objets de prix. Confiant dans ces promesses, le jeune prince retourna ensuite à Kaïrouan, auprès de son père.

Charles Féraud,
Interprète principal de l'Armée.

A suivre.

INSCRIPTION

TROUVÉE A EL-ACHOUR

Au mois de janvier de cette année, on a trouvé, dans le voisinage même du village d'El-Achour, à 13 kilomètres au sud-ouest d'Alger, une pierre de 80 centimètres de hauteur, 50 de largeur et 25 d'épaisseur ; sur l'une de ses faces, on voit un bas-relief et une inscription. Le bas-relief représente une jument lancée au galop, exécutée dans un style rappelant tout-à-fait celui de nos bonshommes de pain d'épice ; au-dessus, à gauche, en une sorte de compartiment, se trouve placé un bœuf d'une taille relativement plus petite que la jument ; ce bœuf est beaucoup mieux dessiné. Le tout, du reste, est assez soigné, mais n'offrirait qu'un intérêt fort médiocre, si l'inscription ne paraissait pas avoir un rapport très direct avec la représentation d'un des deux animaux.

On jugera de tout cela bien mieux par le dessin que nous en donnerons dans un prochain numéro. Nous nous contenterons, pour l'instant, de reproduire l'inscription, sur laquelle nous appellerons toute l'attention de nos lecteurs et, qu'après discussion sérieuse, nous avons cru pouvoir lire ainsi :

ANIBAS . SALCIS
FILVS . ABIS . DE
REBVS . MIRIS .
ABIS . ASINA .
MATRIC . EQVE
ILLIC . ADES .

Le fac-simile permettra de juger si nous avons réussi. Mais nous croyons devoir, dès aujourd'hui, faire quelques observations pour justifier notre leçon.

Nous ferons remarquer, par exemple, que certaines lettres trahissent une main habituée à tracer des caractères grecs, tels que les E, représentés par deux jambages verticaux rappelant l'*Eta* majuscule, sans la traverse qui, pour nous, en fait un grand H, et les L qui ont la forme du *Lambda* hellénique. Il y a d'ailleurs trois fautes d'orthographe faciles à rectifier : *filus* pour *filius*, *matrit* pour *matrix*, *eque* pour *equae*. Signalons enfin, dans le mot *abis*, une difficulté qui a, jusqu'à présent, rendu très hasardeuse la traduction de ce texte curieux.

L. et M.

RECTIFICATION

DU

TEXTE DE L'INSCRIPTION LATINE

TROUVÉE

DANS LES DÉMOLITIONS DE LA CASERNE DES JANISSAIRES

A CONSTANTINE.

Dans son nº 103 (janvier-février 1874) page 77, la *Revue africaine* a publié le texte d'une inscription trouvée dans les démolitions de la caserne des Janissaires à Constantine, par M. Costa et dont une copie nous avait été communiquée par M. le docteur Reboud.

Nous devons à l'obligeance de M. Moll, Chef du Génie à Constantine, membre de la Société archéologique de cette ville, la rectification de plusieurs erreurs commises dans l'impression du texte de cette inscription et nous nous empressons d'insérer d'après M. Moll :

1º Le fac-simile de l'inscription.

2º Le texte complété.

Inscription trouvée dans les démolitions de la caserne des Janissaires à Constantine, par M. Costa, membre de la Société archéologique.

Fac-simile de l'inscription :

. . . .
CVRATORIBVS E IIVIO . . . . VS DAND . . . .
PRIMO CONSTITVTO · CVRATORI · NOLA
NORVMFRATRI · ARVALI · AVGVR · SODALI · MAR
CIANO ANTONINIANO IVRIDICOREGIONIS
TRANSPADANEAE · CVRATORI ARIMINIEN
SIVM · CVRATORI CIVITATVM PER AEMILI
AM · AEDILI · CVRVLI · ABACTIS SENATVS SE
VIRO EQVITVM ROMANORVM QVAES ·
VRBANO TRIBVNO LEG · IIII SCYTHICAE
QVATTVOR · VIRO VIARVM CVRANDA
RVM PATRONO IIII COL · . . . .
C · IVLIVS LIBO TRIERCHVS CLASSIS NO
VAE LYBICE PATRONO · DD . . . . . . O
F E

La même inscription en dédoublant les lettres, et en rétablissant celles qui sont incomplètes ou qui ont disparu :

. . . .
CVRATORIBVS ET TVTORIBVS DANDIS
PRIMO CONSTITVTO CVRATORI NOLA
NORVM FRATRI ARVALI AVGVRI SODALI MAR
CIANO ANTONINIANO JVRIDICO REGIONIS
TRANSPADANEAE CVRATORI ARIMINIEN
SIVM CVRATORI CIVITATVM PER AEMILI
AM AEDILI CVRVLI AB ACTIS SENATVS SE
VIRO EQVITVM ROMARORVM QVAESTORI
VRBANO TRIBVNO LEGIONIS IIII SCYTHICAE
QVATVOR VIRO VIARVM CVRANDA
RVM PATRONO IIII COLONIARVM CIRTENSIVM
CAIVS JVLIVS LIBO TRIERCHVS (*sic*) CLASSIS NO
VAE LYBICE (*sic*) PATRONO DECRETO DECVRIONVM . . . O
FECIT.

Le Président,
SUDRÉ.

Alger. — (Maison Bastide.) Typ. A. Jourdan.

VOYAGE

A

L'AMPHITHÉATRE ROMAIN D'EL-DJEM

EN TUNISIE

(JANVIER 1830) (1).

Mardi, 5 *janvier* 1830. — DÉPART DE TUNIS. — Depuis quelque temps, je désirais faire une petite excursion, qui avait pour but d'aller visiter et dessiner l'amphithéâtre romain d'El-Djem, situé à environ 40 lieues au S.-S.-E. de Tunis et 10 lieues de la mer. Je fus assez heureux pour que M. Jules de Lesseps, le plus jeune des fils du consul général de France à Tunis, dont j'étais le secrétaire, voulût bien être mon compagnon de voyage. Outre les agréments inséparables d'une pareille société, je trouvais dans M. de Lesseps toutes les ressources qu'on peut rencontrer contre les ennuis d'une longue route, soit dans sa conversation aussi aimable qu'éclairée, soit dans son obligeante complaisance et cette égalité d'humeur qui font supporter les contrariétés et les longueurs d'un voyage dans un pays dénué de toutes les commodités quelconques.

Nous partîmes de Tunis le 5 de 1830 à onze heures du matin,

(1) Voir, au sujet de cette belle ruine, la *Revue africaine*, tome Ier, pages 16 et 124. Cet article est la copie textuelle de mon journal de voyage. *Alph. Devoulx.*

accompagnés de M. Saccoman, agent français à Souze. Nous avions un janissaire du consulat, un domestique maure et un autre maure pour surveiller les montures que M. Saccoman et moi avions louées. Ruinées par des courses forcées et insuffisamment nourries, ces malheureuses mules ne nous conduisirent pas bien loin sans encombre. A peine eûmes-nous fait un demi-mille que la mienne s'abattit à deux reprises; quoique d'une faiblesse excessive en équitation et en gymnastique, je ne m'en tirai pas trop mal pour un amateur, car je réussis à me séparer de ma monture sans perdre l'équilibre. Rebuté d'aussi fréquentes culbutes, je me décidai à monter modestement la bourrique du maure conducteur, mais ne voilà-t-il pas que le malencontreux animal, au bout de quelques moments, se laisse choir et je suis encore debout. Je dus me réfugier sur une des mules de M. de Lesseps, dont le domestique se départit en ma faveur, courant les risques de nouveaux accidents. M. Saccoman tomba aussi deux fois. Quant aux chutes de notre conducteur, je ne les énumérerai pas; à chaque instant il était se vautrant avec son bourriquet dans le sable ou la boue; heureusement pour lui qu'ils étaient aussitôt relevés que tombés. Enfin, pour se mettre à l'unisson de ces incidents tragico-burlesques, la jument de M. de Lesseps, digne monture d'un excellent cavalier, eut la fantaisie de se baigner dans une mare fangeuse, d'où l'homme et l'animal sortirent couverts d'une épaisse couche de boue.

Toutes ces choses se passaient avant notre arrivée à la Hammamlife et il était raisonnable de pronostiquer que nous ne parviendrions jamais à atteindre le but de notre expédition. Cependant, et pour n'avoir plus à revenir là-dessus, je dois dire qu'une fois bien repues, nos montures suivirent tant bien que mal celle de M. de Lesseps et que nous arrivâmes à Souze sans autres mésaventures.

Ainsi que je l'ai dit plus haut, nous partîmes de Tunis à onze heures et n'arrivâmes au *Soliman* qu'à quatre heures et demie du soir; ce trajet se fait ordinairement en quatre heures, mais nos mauvaises montures causaient ce retard.

En sortant de Tunis, à une demi-heure de cette ville, on rencontre le petit village de *Sidi-Fathalla*. Ce saint est renommé

par la vertu de rendre fécondes les femmes stériles. Aussi, dans la belle saison, les femmes de Tunis s'y rendent-elles et, se laissant d'abord choir à plat ventre le long d'une grosse pierre, elles vont ensuite faire une promenade dans les champs environnants, semés à cette époque de blé fort haut, et là, il paraît que par certaines rencontres peu surnaturelles la vertu opère, et bien souvent le remède est de toute efficacité.

A mi-chemin de Tunis à Soliman est la Hammamlife. Ce lieu est renommé par ses eaux thermales qui ont un haut degré de chaleur; il y a de plus un palais où réside le bey pendant quatre ou cinq mois de l'année; il y vient avec une suite de 1000 à 1200 personnes, qui campent sous une centaine de tentes, dans la boue et l'humidité, car l'endroit est marécageux et situé au pied de hautes collines. S. A. et ses ministres habitent le palais, qui est assez régulier pour un édifice maure et peut être comparé à une belle maison de campagne d'un riche particulier de France.

Passé la Hammamlife, le pays est fort beau, surtout aux approches de Soliman, dont le terrain est très fertile et produit beaucoup de fruits, mais peu de terrain est cultivé; le despotisme a arrêté partout le peu d'industrie qu'aurait pu déployer un peuple, de son naturel excessivement borné et apathique.

De Tunis à la Hammamlife, on marche nord et sud. De ce dernier lieu à Soliman, E.-S.-E.

Mardi, 6 *de* 1830. — SOLIMAN. — Nous couchâmes à Soliman, dans une mauvaise espèce de caverne décorée du nom de chambre. Nous en partîmes le 6 à sept heures du matin et arrivâmes à Hammamet après huit heures de marche, non forcée à la vérité, car nous nous arrêtâmes souvent et allions lentement.

Soliman est un village de deux à trois mille habitants, mais qui n'en contient aujourd'hui que 7 à 800, tout le reste ayant été emporté par la peste en 1819; aussi la plupart des maisons tombent-elles en ruines et rien n'égale la tristesse de son aspect. Sans l'extrême fertilité de ses environs, il est à présumer que cet endroit serait entièrement abandonné. Soliman fut fondé

par des Maures andalous lors de leur expulsion d'Espagne.

A deux heures de Soliman, on voit, sur la droite de la route que nous suivions, distant environ de deux milles, un assez joli village appelé Belli, et plus loin, toujours dans l'ouest, Colombaïa, éloigné d'environ 6 à 7 milles du chemin que nous tenions. Ce dernier lieu est d'assez jolie apparence.

Hammamet. — La distance qui sépare Soliman d'Hammamet se compose de bonnes terres fortes et très propres à être ensemencées ; le terrain semblerait un peu trop humide pour la vigne, mais les arbres fruitiers, les prés, les graines et les herbes potagères seraient d'un grand rapport. Tout est dans le plus grand abandon. De temps à autre, on rencontre ou l'on voit quelques tentes de Bédouins environnées de quelques bestiaux et renfermant quelques êtres dans un degré de misère au-delà de toute idée et de toute comparaison. Telle est l'affreuse monotonie d'un sol qui serait une source d'inépuisables richesses pour un peuple un peu moins indifférent et un peu moins opprimé.

Ces vastes plaines sont remplies de vanneaux, de pluviers dorés et gris, de courlis et d'alouettes. Ce sont les seuls habitants de ces solitudes. Ces oiseaux sont d'un difficile abord et il est peu aisé de s'en approcher.

A environ une heure avant Hammamet, après avoir marché presque en ligne droite au sud depuis Soliman, on prend des montagnes sablonneuses, entrecoupées de vallons couverts de bois taillis qui détournent au S.-S.-E. et conduisent au village précité, où nous couchâmes.

Le fond du golfe de Soliman et Hammamet forment la plus grande largeur de cette langue de terre qui s'avance vers l'Est et qui est terminée par le cap Bon. Je pense que nous l'avons parcourue dans un espace de 4 à 5 heures.

Le village de Hammamet est situé au bord de la mer. L'aspect en est assez agréable. Le terrain n'est que sable ; il y a une petite forteresse qui défend la plage où abordent les sandals (bateaux côtiers) et autres embarcations du pays. Hammamet est entouré de murailles et l'on dit que les habitants ne permettent pas aux étrangers d'y rester, à cause de leurs femmes qui sont dit-on, aussi portées à la coquetterie que les hommes paraissent

livrés à une humeur jalouse. Nous eussions franchi cet obstacle à la faveur de notre permission, mais devant partir le lendemain, nous ne cherchâmes pas à troubler la paix de leurs ménages.

En dehors de Hammamet, il y a un fondouk passable pour tels pays et où l'on n'est pas absolument mal.

Les environs de ce village sont assez bien cultivés ; les arbres y étaient en fleurs lors de notre passage et, à un mille environ de distance avant d'y arriver, la route est bordée de haies de figuiers d'Inde qui servent de murs de clôture aux jardins.

De Soliman, on marche une heure et demie S.-S.-E. La route tourne ensuite O.-S.-O. jusqu'à Belli, où elle court S. jusqu'à environ une demi-lieue de Hammamet pour joindre ce dernier lieu, où elle se remet au S.-S.-E.

Jeudi, 7 *de* 1830. — De Hammamet a Hergla. — Nous partîmes à 7 heures de Hammamet pour aller coucher à Hergla, l'ancienne Héraclée, qui est de l'autre côté du golfe au sud de Hammamet, distant d'environ 30 à 36 milles. Le pays est toujours le même, c'est-à-dire de vastes plaines, mais un peu plus pierreuses que les environs de Hammamet. A deux heures de ce dernier village, on trouve un pont à demi-ruiné et quelques restes d'arcades d'un aqueduc. Nous fîmes une halte pour déjeûner, après quoi nous reprîmes notre route toujours au S.-O. pour éviter la boue, à ce que nous disait notre guide, mais nous tombâmes de Charybde en Scylla, car il s'égara et, pour aller reprendre le bord de la mer, nous fîmes une heure de chemin à travers des marais et bas-lieux inondés, où un faux pas de nos montures eût renouvelé, d'une manière plus désagréable encore, les scènes de notre première journée.

Quatre heures environ après notre départ de Hammamet, nous reprîmes notre route au S.-S.-E. et marchâmes pendant cinq heures encore le long de la plage, entre la mer et un lac distant de deux milles, ce qui nous conduisit à Hergla, où nous arrivâmes à cinq heures. Il nous eût été plus agréable et moins long de suivre continuellement le rivage, mais on craignait que le sable mouvant ne fatiguât nos montures, ce qui n'aurait pas

eu lieu, attendu que la pluie qui était tombée il y avait quelques jours avait raffermi le sol.

Hergla est dans une position fort pittoresque, sur un monticule sablonneux à 200 pas environ de la mer. Ce village n'a aucun vestige de son ancienne splendeur ; nous y couchâmes dans une mauvaise chambre. Les habitants de ce lieu font d'assez jolies nattes qui sont d'un bon usage. Nous en achetâmes pour nous servir de matelas à Djem. Hergla est renommée pour les huiles fines que l'on y fait. C'est l'ancienne Héraclée.

En partant de Hammamet, on va deux heures et demie environ dans le S.-S.-O. et on reprend ensuite dans le S.-S.-E. jusqu'à Hergla, qui se trouve presque Nord et Sud avec Hammamet.

Vendredi, 8 *de* 1830. — SOUZE (1). — Le 8, nous nous remîmes en route à 6 heures et, après cinq heures de marche au Sud, nous arrivâmes à Souze. Cette ville est d'un fort joli aspect, entourée de remparts sur lesquels on peut faire le tour de la ville. Il y a un môle dont le prolongement convenable ferait un port sûr. Les navires marchands viennent néanmoins mouiller à portée de la voix des murs de la ville.

Souze est fort propre en dedans et plus agréable que Tunis. Elle est bâtie en amphithéâtre sur le bord de la mer, dans une position riante ; il y a quelques ouvrages avancés qui la défendent du côté du rivage et qui sont passablement entretenus.

Les approches de Souze sont garnis de jardins particuliers assez mal cultivés, qui ne sont habités que dans la belle saison. Le terrain en est, au reste, fort sablonneux. On arrive à la ville par une longue route bordée de figuiers d'Inde comme à Hammamet.

Le terrain de cette ville est très fertile. On évalue sa récolte d'huile, bonne année, à 250,000 *métaux* (?) qui équivalent à environ 100,000 millerolles de Marseille. La ville est peu peuplée, surtout dans la saison où nous nous y trouvions ; un grand nombre d'habitants étaient occupés à cueillir les olives.

---

(1) L'ancienne Adrumète.

Il y a peu de chrétiens à Souze ; ils ne sont que deux ou trois familles. Nous fûmes parfaitement reçus par la famille de M. Saccoman, dont les deux frères, en compagnie de M. Alcète, autre facteur, vinrent au-devant de M. Jules de Lesseps à plus d'une heure et demie de distance. Je ne saurais être trop reconnaissant de l'accueil flatteur et amical que je reçus de M. Saccoman et de son aimable famille.

Samedi, 9 *et dimanche*, 10. — Séjour à Souze.

Lundi, 11 *de* 1830. — MONASTIER. — Nous partîmes de Souze, après deux jours de repos, le 11, à dix heures et demie, accompagnés de MM. Jéronimo et Petrino Saccoman, de deux janissaires et de deux domestiques maures, formant en tout une petite caravane de huit personnes.

Le chemin de Souze à Monastier, qui est de trois heures, suit pendant la moitié le bord de la mer ; l'autre sert à traverser dans sa plus grande largeur la pointe de terre qui s'avance au N.-N.-E. et qui forme le cap Scanis. A mi-chemin de cette dernière partie de la route, on rencontre un lac assez vaste, de 2 à 3 milles de longueur, sur lequel sont des flamants et des canards, et que l'on doit traverser, ce qui est fort difficile lorsqu'il a beaucoup plu ; nous le passâmes à sec. Aux approches de Monastier, la route est bordée de figuiers d'Inde servant de clôture aux jardins. On rencontre beaucoup de beaux oliviers. La ville est plus considérable que Souze et contient, dit-on, six à sept mille habitants ; elle est entourée de murs autour desquels il y a beaucoup de palmiers, ce qui donne à ce paysage un aspect fort pittoresque.

A une demi-encâblure environ de la ville sont trois petites îles sur la plus grande desquelles il y a une tonnara ou madrague.

Au S.-E. de Monastier et le long du rivage se trouve un souterrain taillé dans le roc même et dans lequel il y a un bain de forme carrée. Ce souterrain, qui traverse une petite langue de terre de 120 pieds de long, a six pieds de haut sur autant de large et aboutit de part et d'autre à la mer dont l'eau s'introduit jusque dans le bain. Cette voûte a deux branches, dont l'une a la longueur de la langue de rocher ci-dessus relatée et l'autre

environ 50 pieds. On ne sait trop quel a pu être le but d'un pareil ouvrage, du moins par l'isolement où il se trouve aujourd'hui. Peut-être n'a-t-il jamais été autre que ce qu'il est maintenant et n'aura-t-il été construit que pour l'agrément d'un pareil bain.

Nous logeâmes à Monastier dans la maison de M. Carlo Moro, facteur français à Souze. De cette dernière ville à Monastier, la route court une heure et demie environ S.-S.-E. et une heure et demie E.-S.-E.

Mardi, 12 *de* 1830. — LA MEDIA OU AFRICA. — Nous partîmes de Monastier à 8 heures du matin et arrivâmes à la Media à 4 heures après-midi, après huit heures de marche, dont une et demie passée à déjeûner.

De Monastier à Africa, on suit presque toujours la mer à plus ou moins de distance. On rencontre sur cette route plusieurs villages dont les minarets surmontent les oliviers qui les environnent; le premier que l'on voit est *Konix*, à une heure et demie de Monastier, sur une hauteur; à une heure plus loin se voit *Ksiba*, distant aussi d'environ une heure d'un autre appelé *Lemta*. Celui-ci est à cheval sur la route qui le traverse dans sa longueur; il n'est que le faible vestige d'une ville jadis fort étendue sans doute, car on marche parmi les ruines et les décombres qui s'étendent au loin, pendant trois quarts d'heure au moins avant d'y arriver. Une heure et demie plus loin, on trouve *Teboulba*; passé ce village, il y a un lac de 5 à 6 milles de long sur 8 à 10 environ de large, qui reste à sec pendant l'été et devient alors un vaste marais. A demi-heure de ce lac, on aperçoit un autre bourg du nom de *Mokolta*, entouré de palmiers, et le seul qui soit à gauche de la route. De ce dernier lieu, on se rend en deux heures environ à la Media. On aperçoit cette ville de fort loin; elle est sur une péninsule qui s'avance dans l'Est. On dit même qu'autrefois les Espagnols, qui s'en emparèrent conjointement avec les chevaliers de Malte, avaient coupé l'isthme, ce qui la rendait très forte. Les Espagnols ont occupé cette ville pendant plus d'un an. Obligés ensuite de l'évacuer, ils en firent sauter les murailles; une seule porte a résisté, et

atteste, ainsi que les ruines qui ont survécu, les beautés et la force des ouvrages qui embellissaient cette ville, qui est absolument entourée de débris colossaux. Il reste dans la partie de l'Ouest un pan de muraille d'une hauteur et de dimensions prodigieuses; toutes les autres parties de ces ruines ne sont plus qu'un amas confus des travaux des Carthaginois, des Romains, des chevaliers de Malte et des Espagnols. Il paraît que ces deux dernières nations, lorsqu'elles s'emparèrent de la Media, trouvant encore subsistants les ouvrages des Romains, les adaptèrent aux moyens de guerre dont on usait alors, car du côté de la mer et ailleurs, on voit dans les anciens murs des embrasures de canon qui ne peuvent être attribuées qu'à elles.

Du côté de la mer, il y a les restes d'un ancien port, destiné sans doute à abriter les galères. Dans les fondements d'un des pilastres qui formaient l'arcade de la porte d'entrée, on remarque une rangée de colonnes de marbre couchées, sur lesquelles s'appuie le reste de la voûte.

De Monastier à la Media, la route court deux heures S., une heure et demie S.-E., une heure E. et trois heures S.-E et S.

Nous logeâmes chez l'oukil du bey qui nous reçut parfaitement et qui nous parut un fort brave homme.

Mercredi, 13 *de* 1830. — DJEM. — Le 13, nous partîmes de la Media, à 8 heures, nous dirigeant vers Djem. La route, à quelques insignifiantes sinuosités près, court constamment à l'O.-S.-O. On n'y rencontre aucun village ni habitation; ce ne sont que de vastes plaines couvertes de bruyères, entrecoupées de vallons formés par des monticules d'une longue et fort douce pente. Toujours même solitude dont rien n'interrompt le silence ni la monotonie. On eût dit que le temps voulait encore ajouter son influence à celle de nos idées. Le vent soufflait dans la plaine et son souffle courbait les rameaux flexibles du palmier qui quelquefois apparaissait au loin; le ciel était chargé de vapeurs qui bornaient et rétrécissaient notre perspective. Nos regards avides cherchaient dans chaque forme fantastique de notre horizon le but de notre voyage. Enfin, après cinq heures de marche, nous l'aperçûmes distant d'environ 4 milles. La teinte

grisâtre du ciel se mariait à celle de l'amphithéâtre et le paysage vaporeux qui faisait le fond du tableau ajoutait par sa tristesse à la mélancolie de nos pensées.

Nous entrâmes dans le village à 3 heures et fûmes logés par le cheikh dans une mauvaise maison, passable cependant pour l'endroit où nous nous trouvions.

Jeudi, 14 *de* 1830. — AMPHITHÉATRE. — De grand matin, nous nous levâmes et nous dirigeâmes vers l'amphithéâtre. Nous admirâmes la masse imposante de ce magnifique édifice dont la conception est grandiose et l'exécution admirable. En face de ce majestueux débris des âges écoulés, dominant orgueilleusement de vastes solitudes, nous étions assaillis par des réflexions philosophiques. Si quelque chose peut donner la mesure de ce que nous sommes et de l'instabilité de l'existence des hommes, c'est certainement un pareil ouvrage. L'amphithéâtre a passé à travers les siècles, bravant les intempéries des saisons, survivant au peuple qui l'avait élevé pour ses barbares distractions.

L'amphithéâtre forme un ovale qui court de l'Est à l'Ouest. L'intérieur de l'arène, dans sa longueur, a 256 pieds, et dans sa largeur, 100 pieds. Ses murailles, ou, pour mieux dire, la quadruple galerie qui en fait le pourtour, a 60 pieds d'épaisseur.

Chacun des murs des quatre galeries a 5 pieds et demi environ. Le reste de l'épaisseur précitée de 60 pieds est occupé par les arcades qui forment les galeries intérieures lesquelles sont circulaires à l'édifice.

Ce monument est envahi par les sables ; son premier étage y est enfoui en partie.

Il paraît qu'il n'y avait que quatre étages ou rangs d'arcades. Chaque rang ou étage a 64 arcades, ce qui donnerait 256 arcades ou fenêtres pour tout l'édifice, à la façade extérieure bien entendu.

Chaque arcade a 10 pieds d'ouverture et chaque intervalle, soit pilier, 11 pieds 8 pouces. D'après ces indications, 64 arcades donneraient 640 pieds et 64 intervalles ou piliers, 936 pieds, ce qui ferait une circonférence extérieure de 1576 pieds, soit 262 toises 4 pieds.

Chacune des arcades est séparée par une colonne ; ces colonnes sont d'ordre composite au premier et au troisième étages et d'ordre corinthien au deuxième étage, du moins peut-on les juger telles par les vestiges que le temps n'a pas encore entièrement effacés.

L'édifice est entièrement composé de pierres carrées qui ont un pied et demi de hauteur ; chaque colonne du second, et on peut en supposer au moins autant à celles du premier, soit rez-de-chaussée, a dix pierres de hauteur ; celles du troisième étage en ont neuf. Quant au quatrième, il est entièrement ruiné ; quelques pierres en attestent seulement l'existence ; mais on peut et doit supposer qu'il était de moindre hauteur et, pour donner une approximation, nous lui attribuerons la moitié des autres étages. Le chapiteau et le piédestal de chaque colonne ont chacun la hauteur de deux pierres. La frise et la corniche formant la séparation de chaque étage ont trois pierres de hauteur. D'après les calculs établis ci-dessus, chacun des deux premiers étages aurait 25 pieds 6 pouces, le troisième 24 pieds, le quatrième 12 pieds, ce qui donnerait une hauteur totale de 100 pieds environ, car il est à supposer qu'il régnait une corniche tout autour du faîte de l'édifice.

Les étages se joignent à l'intérieur par des voûtes en petites pierres, ouvrage excessivement hardi. Ces voûtes, en forme demi-circulaire, devaient supporter des marches qui servaient de communication d'un étage à l'autre, mais il n'y en a plus de traces aujourd'hui. En dedans, et partant de la première galerie, et descendant jusqu'à l'arène, il y a des voûtes, également en petites pierres et qui devaient supporter des gradins comme le lieu dit *amphithéâtre* dans une salle de spectacle. De pareilles voûtes joignaient le second étage au premier. Mais cette partie de l'édifice est presque entièrement ruinée. Quant aux marches et aux gradins, rien n'en indique l'existence ; la présomption seule la fait supposer.

Dans la partie de l'Ouest, il y a une partie de l'édifice entièrement détruite ; on y a fait une ouverture ou, pour mieux dire, une coupure de 60 pieds environ de large. On dit que c'est un bey de Tunis qui la fit abattre par le canon pour empêcher les

Arabes bédouins, qui ne voulaient pas payer le tribut, de se réfugier dans l'amphithéâtre, où ils s'étaient retirés et défendus plusieurs fois.

Il paraîtrait que la porte d'entrée était à l'Est, du moins y a-t-il une grande arcade qui semble en indiquer la place. Mais elle pourrait bien avoir été dans la partie opposée et qui a été coupée, car de chaque côté de la grande arcade de l'Est, il y a de petites loges carrées, destinées, d'après leur forme, à renfermer des animaux féroces et ayant communication avec l'arène ; alors la place où siégeait l'empereur devait être en face, précisément au milieu de la coupure et, conséquemment, au-dessous devait être la porte d'entrée principale. Ce qui donne quelque poids à cette supposition, c'est que, bien que le premier étage sur la porte de l'Est soit assez bien conservé, rien n'y fait remarquer qu'il y ait jamais existé une loge distinctive qui indiquât la place de l'empereur. Sous l'arcade qui forme la porte de l'Est, il y a une ouverture qui est l'entrée d'un souterrain que les habitants disent conduire jusqu'à la Media. Curieux de vérifier la vérité de cette assertion, nous nous y laissâmes couler, munis de chandelles et ne trouvâmes qu'une citerne de 100 à 150 pieds de long sur 10 à 12 de large, et rien de plus.

Au milieu de l'arène est un grand trou semblable à une citerne. C'est sans doute la place du *velum*, soit du pilier destiné à supporter la tente.

Ce qu'il y aurait de plus surprenant dans cet édifice, dont je pus prendre deux vues en y consacrant toute la journée du 14, serait le travail immense qu'a dû exiger le transport des pierres. Rien n'indique l'existence d'une carrière dans les environs. Le lieu le plus près où l'on trouve de pareilles pierres est Salhacta, port de mer distant de Djem de 20 milles, et qui paraît avoir été le port de la ville sise auprès de l'amphithéâtre, ce qui supposerait une dépense excessive et un nombre infini de bras.

Ce gigantesque monument, qui a bravé les injures de tant de siècles, finira par succomber sous les coups de l'ineptie et de la barbarie. Les Arabes en enlèvent les pierres pour en former la sépulture de leurs morts, et insensiblement ils détruiront cet étonnant vestige de la magnificence des anciens.

Auprès de l'amphithéâtre, on remarque des vestiges de constructions ensevelis dans la terre et recouverts de sables. Ce sont les restes de Thysdrus, ville où le proconsul Gordien fut fait empereur en 238 de J.-C. Il est donc raisonnable d'attribuer à celui-ci la construction de cet édifice dans lequel et auprès duquel on trouve beaucoup de médailles à l'effigie de Gordien.

Au sud de l'amphithéâtre et y attenant, il y a un petit village de 1000 à 1200 âmes. Les Arabes qui l'habitent ont la réputation de grands voleurs, mais nous étions en nombre et armés de manière à n'en rien craindre. On est exposé aussi sur les routes, aux approches de Djem, attendu la solitude qui y règne, à être dépouillé et même assassiné par les Bédouins, habitants de ces déserts, mais ils sont lâches et dix chrétiens valent cent de ces gens-là.

Lorsque nous partîmes de Monastier, le caïd nous avait donné une lettre pour le cheikh. Comme ces recommandations portent ordinairement injonction de fournir vivres et fourrages, personne ne voulut se présenter lors de notre arrivée à Djem. Ce ne fut que lorsque nous leur eûmes assuré que nous n'avions besoin de rien, si ce n'est d'une maison pour nous abriter, que le cheikh se montra. Une chose fort remarquable, qui ne s'était pas vue depuis nombre d'années, était le froid qu'il faisait lors de notre séjour à Djem. Le jour où nous en sommes partis, nous avons trouvé plusieurs mares d'eau entièrement gelées à 3 ou 4 lignes d'épaisseur.

•

Vendredi, 15 *de* 1830. — DGIAMMAIL, SOUZE. — Le 15, nous dîmes adieu à l'amphithéâtre et reprîmes la route de Souze. On repique constamment au N.-O. à travers de vastes déserts où l'on ne rencontre que des grues et des corbeaux. A une heure environ de Djem, nous vîmes trois gazelles. Ces jolis petits animaux sont rares dans cette saison, mais ils abondent en été.

Après deux heures et demie de marche, on rencontre un petit bourg appelé Bou-Merdas. De là au village nommé Zermdin, et qui est à cheval sur la route, il y a environ une heure et demie de chemin. Cette partie du voyage est assez ennuyeuse, par les continuelles montées et descentes sablonneuses qui fatiguent les

chevaux et ralentissent leur pas. La route est coupée en plusieurs endroits par de très profonds ravins, vrais coupe-gorge où deux ou trois hommes embusqués en tiendraient une cinquantaine à leur entière discrétion.

Après cinq heures et demie de marche, nous déjeûnâmes près d'un gros bonrg appelé Dgiammail, qu'on traverse dans toute sa longueur et où il se tient un marché qui y attire beaucoup d'Arabes des environs. Au sortir de ce village, on marche dans de vastes plaines couvertes de nuées d'étourneaux, on ne peut se figurer en quel nombre ; à la lettre, le ciel en est couvert et l'horizon obscurci ; tant que la vue peut porter, on voit s'y élever des tourbillons noirs qui paraissent de la fumée et qui sont des étourneaux en quantité innombrable dont les ailes, lorsqu'ils vous passent sur la tête, font un bruit comparable à celui du vent. Ces oiseaux sont quelquefois très préjudiciables à la récolte des olives sur lesquelles ils se jettent avec avidité. Les faucons leur font la guerre, mais il arrive bien souvent, et nous en avons été témoins, que les étourneaux, prenant courage de leur nombre, se jettent en tourbillonnant sur leur ennemi et l'étourdissent de telle sorte en le battant de leurs ailes qu'il est obligé de prendre la fuite.

L'amphithéâtre se voit encore à 15 ou 16 milles de distance.

A une heure de Dgiammail, on trouve un petit village appelé Scoh Raja, et au bout de deux heures encore d'une marche forcée, on arrive à Souze.

Cette journée fut un peu fatigante ; on est forcé de rester huit à neuf heures à cheval et une partie de la route est assez pénible, comme je l'ai dit, par les continuelles montées et descentes.

Dans ce voyage, les routes ne sont dangereuses, quand on n'est pas en nombre, que depuis la Media à Djem, et de ce dernier endroit à Dgiammail : passé ce village, on rencontre beaucoup de monde sur les chemins et dans les campagnes.

Samedi et dimanche, 16 *et* 17 *de* 1830. — Souze. — Séjour des plus agréables par l'accueil des familles Saccoman, Carlo Moro et Alcète.

Lundi, 18 *de* 1830. — Djerad. — Après être restés à Souze les 16 et 17, nous nous remîmes en route le 18, accompagnés de M. Franceschino Saccoman et de M. Alcète. Ce dernier nous avait indiqué des antiquités peu connues dans l'intérieur et nous acceptâmes l'offre obligeante qu'il nous fit de nous y conduire.

Nous nous dirigeâmes donc sur Djerad, village distant de 40 milles de Souze. La route entre ces deux endroits court O.-S.-O. Après avoir marché une heure, on rencontre un petit village appelé Haman, et 12 milles plus loin un autre appelé Sidi-bou-Ali. La route traverse des plaines immenses, incultes et sans habitants. Nous déjeûnâmes près d'un marabout qui est sur le chemin et nous nous rendîmes, après cinq heures de marche, à un bourg appelé Tacoubra. Ici on quitte la plaine pour entrer dans des montagnes qui rendent le chemin long et fastidieux. Notre guide ayant voulu prendre un raccourci, nous fûmes obligés de traverser le lit d'un fleuve à sec et, après y être descendus et en être sortis par des sentiers excessivement raides, nous dûmes suivre pendant 40 pas environ une corniche assez large à peine pour donner passage à une bête de somme et qui est bordée d'un côté par le lit du fleuve à 10 ou 12 toises de profondeur, tandis que de l'autre se trouve le terrain taillé à pic ; ce passage est le seul dangereux. On voit, à quelque distance de là, un petit temple très bas et à demi-ruiné qui paraît être antique ; il est construit en petites pierres mêlées à beaucoup de ciment. C'est un ouvrage peu considérable et de très mauvais goût.

Enfin, après dix heures et demie de marche, nous arrivâmes à Djerad ; c'est un lieu excessivement pittoresque. Ce village est placé sur le sommet d'un mamelon isolé qu'il occupe en entier. Le chemin escarpé qui y conduit est au S.-O. Djerad est défendu par de fortes haies de figuiers d'Inde qui règnent tout autour du pic et jusqu'à sa naissance. Ce serait un lieu très facile à défendre ; le village est précisément sur des rochers à pic et fermé d'une muraille ; il est habité par de braves gens, la plupart pasteurs, et qui vivent soit du produit de leurs troupeaux, soit de celui des nattes qu'ils tissent et confectionnent avec beaucoup d'adresse et de goût. Les quelques femmes que nous pûmes voir étaient

jolies. Le mamelon sur lequel s'élève Djerad est entouré de montagnes assez hautes, entrecoupées de larges vallées auxquelles le Zerouan sert de fond de tableau, distant d'environ 18 milles dans le S.- S.-O.

Les habitants de ce village sont obligés d'aller prendre l'eau au pied de la montagne qu'ils occupent, à environ un demi-mille; les femmes sont chargées de ce travail.

Mardi, 19 *de* 1830. — FRADES. — Le 19, nous nous mîmes en route pour visiter les antiquités dont nous avait parlé M. Alcète. Après 6 à 7 milles de chemin dans le N.-N.-E. de Djerad, nous arrivâmes sur les ruines d'une ville qui jadis fut sans doute très considérable, au milieu desquelles s'élève une arcade qui, seule, a survécu aux injures des siècles. Ce portique peut avoir 18 à 20 pieds. Etait-ce un arc triomphal, ou la porte de la ville, ou de quelque temple ? C'est là ce qu'on ne peut trop préciser. Son irrégularité surtout déroute absolument toutes les suppositions dont il pourrait être l'objet. La colonne du pilier gauche qui, pas plus au reste que celle du pilier droit, ne touche à la corniche, se trouve presque au milieu du montant de l'arcade. Du côté opposé, la colonne en est à l'extrémité. Celle-ci paraît avoir supporté une voûte latérale dont on voit encore un reste de cintre. Le tout n'est pas de très bon goût; les pierres n'y sont pas d'égales dimensions. Cet ouvrage paraît ancien. Sur un assez haut monticule qui domine la ville et au pied duquel elle se trouve, est un fort ruiné, dans les murailles duquel on remarque quatre embrasures rondes d'environ un pied de diamètre. Ce lieu, appelé *Frades* par les Arabes, est distant d'environ 12 milles du golfe de Hammamet. Ils prétendent que le nom qu'il porte aujourd'hui n'est que la corruption de celui qu'avait l'ancienne ville qui, disent-ils, se nommait *Elf-Raïs,* c'est-à-dire *mille capitaines de marine,* attendu que c'était un port de mer très considérable par ses armements et son commerce.

Frades est un endroit fort pittoresque ; on y jouit d'un très beau point de vue ; on voit Hammamet, son golfe et la haute mer. Sous l'arcade serpente un ruisseau d'eau vive ; elle est entourée de palmiers et d'oliviers ; autour de nous étaient groupés

une vingtaine de bédouins qui nous regardaient attentivement dessiner, tandis que des bœufs buvaient à la source. Nos figures et nos costumes contrastaient singulièrement avec ce qui nous environnait, et le tout formait une scène digne des pinceaux d'un paysagiste.

FAOUARA. — De Frades nous nous rendîmes, en tournant circulairement le pic de Djerad, à des ruines qui sont situées sur un monticule à 2 milles environ dans le N.-E. de ce dernier village. Ces ruines, appelées *Faouara*, offrent peu de vestiges ; les quatre angles des murs d'un édifice carré, de dimensions assez vastes, et trois colonnes brisées dont une a conservé son chapiteau, d'ordre corinthien, voilà tout ce qui reste. Sur trois des pierres du côté qui paraît avoir été la façade principale, sont des inscriptions latines, peu faciles à déchiffrer en raison de leur mauvais état. Voici la copie, bien incomplète et bien imparfaite, que nous avons pu faire et que nous livrons à la sagacité des épigraphistes :

AVREI . RESI JVLIVS TERTI AVREI SEVE AVREI QVIN NVMISVE FELIX	VIVS VS ●●RCCCC RIANVS IIO TIANVS	RERE PXXM SATVRNVS ● CCCC
● ● ● ● DONATVS TVRPI●VS SECVNDVS IVLIVS CHARITO IVLIVS ●		

CAIPVRNIVS FELIX ICC MARTIVS VENVSTVS CC LAELIVS LARGVS DCC AVREI FROTIANVS TCC AVREI FROTIANVS TCC	CORNEI GRATIANVS TERENTIVS CAMPATIVS VAI FELIX QVEI A ● A ● ● FVRANNIIS A●●N FVRANNIIS

Mercredi, 20 *de* 1830. — Zerouan. — Le 20, nous primes congé de MM. Saccoman et Alcète, qui restaient à Djerad pour continuer à chasser aux perdrix et nous dirigeâmes vers Zerouan, où nous arrivâmes à 10 heures et demie, après quatre heures d'une marche pénible dans les montagnes, par de continuelles montées et descentes qui fatiguent et les cavaliers et les montures.

De Djerad à Zerouan, la route court N.-N.-O.

De temps à autre, et surtout aux approches de ce dernier village, on rencontre, au milieu des montagnes, de belles plaines d'une terre qui serait d'un bon rapport, mais entièrement abandonnées, couvertes de bruyères et habitées par quantité de sangliers dont on voit les traces à chaque pas. Il y a aussi quelques perdrix.

Nous fûmes très bien reçus par l'oukil de la ville de Zerouan, qui voulait à toute force pourvoir gratis à tous nos besoins, ce que M. de Lesseps refusa avec toute la délicatesse qui lui est naturelle. Nous nous rendîmes de suite au temple situé au pied de la montagne. Cet édifice, de forme circulaire, a 88 pieds de long sur 76 de large; la niche ou sanctuaire qui est au fond a 18 pieds de profondeur. Douze piliers règnent de chaque côté interne de l'édifice; ils sont surmontés de voûtes en forme de coquille; dans l'intervalle des douze piliers se trouvent six niches. La façade du temple est entièrement ruinée; il n'en reste que l'arcade de chacun des angles. Au-dessous même du temple est un bassin de forme oblongue dans le sens de la façade. On montait au temple par un escalier placé de chaque côté du bassin, mais les marches en sont ruinées et à peine en aperçoit-on quelques traces.

Ce grand *nympheum* est bâti sur les sources dont l'eau alimente Tunis. Il est précisément adossé à la montagne de Zerouan, dont le haut pic lui sert de fond et semble le menacer continuellement d'une chute prochaine. Le sanctuaire est bâti même contre le roc vif de la montagne et, attendu que l'édifice repose sur une plate-forme coupée à pic de 7 à 8 pieds au-dessus du niveau et du bassin, il en résulte que l'on n'a aucun point de vue pour dessiner cet endroit.

Ville de Zerouan. — Le village, ou pour mieux dire peut-

être, la ville de Zerouan, est bâtie sur une hauteur au pied de la montagne de ce nom. De la ville au temple, il faut continuellement monter, bien que dans une telle position, on ne saurait se figurer la quantité de sources que l'on rencontre à chaque pas; ces sources servent à faire aller diverses usines telles que moulins à farine et autres et, de plus, c'est à Zerouan qu'on lave tous les bonnets qui se fabriquent à Tunis. L'eau de ce pays a une propriété particulière pour resserrer les tissus et pour les rendre propres à recevoir la teinture, ce qui fait préférer les bonnets de Tunis, dans tout le Levant, à ceux de France et de tous autres pays.

Le territoire de Zerouan est d'une fertilité remarquable. La ville est environnée de jardins en plein rapport et couverts d'une infinité d'arbres de toute espèce. A chaque instant on rencontre des ruisseaux et la plaine qui s'étend au pied de la montagne et de la ville est on ne peut plus fertile.

La porte de la ville est antique; on y remarque une tête de bélier avec le mot AVXILIO. Mais elle est défigurée par un arceau que les Maures ont construit à mi-hauteur de l'ancien porche.

On monte à la ville de Zerouan par des allées de grands arbres sous lesquelles serpentent des filets d'eau. Le paysage y est d'une fraîcheur remarquable.

Jeudi, 21 *de* 1830. — Retour a Tunis. — Le 21, à 6 heures du matin, nous nous mîmes en marche pour regagner Tunis. La route pour gagner cette dernière destination court N.-N.-E. Après avoir traversé de nouveau des montagnes pendant environ quatre heures, on descend dans une immense plaine entrecoupée de petits monticules. Un de ces intervalles est occupé par un immense aqueduc qui le traverse dans sa longueur l'espace de 4 à 5 milles environ, et qui est un vestige de celui qui conduisait les eaux de Zerouan à Tunis. Les arches du milieu, c'est-à-dire dans l'endroit où le niveau du sol est le plus bas, ont deux arcades l'une sur l'autre. C'est un très bel ouvrage, assez bien conservé, mais qui cède insensiblement aux injures du temps et à l'abandon.

Oudena. — Vis-à-vis de l'aqueduc et de l'autre côté de la route, on voit les vestiges d'une grande ville. Ce lieu, appelé *Oudena* par les Arabes, paraît être l'ancienne *Udine*.

D'Oudena à Tunis, on ne rencontre plus ni villages ni ruines. Nous arrivâmes dans ce Paris de la Barbarie à deux heures de l'après-midi, après dix-sept jours d'un voyage des plus agréables sous tous les rapports. Je croirais manquer à l'amitié et à la reconnaissance si je n'en offrais pas de nouveau la plus vive expression à mon aimable compagnon, M. Jules de Lesseps et à la famille Saccoman de Souze, pour son accueil aussi flatteur que bienveillant.

Tout le pays que nous avions parcouru est à peu près inculte. Le sol, qui rend avec usure le peu de soins qu'il reçoit, et qui donne la mesure du rapport dont il serait susceptible en d'autres mains, ne saurait, par sa fertilié, émouvoir l'apathique indifférence de ses habitants. Deux obstacles bien plus grands encore viennent ajouter à la malheureuse existence des bédouins des campagnes : la religion d'abord qui les repousse de toute idée de nouveauté et d'amélioration. Cet isolement obligatoire, ce mépris commandé pour tout ce qui appartient à un autre culte, met une barrière invincible à tout établissement dans ces pays. Le despotisme et ses rapaces suppôts sont l'autre motif qui s'oppose aux progrès de la civilisation et de l'industrie. L'aveuglement des gouvernants est tel qu'ils ne conçoivent pas que pressurer et opprimer les peuples, c'est s'enlever dans un temps donné les moyens de conserver eux-mêmes l'éclat et la puissance, car si l'on continue sur le pied d'aujourd'hui, il est physiquement et moralement impossible que les Tunisiens n'aient pas à devoir mourir de faim dans peu d'années. Les vexations en sont au point que le bédouin ne cultive plus que l'espace strictement nécessaire aux humbles besoins de sa malheureuse famille et au paiement de la dîme due au gouvernement. Encore dans cette économie de travail, dans cette juste mesure des nécessités de la vie, la rapacité de ses chefs trouvera-t-elle un aliment. Aussi les terres les plus exposées aux investigations des satellites d'un gouvernement impitoyable, sont-elles presque partout abandonnées ; on ne trouve quelques semis qu'au milieu des montagnes, dans l'intervalle des bruyères, dans des lieux écartés, peu étendus et disséminés dans de grands espaces. Il arrive que les champs qui sont le soutien d'une famille bédouine se trouvent à 5 ou 6 milles de sa tente.

De là Media à Djem et de ce dernier lieu à Souze, ce n'est proprement qu'un désert. On ne rencontre pas, dans cet espace de 10 lieues carrées, six tentes de bédouins. Le sol de ces immenses plaines semble néanmoins d'une grande fertilité, à en juger par sa couleur et par l'absence de pierres et de gravier. En bien des endroits, le terrain est vierge ou du moins à peu près, car il n'a pas été travaillé depuis plusieurs siècles. Tout est abandonné, tout semble fuir les regards du despotisme, sans pouvoir cependant se soustraire à sa dévorante rapacité.

Le climat de cette partie de l'Afrique est très beau ; il n'y pleut que rarement ; on y jouit donc presque constamment d'un ciel pur et serein. La végétation y est infiniment plus hâtive qu'en France ; au mois de janvier les arbres étaient en fleurs. La gelée y est une chose presque inconnue. Cependant le jour que nous sortîmes de Djem, nous rencontrâmes des mares d'eau gelées à quelques lignes d'épaisseur, mais c'était chose qui ne s'était vue depuis nombre d'années et qui causait même l'étonnement des jeunes bédouins, auxquels la glace était inconnue.

Alphonse Devoulx.

LETTRES

ADRESSÉES

PAR DES MARABOUTS ARABES

AU PACHA D'ALGER

(Suite et fin. Voir le n° 105.)

LETTRE N° 11.

Louange à Dieu. Que la bénédiction et le salut soient en abondance sur l'Envoyé de Dieu.

Cachet : L'adorateur de son Dieu, Sid Ali ben Omar. 1244.

De la part de votre infime esclave, de votre esclave véritable, qui travaille pour vous dans ce qui est apparent comme dans ce qui est caché, qni n'a d'autre Seigneur que Dieu, son prophète, son précepteur et vous, ô vous qui êtes le Seigneur des Turcs, des Arabes et des étrangers, de la terre et de la mer, du Sahra et du Tell, des esclaves et des hommes libres. Dieu vous a élevé au-dessus de tous les hommes. Et ensuite, je n'ai qu'un seul Seigneur, je n'ai d'autre Seigneur, dans ce temps de désordres, que Dieu, son prophète et puis vous, ô notre seigneur Hossaïn, que Dieu embellisse votre avenir avec Dieu, avec son prophète et ses créatures.

Cela est de la part de votre serviteur Ali ben Omar, qui est confié à Dieu et puis à vous, qui n'a d'autre refuge que Dieu et puis vous. O Seigneur l'éclatant. Dieu a éclairé votre cœur par

la science et l'énergie. Dieu vous a employé à la pacification des hommes et du pays, il vous a favorisé d'un règne heureux et fortuné. Notre Seigneur, vous savez bien qu'Omar-Pacha n'a pas été favorisé de la tranquillité comme vous et que la Maison-Blanche (Alger) n'a pas été en paix sous son règne. Votre piété pour Dieu et son prophète, vos aumônes constantes vous préservent des entreprises de tout rebelle, de tout impie, de tout génie et de tout homme, ainsi que l'a dit Dieu très haut et béni à notre Seigneur l'envoyé de Dieu : Dieu te préservera des hommes. Et vous, notre Seigneur Hossaïn, Dieu et son envoyé vous préserveront, ainsi que celui que vous aimez et qui vous aime, et qui est avec vous ostensiblement et occultement, dans l'état de veille comme dans l'état de sommeil, à la surveillance de qui vous n'échappez pas un seul instant, fût-ce la durée d'un clin d'œil, qui est debout à votre porte pour la paix et la tranquillité.

Puisse Dieu vous faire triompher de vos ennemis, qu'ils soient musulmans ou mécréants ; puissiez-vous dormir pendant que votre ennemi est dans l'agitation. Si Dieu et l'Envoyé m'exaucent, ils nous accorderont, à nous et à vous, la garde de leur porte ; que Dieu ne vous envoie aucun sujet d'effroi ni dans ce monde ni dans l'autre. O notre Seigneur Hossaïn, fasse Dieu que notre amitié ne soit qu'en vue de Dieu et de son envoyé, afin qu'elle soit durable dans ce monde et dans l'autre. Dieu vous interrogera sur notre compte et nous interrogera sur le vôtre. Si Dieu nous exauce, nous demanderons pour vous la paix et la quiétude dans les deux mondes. Vous nous accorderez tout ce qui pourrait nous manquer des biens de ce monde ; vous châtierez ceux de vos sujets qui ne craignent pas Dieu et qui pourraient s'attaquer à nous ou à tout autre. Nous prions Dieu qu'il vous place comme un rocher sur le cou des hommes et qu'il vous fasse remporter une victoire éclatante ; que Dieu soit avec vous dans le visible et l'invisible ; que le salut soit sur vous, ainsi que la miséricorde de Dieu et ses bénédictions. Nous ne vous oublions pas dans nos demandes à la fin de chaque prière, c'est à Dieu de les accueillir. En second lieu, sont venus à nous les Turcs, à votre zaouïat, manger, boire et donner à manger à leurs chevaux, car cette zaouïat est bâtie pour Dieu et ensuite

pour vous. Elle ne possède, Seigneur, ni propriétés, ni cultures, ni produits. Nous n'avons que la bénédiction de Dieu, celle de son prophète et la vôtre. Elle est fréquentée par des Turcs, des Arabes, des taleb, des marabouts, le *douadi*, le cher et le bon marché, le proche et le lointain. Nous ne pouvons nous soustraire ni au pauvre ni au puissant. Notre Seigneur, notre ami, nous ne trouvons pas de quoi subvenir aux besoins des créatures de Dieu. Le Créateur peut seul suffire à ses créatures. Et aujourd'hui Dieu, par les bénédictions dont vous êtes l'objet, nous assistera dans l'entretien de votre zaouïat. Il nous éloignera, soit par la mort en nous accordant une fin héroïque, soit par un pèlerinage à la Maison de Dieu. Je suis fatigué de ce pays, les hommes y sont méchants, la religion est suivie avec tiédeur, les habitants ne pensent qu'aux biens de ce monde, la religion est suivie avec tiédeur ; puisse Dieu, par les bénédictions dont vous êtes l'objet, nous faire sortir de ce monde sans appréhension ni regrets ; fasse Dieu que nous vous précédions dans la mort et que nous mourions avant que vous ne soyez sorti de cette vie. Il ne nous reste plus d'ami que Dieu et puis vous.

Notre Seigneur, n'était notre amitié pour vous et notre vigilance pour vos intérêts, je serais parti et je n'aurais pas séjourné une heure dans ce pays. Notre Seigneur, nous avons reçu ce que vous nous avez envoyé, entièrement. Nous l'avons distribué à ses destinataires. Tous ceux qui en ont reçu une portion font des vœux pour votre triomphe, votre paix et votre quiétude dans les deux mondes. Rien ne vous manquera, s'il plaît à Dieu, auprès de Dieu et de son envoyé, ni auprès des gens de bien, ni auprès de nous. Notre Seigneur, soyez tranquille, sur toute chose, tant que je serai en vie et votre domestique dans cet *outan* (territoire), Notre Seigneur sera avec le bien, la quiétude et la satisfaction de Dieu.

Notre Seigneur, il vous parviendra par nosseigneurs les Turcs une couffe de *deguelet nour* (1), provenant de notre jardin. Mangez-les avec santé, joie et la quiétude dans les deux mondes,

(1) Qualité de dattes.

Quarante *rerara* de dattes ont été récoltés dans le jardin. Nous les avons distribuées aux pauvres et aux indigents, en votre nom et au nom de vos père et mère. Puisse Dieu agréer cette aumône et en attribuer les mérites à vos père et mère, s'il plaît à Dieu. Je ne suis autre chose qu'un surveillant à votre porte, pour vous procurer le bien, la paix et le salut dans les deux mondes. Peut-être m'autorisez-vous à aller à la Maison de Dieu avec votre agrément. Vous êtes un sultan pieux, que Dieu vous fasse prospérer dans ce monde et dans l'autre. Que le salut soit sur vous de la part de votre infime serviteur, Ali ben Omar, votre serviteur pour ce qui est ostensible et ce qui est caché. Et le salut.

LETTRE N° 12.

Louange à Dieu. Que la bénédiction et le salut soient sur le prophète de Dieu.

Que Dieu vous préserve de toute affliction et vous garde de tout mal, qu'il éloigne de vous les maux des feux et qu'il vous rapproche du paradis, qu'il écarte de vous les machinations des envieux, celles des génies et des hommes ; que Dieu vous donne la propriété des cous des hommes libres et des esclaves, et qu'il vous donne les biens de ce monde et de la vie future, et qu'il vous soumette leurs cous, dans leurs habitations, dans leurs lieux faciles et leurs lieux difficiles, leurs montagnes, leurs arbres, leurs ruisseaux ; qu'il vous érige en miséricorde pour les morts et les vivants ; qu'il pacifie par vous tous les pays, de l'est à l'ouest. A Dieu la louange et la gratitude pour le règne fortuné de notre Seigneur ; que Dieu comble de bienfaits, par son entremise, ses créatures, sans crainte ni frayeur, qu'elles soient soumises ou en rébellion, car, par la direction que Dieu lui suggèrera, le rebelle deviendra soumis. Notre Seigneur et notre maître, le plus cher des hommes pour nous, notre Seigneur Hossaïn-Pacha, que Dieu embellisse son avenir dans ce monde et dans l'autre, s'il plaît à Dieu, par les mérites du Seigneur des premiers et des derniers, notre Seigneur Mohammed, que Dieu répande ses bénédictions sur lui et lui accorde le salut, que le salut soit sur vous ainsi que la miséricorde de Dieu et ses

bénédictions. O excellent maître, ô excellent prince, comment êtes-vous, comment êtes-vous avec Dieu, avec son prophète et ses créatures ? A Dieu la louange et la gratitude, notre Seigneur est bien avec Dieu et nous n'oublierons pas notre Seigneur dans nos prières ; c'est à Dieu qu'il appartient de les accueillir. Je suis un serviteur fils de serviteur, un esclave fils d'esclave ; nos cous appartiennent à Dieu et puis à vous ; nous et nos ancêtres et nos pères et nos proches sommes tributaires de *Dar el-Beïda*, puisse Dieu faire triompher son drapeau et l'élever au-dessus de tous les drapeaux, s'il plaît à Dieu. Je demande de vous, notre Seigneur, que vous demandiez dans vos prières que je sorte en salut de ce monde. Je crains de perdre ma foi. Tout bien est envié, ô notre Seigneur, même le bienfait de la vue, le bienfait de la santé, le bienfait du manger et du boire, le bienfait de la quiétude, le bienfait de l'influence, soit auprès de Dieu, soit auprès de son prophète, soit auprès de ses créatures. Que Dieu nous protége, vous et nous, contre les machinations des envieux, ô notre Seigneur, ô notre maître, ô notre prince, les bienfaits de Dieu sont l'objet de l'envie, et vous ainsi que quelques gens de bien êtes exposés à l'envie. Gardez-vous d'accueillir les propos des envieux au sujet d'un croyant, à moins qu'il n'ait violé la *souna* et la loi ; alors écoutez-les, vous n'aurez rien à vous reprocher. Dieu a dit dans son livre : Celui qui dépasse les bornes fixées par Dieu commet une iniquité à son propre détriment. Celui qui dépasse les limites doit mourir, il fait partie des trépassés. Je crains que les envieux me dénigrent injustement auprès de vous et nous fassent mourir. Que Dieu fasse mourir celui qui veut notre mort. Je travaille pour notre Seigneur, ouvertement et occultement, n'accueillez pas les propos des envieux, car je vais à la Maison de Dieu et au tombeau de l'Elu, et je porterai plainte contre vous à Dieu et à son prophète et aux gens qui sont bien vus par Dieu et son prophète. C'est ce que je recommande à notre Seigneur. Excellent Seigneur, il vous parviendra deux *tas* d'olives, un panier de dattes et un *haouli* (vêtement) que vous revêtirez comme vêtement de piété. J'ai eu peur que lorsque je serai parti pour la Maison de Dieu, ces olives soient oubliées et je vous les envoie, en vous faisant

connaître ce qu'il y a dans mon cœur et dans le vôtre : vous savez ce qu'il y a dans le cœur de vos sujets et je fais partie de vos sujets. Je ne demande rien de notre Seigneur que ses prières pour nous; ne me donnez rien des choses de ce monde, si ce n'est la satisfaction de Dieu, celle de son prophète et la vôtre, seulement, seulement, ou bien je porterai plainte contre vous à Dieu et à son prophète. Et le salut sur vous de la part de votre serviteur, Ali ben Omar.

LETTRE N° 13.

Louange à Dieu. Que la bénédiction et le salut soient en abondance sur l'Envoyé de Dieu.

De la part de votre intime serviteur, de votre esclave, de celui qui appartient à vous et non à un autre, qui vous aime de la plus vive amitié, qui n'aime personne que son maître, Ali ben Omar, qui vous aime et vous chérit beaucoup, et vous de même. Certes, Dieu aime ceux qui l'aiment et déteste ceux qui se détestent. Il met son cou à la disposition de Dieu, de l'Envoyé de Dieu et du Seigneur Hossaïn-Pacha, puisse Dieu le bénir dans les deux mondes. Il est serviteur, fils de serviteur, tributaire de notre Seigneur et de *Dar el-Beïda* (1) et fils de tributaire. Que Dieu le rende victorieux et le fortifie et fortifie la population (de Dar el-Beïda), Ali ben Omar. A notre Seigneur et appui, le réfrigérant de notre œil, notre Seigneur et notre maître, le plus cher des hommes pour nous dans ce monde et dans l'autre. Il travaille pour son Seigneur ostensiblement et en secret. Que le salut soit sur vous, ainsi que la miséricorde de Dieu et ses bénédictions.

O excellent Seigneur, comment vous portez-vous ? comment êtes-vous, objet de notre sollicitude, avec Dieu, avec son envoyé, avec les gens de bien et avec les hommes de l'époque dans laquelle nous nous trouvons, vous et nous ? Dieu soit loué et gratifié, notre Seigneur est bien. Il ne vous manque aucun des

(1) *La maison blanche*, c'est-à-dire le palais du gouvernement.

biens, ni auprès de Dieu, ni auprès de son envoyé, ni auprès des hommes, s'il plaît à Dieu. Nous et les gens de bien ne vous oublierons pas dans nos demandes, dans les cinq prières, au moment de l'effusion de la grâce divine. C'est à Dieu qu'il appartient d'exaucer les vœux. En second lieu, excusez-moi, peut-être trouvez-vous que je suis importun par mes lettres et mes envois. Tout ce qui tombe en ma possession, je vous l'envoie, fût-ce un peu d'eau froide, je veux tout offrir à notre Seigneur. Je n'ambitionne aucun des biens de ce monde, ni éloges. Dieu et son envoyé voient mes intentions. Il n'y a en moi que mon amitié pour vous qui a teint mon cœur. Je ne demande rien à notre Seigneur que son amitié et ses lettres, et rien de plus. Dieu connaît les cœurs de ceux qui l'aiment en vue de lui. Mon cœur, notre Seigneur, est suspendu à votre amitié, en vue de l'amour de Dieu, je ne demande de votre Seigneurie que de l'amitié seulement. Je n'ai aucun désir pour les choses périssables, fallacieuses, trompeuses pour ceux qui les recherchent. Il n'y a à désirer que les choses qui vous précèdent dans l'autre vie, conformément à cette parole de Dieu (qu'il soit béni et exalté) : « Un jour, l'homme verra ce que ses mains ont précédemment fait. » Et moi, ô notre Seigneur, mon amitié pour vous et mes services sont en vue de Dieu. Et vous, notre Seigneur, vous avez donné en vue de Dieu et de son prophète; la récompense sera pour vous et non pour moi.

Par le porteur, cinquante *rial* nous sont parvenus et nous les avons distribués en votre nom aux indigents, aux malheureux, aux lecteurs du Coran, aux étudiants de la science (tolba). Ils ont fait des prières pour vous lors de la lecture du Hizeb. J'ai fait des reproches au porteur de ce qu'il apportait. Il m'a dit : Il ne les a envoyés qu'après ma sortie de la ville. Notre Seigneur, je vous ai dit de ne rien nous donner de la *charogne* (1). Donnez-nous votre satisfaction et rien de plus. Les biens de ce monde ne servent qu'à désunir ceux qui s'aiment. Je vous aime, je ne travaille pour vous qu'en vue de Dieu seulement. Il en est de

(1) Les biens de ce monde.

même de vous. Vous n'avez aucun besoin de nos dons ni de nos services. Je n'ai d'autre désir que de vous envoyer par les voyageurs ce qui vient entre mes mains. Si vous me dites de n'en rien faire, que Dieu vous bénisse, je m'y conformerai forcément, votre amitié aura le dessus. Les dattes et les olives sont mon tribut, ainsi que ce qui me parvient. Et le salut. Il vous parviendra par le porteur, qui n'est pas un de nos taleb, un *tas* d'olives, une couffe de dattes *horra* et une *guefsa* de dattes *guelet nour*. Nous ne demandons rien à notre Seigneur que ses excellentes prières et un chapelet pour la mention des noms de Dieu, dont les mérites seront pour vous. Et le salut. Ne donnez au porteur de la présente aucun des biens de ce monde. Votre agrément nous suffit. Je le paierai ici.

LETTRE N° 14.

Louange à Dieu. Que la bénédiction et le salut soient en abondance sur l'Envoyé de Dieu.

Que Dieu vous conserve par sa garde mystérieuse et qu'il nous préserve, nous et vous, de tout mal passé ou à venir. A celui qui dans ce monde est heureux et qui dans l'autre vie sera martyr, notre Seigneur et notre maître, celui à qui appartient la royauté après Dieu et son prophète. Nous, nos âmes appartiennent à Dieu et à son envoyé, nos corps et nos biens appartiennent à notre Seigneur, le plus cher des hommes pour nous, il est aimé de Dieu, chéri par Dieu, Dieu lui a délégué le pouvoir, et lui a accordé la science et l'action ; il a éclairé son intelligence par sa mansuétude et sa science ; notre Seigneur Hossaïn-Pacha, que Dieu embellisse son avenir dans ce monde et dans l'autre, s'il plaît à Dieu. Que le salut soit sur vous, ô lumière de sympathie, ainsi que la miséricorde de Dieu et ses bénédictions, ô excellent et doux ami. Vous qui proclamez Dieu, comment êtes-vous, dans quel état se trouve votre santé, objet de notre sollicitude ? Puisse Dieu la maintenir dans un état conforme à nos vœux. Que Dieu soit glorifié et remercié, notre Seigneur est bien et avec le bien, et il ne manque aucun bien à notre Seigneur. Nous et les gens de bien nous n'oublierons pas notre Sei-

gneur dans nos prières à l'instant où Dieu manifeste sa grâce, à la fin des cinq prières. C'est à Dieu qu'il appartient de nous exaucer et d'assister tout croyant. Excellent Seigneur, je suis votre serviteur, je suis votre esclave et non celui d'un autre. Dieu m'a accordé de vous connaître, ainsi que votre fortunée face, il a permis que vous nous connaissiez et que vous connaissiez nos besoins, fasse Dieu que notre connaissance soit rapportée à Dieu et à son envoyé, que notre amitié soit en Dieu et son envoyé. Notre Seigneur, nos cœurs sont pleins d'amour pour vous; vous n'ignorez pas que lorsque l'amour est en Dieu et en son envoyé, il est durable et continu Mais s'il a tout autre mobile, il se brise et cesse. Fasse Dieu que notre amitié soit uniquement en vue de Dieu et de son envoyé. Notre Seigneur, si les personnes qui s'aiment n'ont en vue que les biens de ce monde, ils seront séparés dans ce monde et éprouveront le courroux de Dieu, mais s'ils rapportent leur amitié à Dieu et à son envoyé, ils obtiennent la satisfaction de Dieu et de son envoyé, et Dieu ne les laisse manquer de rien ni dans ce monde ni dans l'autre. Notre Seigneur, je suis votre serviteur, je travaille pour vous, ostensiblement et secrètement. Vous n'ignorez pas que nous ne possédons rien dans ce monde, nous n'avons à espérer que les cadeaux que Dieu pourrait nous envoyer. N'y en eût-il qu'un, nous le recevrions avec plaisir afin de pouvoir l'offrir à manger à notre Seigneur; dans le cas où ce serait un *touizir*, notre Seigneur attirera la bénédiction sur nous en le revêtant; dans le cas où il le mangerait, qu'il lui donne la santé et la joie. Quant aux biens de ce monde, nous n'en désirons aucune portion, si ce n'est de quoi recouvrir la nudité et remplir le corps. Vous n'ignorez pas que notre Seigneur l'envoyé de Dieu est mort tandis que sa cuirasse était engagée chez un Juif; il ne possédait aucun des biens de ce monde. Vous et moi, que Dieu nous fasse quitter ce monde sans regrets et nous fasse goûter les douceurs du repos dans l'avenir. Seigneur, je suis dans l'inquiétude à votre sujet et au sujet de votre pays. On m'a dit que les infidèles sont venus à Alger et ont épouvanté sa population. Comment! vous êtes dans cette ville et la peur y est possible!!! C'est une injure à Dieu

et à son prophète. Je ne puis penser que Dieu, son envoyé et les gens de bien permettent qu'Alger soit épouvantée tant que vous y serez, ô aimé de Dieu, ô ami de Dieu et de son prophète, ô ami des gens de bien. Comment! leur ami éprouve des craintes! C'est bien étonnant! C'est bien étonnant! Les infidèles seront défaits, repoussés, couverts d'ignominie, maudits, privés de la miséricorde de Dieu, de son envoyé et de tous les gens de bien. Ils ne pourront entrer à Alger ni lui faire aucun mal; tant que vous serez en vie pour elle et pour nous, elle et notre pays seront dans la prospérité et la tranquillité, la satisfaction de Dieu et de son prophète et la vôtre, ô aimé de Dieu, ô ami sincère de Dieu! Vos aumônes sont suffisantes pour vous et éloignent de vous et de votre pays mille calamités; personne ne pourra rien contre vous, ni génie, ni homme, ni impie, ni homme pieux. Soyez tranquille, dormez pendant que vous êtes couché, les hommes vous entourent, et vous, regardez vos livres et jugez d'après les lois de Dieu et de son prophète, et dormez. Et le salut sur vous de la part de votre serviteur Ali ben Omar. Lui seul est votre serviteur. Personne ne vous chérit que Dieu, son envoyé et votre serviteur, et personne ne travaille pour vous que lui, Ali ben Omar. Notre Seigneur, je vous envoie un grand *tas* d'olives, une *guefsa* de dattes *rebotfal*, afin que vous les mangiez lors de ce *Mouloud* (1) avec santé, joie et quiétude dans les deux mondes.

Des olives et une *guefsa* de dattes *out el-har* sèches, que notre Seigneur mangera en joie et santé.

Notre Seigneur, je ne désire rien de vous que votre satisfaction, l'amitié m'enrichit, l'amour de Dieu suffit à toutes choses. Le petit mulet, je ne l'avais pas demandé à notre Seigneur. Des personnes ont parlé et vous avez donné. Mon amitié pour vous me contente et je ne demande rien à notre Seigneur des biens de ce monde, ainsi qu'a dit notre Seigneur l'envoyé de Dieu: Sois continent dans ce monde, Dieu t'aimera. Abandonne ce qui est dans la main des gens et ils t'aimeront.

(1) Nativité du prophète.

LETTRE N° 15.

Louange à Dieu. Que la bénédiction et le salut soient en abondance sur le prophète de Dieu.

Que Dieu vous conserve par sa grâce mystérieuse, qu'il nous garde, nous et vous, de tout mal passé et à venir. A celui qui dans ce monde est heureux et qui dans la vie future sera au nombre des martyrs, notre Seigneur et notre maître, le plus cher des hommes pour nous, notre Seigneur le resplendissant, que Dieu éclaire son intelligence pour la science et pour l'action, délégué de Dieu, prince de la justice, celui auquel Dieu a remis l'autorité suprême, prince équitable, que Dieu aplanisse pour lui les difficultés, que Dieu lui inspire une science efficace, qu'il le reçoive dans son giron, qu'il dilate son cœur pour l'Islam, qu'il fasse prospérer par lui Alger et qu'il la garantisse de toute crainte pendant son règne fortuné ; que Dieu nous rende heureux par lui et son heureux règne. Notre Seigneur et notre maître, notre Seigneur Hossaïn-Pacha, puisse Dieu embellir son avenir, s'il plaît à Dieu. Que le salut soit sur vous, ainsi que la miséricorde de Dieu et ses bénédictions. O lumière de mon cœur, ô clarté de mes yeux, comment est votre santé, comment êtes-vous avec Dieu, avec son prophète, avec ses créatures et avec vous-même ? Que vous dit votre âme ? N'êtes-vous pas dans le meilleur des états ? Il ne manque à notre Seigneur, s'il plaît à Dieu, aucun des biens de ce monde et de l'autre. A Dieu revient la louange et la gratitude, notre Seigneur est dans le meilleur des états, il ne manque rien à notre Seigneur en fait de biens, nous et tous les gens de bien, nous ne vous oublions pas dans nos prières, à tout instant, et surtout à l'instant où Dieu accueille nos demandes, et à la fin de chaque prière, et à la fin de la nuit. Vous n'ignorez pas, n'est-ce pas, que les prières de la nuit sont accueillies avec faveur. C'est à Dieu qu'il appartient d'accueillir nos demandes.

En second lieu, je suis votre serviteur, votre esclave et non celui d'un autre, je suis en surveillance pour vous nuit et jour, votre serviteur pour ce qui est occulte comme pour ce qui est

apparent. Dieu vous a révélé à moi et m'a révélé à vous, vous ne m'aimez que pour plaire à Dieu et je vous aime encore plus. Dieu vous a inspiré de l'amitié pour moi et m'en a inspiré pour vous, que Dieu rapporte notre amitié mutuelle à Dieu et à son prophète et à nul autre, ô notre Seigneur, ô vous qui êtes la prospérité d'Alger ! Malheur sur elle si vous la quittiez ! Comment feraient Dieu et son prophète pour vous remplacer ! Vous êtes le délégué de Dieu et la prospérité du pays, qui donc la ferait prospérer après vous, ô notre Seigneur ? Fasse Dieu que nous vous précédions et que nous ne vous survivions pas. Excellent Seigneur, on m'a dit : Ton Seigneur est inquiet au sujet des mécréants. Que Dieu détruise leur jugement et dissipe leur réunion. Excellent Seigneur, ne craignez rien, tant que vous serez en vie, votre position sera bonne. Ne craignez rien ni des cieux ni de la terre, ni des génies ni des hommes, ni par terre ni par mer, craignez seulement Dieu, son prophète et les gens de bien (les marabouts). Dormez et laissez les gens faire garde pour vous. Tant que vous serez sous la garde des gens de bien, vous serez dans le bien, la quiétude, l'agrément de Dieu, de son prophète et des gens de bien. Si vous vous soustrayez à cette garde, Dieu et son prophète savent ce qu'il en adviendrait. Excellent Seigneur, que des tremblements de terre descendent du ciel, que Dieu vous en préserve. Excellent Seigneur, le tremblement de terre est venu vers Alger, mais Dieu l'a écarté de vous et de votre ville ; il est tombé sur Blidah, mais Dieu vous en a garanti jusqu'à ce jour. Il a lézardé Alger et Alger est tout lézardé par le tremblement, mais Dieu a préservé cette ville à cause de vous ; il l'a secourue et l'a fait prospérer par vous. Personne ne peut rien contre elle ; personne ne peut l'effrayer, et tant que vous y serez, elle sera favorisée du bien. Rien ne lui manquera, ses troupes seront victorieuses, elle sera aidée par Dieu contre ses ennemis. Quant aux chiens d'infidèles, nous pensons que Dieu ne leur donnera aucun pouvoir sur cette ville ni à personne autre. Soyez en paix et quiétude dans les deux mondes. Notre Seigneur, personne n'a atteint à votre hauteur ; que Dieu parfasse notre état et le vôtre. Combien de seigneurs n'ont pas atteint à votre hauteur ! Louez et glorifiez les bienfaits

de Dieu, puisse Dieu les compléter et en ajouter une plus grande quantité. Nous et nos amis sommes avec vous, n'ayez donc d'autre crainte que celle de Dieu. Notre Seigneur, Abdallah est aimé de Dieu, il s'occupe avec ardeur de vous procurer le bien, il est votre serviteur, je suis votre serviteur et tous nous sommes vos serviteurs. Nous travaillons pour vous, au grand jonr aussi bien qu'en secret. Excellent Seigneur, les mulets nous sont parvenus. Par votre tête chérie pour nous, je n'ai pas dit : Dites à notre Seigneur ou à tout autre de me donner un mulet. Le serviteur n'adresse pas de demandes à son maître, le maître connaît ses besoins. Il ne dit pas : Donnez moi, ou : Ne me donnez pas. Son maître sait ce qu'il a à faire. Qu'aurait donc à dire le serviteur à son maître ? Il doit se contenter de le servir, ainsi que je l'ai dit. Quant au moulin, nous n'avons à y moudre que peu de chose et nous ne faisons rien à crédit. Mais la bénédiction de Dieu, de son prophète et des gens de bien est préférable à tout. Fasse Dieu que nous ayons, nous et vous, la bénédiction pour nourriture, car dans ce monde il n'y a pas de bénédiction. Nous employons le mulet à de petits travaux, à porter de petites charges. Quand il a apporté (du blé), nous le faisons moudre, et quand le blé est moulu, le mulet peut aller nous en chercher d'autre. Nous avons un petit chameau qui l'aide dans ses travaux. Mois votre bénédiction est plus que tout, je suis avec vous dans ce monde et dans l'autre, il ne vous manque rien auprès de Dieu, je ne suis que votre serviteur, votre esclave, vous pouvez me vendre ou m'acheter, les affronts que je pourrais recevoir rejailliraient sur vous. Depuis le jour où je revins de l'Est, du pèlerinage saint, Dieu m'a rendu votre propriété et vous a rendu notre propriété. Nos cous appartiennent à Dieu et à son prophète. Quant aux dangers qui pourraient venir de la mer, s'il plaît à Dieu, nous en serons préservés, il n'y aura aucune crainte pour nous soit de ce côté soit de tout autre. Dieu vous a rendu possesseur des cous de ses créatures, personne ne s'écartera de l'obéissance qui vous est due ; celui qui s'en écartera sera un homme mort. Excellent Seigneur, je vous envoie une gandoura, puissiez-vous la revêtir avec la santé, la joie et la durée de l'existence ; c'est un vêtement de piété, d'honneurs, c'est le

vêtement des gens de bien, c'est une barrière élevée contre les mécréants et qui empêchera qui que ce soit de nous bloquer. Ne la quittez pas jusqu'à ce qu'elle tombe en lambeaux sur votre chair, c'est un préservatif contre le feu et l'affront. Elle vous parviendra par l'exprès. Et le salut.

LETTRE N° 16.

Au nom de Dieu clément.

Louange à Dieu. Au nom de Dieu clément et miséricordieux.

Louange à Dieu. Que la bénédiction et le salut soient en abondance sur l'envoyé de Dieu.

Cachet : L'adorateur de son Dieu, Sid Ali ben Omar. 1244.

Que Dieu vous conserve par sa grâce mystérieuse, qu'il nous préserve, nous et vous, de tout mal passé ou à venir.

A celui qui dans ce monde est heureux et qui dans l'autre sera martyr, notre Seigneur et notre maître, le plus cher des hommes pour nous, notre Seigneur l'éclatant, celui que Dieu a éclairé de la science et a doué d'énergie, à qui Dieu a délégué le pouvoir dans son royaume, pour son bonheur et sa prospérité, par lequel Dieu a donné la paix aux *outan*, a fait fleurir les villes et rempli les cœurs, à qui Dieu facilite les difficultés, sous le règne duquel l'abondance règne, à qui Dieu rend faciles la terre et la mer, les génies et les hommes, les esclaves et les hommes libres, le facile et le difficile, dont Dieu agrée les paroles et les actions, qu'il préserve de tout faux pas, à qui Dieu a donné l'amitié de la terre et du ciel ; une voix s'est fait entendre dans les cieux et sur la terre, faisant cette proclamation : Celui qui contreviendra aux ordres de Hossaïn-Pacha ne sera heureux ni dans ce monde ni dans la vie éternelle.

O notre Seigneur Hossaïn-Pacha, puisse Dieu embellir votre avenir dans ce monde et dans l'autre Que le salut soit sur vous, ainsi que la miséricorde de Dieu et ses bénédictions.

O excellent maître, ô excellent prince, comment vous portez-vous ? comment êtes-vous avec Dieu, avec son prophète et avec ses créatures et avec votre âme ? Elle vous dit : Vous craignez de toutes parts, et cependant une voix a dit : Ils ne cou-

rent aucun danger, aucune peine ne viendra les affliger, s'il plaît à Dieu, ni dans ce monde ni dans l'autre. Et vous, ô notre Seigneur, vous êtes membre du conseil, vous êtes un de ceux à qui appartient l'autorité dans ce monde et dans l'autre et au jour de la résurrection. O notre Seignenr, tant que vous serez sous les regards des gens de bien, vous serez dans le bien, la paix et la satisfaction de Dieu, de son envoyé et des gens de bien. Soyez rassuré sur les dangers de ce monde et de la vie éternelle. Tel est, d'après mon opinion, le dessein de Dieu sur vous. Seigneur, que Dieu soit loué et glorifié, notre Seigneur est dans le bien, il ne manque à notre Seigneur aucun bien. Nous et les gens de bien, nous ne vous oublierons pas dans nos demandes, à la fin de chaque prière et c'est à Dieu qu'il appartient de nous exaucer. Que Dieu vous assiste contre les armées des infidèles, contre ceux d'entre les musulmans qui veulent se soustraire à votre domination. Que Dieu vous fasse triompher de vos ennemis et dissipe leurs rassemblements; que Dieu vous rende victorieux et agréé. Qu'il mette vos ennemis en fuite. Que Dieu soit avec vous dans ce qui est apparent comme dans ce qui est occulte. Tel est, notre Seigneur, mon état avec Dieu, avec son prophète et avec vous, ô notre Seigneur. Si Dieu m'exauce, il ne vous donnera aucune crainte ni dans ce monde ni dans l'autre. Et vous, notre Seigneur, vous m'aimez en vue de Dieu, et il en est de même de moi. Dieu nous a fait aimer l'un l'autre. Fasse Dieu que notre amitié se rapporte à Dieu et à son prophète. Que le salut soit sur vous de la part de votre infime serviteur et esclave, du serviteur de tous les gens de bien, Ali ben Omar. Il vous aime de la plus vive amitié, il est pour vous dans ce qui est ostensible comme dans ce qui est latent, dans l'état de veille comme dans l'état de sommeil. Dieu est juge de son amitié pour vous. Et le salut.

En vérité, notre Seigneur, je ne puis ni dormir, ni manger, ni boire au sujet des hérétiques, puisse Dieu vous les mettre en fuite. Notre Seigneur, tant que vous serez en vie à Alger, cette ville sera à l'abri de toute crainte, s'il plaît à Dieu. Si les maudits viennent, ils fuiront repoussés, s'il plaît à Dieu, et nous n'aurons rien à redouter d'eux, s'il plaît à Dieu. Et le salut.

Notre Seigneur, il vous parviendra un vêtement de piété, un vêtement d'honneurs; les hommes les trouveront laids, mais Dieu les tient pour beaux. Si vous ne revêtiez pas les vêtements des gens de bien, vous n'auriez pas de considération. Revêtez-le donc et craignez Dieu et résignez-vous. N'ayez aucun souci de ce qu'on en pensera. Une gandoura et un burnous qui a une lisière, ce que nous avons inventé pour vous récemment. Revêtez-les et taisez-vous. Et deux *tas* d'olives, un baril de dattes, une *guefsa* de dattes *retob fal*. Mangez-les avec santé et joie, quiétude et paix dans les deux mondes. Puissiez-vous être en vie l'année prochaine. Et le salut. Ce qui est à Dieu est durable, ce qui est à l'homme est périssable. Notre Seigneur, nous avons reçu trois cents rial, nous les avons employés à quelques travaux relatifs à l'eau. Dieu vous récompensera. L'eau est précieuse, ô notre Seigneur, Dieu nous suffira par sa bonté. La montre nous est parvenue. Je dis : 400. Nous avons deux montres. Que Dieu nous délivre de vous (par vous ?) et nous accorde une entière quiétude. Et le salut de la part d'Ali ben Omar.

LETTRE N° 17.

Louange à Dieu. Que Dieu répande ses grâces en abondance sur notre Seigneur Mohammed.

De la part d'Ali ben Omar et son parent Azouz. A notre Seigneur, le réfrigérant de nos yeux, le très honorable, notre maître, le maître de nos cous, notre seigneur Hossaïn-Pacha, que Dieu l'assiste, amen ! Que le salut, ainsi que la miséricorde, par milliers. Seigneur, comment êtes vous? comment est votre état, vos paroles et vos actions auprès de Dieu, de son envoyé et de ses créatures ? Fasse Dieu que notre Seigneur soit dans tous les biens, qu'il augmente tous vos biens par sa bonté ; que Dieu embellisse vos paroles et vos actions auprès de Dieu et de son prophète, dans ce monde et dans l'autre, s'il plaît à Dieu. Nous et le tombeau de notre scheick ne vous oublierons pas dans nos prières, dans les moments de l'effusion de la grâce divine. C'est à Dieu qu'il appartient d'accueillir les demandes. Seigneur, vous apprendrez du bien, s'il plaît à Dieu, au sujet de votre serviteur, le caïd de *Biskara*. Notre

Seigneur *El-Hadj Ahmed-Bey* l'a fait garrotter; on nous a dit que c'est par votre ordre et qu'on vous l'a envoyé. Seigneur, nous désirons de Dieu et de votre extrême bonté que vous le remplissiez de joie et que vous lui donniez l'*aman* pour l'amour de Dieu et le tombeau du scheikh: *Abd-Allah* est votre serviteur, c'est un homme très âgé; traitez-le avec bonté, car c'est un de nos disciples et il a pris le *Mitsak* de nous. Nous demandons au créateur de ne pas vous donner des sujets de crainte, ni dans ce monde ni dans l'autre. Si vous nous exaucez, que Dieu vous exauce et vous accorde vos demandes, s'il plaît à Dieu. Si Dieu accueille mes vœux, vous serez dans ce monde parmi les heureux et dans l'autre monde au nombre des martyrs. Je fais des vœux pour vous dans chacune des cinq prières et auprès du tombeau de notre scheikh. Que Dieu vous accorde la paix et la quiétude et vous fasse triompher des peuples mécréants. Vous êtes sultan et vous pardonnez. Dieu vous pardonnera, suivant ce qu'a dit Dieu, le Sublime: Ceux qui contiennent leur colère et ceux qui usent de clémence envers les hommes; certes, Dieu aime ceux qui font le bien. Des saluts sur vous, nombreux, nombreux, nombreux

LETTRE N° 18.

Louange à Dieu. Que Dieu répande ses grâces sur notre Seigneur Mohammed et sur sa famille.

De la part de l'adorateur de son Dieu (qu'il soit glorifié et exalté), El-Arbi ben Ali ben Ahmed ben Mohammed, le chérif, le *hasani*, le savant. A celui auquel Dieu accorde son puissant secours, que Dieu assiste de la satisfaction et de la grâce, et auquel il accorde la félicité et le pardon, Hossaïn-Pacha, que Dieu vous aide et vous dirige. Salut sur vous, sur tous vos enfants et sur ceux qui se rattachent à vous et vos partisans. Je demande à Dieu très haut qu'il rende votre drapeau victorieux et qu'il vous assiste dans la guerre sainte et qu'il vous accorde la bénédiction et vous bénisse aussi dans vos biens et vos enfants, et qu'il nous aide, vous et nous, à être soumis à Dieu et à son prophète, que

Dieu répande ses grâces sur lui et lui accorde le salut et vous soit propice. Amen. Et le salut (1).

LETTRE N° 19.

Louange à Dieu. Que Dieu répande ses grâces sur notre Seigneur Mohammed, sur sa famille et ses compagnons.

De la part de l'adorateur de son Dieu très-haut, El-Arbi, fils d'Ali, fils d'Ahmed, fils de Mohammed Ettayeb, fils de Mohammed, fils d'Abdallah le chérif (2), le *haçani*, le savant. A notre frère en Dieu et notre ami en sa grandeur, le savant, le magnanime, forteresse des boulevards de l'islamisme, le sultan d'Alger, le seigneur Hossaïn-Pacha (3), que Dieu prolonge votre bonheur et ne prive pas les musulmans de votre existence et de votre générosité. Que le salut soit sur vous, ainsi que la miséricorde de Dieu et ses bénédictions, tant que le rameau de votre gloire sera vert et que votre pleine-lune gravitera dans le ciel de la félicité. Après avoir adressé des louanges à Dieu, qui est le le seul dieu, je m'informerai de votre position chère à Dieu, que le Maître (Dieu) la maintienne au gré de vos désirs. J'interroge à votre sujet tout arrivant. Notre ami et camarade El-Hadj Ahmed est arrivé et nous nous sommes rassasiés de nouvelles. Que Dieu vous aide et vous assiste! qu'il soit votre soutien et votre auxiliaire! qu'il vous assiste contre les ennemis de Dieu, les polythéïstes, les transgresseurs, qu'il les extermine et qu'il fasse triompher l'étendard des musulmans! Je ne vous oublierai pas dans les prières, dans les déserts et dans les vallées Que Dieu vous bénisse, vous et votre postérité, qu'il bénisse votre existence et vous maintienne dans cette forteresse bénie. Que Dieu nous comble tous de ses bienfaits par les mérites du prophète et

(1) Cette lettre a été probablement écrite à l'occasion de l'expédition française, en 1830.

(2) Descendant du prophète par sa fille Fatma-Zohra.

(3) Ce pacha a régné de 1818 à 1830, date de la prise d'Alger.

de sa famille. Un salut réitéré sur vous et sur votre tapis. De la part de l'écrivain de la présente, Abdallah ben Gassem es-Semoudi (que Dieu lui soit propice), qui vous demande vos excellentes prières. A la date du mois de Rebi 2e 1246 (1).

Albert Devoulx.

(1) Soit du 29 septembre au 18 octobre 1830. Cette lettre est donc postérieure à la conquête française.

LES HARAR

SEIGNEURS DES HANENCHA

ÉTUDES HISTORIQUES

SUR LA PROVINCE DE CONSTANTINE

(4e article. — Voir les nos 103, 104 et 105.)

En 1736. Younès partit de Tunis avec la colonne d'hiver pour assiéger la ville de Kaïrouan, devant laquelle il resta onze mois. Tous les jours, de nouveaux combats étaient livrés autour de la place dont la population, par le manque de vivres, était réduite à la dernière extrémité, au point qu'elle en vint à manger des cadavres. Beaucoup de ces malheureux sortirent, épuisés, préférant se faire tuer plutôt que de souffrir plus longtemps de la faim.

Il y avait sept mois que le siége durait lorsque Hosseïn-Bey ordonna à son fils Mohammed-Bey d'aller se réfugier auprès du cheïkh Bou-Aziz.

« Il m'est impossible de franchir les lignes, dit le prince, et du reste, les franchirais-je que je risquerais de tomber entre les mains des Arabes qui me tueraient ; en outre, je n'ai point confiance en Bou-Aziz, qui est notre ennemi et l'allié d'Ali-Pacha, l'usurpateur. »

Hosseïn-Bey lui répondit : « Eh bien, marche à la mort, il vaut mieux que nous succombions séparément. »

Le jeune prince, poussé à toute extrémité par ces paroles, sortit donc de Kaïrouan, accompagné par 90 cavaliers ; son père l'accompagna jusque hors la ville et là ils se séparèrent en larmes, faisant chacun des vœux l'un pour l'autre.

Les assiégeants virent bien le prince franchir leurs lignes d'investissement, mais, par un dernier sentiment de respect, personne ne l'en empêcha. Il alla chez les Hamama et les Oulad Msaoud, qui se rassemblèrent autour de lui au nombre d'un millier de cavaliers et l'accompagnèrent vers Gafça. Redjeb ben Youssef, kaïd des Hamama, lui prêta son concours. Les habitants de Gafça s'organisèrent en corps d'armée avec les Turcs qui tenaient garnison dans la Kasba et se portèrent au-devant de lui.

Pendant deux mois, le prince Mohammed resta à Gafça et écrivit de là à Bou-Aziz pour lui demander son appui, mais celui-ci répondit qu'il ne pouvait pas trahir la cause d'Ali-Pacha qu'il avait embrassée.

Cependant Ali-Pacha, fatigué des lenteurs du siége de Kaïrouan et du peu de succès obtenu jusqu'alors contre cette place par son fils Younès, songea à se faire appuyer par le bey de Constantine, Bou Hanak, qui avait succédé à Kelian. A cet effet, il envoya auprès de lui son confident, Ali el-Hattab, pour lui offrir cent mille réaux s'il consentait à le seconder dans son entreprise. Le bey Bou Hanak promit son concours à condition que la somme promise lui serait payée d'avance. Après avoir discuté cette question, on finit par s'entendre et il fut convenu que lorsque le bey de Constantine arriverait à Tifach, il lui serait remis un premier à-compte de 25,000 réaux, pareille somme payée au Kef et enfin le complément promis devait être soldé sous les murs même de Kaïrouan.

Bou Hanak organisa en effet un corps d'armée et se mit en marche vers l'est. Dès que ce mouvement de troupes fut connu, le cheikh Bou-Aziz eut quelques inquiétudes et craignit contre lui-même une attaque imprévue, car les beys de Constantine n'étaient pas dans l'habitude de faire des sorties à cette époque de l'année. Il se décida alors à écrire à Bou-Hanak une lettre conçue à peu près en ces termes :

« J'ai payé à votre gouvernement mon tribut annuel ; quel « peut être donc le motif qui vous fait vous diriger de mon « côté ? »

Le bey lui répondit que ce n'était pas vers lui, mais ailleurs qu'il dirigeait ses pas. Malgré cette explication rassurante, Bou-Aziz, n'en continuant pas moins à se méfier, jugea prudent de s'enfoncer vers le Djerid pour s'éloigner de la route que semblait vouloir suivre la colonne du bey.

A ce moment, Bou-Aziz reçut de Hosseïn-Bey, toujours assiégé dans Kaïrouan, une lettre par laquelle il l'invitait à aller le trouver. Le chef Harar se décida, entraîna avec lui ses Hanencha et rejoignit le prince Mohammed, venu au-devant de lui de Gafça. On se fit réciproquement des témoignages d'amitié, mais bientôt Bou-Aziz réclama les sommes d'argent qui, disait-il, lui étaient promises comme récompense de son appui. Le prince, surpris, lui répondit que jamais il ne lui avait fait aucune promesse de ce genre. Alors Bou-Aziz exhiba une lettre écrite par un certain Mahraz, dans laquelle il était en effet question d'un cadeau de 100,000 réaux et de 200 chevaux sellés et équipés.

Le prince désavoua l'authenticité de cette lettre, en disant qu'il reconnaissait bien l'écriture de Mahraz, mais que cet homme n'était point son secrétaire. Du reste, ajoutait-il, cette pièce est sans valeur, puisqu'elle n'est pas revêtue de l'empreinte de mon cachet.

Bou-Aziz impatienté objecta qu'il fallait qu'on lui donnât ce qui lui était promis et, qu'en cas de refus, il irait se faire remettre des cadeaux équivalents par Ali-Pacha.

Ces paroles décisives firent réfléchir le prince qui, pour ne pas s'aliéner le concours de ce puissant auxiliaire, lui donna, séance tenante, 12,000 réaux. Le reste, ajoutait-il, vous sera payé à Kaïrouan par mon père.

Bou-Aziz envoya aussitôt dans cette ville quatre notables des Hanencha pour y prendre cette somme. Mais au moment où ceux-ci se présentaient, on les retint, parce que le prince avait écrit secrètement à Hossein de les garder comme ôtages pour lui garantir la fidélité de Bou-Aziz.

Pendant que cet incident se produisait dans le Sud, le bey de Constantine était parvenu à Tifach, où il reçut le premier à-compte de 25,000 réaux dont nous avons parlé plus haut ; mais dès qu'il eut encaissé cette somme, il rebroussa chemin au lieu d'avancer, ainsi qu'il l'avait promis.

Dès que Bou-Aziz fut certain que les troupes de Constantine s'étaient retirées, il poussa une pointe vers Mermadjena, contre les Madjer et les autres tribus de la contrée ; mais ceux-ci, prenant l'offensive, le repoussèrent en lui faisant même éprouver une déroute complète, au point qu'il y perdit tous ses propres bagages et ses tentes. Ce désastre obligea Bou-Aziz et son petit-fils, Otman ben Trad, à se retirer du côté de Feriana.

Quant à Younès, qui avait également reçu avis du mouvement rétrograde de la colonne auxiliaire du bey de Constantine, il se décida à lever le siége de Kaïrouan pour se porter contre le rassemblement qui commençait à se former autour du prince Mohammed. Mais celui-ci, encore trop faible pour engager la lutte, ne l'attendit pas et se replia vers le Sahara. Bien que malade, le prince monta à cheval et marcha une nuit entière traînant après lui tout ce qu'il pouvait emporter. Au point du jour, il fit rechercher Bou-Aziz qui, en fuyant aussi, avait pris une autre direction et, comme conjecture pour expliquer son absence, on supposa que Younès l'avait capturé et pourrait peut-être bien lui rendre la liberté à condition qu'il livrerait le prince.

Les fuyards anxieux firent halte et établirent une garde autour de Mohammed-Bey, dont les alarmes redoublèrent en s'apercevant qu'on le gardait à vue. El-Hadj Ali, son fidèle compagnon d'infortune, employa alors un stratagème pour calmer les inquiétudes de son maître. Après avoir fait semblant de dormir, il se leva tout à coup en s'écriant : O prince, je vous apporte une bonne nouvelle : un homme à mine respectable vient de m'apparaître en songe et m'a annoncé que Bou-Aziz ne tarderait pas à arriver à votre secours. J'ai demandé à cette vision qui il était et il m'a répondu se nommer Sidi Ali Chérif el-Aouani.

Or le prince, pendant qu'il était assiégé dans Kaïrouan, avait fait de fréquents pèlerinages au tombeau du marabout de ce

nom. Jamais il ne tentait une sortie contre les assaillants sans aller d'abord passer quelques instants en prières sur ce tombeau. Chaque fois qu'il accomplit cet acte de piété aucun de ses partisans ne fut atteint dans le combat, mais un jour, ayant négligé de remplir ses devoirs habituels de recueillement, Bou Diaf, l'un de ses plus fermes appuis fut tué dans la sortie.

El-Hadj Ali avait imaginé ce songe pour calmer les alarmes de son maître et lui redonner du courage. Dieu voulut qu'il se réalisât, car en effet, dans la soirée, Bou-Aziz les rejoignait.

Aussitôt arrivé, le chef Harar ordonna de se remettre en marche sur l'heure même. Ils marchèrent toute la nuit et ne s'arrêtèrent qu'à Tala el-Bir, où ils espéraient que Younès, ayant perdu leurs traces, ne pourrait plus les atteindre. Mais ils avaient compté sans la trahison et ils durent fuir de nouveau sans prendre aucun repos. Le prince était épuisé de fatigue et ne pouvait plus se tenir à cheval. Ses compagnons le placèrent dans une litière, sur un chameau qu'ils firent trotter toute la nuit en le pourchassant devant eux. Le mouvement du chameau le fatiguait encore davantage et il demandait à s'arrêter quelques instants pour reprendre des forces, mais les cavaliers Hanencha, au lieu de céder à ses supplications, continuaient avec ardeur à frapper le chameau de leurs lances pour presser davantage son allure.

Au point du jour ils espéraient de nouveau avoir échappé aux poursuites, mais tout à coup Younès apparut sur leurs traces ; il fallut se hâter de fuir encore en repoussant à droite et à gauche les attaques de l'ennemi. Beaucoup de chameaux des Hanencha restèrent entre ses mains. Les fuyards après avoir couru toute la journée et une partie de la nuit suivante arrivaient enfin à Asseloudj dans le Sahara, ne s'y croyant pas en sûreté et après une longue journée de fatigues, ils furent obligés de s'arrêter à un endroit sans eau. La soif leur fesait éprouver des souffrances atroces que la fraîcheur de la nuit vint un peu calmer heureusement.

Bou-Aziz envoya au prince une tasse de lait aigre de chamelle et une tasse pleine d'eau, dont le mélange pouvait étancher un

peu sa soif. Pendant cette nuit terrible, le prince paya quelques gouttes d'eau un nombre considérable de dinars.

Au point du jour on se remettait en route, mais le soleil, dans ce désert de sable, était aussi brûlant que des charbons ardents; on marcha néanmoins jusqu'à midi. Le guide de la colonne s'approchant à ce moment du prince lui avoua à voix basse qu'il s'était égaré et ne savait plus ou trouver de l'eau. Il le suppliait de le protéger contre ses compagnons qui allaient infailliblement punir sa faute en le massacrant.

Ces confidences entendues par quelques-uns, puis répétées de l'un à l'autre plongèrent tous les fuyards dans un affreux désespoir Cependant le prince qui avait aperçu au loin un point noir, ne pouvant être qu'un bois de palmier s'élevant à l'horizon par l'effet du mirage, fit part de sa découverte au guide. Ils marchèrent ensemble dans cette direction et eurent bientôt le bonheur de reconnaître qu'ils approchaient en effet d'une oasis.

Pendant cette fuite précipitée beaucoup d'hommes et de bêtes avaient succombé de la soif; c'est à tel point qu'en arrivant à l'eau les cavaliers se laissaient choir de leurs chevaux pour boire plus vite. Les malheureux fuyards s'arrêtèrent quelque temps au Souf et purent se refaire de leurs fatigues; ils pénétrèrent ensuite dans le Zab et séjournèrent deux mois à Liana.

S'étant créé des alliés dans les Ziban, Bou-Aziz projeta d'aller attaquer le Djerid; il fit partager ses idées à Mohammed ben el-Merdassi Chabbi qui lui promit le concours des Nememcha et des Hazabra; il rassembla également les Hamama et les Dreïd qui étaient du parti du prince fugitif et tous ensemble allèrent à Nefta qu'ils assiégèrent pendant quelques jours. Mais ayant échoué dans leurs attaques contre cette ville, ils s'en éloignèrent pour se porter contre Touzer qui fut également bloquée.

A ce moment Bou-Aziz avait résolu de retourner au Zab; les habitants du Hamma et de Dekious venaient en même temps faire acte de soumission au prince et dès lors, celui-ci pria Bou-Aziz de rester auprès de lui encore une journée seulement pour lui donner le temps de s'entendre avec ses nouveaux alliés. Bou-Aziz lui répondit: Si tel est l'avis de Chabbi, je consens à rester encore comme vous le désirez... Pour obtenir ce résultat,

le prince fit à Chabbi cadeau de deux bagues, d'un étui à amulettes en or incrusté de pierreries et d'une somme d'argent considérable. Mais Chabbi n'en partit pas moins dans la soirée même, ce départ détermina aussi celui de Bou-Aziz et dès lors, le prince abandonné à ses propres ressources ne put rien régler avec ceux qui venaient lui offrir leur soumission.

Bou-Aziz et le prince s'en retournèrent donc dans le Zab. A cette époque Ahmed ben Djellab souverain de la ville saharienne de Tougourt était expulsé de ses états par son cousin Omar. Les tribus des Oulad Moulat, Selmia et les Troud lui restaient fidèles néanmoins. Ahmed ben Djellab intéressa Bou-Aziz à sa cause, en lui promettant, s'il voulait l'aider à reconquérir Tougourt par la force des armes, de lui donner 50,000 réaux, 200 chamelles, 400 couvertures de laine et 600 charges de dattes. La proposition fut acceptée.

Les alliés s'avançaient dans le Sahara et pénétraient déjà sur le territoire de l'Oued Rir', quand Omar averti à temps, pensa qu'il n'avait d'autre moyen d'affermir sa puissance et de légitimer son usurpation que de recourir à la protection du chef des Hanencha. Il n'y avait pas de temps à perdre, attendre c'était faire tourner l'expédition au profit du prince Tougourtin dépossédé. Il envoya son oncle Ferhat ben Redjeradja (beït bou Okkaz) cheikh des Beni Ali, au devant de Bou-Aziz, avec la mission de lui offrir une somme plus considérable que celle qui lui avait été promise par Ahmed, s'il consentait à exterminer les Oulad Moulat. Dans la politique musulmane les plus grosses sommes commandent la sympathie; ainsi l'on vit les armes préparées pour la vengeance de l'opprimé passer du côté de l'usurpateur.

Le cheikh Redjeradja pour augmenter le nombre de ses partisans fit en même temps prévenir le prince tunisien, inséparable compagnon de Bou-Aziz, qu'il avait reçu à son sujet une dépêche du Pacha d'Alger dont l'intention était de le voir arriver à sa cour et de lui fournir ensuite les moyens de renverser ses ennemis. Il terminait en lui promettant de lui communiquer la dépêche elle-même afin qu'il put se convaincre des bonnes intentions du Pacha. Puis, en post-scriptum, il finissait par le prier de prêter le

concours de ses alliés les Hamama et les Dreïd à Bou-Aziz pour l'aider à massacrer les Oulad Moulat.

Le Prince consentit à cette combinaison, mais il lui tardait de pouvoir se rendre à Alger auprès du Pacha son protecteur. On lui annonça qu'un conciliabule devait avoir lieu au-delà de Tougourt pour régler le plan de campagne et il dut s'y rendre avec Bou-Aziz.

On se dirigia d'abord vers el-Faïd, puis on marcha dans une direction opposée à Tougourt comme si l'on voulait s'en éloigner, mais on ne tarda pas à s'en rapprocher d'un autre côté. Ferhat les réjoignit ; on s'entendit, après quoi chacun s'en retourna de son côté et Bou-Aziz prit dès lors ses dispositions pour attaquer les Oulad Moulat dès le lendemain matin.

Mais des cavaliers des Moulat avaient découvert dans le sable les empreintes des pieds de chameaux. Ils suivirent ces traces qui les amenèrent près de Tougourt, à l'endroit où s'était tenu la conférence avec Ferhat et ils reconnurent également la direction que chacun avait pris en se séparant. Il n'en fallait pas davantage à l'esprit clairvoyant de ces cavaliers, habitués aux intrigues sahariennes, pour comprendre ce qui se tramait contre eux ; comme il adviendrait chez nous d'une dépêche ennemie interceptée, ils étaient suffisamment renseignés sur les intentions de leurs adversaires. Ils s'en retournèrent donc au galop auprès de leurs frères leur annoncer que Ferhat avait gagné Bou-Aziz pour l'aider à les écraser et cette nuit là même les Oulad Moulat décampaient. Ahmed ben Djellab, avec les partisans qui lui restaient s'éloigna avec eux. De sorte que le lendemain les agresseurs qui comptaient les surprendre ne trouvèrent plus que la trace du campement qu'ils occupaient la veille.

Bou-Aziz n'en réclama pas moins à Ferhat la récompense qui lui avait été promise, « Votre ennemi est en fuite, lui disait-» il, il faut donc me donner ce qui est convenu. » Mais Ferhat s'y refusait énergiquement, répondant qu'il était question de récompenses en effet, à condition que les Oulad Moulat seraient détruits, mais qu'il était dégagé de ses promesses dès le moment que l'ennemi fuyant n'avait pas été attaqué.

Bou Aziz insista, discuta longuement et finit par obtenir pour

ses gens l'autorisation d'entrer dans Tougourt pour y commercer avec les habitants. Mais, Ferhat qui craignait une surprise n'accorda cette faveur qu'après que Bou-Aziz lui eût remis en ôtage deux des principaux cavaliers de sa troupe comme garantie de ses intentions pacifiques.

Bou-Aziz eût ensuite avec Ferhat une entrevue à laquelle assista le prince Mohammed bey. Celui-ci pria Ferhat de lui communiquer la dépêche écrite à son sujet par Ibrahim Pacha d'Alger. Un instant il résista, mais il finit par la donner ; elle était conçue en ces termes : « Nous avons appris que Mohammed bey
» vient de pénétrer dans le Zab ; tâchez de le tuer ou de vous
» saisir de sa personne. Si vous exécutez ce que nous désirons,
» nous vous accorderons tout ce qui vous sera agréable. — Si
» cependant vous ne parveniez pas à accomplir nos instructions
» faites en sorte de le chasser du Zab. »

Après que le prince eût pris connaissance de cette missive, il s'en saisit et la garda. Bou-Aziz quitta ensuite Tougourt et son mouvement fut le signal de départ de tous les contingents auxiliaires rassemblés autour de la ville. Les Oulad Moulat s'étaient placés sur la route qu'ils devaient suivre afin de la leur barrer. Les Hamama marchant séparément, en tête du mouvement de retraite, étaient en un instant battus et pillés. Les Dreïd qui les suivaient subirent le même sort, il en fut encore ainsi pour les Hazabra. Dès qu'un groupe était dévalisé, les Oulad Moulat en fesaient marcher les débris en avant, de façon que la troupe venant après ignorât ce qui était advenu à celle qui l'avait devancée.

Mohammed el-Merdassi Chabbi, s'étant présenté à son tour tombait aussi dans l'embuscade. Bou-Aziz qui le suivait de près, voyant ce qui se passait, prit immédiatement une autre direction pour ne pas être écrasé isolément.

— A qui appartient, dit le prince, le territoire sur lequel nous nous trouvons ?

— Au Chabbi, lui répondirent ses compagnons.

— C'est alors à lui qu'il faut nous en prendre.

Ils l'attaquèrent en effet, mais celui-ci les repoussa et leur en-

leva même cinquante chameaux appartenant les uns au prince et les autres à la fille de Bou-Aziz. Chabbi poursuivit encore les traces des Hanencha, mais il ne put leur prendre que les lourds bagages restés en arrière. Dans la nuit, Bou-Aziz fit jonction avec la troupe de son fils Sedira qui avait marché pour son compte d'un autre côté. Cependant comme on craignait les poursuites des Moulat, la caravane rebroussa chemin vers El-Faïd (1); mais au moment où elle allait dresser son campement, Hamida Chabbi apparut et attaqua ceux qui s'étaient arrêtés pour boire; il fallut donc se remettre en route immédiatement.

En présence de ces nouvelles complications Bou-Aziz, prenant un parti décisif, dit au prince : « Il conviendrait que nous nous séparions pour nous sauver isolément, avant que Dieu ne nous afflige de quelque nouveau désastre. » — En entendant ce discours, le prince comprit qu'il était abandonné par son allié et se demanda sur l'amitié de qui il pourrait désormais compter. Il ne lui restait que les Hazabra; il questionna à ce sujet quelques-uns de leurs chefs qui lui répondirent : « Nous serons pour vous à condition que vous parviendrez à vous attacher l'amitié du Chabbi.

Je viendrai parmi vous, dit le prince, vous ferez ensuite ce que vous voudrez... Il fut donc convenu qu'il dresserait son campement avec le leur.

A ce moment le prince eût un nouvel entretien avec Bou-Aziz qui lui expliqua la situation en ces termes : « Lorsque vous êtes
» venu nous trouver nous étions riches et puissants; depuis
» nous nous sommes ruinés et affaiblis de jour en jour. Le
» nombre de mes cavaliers a considérablement diminué, nos
» chevaux sont morts, notre fortune a disparu. Il ne me reste
» plus que deux cents cavaliers et encore, sur ce nombre,
» n'y en a-t-il qu'une quarantaine à peine d'assez valides
» sur lesquels on puisse compter. Les autres ont été détruits par
» la guerre ou par les fatigues éprouvées pendant nos courses
» interminables. Tout celà a eu lieu à cause de vous. Maintenant

(1) El-Faïd au sud du Zab Chergui.

» partez, il ne vous reste qu'à aller rejoindre votre père à Kaïrouan, car vous n'avez plus rien à espérer en restant parmi
» nous. »

Le prince quitta Bou-Aziz, après ce dernier entretien et alla retrouver les Hazabra (1) où il comptait que le Chabbi l'enverrait chercher; mais celui-ci ne fit aucune démarche en sa faveur.

Dans cet intervalle Sedira fils de Bou-Aziz alla faire ses adieux au prince, qu'il trouva de mauvaise humeur et récriminant.

« Quel avantage, lui dit le prince, ai-je obtenu en venant
» parmi vous; j'avais de la fortune et des alliés; ma fortune
» vous me l'avez prise et mes alliés ont succombé. »

Sedira vivement froissé de ce reproche partit immédiatement, rendit compte de la conversation à son père, en l'amplifiant encore davantage; de sorte que Bou-Aziz courroucé, fit offrir aux Nememcha une somme d'argent considérable s'ils voulaient s'emparer du prince et le lui livrer. Les Nememcha que l'amour de l'argent séduisait, entrèrent à ce sujet en pourparlers avec les Hazabra, mais ceux-ci refusèrent énergiquement de trahir leur hôte. Dès lors Bou-Aziz désappointé s'en retourna dans son pays.

Laissons pour un instant Bou-Aziz que nous retrouverons plus loin et suivons le prince Mohammed bey dans les nouvelles phases de son existence, afin de nous expliquer le revirement de fortune qui eut lieu plus tard en sa faveur. Ce sera, du reste, un curieux épisode de la politique turque à enregistrer. Les Hazabra, emmenant le prince avec eux, allèrent camper avec les Nememcha auprès de Tamer'za. Au bout de quelques jours, ils apprenaient que Younès avait razié Hamida Chabbi et Chennouf Souli, aux environs de Nefzaoua. Craignant d'être attaqués à leur tour, ils se dirigèrent immédiatement vers Touzer et là, ils tinrent un conciliabule dans lequel ils parlèrent au prince en ces termes :

(1) Les Hazabra avaient à cette époque leurs campements habituels à Bir' Tadjer entre le Zab Chergui et le Souf.

» Nous vous avons tiré du danger dans un moment difficile ;
» vous voici maintenant en sûreté ; à vous de choisir un lieu
» sûr où vous puissiez aller tenter de relever votre fortune.
» Quant à nous, ne ne disposons pas des forces nécessaires
» pour vous sauvegarder plus longtemps. »

Le jeune prince était dans un embarras extrême, car il avait à redouter aussi bien l'usurpateur Ali Pacha que son ancien allié Bou-Aziz devenu son ennemi. Ses compagnons lui proposaient de se rendre au Souf et d'y échanger ses chevaux contre des mahara (chameaux de selle) qui les porteraient à R'damès, d'où ils iraient à Tripoli. Dans ce port de mer ils s'embarqueraient pour Soussa où l'un des frères du prince avait réussi à maintenir sa puissance.

D'autres étaient d'avis d'aller à Sidi Okba, dans le Zab, attendre le passage de la grande caravane de pélerins de Fez et de la suivre au Maroc.

Enfin, le prince opta pour un dernier projet qui consistait à se réfugier au pied de l'Aurès, chez le cheïkh Mohammed ben Taïeb, marabout de la zaouïa de Khanga Sidi Nadji.

On lui fournit des guides et après avoir failli tomber entre les mains de Chabbi, pendant son long voyage à travers le Sahara, il arriva enfin sain et sauf à Khanga où il fut accueilli avec empressement par le cheïkh de cette localité.

Depuis cinq mois le prince se reposait chez son hôte, mais cette existence paisible contrastait singulièrement avec son caractère remuant. Une circonstance inattendue vint tout à coup le sortir de l'inaction. Deux hauts personnages, Mohammed ben bou Diaf, cheïkh de l'Aurès et Ahmed Aboud secrétaire particulier du bey Bou-Hanak, arrivèrent le saluer et lui faire des témoignages d'amitié au nom du Bey leur maître, l'invitant de sa part à se rendre à Constantine. Deux jours avant il avait déjà reçu la visite d'un autre fonctionnaire, Ali el-Hattab, chargé d'une mission analogue.

Voici quelles étaient les causes de toutes ces démarches. L'amitié qui existait en le Bey de Constantine Bou-Hanak et Ali Pacha, l'usurpateur du trône de Tunis, était l'œuvre de Ahmed Aboud secrétaire particulier du premier. Initié à la haute politique de l'époque et fréquemment consulté, Ahmed Aboud avait acquis beaucoup d'influence auprès de son maître. Dans cette situation, il avait un jour été envoyé par Bou-Hanak en mission auprès d'Ali Pacha. Au moment où il se présenta dans la salle d'audience, celui-ci, occupé qu'il était à lire une lettre, ne fit nulle attention à l'envoyé du bey de Constantine, qu'il laissa longtemps debout devant lui. Puis, sa lecture achevée, il continua à s'occuper de diverses affaires, sans inviter Aboud à exposer le motif qui l'amenait à sa cour. Ce manque de politesse froissa profondément l'émissaire qui entre les dents lui dit : Je jure de te rendre la pareille en te tenant debout toi-même comme tu l'as fait pour moi.

Quand Aboud retourna auprès de son souverain, il ne manqua point de lui raconter l'accueil inconvenant qui lui avait été fait en présence de tous les dignitaires tunisiens. Il déblatera de telle façon contre Ali Pacha, qu'il réussit à indisposer Bou-Hanak contre lui.

Un autre personnage, Ali el-Hattab, avait également travaillé dans le même but. On se rappelle que lorsque Bou-Hanak s'engagea à marcher sur Kaïrouan, il poussa jusqu'à Tifach et qu'après avoir reçu le premier à-compte sur la somme promise, il rebroussa chemin au lieu d'avancer. Ali Pacha qui ne pouvait s'expliquer ce mouvement retrograde, soupçonna son agent Ali el-Hattab, qui avait traité l'affaire, d'avoir volé la somme qui devait être payée à Tifach, et, dans un accès de fureur, il voulut le tuer, ce qu'il aurait fait certainement si son fils Younès ne l'eut sauvé en lui faisant prendre la fuite.

Ali el-Hattab se réfugia auprès du Bey Bou-Hanak auquel il raconta ce qui précède, et par ses récriminations il l'indisposa aussi contre Ali Pacha au point qu'il en écrivit à son souverain Ibrahim Dey d'Alger. Celui-ci se considérait déjà comme insulté, car son propre chaouch chargé de traiter une affaire en Tunisie avait été souffleté en public par Younès lui-même. Tous ces griefs réunis contribuaient à remplir de haine le cœur des hauts dignitaires algériens contre Ali Pacha et son fils Younès.

C'est donc à la suite des incidents qui précèdent que le Bey de Constantine mit en route son confident Ahmed Aboud qui

devait d'abord aller s'entendre avec Bou-Diaf cheikh de l'Aurès. La cousine et la belle-sœur de Bou-Diaf étaient femmes du Bey Bou-Hanak et, en raison de ce lien de parenté, il lui fit facilement partager ses vues sur le prince tunisien fugitif qui devait servir d'instrument de vengeance contre la cour de Tunis.

Après avoir reçu l'invitation gracieuse de se rendre à Constantine, le prince consulta ses intimes, lesquels se souvenant de la lettre remise précédemment par le cheikh Ferhat et craignant une trahison, étaient tous d'avis de ne point l'accepter. Malgré ces conseils dictés par la prudence, Mohammed Bey faisant le sacrifice de sa vie se décida à se rendre auprès de Bou-Hanak, dans l'espoir, disait-il, d'être utile à son père toujours bloqué dans Kaïrouan.

Avant de se mettre en route il écrivit même à son père pour l'informer des démarches du Bey de Constantine, lequel espérait-il lui fournirait peut-être les moyens d'aller le rejoindre. Il lui envoyait en même temps la lettre d'Ibrahim Pacha que lui avait remise Ferhat.

En recevant cette missive, Hosseïn devint comme fou de désespoir, tant il craignait que son fils ne fut victime d'un guet-à-pens. Il renvoya séance tenante le messager afin d'arrêter son départ, s'il en était temps encore, mais quand celui-ci revint à Khanga, le jeune prince était déjà rendu au camp de Bou-Hanak, établi auprès de Constantine, où on le reçut avec de grandes marques de sympathie. Sur les instances de Mohammed Bey, Bou-Hanak expédia immédiatement quelques secours à Kaïrouan sous la conduite de Ali el-Hattab.

Autour du jeune prince se rassemblaient rapidement les Guerfa, les Oulad Aïssa (Harakta) et autres tribus de la province de Constantine, ainsi que beaucoup de ses partisans de Tunisie qui vinrent le retrouver. Cette petite armée avait choisi Aïn Chabrou, auprès de Tebessa, comme point de concentration ; et c'est là que Sédira ben Bou-Aziz et Mohammed ben Soltan le rejoignirent avec leurs Hanencha.

Charles Féraud,
Interprète principal de l'Armée.

(A suivre.)

ÉPHÉMÉRIDES
D'UN
SECRÉTAIRE OFFICIEL
SOUS LA DOMINATION TURQUE
A ALGER
DE 1775 A 1805

C'est encore à l'obligeance de mon ami M. d'Houdetot que je dois la communication d'un nouveau document arabe d'un genre assez rare, dont la traduction sera, certainement, bien accueillie par les lecteurs de la *Revue*, auxquels nous la recommandons.

Ce n'est rien moins qu'un vieux cahier qui malheureusement ne contient plus que quelques feuillets, sur lesquels un écrivain arabe inscrivait, avec assez de détails, les événements survenus de son temps dans les trois provinces algériennes. L'auteur de ces notes nous est inconnu, mais il devait être bien renseigné, en raison de sa position officielle, puisqu'il mentionne dans ses éphémérides l'époque de sa nomination et celle de sa destitution de l'emploi de secrétaire du Bey de Titeri Ibrahim Boursali. J'ai même lieu de supposer, par les détails intimes dans lesquels il entre, qu'il fut aussi employé chez le Pacha.

Ce qui nous reste de ces curieux papiers, de bonne source ce me semble, embrasse une période de trente années, comprise de 1775 à 1805, durant laquelle plusieurs événements sérieux se produisirent en Algérie. Au point de vue historique nous y

trouvons certains épisodes importants et inédits, notamment pour la province de Constantine, mais, à mon avis, le véritable intérêt qu'offrent ces notes, transcrites au jour le jour, consiste en ce que j'appellerai des scènes de mœurs gouvernementales. N'est-ce pas instructif, en effet, pour ceux qui s'occupent de l'étude de la politique turque en Algérie, que de lire ce qu'un contemporain arabe a vu faire à ces Pachas autocrates, animés d'une cupidité insatiable, qui s'emparaient arbitrairement des biens de leurs sujets.

Tout agent de ce gouvernement, à quelque degré qu'il fut dans la hiérarchie, cherchait avant tout à s'enrichir en pressurant sans pudeur les populations par tous les moyens alors en pratique. C'était une exploitation organisée sur une vaste échelle, mais non une administration : on en sortait les mains pleines d'or, de sang et de boue.

Quand le Pacha ou le Bey sentait qu'un fonctionnaire en sous-ordre avait suffisamment rançonné ou *mangé* son monde — expression arabe consacrée, — qu'il avait en un mot fait son *magot*, — pour me servir encore d'une locution triviale, mais justement applicable ici — il le révoquait capricieusement et le faisait rendre gorge, souvent à l'aide de supplices barbares. Un autre aussi avide de manger que le précédent, était nommé à sa place, jusqu'à ce que son tour d'alimenter le trésor du souverain maître arrivât aussi. Pour se soustraire à de telles spoliations, la dernière ressource était de cacher son bien, d'affecter la misère et de ne pas tenter la cupidité. Notre manuscrit détaille des sommes considérables extorquées par ces procédés à la turque. Il nous donne aussi le récit d'une de ces révolutions si fréquentes à Alger, où un ambitieux qui veut supplanter le Pacha pour bénéficier de la position, cherche à soulever la multitude en lui promettant le pillage, pendant plusieurs jours, de la malheureuse population juive, riche de son commerce, mais toujours traitée en paria. Les Juifs algériens ont conservé le douloureux souvenir qui les fait encore trembler, de plusieurs de ces mises hors la loi appellées en arabe ***El Fie***, dans lesquels ils étaient livrés impitoyablement à l'avidité, à la luxure, à la haine d'une population enragée par l'explosion de tous les vices.

J'aurais voulu joindre le texte de ce document à la traduction, mais le cadre de notre ***Revue***, m'oblige à restreindre cette publication.

Si la conquête de l'Algérie a mis un terme aux humiliations dont la Chrétienté souffrait depuis des siècles, on reconnaîtra en lisant ce qui va suivre, que la France a ajouté à sa gloire militaire une œuvre essentiellement humanitaire et civilisatrice : Celle d'avoir délivré les indigènes d'une oppression plus dure que l'esclavage.

Traduction

Sous le gouvernement de l'illustre Mohammed Pacha, les Espagnols viennent à Alger pour s'en emparer. Informé de cette attaque, le Pacha a convoqué les Beys pour qu'ils accourent avec leurs troupes camper auprès d'Alger. Conformément à cet ordre, ils sont tous arrivés au commencement du mois de djoumad el-ouèl 1189 (30 juin 1775).

Si Moustapha Bey (Titeri) a établi son camp à Matifou ;

Salah bey (Constantine) à l'oued el-Harach ;

Le Khalifa de Osman Bey (Oran) à Aïn-Rebot.

Tous les corps d'armée de secours sont arrivés mercredi et jeudi.

Le Pacha a prescrit à ses hauts dignitaires de sortir de la ville avec les troupes. Si Hassen Khaznadji est allé camper à proximité de Salah Bey, Ali Agha près du camp du Khalifa du Bey d'Oran.

Le vendredi 9 du mois, l'ennemi de Dieu l'Espagnol s'est montré en vue avec 225 voiles. Le lendemain samedi, il est venu 225 autres bâtiments. En tout 450 vaisseaux. Dans cette journée la frayeur la plus grande a pénétré dans le cœur des habitants d'Alger. Le lendemain, le Pacha a ordonné d'élever sur la plage des batteries dans lesquelles les soldats passeraient la nuit en attendant les évènements ; à partir de la nuit, les musulmans ont fait des feux de peloton tout le long de la côte,

depuis Matifou jusqu'au-delà de Bab el-Oued où campait le corps d'armée de Si Moustapha Khodja. La crainte qui était dans le cœur des musulmans a alors fait place au désir de combattre pour la guerre sainte.

Le samedi 18, au point du jour, les ennemis de Dieu en nombre infini ont opéré leur débarquement. Les soldats musulmans sont allés à leur rencontre du côté de l'Harrach et d'Aïn Rebot. Les Beys se sont réunis à l'Harrach et la bataille a commencé terrible entre les combattants.

Le valeureux guerrier, champion de la religion, Si Mohammed Kalifa d'Oran chargeant, avec quelques cavaliers, a pénétré dans les rangs ennemis, mais son cheval alezan a été tué sous lui après qu'il a eu frappé deux ou trois chrétiens maudits. Il est alors retourné auprès des hauts dignitaires pour les exhorter à combattre avec vigueur. Il est mort dans cette première affaire beaucoup de braves musulmans. Que Dieu leur fasse miséricorde. A midi, Salah Bey, précédé d'un rideau de 450 chameaux a chargé avec tous les musulmans contre les infidèles qui se sont repliés en déroute vers la plage. La canonnade des vaisseaux a alors augmenté contre les musulmans, ainsi que les coups de fusil et cela a duré jusqu'à minuit. Les musulmans croyant à une nouvelle attaque ont abandonné en fuyant leurs batteries. Après être restés quelques heures dans l'inaction, ils ont vu des éclairs du côté de la mer et ils sont revenus peu à peu reprendre leurs postes dans les batteries. Au point du jour, les ennemis étaient en déroute et en fuite complète. Un nommé El-Arbi ben Bel Kheïr de Soumata a porté cette nouvelle à Salah Bey qui lui a donné plus de 100 mahboub de récompense.

Les ennemis de Dieu ont laissé sur la plage 15 canons de batterie de terre. Tout le monde a manifesté sa joie de cette victoire. Les soldats turcs se sont tous levés contre leurs chefs en disant : Vous allez nous donner à chacun 10 soltani (pièces d'or) ou sinon nous vous tuons. Le tumulte était effroyable. Alors Si Mohammed le Khalifa s'est avancé au milieu d'eux et leur a dit : On vous donnera ce que vous demandez, je m'en rends responsable vis à vis de vous. Satisfaits de cette réponse, ils l'ont tous acclamé.

Ce que je viens de noter, je l'ai vu de mes yeux, j'étais présent et je m'en fais le témoin (1).

Mohammed Pacha a quitté le pouvoir dans la matinée du mardi, 10 du mois d'El-Hidja, an 1205 (mardi 9 août 1791).

Il est resté en fonctions durant 26 ans et 3 mois et demi

Son successeur est Si Husseïn Khaznadji Pacha. Ali Agha a été exilé dans la nuit de mercredi et le lundi suivant il s'est suicidé.

Ali Agha a été nommé Kaïd en remplacement de son homonyme qui avait été exilé et qui s'est suicidé.

Moustapha gendre du Pacha Husseïn Khaznadji, a été nommé Khaznadji dans le courant du mois susdit. La maison de la monnaie (dar es-Seka) a été démolie pour être transformée en magasins ; le divan l'a affecté au magasin à riz.

Sid El-Hadj Mohammed fils de de Sidi Ali Pacha a été nommé Kaïd de l'Outan des Beni Djaad dans le courant du mois susdit. Que sa nomination porte bonheur à toutes les créatures de Dieu par amour pour le Prophète.

Le très-illustre Mohammed Bey, fils de feu El-Hadj Otman Bey a fait son entrée à Oran le lundi, cinquième jour du mois de Redjeb de l'année 1206 (lundi, 27 février 1792). Il a enlevé cette ville aux chrétiens le samedi et la nouvelle de cette victoire est parvenue à Médéa, le 10 Redjeb vers midi. Tous les musulmans se sont réjouis de la défaite des infidèles, que Dieu les extermine ; tandis qu'ils ont glorifié Mohammed Bey, en priant Dieu tout puissant pour qu'il ne cesse de lui accorder son appui et la victoire.

Si Moustapha Bey de la province de Titeri, est arrivé à Alger mercredi, quatrième jour du mois du Ramadan. Il est allé aus-

(1) Expédition Espagnole contre Alger, en juin 1775, sous les ordres d'O'Reilly.

sitôt se réfugier dans le sanctuaire de Sidi Abd el-Kader el-Djilani (au palmier de Bab Azoun). Le lendemain 5, Si Mohammed surnommé ed-Debbah (l'égorgeur) a été nommé Bey de la dite région de Titeri en remplacement du précédent ; 1206 (29 avril 1792).

Si Ibrahim Chergui, Kaïd du Sebaou a été nommé Bey de la province de l'Est dimanche, après la prière de midi, le 19 de Hidja 1206 (8 août 1792). Dans la même journée, le nouvel élu est parti pour Constantine dans l'intention à son arrivée d'arrêter simplement Salah Bey, son prédécesseur destitué, bien que Husseïn Pacha lui eût donné l'ordre de le tuer.

Ibrahim était accompagné dans son voyage par plus de soixante-dix cavaliers. En approchant de Constantine, la nouvelle de son arrivée prochaine s'est répandue. Salah Bey apprenant cela a voulu fuir ; mais le goum l'en a empêché et alors il s'est réfugié dans la tente des Zebentout (soldats turcs célibataires). Ils l'ont préservé durant toute la journée et quand la nuit est venue, ils l'ont sorti de la tente et l'ont conduit à Ibrahim Bey, qui l'a accueilli gracieusement, l'a embrassé et l'a fait asseoir à ses côtés. Il l'a rassuré en lui promettant par serment qu'il ne lui adviendrait aucune mésaventure. « Si tu veux, lui a même dit Ibrahim, rentre dans ta maison auprès de ta femme et de tes enfants, tu n'as rien à redouter de personne, à moins que nous ne succombions toi et moi en même temps. »

Salah a répondu : Non, je ne rentrerai pas dans ma maison, je préfère rester ici auprès de vous. » Ibrahim Bey a pris un logement au dessus de la salle du conseil, où ses propres esclaves le servaient selon son habitude. Il est resté dans cette situation, environ quatre jours. Dans la nuit du quatrième, le Kaïd el-Kasba, Seliman Zemirli, le Kaïd des troupeaux du beilik (Tchentcheri), le Khaznadar et le Kaïd el-Meksoura sont allés heurter contre la porte du logement occupé par Ibrahim Bey. Un esclave chrétien qu'il avait amené d'Alger leur a ouvert la porte. Les conjurés ont d'abord tué cet esclave, puis ont pénétré dans la chambre d'Ibrahim Bey. Les premiers entrés sont Seliman et Ali el-R'erbi Kaïd el-Meksoura. Le premier qui s'est posé devant

le Bey, le sabre à la main, est Soliman Zemirli. Il a piqué d'un coup de son sabre le Bey endormi et l'a réveillé en lui disant : C'est toi qui es nommé notre Bey ? — Oui, a répondu Ibrahim en essayant de se lever. Soliman lui a alors porté un coup de sabre qui lui a coupé un bras. Alors, tous à l'envi ont frappé, au point qu'ils l'ont mis en lambeaux.

Le Siar (courrier de cabinet) qui dormait dans la même pièce a été tué aussi. Cela fait, les meurtriers se sont rendus auprès de Salah Bey et lui ont dit : Lève-toi, viens siéger sur ton trône de Souverain ; car nous avons massacré ton remplaçant Ibrahim.

— « Vous êtes cause de ma perte, leur a répondu Salah Bey. »

— « Tu n'as rien a redouter pour ton compte. Quant à nous, nous sommes à tes ordres. »

Alors, Salah Bey s'est levé, est allé dans la chambre d'Ibrahim et a vu son cadavre coupé en morceaux. Il a ordonné d'ouvrir le ventre de la victime, dans lequel on a introduit sa tête détachée du tronc et les parties génitales coupées, ont été mises dans sa bouche. Le corps ainsi mutilé a été enfermé dans un serouel (large culotte turque) puis, on a jeté ce paquet hideux hors de la salle du conseil, devant la Driba.

Salah Bey a immédiatement ordonné de mettre à mort les cavaliers qui avaient servi d'escorte à Ibrahim. Les Kobdjia (sorte de chaouchs) ont exécuté la sentence. Quelques-uns ont été massacrés dans la maison de Si Bou Rennan le bach siar ; d'autres ont péri dans la maison de Sid el-Hadj Ahmed ben Nâmoune Kaïd D'jabri. Des soixante-dix cavaliers venus d'Alger, un seul s'est sauvé.

Salah Bey a envoyé ensuite dans les tentes des Zebentout choisir cinquante Turcs environ, avec lesquels il a fait échange de promesses et de serment pour qu'il y ait solidarité entre eux dans l'éventualité de la résistance. Il a donné à chacun de ces Turcs cinq cents mahboub (pièces d'or) et a inscrit leurs noms sur un état spécial.

Le lendemain, cinquième jour du mois, les tambours ont battu aux champs en l'honneur de Salah Bey, les drapeaux ont été déployés ; tous ses serviteurs et ses cavaliers sont allés le complimenter d'être remonté sur le trône. Tous ceux qui étaient

ses ennemis et qui se sont présentés à lui pour le féliciter ce jour-là, ont été décapités. Il y a eu dans la ville une émotion extrême. Les cavaliers arabes ont pillé les boutiques situées hors la ville. Quant aux troupes campées sur les bords de l'Oued Roumel, elles ne savaient quel parti prendre.

Voilà quelles sont les nouvelles parvenues à Alger jeudi, après la prière de midi, le cinquième jour de moharrem 1207 (jeudi, 23 août 1792).

Sid Husseïn-Pacha a nommé Hosseïn-Pacha (ben Bou-Hanak), aux fonctions de bey de Constantine. Celui-ci est parti d'Alger après la prière de l'acer (3 heures du soir). Il est accompagné par Moustapha-Agha, Ali oukil el-hardj, El-Hadj Mohammed ben Sidi Ali-Pacha, par les kaïds de la Mitidja, avec un goum nombreux de cavaliers, avec des forces imposantes pour faire respecter l'autorité de notre souverain, l'illustre Hosseïn-Pacha, que Dieu le couvre de gloire. Ce déploiement de forces a pour but de s'emparer de l'ex-bey Salah et de ses complices.

En arrivant à Hamza, les personnages sus-désignés ont eu quelques appréhensions à cause des moyens puissants de résistance dont dispose Salah-Bey, et ils ont écrit au pacha pour qu'il leur envoie un hamba (officier supérieur de troupe). Le hamba est parti dimanche; quand il les a rejoints, ils ont expédié des proclamations à l'agha du camp de Constantine, à ses chaouchs et aux habitants de la ville, leur disant : « Il faut tous vous entendre, vous concerter, vous emparer de Salah-Bey et l'enchaîner en attendant notre arrivée parmi vous. Dieu nous conseillera alors ce que nous aurons à faire. »

Ces proclamations ont été confiées à un janissaire du nom de Hatchi, qui les a portées immédiatement, en passant par le Ouennougha, et qui est parvenu auprès de l'agha du camp et des chaouchs.

Aussitôt, les janissaires du camp et leurs chaouchs sont allés en ville, mais ils en ont trouvé les portes gardées par des Zouaoua. Ils leur ont montré la proclamation du pacha aux habitants de Constantine et, devant un tel écrit, ils ont laissé libre

l'entrée de la ville. Alors les janissaires, les Zouaoua et les habitants se sont précipités tous ensemble vers la porte du palais du bey. On a tué quiconque a fait résistance; les Turcs se sont rendus chez Salah-Bey qui avait fui dans sa maison. Sidi Cheïkh est allé le trouver et lui a dit : Viens avec moi dans la demeure de mes ancêtres, tu n'auras rien à craindre.

Salah-Bey a demandé : Qui est donc nommé bey à ma place ?

— C'est Hosseïn-Pacha ben Bou-Hanak.

— Alors, a ajouté Salah-Bey, la domination turque est anéantie.

Salah est rentré chez lui et a tué une esclave chrétienne, d'une grande beauté, qu'il affectionnait beaucoup. Les autres esclaves, effrayées de la triste fin de leur compagne, ont fermé les portes sur lui et ne l'ont plus laissé rentrer. La foule s'est ruée à ce moment sur Salah-Bey et les chaouchs se sont emparés de sa personne.

Dans cette même journée a péri Soliman Zemirli, tué d'un coup de feu que lui a tiré Hammou ben Namoune. On a coupé la tête du cadavre.

Salah-Bey a été conduit à la Kasba, où lui a mis des chaînes et des anneaux aux pieds, au cou et aux mains. Il est resté dans cet état jusqu'à l'arrivée de Si Moustapha, l'agha, de Si Ali, l'oukil el-hardj, de Sid El-Hadj Mahommed ben Ali-Pacha, et enfin du nouveau bey Hosseïn, surnommé le pacha Bou-Hanak.

Leur arrivée à Constantine a eu lieu le samedi. Ils se sont emparés de la fortune de Salah-Bey, de celle du bach-kateb, du bach-siar, et enfin le 14 de moharrem (1er septembre 1792), on a étranglé Salah-Bey dans la nuit de samedi à dimanche, que Dieu lui fasse miséricorde et l'admette au paradis.

En même temps que le bey, on a étranglé aussi ses chaouchs, l'agha Ibrahim, Ahmed-Khodja, kaïd de la Kasba et le kaïd de Bône; le bach-siar a eu les membres brisés et on l'a laissé dans cet état pitoyable sans l'achever; beaucoup d'autres individus ont été suppliciés également. La nouvelle de ces exécutions est arrivée à Alger mercredi, 18 du mois (5 septembre).

Les hauts fonctionnaires sus-désignés, revenant de Constantine, ont ramené ici *deux cent cinquante* mulets chargés, et

chaque mulet portant *quatre mille réaux* (1). Quinze mulets portaient chacun vingt-cinq mille dinars d'or. En outre, des objets en or, en argent, des diamants, des pierres fines en nombre incalculable.

Au moment d'étrangler Salah, on a trouvé sur lui une amulette ornée de dix pierres précieuses qui ont été estimées 275,000 dinars. Tout cela a été versé au trésor du pacha.

Voilà ce que j'ai moitié appris par ouï-dire, et moitié vu de mes propres yeux. Je me hâte de l'inscrire afin d'en conserver le souvenir.

Fin de moharrem 1207 (septembre 1792).

Si Husseïn-Pacha, que Dieu le fortifie, dans la matinée de jeudi, 25 de djoumad tani 1207 (jeudi, 7 février 1793), a prescrit d'emprisonner Sidi Ali, oukil el-hardj, à Dar-Serkadji. Après la prière de l'acer du même jour, il lui a désigné un bâtiment sur lequel il a embarqué sa fortune et il est parti pour la Turquie, en même temps que Kara Mohammed-Khaznadar.

Sid El-Hadj Mohammed, fils de Sid Ali-Pacha, a été destitué de ses fonctions de kaïd le 5 du mois de redjeb 1207 (samedi, 16 avril 1793). Si Moustapha, surnommé El-Ouznadji, a été nommé le même jour kaïd du Sebaou.

El-Hadj Ibrahim Boursali a été nommé bey de la province de Titeri le dimanche, 27 du mois de moharrem 1209 (dimanche, 24 août 1794). Si Moustapha-Agha est parti avec lui et ils ont arrêté Mohammed-Bey ed-Debbah, après lui avoir enlevé tout ce qu'il possédait comme fortune.

J'ai été nommé secrétaire du nouveau bey le mardi, 8 de châban 1210 (17 février 1796). Le bey m'a fait arrêter le lundi 21 de chaoual (29 avril) vers midi. Il m'a pris une mule, une selle et une djebira de prix (pas de réflexion)

Husseïn-Pacha a ordonné dimanche l'arrestation d'Ibrahim-

(1) La valeur du réal était de 1 fr. 80 c

Bey; ceux qui devaient exécuter cette mesure sont partis d'Alger; ce sont les nommés Mohammed Tobdji et El-Hadi ben Saïfi, chaouch de l'agha. Ils l'ont arrêté le 5 de moharrem 1211 (11 juillet 1796). On l'a amené au camp établi aux Beni-Hassen, puis, le 7 du même mois, il a été conduit à Médéa.

Si Hassen, kaïd des Beni Soliman, a été nommé bey à sa place le dimanche, 5 de moharrem 1211 (le jour de l'arrestation de l'autre).

On a trouvé au camp, sur le bey révoqué 7,000 réaux et, dans sa maison, 7000 dinars en or.

Il avait, en outre, en dépôt chez diverses personnes, 30,000 dinars. Nous ne comptons pas tous les effets, les armes, chevaux, mulets, selles, montres, etc., qu'il possédait. Si Moustapha-Agha a laissé tout cela à Si-Hassen, le nouveau bey, mais il ne doit rien en soustraire.

Le jeudi, 12, Si Moustapha-Agha a ordonné la mise en liberté d'Ibrahim-Bey, qui est parti en défaveur pour Tlemcen. Mais arrivé à Miliana, il a envoyé son beau-frère auprès de Si Hassen pour réclamer contre son expulsion. L'ordre a été donné au hakem de Miliana de le faire partir pour Tlemcen rigoureusement. On l'y a conduit en effet à la fin du mois de hidja 1212 (mai 1798).

Le 17 de moharrem 1213 (1er juillet 1798), Si Moustapha-Pacha a prononcé l'exil de Sid El-Hadj Mohammed, fils de Sidi Ali-Pacha, à la Kala'a. Il a d'abord été dépouillé de toute sa fortune, de ses effets, de ses propriétés. Que Dieu nous préserve de telles calamités.

Notre Seigneur Si Moustapha-Pacha, que Dieu le protége, a ordonné, le 16 de rebia tani, nuit de mardi, que Sid El-Hadj Mohammed, fils de Sidi Ali-Pacha, serait gràcié de son internement à la Kala'a. Dans la journée du samedi fin du même mois, le gràcié est rentré dans son jardin, auprès de sa femme et de ses enfants. 1214 (1799).

Les Français, ennemis de Dieu, ont enlevé par trahison la

ville d'Alexandrie, dans le courant du mois de moharem 1213 (juillet 1798).

D'Alexandrie, ils sont allés au Caire, qu'ils ont également enlevé par surprise, à la fin du mois de moharem. L'islamisme a subi un échec et l'ennemi de Dieu a remporté la victoire. Que Dieu, par sa toute-puissance, relève ses enfants de cette calamité (1).

Le grand sultan, le sublime protecteur de la religion de l'Islam, le champion contre les ennemis de Dieu, notre seigneur le sultan Selim, que Dieu le fortifie, a ordonné au pacha Ahmed, à Djezar, pacha de Constantinople, à Ibrahim-Bey et au pacha de Tartarie de réunir des troupes et de marcher sur le Caire et Alexandrie. Ils ont bloqué les Français pendant soixante-trois journées, depuis le commencement du mois de rebia el-ouel. Ils ont serré de près l'ennemi de Dieu. Le chef ennemi et cinq individus avec lui ont fui chez les Anglais. Les musulmans ont fait leur entrée dans le Caire en glorifiant Dieu de leur victoire. Tous les chrétiens qui se trouvaient dans cette ville ont été massacrés. Il en a été de même à Alexandrie. Que Dieu protége les musulmans et extermine leurs ennemis.

La nouvelle de ce qui précède est arrivée à Alger, à notre seigneur Moustapha-Pacha, dans la matinée du vendredi, 15 de redjeb de l'année 1214 (13 décembre 1799).

Samedi matin, Sid Moustapha-Pacha a fait tirer le canon en signe de réjouissance.

Cette bonne nouvelle s'est rapidement répandue partout. Dieu soit loué de cette faveur qu'il accorde à ses créatures.

Husseïn-Pacha a ordonné l'arrestation de Si Hassen, bey de Titeri, dans la nuit de mardi, 3 chaoual 1215 (mardi, 17 février 1801).

L'arrestation a été opérée par Sid El-Hadj Kouïder ben Sahnoun, kaïd des Arabes, dans la matinée de mercredi, en présence du hakem de Médéa. On lui a mis les chaînes et les anneaux

(1) Alexandrie prise le 1er juillet et le Caire le 21 juillet 1798, par le général Bonaparte.

aux membres. Si Mohammed le Canonnier a été nommé bey à sa place.

En même temps, on a arrêté Si Mohammed ben Senoussi, secrétaire du bey Hassan, ainsi que le kaïd ed-dar et le barbier.

Le 21, on a relâché l'ex-bey Hassan de la prison de Médéa, mais on l'a conduit à Blida, où il a été enfermé de nouveau dans le café attenant à la salle de commandement.

On a trouvé chez lui 30,000 dinars que El-Hadj Kouïder a apportés au pacha, ainsi que des esclaves chrétiens, des nègres et des armes. Maintenu à la prison de Blida, il a fini par avouer qu'il avait encore 60,000 dinars déposés à Alger chez le juif Kouas, et 21,000 dinars chez divers de ses administrés. On a trouvé en totalité 102,000 soltani.

Dans la maison de son beau-frère, Mohammed-Khodja, on a trouvé 1,500 soltani, un paquet de pierres précieuses, des vêtements d'une valeur de 800 soltani, et un coffret appartenant à sa femme.

Après cela, on l'a fait sortir de prison dans la nuit de vendredi, 25 de chaoual 1215 (11 mars 1801). On lui a laissé le jardin, le haouch et toutes les propriétés qu'il a à Blida.

Vendredi, après la prière de midi, Sa Seigneurie le pacha, notre maître, a envoyé à Si Moustapha, bey de l'Ouest, l'ordre d'arrêter Sid El-Hadj Mohammed ben Sidi Ibrahim-Bey.

Cet ordre, arrivé à Oran lundi, a été exécuté le lendemain, dernier jour du mois de rebia tani 1217 (29 août 1802).

Le vendredi, 4 de djoumad el-ouel, on a arrêté, à Miliana, Si Mohammed, fils d'Osman-Bey. On lui a saisi trois coffrets pleins d'or et une caisse remplie de pièces en argent, un sabre doré, deux grands fusils, quatre pistolets en or. Tout cela a été apporté ici par l'oukil du bey de l'Ouest.

Lundi, on a arrêté Sid Ahmed, son fils; sa maison a été dévalisée.

Le pacha a imposé une amende de 100,000 dinars au père et de 80,000 au fils. Que Dieu leur accorde à tous ses faveurs.

Moustapha-Bey (El-Ouznadji) a été nommé bey de la province de l'Est le 15 du mois de rebia tani. Il est parti du Sebaou le 19 du même mois et il a fait son entrée à Constantine le jeudi, sixième jour de djoumad el-ouel 1209 (29 novembre 1794).

Quelques jours après son arrivée, il a fait arrêter Husseïn-Bey, surnommé le pacha (ben Bou-Hanack), bien qu'il n'eût reçu aucun ordre pour cela.

La disette et la cherté des vivres est extrême. C'est au point que la sâa de blé se vend, à Blida, au prix de sept dinars d'or; il en est de même à Médéa. A Alger, le blé est à quatre soltani et l'orge à trois, 1209 (1794).

Sidi Husseïn-Pacha, dans la matinée de lundi, 11 de safar 1211 (15 août 1796), a nommé Sid El-Hadj Mohammed, fils d'Ali-Pacha, aux fonctions d'oukil el-hardj à la porte de la marine (ministre de la marine).

Sidi Husseïn-Pacha a ordonné la révocation de Sid El-Hadj Mohammed, susnommé, de ses fonctions d'oukil el-hardj à la marine, le 7 de châban (six mois après sa nomination).

Le 9 du même mois de châban, nous étions assis avec lui dans sa maison, quand un Biskri, au service de Sidi Moustapha-Agha est venu le demander de la part de son maître. Il s'est rendu à l'invitation et là il a trouvé deux soldats de la nouba (garnison) qui l'ont saisi et l'ont conduit au corps de garde des chaouchs. Deux chaouchs l'ont ensuite mené à la prison de Dar-Serkadji.

Nous nous sommes tourmenté l'esprit en conjectures pour nous expliquer les causes de cette arrestation. On a administré la bastonnade au prisonnier, puis on lui a saisi trois bâtiments, pas autre chose.

Au bout de peu de jours, on lui a pris six mille mahboub (pièces d'or). Que Dieu le lui rende par une porte plus large. 1212 (1797).

Dans la matinée de dimanche, 22 de djoumad el-ouel, la nouvelle est arrivée à Blida que Moustapha el-Ouznadji, bey de la province de l'Est, dont il est question ci-dessus, a été arrêté à Constantine, par l'entremise de son khalifa Ben El-Abiod.

En même temps que le bey, on a fait arrêter aussi El-Hadj Hamida ben El-Fekhar, son secrétaire. La maison que le bey possédait à Blida a été mise sous scellés.

On a arrêté aussi Brahim ben El-Hadj Mahmoud, l'ancien hakem.

Dans l'après-midi, on a appris une autre nouvelle, c'est que la maison du susdit Brahim et celle de sa mère, la dame Aziza, étaient également mises sous scellés. Celle-ci s'est enfuie dans le sanctuaire de Sidi El-Kebir. Quand on a voulu la bâtonner, elle a dit : Ne me frappez pas, je vous montrerai où sont cachées les richesses de mon fils. Le hakem de Blida a consenti et elle a déclaré que dans la maison de Sidi Mohammed ben si Brahim ben 'Adoul étaient cachées treize caisses. Ces caisses contenaient des richesses inimaginables, telles que trois coffres remplis de bijoux et de pierres précieuses, quinze sacs d'objets de grands prix, six aiguières en argent, quatre yataghans en argent.

On a arrêté Ben 'Adoul, mais on n'a trouvé chez lui autre chose que ce qui est énuméré ci-dessus; dès lors on l'a relâché.

Un nommé Ben Atik, de Blida, est ensuite venu trouver le hakem de cette ville et lui a déclaré qu'il avait loué depuis trois ans une chambre à El-Ouznadji, mais qu'il ignorait ce qu'elle renfermait. Le hakem et les cheïkhs de Blida se sont tout aussitôt transportés à l'endroit dénoncé; ils ont ouvert cette chambre et y ont trouvé six caisses et quatre paniers. La dame Aziza, apprenant la nouvelle découverte qui venait d'être faite, a prévenu le hakem que ces caisses contenaient des richesses qu'un grand monarque même ne possédait pas. Dans les paniers, on a trouvé en effet des plateaux en or, des aiguières en or, des supports de tasses à café également en or.

Chez un autre individu, forgeron de son métier, on a trouvé aussi une caisse.

Le chaouch de l'agha, sid El-Hadi, par ordre du pacha, a apporté toutes les richesses ci-dessus mentionnées au palais du souverain.

La nouvelle est arrivée annonçant que le hakem, muni de

chaînes, s'était rendu dans la maison du marabout où s'était retirée la femme de Mahmoud. Quand il s'est disposé à l'enchaîner, elle lui a dit : Laissez-moi tranquille encore trois jours. Le troisième jour, en effet, elle a donné un coffret plein de joyaux. Elle est restée dans la maison du marabout jusqu'à la nuit du 28. Son fils a été mis en liberté à ce moment. Le hakem a eu la gracieuseté de lui laisser deux fusils montés de capucines en argent.

La maison qu'El-Ouznadj possède à Blida a été dévalisée. On en a retiré tous les vêtements d'homme ou de femme qui s'y trouvaient; les tapis, et une foule d'effets que la langue se fatiguerait à énumérer et à spécifier. On y a trouvé une caisse contenant six gilets de femme d'un travail splendide; ces gilets recouvraient un tas de petite monnaie; au-dessous de la monnaie étaient des mahboub (pièces d'or), puis, au-dessous encore, des douros. Tout cela a été envoyé au palais du pacha.

La dame Aziza, femme de Mahmoud, a été relâchée de la maison du marabout le cinquième jour du mois de djoumada tania. On lui a laissé cent dinars.

Dans la soirée de lundi, 13 de redjeb, on a reçu à Blida la nouvelle que El-Hadj Hamida ben El-Hadj el-Arbi, ben El-Fekhar, secrétaire d'El-Ouznadji-Bey, a été crucifié contre le mur d'enceinte de Constantine, le 4 du même mois. Avant ce supplice, on l'a déshabillé, on lui a passé une chemise de cotonnade pour couvrir sa nudité. Sa tête a été couverte *de tripes et de boyaux de charogne*, et, dans cet état, repoussant et hideux, on l'a promené en long et en large dans les rues de la ville. Lorsqu'il demandait à boire, on lui présentait de l'eau, mais en l'approchant de ses lèvres, on la lui retirait aussitôt sans le laisser boire. Le crieur public le précédait en criant : *Voilà le châtiment réservé à ceux qui font des intrigues contre le souverain*. Des enfants le suivaient par derrière en criant : *Regardez le corrupteur des enfants*. Quand on l'a appliqué contre le mur pour le crucifier, le kaïd de la Kasba l'a empêché de faire sa dernière prière et de tourner la tête vers la Mecque.

Précédemment, les eulémas qui l'avaient approché s'en étaient éloignés à cause de son impiété. Quant aux enfants, il les avait attirés à lui par de douces paroles et des gracieusetés et les avait ensuite corrompus par ses vices contre nature.

Durant sa vie de fonctionnaire, il n'avait jamais été sensible aux plaintes qu'on lui adressait; il ne soutenait pas non plus les droits de l'opprimé. Étant venu à une certaine époque à Alger pour le versement de l'impôt triennal dit *denouche*, sidi Ben el-Arbi, fils du saint El-Hadj Mohammed ben Djaadoun, alla le voir à Haouch-el-Bey afin d'obtenir quelque offrande pour le marabout Sidi Abd er-Rahman Taalbi (que Dieu nous fasse participer à ses grâces); il n'éprouva qu'un refus impoli de la part de l'impie Hamida. Le quêteur s'en alla, fort mécontent, trouver le bey qui, lui, donna son offrande.

Hamida a subi le châtiment de ses fautes. On l'a enterré dans un tas de fumier, sans laver son corps et sans l'envelopper même d'un linceul. Que Dieu nous préserve d'une si triste fin.

Le lundi, 7 du mois de redjeb (25 décembre 1797), Moustapha-Bey el-Ouznadji a été étranglé. Le lendemain, on a ordonné à sa famille et à tous les siens de s'en aller où la destinée les conduirait. On a apporté de Constantine tout ce qu'il possédait, argent, armes, chevaux. C'est son successeur, Ingliz-Bey, qui a été chargé d'expédier tout cela à notre seigneur le pacha Sidi Hossein, que Dieu fortifie !

Vers la fin de redjeb, est arrivée la nouvelle que le hakem de Blida avait arrêté le kaïd Hassen. Celui-ci, par l'intermédiaire de Hatchi-Ali, a fait remettre en cadeau au hakem : 100 dinars, deux tapis de Turquie et un yataghan en or. On a envoyé également à un personnage de l'entourage du pacha la somme de 300 dinars et des tapis ornés de dorures. Alors le hakem, gagné par ces cadeaux, a écrit au pacha en faveur du kaïd Hassen, qu'il avait arrêté lui-même et celui-ci, sur ses instances, a été relâché.

Dans la nuit du mardi, 14 du mois, la femme d'El-Ouznadji-Bey est arrivée à Blida.

J'ai transcrit ces notes afin de ne pas laisser tomber dans l'oubli les événements qui précèdent. 1212 (1797).

On a trouvé chez El-Hadj Hamida :

	4,000	mahboub. (1)	
	3,000	réaux.	
Un sac d'argent de Tunis, de	5,000	id.	
Chez le kaïd ed-dar,	6,000	id.	appartenant à Hamida.
Chez Bel-Abbas,	3,000	id.	
Chez Salah,	200	id.	

De la maison qu'il possédait à Médéa, on a rapporté des burnous, haiks, tapis, étoffes de soie et environ *quatre cent mille* mahboub (pièces d'or), qui ont été versés au palais du souverain.

Le bach-saïs Ould Amer s'était déja fait payer par lui une amende de 1,000 réaux.

De plus :

Quatre beaux mulets ;
Deux belles juments ;
Deux grands beaux fusils ;
De beaux pistolets ;
Vingt taureaux ;
70 tellis de blé ;
600 sa'a d'orge ;
Des effets et des vêtements venus de Tunis.

Mohammed Chaouch, beau-frère de El-Ouznadji a payé une amende de . . . . 3,000 réaux.

En outre :

Dinars et valeur des effets de corps et autres . 2,000

Des meubles.

Le kaïd El-Beguer lui a pris aussi 2,000

Enfin, 500 mahboub qu'il avait envoyés à Blida pour l'acquisition d'une maison.

---

(1) Le mahboub vaut à peu près 5 francs de notre monnaie.

Voici maintenant le détail des amendes payées à El-Ouznadji-Bey par les habitants de Constantine :

Si Mohammed ben Kara-Ali, le secrétaire. .	15,000 réaux,
Ben El-Mekki, agha de la déira	13,000
Ahmed Trouni, chaouch de l'agha de la déira.	5,000
Les Oulad Ba Ahmed.	5,000
Le secrétaire du kaïd ed-dar, Oulid ben Senter ? (peut-être Anteri)	4,000
Ben Guelil, oukil des Habous	2,000
Le portier Ben El-Bacha.	2,000
El-Hadj Ali, kaïd du Sahel	300

100 bœufs pris au kaïd du Sahel.
20 taureaux id.
250 moutons id.
90 juments id.
Du blé et de l'orge en quantité incalculable.

Le 12 du mois de ka'ada, Moustapha-Bey, surnommé Ingliz, a fait arrêter son khalifa Ben El-Abiod et lui a fait payer une amende de 220,000 réaux.

Si Mohammed, bey de la province de l'Ouest (Oran), est mort dans le pays des Sebiah, dans la soirée de mercredi, 25 de djoumad el-ouel. Que Dieu l'admette au paradis. Son fils, le noble Si Osman, s'est rendu auprès de notre seigneur Hosseïn-Pacha pour venir l'informer du décès de son père.

Le pacha l'a donc nommé bey en remplacement de son père, jeudi, 26 de djoumad el-ouel 1212 (jeudi, 16 novembre 1797), Que Dieu le fasse prospérer dans sa nouvelle dignité.

Si Husseïn-Pacha a succombé le mardi, 28 du mois de ka'ada 1212 (28 mai 1798).

Son successeur est Si Moustapha-Khaznadji, son gendre.

Si Moustapha-Agha a été nommé khaznadji à sa place.

Sid El-Hadj Ali, bit el-maldji, a été nommé agha en remplacement du précédent. On l'a investi mercredi. Que sa nomination soit profitable à tous les musulmans.

Le 9 de moharem 1213 (23 juin 1798), Sid Moustapha-Pacha a ordonné de dévaliser le jardin de Husseïn-Pacha. On en a retiré quatre coffres. El-Hadj Moubarek en a rapporté un cinquième.

Le lendemain, 10, on a pillé sa maison et on en a rapporté tout ce qu'elle contenait.

On a, en outre, envoyé des gens pour surveiller le jardin et, dans la journée de lundi, le khaznadji, l'agha et le bit el-maldji s'y sont rendus eux-mêmes, en ont rapporté ce qu'il y avait et ont fermé la porte sur le restant.

Après midi, on a arrêté El-Hadj Amer. On l'a mis sous la garde de quatre kaïds. Ses maisons ont été dévalisées et on lui a fait payer une amende de *trente mille soultani* (le soultani valait environ 9 francs), puis on l'a relâché de la prison après qu'il y est resté 36 journées.

Le jour de la mise en liberté de El-Hadj Amer, on a amené le fils de son oncle maternel, El-Hadj Ali. On l'a mis en prison et le lendemain on lui a administré *mille* coups de bâton. On a saisi toute la fortune qu'il possédait, argent, propriétés, effets trouvés dans les maisons, etc., ainsi que le jardin. On l'a ensuite relâché. Il a vécu encore quelques jours, puis il est mort. Que Dieu nous accorde et lui accorde sa miséricorde. Ce qui précède a eu lieu à la fin du mois de safar de l'année actuelle.

Mohammed, kaïd de Flitta et oncle de Si Osman-Bey, est venu trouver notre seigneur le pacha et lui a exposé que son neveu faisait transporter sa fortune et sa famille en pays chrétien. Le pacha lui a dit que son accusation était mensongère. Alors le dénonciateur est allé se réfugier dans le sanctuaire de Sidi Abd er-Rahman Taâlbi (que Dieu nous accorde sa protection, amen). Dans la matinée de dimanche, on lui a ordonné de descendre de son lieu de refuge, en lui accordant l'aman (1). Il est descendu en effet; on a ajouté foi à sa dénonciation et, dans la ma-

(1) Ce sanctuaire est situé à Alger, au-dessus de l'esplanade de Bab el-Oued et du jardin Marengo.

tinée de lundi, 25 de djoumad tani 1215 (novembre 1800), le Sid El-Hadj Ali-Agha est parti dans la direction de l'Ouest.

On a donné à El-Hadj Kouider ben Sahnoun, kaïd des Arabes, l'ordre de procéder à l'arrestation de Osman-Bey. Celui-ci s'enfuyait, mais l'agha s'est mis à sa poursuite et l'a arrêté.

Le sid Moustapha, kaïd de Tlemcen, a été nommé bey à sa place.

L'agha est resté à Oran jusqu'à ce qu'on ait ramassé toutes les richesses du bey destitué. C'est au point que l'on en a chargé trente-sept bêtes de somme. Deux mulets portaient, en outre, des armes de prix. On a ramené aussi dix juments, vingt chevaux, cinq esclaves chrétiens, cinq négresses, seize nègres; enfin, un bâtiment a été chargé, à Oran, d'effets de toute sorte.

Le 9 de châban, Si Osman, avec ses femmes et ses enfants, est arrivé à Blida et s'est installé dans le jardin de Ben Debbah. Si Moustapha-Khaznadji a eu la générosité de lui donner des vivres pour nourrir sa famille. Que Dieu lui tienne compte de sa bonne action.

Le 9 de djoumad el-ouel 1216, à midi (vendredi, 18 septembre 1801), une machination infernale a pénétré dans l'esprit de Ouali Khodja, le poussant à commettre un crime et une trahison sur la personne de notre illustre seigneur et maître Si Moustapha-Pacha.

Le pacha était entré dans la mosquée, en compagnie de ses hauts fonctionnaires, pour y faire la prière du vendredi. Alors, tout à coup, Ouali-Khodja s'est avancé du côté de la rue des Chemaïn (fabricants de bougies), suivi par dix hommes armés, parmi lesquels le kaïd de Bou-R'ni. Ils se sont présentés à la porte du palais du souverain (l'ancienne Janina, sur notre place du Gouvernement). Deux janissaires de garde au palais leur en ont ouvert la porte; l'un de ceux-ci est le neveu d'Ali-Khodja, lequel avait l'intention d'usurper le trône de pacha. Les conjurés sont entrés et ont fermé la porte sur eux. Ils ont alors tiré un coup de pistolet pour donner le signal du succès de leur entreprise à ceux de leurs complices qui se trouvaient en ce moment dans la mosquée. Mais personne n'est venu pour les

seconder. Un garçon barbier du Divan est entré dans la mosquée aussitôt, en criant de toute la force de sa voix : Des soldats se sont introduits dans le palais du sultan ! Les prières ont été immédiatement interrompues, les portes de la mosquée Sida fermées (1).

Le sid Ali-Agha a ordonné aux janissaires de monter au sommet du minaret de la mosquée, en leur donnant des armes prises au bit el-mal. Ces soldats ont alors engagé la fusillade de là-haut contre les conjurés barricadés dans le palais du sultan.

En même temps, Sidi Omar Khodjat el-Kheïl a demandé à l'amin des maçons d'indiquer l'endroit du mur dans lequel on pourrait pratiquer une brèche pour pénétrer dans le palais et se rendre maître des révolutionnaires. L'amin a répondu : De votre propre maison, ou bien par la mosquée des chaouchs. Immédiatement, on s'est mis à l'œuvre, on a percé le mur aux deux endroits indiqués par l'amin, et une troisième ouverture a été faite par le bain maure de la Janina.

Le premier qui a pénétré dans le palais est Si Omar Khodjat el-Kheïl; il a été suivi par Ali Chaouch es-Sebaouï et son nègre, et par Hassen, ex-kaïd de Miliana. Le pacha, s'adressant aux habitants, leur a dit : Allons, mes enfants, prenez des armes au bit el-mal et lancez-vous en avant; je vous accorderai en récompense tout ce que vous me demanderez.

Ils sont, en effet, entrés dans le palais par les ouvertures faites dans les murs. Un chrétien a frappé le premier Ouali Khodja d'un coup de pistolet en pleine poitrine ; le nègre lui a tiré aussi un coup de feu qui l'a atteint à l'œil ; enfin, un habitant de la ville l'a abattu par terre d'un coup de hache.

Le kaïd de Bou-R'ni criait aux soldats qui le combattaient :

« Je vous accorderai huit parts de paie, du pain blanc et, *pendant trois jours, le droit de saccager les juifs.* »

---

(1) Cette mosquée, démolie par nous pour l'agrandissement de la place du Gouvernement, occupait à peu près l'emplacement de l'hôtel de la Régence et du jardin de palmiers planté devant.

Mais personne n'a écouté ces belles promesses ; tous se déclarant pour soutenir Moustapha-Pacha, que Dieu conserve.

Le nombre des assaillants a accablé les conjurés. On s'est emparé du neveu de Ouali Khodja qui voulait usurper le trône, et on l'a taillé en pièces ; deux autres ont eu la tête tranchée contre la vasque du jet d'eau ; les survivants ont été menés à Dar-Serkadji.

La joie a éclaté de toutes parts quand on a appris que la conspiration de ces révolutionnaires était réprimée. Sid El-Hadj Ali-Agha a ordonné de rouvrir les portes de la mosquée. Alors le pacha en est sorti, en compagnie du khaznadji et des autres dignitaires, et ils sont rentrés dans le palais du sultan environ une demi-heure avant la prière de l'acer (vers trois heures de l'après-midi).

Notre seigneur Moustapha s'est assis sur son trône, distribuant de l'argent aux gens qui avaient donné des preuves de dévouement. La joie de voir le souverain sauvé de ce complot a été extrême. Le canon de réjouissance a tiré ; le calme s'est rétabli dans les esprits.

Le lendemain, le kaïd de Bou-R'ni a été mis à mort avec ses complices. Une liste portant le nom des révolutionnaires a été trouvée et on en a arrêté quelques-uns.

Voilà ce qui vient d'arriver et que je mets en note pour conserver le souvenir du salut de notre souverain maître, Moustapha-Pacha, qui est un prince beau d'aspect, d'une grande bienveillance, qui ne permet pas qu'on tue les gens qui se conforment aux règles de la justice, tracées par Mahomet, notre prophète, sur lui prière et salutations. Que Dieu prolonge son existence et la rende toujours heureuse et prospère. Amen.

Le vendredi, dernier jour de moharem, notre seigneur et maître Moustapha-Pacha a ordonné au kaïd El-Hadj Kouïder ben Sahnoun de se rendre à Constantine auprès d'El-Hadj Moustapha, surnommé Ingliz, bey de la province de l'Est, et de procéder à son arrestation. L'arrestation a été opérée le 3 du mois de safar, qui était lundi.

Le khalifa, Ali, fils d'Ingliz-Bey, a été arrêté à Alger au point

du jour et conduit à la Kasba par les janissaires. On l'a mené ensuite à la maison des hôtes de Kechaoua. Les deux secrétaires du pacha, Ouzen Mohammed et Ouzen Ali, sont allés le trouver et le prisonnier a remis entre leurs mains l'argent et les objets de valeur qu'il avait sur lui. Ils l'ont alors lié et conduit à l'Haouch auprès de Si Osman-Bey, qui est le fondé de pouvoirs d'Ingliz-Bey.

Le lendemain dimanche, le pacha a expédié son bach-siar (courrier de cabinet) à Blida; puis de là, il est allé au jardin du pacha vers 4 heures. Lundi, le bach-siar s'est rendu à l'haouch d'Ingliz-Bey, y a pris Sid Ali-Khalifa, les chevaux nécessaires pour le voyage et, le lendemain mardi, il est parti pour Constantine, emmenant avec lui le jeune prisonnier. Le bach-siar est accompagné du kaïd Sefta, d'El-Hadj Hassen, le cuisinier, et de 150 cavaliers. 1218 (mai 1803).

Eclipse de lune le 4 de rebia tani, pendant deux heures moins dix minutes. 1220 (2 juillet 1805).

Les janissaires se sont ameutés contre l'ennemi de Dieu, le juif Bou Djenah, et l'ont massacré dans la journée de vendredi, 7 de rebia tani.

Le lendemain samedi, il y a eu émeute contre les juifs; on en a tué 107 et on en a blessé plus de 80. Celui qui a tué Bou Djenah est un janissaire du nom de Yahia.

Sous le gouvernement de Moustapha-Pacha. 1220. (1805).

MÊME MANUSCRIT

Notes sur un feuillet à part.

Le santon Sidi Ahmed el-Kebir, de Blida, est mort en l'an 988 (1580).

Sidi Moussa ben Nacer en 966 (1558).

El-Balensi (le Valencien) en 1107 (1695).

Sidi Abd-er-Rahman Taalbi en 875 (1470).

Sidi Ahmed ben Abd-Allah en 844 (1479).

Sidi Mansour en 1054 (1644).

Sidi Ali Embarek (de Koléa), en 1040 (1630).

Débordement des rivières et inondation de la Mitidja, en moharrem 1086 (mars 1675).

Prise désastreuse de Tlemcen, en chàaban 1086 (1675).

Incendie de tous les jardins, en redjeb 1121 (1709).

Prise d'Oran sur les Espagnols, sous Baktach, en chaoual 1119 (1707).

Neige considérable en 1106 (1694).

Affaire des Beni Msaoud, en 1103 (1691).

Peste violente, dite l'année du Bourourou, en 1103 (1691).

Nouvelle affaire des Beni Msaoud, le 2 de moharem 1187 (mars 1773).

Tremblement de terre violent dans la nuit de chaoual, après minuit. La majeure partie de la ville de Blida est renversée par la secousse. La population s'enfuit dans les jardins. 1173 (juin 1760).

Nouveau tremblement de terre le 24 du mois de safar 1184 (juin 1770).

Apparition devant Alger d'une flotte espagnole, le vendredi, 2 du mois de djoumad el-ouel.

Le jeudi suivant commence la guerre, dans l'après-midi.

Le vendredi, pas de combat.

Le samedi, combat depuis l'aurore. Débarquement des Espagnols au Hamma. Construction de batteries sur ce point.

Le dimanche, l'ennemi est battu et s'enfuit, laissant quinze canons et deux mortiers, en 1189 (30 juin 1775). — (Expédition d'O'Reilly.)

Pour traduction de l'arabe :

L. Charles Féraud.
Interprète principal de l'armée.

CHRONIQUE.

C'est avec une vive satisfaction que nous apprenons que notre collaborateur et secrétaire, M. L. Charles Féraud, interprète principal de l'armée, attaché à M. le Gouverneur-Général, vient d'être promu au grade d'officier de la Légion-d'Honneur. Les personnes qui s'intéressent au passé de l'Algérie joindront leurs félicitations aux nôtres, car cette haute distinction, légitime récompense de longs et brillants services militaires, est conférée à un zélé et dévoué travailleur : M. Féraud, officier d'Académie et correspondant du Ministère de l'Instruction publique, est auteur de nombreux et importants travaux qui contribuent puissamment à la reconstruction de l'histoire de notre colonie.

Ajoutons que M. Féraud avait été nommé président du Comité algérien au Congrès des Orientalistes, qui va tenir sa deuxième session à Londres.

Un de nos correspondants, M. de Zugasti, ancien Consul général d'Espagne, à Alger, est mort dernièrement, à l'âge de 96 ans, à Mondragon (Guiscopoa), où il s'était retiré il y a quelques années. M. de Zugasti, dont le haut mérite et l'excessive aménité ne sont pas oubliés ici, occupait ses fonctions diplomatiques à Alger avant 1830, et n'a quitté cette ville qu'au moment où il crut devoir prendre enfin du repos. Il ne perdit pas le souvenir d'un pays où s'était écoulée une si grande partie de son existence, et ne cessa, jusqu'à la dernière heure, de s'associer à notre œuvre.

Depuis longtemps nos correspondants ne nous ont fait aucune communication. Nous le regrettons vivement et prenons la liberté de faire un pressant appel à leur zèle. La Société poursuit deux buts : publier des travaux ou des matériaux présentant de l'intérêt au point de vue de l'histoire de l'Algérie ; enregistrer minutieusement les découvertes archéologiques que peuvent amener les transformations de l'ancien état du pays, causées par l'extension de la colonisation et les progrès de notre installation. Cette seconde partie de notre programme n'est pas la moins intéressante. La rencontre d'une inscription est une bonne aubaine fort rare, mais, à défaut, nous ne devons pas dédaigner de constater la découverte de débris antiques, de décrire, plus ou moins sommairement suivant l'importance, des ruines destinées à succomber totalement, dans un avenir peu éloigné, sous les efforts combinés du temps et des hommes, d'inventorier des vestiges qui, le plus souvent, ne revoient le jour que pour disparaître à jamais. Consultons curieusement les traces des nombreux peuples qui se sont succédé sur cette terre, théâtre de tant d'événements. Nos correspondants, bien mieux placés que nous, à ce point de vue, ont à remplir une mission modeste, mais des plus utiles. Nous les prions instamment de ne pas négliger la tâche qu'ils ont acceptée par dévouement scientifique. Ils concourront ainsi à la réussite de l'œuvre que nous poursuivons en commun depuis plus de dix-huit années.

Pour tous les articles non signés.

Le Président,
SUDRÉ.

Alger. — Typ. A. Jourdan.

LES HARAR

SEIGNEURS DES HANENCHA

ÉTUDES HISTORIQUES

SUR LA PROVINCE DE CONSTANTINE

(5e et dernier article. — Voir les nos 103, 104, 105 et 106.)

Dans le courant du printemps 1739, le prince Mohammed, troisième fils de Hosseïn Bey, qui jusque-là s'était maintenu à Soussa, sortit de cette ville à la tête cinq cents cavaliers et d'une troupe assez nombreuse de fantassins. D'après les conseils de l'émissaire Ali el-Hattab, il passa par Kaïrouan où pendant deux jours il eut la satisfaction de revoir son malheureux père. Aussitôt après il se dirigea vers Tebessa afin d'y faire jonction avec son frère aîné qui réunissait l'armée sur laquelle il fondait ses espérances pour reconquérir le trône de sa famille. La rencontre des deux frères après une si longue séparation, eut lieu à Aïn Babouch, chez les Oulad Aïssa (Harakta).

A Constantine, Bou-Hanak Bey fit une réception splendide au prince de Soussa. L'avenir semblait sourire de nouveau à cette famille infortunée, quand une nouvelle intrigue dans la politique turque entrava brusquement tous ses projets.

Ahmed Aboud qui était en quelque sorte l'âme du revirement qui se préparait en Algérie, en faveur de Hosseïn Bey, mourut subitement. Ali el-Hattab n'aimait pas le prince de Soussa, aussi

intrigua-t-il de telle façon contre lui auprès du Bey Bou-Hanak que la brouille finit par éclater entre eux. Néanmoins Bou-Hanak organisa une colonne de troupes de 80 tentes et partit avec elle dans l'intention apparente d'entrer en Tunisie, mais intérieurement ses projets étaient tout à fait contraires. Les Arabes en totalité se réunirent au prince; il écrivit à Bou-Aziz qui, oubliant sa brouille récente, accepta la proposition d'entrer en campagne et arriva aussi avec ses Hanencha. Bou-Hanak ayant pris à part le prince Mahmoud lui tint des discours malveillants contre son frère, lui donnant à comprendre qu'il souhaitait de lui voir arriver malheur; il ne tramait rien moins qu'un fratricide. Mais le prince ne partagea pas ses idées criminelles, et dès lors Bou-Hanak, mécontent de ne pas rencontrer en lui un complice, lui voua une haine égale à celle qu'il nourrissait déjà contre son frère. Sa nature perverse lui suggéra un autre moyen perfide pour faire éclater la discorde parmi les chefs arabes auxiliaires. Dans ce but, il invita le cheïkh Bou-Aziz à dîner chez lui et, pendant le repas, il se mit à lancer des médisances contre les deux princes; se tournant vers Bou-Aziz il lui dit : « ces jeunes princes occupent une position préférable à la tienne, car ils sont auprès du Pacha d'Alger beaucoup mieux en cour que tu ne l'es toi-même. » Cette réflexion déplut fort à Bou-Aziz, mais il garda le silence, refoulant son mécontement au fond de son cœur. Un instant après la conversation s'engageait entre Châban le cheïkh des Beni Daoud et Bou-Aziz, et celui-ci tout à coup devant le Bey insulta grossièrement son interlocuteur. Bou-Hanak le promoteur de cette dispute, affectant d'être outré de ce que Bou-Aziz en colère s'oubliait ainsi en sa présence, rentra dans son camp, emmenant Brahim (fils de Bou-Aziz) qu'il fit mettre aux fers.

Bou-Aziz, poussé dès lors aux dernières limites de la fureur, décampa avec l'intention de passer dans les rangs d'Ali Pacha. Mais le prince Mohammed Bey comprit que tout été perdu si on laissait ce puissant allié s'éloigner dans cet état de surexcitation; il prescrivit aussitôt à son frère de courir sur les traces de Bou-Aziz pour le calmer et le ramener. Le jeune prince, escorté de douze de ses compagnons, le rejoignit à sa première étape.

Dès que Bou-Aziz qui ne s'était point calmé, l'aperçut devant lui, il ordonna de mettre les entraves en fer à son cheval et à ceux de son escorte (1); ce qui dénotait assez son projet bien arrêté de les garder prisonniers, perspective effrayante pour le prince et son escorte. Il ne voulait rien moins que les livrer aux mains de l'usurpateur Ali-Pacha, et se concilier de nouveau, par ce moyen, ses bonnes grâces. Bou-Aziz voulait aussi exposer à Ali Pacha tout ce qui se passait, sans dissimuler sa haine profonde contre le Bey Bou-Hanak. Il faisait même le serment d'aller ravager la province de Constantine et de la balayer depuis la frontière jusqu'aux Biban, si on mettait à sa disposition un corps de cavalerie assez considérable Quant au prince prisonnier, nous aurons plus loin l'occasion de raconter par quelle ruse inimaginable il parvint lui et ses compagnons, à échapper des mains de Bou-Aziz.

Revenons maintenant aux affaires de Constantine. Le Bey Bou-Hanak, qui avait arrêté dans son esprit de ne rien faire en faveur des princes fugitifs, licencia son armée et rentra à Constantine. Le prince Mohammed se voyant abandonné à ses propres ressources, demanda à se rendre à Alger; mais cette autorisation lui fut refusée. Il s'adressa alors directement à Ibrahim Pacha qui donna des ordres pour son envoi à Alger, où on l'accueillit avec de grands honneurs.

A Alger, Mohammed Bey demanda de nouveau l'intervention de la régence en faveur de son père, pour faire lever le siège de Kaïrouan. Ibrahim Pacha y consentit et écrivit en effet, à ce sujet, au Bey de Constantine. En même temps, le prince communiquait cette bonne nouvelle à son frère Mahmoud qu'il avait laissé dans le Tell de Constantine, pour qu'il allât lui-même hâter le départ des troupes. Celui-ci eut le regret de constater qu'aucun préparatif ne se faisait, et, en outre, Bou-Hanak répondit au Pacha que les troupes de Constantine étaient trop peu nombreuses pour entrer en campagne. « Envoyez-moi une

(1) Ce sont des anneaux en fer cadenacés dont les riches Arabes se servent pour entraver leurs chevaux et prévenir ainsi le vol.

colonne d'Alger, disait-il en terminant, ou renoncez à vos projets d'expéditions. »

Bien qu'Ibrahim Pacha fût disposé à replacer Hossaïn sur le trône de Tunis, il était trop occupé à ce moment des affaires intérieures de son gouvernement pour avoir le temps de songer à celles de son protégé. Ne désespérant pas néanmoins de réussir dans ses démarches, Mohammed-Bey ne quitta point Alger et y attendit, pour reprendre ses négociations, qu'Ibrahim-Pacha fût libre de toute préoccupation, non-seulement du côté d'Oran, que les Espagnols avaient repris en 1732, mais encore du côté de la France qui le menaçait de lui déclarer la guerre (1).

Les obstacles que le jeune prince Mohammed rencontrait à Constantine étaient d'une autre nature : Ali-Pacha et Bou Hazak s'étaient réconciliés, et celui-ci, pour être agréable à son ami, invita le prince à cesser toute intrigue et d'avoir, de plus, à quitter son territoire. En même temps, il informait secrètement de la mesure qu'il venait de prendre tous les grands chefs arabes alliés aux princes fugitifs, afin de les déterminer à les abandonner. C'est ce qui arriva en effet, à l'exception cependant des Oulad Rezag qui, par un dernier sentiment de dévouement à la cause de l'infortuné Hossaïn-Bey, résolurent de conduire son fils Mahmoud à Khanga et de l'y laisser en sûreté. Mais arrivé à Aïn-Fekroun, le prince préféra se rendre chez les Nememcha et se sépara des Oulad Rezag.

Après avoir dépassé le col de Fedj-Merin, Mohammed-Bey, qui marchait en tête de sa petite troupe, entendit tirer des coups de fusil derrière lui ; il revint aussitôt sur ses pas pour savoir ce qui se passait, et se trouva en présence d'une bande d'environ trois cents individus des Amamra qui avaient attaqué et enlevé son arrière-garde.

A la tête de son escorte, le prince chargea vigoureusement les malfaiteurs qu'il mit en déroute, après avoir tué une quarantaine des leurs et repris les chevaux et les bagages capturés. Les Amamra avaient leurs campements non loin du lieu du combat; il y avait donc à craindre qu'ils ne revinssent en forces

(1) Annales de Rousseau.

pour venger leur défaite et, malgré un froid extrême, il fallut marcher toute la nuit pour s'éloigner de leur pays.

Le prince trouva les Nememcha tous réunis sur un seul point. Cette grande tribu se divisait alors en deux fractions principales : les Oulad Khiar, qui avaient pris parti pour l'usurpateur Ali-Pacha, et les Achach, dévoués à la cause du prince fugitif, lesquels, surexcités par la présence de leur chef parmi eux, tombèrent séance tenante sur leurs rivaux et les razzièrent.

De chez les Nememcha, Mahmoud-Bey écrivit aux Amamra et aux Oulad Rezeg restés en Tunisie et réussit à les attirer à lui. Ali Pacha apprit ce mouvement autour de Mohammed-Bey et fut informé, en outre, des menées de son autre cousin. Sachant combien le Divan algérien était accessible à la corruption, il craignait que le dey ne finît par céder aux sollicitations, cela le décida à pousser avec plus d'activité que jamais le siége de Kaïrouan. A cet effet, l'armée de son fils Younès, qui était devant Kaïrouan, reçut des renforts considérables en hommes et en artillerie.

Dans la ville, les assiégés étaient réduits à la dernière extrémité : après avoir épuisé leurs dernières provisions, ils mangeaient des chiens et même de la chair humaine. Une mesure de grain s'y vendait 120 réaux ; il ne restait plus que 400 hommes valides qui ne purent résister aux terribles assauts des assiégeants. Dans cette lutte suprême, Hossein-Bey tomba de cheval, et son petit-neveu Younès, se précipitant sur lui, eut la barbarie de lui trancher la tête de ses propres mains.

Le prince Mahmoud apprit chez les Nememcha la triste fin de son père et la prise de Kaïrouan, au moment où il comptait y conduire des secours. Il était encore tout affligé de ce malheur, quand il se vit brusquement attaqué par les Hanencha et les Oulad Yahïa ben Taleb, à la tête desquels était Mohammed ben Soltan. Ce chef Harar, après avoir été repoussé avec pertes, se repentit sans doute de son acte d'hostilité, car peu de jours après, il priait le prince de lui pardonner sa conduite et d'accepter son alliance. Mais celui-ci la refusa dédaigneusement. Du reste, fatigué de cette existence agitée en rase campagne, Mo-

hammed-Bey obtint du gouvernement d'Alger l'autorisation de rentrer à Constantine et d'y vivre en repos.

Revenons maintenant aux Harar des Hanencha et rappelons que durant le siége de Kaïrouan, Younès, mécontent de leur attitude, exécuta soudainement une sortie contre eux et les ayant surpris à Risseran, leur fit éprouver d'énormes pertes.

On se rappelle aussi que Younès, fils d'Ali-Pacha, à l'époque de ses premières tentatives de rébellion, notamment à Oukès, avait épousé la fille de Soltan, chef harar de la branche de Menacer; malgré cette alliance, les autres membres de la famille des Menacer lui avaient fait souvent défection. Ali-Pacha et Younès avaient juré d'en tirer une vengeance éclatante et, pour mieux endormir la méfiance de leurs victimes, ils comblèrent Soltan de leurs bienfaits, au point d'affecter un palais somptueux à son logement lorsqu'il allait à Tunis visiter sa fille et son gendre, et de lui accorder généreusement tout ce qu'il demandait pour les siens. Ayant débuté par de semblables gracieusetés, Ali-Pacha invita toute la famille à venir le visiter à son camp de Zoua'rin; il se porta à leur rencontre à la tête de trois cents de ses meilleurs cavaliers, qui étaient censés servir d'escorte d'honneur aux parents du souverain, et on les conduisit ainsi jusqu'au Bardo, où on les reçut avec de grandes marques de joie, mais cette joie provenait de la satisfaction d'avoir enfin pu saisir toute cette nichée de gens dangereux. Dés que la nuit fut venue et au milieu des festins, on se précipita sur eux; Ahmed Serir, son fils Brahim, Soltan et son fils Brik, leur neveu Khaled et son frère, furent saisis et immédiatement décapités dans la salle même du festin.

Les notables des Hanencha et les cavaliers qui les avaient accompagnés, étaient enchaînés comme des galériens, deux par deux et, dès le lendemain, on les employait à transporter les pierres et les briques nécessaires aux travaux que l'on exécutait alors pour réparer les brêches de la Kasba. Beaucoup succombèrent à ce rude et misérable métier, les survivants n'obtinrent que plus tard leur liberté à la suite des nouveaux bouleversements politiques.

Ali-Pacha, non satisfait de cette vengeance par trahison, commit un acte encore plus odieux : il divorça sa femme, qui était fille de Soltan et la donna immédiatement en mariage à un esclave chrétien. Cette malheureuse ne survécut pas à un pareil déshonneur.

Younès, imitant l'exemple ignoble de son père, procéda de même à l'égard de la fille de Trad ben Bou-Aziz, qu'il avait épousée dans les circonstances rapportées plus haut.

La branche des Harar ben Nacer, elle aussi, n'était pas aimée davantage à la nouvelle cour de Tunis. Nous avons vu combien de fois le cheikh Bou-Aziz s'était déclaré, tantôt pour Hosseïn-Bey, tantôt pour Ali-Pacha et avait fait alternativement la guerre aux Tunisiens et aux Algériens. S'étant emparé de Mohammed-Bey, Bou-Aziz allait le livrer à Ali-Pacha si ce jeune prince n'eût, par ruse, réussi à s'échapper de ses mains.

Néanmoins, après cette affaire que nous avons racontée, le chef Harar, ayant rompu encore une fois avec les Algériens, rentra en correspondance avec Ali-Pacha et son fils Younès, alors campé à Badja. Younès le combla de présents et lui donna rendez-vous au Kef, sous le prétexte de se concerter pour une nouvelle guerre á entreprendre contre les Algériens.

Younès se porta à la rencontre de Bou-Aziz et, après maints témoignages d'amitié, afin de chasser de son esprit tout soupçon de trahison, il l'emmena sous une tente où un repas somptueux avait été préparé. Bou-Aziz confiant, s'était déjà assis, mais au moment où il portait aux lèvres la première bouchée de nourriture, Younès se leva brusquement et s'élança sur son cheval qui l'attendait à quelques pas, en faisant un signe à Hider Khodja, secrétaire particulier de son père pour la langue turque. Hider s'était aussitôt jeté par derrière sur Bou-Aziz pour lui tenir les bras pendant que d'autres le liaient. Mais une lutte violente s'engagea et cinq cadavres gisaient à terre lorsqu'on réussit définitivement à se rendre maître du chef Harar. Les quelques Hanencha qui l'avaient accompagné, voyant la trahison dont leur Seigneur était victime, n'eurent que le temps de se remettre en selle et fuir à toute bride.

Younès emmena Bou-Aziz enchaîné à son camp et, le lendemain, le conduisit lui-même à Tunis sous bonne escorte et le

mettait entre les mains d'Ali-Pacha, son père. Bou-Aziz, à demi-nu, monté sur un mulet, la figure tournée du côté de la queue de labête, était promené dans cette étrange posture à travers toutes les rues de la ville pour l'exposer aux regards et aux insultes de la population, avide du spectacle.

Cette exhibition terminée, on conduisit le captif sur l'esplanade de la Kasba, où on lui fit subir un supplice atroce en déchiquetant peu à peu son corps à coups de sabre. La fureur des janissaires, contre ce grand chef qui les avait si souvent trahis ou battus, était telle qu'ils se partageaient sa chair en lambeaux et la mangeaient saignante comme des cannibales.

Cette exécution eut lieu dans le courant de juillet 1739.

Le chroniqueur El-Hadj Hamouda entre dans de nouveaux détails sur une expédition que Ali-Pacha entreprit, quelque temps après le massacre des Harar, contre diverses tribus reconnaissant la suzeraineté de cette famille féodale. Ces tribus, telles que les Nememcha, appartiennent aujourd'hui à la France; il nous importe donc de connaître leur passé.

Nous avons dit précédemment que la tribu des Nememcha, soumise à l'autorité des seigneurs des Hanencha, se divisait, au XVIII[e] siècle, en deux fractions principales : les Achach et les Oulad Khiar.

Chacune d'elles ayant embrassé la politique de l'une des deux branches rivales des Harar, se trouvait par conséquent avoir pris parti, les Achach pour le prince lègitime de Tunis et les Oulad Khiar pour Ali Pacha l'usurpateur. Une grande inimitié existait donc entre les deux fractions, qui ne cessaient de se faire la guerre.

Nous avons vu aussi que le prince Mohammed, s'étant séparé du bey de Constantine, alla chez les Achach, parmi lesquels il vécut assez longtemps. A cause de l'hospitalité qu'ils accordaient ainsi au prince fugitif, Ali-Pacha leur voua une haine profonde.

Les Nememcha étaient dans l'usage de payer au souverain de Tunis un impôt d'un certain nombre de moutons, afin d'être autorisés à fréquenter les marchés de Djerid et à commercer sur d'autres points de la régence. Depuis quelques années, ils s'étaient abstenus de payer cette redevance. En outre, dans le

courant de l'année 1741, la caravane de pèlerins marocains se rendant à la Mecque fut arrêtée par les Nememcha. Les chevaux, les chameaux et les marchandises, notamment un coffre contenant de la poudre d'or et des diamants d'une valeur considérable, que le sultan du Maroc adressait comme hommage au sultan de la Mecque, étaient enlevés par ces pillards.

Les pèlerins dépouillés se rendirent à Tunis et adressèrent leurs plaintes à Ali-Pacha, qui leur promit la restitution de leurs biens. A cet effet, il écrivit à Chenouf es-Souli, du Zab, et Mohammed bel Hadj, l'un des cheïkhs de Khanga-Sidi-Nadji, à Ahmed Telili, seigneur de Feriana. Mais malgré les démarches réitérées de ces trois hauts personnages, les Nememcha firent la sourde oreille et gardèrent les immenses richesses pillées qu'ils s'étaient partagées.

Ali-Pacha, outré de leur conduite, après tous les griefs qu'il avait déjà contre eux, se mit en campagne avec de nombreuses troupes, placées sous le commandement de ses fils Younès et Soliman. Le gros de l'armée s'arrêta à Touzer; quant à Ali-Pacha, avec une colonne legère, il pénétra dans le Sahara, entre Risseran et Ferkan. De là, il manda anprès de lui les Oulad Khiar ainsi que les Oulad Barbar, populations voisines du Zab, qui connaissaient parfaitement le pays des Nememcha. Les Oulad Soula donnérent aussi le concours de leurs cavaliers.

A ce moment, les Nememcha étaient dispersés sur tous les points du Zab où se trouvait de l'eau : à Metit, à Ouzeran ou sur l'Oued el-Arab. Rouar, leur chef, était à Debiahi chez les Oulad Zaïd.

Ali-Pacha prescrivit de les observer et, le moment venu, marcha contre eux. Partie au point du jour, la colonne légère atteignait Zeribet-Ahmed dans la soirée. On n'alluma aucun feu, afin de ne pas signaler la présence des troupes; néanmoins la nouvelle de leur approche était déjà parvenue aux Nememcha, qui s'étaient hâtés de décamper, Mais ils ne pouvaient être loin à cause des immenses troupeaux qu'ils traînaient à leur suite, et le lendemain, en effet, Younès les surprit à Adich-Ouzeran e leur enleva tout ce qu'ils possédaient.

Cependant, les autres fractions des Nememcha, qui avaien

échappé à cette première razia, s'étaient réfugiées à Khanga-Sidi-Nadji, au pied de l'Aurés. Younès en fut averti et marcha aussitôt dans cette direction. « Si les habitants de Khanga, dit-il à ses troupes, vous laissent poursuivre librement les fuyards sur leur territoire, ne leur faites aucun mal, mais s'ils font mine de les protéger, traitez-les tous de la même manière. »

Les habitants de Khanga, qui craignaient de se compromettre, restèrent neutres, mais les gens de Younès, entraînés par cette orgie de pillage, ne respectèrent bientôt plus rien et mirent à sac Khanga elle-même.

A cette époque, le chef de la ville de Khanga était le cheïkh Ahmed ben Nacer, fils de celui qui avait si généreusement accordé l'hospitalité au prince Mohammed jusqu'au moment où le bey de Constantine l'appela auprès de lui.

De Khanga, la colonne tunisienne retourna à Nefta, dans le Djerid, où on apprit que les derniers Nememcha, avec leur chef, Rouar, s'étaient retirés dans le Souf. Ali-Pacha expédia son fils avec 4500 cavaliers et 500 fantassins montés sur des chameaux, pour les razier. Cette troupe, passant par Ma-es-Soultan et Bir-bou-Nab, atteignit Debila es-Sif-Soultan, mais Rouar fuyait toujours vers l'oued Rir', abandonnant les bagages et les troupeaux qui ne pouvaient le suivre.

Epuisée par ces fatigues à travers les dunes de sable et, dans la crainte d'un désastre si l'ennemi prenait l'offensive, la colonne tunisienne jugea prudent de revenir vers le Souf et campa devant la ville de Guemar. La majeure partie des Souafa, effrayée à la vue de tant de forces réunies, s'était déjà sauvée dans les dunes de Aroug er-Remel, mais chacun, prenant confiance, ne tarda pas à revenir et aucun châtiment ne leur fut infligé; après trois journées passés à Guemar, les Tunisiens reprirent la route de Tunis.

Nous avons vu que lorsque le prince Mohammed eût acquis la certitude qu'au lieu de compter sur l'appui du bey Bou Hanak il devait se méfier au contraire de quelque trahison de sa part, il quitta Constantine et alla à Alger se mettre sous la protection directe d'Ibrahim Pacha. Ce souverain l'accueillit avec considération, l'admit publiquement à sa cour, écouta avec sympathie le

récit des malheurs de sa famille et finit par lui promettre de l'aider à reconquérir le trône de son père, usurpé par Ali Pacha.

Telles étaient les dispositions du Pacha d'Alger quand malheureusement ce prince succomba à la suite d'une longue maladie. Dès qu'il vit sa vie en péril, il quitta le palais servant de résidence habituelle aux Pachas d'Alger, et se fit transporter dans sa maison particulière, confiant les affaires de l'État et désignant même pour lui succéder son parent Ibrahim Khadja qui occupait alors les hautes fonctions de ministre des finances. Entr'autres recommandations qu'avant de mourir il adressa à celui-ci, il insista surtout pour qu'il tint les promesses qu'il avait faites au prince Mohammed.

Ibrahim Khodja étant donc monté sur le trône, ne tarda pas à s'occuper des affaires confiées à sa sollicitude. A la recommandation que lui avait faite son prédécesseur en faveur du jeune prince tunisien, auquel il témoignait déjà une vive sympathie, venait s'ajouter la haine qu'il nourrissait lui-même contre Ali Pacha. Il avait commandé les troupes algériennes, qui, en Tunisie, avaient fait triompher la cause d'Ali Pacha, mais celui-ci, aveuglé par sa bonne fortune, avait ensuite négligé de témoigner sa reconnaissance au général algérien lequel comptait être comblé de richesses, perspective qui est le mobile invétéré de toute action chez les peuples orientaux.

A cette époque, il y avait à Alger, occupant l'emploi important de commandant de la cavalerie, un personnage du nom d'Ahmed Agha, lequel avait espéré monter sur le trône à la mort du dernier Pacha. La volonté du défunt en ayant décidé autrement, il était naturellement mécontent et se tenait à l'écart, ce qui ne manquait pas de causer quelques inquiétudes à Ibrahim Khodja, le nouvel élu. Afin de prévenir toute tentative de la part de ce compétiteur, le pacha trouva un excellent prétexte pour l'éloigner : Il lui donna le commandement en chef de la colonne qui devait reconduire le prince Mohammed à Tunis et le replacer sur le trône de son père. Le bey de Constantine Bou Hanak recevait aussi des ordres dans le même sens et, bien que celui-ci voulut, selon son habitude, empêcher cette expédition, les instructions étaient tellement impératives, qu'il n'avait qu'à les

exécuter sans observations. Avant de continuer, laissons ici un instant le chroniqueur El hadj Hamoud et écoutons ce que raconte l'historien des beys de Constantine, Si Salah el Anteri, à propos de ces faits : (1)

« Des dissentiments s'étaient élevés entre le pacha d'Alger, alors régnant, et le bach agha préposé à l'administration des affaires arabes. Comme ce dernier jouissait d'une influence considérable, le pacha n'osant le faire périr ouvertement, résolut pour se débarrasser de lui d'employer la ruse, et voici la supercherie qu'il imagina : Il le fit appeler et lui dit d'un ton confidentiel et avec un air de sincérité feinte : « Le pacha de Tunis s'est déclaré notre ennemi et refuse de remplir les engagements contractés envers nous. Vous allez vous rendre auprès du bey de Constantine pour mettre, de concert avec lui, une armée sur pied et vous envahirez le territoire tunisien. Si en présence de cette démonstration, le pacha effrayé consent à se libérer de ses obligations, votre but sera atteint et vous n'irez pas plus loin, si au contraire il résiste, vous poursuivrez votre marche sur la capitale et vous attendrez là les renforts en troupes et en munitions que je vous enverrai. »

Le bach agha, prenant au sérieux la mission qui venait de lui être confiée, se hâta de quitter Alger, croyant courir à sa gloire, tandis qu'il courait à sa perte.

En effet, le pacha d'Alger faisait en même temps parvenir au bey Bou Hanak une dépêche secrète ainsi conçue : Le bach agha, par ses intrigues et ses menées s'est rendu coupable de trahison envers nous. Ne pouvant le condamner à mort publiquement, nous l'avons chargé d'une mission à entreprendre contre la régence de Tunis. Quand il arrivera auprès de vous, vous exécuterez ses ordres et vous vous hâterez de vous mettre en campagne. Mais lorsque vous serez en route, faites-le périr secrètement et vous ensevelirez son corps sous terre. Cela fait, vous reviendrez sur vos pas et abandonnerez cette expédition. »

Reprenons maintenant le récit du chroniqueur tunisien :

Le prince Mahmoud, qui continuait à résider dans la pro-

(1) Voir l'histoire des Beys, par M. Vayssettes et El Anteri.

vince de Constantine, était en même temps avisé par son frère du prochain départ de la colonne d'Alger, et, aussitôt, relevant l'étendard de sa famille, il rassembla autour de lui les partisans qu'il avait dans les tribus de la Tunisie.

Les troupes entrèrent en campagne au printemps 1746. Ahmed Agha, ayant auprès de lui le prince Mohamed, commandait une division et le bey de Constantine Bou Hanak était à la tête de l'autre. Quant au prince Mahmoud, il emmenait avec lui tous les contingents auxiliaires des tribus alliées qu'il avait pu recruter.

Dès que Ali Pacha fut informé, par les espions qu'il entretenait à Alger, des préparatif que l'on faisait contre lui, il fit mettre la ville du Kef en état de résister en y envoyant des approvisionnements considérables, comptant que cette forteresse frontière arrêterait la marche de l'ennemi.

Hïder Khodja, qui avait le commandement en chef, occupait la Kasba du Kef avec six cents Turcs ; Ali Temimi avait réuni un millier de soldats Zouaoua et le corps des spahis était chargé d'éclairer les approches de la place. Environ cent cinquante soldats connus pour leur dévouement à la cause des jeunes princes dépossédés, et dont on se méfiait, étaient renvoyés du Kef à Tunis. Quant aux habitants de la ville, on leur avait prescrit de s'approvisionner en vivres et en munitions. Tout le pays compris entre le Kef et Tunis fut ensuite dévasté afin qu'il n'offrît aucune ressource à l'ennemi dans le cas où, renonçant à assiéger la place frontière, il aurait, comme, lors de la campagne de 1735, marché droit sur la capitale. Les contingents de toutes les tribus tunisiennes étaient venus camper sur les bords de la Medjerda en expectative devant la tournure que prendraient les événements.

Quand la colonne algérienne eût quitté Constantine, Sedira, petit-fils de Bou Aziz, n'alla pas, avec ses Hanencha, se joindre à elle, par la raison qu'il voulait n'avoir aucune relation avec le bey Bou Hanak. Avant la mort de son aïeul Bou Aziz, c'était lui et son cousin Redjeb ben Ahmed Serir, des Harar-Menacer, que l'on considérait, dans le pays, comme les deux futurs compétiteurs au cheïkhat des Hanencha. Après le massacre de Bou Aziz, Sedira fut écarté et l'autorité donnée à son rival Redjeb.

Sedira alla aussitôt porter ses doléances au prince Mohamed, et, lui rappelant les liens d'amitié et de parenté qui existaient entre eux, le fit intervenir en sa faveur auprès du bey Bou Hanak, qui lui accorda en effet le commandement des Hanencha après avoir fait arrêter son rival Redjeb. Le prince et Sedira, se mettant alors à la tête de leurs cavaliers, voulurent poursuivre les Hanencha partisans de Redjeb afin d'anéantir complètement son parti. Mais ceux-ci, prévenus secrètement par le bey de Constantine, attirèrent leurs ennemis au loin dans l'intérieur et, sans la bravoure du prince et de Sedira, les rôles allaient être intervertis, c'est-à-dire que ceux qui comptaient écraser leurs rivaux par surprise étaient écrasés eux-mêmes à cause de la trahison du bey de Constantine Bou Hanak.

Néanmoins, cette affaire consolida le pouvoir de Sedira; mais comme il n'avait aucune confiance dans le bey, il s'en tint à l'écart d'une manière absolue, jamais même il ne l'avait vu pour lui faire acte de vassalité depuis qu'il avait été nommé au cheïkhat.

Cette conduite augmenta encore davantage la haine que le bey nourrissait contre Sedira. Aussi, dès que l'armée algérienne arriva à Chabrou, Bou Hanak eut avec le prince Mohamed une longue conversation au sujet de Sedira et ne lui cacha aucun des sentiments d'aversion qu'il avait contre lui. « Je crains, lui disait-il, que ce chef harar ne nous trahisse, il faut le faire périr et je me charge moi-même de le faire tomber dans un piége. Mais un obstacle m'arrête, c'est la grande affection et les liens de parenté qui existent entre votre frère, le prince Mahmoud, et Sedira. Il conviendrait donc que vous sondiez adroitement votre frère pour savoir ce qu'il pense de mon projet de faire périr Sedira. »

Mohamed alla en effet causer avec Mahmoud et celui-ci, indigné en entendant cette confidence, s'écria : « Ne savez-vous » pas que les Hanencha sont le bras de notre armée. Si on tuait » Sedira, nous détruirions de nos propres mains l'arme qui doit » amener le succès de nos affaires. »

Le bey Bou Hanak ne voulait autre chose que faire échouer l'entreprise en faveur des jeunes princes dépossédés, car, autant il détestait ceux-ci, autant il était lié d'amitié avec leur ennemi, l'usurpateur Ali Pacha. Il savait combien les Harar Hanencha, qu'il exécrait déjà, pouvaient contribuer à la réussite de l'entreprise et c'est pour cela qu'il avait conçu le sanguinaire projet d'assassiner Sedira, leur chef.

Quand le prince Mohamed vint lui rendre compte de l'horreur que son frère avait manifestée en apprenant cette trame odieuse, Bou Hanak s'écria : « Je vous l'avais bien dit, que votre frère » entraverait mes combinaisons ! »

Lorsque la campagne sera achevée, lui dit alors le prince, vous prendrez vis-à-vis de Sedira toutes les dispositions que vous voudrez, mais, pour le moment, son concours nous est indispensable ; il se tient à l'écart par prudence et il faut cependant qu'il nous rejoigne. Pour cela vous allez me promettre de ne rien tenter contre lui.

Le bey dut promettre et aussitôt le prince courut à cheval au campement de Sedira, à qui il ne cacha rien de tout ce qui venait de se passer et d'être dit, afin qu'il se tînt constamment sur ses gardes. Sedira, avec tous ses cavaliers Hanencha, rejoignit alors l'armée algérienne, qui ne tarda pas à arriver à Ksar-Djaber. De ce point une reconnaissance, sous les ordres des deux princes, se porta en avant pour explorer les environs du Kef. Ils ne tardèrent pas à rencontrer un parti ennemi qui, lui-même, exécutait une patrouille, et le combat s'engagea de part et d'autre. La garnison du Kef, prévenue, envoya des renforts en toute hâte et la lutte devint de plus en plus vive. Il y eut de nombreux tués de part et d'autre et une trentaine de prisonniers, habitants du Kef ou Zouaoua, restèrent entre les mains du détachement algérien. Les princes, les ayant bien traités, les rendirent à la liberté, comptant, par cet acte de clémence, se faire des partisans dans l'armée ennemie.

L'armée algérienne, se portant ensuite de Ksar-Djaber au Kef, établit son campement dans la prairie située au Sud-Est de la ville. L'annonce de l'arrivée des deux princes dépossédés causa aussitôt une émotion extrême dans toute la Tunisie. Les tribus frontières des Charen, Bou R'anem, Frachiche, les Nefzaoua, Ourtan et beaucoup d'autres, accoururent rendre hommage à

leurs souverains légitimes. Ils venaient leur offrir humblement des grains, des troupeaux et des approvisionnements de toute sorte ; c'était un concours unanime, une manifestation générale, au point que des sommes considérables en argent étaient même empruntées aux riches marchands afin de les verser dans le trésor des princes.

L'armée algérienne vivait dans l'abondance et autour d'elle les auxiliaires ne cessaient d'arriver. Dans l'opinion de tous la restauration des princes au trône de leur père infortuné, ne faisait aucun doute, et était considérée comme un fait accompli. Toutes les villes, toutes les populations arabes et berbères, des montagnes ou de la plaine, du Djerid même, leur envoyèrent des députations pour faire acte de soumission.

Malheureusement les intrigues ténébreuses, les trahisons de Bou-Hanak, bey de Constantine, allaient de nouveau mettre obstacle à cette campagne qui se présentait sous de si heureux auspices. Deux jours après leur arrivée devant le Kef, les chefs de l'armée montèrent à cheval et firent avec toutes leurs troupes une reconnaissance autour de la place pour reconnaître d'abord les points où seraient établies les batteries de siège et effrayer ensuite les défenseurs du Kef par le spectacle du défilé des forces considérables dont disposaient les algériens. Il fut décidé que l'investissement serait complet et que les batteries seraient placées sur une hauteur dominant la place. Bientôt on ouvrit le feu, et une pluie de projectiles tombant sur le Kef força les assiégés à fuir d'uue maison à l'autre. Une mine allait ouvrir une brèche dans les remparts, dès lors la place était prise, mais les assiégés réussirent à l'éventer et à tuer les mineurs. Le Bey Bou-Hanak informé de cet incident jugea que le moment d'agir était venu. Aussi bien pour faire échouer les projets des princes qu'il haïssait, que dans le but de tenir les conventions secrètes existant entre lui et Ali Pacha qui lui avait promis une riche récompense, il fallait à tout prix que son esprit infernal lui suggérât une ruse pour arrêter les opérations. Au camp se trouvait un turc du nom d'Ali Meksis occupant l'emploi secondaire d'agha des spahis, position qui le mettait sous les ordres directs d'Ahmed agha, général en chef de l'armée algérienne. Bou

Hanak le manda chez lui et en tête à tête lui parla en ces termes :

« Veux-tu devenir toi même général en chef en remplacement d'Ahmed Agha ? Je te donnerai en outre une grosse somme d'argent et Ali Pacha maître de Tunis t'en donnera encore autant. Pour cela, il faut que tu consentes à faire ce que je vais te proposer. »

Ali Meksis acceptant cette offre au premier mot, demanda ce qu'il fallait faire pour obtenir à la fois dignité et fortune.

« Tu vois, ajoute Bou Hanak, ce qui vient d'arriver aux mineurs que l'ennemi nous a tués. Nous ne pouvons donc pas continuer le siège du Kef à moins que le Pacha d'Alger ne nous envoie des renforts. Tel est le motif officiel que nous allons donner pour arrêter les opérations. Mais, quand tu seras en présence du Pacha d'Alger auprès duquel je vais t'envoyer en mission, tu lui annonceras confidentiellement qu'il ait à se méfier de son lieutenant Ahmed agha. Celui-ci, diras-tu, s'est concerté avec l'armée qui lui est devouée et a ourdi le complot, qu'aussitôt la conquête de Tunis accomplie, il marchera sur Alger à la tête des troupes victorieuses, renversera le Pacha Ibrahim et montera sur le trône à sa place. Si Ahmed agha est maintenu plus long temps à la tête de l'armée, il deviendra de jour en jour plus puissant, se créera de nombreux partisans et je ne ne pourrais plus arrêter son essor. Tandis que si le Pacha ordonne de lever le siége du Kef et le retour immédiat de l'armée, je me charge de le débarrasser du conspirateur en le tuant moi-même. »

Ali Meksis ayant promis d'accomplir cette mission fidelement, le bey Bou Hanak prétexta la catastrophe des mineurs pour démontrer la nécessité de réunir un conseil de guerre où on discuterait les mesures à prendre. On s'arrêta à l'avis émis par le Bey d'envoyer demander des renforts à Alger, et Ali Meksis, naturellement, fut désigné pour cette mission en compagnie du beau frère du Bey.

Dès la nuit qui suivit le départ des émissaires, l'armée recevait l'ordre de cesser l'investissement et de se retirer en emportant son artillerie. Les assiégés s'étant aperçus de ce mouvement de

retraite, descendirent en foule dans les retranchements évacués et y trouvèrent une énorme quantité d'approvisionnements abandonnés dont ils profitèrent eux-mêmes.

Cependant Ali Pacha qui voyait le siége se prolonger, craignait que les défenseurs du Kef n'eussent épuisé leurs munitions et jugea nécessaire de leur en faire parvenir de nouvelles sous l'escorte de cinq cents cavaliers conduits par le Kahïa de Badja. Un convoi de cent vingt charges de poudre et de balles, ainsi que de l'argent pour la solde des troupes était expédié de Tunis. Arrivé en vue du Kef, après avoir marché nuit et jour, le convoi était aperçu par les assiégeants qui aussitôt s'élancèrent pour l'enlever, mais les assiégés prévenus pendant la nuit de son approche firent une sortie. Un combat sanglant s'engagea et les troupes du prince Mohammed et du bey de Constantine, placées entre la ville et le convoi, forcèrent les assiégés à rentrer dans leurs murs, tandis que le convoi restait entre leurs mains. De nombreux prisonniers du Kef tombaient ainsi au pouvoir des algériens; le prince Mohammed qui voulait par ses bons traitements les rallier a sa cause, avait comme la première fois décidé qu'il les renverrait sains et saufs; mais le bey, qui avait des vues toutes contraires les fit tous égorger en rentrant au camp. Cette exécution barbare indigna tellement le prince qu'il en tomba malade. Du reste l'envoi d'un émissaire à Alger et la conduite déloyale constante du bey Bou Hanak, avaient fini par convaincre les jeunes princes ainsi que leur allié Sedira, qu'ils avaient décidement à lutter contre un traître de la pire espèce. Devant toutes ces preuves de félonie, le prince Mohemmed ne put s'empêcher de conseiller à Sedira de se méfier de quelque trahison qu'il se voyait impuissant à conjurer. Sedira déclara qu'il allait s'éloigner pour son compte; le prince lui répondit: — « Pars si tu le veux, je te laisse libre. »

Comment, lui objecta le prince Mohammed, peux-tu engager Sedira à s'éloigner, lui qui est notre seul appui!...

Laissons le partir; l'émissaire envoyé à Alger ne tardera pas à être de retour. Si le Pacha ordonne de continuer la campagne, Sedira sera là à notre portée pour nous servir encore; si au contraire il faut battre en retraite, Sedira à l'abri d'une trahison se débrouillera comme il l'entendra.

En effet, dès que la nuit fut venue Sedira partit avec ses Hanencha et au point du jour il était déjà loin de l'armée algérienne. Aussitôt que le bey Bou Hanak apprit ce départ, il entra en fureur et fit piller le campement de Sedira où il avait laissé divers bagages. Quelques cavaliers Hanencha attardés étaient pris et enchaînés. Abordant ensuite le prince Mohammed il lui disait: « Voyez donc comment se conduit votre ami Sedira; voilà qu'il est parti; maintenant il va bouleverser et ravager mon territoire. Il faut que vous me le rameniez, ou si non, dès demain je décampe et je rentre à Constantine avec mes troupes. »

Bou Hanak était intérieurement enchanté du départ de Sedira qui lui procurait un prétexte plausible de lever le siège du Kef, quand bien même le Pacha aurait maintenu son ordre de continuer les opérations.

Le prince Mohammed bey, prévoyant les suites fâcheuses de ce départ intempestif, promit au bey de ramener Sedira. Il alla immédiatement rendre compte à son frère Mohammed de la conversation qu'il venait d'avoir avec le bey de Constantine. Mohammed lui répondit: « Tu vois que je suis encore malade de la fièvre qui m'a causé le massacre des prisonniers, rends toi toi-même auprès de Sedira. » — Mais, objecta celui-ci, il n'a pas assez de confiance en moi, pour que je le décide à me suivre. »

Bou Hanak persistant dans sa menace de battre en retraite, le prince Mohamed bien que malade, se leva, se vêtit, monta à cheval et alla auprès du bey Bou Hanak. En l'apercevant, celui-ci pâlit et le reçut en lui disant: « Vous vous décidez donc à aller chercher Sédira? »

Oui, répondit le prince, mais il faut que vous relachiez immédiatement ses cavaliers que vous gardez prisonniers et qui m'accompagneront; car quelle confiance le chef Harrar aurait-il dans ma démarche pacifique si pendant ce temps vous gardez ses gens enchaînés!

En effet le bey n'ayant rien à objecter devant une observation aussi logique remit les cavaliers en liberté et leur fit rendre leurs chevaux.

Le prince alla immédiatement rejoindre Sedira et ne lui cacha rien. Sedira lui dit : « Decidez vous-même, je ferai ce que vous voudrez. » — » Mon avis, dit le prince, c'est que tu vas rester ici. Pendant ce temps, comme les émissaires expédiès à Alger ne doivent pas tarder à revenir, nous allons envoyer du monde sur la route qu'ils suivent pour nous emparer des dépêches et savoir quelle est la réponse du Pacha d'Alger. Si tu réussis tu me préviendras, dans le cas contraire c'est moi qui t'avertirai des nouvelles arrivées au camp. » La dessus il se separèrent.

Ali Meksis voyageant de nuit passa ailleurs que par le chemin que surveillaient les cavaliers de Sédira, et, les ayant ainsi évités, parvint sans encombre au camp algérien.

Voici maintenant comment Ali Maksis avait accompli sa mission : Ainsi que le lui avait recommandé Bou Hanak, il exposa au pacha Ibrahim Khodja les projets révolutionnaires de son chef d'armée Ahmed Agha. Mais comme il intriguait aussi pour son compte il dit encore au pacha : Méfiez-vous aussi du bey de Constantine Bou Hanak, car il a traité secrètement avec Ali bey de Tunis et quoique vous fassiez, il entravera toujours ce que vous voudrez entreprendre contre son allié.

Ces révélations mirent le pacha dans une grande perplexité parcequ'il voyait son trône menacé. Immédiatement il écrivit une missive confidentielle au bey bou Hanak pour lui prescrire de faire rétrograder son armée et, en même temps, de mettre à mort Ahmed agha. Il lui promettait de le nommer à sa place généralissime de ses troupes à condition qu'il garderait auprès de lui l'émissaire Ali Meksis.

Ce qui précède était contenu dans la missive confidentielle. La dépêche officielle ordonnait simplement de battre en retraite.

En présence de cette résolution, le prince Mohammed conseilla à Sedira d'entrer en relations avec le bey de Tunis afin de s'en faire un protecteur contre son ennemi le bey de Constantine. Pour obtenir ce résultat il n'avait qu'à annoncer à Ali pacha la nouvelle de la retraite de l'armée algérienne, ce qui ne manquerait pas de lui causer une vive satisfaction.

Sedira qui avait le cœur loyal refusait de changer ainsi de drapeau, mais le prince le détermina à cette démarche en lui

disant : « Entre nous, la défection n'est qu'apparente et nous savons très-bien que tu nous resteras dévoués. »

Dès lors, Sedira, suivant les conseils du prince, entra en communication directe avec Ali pacha qui lui témoigna une certaine amitié. Ces relations durèrent jusqu'au moment où Sedira fut empoisonné plus tard par un agent du bey de Constantine.

L'armée algérienne avait donc opéré son mouvement de retraite. Cette nouvelle causa à Tunis une joie immense et pendant trois jours les batteries de la capitale tonnèrent en signe d'allégresse. Mais la situation n'était pas la même parmi les nombreuses populations qui s'étaient trop ouvertement prononcées en faveur de la restauration de leurs princes légitimes qui subirent de terribles châtiments.

Quand les troupes algériennes arrivèrent au bivouac de Fesguia, à proximité de Constantine. le prince Mohammed entra le matin dans la tente de Ahmed agha pour lui donner le bonjour. Le bey bou Hanak se présentait aussi un instant après pour accomplir le même cérémonial de politesse. Remarquons que celui-ci venait à l'instant de communiquer à ses chaouchs l'ordre du pacha de mettre à mort le généralissime Ahmed agha et que les chaouchs apostés devant la tente n'attendaient qu'un signal convenu pour exécuter la sentence.

Après avoir salué humblement Ahmed agha, Kehan lui donna à lire l'ordre du pacha et en même temps fit signe au prince de s'éloigner. Celui-ci en entendant la lecture de la dépêche, sortit tremblant de terreur sur ses jambes, et aussitôt les chaouchs se précipitèrent sur leur général, le saisirent et l'étranglèrent. Son cadavre mis sur un mulet était ensuite transporté à Constantine pour y être enterré. L'historien des beys raconte autrement la mort tragique d'Ahmed agha. Le bey, dit-il, trompant sa confiance, lui fit avaler un breuvage empoisonné qui lui brûla les entrailles et le lendemain il se réveillait dans la tombe.

Le bey ayant rempli le but de sa mission rentra à Constantine satisfait sans doute d'avoir si bien rempli les ordres de son maître.

Il faut convenir que cette action n'est guère à la louange du bey bou Hanak, pas plus qu'à celle du pacha son suzerain et c'est

cependant le seul fait que l'historien el Anteri ait cru devoir rapporter dans les quelques pages qu'il consacre à ce prince. Du reste, pas une réflexion, pas une parole de blâme à ce sujet, tant il semble que la trahison, sous le gouvernement turc fût chose ordinaire et passée dans les mœurs publiques. (1)

Les troupes licenciées reprenaient la route d'Alger; le prince Mohammed eût voulu les suivre, mais bou Hanak s'y opposa et l'emmena avec lui à Constantine, ainsi que son frère Mohammed. Ainsi se termina cette campagne que les arabes désignent d'une manière caractéristique par la *guerre feinte*. Le prince Mohammed était tellement affecté de la retraite du Kef qu'il en perdit bientôt le boire et le manger. Lui, jadis si vigoureux, si brillant, s'affaissa brusquement comme un vieillard décrépit, il ne cessait de répéter : « J'ai revu ma patrie sans pouvoir y rentrer. » Épuisé par la mélancolie, il finit par succomber à Constantine vers les premiers jours de février 1746.

Son frère Mohammed, en quelque sorte interné dans la ville, ne voyait le bey que tous les vendredis aux réceptions officielles. Mais malgré les caresses simulées de bou Hanak, jamais il n'acceptait, dans la crainte d'être empoisonné, la tasse de café qu'on lui offrait dès qu'il se présentait, prétextant invariablement un jeûne religieux pour s'excuser; aussi chacun comprit-il les raisons qui le fesaient agir avec tant de prudence.

Le prince s'adressa directement au pacha pour obtenir l'ordre de son transfèrement à Alger. Cette autorisation lui fut accordée avec d'autant plus d'empressement que le bey lui-même dans ses rapports confidentiels, avait signalé déjà combien la présence du prince à Constantine agitait les esprits, autant dans la province qu'en Tunisie.

A cette époque la route d'Alger était extrêmement dangereuse. La famille féodale des Mokrani se divisait en trois branches rivales. Celle du Cheikh bou Zid qui occupait le pouvoir, reconnaissait l'autorité des Turcs. Les deux autres, les bou Rennan et Guendouz, étaient en état de révolte et interceptaient les communications entre Alger et Constantine, avec l'aide des Beni

(1) Voir Vayssettes, *Histoire des beys de Constantine*, p. 165.

Abbas, Beni Salah, Zouaoua, Beni Ourtilan et autres populations kabyles, vivant indépendantes dans leurs montagnes. (1)

Escorté par soixante-dix cavaliers et muni d'un sauf-conduit du bey bou Hanak pour le Cheikh bou Zid, le prince tunisien se mit en route pour Alger. Les voyageurs étaient suivis d'une caravane d'environ deux cents mulets chargés de marchandises.

Arrivés auprès des Biban, les Portes de Fer, partie la plus dangereuse de la route, les compagnons du prince, pris d'épouvante voulurent retourner sur leurs pas et il finit par ne rester auprès de lui qu'une douzaine de cavaliers d'escorte et quatre personnages tunisiens qui l'avaient toujours suivi dans sa mauvaise fortune.

Le prince, sans hésiter, se présenta chez Bou Rennan dont le campement était sur son chemin; ce chef était à ce moment à la chasse, mais son fils lui fit un accueil empressé et le lendemain l'escorta un instant avec quelques cavaliers. « Je vous accompagnerais volontiers plus loin, jusqu'à ce que je vous ai conduit en lieu sûr, lui dit le jeune homme en le quittant, mais nous voici à la limite du territoire du Cheikh Bou Zid, notre rival, et je ne dois pas y pénétrer. »

Le prince expédia alors en avant un de ses gens et aussitôt que le Cheikh Bou Zid eût lu le sauf-conduit délivré par le bey de Constantine, il envoya au-devant de lui son jeune fils avec une quinzaine de cavaliers pour lui souhaiter la bienvenue. Le prince et Bou Zid ne se rencontrèrent qu'un instant et les voyageurs continuèrent leur route; mais arrivés à l'entrée des Biban, les cavaliers d'escorte donnés par Bou Zid déclarèrent qu'ils ne pouvaient aller plus loin. Les Kabyles qui gardaient le passage, en voyant approcher le prince et ses quelques compagnons poussèrent des cris et firent une décharge générale de leurs fusils; les voyageurs crurent d'abord à une attaque, mais on leur apprit que les Kabyles avaient l'habitude de faire cette

(1) J'ai tenu à donner textuellement la traduction de ce passage du chroniqueur tunisien qui confirme pleinement ce que j'ai déjà dit dans la monographie de la famille féodale des Mokrani.

manifestation pour obtenir des cadeaux de ceux qui traversaient les Portes de Fer. Le prince leur fit donner largement ce qu'ils demandaient et alors les Kabyles descendant des rochers sur lesquels ils étaient embusqués, vinrent témoigner leur reconnaissance en lui baisant les mains.

Après avoir franchi les Bibans, on se trouvait sur le territoire dangereux de Ben-Guendouz ; nos voyageurs profitèrent de la nuit pour le traverser rapidement et se rendre au plutôt à Bordj Hamza où ils seraient enfin en sûreté.

A Alger le prince Tunisien fut accueilli d'abord très-froidement par le pacha, à cause du mauvais succès de la campagne contre le Kef dont il était l'instigateur ; mais peu à peu Mohammed bey réussit par son tact à reconquérir les bonnes grâces du souverain algérien. Quelques temps après il fut rejoint par son jeune frère Ali bey que nous reverrons plus tard marcher à la conquête de Tunis, mais cette fois sérieusement et avec plein succès.

Nous devons maintenant reporter nos regards vers Tunis, où l'inimitié et la guerre qui éclata entre Ali-Pacha et son fils Younès allait changer la face des choses. Un Français, M. Poiron, témoin des événements, a fait à ce sujet un rapport que cite Rousseau, duquel nous allons extraire les passages qui nous sont utiles.

« Ali Pacha et Younès étaient parvenus au comble de la puissance par le meurtre de tous ceux qui avaient osé remuer en faveur du fils de Hosseïn Bey, réfugié à Alger ; par la paix qui venait d'être conclue avec les Français (1), par les richesses immenses qu'ils avaient amassées en détruisant la fortune des premiers notables de l'Etat et par celles qu'ils avaient extorquées des peuples ; ils ne songèrent plus qu'à s'affermir en faisant servir ces mêmes richesses à se faire des créatures. Sidi Younès sut en détourner une grande partie pour son compte.

(1) Voir dans les *Annales tunisiennes*, de Rousseau, les causes de la guerre qui éclata à cette époque entre la France et Tunis, page 125 et suivantes.

« Le père, aveuglé par son fils, ne voyait point les amas qu'il faisait, ni l'usage auquel il employait ses rapines ; il lui laissa même usurper tant d'autorité parmi ses troupes, dans la ville et dans son palais, que Sidi Mohamed, son second fils, prince aussi ambitieux que rusé, en craignit les suites et chercha tous les moyens pour le détruire, ou du moins pour partager la puissance avec ce frère qu'il regardait comme un esprit dangereux.

« Sidi Mohamed, par souplesse ou par caresse, obtint le détail de quelques affaires et l'agrément d'aller souvent à Tunis ; il s'y montrait au peuple sous des dehors affables, il assistait à la paie qu'on faisait à la milice turque pour avoir occasion de lui faire des largesses. Il parut même vouloir s'attirer la bienveillsnce de tous les ordres de l'Etat et avec si peu de ménagements que Sidi Younès ne tarda pas d'en prendre ombrage. »

Nous avons indiqué suffisamment les causes de l'inimitié, nous ne suivrons donc pas Poiron dans les curieux détails qu'il fournit encore sur les événements. Tunis offrit bientôt le triste spectacle d'une guerre acharnée entre deux frères et d'un fils avec son père. Enfin Younès, voyant ses affaires désespérées, prit la fuite et se dirigea vers la frontière algérienne. Arrivé à Tébessa, il faillit ne pas franchir cette ville, car Sedira, seigneur des Hanencha, apprenant son arrivée, expédia immédiatement son oncle Brahim ben Bou Aziz pour s'en emparer et se venger du meurtre de Bou Aziz.

Younès, se voyant perdu, écrivit immédiatement au bey de Constantine pour le tirer de ce mauvais pas. Une petite colonne de troupes turques vint alors le chercher et l'emmena à Constantine, qui devint son lieu de refuge.

En 1754, dit Rousseau dans ses *Annales*, Baba Ali Dey venait de monter sur le trône d'Alger. Ce nouveau chef de la régence avait été chargé, quelques années avant son avènement, d'une mission assez importante auprès d'Ali Pacha, de Tunis. Il avait été bien accueilli par ce prince, mais le bey Younès ne lui avait témoigné qu'un insultant dédain. Ce souvenir lui pesait et il n'attendait que l'occasion d'en soulager son esprit. Younès la lui offrit : réfugié sur son territoire, ce même Younés osa lui demander son appui. Baba-Ali, pour toute réponse, se déclara son

ennemi, prit à cœur les intérêts des fils de Hosseïn ben Ali, que le sort des armes avait également contraints de se réfugier en Algérie et s'apprêta à envoyer une armée contre Tunis pourles rétablir sur le trône de leur père.

En 1755, une armée imposante, sous les ordres de Hassen, dit Zereg Aïnou, nouveau bey de Constantine, auquel fut adjoint Ali Bey, l'un des princes en faveur desquels l'expédition était faite, se mit en marche et pénétra sur le territoire tunisien (1). L'autre prince, Mohamed Bey, s'était, de son côté, mis à la tête de ses amis les Harar des Hanencha, renforcés bientôt par tous les Arabes partisans de sa famille et appuyait les opérations de la colonne algérienne.

Quoique reconnaissant la suzeraineté tantôt de Tunis, tantôt d'Alger, nous avons remarqué que les Hanencha vivaient à peu près indépendants. Placés loin de Constantine et dans un pays dont l'abord est difficile, ils étaient dans une position excellente pour résister à la domination des Turcs s'il y avait eu union entre les deux branches de la famille des Harar : les Ben Nacer et les Ben Menacer

Le kaftan d'investiture des pachas étant l'objet des convoitises, celui des chefs Harar qui l'obtenait s'engageait à faire acte de vasselage en payant un certain impôt, qu'il avait la dignité de ne pas porter lui-même, mais d'envoyer à Tunis ou à Constantine par son secrétaire.

Puissants par le nombre, naturellement belliqueux et habitués à guerroyer et à piller, les Hanencha, conduits par leurs seigneurs les Harar, étaient continuellement en lutte soit avec les troupes turques, soit avec les tribus voisines, qu'ils soumettaient à leur domination. Au commencement de ce siècle les Turcs obtenaient-ils bien difficilement encore la rentrée des impôts de cette région, sans le secours de la force armée. Les colonnes que le bey de Constantine envoyait chaque année pour appuyer ses prétentions étaient presque constamment obligées d'en venir aux mains avec les gens des tribus soumises aux Harar et n'avaient pas toujours l'avantage.

(1) *Annales*. de Rousseau. p. 157.

Après le massacre du cheïk Bou Aziz, les Hanencha, s'apercevant combien il était dangereux de compter sur la bonne foi des Turcs, résolurent de n'avoir plus avec eux aucune relation et, faisant trêve aux rivalités intestines, ils avaient, d'un commun accord, élu pour les commander Sedira ben Trad, petit-fils de Bou Aziz. Mais cette puissante famille des Harar, mêlée jusques là à toutes les intrigues politiques, ayant ses amitiés et ses haines, ne pouvait rester longtemps étrangère aux événements qui se passaient autour d'elle. La cour de Tunis était entrée en relations avec Redjeb, fils d'Ahmed Serir, de la branche des Menacer, lequel, aveuglé par la soif des honneurs, oublia le meurtre de son père et reçut le kaftan d'investiture au détriment de Sedira. Donc, au moment où une nouvelle expédition était dirigée sur Tunis, une partie des Hanencha, sous les ordres de Redjeb, figurait dans les rangs des partisans de l'usurpateur Ali Hacha.

Quand la colonne algérienne arriva à Chabrou, près de Tebessa, le bey Hassen Azereg Aïnou manda à son camp tous les grands chefs du pays. Redjeb, perplexe et n'osant pas se prononcer trop ouvertement contre la cause de ses anciens princes, se présenta comme les autres, mais on le mit aux fers dès qu'il arriva. Aussitôt cette arrestation opérée, deux colonnes légères, l'une sous les ordres du bey et l'autre sous ceux du prince Mohammed, partirent pour razier les gens de Redjeb. Celle du bey surprit leur campement et l'enleva. Mais le prince, qui avait poussé son excursion dans une autre direction, après avoir chevauché un jour et une nuit sans rencontrer personne, résolut de rétrograder. A ce moment, il se trouva brusquement face à face avec tous les cavaliers de Redjeb, surexcités par la perte de leurs campements que le bey venait de leur faire éprouver. Dans un premier choc, le prince les mit en débandade, mais les Hanencha, revenant à la charge en plus grand nombre, menaçaient de s'emparer de leurs adversaires et de s'en servir ensuite comme moyen d'échange pour obtenir la restitution de leur seigneur Redjeb et de ce qui leur avait été enlevé dans la razia du bey.

Le prince Mohammed, tireur extrêmement adroit, avait groupé le peu de monde qui l'entourait sur une éminence et ses compa-

gnons, lui passant successivement leurs fusils, il abattait tout ennemi qu'il visait ; mais, malgré ses prodiges d'adresse, les forces des combattants étaient dans une disproportion telle, que le petit groupe allait infailliblement être enlevé par l'essaim de cavaliers qui l'entourait de toutes parts. Dans cette extrémité le prince, prenant une détermin ation désespérée, fit cesser le feu et s'avançant seul vers l'ennemi, il se mit à crier :

« O Hanencha, c'est moi le prince Mohammed que vous com- « battez en ce moment. Votre chef Redjeb a été décapité au « camp par le bey Hassan. On vous a donné pour le remplacer « son cousin Mohammed ben Soltan, que le bey m'avait chargé « de vous amener investi de sa nouvelle dignité. Que Dieu « vous fasse prospérer sous son commandement. »

Ces paroles mirent fin aux hostilités. Redjeb étant mort, il n'y avait plus de raison pour faire des prisonniers et procéder à un échange. D'un autre côté la nomination de Ben Soltan à la tête de la branche de Harar Menacer, leur faisait plaisir parcequ'elle les débarrassait de l'autorité de Sedira qu'ils n'aimaient point. Donc les Hanencha satisfaits, mirent tous pied à terre et vinrent avec empressement baiser les mains du prince et lui faire des protestations de fidelité. Cette circonstance ramena à la cause des princes de puissants partisans qui la veille encore étaient disposés à le combattre.

Mais cette nouvelle campagne contre Tunis faillit avorter comme la première à la suite d'intrigues où l'argent remis en cadeau à certains hauts dignitaires devait, encore une fois, ébranler les résolutions. Néanmoins des ordres impératifs étaient lancés, et les troupes algériennes, après une sanglante bataille, s'emparaient de Tunis le 31 août 1756. L'usurpateur Ali Pacha et son fils, avaient la tête tranchée, et le prince légitime Mohammed bey, remontait enfin sur le trône de son malheureux père Hossem bey ben Ali.

Un incident qui démontre combien grande est l'âpre avidité, la passion inextinguible des gouvernants turcs pour la richesse, mobile avoué de leur tortueuse politique, se produisit à Tunis en cette circonstance et faillit détruire les heureux résultats que les princes venaient d'obtenir après tant d'efforts et de fatigues.

Maître de Tunis, le bey Hassen alla s'installer dans le palais du souverain, situé au dessous de la Kasba, où étaient enfermées les femmes d'Ali Pacha. Là, assis sur une chaise au milieu d'une cour, il ordonna de lui apporter tous les bijoux et les ornements de prix qui existaient dans le palais. On réunit tous ces objets qui étaient d'une valeur considérable, et deux eunuques les déposèrent aux pieds du vainqueur. Hassen bey n'était pas satisfait et réclamait ce que, disait-il, il y avait encore. Le prince Mohammed qui assistait à cette scène de rapacité de juif, entra dans le logement de sa femme, lui demanda ses bijoux et vint les donner aussi en déclarant qu'il ne restait plus rien dans le palais. Mais Hassen bey insatiable répondit qu'il voulait s'en assurer lui même et s'avança pour pénétrer de sa personne dans les appartements des femmes.

« Comment, aurais-tu la hardiesse de commettre l'infamie d'entrer chez ma femme, lui dit le prince ? »

Malgré cet appel à la raison et aux convenances, il marcha toujours ; alors le prince dont les yeux s'obscurcirent de rage, s'écria :

« Tu outrages Dieu lui même ! » et saisissant un pistolet il en dirigea le canon sur la poitrine du bey ; — l'amorce seule prit feu heureusement ; et le bey aussi lâche qu'avide, s'enfuit en courant, remonta à cheval et se réfugia dans son camp, en criant que le prince avait voulu l'assassiner.

Mohammed bey se renferma dans la citadelle du Bardo et son frère Ali bey se retira à Sefax. Pendant plusieurs jours la ville de Tunis subit le sort des villes conquises et la soldatesque encouragée dans ses actes par un gouvernement révolutionnaire institué dans un moment de désordre, se livra aux actes les plus odieux. Enfin Mohammed bey et son frère revenu de Sefax réussirent à se rendre maîtres de la situation, et au prix d'une redevance annuelle obtinrent que les troupes algériennes dont le long séjour était la cause de tous les troubles, repasseraient la frontière.

Le bey Hossein dit Azereg Aïnou ne jouit pas longtemps de ses rapines. Parvenu à moitié chemin de la capitale, il fut pris d'une sorte de lèpre ; son corps, nous dit l'historien des beys, se couvrit

de pustules, et il mourut en arrivant à Constantine, vers la fin de l'année 1756 (1).

Le souverain légitime de Tunis parcourut ses états pour rétablir le calme et son autorité sur tous les points. Pendant cette campagne nous voyons le cheïkh des Hanencha Mohammed ben Soltan prêter son concours et contribuer a la soumission des Ousselatia.

Voici le moment de raconter un épisode assez curieux sur les intrigues qui se passaient à cette époque dans la régence d'Alger. Le chroniqueur indigène nous en fournit les détails, notre rôle se borne donc à traduire exactement son récit. On a vu plus haut que Younès fils d'Ali Pacha, l'usurpateur du trône de Tunis, trompé dans ses espérances, et battu dans plusieurs rencontres, s'était vu obligé de fuir en Algérie et venir chercher un asile auprès du bey de Constantine bou Hanak, qui l'accueillit avec certains égards. Mais celui-ci étant mort, il fut remplacé par le Bey Hassen ben Arereg Aïnou, à peu près en même temps que le souverain d'Alger mourait aussi, laissant le trône à son successeur Ali Pacha, lequel était l'oncle maternel du nouveau bey de Constantine. Cela se passait en 1754. Or rappelons une autre particularité, c'est que le nouveau Pacha d'Alger n'était autre que ce même Ali surnommé Meksis, ancien agha des spahis, que nous avons vu devant le Kef chargé d'une mission confidentielle par l'ancien Bey Bou Hanak, tendant à obtenir la levée du siége de cette ville et en même temps faire périr le général en chef Ahmed agha. Il n'ignorait donc aucun des intrigues entre Constantine et Tunis, et en outre, il n'oubliait pas l'injure que lui avait faite Younès.

Son avènement au trône d'Alger, inaugurait une nouvelle politique entre les régences: c'était la guerre en perspective entre Ali Pacha d'Alger et son homonyme Ali Pacha l'usurpateur de Tunis. Nous avons vu comment cette guerre éclata à court intervalle et la restauration du prince Mohammed.

Hassen bey de Constantine s'empara après sa victoire des richesses du palais de Tunis, qu'il partagea avec son oncle le Pacha d'Al-

(1) Voir Vayssettes,, *Histoire des Beys de Constantine*, p. 1.

ger. Il avait déjà dépouillé son hôte Younès de tout ce qu'il possédait, lui avait enlevé tous ses esclaves pour les mettre en vente, ne laissant auprès de lui qu'un secrétaire et deux serviteurs. Mais ces rigueurs ne se bornèrent pas là. La porte de la chambre occupée par Younès fut murée, on n'y laissa qu'un trou pour le passage de la nourriture du prisonnier. Quelque temps après la mort du bey Hassen revenant du Tunis, on lui avait cependant accordé un logement plus spacieux et moins sévère, lorsque un ordre arrivé inopinément d'Alger, prescrivit au bey de remettre le prisonnier dans les oubliettes, au secret le plus absolu, de façon qu'on n'entendit plus parler de lui pour accréditer le bruit de sa mort. Ahmed el Kolli, nouveau bey de Constantine se conformant aux instructions de son souverain, fit pendant la nuit transférer Younès dans une sorte de caveau obscur n'ayant qu'une petite ouverture au sommet pour laisser passer les vivres et un peu d'eau. Par une ruse infernale et pour mieux faire croire à la mort du prisonnier, on fit enterrer un cadavre, soi disant celui d'Younès; de sorte que le bey put confimer le bruit public, en annonçant officiellement à Alger le décès du prisonnier. Cette nouvelle se répandit partout, même à Tunis comme un fait authentique et indubitable. Voici maintenant l'explication de ce qui précède. Vers cette époque un des hauts personnages de l'entourage du pacha d'Alger, avait été envoyé en mission auprès du Sultan de Constantinople, Mustapha Khan. Pendant son séjour à la Porte, le ministre lui parlant de Younès qu'il était question de faire remettre en liberté, ajouta: « Nous avons su que lors de la prise de Tunis et après le massacre d'Ali Pacha, vous avez enlevé des richesses tellement considérables que la valeur ne peut en être calculée. Vous avez également dépouillé Younès de tout ce qu'il possédait, après l'avoir emprisonné. Or donc, le Sultan envoie à Alger un de ses grands officiers pour ordonner la mise en liberté de Younès, lequel fournira des renseignements sur le chiffre des richesses enlevées par vous illégalement lesqu'elles revenaient de droit au trésor de l'Etat. »

L'agent algérien aussitôt rentré à Alger rendit compte au pacha de la conversation qu'il avait eûe avec le ministre. Afin de sortir d'embarras, on ne trouva alors rien de mieux que de faire courir

le bruit de la mort de Younès. C'est à quoi se prêta si complaisamment le bey de Constantine.

Cependant dans le courant de l'année 1768, un conflit éclata brusquement entre le Souverain tunisien et le bey de Constantine Ahmed el Kolli. L'ancien pacha d'Alger qui avait un intérêt personnel à faire disparaître Younès, était mort; son successeur n'avait pas les mêmes raisons pour séquestrer perpétuellement le malheureux prisonnier, à le laisser passer pour mort et, sur la demande que lui en fit le bey, Younès fut tiré de son caveau et rendu à la lumière, après plus de dix ans d'une atroce captivité. Telle était la vengeance du bey El Kolli de Constantine contre le Souverain de Tunis. Pour la rendre plus efficace, il mit Younès en état d'entrer en campagne, lui fournissant lui-même tout ce qui lui était nécessaire et invita les populations à se joindre au prétendant, en vue d'une expédition sur les terres tunisiennes, où il était question de fomenter un nouveau bouleversement politique.

Le Souverain tunisien informé de la réapparition de Younès que l'on croyait mort depuis longtemps et de ce qui se tramait contre lui, commençait déjà à être extrêmement inquiet sur les suites de cette machination. Un jour qu'il siégeait dans son conseil, un arabe du pays de Constantine se présenta tout-à-coup en criant : « bonne nouvelle, bonne nouvelle ! » Dans ce moment de graves préoccupations et par prudence, on lui ordonna de garder le silence et, conduit à l'écart, devant le Souverain, il lui dit aussitôt : « Je suis envoyé vers vous, par mon seigneur, le Cheikh Mohammed ben Soltan des Hanencha, pour vous annoncer la mort de Younès. En effet, une lettre de c chef qu'il apportait racontait que Younès, sept jours après sa sortie de prison, s'était mis en campagne, mais qu'à la suite de deux journées passées à cheval, son ventre et ses jambes s'étaient enflées d'une manière démesurée, conséquence inévitable de la vie active succédant à une longue captivité dans l'obscurité et qu'enfin il était mort brusquement; cette fois d'une manière certaine, en vue de tout le monde.

Le Souverain tunisien se félicita de la mort de son ennemi, seule arme dont put alors disposer le bey de Constantine El Kolli pour assouvir sa vengeance.

Le chroniqueur tunisien El Hadj Hamouda qui nous a fourni de si curieux détails sur les mystères de la politique turque va malheureusement nous faire défaut; son manuscrit s'arrête ici; mais à ses dernières pages il mentionne encore un épisode relatif aux Harar des Hanencha, que nous nous garderions bien de négliger.

Au moment où Younès mourut, comme nous l'avons raconté ci-dessus, le commandement des Hanencha appartenait à Brahim fils de Bou Aziz. Ses relations avec le souverain tunisien étaient intimes, on le voyait fréquemment à sa cour où il était comblé d'égards et de faveurs, en résumé on avait en lui la plus entière confiance. Mais tout à coup, en 1773, Brahim ben bou Aziz changea d'allures; il razia d'abord la population des Charen, tribu frontière qui s'était placée sous le protectorat de Tunis; puis il s'appropria quatorze cents chameaux que les Ouled Mana, sujets tunisiens, affligés d'une année de sécheresse, avaient en toute confiance envoyés dans les paturages des Hanencha. Des actes de cette nature dénotaient de la part de Brahim des intentions hostiles dont le fâcheux exemple pouvait susciter des velléités de rebellion dans les États.

Le souverain tunisien à qui il répugnait de prendre les armes contre un ancien allié de la famille, relevant du reste de la régence d'Alger, adressa ses plaintes au gouverneur de la province de Constantine qui était alors Salah bey.

Salah bey, dont les hautes qualités administratives font époque, était à ce moment à l'apogée de sa puissance, aussi lui fut-il facile d'en imposer à Brahim et il l'obligea à restituer intégralement tout ce qu'il avait pris à ses voisins.

L'existence du chef Harar Brahim est aussi remarquable que celle de son père Bou Aziz que nous avons déjà racontée; il convient donc d'entrer dans quelques détails à son sujet.

Bou Aziz avait épousé au village de Oukès une ravissante jeune fille du nom de Embarka, de laquelle il eut son fils Brahim. Les habitants de Oukès mécontentèrent un jour Bou Aziz au point qu'il maltraita sa femme à cause de l'injure que lui avaient faite ses compatriotes. Embarka, emportant son enfant s'enfuit au village de son père à qui elle raconta la conduite

brutale dont elle était victime. Malgré les réclamations réitérées de Bou Aziz, la fugitive ne lui fut point restituée et le beau-père poussant même les choses plus loin, fit prononcer le divorce par un kadi complaisant et remaria sa fille avec un homme de son village. Bou Aziz, nature ardente, ne pouvait supporter un tel affront sans en tirer une vengeance éclatante. A la tête de tous ses cavaliers il attaqua Oukès, mais la position était inabordable et le seul moyen qui lui resta, fut de grimper sur la montagne dominant le village et faire de là rouler des rochers sur la tête de ses ennemis. Ce stratagème n'ayant pas produit l'effet qu'il en espérait, il dut se résoudre à renoncer à sa vengeance.

Cependant les années s'écoulèrent et le jeune Brahim grandissait loin des yeux de son père. On apprit un jour que Bou Aziz, blessé grièvement dans un combat, était en danger de mort. Du consentement de sa famille, Brahim obtint d'aller à ce moment suprême, recevoir la bénédiction de son père. Bou Aziz l'accueillit avec des transports de joie, et après la guérison de ses blessures ne cessa de le garder auprès de lui. A la mort de Sedira ben Trad, Brahim devint le chef de la branche des Harar ben Nacer et eut le commandement des Hanencha.

La tradition locale nous fournit un renseignement expliquant les causes de la guerre de Brahim contre les Charen et autres, que Salah bey dut faire cesser sur la prière du souverain de Tunis. Les seigneurs Harar, depuis plus d'un siècle, avaient sous leur dépendance plusieurs tribus telles que les Charen, Frachiche, Regagma, Oulad bou R'ânem et le pâté montagneux de l'Ouargha. A la suite du massacre de Bou Aziz et des autres membres de la famille féodale des Harar, un bouleversement inévitable en pareille circonstance se produisit, et toutes les tribus que nous venons de nommer s'affranchirent de la domination des Harrar en se plaçant sous le protectorat de Tunis, ce qui en résumé les détacha de l'Algérie.

Brahim, naturellement, tenta de ressaisir tout l'héritage de son père, mais il en fut empêché par le Salah bey, celui-là même qui aurait dû, au contraire maintenir ses anciennes frontières et soutenir ses prétentions. C'est que Salah bey avait alors fort affaire pour inaugurer l'influence de la famille kabyle des Ben

Goua qu'il voulait substituer à celle du beït Bou Okkaz, maîtresse séculaire du Sahara. En revanche on laissa Brahim libre de faire la guerre aux Nememcha, aux Oulad Yahïa ben Taleb et aux habitants de l'Aurès oriental, qui voulaient se soustraire aussi bien à la domination turque qu'à la suzeraineté des seigneurs des Hanencha.

Cette lutte acharnée dura longtemps et les Nememcha sur le point de succomber, réussirent à l'aide d'une ruse infâme, à diviser les forces de leur puissant ennemi en jettant la désunion entre Brahim et son fils Bou Hafès. Dans la petite plaine qui sépare Bekaria de Tebessa, un violent combat avait eu lieu dans la journée. De part et d'autre les cavaliers épuisés de fatigue se reposaient afin de reprendre des forces pour le combat du lendemain. Tout à coup dans le silence de la nuit, une voix se fait entendre sur la colline qui domine le camp des Hanencha et répète à plusieurs reprises le chant que voici :

بركانا يا بوحبص بركانا
واد شبرو حدانا
بركانا بركانا هذا الفتن قصانا
بركانا يا بوحبص بركانا
ذا الخسارة اليك والينا
الله يطفى ذا النار علينا
لو دريت يا بوحبص باشينا
ما عدت تفتن فينا
بوك ابراهيم طايح بالزنيا
بركانا يا بوحبص بركانا
وانت وابيك تقتل بيننا
روح شوف بوك مع فطيمة زينا
وارواح ولي لفينا

Nous en avons assez, ô bou Hafès, nous en avons assez !

L'oued Chabrou est la limite qui nous sépare.

Nous en avons assez, cette guerre nous épuise.

Nous en avons assez, ô bou Hafès, nous en avons assez.

Quelle ruine, tant pour toi que pour nous !

Que Dieu éteigne le feu qui brûle sur nous.

Si tu savais, ô bou Hafès, l'infamie qui se passe,

Tu ne recommencerais pas à nous combattre.

Ton père Brahim se livre à l'Inceste.

Nous en avons assez, ô bou Hafès, nous en avons assez.

Pourquoi nous fais-tu cette guerre acharnée ?

Vas-donc voir d'abord ce que font ton père et Fetima la belle.

Après tu reviendras vers nous.

La belle Fetima n'était autre que la femme de Bou Hafès, restée à la Zemala du cheïkh Brahim, chez les Hanencha. Sa famille était des Nememcha et on comprend déjà que la jeune femme, de concert avec ses parents, se prêta à cette accusation calomnieuse pour mettre la désunion entre le père et le fils, seul

moyen d'arrêter des hostilités dans lesquelles les Nememcha allaient infailliblement succomber.

Le lendemain, au lieu de combattre, Bou Hafès expédiait quelques fidèles serviteurs qui allaient à la Zemala des Harar et lui ramenaient sa femme. Puis, rassemblant ses cavaliers, il leur déclara qu'il se séparait de son père. Ceux qui ne voulaient pas faire défection au cheïkh Harar s'en retournèrent aux Hanencha et les autres, suivant la fortune de leur jeune maître, émigrèrent avec les Nememcha vers Tamerza, dans le Sud,

Le cheïkh Brahim ne pouvait s'expliquer que son fils l'abandonnât ainsi pour passer dans les rangs ennemis. Après avoir usé de tous les moyens de conciliation pour le ramener, il dut se résoudre à lui faire la guerre, mais la fortune ne lui fut pas toujours favorable. Désespéré de voir ses goums tourner bride constamment, Brahim avait pris l'habitude, au commencement de chaque combat, de descendre de cheval et de monter sur un mulet, afin que ses cavaliers fussent retenus par la crainte d'abandonner leur chef aux mains de l'ennemi. Les nombreuses guerres qu'il fit aux Nememcha et aux marabouts des Oulad Sidi Abid ont laissé dans le pays des souvenirs encore vivaces ; mais celle qu'il eût à soutenir contre Salah Bey lui fut désastreuse. Salah Bey avait demandé en mariage la fille de Brahim. Tout semblait favoriser cette union, mais au moment où la jeune fille, entourée de sa famille, était déjà en marche pour se rendre au harem du bey, elle se mit à fondre en larmes et il fallut la ramener chez elle. Salah Bey, qui attendait impatiemment l'arrivée de sa nouvelle épouse, ne reçut qu'une lettre d'excuses. Furieux de ce mécompte, il se mit en campagne et Brahim, attaqué à l'improviste par son fils Bou Hafès, que le bey venait de nommer cheïkh à sa place, et par les troupes régulières turques, se vit obligé de chercher un refuge à la Kalâat-es-Senan. La résistance était impossible ; Brahim, implorant son pardon, se présenta devant Salah Bey qui l'emmena prisonnier à Constantine, où il mourut en exil.

De 1771 à 1805, plusieurs cheïkhs des Harar occupent le pouvoir mais ne jouent plus aucun rôle dans les affaires extérieures, Salah bey étant parvenu à détacher des Hanencha toutes les tri-

bus qui jadis en reconnaissaient la suzeraineté. L'existence des Harar n'est plus dès lors qu'une suite de luttes intestines entre les différentes branches de la famille se disputant la suprématie. Atman, frère et successeur de Bou Hafès, ne gouverne que quatre ans (1). S'étant rendu à Alger avec le bey El-Ouznadji, au moment du versement de l'impôt, Atman, par ordre du Pacha fut arrêté et jeté en prison avec toute sa suite. Il n'est pas sans importance de signaler parmi ces prisonniers Mansour el-Resgui, secrétaire du cheïkh Atman, dont il sera longuement question plus loin.

Quoi qu'il en soit Atman, rendu à la liberté après avoir payé une forte rançon, reparut tout-à-coup chez les Hanencha, et, sur les conseils de Mansour el-Resgui, fit assassiner El-Mihoub ben Soltan, de la branche rivale, qui avait été nommé cheïkh durant sa captivité. Mais ce meurtre ne devait pas rester impuni et, une sorte d'enquête ayant établi la culpabilité de Mansour el-Resgui, le bey de Constantine le fit décapiter.

En 1805, le dey d'Alger fut obligé de réclamer à plusieurs reprises, et toujours sans résultats, les cadeaux que Tunis était dans l'usage de lui envoyer. Rappelons que depuis la prise de Tunis par le bey Kemia, les Tunisiens payaient à la régence d'Alger un tribut annuel consistant en un navire chargé d'huile, d'essence de rose, de chachia et de vêtements en soie.

Hamouda Pacha, alors souverain de Tunis, se détermina à rompre définitivement avec les Algériens en refusant énergiquement l'envoi de ces cadeaux.

Abd-Allah Bey, de Constantine, reçut, dès lors, l'ordre d'entrer sur le territoire tunisien. Un corps d'armée se mit aussitôt en marche et enleva, près de Kalâat-es-Senan, un nombre considérable de troupeaux. L'année suivante, 1806, le dey prescrivit de recommencer les hostilités. Dans son histoire des deys, mon ami, M. Vayssettes, raconte mieux que je ne le ferais moi-même comment cet ordre fut accueilli à Constantine : Ahmed, dey d'Alger, fit, dit-il, de nombreux préparatifs pour entrer en

(1) Atman avait épousé Tata, sœur ainé de Ferhat ben Saïd, le cheïkh El-Arab, des Ziban.

campagne dès le printemps suivant. Sur ces entrefaites, la paix ayant été rompue avec la France, Ahmed Dey, contre la foi des traités, remit La Calle aux Anglais et leur abandonna la pêche du corail. Cette cession mécontenta fort les habitants de la province de Constantine, habitués depuis longtemps à entretenir des relations commerciales avec la France. Abd-Allah Bey, épousant la cause de ses administrés, écrivit au pacha pour lui adresser des représentations à ce sujet et lui exprima la crainte que les populations ne se soulevassent et ne prissent parti pour le bey de Tunis dans la guerre qui se préparait, Blessé dans ces observations, le dey, sans tenir compte de sa bravoure et de ses services passés, envoya l'ordre de lui donner mille coups de bâton et de le décapiter ensuite. Sa colère se porta même sur la femme de ce malheureux, qu'il fit mourir dans d'affreux supplices.

Ce qui était prévu arriva : plusieurs chefs indigènes, mécontents de la tournure politique qu'avaient pris les affaires et de la triste fin de l'infortuné bey Abd-Allah, se mirent en révolte. De ce nombre était le cheïkh des Hanencha El-Mahi, fils d'Atman, qui prêta son concours aux Tunisiens lorsque, prenant eux-mêmes l'offensive, ils vinrent assiéger Constantine quelques mois après. Cette attaque fut repoussée, mais dans une grande bataille sur les bords de l'Oued Serrat, affluent du Mellag, l'armée algérienne éprouva à son tour un immense désastre par suite de la défection de plusieurs chefs qui, comme les Harar des Hanencha, désapprouvaient la voie dans laquelle le dey d'Alger était entré.

A partir, de cette époque, et jusqu'à l'avènement d'El-Hadj Ahmed bey, en 1826, un mouvement d'oscillation et de bascule se produit en permanence chez les Hanencha, les cheïkhs Harar, pris tantôt dans une branche, tantôt dans l'autre, restent rarement au pouvoir plus d'un an ou deux ; ils sont successivement assassinés par un compétiteur ou meurent en prison.

Racontons maintenant la catastrophe qui anéantit complètement la famille des Harar, le fait est assez important.

En parlant des mœurs des cheikhs des Hanencha et de leurs relations avec le gouvernement turc, j'ai déjà dit que ces person-

nages se dispensaient généralement de se présenter eux-mêmes devant les beys qui avaient la triste réputation, confirmée du reste, par l'expérience, d'emprisonner égorger ou séquestrer les chefs indigènes leur portant ombrage. Ils se faisaient représenter d'habitude par des secrétaires, jouissant de toute leur confiance, auxquels ils donnaient parfois dans leurs correspondances le titre pompeux de *Ouzir* ou ministre. C'étaient eux qui allaient à Constantine payer les impôts, et recevoir tous les ans au nom de leur maître le Kaftan d'investiture pour lequel ils donnaient au bey une somme de mille francs à titre de cadeau de *joyeux avènement*.

L'emploi de secrétaire ou chargé d'affaires des Harar avait été pendant près d'un siècle. l'apanage d'une famille des Haneucha, nommée les Ahmed ben Ali dont les derniers représentants, lorsque El hadji Ahmed bey de Constantine arriva au pouvoir, étaient El hadj El Moubarek et ses neveux El Hassenaoui et El Boukhari. Mais au milieu de conflits se produisant sans cesse entre les deux branches rivales des Harar dont ils suivaient la fortune, les Ahmed ben Ali embrassèrent plus particulièrement la cause des Harar Menacer et dès lors les Harar ben Nacer prirent pour secrétaire un obscur taleb de la tribu des Ouilan du nom de Mansour el Resgui. Nous avons vu que ce Mansour el Resgui, accusé d'avoir trempé dans le meurtre du cheïkh El Mihoub, fut décapité par ordre du bey, vers 1796. Mais le supplicié laissait un fils, Resgui ben Mansour, d'une ambition effrenée et animé de sentiments encore plus pervers et qui devait par sa conduite causer la ruine définitive de ses maîtres les Harar.

Du temps que El hadj Ahmed, agé d'une vingtaine d'années était simple Kaïd el Aouassi, la chasse devint sa passion favorite, car c'était la seule distraction que cette nature ardente put se procurer au milieu des vastes solitudes du pays des Harakta. Resgui ben Mansour, jeune homme de son âge et alors secrétaire du cheïkh des Hanencha, avait les mêmes goûts cynégétiques; ils se rencontrèrent. firent connaissance et Resgui sut adroitement entretenir et exploiter cette liaison avec le futur bey de Constantine, en lui offrant de temps en temps des faucons et des levriers qu'il avait dressés pour la chasse.

Aussitôt que El hadji Ahmed arriva au pouvoir, c'est-à-dire en 1826, Resgui, l'un des premiers, accourut pour le complimenter et solliciter ses faveurs. Le bey l'accueillit avec d'autant plus d'empressement qu'il avait déjà jeté les yeux sur lui pour l'aider à tenir la promesse qu'il venait de faire au Pacha de s'emparer du cheïkh de la tribu des Oulad Sidi Yahïa ben Taleb alors en révolte. Cet épisode a besoin de quelques détails retrospectifs.

Vers 1812, un fanatique de nom de Mohammed ben Amar el Ferdjani, soi-disant chérif de la tribu Tunisienne des Mâdjer; suscita une grande révolte contre son souverain auquel il avait la prétention de se substituer. Rappelons en passant que le petit fils ou petit neveu de ce même Ferdjani, de nom de Ali ben Redahoum, a joué récemment le même rôle en prenant le titre de Bey el Amma, le *bey du peuple*; ce qui prouve que les idées révolutionnaires ou d'ambition personnelle ce qui est synonyme, se transmettent de père en fils dans certaines familles d'énergumènes (1).

El Ferdjani battu dans plusieurs rencontres par les troupes régulières se sefugia sur la frontière et voulut traverser le territoire des Oulad Yahïa ben Taleb, pour échapper aux poursuites. Le cheïkh Zeïn ben Younès qui commandait alors cette tribu s'opposa les armes à la main à son passage, par la raison que l'invasion de ces bandes de révoltés menaçait de jeter le désordre dans son pays. El Ferdjani repoussé, écrivit aussitôt au bey de Constantine Tchaker, que résolu, lui et ses adhérents, à venir vivre sur le terrritoire algérien, il en était empêché par le cheïkh Zeïn. Tchaker ordonna de le laisser passer librement, mais

(1) En 1864 Ali ben Radahoum insurgea toute la Tunisie et alla même bloquer Tunis que nos escadres durent un instant protéger. Le bey ayant organisé un corps d'armée et obtenu la rentrée dans le devoir de quelques tribus, reprit l'offensive. Ali ben Redahoum battu dans plusieurs rencontres et à bout de ressources se refugia dans le cercle de Tebessa avec une foule de malandrins de son espèce qu'il fallut faire surveiller par une colonne de nos troupes. Ali ben Radahoum étoit interné à Constantine depuis quelque temps quand il prit la fuite et repassa en Tunisie où il fut livré par se propres gens aux troupes du Bey. Il a dû mourir dans un cachot.

Zein considérant cette autorisation en faveur d'El Ferdjani seulement et non point pour la foule tumultueuse de pillards qu'il trainait à sa suite, continua vigoureusement à défendre l'accès de son territoire. De Constantine El Ferdjani se rendit à Alger et se plaignit amèrement au Pacha du mauvais accueil que trouvaient sur la frontière les sujets tunisiens qui désiraient émigrer en Algérie ; mais cette affaire n'eût pour le moment d'autre conséquence que l'envoi d'une lettre de reproches au cheïkh trop fidèle observateur de l'integrité de son pays.

En 1818, Zeïn et quelques autres chefs accompagnèrent le bey el Mili allant à Alger verser l'impôt de sa province ; en plein divan le Pacha admonesta Zeïn très sévèrement et donna même un instant à ses chaouchs l'ordre de l'arrêter. Mais celui-ci justifia sa conduite avec tant d'à-propos et de logique qu'en bonne justice, il fallut le laisser libre.

L'année suivante Zeïn recevait tout à coup d'Ibrahim, nouveau bey de Constantine, l'ordre de pénétrer sur le territoire tunisien et d'y opérer des razzias. Ces instructions capricieuses ne concordaient nullement avec les recommandations précises que le Pacha avait faites verbalement à Zeïn, l'engageant avant tout à vivre en paix avec ses voisins. aussi celui-ci ne tint-il prudemment aucun compte des nouveaux ordres. Malgré ses lettres de plus en plus pressantes, Ibrahim bey ne tarda pas à comprendre que son subordonné lui opposait une force d'inertie complète ; changeant alors de ton, il le menaça des châtiments les plus sévères s'il tardait d'avantage à faire parler la poudre contre ses voisins. Zein, très perplexe et ne sachant plus auquel des deux du Pacha d'Alger ou du bey de Constantine son chef immédiat, il devait obéir, fit alors ce que l'on appellerait un coup de tête. Il partit pour Tunis et alla offrir au Pacha de cette régence de le comprendre lui et les siens au nombre de ses sujets.

Sa demande, comme on s'y attendait, fut agréée, et aussitôt Zein notifia, avec un certain dédain, à Ibrahim bey, qu'il s'était à jamais détaché du territoire algérien.

A deux reprises différentes Ibrahim bey alla l'attaquer dans la montagne du Dyr où il s'était retranché, mais chaque fois les turcs et leurs auxiliaires furent repoussés avec pertes. — Les

beys Mamelouk et Manamanni ses successeurs ne furent pas plus heureux dans leurs nouvelles tentatives pour réduire le rebelle. Cet état d'hostilité qui durait depuis six ou sept ans et les échecs successifs éprouvés par les troupes turques, préoccupaient sérieusement le divan d'Alger, aussi l'une des principales obligations imposées à El hadj Ahmed bey, par son souverain au moment de son investiture, fut-il de s'emparer à tout prix du révolté Zein ben Younès. Quelques uns assurent même qu'El hadji Ahmed, réfugié à Alger, et auquel le Pacha ne songeait guère à ce moment, sut adroitement insinuer aux dignitaires du divan qu'il se sentait seul capable de débarrasser le pays du dangereux rebelle de la frontière de l'Est. Hussein Pacha informé de ce langage fit appeler El hadj Ahmed qui, démontrant le manque de vigueur des beys de Constantine, les amis dévoués qu'il avait conservés dans le pays, finit par offrir ses services et obtint ainsi sa nomination de Bey. On m'assure et je crois que cette version est la vraie.

El hadj Ahmed bey, Resgui et Zeïn ben Younès avaient jadis tous trois chassé ensemble à courre ou au vol dans les vastes plaines des environs de Tebessa.

Exploitant d'une manière diabolique ces souvenirs de jeunesse deux des anciens chasseurs se concertaient maintenant en secret pour faire tomber traîtreusement leur troisième compagnon dans un piège qui devait lui coûter la vie. Resgui, comptant bien profiter de cette intrigue pour satisfaire son ambition, accepta le rôle infâme d'être l'instrument actif de cette machination en trompant sa malheureuse victime. Il alla, en effet, trouver Zeïn dans la montagne du Dyr et lui exposa en termes doucereux que leur ami commun étant arrivé au pouvoir l'avait aussitôt dépêché vers lui pour lui conseiller de se hâter de rentrer en soumission ; « cette démarche, ajoutait-il, sera fort agréable à notre ancien compagnon de chasse, qui t'affectionne toujours, au point que le premier acte de son administration est de songer à te faire rentrer en grâce. Ahmed bey compte, du reste, sur cette preuve d'attachement de ta part qui aura pour effet de démontrer au Divan d'Alger, que son avènement à la tête de la province est bien accueilli par les populations et par les anciens rebelles eux mêmes. »

Zein ben Younès ne sut pas résister à ces témoignages sournois et trompeurs, et le soir même il faisait partir son fils avec Resgui pour aller annoncer au bey sa prochaine arrivée. El hadj Ahmed combla le jeune homme de caresses et de cadeaux. Zein informé de cet accueil sympathique, et ayant chassé de son esprit tout soupçon de méfiance, crut ne pas devoir retarder d'avantage sa soumission, d'autant plus que le bey impatient de revoir son ami, prévenait qu'il venait lui-même à sa rencontre. Resgui qui attendait Zein auprès d'Ain-Beida, l'amena au camp du bey établi à Medaourouch. El hadji Ahmed affecta d'embrasser cordialement l'ami qu'il avait perdu de vue depuis si longtemps ; la journée se passa en conversations intimes, à parler du passé mais vers le milieu de la nuit quand tout dormait dans le camp, Zein était bâillonné, garroté, puis monté sur un mulet et expédié séance tenante à Alger, sous bonne escorte. Le procès de Zein ne fut pas long, le jour même de son arrivée dans la capitale de la régence, le Pacha le fit pendre à la bouche de l'un des canons en batterie sur les remparts de la Kasba, châtiment réservé aux rebelles à la domination turque.

Que pense le lecteur de la perfidie du bey Ahmed et de son complice Resgui ? C'est un des mille exemples que nous offre l'histoire de la régence d'Alger.

Resgui avait tenu sa promesse, Ahmed bey devait maintenant tenir la sienne. Resgui ne voulait rien moins que renverser ses seigneurs héréditaires et se substituer à eux. A cette époque, le Cheïkh Ali, de la branche des Harar ben Nacer était à la tête des Hanencha. Resgui se constitua le dénonciateur de son seigneur et fournit au bey maints prétextes pour motiver contre lui une mesure de rigueur. Le Cheïkh Ali, mandé au camp de Medaourouch était aussitôt envoyé à Constantine où on l'internait avec toute sa famille. El Hadj Ahmed exposa que la famille des Harar tendait de plus en plus à s'affranchir de sa vassalité vis-à-vis de Constantine ; et qu'elle était à la veille d'imiter l'exemple de Zeïn ben Younès. Ces explications furent agréées par le pacha qui le félicita même d'avoir prévenu de nouveaux conflits en mettant immédiatement les Harar dans l'impossibilité de se livrer à leurs velléités d'indépendance.

Le commandement des Hanencha était dès lors vacant, Ahmed bey le donna à Resgui.

Jusques là tout avait marché au gré de nos deux complices sans aucune difficulté ; mais l'élévation de Resgui, lui d'origine infime, à la dignité héréditaire de Cheïkh des Hanencha, souleva instantanément la colère, non-seulement des Harar, mais de tous ceux qui de père en fils, avaient été les hommes-liges de cette noble et antique maison. Resgui issu d'une obscure famille d'écrivains était odieux à tout ce qui appartenait à la race guerrière.

El Hadj el Moubarek, descendant de Ahmed ben Ali, le premier secrétaire des Harar, occupait alors lui-même cet emploi auprès du Cheïkh Ali. C'était un homme sage et estimé qui avait acquis une grande influence morale dans le pays ; aussi restait-il comme le tuteur naturel des Harar en bas âge, derniers survivants de ses maîtres ; mécontent de la déchéance et de l'internement de son chef, mais plus mécontent encore des intrigues ténébreuses de Resgui et de son élévation à un poste auquel jamais personne n'avait seulement pensé qu'il osât prétendre, El Hadj el Moubarek se mit ouvertement à la tête de l'opposition. Ses deux neveux, Si el Boukhari et Si el Hassenaoui, jeunes gens vigoureux et intelligents, ennemis personnels de Resgui, lui promettaient un concours des plus efficaces ; il n'hésita pas un instant à proclamer la révolte.

Diverses lettres adressées par El Hadj Ahmed à Hussein pacha nous fixent sur la nature des expéditions qu'il dut diriger contre les Hanencha insurgés qui le menaçaient de se mettre sous le protectorat de la Tunisie s'il maintenait Resgui au pouvoir. Ainsi, à la date du 29 Redjeb 1242 (27 février 1827), il annonce qu'il les a attaqués au Djebel Frina, leur a pris 1,300 bœufs, 1,400 moutons et 30 chevaux ou mulets. Resgui, dit-il ne quitte pas mon camp ; tandis que El Hadj Monbarek a rassemblé tous ses partisans sur les rives de l'Oued Serrat pour me résister.

Une autre lettre du commencement de septembre suivant rend compte qu'il a attaqué de nouveau les Hanencha et les Nemencha réunis au Sud du Djebel Mahmel, leur a fait 38 prisonniers qu'il a décapités et leur a enlevé en outre 21,600 moutons, 585 chameaux et 35 chevaux.

Deux jours après, nouvelle razia, prise de 1200 bœufs 13,000 moutons, 11 têtes coupées.

Enfin par une dernière dépêche au pacha datée du 21 septembre 1828, le bey fait connaître qu'il a attaqué de nouveau, près de Frina, les Hanencha qui ont encore refusé de se soumettre, leur a pris 3,000 bœufs, 3,200 moutons, 77 chevaux et 52 prisonniers dont les têtes ont été envoyées à Constantine pour y être exposées sur la place publique :

Toutes ces atrocités, ces expéditions meurtrières qui ruinaient et dépeuplaient le pays, n'avaient d'autre but que de forcer les Hanencha à accepter pour chef Resgui, la créature imposée par le bey, que toute la population repoussait avec horreur et qui ne pouvait se montrer dans son pays qu'escorté par une colonne turque.

La prise d'Alger par l'armée française, en 1830, fit un instant diversion aux événements de la frontière. La majeure partie des tribus de la province avaient envoyé leurs contingents à Alger avec Ahmed bey pour s'opposer à notre débarquement. Les Hanencha ; Nememcha et Harakta, bien que convoqués comme les autres refusèrent net de prêter leur concours à cette levée de boucliers, si séduisante pourtant, de la race indigène contre les chrétiens. Les Harakta, se donnèrent même un chef qui prit le titre de bey. Ainsi donc à ce moment, la disposition des esprits parmi les tribus de la frontière était totalement antipathique au rétablissement du gouvernement turc. Dans le Sud, le Cheïkh el arab Ferhat ben Saïd s'était depuis longtemps déclaré indépendant. Une branche de la famille féodale des Mokrani et plusieurs autres grands chefs en avaient fait de même. Si le général Damrémont qui venait d'occuper Bône avait été maintenu dans cette ville avec sa brigade au lieu d'être brusquement rappelé à Alger ; s'il avait pu seulement faire un simulacre d'offensive, il est probable qu'Amed bey, entouré d'ennemis, n'auraït eu ni le temps ni les moyens de rasseoir sa puissance dans la province.

Dès que El hadj Ahmed eût réussi à faire reconnaître dans Constantine son autorité méconnue, il reprit les fils de son ancienne politique avec d'autant plus de vigueur que débarassé

désormais de tout contrôle par la chûte du Pacha son souverain, il n'avait plus à rendre compte de ses actions à personne. Resgui prudemment enfermé dans Constantine, ne cessait de le harceler à chaque minute pour lui faire tourner ses regards vers les Hanencha, où El hadj el Moubarek et ses neveux continuaient à gouverner en quelque sorte comme régents, en attendant la majorité de leurs jeunes seigneurs. Peut-être le bey allait-il-être parjure à ses promesses envers Resgui son complice, quand un nouvel incident vint tout à coup lui rappeler l'existence d'un ennemi redoutable et avec lequel il fallait sérieusement compter.

La ville de Bône s'était déjà soustraite à l'autorité du bey, et de plus, ses habitants avaient pendant un mois environ, accueilli avec empressement une garnison française. Aussitôt après le rembarquement de nos troupes, rappelées à Alger, Ahmed bey avait envoyé de nombreux contingents, commandés par l'ex-markanti Ben Zagouta, improvisé général, pour faire le siége de la place rebelle. Ben Zagouta pouvait être un bon négociant, un rusé diplomate, mais c'était assurement un triste général d'armée. Aussi ne réussit-il qu'à se couvrir de ridicule durant la campagne. Les Bônois s'étaient mis sous la protectorat de la France qui, à ce moment, ne pouvait leur venir autrement en aide qu'en leur fournissant des vivres et des munitions. Ils eûrent alors recours aux Hanencha et, à cet appel, El Hassenaoui accourut à leur aide avec la Zemala des Harar. Mohammed ben Taïeb, partisan du bey, lui refusa le passage sur les terres du Behiret Annaba (la plaine de Bône), qu'il commandait ; mais, bien qu'il eût avec lui 2,400 combattants, tant cavaliers que fantassins, Hassenaoui le battit, lui tua 60 hommes, lui prit 30 prisonniers, 250 fusils et 50 chevaux. — Maître de la plaine, et malgré l'investissement qu'en faisait Ben Zagouta, Hassenaoui entra dans Bône et y porta quelques approvisionnements. Mais la tribu des Merdès et autres, s'étant concerté avec le bey de Constantine, tentèrent de le trahir. En effet, à son retour de Bône, où il passa une quinzaine de jours, Hassenaoui surpris par la nuit, s'arrêta à Bordj Semar. Les traîtres en donnèrent avis à la cavalerie du bey apostée pour le surveiller, et elle se dirigea immédiatement sur ce point. Les Merdès et les Ahl el Behira se joignirent à eux et entourèrent

et entourèrent les alliés des Bônois qui n'avaient aucun soupçon de ce qui se passait. Dès la pointe du jour l'attaque eut lieu ; heureusement que les chevaux des gens d'El Hassenaoui étaient sellés, les cavaliers n'eurent qu'à s'élancer et à soutenir le combat. Mais les forces étaient disproportionnés. El Hassenaoui blessé au bras, eut son cheval tué sous lui ; il fut sauvé par les siens qui l'enlevèrent, le conduisirent à la Chefia et de là aux Hanencha. Tous ses bagages restèrent aux mains des cavaliers du bey qui malgré leur nombre ne purent faire d'autre mal à cette poignée d'hommes déterminés.

El hadj Ahmed prévoyant les dangers que présentait ce foyer de rebellion, résolut de l'anéantir. Encore une fois, il eut recours à une ruse, à laquelle se laissèrent prendre les malheureuses victimes désignées à ses coups par les insinuations perfides de Resgui.

Le bey écrivit à El hadj el Moubarek, qu'il s'était trompé sur le compte de Resgui, homme sans valeur, et incapable d'exercer un commandement. « Après avoir mûrement refléchi, disait-il, je me décide à replacer les Hanencha entre les mains de ses cheïkhs héréditaires et légitimes. J'accorde à vous tous l'*aman* le plus *complet* ; le passé est oublié, venez à mon camp de Mordj Kouhil et nous nous entendrons sur la nouvelle organisation à donner au pays des Hanencha. »

El hadj el Moubarek, confiant dans la parole du bey, vint dresser ses tentes non loin du camp. Les relations les plus amicales ne tardèrent pas à s'établir de part et d'autre ; les repas étaient pris en commun, on passait les soirées ensemble, on vivait comme frères et la paix semblait cimentée à tout jamais. Sur ces entrefaits, le bey manifesta l'intention de retourner dans sa capitale. Le veille du jour fixé pour le départ, il recommanda à El hadj El Moubarek de lui amener tous les jeunes Harar passer la soirée dans son camp pour y recevoir ses derniers adieux et s'entendre tous ensemble sur les dispositions à prendre pour l'avenir. Ils se rendirent tous en effet à cet appel. La Zemala ou garde du corps des Harar, composée des Belabza et des Guetfaïa, au nombre d'environ cent vingt cavaliers de premier choix, accompagnait ses jeunes seigneurs, et fit toute l'après-midi la fan-

tasia entre les deux camps, pendant que la musique du bey par son bruit strident animait encore davantage la fête. Au coucher du soleil le Kaïd el Meksoura, Ali el Biskri, donnait le signal de la clôture des jeux équestres et invitait gracieusement les cavaliers Balabza et Guetfaïa à prendre part à une diffa que le bey leur donnait dans son camp comme gage de la nouvelle alliance. Tous mettent pied à terre et sont répartis par groupes sous les tentes où le repas est servi. Mais à peine sont-ils assis qu'à un signal donné, les tentes dont les piquets sont arrachés tous à la fois s'abattent brusquement sur les convives et les tiennent enfermés comme dans un filet. Des coups de pistolets, des coups de sabre pleuvent de toutes part sur les infortunées victimes emprisonnées, jusqu'à ce que la toile des tentes ait cessé de s'agiter sous leurs efforts désespérés et les convulsions de l'agonie. Telle fut l'issue du festin. Des témoins de ce carnage m'ont assuré que El hadj Ahmed, tout barbare qu'il était, en voyant les *cent vingt cadavres* des Mezergia Hanencha, couchés à la file, se tourna avec émotion vers Resgui et lui dit ces seuls mots : *Entre toi et Dieu !*

El-Hadj El-Moubarek, El-Boukhari et El-Hassenaoui étaient, de leur côté, enchaînés au moment où le signal du massacre avait été donné ; et, pendant que le bey emmenait à Constantine ses prisonniers et les derniers rejetons en bas âge des Harar, femmes et enfants, Resgui, délivré de ses puissants adversaires et soutenu par quelques hommes qu'il avait gagnés à sa cause, prenait enfin possession de son commandement des Hanencha, mais il ne devait pas en jouir bien longtemps en paix...

Peu après sa rentrée à Constantine, le bey fit étrangler dans une même nuit Trad ben Nacer et Omana ben Soltan, chefs Harar qui depuis quelque temps déjà étaient internés dans la ville. El-Hadj El-Moubarek et son neveu Boukhari finissaient de la même manière. J'ai naturellement demandé pourquoi Hassenaoui ne subit pas immédiatement le même sort. C'est, m'a-t-on répondu, parce que le bey avait des raisons pour se méfier de Resgui, dont il connaissait trop bien le caractère perfide et qu'il tenait à avoir en réserve, pour le lui opposer en cas de besoin, un antagoniste résolu comme l'était Hassenaoui. Mais Hassenaoui déjoua ses calculs ; apprenant la triste fin de

son oncle et de son cousin, il prévit le sort qui l'attendait aussi, et, la nuit suivante, il s'évada par la lucarne de sa prison en se laissant tomber de la hauteur d'un deuxième étage. Sa chûte s'amortit heureusement sur un tas de fumier couvert de neige. Bien qu'étourdi pendant quelques instants, il gagna la porte de la ville et, aussitôt son ouverture, s'enfuit dans la direction du Hamma, où un jardinier le cacha aux recherches des nombreux cavaliers envoyés à sa poursuite dans plusieurs directions. De là, malgré les rigueurs de l'hiver, il passa au Zerdaza, chez le cheïkh Lekahal, également en révolte, qui lui fournit les moyens d'aller chez les Oulad Moumen de la frontière, où il resta près d'un an, recrutant des partisans. Le bey, à la tête d'une armée, et Resgui, avec les Hanencha dont il disposait, allèrent l'y chercher. Un combat de huit jours eût lieu entre eux, et Hassenaoui, à bout de forces, fut obligé de se retirer au Kef, sur le territoire tunisien.

Il ne me reste que très peu de choses à dire sur le compte des derniers survivants de cette antique famille noble des Harar. On verra plus loin ce qu'ils sont devenus et la position que chacun d'eux occupe aujourd'hui. Mais les deux antagonistes Resgui et El-Hassenaoui, anciens secrétaires des Harar, ont joué, l'un et l'autre, un rôle tellement important, se sont trouvés mêlés à tant d'événements intéressant notre propre histoire, qu'il convient de conserver leur souvenir pour les annales du pays. Je vais m'occuper d'eux successivement, mais, toutes les fois que je le pourrai, je ferai marcher de front les deux biographies.

L'installation de Resgui au cheïkhat des Hanencha ne s'était pas faite sans quelques troubles suscités par les partisans de la famille déchue; mais tout ce qui appartenait à ce noyau de mécontents fut activement recherché et mis à mort; c'est ainsi que par la terreur et le meurtre, Resgui créa son influence, ou, ce qui est plus exact, se maintint au pouvoir.

Cependant les Français étaient maîtres de Bône à la suite du brillant coup de main du capitaine d'Armandy, en 1832. Le général d'Uzer, à qui revient le mérite d'avoir ensuite assis et développé notre conquête sur ce point de l'Algérie avait, par plusieurs vigoureuses sorties, fait reconnaître notre autorité chez les tribus de la plaine de Bône.

El-Hassenaoui, toujours réfugié au Kef, mais qui n'en conservait pas moins sa haine contre Resgui, on pourrait même dire sa jalousie pour son élévation, ne tarda pas à s'apercevoir que l'occupation de Bône par les Français paralysait l'action du bey sur les Hanencha et que dès lors il ne pouvait plus soutenir Resgui, sa créature. Sortant de l'inaction, il ne tarda pas à fortifier son influence et entraîner à sa suite toutes les tribus du Nord, jusqu'aux Oulad Khiar et la majeure partie des Hanencha qui composaient autrefois la Zemala des Harar. Cherchant à s'appuyer sur les Français de Bône, il écrivit plusieurs fois au général d'Uzer qui l'engagea toujours à conserver sa position aux Hanencha jusqu'à ce que le gouvernement se fût décidé au sujet de Constantine, qu'il était question de conquérir.

Resgui, effrayé des préparatifs de son antagoniste, s'enfuit à Constantine, réclamant le secours du bey, mais celui-ci, trop occupé de ses propres affaires, ne put rien entreprendre en sa faveur.

A cette époque, El-Hassenaoui entama des relations avec Yousouf. A la suite d'une première entrevue qu'ils eurent à la Chafia, El-Hassenaoui, à la tête de 200 cavaliers, vint visiter Yousouf qui le reçut à bras ouverts à son camp de Dréan. El-Hassenaoui faisait sa soumission et nous offrait ses services. Yousouf lui donna aussitôt pour mission d'attaquer les Senhadja; le nouvel allié exécuta les ordres et ramena au camp un butin considérable. On le combla de cadeaux en argent et en bestiaux. Mais il y avait dans la troupe de Yousouf beaucoup d'aventuriers d'origine problématique et cherchant fortune auxquels l'énergie et l'attitude d'El-Hassenaoui portait ombrage. Pour s'en débarrasser, ces individus ourdirent aussitôt contre lui une intrigue; on le représenta comme un agent secret du bey de Constantine, disposé à trahir à la première occasion. El-Hassenaoui, s'apercevant qu'on lui retirait peu à peu toute confiance, s'éloigna sans bruit et rentra aux Hanencha. Il avait compris du reste que la guerre sainte pouvait seule le soutenir et lui conserver ses partisans, et, à partir de ce moment, il nous devint hostile, en même temps qu'il combattait aussi avec acharnement son rival Resgui. Tombant bientôt avec ses cavaliers sur la tribu soumise des Merdès, il la pilla et tua le fils du cheïkh

Ben Nacer, qui nous était dévoué. Du côté de La Calle il fit aussi de nouvelles incursions et ravagea la contrée malgré la résistance que tenta de lui opposer notre cheikh Bou Mettir.

Resgui, de son côté, agit à peu près de la même manière; après avoir souvent attaqué notre camp de Dréan, il vint aussi, en 1836, faire à Bône un simulacre de soumission et, après avoir reçu tout ce qu'il put tirer de nous, il s'enfuit de Dréan en faisant déserter un certain nombre de spahis qui le suivirent aux Hanencha.

Lors de notre première expédition contre Constantine, en 1836, Resgui, appelé par le bey, n'avait pu rassembler autour de lui qu'un nombre fort restreint de partisans et sa participation à la défense du territoire fut par conséquent à peu près nulle. Le bey, mécontent, donna l'ordre de l'arrêter. Resgui lui envoya son fils Tahar, qui ne réussit point à calmer sa colère; bien au contraire, le bey écrivit au kaïd du Kef de s'emparer de Resgui par la force; mais celui-ci, sans perdre de temps, s'adressa au général Damrémont, alors à Bône, et lui offrit de faire passer son armée à travers les Hanencha pour marcher sur Constantine.

Cependant El-Hadj Ahmed Bey vint attaquer Medjaz Ahmar le 20 septembre 1837; il avait environ 10,000 hommes, il perdit beaucoup de monde et s'enfuit.

Le 1er octobre, notre armée prenait la route de Constantine; le 6 elle menaçait la place et l'enlevait d'assaut le 13. Resgui, alors serré de près par le kaïa du Kef et par El Hassenaoui, écrivit de nouveau au maréchal Valée; Tahar, fils de Resgui, trouva à Guelma le général en chef et reçut pour son père le burnous et le cachet d'investiture. Mais, bien peu de jours après et sur le point d'être pris par les Ouargha, Resgui s'enfuit à Medjez-Sefa, où quelques-uns de ses fidèles purent le rejoindre. Il se retira ensuite à l'Oued el-Malah sous la protection française (1).

(1) Lorsque Resgui fit sa soumission, on crut nécessaire de fournir sur son compte une notice biographique. Personne ne le contrôlant en ce moment, Resgui dicta lui-même la note en ces termes : « D'après les dires des anciens, c'est en 1785 que mourut le cheikh Otman ben Brahim, des Hanencha. Il eût pour successeur Mansour Ben Resgui, qui inaugura la grande famille des Resgui, d'où sont sortis depuis cette époque presque tous les chefs indigènes du pays. Mansour mourut en 1805 et fut remplacé par son fils Resgui, qui resta cheikh des Hanencha jusqu'en 1830. »

Cette notice, à laquelle trop de gens ont eu la naïveté d'ajouter foi, est complètement fausse. Je crois avoir suffisamment démontré la vérité sur l'origine et l'arrivée au pouvoir de cette famille, qui n'appartient par aucun lien à celle des Harar ses maîtres, si ce n'est celui du servage.

Aussi bien pour El-Hassenaoui que pour Resgui, notre amitié avait été un motif d'exclusion au gouvernement des Hanencha. Afin de mettre un terme à cet état de choses, le général Galbois, commandant la province, résolut d'envoyer des secours à Resgui, qui, malgré l'abaissement où il se trouvait alors, annonçait dans ses lettres pouvoir, à l'approche de nos troupes, faire soulever 500 cavaliers en sa faveur. Cette opération fut confiée à M. le commandant Jannet, qui partit de Constantine le 8 février 1839 avec un bataillon de son régiment, une cinquantaine de cavaliers, deux pièces de montagne et alla camper à une journée plus loin, au pied du Djebel Sassi, sur la Seybouse. Il attendit là Resgui qui n'arriva que le 10 avec 20 cavaliers seulement, au lieu des 500 qu'il avait annoncés. M. Jannet comprit fort bien dès ce moment que l'entreprise était manquée; cependant, comme un officier de cœur se décide difficilement à reculer devant le danger sans ordre précis ou sans nécessité absolue, il reprit sa marche et s'avança jusqu'auprès de la ville ruinée d'Hadjara, qui est en plein territoire des Hanencha. Mais, voyant que partout les partisans d'El-Hassenaoui couraient aux armes et que personne ne bougeait en faveur de Resgui, il dut se déterminer à la retraite, qu'il opéra par Ksar El-Djedja. Il fut poursuivi jusqu'à la Seybouse, mais il maintint l'ordre dans sa petite troupe. Le 17, il rentra à Guelma sans pertes trop considérables. Resgui se rapprocha de ce camp avec sa famille et El Hassenaoui, triomphant, se mit à jouer en petit, chez les Hanencha, le rôle d'Abd-el-Kader, instituant des kaïds, se faisant payer des contributions par ses voisins plus faibles que lui et se réservant prudemment, du reste, une retraite sur le territoire de Tunis, où il transporta une partie de sa fortune personnelle. Tantôt il paraissait agir

pour le compte d'Ahmed Bey, tantôt il se posait seulement en protecteur de cette puissance déchue à laquelle il paraissait alors n'accorder qu'une pitié dédaigneuse. Ahmed Bey, obligé de subir les caprices de cet homme, courait, selon les circonstances, de l'Aurès chez les Hanencha et de chez les Hanencha à l'Aurès, où il s'était ménagé un refuge dans l'Ahmar Kheddou.

Le territoire des Hanencha étant limitrophe du cercle de La Calle, El-Hassenaoui chercha plusieurs fois à étendre son influence sur les tribus de cette région, mais ses projets furent déjoués par le colonel de Mirbek qui y commandait (1).

El-Hassenaoui feignit alors de vouloir en venir à un accommodement dont la base était le partage du pays entre lui et son antagoniste. Il avait oublié déjà que, de concert avec son oncle El-Moubarek, il ne s'était levé que pour défendre les droits méconnus de ses seigneurs en bas âge contre l'usurpateur Resgui. Aujourd'hui, il travaillait exclusivement dans son propre intérêt. Les deux compétiteurs entrèrent en pourparlers. Resgui envoya pour traiter cette question son cousin et ses deux frères. Hassenaoui, ayant en son pouvoir ces trois envoyés, leur fit briser la tête à coups de maillet. Une *fraction* des Oulad Allague fournit les exécuteurs de cette tuerie. El-Hadj Ahmed Bey, retiré dans le Dyr et qui avait depuis sa chûte favorisé les projets de El-Hassenaoui, qu'il jugeait seul homme déterminé et capable de soutenir la résistance contre les Français, reconnut ses torts envers son ancien allié Resgui et chercha à ressuciter son parti. A la tête de contingents nombreux, le bey et Resgui tombèrent sur El-Hassenaoui auprès de Tifach, puis à Souk-Ahras, à trois reprises différentes, mais toujours sans succès. Le bey avait parcouru les Hanencha pendant un mois et la guerre avait pris entr'eux une grande activité, mais El-Hadj Ahmed n'ayant pour soutenir son protégé qu'une influence peu efficace, Resgui ne put lutter contre El-Hassenaoui, enrichi par le pillage et les dons qu'il avait reçus des Français pendant sa soumission éphémère. Ahmed Bey, après avoir perdu 30 de ses meilleurs partisans dans ces diverses rencontres, se retira aux Harakta et laissa

(1) Pelissier.

le pays aux mains des cavaliers de la zemala des Harar qui, voulant faire renaître le temps où ils vivaient sur les autres tribus, se rallièrent définitivement à El-Hassenaoui. Usant constamment de leur influence et de leur force, ils éloignaient de nous les tribus disposées à se soumettre ; leur pays servait de refuge à tous les brigands et enfin, en dernier lieu, ils avaient reçu chez eux 29 soldats espagnols ou italiens de la légion étrangère en garnison à Guelma, dont ils avaient favorisé la désertion.

Le 18 mai 1842, le général Randon se mit en marche contre cette population hostile avec une colonne légère d'environ 1800 hommes. Le lendemain, en sortant du défilé d'Akbet-et-Trab, une fusillade assez vive s'engagea jusqu'à Aïn Souda, point choisi comme centre d'action. Malgré une pluie fine continuelle, gênant *fort* les opérations, plusieurs combats meurtriers furent livrés par nos troupes en fouillant les ravins et les rebelles éprouvèrent des pertes considérables ; nous avions nous-mêmes 18 morts et 59 blessés. Quatre compagnies de zouaves en reconnaissance, sous les ordres du commandant Fremy, formant un effectif de 300 hommes, arrivèrent au milieu d'un douar où ils ne tardèrent pas à être assaillis par une grêle de balles. Le bruit de la fusillade, intercepté par la configuration des montagnes ne parvenant point jusqu'aux autres compagnies de soutien, celles-ci crurent, après une longue attente, que la tête de la colonne avait rétrogradé par un autre chemin, alors elles regagnèrent elles-mêmes le camp avec un troupeau enlevé et deux escadrons de spahis chargés d'appuyer et d'éclairer la reconnaissance.

Pendant ce temps, les zouaves du commandant Fremy étaient un instant entourés et chargés avec fureur par plus de 1200 Arabes. Un feu de deux rangs leur ouvrit le passage et ils gagnèrent une crête de rochers où, couchés à plat ventre, ils attendaient les attaques successives des Arabes et, se levant subitement, ils les chargeaient à la baïonnette ou les recevaient par une décharge à bout portant. Informé de cette situation périlleuse, le général se porta en toute hâte à leur secours. L'approche du renfort suffit pour éloigner l'ennemi déjà démoralisé par la résistance meurtrière des zouaves. Le feu de l'artillerie acheva de le disperser et il disparut complètement dans la montagne. Il était temps que

des secours arrivassent aux intrépides soldats qui depuis trois heures défendaient le nid d'aigle où ils s'étaient établis. Ils n'avaient plus que cinq cartouches par homme et ils ne pouvaient quitter leur position, où ils avaient leurs blessés. mais leur ardeur, soutenue par l'exemple de leurs officiers, ne s'était pas un seul instant démentie. Il est facile de juger des pertes énormes éprouvées par les Arabes à la suite d'un combat livré dans une pareille position et soutenu par une troupe aussi déterminée.

La difficulté de se maintenir à Aïn Souda avec la pluie et le brouillard, déterminèrent le général Randon à descendre de la montagne, avec le regret de ne pouvoir tirer tout le parti possible de son premier succès. La colonne ne fut pas suivie par un seul Arabe, tant l'ennemi était frappé de la mort d'environ 200 de ses plus énergiques combattants et d'un nombre proportionné de blessés. Le général Randon rentrait le 15 à Guelma, ramenant un troupeau de 3,000 têtes de bétail.

C'était la première fois que nos troupes avaient pénétré sur le territoire des Hanencha. Mais, malgré cette première leçon, ils se maintinrent en rébellion jusqu'en 1843, époque à laquelle le général Baraguay d'Hilliers envahit le pays avec trois colonnes.

Commandant à une région montagneuse d'un difficile accès, ayant rallié à lui toutes les tribus dissidentes de l'Est, à la tête d'une cavalerie nombreuse et bien montée, libre de tous ses ennemis dont il s'était débarrassé par le fer ou le poison, s'appuyant sur le kaïa du Kef, dont il avait gagné l'amitié, El-Hassenaoui s'enhardit à élever une puissance rivale de la nôtre. L'impunité dont il jouit longtemps enfla son audace; non content de rançonner les tribus soumises sur lesquelles il levait des impôts et dont il encourageait sans cesse la défection, il en vint à attaquer nos colonnes, voulant, dans la province de Constantine jouer, comme je l'ai dit, le rôle d'Abd-el-Kader dans celle d'Oran. Il exista du reste pendant quelque temps, entre ces deux champions de la race arabe, une correspondance très suivie, ce qui explique bien des choses.

El Hassenaoui était dans l'Est un ennemi trop dangereux pour le laisser subsister; il était temps de mettre un terme à ses dé-

prédations et d'enlever ce continuel sujet de crainte. Afin de mieux l'atteindre et de terminer la guerre promptement, le général Baraguey-d'Hilliers, fit attaquer les Oulad Dhan et le Ksenna par deux colonnes parties de Constantine et de Guelma (1); tandis qu'une troisième colonne quittant Bône et remontant la Chefia, tournait l'ennemi par derrière. Le général espérait ainsi en attirant toute l'attention d'El Hassenaoui sur son front et sur son flanc droit, donner le temps au colonel Senilhes de lui couper la retraite. On put croire en effet au succès de cette combinaison. El Hassenaoui combattit franchement les colonnes de Constantine et de Guelma, mais bientôt prévenu de l'imminent péril qui le menaçait, il s'enfuit assez à temps pour dépasser Souk-Ahras et gagner la frontière de Tunis, deux heures seulement avant l'arrivée du colonel Senilhes qui allait lui barrer le passage.

La fuite du maître, laissa les populations sans direction; les Oulad Dhan et toutes les tribus qui se rattachaient à eux se soumirent; les autres suivirent El Hassenaoui dans l'Est ou se réfugièrent vers le Sud.

---

(1) Colonne de Constantine, sous les ordres directs du général Baraguey-d'Hilliers.

6 bataillons d'infanterie.

450 chevaux, chasseurs et spahis.

2 pièces d'artillerie.

50 hommes du génie.

Colonne de Guelma, colonel Herbillon.

3 bataillons d'infanterie.

1 escadron de spahis.

1 pièce d'artillerie.

Colonne de Bône, colonel Senilhes

3 bataillons d'infanterie.

1 escadron.

3 pièces d'artillerie.

1200 chevaux de goums suivaient les colonnes.

La colonne de Constantine était à Aïn Souda chez les Oulad Dhan le 24 mai.

Celle de Guelma traversa les Zerdaza et arrivait le 24 à l'Oued Riran.

Celle de Bône, traversa les Merdès, remonta la Chefia, les Chieban les Beni Msaud et était le 25 à Souk Ahras. jour fixé pour l'attaque générale.

Le général jugea qu'après ces premiers résultats il pouvait poursuivre la soumission de la confédération des Hanencha. Une partie de ces tribus avait dépassé la frontière tunisienne; une autre voisine des montagnes de Frina, s'était jetée dans ce massif, dont les pentes raides et coupées de profonds ravins pouvaient les mettre à l'abri des coups des troupes françaises; les Oulad Moumen, les Oulad Messaoud, les Oulad Dia, étaient du nombre. Les colonnes de Bône et de Guelma agirent sur ces tribus et, après deux engagements les soumirent. La colonne de Constantine, pendant ce temps, amenait aussi à se rendre les Oulad Khiar et quelques autres tribus de la plaine.

Depuis le départ d'El Hassenaoui, les Hanencha n'avaient plus de chef autour duquel il pussent se rallier, le général leur en donna un dans la personne de Mohammed Salah Chabbi neveu de Resgui, lequel étant trop vieux proposa lui même cette combinaison. Il restait à consolider ce pouvoir nouveau et obliger les tribus émigrées à la suite d'El Hassenaoui à rentrer dans la province; à réduire la partie insoumise du cercle de La Calle, ainsi que les Oulad Yahïa ben Taleb et les Oulad Siouan qui, seuls, dans le Sud, n'avaient pas demandé l'aman.

Le général Baragay-d'Hilliers ordonna donc au colonel Senilhes de se diriger au nord et de marcher vers La Calle; au colonel Herbillon de rentrer dans le pays des Hanencha pour soutenir le nouveau cheïkk investi par nous, tandis qu'avec la colonne de Constantine, il se porterait vers le sud.

Le colonel Senilhes était sur le point d'atteindre son but sans coup férir, quand les tribus tunisiennes. encourageant les tribus récalcitrantes de leurs conseils et de leurs armes vinrent combattre la colonne qui les repoussa énergiquement.

Le colonel Herbillon recevait successivement la soumission de toutes les tribus émigrées avec El Hassenaoui, les rétablit sur leur terrain en leur faisant payer l'impôt.

La colonne de Constantine se dirigeait sur les Oulad Yahïa ben Taleb et était arrivait au Djebel Guelb quand le général apprit que les Oulad Siouan ayant à leur tête le marabout Abd-el-Afid étaient seulement à quelques lieues de lui et qu'il pouvait les enlever.

Faire monter 300 hommes d'infanterie sur les mulets de son convoi, prendre avec lui toute sa cavalerie, chercher l'ennemi, l'atteindre après quinze heures de marche continue, le battre, le disperser lui enlever 17,000 moutons, 500 chameaux et 600 bœufs, et ramener le tout au camp, fut l'affaire d'une nuit et d'un jour (1), Le lendemain, il dirigea cet immense troupeau sur Constantine, sous l'escorte d'un bataillon et marcha sur les Oulad Yahïa ben Taleb qui, effrayés du malheur arrivé aux Oulad Siouan, se soumirent sans obstacle et payèrent l'impôt.

Après avoir parcouru tout le pays entre l'Oued Mellague et le versant septentrional du bassin de la Medjerda, le général Baraguay-d'Hilliers fit rentrer toutes les troupes dans leurs garnisons, laissant cependant à Souk-Ahras une petite colonne pour quelque temps encore, afin de maintenir toutes les tribus dans la soumission et permettre au nouveau Cheikh de se créer une Zemala qui le fit respecter. Ce pays plus que tout autre avait besoin d'un frein qui lui manquait. Son voisinage de la frontière en faisait une nécessité, lors même que l'état d'anarchie dans laquelle les tribus avaient vécu pendant dix années n'y aurait pas développé des germes de désordre entretenus par les partisans de l'ancien ordre de choses. Le commandement des Hanencha fit partie du cercle de Guelma. Au mois d'août le cheikh Mohammed Salah s'était formé une Zemala d'environ 300 chevaux, avec laquelle il pouvait sans crainte parcourir son pays. Dès lors le lieutenant-colonel de Mac-Mahon qui commandait la colonne d'observation dans le pays des Hanencha reçut l'ordre de rentrer avec ses troupes.

(1) Le marabout Sidi-Abd-el-Afid, allié d'El Hassenaoui, avait avec lui vingt cinq douars. Prévenu d'une attaque prochaine il se hata de décamper à minuit. Le général s'était mis en route à 10 heures du soir pensant le surprendre à la pointe du jour; heureusement les traces des bestiaux indiquèrent la direction prise par les fuyards. Vers 10 heures du matin la gauche du convoi était atteinte. Attaqués à droite par notre goum, voyant leur retraite coupée par les chasseurs, l'infanterie les prenant par le centre, et chargés vivement par les spahis, les Oulad Siouan après avoir eu une vingtaine d'hommes tués, s'enfuirent dans la montagne abandonnant tentes, bagages et troupeaux.

Mais, insistons sur la situation: ce pays longtemps en proie à l'anarchie et qui s'était attiré l'animosité des tribus tunisiennes voisines, sur lesquelles El Hassenaoui était tombé comme sur les nôtres quand il y avait du butin à faire, se trouvait dans un état de désordre extrême. Après le départ des troupes, les Hanencha de l'ancienne Zemala des Harar continuaient à pressurer les tribus qui, ne voyant pas se réaliser les promesses qui leur avaient été faites de vivre toutes sur un pied d'égalité et d'égale protection se plaignirent de leur cheïkh et commencèrent à méconnaître son autorité. Il était bien difficile de faire disparaître brusquement les vieilles habitudes établies au contact du Makhzen turc, mais il convient de reconnaître aussi que toutes les intrigues qui continuaient à agiter le pays étaient fomentées par El Hassenaoui et ses turbulents partisans. El Hassenaoui après sa défaite s'était retiré sur les terres de Tunis. Dès qu'il apprit la nomination du nouveau cheïkh des Hanencha, il écrivit pour demander l'aman. Le général le lui accorda plein et entier comme à un simple particulier, mais à condition qu'il irait s'établir dans la tribu des Oulad-abd-en-Nour à l'ouest de Constantine. Il s'y refusa; alors le général notifia au Kaïa du Kef que s'il permettait à El Hassenaoui de revenir chez nous en ennemi, il s'en plaindrait au gouvernement de Tunis et peut-être en poursuivant le rebelle, ne respecterait-il pas alors la frontière.

Au mois d'avril 1844, le duc d'Aumale qui avait succédé au général Barraguay d'Hilliers dans le commandement de la province de Constantine, fit partir une colonne de 2,500 hommes sous les ordres du général Randon avec des instructions pour donner aux Hanencha une organisation qui mit un terme au malaise permanent de cette région.

Dans l'état d'agitation où étaient les esprits, le général Randon se porta d'abord au point extrême de la course qu'il devait accomplir, afin de prévenir les mauvaises dispositions qui pouvaient s'y développer s'il donnait aux agitateurs le temps d'organiser une opposition. De Guelma, il se dirigea donc sur Tebessa, en passant par les Oulad Dhan, les Sedrata, les Beni Barbar, les Mahatla et les Oulad Sidi Yahia ben Taleb. Le 24 avril, la colonne campait devant Tebessa et, après y avoir réglé les affaires du pays,

le général Randon venait s'installer le 5 mai à Souk-Ahras. Durant sa course, il avait eu le temps de prendre des renseignements sur les hommes et les choses et il pouvait dès lors agir avec connaissance de cause. Jusque là l'administration de Mohamed Salah avait été aussi intègre que possible, il n'avait point écouté les souvenirs de haine et de vengeance que ses ennemis lui prêtaient, il avait enfin suivi les avis de son vieil oncle Resgui, que l'âge et l'expérience avaient mûri et rendu plus sage, et qui, ajoutons-le, avait le mérite de s'être parfaitement rendu compte de la puissance de la France contre laquelle il ne pouvait lutter. Au reste il eût été fort difficile à ce moment de remplacer Mohammed ben Salah. Ce changement aurait causé un surcroît de perturbation à laquelle le voisinage de Tunis et le caractère inquiet, remuant, batailleur de la tribu, aurait immédiatement pu donner des conséquences fâcheuses. Toutes ces intrigues étaient l'œuvre d'El-Hassenaoui, renouvelant à chaque instant des demandes d'aman et, cependant, ne venant jamais faire acte de soumission. Il profitait surtout des changements de commandants de province pour feindre de vouloir renoncer à l'exil que les événements lui avaient imposé. Quelques-uns de ses partisans avoués durent être éloignés du pays parce qu'ils exploitaient trop la crédulité des arabes en répandant le bruit d'un revirement prochain et que notre intention était de donner à d'autres qu'aux Resgui le commandement du pays.

Les Hanencha de l'ancienne Zemala des Harar, furent constitués en tribu séparée et reçurent l'ordre d'aller s'établir à Tifach, pour leur faire perdre le prestige qui les rendaient les oppresseurs des autres tribus.

Le général Randon profita de son séjour à Souk-Ahras pour employer les troupes à relever les ruines d'une ancienne habitation des cheïkhs des Hanencha. La maison était située sur l'emplacement où se tenait habituellement un grand marché. Les murs en étaient crénelés et elle pouvait au besoin contenir cinquante hommes.

La nouvelle de la victoire d'Isly (6 août 1844) et celle du bombardement de Tanger impressionnèrent toutes les populations indigènes de l'Algérie et, pour quelque temps, le calme régna

partout. Mait bientôt la nouvelle de complications survenues dans l'ouest de la province se répandit chez les Hanencha qui montrèrent quelque agitation. El Hassenaoui dont les espérances s'étaient réveillées au bruit de cette nouvelle, et qui supposait sans doute la totalité de nos troupes occupées dans l'Aurès ou en Kabylie, s'était rapproché des populations anciennement soumises à son commandement et cherchait à y jeter des germes de révolte. A la suite de nos réclamations vives et répétées auprès du gouvernement de Tunis, El Hassenaoui avait été éloigné de la frontière, mais en 1845, il venait de reparaître dans son ancienne résidence de Sidi Yousef et jetait dans les tribus des brandons de discorde en écrivant des lettres ou venant lui-même sur notre territoire haranguer les tribus soumises.

Dans de pareilles circonstances l'autorité de notre Kaïd des Hanencha était méconnue, les tribus qui n'avaient point encore payé l'impôt se refusèrent à l'acquitter et Mohammed Salah effrayé des menaces qui grondaient autour de lui avait rapproché sa Zemala de Guelma.

L'apparition de nos troupes à Souk-Ahras mit fin à toutes ces hésitations et les populations rentrèrent dans l'ordre. Les Oulad Allague qui avaient servi de foyer à toutes ces intrigues quittèrent cependant leur territoire et allèrent se réunir à El Hassenaoui sur le sol tunisien. Néanmoins le général Randon suivant la lisière du territoire, put compléter la série de reconnaissances faites déjà sur la frontière.

« Le principal résultat obtenu pendant cette course, disait-il « en rentrant, c'est d'avoir complété la délimitation depuis Te « bessa jusqu'à la mer. »

Cependant cette région avait besoin d'être fréquemment visitée et le général Randon y retournait l'année suivante et parcourait toute la frontière dans la direction de Tebessa. Sa colonne arrivait tranquillement sous les murs de cette ville le 29 mai 1846; le 1er juin un convoi de vingt malades évacués de Tebessa sur Guelma était confié à l'honneur du Kaïd des Oulad Yahia ben Taleb qui avaient déjà donné des preuves de soumission. Assaillis pendant leur marche par quelques centaines de cavaliers, nos malheureux soldats étaient lâchement égorgés.

Cette nouvelle jeta tout le camp dans une émotion profonde. Le lendemain matin, le général Randon bien que n'ayant à sa disposition que 1,600 hommes, se dirigea sans hésiter vers la montagne du Dyr occupée par les Oulad Yahia qu'il s'agissait de châtier d'une manière exemplaire.

Au pied du Ras-Stah la colonne s'arrêta, elle avait devant elle de nombreux rassemblements en armes. L'infanterie mit sac à terre et aussitôt commença une attaque vigoureuse; l'ennemi eut 200 hommes tués et on fit sur lui une razia immense. Le lendemain les Oulad Yahia vinrent attaquer le camp qui était resté sur la position de Ras-Stah; on se porta contre eux et ils perdirent encore une centaine d'hommes.

Le terrible châtiment qui venait de leur être infligé fit réfléchir les coupables qui ramenèrent au camp les bêtes de somme et les chevaux enlevés au convoi de malades.

Cette restitution s'étendit aux armes; on rapporta même une bourse contenant 360 francs en or, prise sur un officier de cavalerie malade, au moment de son massacre. Les Oulad Yahia versaient en trois jours 30,000 francs d'amende et cinq individus, partisans d'El Hassenaoui, désignés comme instigateurs du lâche assassinat de nos malades, étaient livrés à notre justice

La fraction dite des Ourfellah, au centre de laquelle le crime avait été commis, seule prit la fuite avec les 80 tentes dont elle se composait. Ses récoltes furent mangées et ses silos vidés par nos goums.

Le 14 juin, une petite colonne commandée par le colonel Buttafoco fit jonction avec celle du général Randon qui, ainsi renforcée et ravitaillée, après avoir vengé avec éclat le sang français traîtreusement répandu, alla parcourir le pays des Oulad Khiar où l'arrivée d'El-Hassenaoui et d'un prétendu chérif causait une certaine fermentation. Ces deux remuants personnages traînaient à leur suite, non seulement les anciens Hanencha et Nememcha insurgés, mais aussi des contingents recrutés chez les tribus tunisiennes des Ouargha, Charen, Bou Ranem et quelques cavaliers du Kef. Le 19, vers le milieu de la journée, au bivouac établi à l'endroit dit Sidi Mohamed el Khemissi, on signala l'approche de plusieurs milliers de cavaliers et de fantassins. Notre

cavalerie s'élança aussitôt contre ces fanatiques : elle les atteignit les dispersa et les poursuivit pendant plus de 24 kilomètres. L'infanterie française ne tarda pas à rejoindre les gens à pied qui cherchaient un refuge dans les lieux escarpés. Plus de 100 cadavres ennemis restèrent sur le terrain sans que, de notre côté, on eût de grandes pertes à déplorer. Ce brillant combat suffit pour dissiper entièrement ces bandes fanatiques, et le gouvernement Tunisien s'empressa de donner les ordres les plus sévères à ses agents pour prevenir le retour de cette violation du territoire algérien. Le Kaia du Kef et le Hakem de Badja qui s'étaient compromis par la protection tacite qu'ils avaient accordées à El Hassenaoui et au Chérif, envoyaient des cavaliers pour s'en emparer ou les chasser de leur pays. Un combat sanglant eut lieu entre eux el Hassenaoui, traqué de toutes parts, ayant eu son fils blessé (le même que les Nememcha tuèrent plus tard), et tous ses bagages enlevés, s'enfuit chez les Nememcha qui lui donnèrent asile.

En mars 1847, le colonel Senilhes, commandant à Bône partit directement pour Tebessa afin d'opérer un mouvement concentrique vers les Nememcha, avec une colonne sortie de Batna sous les ordres du général Herbillon. Les deux colonnes battirent toutes les montagnes du Sud de Tebessa, poussant jusqu'à Negrin sans rencontrer ni Hassenaoui ni ses partisans qui s'étaient enfoncés dans le Sahara au-delà de Negrin. Le général Herbillon rentra à Batna et le colonel Senilhes resta campé à Ain-Chabrou, espérant bien que les chaleurs du Sahara forceraient les Nememcha à revenir vers le Nord. Après un séjour opiniâtre de plus de trois mois, le colonel eût la satisfaction de voir à son camp les principaux chefs des Nememcha réduits à merci et demandant l'aman. El Hassenaoui, qui avait suscité tant d'embarras, venait aussi se rendre à discrétion et était dirigé à Tebiga dans la plaine de Bône où on l'interna avec les quatorze tentes qui composaient sa Zemala.

Un homme entreprenant et brave comme l'était El-Hassenaoui ne pouvait rester longtemps dans l'inaction, aussi ne cessait-il de demander à être utilisé à notre service. L'influence qu'il avait exercé sur la frontière à l'époque de son insoumission lui firent

confier en 1848 le commandement des Oulad Yahïa ben Taleb et en 1850 celui des Nememcha. Dans la notice sur la ville de Tebessa et les tribus qui en dépendent je m'étendrai plus longuement sur les actes de son administration dans ce pays ; quant à présent, je me bornerai à dire qu'après avoir donné des preuves d'énergie pour remplir avec fidélité l'emploi qui lui avait été accordé, il se livra, à divers actes incompatibles avec nos mœurs : concussions et fabrication de faux cachets. Interné pour ces faits aux Iles Sainte Marguerite ; il vint ensuite se fixer quelque temps à Alger et mourut enfin, en 1853, aux environs de Constantine sur un terrain azel qu'il avait loué du domaine sa famille s'est fixée depuis à Aïn Beida.

Revenons maintenant aux Hanencha.

Depuis la dernière expédition du général Randon le long de la frontière, il régnait dans l'intérieur de nos tribus une tranquillité bien assurée. De toutes parts, l'agriculture prospérait, la colonisation européenne et indigène se développait, des constructions de tout genre s'élevaient, de nouvelles routes étaient ouvertes. La guerre semblait avoir fini par faire place à la paix. Au milieu de ce calme et de cette quiétude, une insurrection éclatait tout à coup chez les Oulad Dhan. Dans la nuit du 1er au 2 juin 1852, un camp de travailleurs placé à Aïn Souda, pour ouvrir la route de Tifach et construire un caravansérail était brusquement attaqué. Cette attaque fut le signal d'une insurrection générale et elle prit, en effet de grandes proportions en peu de jours. Les ordres religieux avaient secrètement répandu le bruit parmi leurs Khouan que nous allions quitter l'Algérie ; un Mokaddem de l'ordre de Sidi Abd er-Rahman était à la tête du mouvement qui avait gagné de Bône à Tebessa et de Guelma à Ain Beida. A ce signal les montagnards de l'Edough prenaient les armes et attaquaient le camp des déportés politiques occupés à faire aussi une route au-dessus de Bône ; un autre camp de bûcherons militaires, subissait le même sort dans la forêt des Beni Salah auxquels ils tuaient huit hommes. Les révoltés au nombre de 200 cavaliers, 4,500 fantassins menaçaient de brûler le village de Barral. Le Capitaine Mesmer chef du bureau arabe de Bône était sorti avec un peloton de spahis pour protéger les

colons. Se dirigeant de Penthière vers Nechemeya que l'on disait menacé, le Capitaine Mesmer, laissa le Kaid Kharezi avec son goum sur la rive droite de la Seybouse pour couvrir les villages de Barral et de Mondovi. Arrivé à Penthière, il apprend que le kaid Kharezi est bloqué et que les insurgés sont maîtres de tous les gués, que Barral est vivement attaqué par eux. Immédiatement il se porte sur le point menacé, une charge vigoureuse dégage Kharezi et repousse l'ennemi ; mais au début de la charge le Capitaine Mesmer trouvait une mort glorieuse.

Ces événements qui se produisaient aux portes de Bône, n'étaient que le contre coup de ce qui se passait aux Hanencha. Le Bordj-Fondouk de Souk-Ahras dans lequel se trouvaient une vingtaine de soldats protégeant quelques ouvriers civils et des condamnés militaires employés à des travaux de réparation étaient, le 8 juin à midi, attaqués par des contingents fanatiques au nombre de plusieurs milliers. Les portes du Bordj furent solidement baricadées, ainsi qu'une brèche qui existait dans le mur et le Sous-Lieutenant Labarère prit toutes les dispositions pour la résistance ; malheureusement ses soldats seuls étaient armés. Le lendemain, au lever du soleil et au bruit de vociférations sauvages, une seconde attaque avait lieu. Comme enragés et furieux, les Arabes se précipitaient sur la brèche barricadée, cherchant à la démolir à coups de pioche, mais tous ceux qui entreprenaient ce travail étaient aussitôt frappés à mort par les défenseurs. Dans une troisième attaque, une quarantaine d'hommes, portant devant eux des planches en guise de bouclier, s'avancèrent résolument ; hommes et planches, en peu d'instants, roulaient pêle-mêle dans la poussière. Mais tout à coup une sourde explosion se fait entendre; un conduit d'égout vient de sauter au pied intérieur du mur, sous l'effet d'une vingtaine de kilos de poudre contenue dans une peau de bouc que les assiégeants ont réussi à introduire jusque-là. Cette mine ne produisit heureusement aucun effet et les décombres suffirent pour boucher le trou produit par l'explosion. La fusillade continuait plus active que jamais et les agresseurs ne cessaient de crier aux défenseurs du bordj que dans peu de jours ils subiraient tous le sort des Européens de Tebessa et de Guelma, c'est-à-dire *morts* ou *musulmans*.

La soif faisait souffrir et décourageait nos hommes, le moral s'affaiblissait sensiblement, l'absence de toute nouvelle était amèrement commentée. Quelques hommes, réduits à boire leur urine depuis deux jours, étaient malades et incapables de servir à la défense. Cinq jours et quatre nuits de combats, de travaux, d'alertes continuelles et surtout la privation d'eau, avaient exténué les plus braves. Il fallait une nouvelle alerte pour secouer cet affaissement, elle arriva : Vers 10 heures du matin, après de longs cris d'encouragements, l'ennemi, formé sur deux rangs, s'avança portant des fagots de broussailles, de paille et de dis pour incendier le bordj. Du mamelon qui domine la position partait une grêle de balles et de pierres. A quelques mètres du mur d'enceinte, le feu des assiégés coucha par terre une quinzaine de ces porteurs de torches et de fagots et arrêta ceux qui les suivaient.

Après une lutte acharnée, durant six jours, l'approche d'une colonne dégagea les braves défenseurs du bordj de Souk-Ahras.

Cependant le mouvement de l'Edough s'était calmé, le kaïd Ben Bà-Ahmed et le marabout Bou Maïza, ayant réussi à faire rentrer dans le devoir toutes ces populations sans qu'il fut nécessaire d'y envoyer des troupes. C'est un grand service qui nous était rendu par ces deux personnages indigènes, car Bône, à ce moment, était réduite à sa milice pour toute défense. Le colonel de Tourville, libre dès lors de ses mouvements, allait débloquer Souk-Ahras. Le 13 et le 14 il surprend les rebelles à Akbet-Zeïtoun et à Kef-el-Aks ; chassés de rochers en rochers et ayant perdu beaucoup de monde, ils se réfugient dans des grottes, abandonnant femmes, enfants et troupeaux.

Le général de Mac-Mahon, alors en expédition aux environs de Collo, où un chérif avait occasionné des désordres, apprenait que tout le pays le long de la frontière était en insurrection. Il accourut à marches forcées et fit à Tamatmat sa jonction avec le général d'Autemare, qu'il avait envoyé en avant au premier bruit de révolte e qui déjà venait de débloquer Aïn Beïda. La colonne du colonel de Tourville, établie près de là, à Khamissa

fut destinée à agir sur le pays boisé des Oulad Dhan et des Beni Salah, pendant que le général se portait en avant.

D'après les renseignements recueillis, les Oulad Khiar, les Beni Barbar et plusieurs autres fractions des Hanencha insurgés étaient réunis dans la plaine de Guelta sur les deux rives de l'Oued Ourihir affluent du Mellag qui forme, de ce coté, notre limite avec la régence de Tunis.

Le 12 juillet, vers les 4 heures du soir, malgré une chaleur encore assez forte, le camp fut levé pour être porté du côté de la plaine de Guelta. Tous les sacs des troupes à pied étaient mis sur des chameaux et des mulets réunis à cet effet

Le général de Mac-Mahon prit la tête de la colonne avec toute la cavalerie qui eut, pendant la nuit, à traverser plusieurs ravins ou bancs de rochers ne permettant de marcher que par un. Cependant vers trois heures, un peu avant le jour, elle était formée en colonne sur la rive droite de l'Oued Ourihir. Jusqu'à la hauteur du marabout des Oulad Sidi Yahia ben Taleb, on n'aperçut aucun mouvement dans la plaine. La colonne prit alors la montagne de Kalaât Senan pour point de direction. A trois lieues de cette montagne on découvrit, d'une petite éminence, la poussière d'une émigration fuyant vers la Kalâa. La cavalerie prit aussitôt le petit trot, et après une demi-heure de cette allure on put distinguer une masse de 1,000 à 1,200 tentes qui couvraient la plaine et les dernières pentes du mamelon sur lequel est bâtie la ville de Kalâa. Rappelons que cette ancienne citadelle des Harar est située sur un pâté de rochers dont les murailles à pic de tous côtés ont près d'une centaine de mètres de hauteur. Il n'est possible d'y arriver que par une seule rampe en corniche venant aboutir à la seule porte qui existe. Construite dans un angle rentrant, cette porte ne peut être vue du dehors. La base de la table rocheuse s'appuie sur un mamelon assez étendu, isolé dans la plaine, coupé en tous sens par des ravins rocheux dont plusieurs ne peuvent être franchis par la cavalerie.

En approchant de ce mamelon, on voyait toute la population se précipiter vers la rampe conduisant à la ville ; il était important de lui couper cette retraite, où elle se serait trouvée complètement à l'abri de nos coups. Le général fit manœuvrer sa cavalerie de telle sorte, tantôt au trot, tantôt au galop, qu'elle arriva après une course de trois lieues sur un petit plateau au pied de la muraille de rochers de la Kalâa, en tête de l'émigration. Tous les troupeaux de la plaine et des premières pentes étaient entre nos mains. Mais la masse de la population, effrayée de se voir prise en tête et en flanc, se jeta dans un profond ravin d'où elle ne pouvait sortir que par la plaine. Les gens placés au sommet des rochers de la Kalâa, découvraient cependant tout ce qui se passait à quatre ou cinq lieues à la ronde ; ils prévinrent les fuyards qu'ils n'avaient contre eux que de la cavalerie dont près de la moitié était occupée à chasser les troupeaux. Ils se rassurèrent alors et leur masse énorme engagea le combat à portée de pistolet. Le feu des chasseurs et quelques retours offensifs de la cavalerie leur fit éprouver de grandes pertes et les tint en respect. Le soir on ramenait au camp 20,000 moutons, 2,000 bœufs et un certain nombre de prisonniers ; les Hanencha arrivaient en même temps demander l'aman.

Le général parcourut ensuite la frontière et razia les Oulad Moumen ; puis passant la Medjerda, campa à Sidi-el-Khemissi et infligea un rude châtiment aux Ouchtata, Tunisiens, chez lesquels les Beni Salah avaient trouvé un refuge en même temps que des auxiliaires. Au mois de juin l'insurrection était complètement domptée.

Après la tourmente de 1852, deux bataillons furent laissés à Souk-Ahras qui, d'abord annexe, fut ensuite érigé en cercle en 1855 ; à partir de cette époque jusqu'en 1870, le pays des Hanencha est resté assez paisible ; le commandement donné en principe aux membres de la famille Resgui avait été pendant cette période successivement réduit ; après la dernière insurrection aucun d'eux n'a été maintenu en fonctions (1).

Revenons maintenant aux Harar. Nous avons dit plus haut quelle fut la triste fin des principaux représentants de cette ancienne famille au moment ou El-Hadj Ahmed bey voulut leur

(1) Ahmed ben Resgui et son fils ont été condamnés à la déportation par la Cour d'assises en 1872.

substituer sa créature Resgui. Tout ce qui était en état de porter les armes fut impitoyablement massacré ; on ne laissa la vie qu'aux femmes et aux enfants ainsi qu'au cheïkh Ali pour des raisons particulières que nous allons expliquer. Tout ce monde faible et inoffensif fut interné aux Zemoul, sous la surveillance des cavaliers du Bey ; ils ne reparurent à Constantine qu'après notre prise de possession de cette ville.

Les jeunes Harar étaient nombreux, plusieurs sont morts en bas âge et en exil ; nous ne signalerons donc que les trois principaux, lesquels ont joué et jouent encore de nos jours un certain rôle :

1° Malek ben Omana ben Soltan, de la branche des Menacer. Sa mère s'enfuit des Zemoul, lieu de son internement et se réfugia avec son fils dans les montagnes de l'Aurès, où celui-ci resta jusqu'à la prise de Constantine. Malek vint alors se mettre sous la protection de notre khalifa de l'Est, Si Ali ben ba Ahmed ; comme cavalier de son goum il prit part aux nombreuses expéditions des premières années de la conquête, mais il ne fut jamais employé autrement ; il vit encore à Constantine.

2° Brahim, descendant de Brahim ben bou Aziz, c'est-à-dire de la branche des ben Nacer, resta pendant douze ans interné aux Zemoul et vint ensuite s'engager au 3e régiment de Spahis. Sa bonne conduite le fit désigner pour servir comme mokahli auprès du général commandant la province, et il prit part en cette qualité à de nombreuses campagnes dans lesquelles il fit preuve de courage et de fidélité. D'abord kaid du Zouara en 1864, il a été placé au même titre dans son pays, à la tête de la tribu de la Safia, en 1872.

3° Khaled ben Cheikh Ali, de la branche des Ben-Nacer. J'ai besoin pour celui-ci d'entrer dans quelques développements. Salah Bey ayant placé dans le Sahara, vers la fin du dernier siècle, la famille kabyle des Ben Gana, pour l'opposer à celle des anciens cheikhs El-Arab, héréditaires du beït bou Okkaz, employa naturellement tous les moyens à sa disposition pour soutenir ses préférés. Les beys aidèrent les Ben-Gana de leurs forces et cherchèrent surtout à leur créer une certaine

influence en les faisant s'allier aux familles nobles, maîtresses de certaines parties du territoire.

Le cheikh Harar Mohammed ben Otman, descendant de Brahim ben bou Aziz, avait une belle-sœur du nom de Metnassera, issue elle-même des Harar, que l'on fit épouser à Bou Lakheras ben Gana (le grand'père du Bou Lakheras actuel).

Le cheikh Mohammed ben Atman étant mort, laissa sa veuve du nom de Hania et un fils, le cheikh Ali, qui gouvernait les Hanencha au moment où El Hadj Ahmed bey lui donna Resgui pour successeur, vers 1827-28.

Hania, après la mort de son mari, et pendant que son fils Ali commandait aux Hanencha, alla visiter sa sœur Metnassera, femme de Bou Lakheras. Ali bel Guidoum ben Gana la vit et l'épousa.

Cheikh Ali ayant donc été destitué de son commandement des Hanencha pour faire place à Resgui, fut interné quelque temps à Constantine. Peut-être était-il destiné à subir le même sort que ses cousins les Harar, mais Mohamed bel Hadj ben Gana, son parent, intercéda en sa faveur auprès du bey. Je n'ai pas besoin de rappeler que El-Hadj Ahmed bey, issu lui-même d'une fille des Ben Gana, et ayant en outre épousé une femme de cette famille n'avait rien à refuser à ses parents. Cheikh Ali eut donc la vie sauve, il laissa trois enfants :

Khaled,
Mohammed,
Et El Arbi.

Le premier seulement a joué un rôle actif en servant dans nos rangs comme chef de goum ou kaid. En 1872, Khaled a été nommé kaid des Hanencha. Il est chevalier de la Légion d'honneur.

Il convient en terminant de donner quelques renseignements sur la portion du pays que comprend notre cercle actuel de Souk-ahras. Au moment où le cercle fut décrété, il n'existait sur l'emplacement même de Souk-ahras que l'ancien bordj des Harar, restauré par le général Randon et un moulin à eau sur un ruisseau coulant à proximité. Cette position dans un site accidenté montagneux, coupé par de profondes vallées ou de ri-

vières à bords escarpés, pouvait convenir à un chef arabe pour y placer son aire de vautour, mais, dans des vues plus larges de colonisation, il fut question d'abord d'occuper les ruines de l'ancienne Tipaza, aujourd'hui connues sous le nom de Khamissa,

Ce dernier projet fut réservé pour l'avenir et Souk-ahras devint dès lors un centre où en 1856 quelques colons vinrent spontanément s'installer sous la protection de la garnison. D'autres suivirent bientôt cet exemple et y élevèrent aussi des constructions, si bien qu'en moins de deux années, le village comptait déjà 120 maisons et une population de 800 âmes, qui ne demandait pour prospérer que la continuation de la sécurité et une bonne route. Ce développement rapide était dû à l'activité que déployèrent deux officiers, les capitaines Fauvelle et Lewal, appelés successivement à commander ce nouveau centre. Souk-ahras est une petite ville aujourd'hui pleine d'avenir.

Un marché considérable se tient depuis des siècles sous ses murs et offre à l'activité des Européens de nombreuses et importantes branches de commerce. La Tunisie vient y apporter ses produits.

Souk-ahras est entouré de forêts de belles essences. On trouve aux environs des cours d'eau et des sources qui donnent le moyen de créer des exploitations isolées ou des usines.

Les montagnes renferment des richesses minérales qui se révèlent à la surface du sol. Des terres arables de premier choix; des portions irrigables en quantité, d'abondants pâturages rendent cette contrée entièrement propre à l'agriculture et à l'élève du bétail.

Enfin un climat tempéré et une situation très salubre complètent les avantages que la nature a accumulés à Souk-ahras.

Placé sur la rive gauche de la Medjerda, ce centre commande tout le pays environnant en même temps que sa position à la jonction des routes de Tunis à Constantine et de Tébessa à Bône en font un lieu de passage obligé pour toutes les caravannes d'entrepôt et de transit intéressant le commerce de la Tunisie,

Distant de 8 lieues de la frontière, Souk-ahras en est assez rapproché pour y exercer une surveillance suivie.

Les principales voies de communication sont :

1° La route de Souk-ahras à Constantine qui coupe la Medjerda remonte cette rivière jusqu'à Khamissa d'où elle pénètre dans le cercle d'Ain-Beida, arrive à Ain-Beida et à Constantine.

2° La route de Souk-ahras à Tebessa qui traverse la Medjerda sur un pont, passe à Ain-Zarouria, Bit Madji, à l'Oued Damous, coupe l'Oued Mellague à Aiounet Diab et entre dans le cercle de Tebessa.

3° La route de Souk-ahras au bordj des Hamama et en Tunisie par Henchir Guennaî et Souk Tassa.

4° La route menant au kef, par l'oued Beten et Fedj Meraou.

5° La route sur La Calle, par Hammour Oulad Zaid et Fedj Ahmed.

6° Enfin la route sur Guelma qui n'est autre que celle de Souk-ahras à Bône, jusqu'à Fedj-Macta.

Si comme il en a été question déjà, une voie ferrée est quelque jour créée entre Bône et Tébessa, Souk-ahras, point intermédiaire, prendra une très-grande extension.

Trois grands cours d'eau arrosent le cercle de Souk-ahras, ce sont : la Seybouse, la Medjerda et l'oued Mellague ayant de nombreux affluents. Les chaînes de montagnes qui séparent les différents bassins, sont : la Maouna, Djebel-el-Meida, Ras-el-Alia, Djebel Marboum, Djebel-Zouar'a, Djebel-Nador, Djebel-el-Grin, Kef-el-Akès, Djebel Safia, Djebel-el-Arous, Guelala, Achach, Rouha, Mecid, O. Dhia, Frina et autres de second ordre.

Comme je l'ai dit au commencement de ce travail, les ruines romaines sont extrêmement nombreuses. Celles de Khamissa surtout, situées a la naissance de la Medjerda, au milieu d'une vallée large et fertile ; sont certainement destinés à servir quelque jour à une nouvelle ville dans les conditions militaires et agricoles que nous recherchons pour nos établissements algériens.

Le développement des anciennes constructions, la belle architecture de ses principaux monuments et la richesse des matériaux sont des preuves de la richesse de cette ville pendant l'occupation romaine. La nature du sol n'ayant pas changé, les chances de prospérité sont demeurées les mêmes.

ARBRE GÉNÉALOGIQUE

DES HARAR, SEIGNEURS DES HANENCHA

Amer ben Khattab, compagnon et khalife du prophète Mahomet ; son fils Abd-Allah, son fils Hannach. — Amer. — Nacer. — Djaber. — Mohammed. — Bara. — Amer. — Braham. — Djaber. — Saad. — Mohammed. — Bou Beker. — Ali. — Otman. — Nacer. — Khaled El-Kebir, dit Bou Zerouda (1530). — Mansour. — Soltan (1535), — marie sa fille à Ali Bey, de Tunis. — Otman (1572).

Nacer (1620).

Khaled (1638), de concert avec Ben Sakheri, le cheïkh el-arab du Sahara, renversent la domination turque à Constantine.

Khaled laisse deux fils : Nacer et Menacer.

(Les chiffres en regard des noms vont indiquer dans quel ordre chaque membre des Harar a occupé le commandement.)

LIGNÉE DE NACER BEN-KHALED

Branche aînée.

2 Nacer.
3 Serir ben Nacer.
4 El-Hadj El-Merdassi ben Nacer. — 1677.
5 Khaled ben Serir.
6 Nacer ben Khaled.
9 Bou Aziz ben Nacer. — Younès ben Ali Pacha épouse une des filles de Bou Aziz. Bou Rennan El-Mokrani devient aussi son gendre.
Bou Aziz est mis à mort par Ali Pacha, de Tunis, en juillet 1739.

11 Sedira ben Trad ben Bou Aziz. — Meurt empoisonné par le bey de Constantine. — 1755.
14 Brahim, fils de Bou Aziz, — Meurt interné à Constantine. — 1772.
15 Bou Hafès ben Brahim.
16 Atman ben Brahim. — 1804.
18 El-Mahi ben Atman. — 1806.
20 Khaled ben Atman.
21 Ahmed Lakheder ben El-Mahi.
23 Trad ben Khaled. — tué par El-Hadj Ahmed Bey. — 1830.
25 Ali ben Mohammed ben Atman. — Destitué et remplacé par Resgui, son secrétaire, vers 1827.

Les derniers Harar de la branche des Nacer ben Khaled, sont :

Khaled ben Cheïkh Ali. — Nommé en 1872 kaid des Hanencha

Et Brahim ben Menacer, cousin germain de Khaled. — Nommé en 1872 kaïd de la Safia des Hanencha.

LIGNÉE DES MENACER BEN KHALED

Branche cadette.

1 Menacer.
• Mohammed ben Menacer.
7 Soltan ben Mohammed. — Donne sa fille en mariage à Ali Bey, de Tunis. — 1626.
• Amar ben Soltan. — 1728.
8 Ahmed Serir ben Amar et son frère Soltan ben Amar. — 1728. — Ali Pacha, de Tunis, épouse la fille de Soltan ben Amar. Ahmed Serir et son frère Soltan sont assassinés par Ali Pacha.
10 Mohamed ben Soltan.

12 Redjeb ben Ahmed Serir. — Décapité par le bey Azereg-Aïnou. — 1755.
13 Mohammed ben soltan, 2e fois.
17 El-Mihoub ben Mohammed. — Assassiné par son secrétaire Mansour ben Resgui. 1796.
19 Brahim ben El-Mihoub.
22 Omana ben Brahim.
24 Omana, 2e fois. — Tué par El-Hadj Ahmed Bey. — 1830.

Le dernier représentant des Harar Menacer est :

Malek ben Omana ben Soltan, sans emploi à Constantine.

L. Charles FÉRAUD.

FIN

CHRONIQUE

La Société historique algérienne, dont la mission essentielle est de veiller à la conservation des antiquités que l'action du temps et la main des barbares a respectées pour les livrer aux études de la civilisation moderne, a appris avec peine que, sur la motion de quelques personnes, il avait été question de faire abattre la porte sarrazine dite de la Marine, qui s'élève encore près du débarcadère de la ville de Bougie.

Cette porte ogivale, dernier échantillon de l'art mauresque que possède cette localité, est un objet de curiosité pour les artistes et pour les voyageurs. La Société espère que les Bougiotes conserveront ce souvenir du passé et qu'ils ne s'attireront point le reproche d'avoir détruit de leurs mains ce que les Vandales et les siècles mêmes ont respecté.

APPEL AUX MEMBRES CORRESPONDANTS

Dans un précédent numéro, nous avons fait un premier appel aux membres correspondants de la Société pour les inviter à nous adresser les travaux que leur position, leurs goûts et leurs aptitudes les mettent à même d'exécuter sur les différents points de l'Algérie, où les circonstances et les exigences du service les ont appelés. Nous avons à notre disposition de nombreux articles de fonds sur l'histoire du pays, qui nous permettent de remplir entièrement nos brochures bi-mensuelles, comme nous l'avons fait pour celle-ci, par exemple, mais c'est par la nouveauté et la variété des publications, par l'annonce des découvertes archéologiques surtout, que notre *Revue* peut offrir de l'intérêt à ses lecteurs habituels.

Dans une contrée aussi riche que la nôtre en souvenirs du passé, le champ des études est très vaste, aussi prions-nous nos correspondants de faire acte de bonne volonté en nous adressant régulièrement le résultat de leurs travaux, auxquels nous ferons toujours le meilleur accueil.

NÉCROLOGIE

M. SUDRÉ.

La Société historique algérienne a éprouvé une perte sensible. Son président, M. Sudré, a succombé le 15 septembre, et le lendemain une foule nombreuse se pressait à ses obsèques pour rendre un dernier hommage de respect et d'affection à ce *brave et digne homme*, comme l'a si bien dit M. O. Mac-Carthy, au nom de la Société de climatologie.

Sur le bord de la tombe, M. Gasson, directeur du service des contributions diverses, a retracé en quelques paroles sympathiques la vie laborieuse et si bien remplie de son ex-collègue. Enfin, M. Féraud, interprète militaire principal et secrétaire de la Société, a pris aussi la parole pour adresser un adieu suprême à notre regretté président.

Né à Alby, le 23 mai 1818, M. Sudré était entré dans l'administration en 1837; c'est en juillet 1847 qu'il vint en Algérie et, depuis cette époque, il ne quitta plus la colonie et ne s'éloigna pas d'Alger.

Arrivé en qualité de premier commis de direction, il avait conquis tous ses grades, il avait gagné le premier emploi par la vigueur de son intelligence, par l'assiduité de son travail, par l'aménité de son caractère et sa distinction en toutes choses.

M. Sudré était une de ces natures d'élite ouvertes à toutes les

études, aptes à toutes les sciences. Le travail ne lui coûtait pas d'efforts, et pour résoudre les questions les plus variées, il avait à son service une instruction solide, une mémoire excellente, et une rare sagacité, jointes à une activité infatigable et à une remarquable vivacité d'esprit.

Cette admirable aptitude à toutes choses le fit rechercher par les diverses sociétés savantes, dont il partagea les travaux avec assiduité, bien qu'il n'ait jamais rien produit.

La Société historique algérienne l'avait choisi pour son président depuis trois ans; la Société des Beaux-Arts s'honora de le compter parmi les membres de son bureau, en qualité de président de la section des Belles-Lettres.

Il prêta son concours à la Société de climatologie qui le choisit aussitôt pour vice-président, et à la Société protectrice des animaux.

La numismatique n'avait pas de secrets pour lui, et M. Sudré laisse une remarquable collection de médailles qui n'a certainement pas de rivale en Algérie. L'histoire naturelle avait aussi des charmes pour cet homme laborieux, qui a laissé une belle collection de coquilles.

Tant de mérites, tant de connaissances variées, une vie si bien remplie de sérieux labeurs administratifs et de distractions scientifiques ne pouvaient manquer d'attirer la plus haute des récompenses honorifiques qu'il puisse être donné à un honnête homme de recevoir, M. Sudré fut nommé chevalier de l'ordre de la Légion d'Honneur en 1865.

M. Sudré laissera d'impérissables souvenirs parmi ses nombreux amis, dans le haut personnel administratif et chez les personnes trop peu nombreuses, malheureusement, qui s'intéressent à la science sous ses diverses faces.

M. GUIAUCHAIN

Après avoir rendu un dernier hommage à la mémoire de notre ancien président, nous avons encore la douloureuse mission d'enregistrer une autre perte : M. Guiauchain a été frappé pres-

que subitement au moment où il se reposait enfin d'une longue et laborieuse carrière.

Comme chef du service des Bâtiments civils, M. Guiauchain a pris une part remarquée et importante dans les nombreux travaux qui ont amené, depuis un tiers de siècle, la transformation du vieil Alger. Son nom est donc attaché impérissablement aux embellissements de notre ville, et la croix de chevalier de la Légion-d'honneur avait récompensé depuis longtemps de longs et éminents services.

Homme de travail et d'étude, architecte de mérite, et algérien de cœur, Guiauchain s'était intéressé à notre œuvre dès nos débuts. Nous perdons en lui non-seulement un collègue distingué, mais encore un ami dévoué et d'excellent conseil.

Alger. — Imprimerie A. Jourdan.

LES IMESSEBELEN (1)

Dans leur ouvrage sur « la Kabylie et les coutumes kabyles, » MM. le général Hanoteau et le conseiller Letourneux ont rapporté (tome II, page 17) cette coutume digne des âges héroïques, qui veut que dans les circonstances décisives, des jeunes gens qui prennent le nom d'*imessebelen* (dévoués, qui s'offrent en sacrifice) fassent le sacrifice de leur vie, pour défendre le sol de leur pays contre l'étranger.

Nous pensons qu'on lira avec intérêt le récit des combats se rapportant aux guerres de ~~la conquête~~ française, dans lesquelles cette coutume a été suivie.

Rappelons d'abord quelles sont les règles qui président à l'enrôlement des imessebelen (au singulier messebel) et qui fixent la conduite qu'ils doivent tenir.

Il ne doit pas être demandé d'imessebelen dans les guerres de tribu à tribu, ni dans les guerres d'agression : cette coutume est réservée pour la défense du sol contre une nation étrangère, ou pour son expulsion du territoire qu'elle aurait envahi. C'est toujours un marabout entouré de la vénération générale, qui provoque les enrôlements de cette nature, après avoir pris l'avis des notables du pays. Il fait publier dans les tribus et sur les marchés, que les circonstances exigent que des hommes se fassent tuer pour la défense du territoire, que le paradis est assuré à ceux qui mourront et il indique le jour et le lieu où les volontaires seront inscrits.

(1) Nous devons une grande partie des renseignements qui nous ont servi pour ce travail, à Si Moula Naït ou Amar, président de section dans le cercle de Fort-National.

L'enrôlement se fait en présence d'une assemblée de notables des tribus intéressées. Chaque messebel qui se présente donne au khodja son nom, ceux de sa tribu et de son village ; il fait connaître s'il a encore son père et déclare qu'il accepte les conditions qui seront fixées pour le combat. Il n'y a pas de déshonneur, pour un jeune homme, à se retirer, si son père lui refuse son consentement et le réclame à l'assemblée des notables.

Ce sont ordinairement des jeunes gens non mariés qui se font inscrire, mais les hommes mariés ne sont pas exclus.

Lorsque l'enrôlement est terminé, on convient du programme que les imessebelen devront suivre ; on fixe le poste ou les postes qu'ils devront occuper, les armes qu'ils devront prendre, la distance jusqu'à laquelle ils auront droit de reculer et la limite à laquelle ils devront arrêter la poursuite de l'ennemi, si l'on craint des embuscades.

Les imessebelen ne se mêlent pas aux autres combattants, ils ont toujours leurs postes à part. Il est interdit d'enlever leurs morts, on ne les emporte qu'après le combat ; les blessés ne peuvent être enlevés que s'ils sont tout à fait hors d'état de combattre, les chefs désignés par les imessebelen en sont juges. Ces prescriptions ont pour but d'empêcher, autant que possible, le mélange des imessebelen avec les autres combattants.

Toutes ces dispositions sont écrites à la suite de la liste des imessebelen.

Quand tout est bien arrêté, le marabout qui a provoqué l'enrôlement fait, avec tous les assistants, la prière des morts sur les imessebelen ; ceux-ci restent debout et ne se mêlent pas aux prières.

A partir de ce moment, les imessebelen n'ont plus à s'occuper de rien, c'est à qui leur apportera des armes, des vêtements, des plats de kouskoussou et des friandises ; les femmes, les enfants s'empressent autour d'eux pour les servir, leur accordant, par avance, la vénération qu'on doit à des martyrs de l'indépendance du pays.

Les imessebelen qui sont tués sont enterrés, dans chaque village, dans un cimetière à part, qu'on appelle *tamekebert imessebelen* et qui devient un lieu vénéré où l'on va faire ses dévotions.

Les femmes et enfants de ceux qui ont succombé sont nourris aux frais de la djemâa et sont traités avec égards. Les imessebelen qui échappent à la mort, soit parce qu'ils ont survécu aux blessures reçues dans le combat, soit parce que la victoire a couronné leurs efforts, jouissent partout d'une grande considération, ils ont le pas sur tout le monde et nul n'oserait leur chercher querelle ; la djemâa pourvoit à leur entretien, s'ils restent estropiés des suites de leurs blessures et n'ont pas de moyens d'existence suffisants.

Ceux qui manquent à leurs engagements, en prenant la fuite, ne sont plus que des parias, objets du mépris général ; on ne leur parle plus, on ne prononce plus leur nom, ils sont morts. Ils ne peuvent trouver une femme qui consente à les épouser et, s'ils ont des filles, ils ne peuvent les marier.

Ces détails préliminaires donnés, nous passons au récit que nous avons annoncé.

Au mois de juin 1854, deux colonnes pénétraient dans la grande Kabylie pour châtier les tribus qui s'étaient jetées dans la révolte à la voix du chérif Bou Bar'la ; l'une, partie d'Alger, était commandée par le général Randon, gouverneur général ; l'autre, fournie par la province de Constantine, était commandée par le général de Mac-Mahon. Ces deux colonnes, après avoir opéré dans les Beni Djemaad et les Beni Hassaïn, firent leur jonction dans le haut Sebaou et remontèrent cette rivière jusqu'à Bou Behir, menaçant les Beni Idjeur qui avaient longtemps donné asile à Bou Bar'la et d'où ce dernier était parti pour soulever les Beni R'obri et les Beni Djennad.

Les tribus qui habitent le versant oriental du gros contrefort qui se détache du Djurdjura à Tirourda et va mourir au confluent du Sebaou et de l'Oued Beni Aïssi, Beni Iraten, Beni Fraoucen, Beni Khelili, Beni bou Chaïb, Beni Yahia, Beni Itourar', ne se croyaient pas menacées parce qu'elles relevaient du commandement de notre Bach-agha du Sebaou, Bel Kassem ou Kassi, et qu'elles ne s'étaient pas déclarées ouvertement contre nous ; elles continuaient à se livrer aux travaux de la moisson malgré la présence de nos troupes. Cela n'empêchait pas que, du

camp français, on voyait défiler sur leur territoire de nombreux contingents kabyles, qui se portaient aux Beni Idjeur. Sur le versant occidental du même contrefort, se trouvaient des tribus, les Beni Menguellat, Beni bou Youcef, qui n'avaient jamais fait aucune démarche de soumission; les Beni Illilten, du versant oriental, étaient dans la même situation. Enfin, plus loin, à l'ouest, venaient les tribus de la confédération du Zouaoua, qui relevaient du Bach-agha du Djurjura, Si el Djoudi, mais dont la soumission était plutôt nominale que réelle; ces dernières tribus avaient envoyé leurs amins à notre camp; c'est chez elles que Bou Bar'la s'était réfugié, après sa fuite des Beni Djennad.

Le général Randon avait résolu de se porter au milieu des tribus que nous venons de nommer et qui croyaient leurs montagnes escarpées inaccessibles à nos colonnes, afin de soumettre celles qui étaient restées indépendantes et de rendre effective la soumission de celles qui avaient déjà reconnu notre autorité. Le Bach-agha Bel Kassem ou Kassi, qui était malade depuis longtemps et n'avait plus alors qu'un souffle de vie, mais qui néanmoins avait tenu à rester à son poste, nous donna, dans cette circonstance, une dernière preuve de son dévouement en assurant, sans coup férir, le passage de nos troupes jusqu'au point dominant du contrefort dont nous avons parlé (1). Il fit agir, pour cela, les gens de son sof dans les tribus qu'il fallait traverser.

Le vendredi 16 juin, à trois heures du matin, la colonne se mit en marche guidée par Mohamed Saïd naït Chikh, des Beni Yahia, et divers autres partisans du Bach-agha; elle passa par le marché du dimanche des Beni bou Chaib, le village d'Igoufaf de la même tribu, le village de Taka des Beni Yahia et alla asseoir son camp au marché du Sebt des Beni Yahia, où l'avant-garde était arrivée dès huit heures du matin. Les Kabyles avait regardé défiler la colonne, sans témoigner aucune hostilité.

Ce jour-là se tenait le gros marché du djemâa des Beni Menguellat et il avait réuni autant de monde que d'habitude; mais lorsque la nouvelle de notre marche s'y répandit, il se dispersa

(1) Le Bach-agha est mort moins d'un mois après, le 12 juillet 1854.

immédiatement, les Kabyles s'empressant de rejoindre leurs tribus pour se concerter sur ce qu'il y avait à faire.

Dans la nuit des feux furent allumés vers le Djurdjura, sur les sommets de Tizi Ndjama, d'Akarrou Bourdja, de Tichkirt et de Tizi bou Iran, pour appeler les guerriers des tribus environnantes. Les Beni Itourar', Beni Illilten, Illoula ou Malou, Beni Mellikeuch, Beni Idjeur accoururent en armes au rendez-vous; la djemâa réunie se prononça unanimement pour la guerre et cette résolution fut proclamée par trois décharges successives de toutes les armes à feu (Miïz). On se mit immédiatement à l'œuvre pour nous barrer le passage du côté du col de Tirourda.

Les Beni bou Youcef, dont les villages étaient d'un accès trop facile pour qu'ils pussent essayer de résister à nos troupes, conservèrent la neutralité. On établit des retranchements en terre et en pierres sèches à Tichkirt, entre le village de Tazrout, des Beni bou Youcef, et le pic d'Akarrou Bourdja, et sur la crête des Beni Itourar' qui se détache de ce pic vers l'Est. Cette ligne de retranchements tracée avec une remarquable intelligence, comme nos officiers purent le constater plus tard, était appuyée à l'ouest à des sommets inaccessibles, elle ne pouvait être tournée que du côté de l'Est, mais en traversant un pays très difficile, coupé de nombreux ravins profonds et escarpés et en escaladant les pentes abruptes de la montagne de Timezguida.

Le village de Soumeur, des Beni Itourar', se trouvait derrière cette ligne de défense; c'est là qu'habitait la célèbre prophétesse du Djurdjura, Lalla Fatma, dont le nom est encore entouré, par les Kabyles, d'une vénération extraordinaire (1). Avec ses frères, Si Tahar ou Taieb nait si Ahmed ou Mezian, Si Mohamed, Si Cherif et Si el Hadj, elle sut exalter le fanatisme religieux et le patriotisme des Kabyles et les déterminer à une résistance désespérée. Suivant l'antique coutume, on résolut d'enrôler des imessebelen et Si Tahar fut chargé de présider, séance tenante, à l'inscription des volontaires.

(1) Lalla Fatma, faite prisonnière dans l'expédition de 1857, est morte en septembre 1863 dans les Beni Sliman, où elle avait été internée.

Cependant, du camp français, on avait remarqué les rassemblements hostiles qui s'étaient opérés sur les rochers d'Ourdja et le général de Mac-Mahon, qui avait ses troupes campées sur les crêtes qui dominent, d'une part, le village de Taourirt Amran, de l'autre, celui de Tiferdout, reçut l'ordre d'aller les disperser.

Il partage sa division en deux colonnes et se porte avec l'aile gauche, malgré les difficultés du terrain, vers le sommet de Timezguida par où l'on pouvait, comme nous l'avons dit, prendre à revers les retranchements des Kabyles ; l'aile droite, commandée par le général Maissiat, doit attaquer de front lorsque le mouvement de l'aile gauche sera bien dessiné. Il est onze heures du matin lorsque la division se met en marche (1).

Pendant que nous prenions ces dispositions, Si Tahar continuait à enroler ses imessebelen, mais il n'eut le temps d'en recruter que 157, au lieu de mille qu'il voulait avoir ; voyant nos troupes en marche, il divisa ses imessebelen en trois groupes, qu'il disposa aux points où le combat devait être le plus rude.

Le général Maissiat, qui s'était porté en avant du village de Tazrout, répondait au feu des Kabyles au moyen de tirailleurs, qui étaient fort exposés, le terrain étant découvert et ne présentant presque pas d'abris. Lorsqu'il voit le général de Mac-Mahon arriver à Timezguida, il lance en avant les trois bataillons qu'il commandait, les chasseurs à pied à droite, le 16e léger à gauche et les zouaves au centre. Le retranchement de Tichkirt est emporté assez rapidement, mais on est retenu longtemps devant ceux d'Akarrou Boudja et de Tizi bou Iran, d'où part un feu bien nourri.

Lalla Fatma, habillée d'un haïk rouge, est sur un mamelon, entourée des femmes de la tribu et elle excite les Kabyles à mourir pour la guerre sainte ; ceux-ci combattent avec opiniatreté.

Le général Maissiat, jugeant qu'il faut en finir pour ne pas

(1) Nous ne prenons qu'un seul épisode de cette campagne et nous ne parlerons pas des combats qui eurent lieu, le même jour, du côté des Beni Iraten.

augmenter nos pertes, ordonne l'assaut et il se lance lui-même en avant, la casquette au bout de son épée ; son exemple entraine nos soldats et les retranchements sont emportés malgré l'énergique résistance des montagnards kabyles. Dans certains de ces retranchements, nos soldats trouvèrent des hommes nus jusqu'à la ceinture, vêtus seulement d'une courte culotte de bure et qui s'étaient attachés les uns aux autres par les genoux au moyen de cordes, pour ne pas reculer (1) ; c'étaient les imessebelen, il fallut les tuer sur place à coups de bayonnette.

Le général de Mac-Mahon avait enlevé la position de Timezguida et livré aux flammes les villages d'Aït Hammou, Aït Mansour, Iberber, Ait Ali ou Yahia, Iferhounen ; la brigade Maissiat avait de son côté brûlé Ait Arbi ; mais le jour touchait à sa fin et il fallut songer à la retraite ; le village de Soumeur échappa cette fois à la destruction. Dans le long combat qui venait d'avoir lieu, beaucoup de soldats avaient épuisé leurs cartouches, le général Maissiat en envoya chercher par les spahis, qui les rapportèrent dans leurs burnous, et se mit en retraite, protégé par les troupes du général de Mac-Mahon qui rentraient également au camp. Les masses kabyles réunies sur des sommets inaccessibles n'attendaient que notre départ pour nous attaquer de nouveau, ils se glissent dans les ravins, appuyés par de nouveaux contingents qui étaient accourus au bruit de la fusillade, surgissant de toutes parts et nous poursuivant avec acharnement. Il fallut des retours offensifs et des combats corps à corps pour les maintenir en respect. Notre retraite s'opéra, sous le feu le plus vif, dans un ordre parfait, et les Kabyles disparurent lorsque la queue de la colonne eut dépassé Tazrout. Nos pertes, dans cette affaire, s'étaient élevées à 25 morts et 150 blessés ; l'ennemi avait perdu beaucoup plus de monde, presque tous les imessebelen avaient été tués.

Le dernier des survivants de ces imessebelen est mort l'année dernière ; c'était un nommé Amar naït Hamlat des Beni Itourar'.

(1) Cette coutume de s'attacher les uns aux autres par les genoux ou en cousant de l'un à l'autre les pans des burnous, s'appelle Anmikras Nichoudad.

L'insurrection de la grande Kabylie de 1871 nous a encore offert un dernier exemple de la coutume dont nous nous occupons. Comme on le sait, cette insurrection a été l'œuvre des khouans de Si Abd er Rahman bou Goberin, dont le grand maître était Chikh el Haddad des Beni Aïdel, Cet ordre, dont les pratiques extérieures paraissaient exclusivement religieuses, avait fait d'énormes pregrès en Kabylie depuis quelques années, on ne comptait pas moins de 63 mokaddems (1) dans la subdivision de Dellys et le nombre des affiliés était considérable. Parmi les mokaddems, le plus fanatique, le plus influent, celui qui était plus particulièrement l'homme d'action de Chikh el Haddad, était Si Mohammed ou Ali ou Sahnoun (2), d'Isahnounen, tribu des Beni Iraten. Ce fut lui qui dirigea le siége de Fort-National.

Ce siége, commencé dans la nuit du 17 avril, durait depuis plus d'un mois; la place défiait tous les efforts des Kabyles, bien qu'elle n'eut qu'une garnison de 472 combattants composée de recrues et de mobilisés de la Côte-d'Or, pour défendre une enceinte de 2,260 mètres de développement, dans laquelle aucun point n'était parfaitement à l'abri des balles de l'ennemi. Mohamed ou Ali avait fait exécuter des travaux de mine pour faire une brèche dans l'enceinte, il avait fait transporter un canon sur le sommet d'Imanseren, d'où l'on dominait la place, tout avait été inutile. La colonne du général Lallemand, après avoir

(1) Les mokaddems sont les propagateurs de l'ordre, ils reçoivent les khouans, les initient aux pratiques religieuses de l'ordre, les dirigent, sont les intermédiaires du grand-maître vis-à-vis des khouan et centralisent les dons qui grossissent le trésor du grand-maître.

(2) Mohamed ou Ali était au combat d'Icheriden du 24 juin 1871, bien qu'il n'eût jamais manié un fusil ; mais il y avait timechekerrit (coutume dont nous parlerons plus loin) entre les tribus et il avait voulu donner l'exemple en combattant avec les Beni Iraten. Lorsque les retranchements des Kabyles furent enlevés, il prit la fuite du côté des Beni Yenni et tomba du haut d'un escarpement ; blessé dans sa chute, il fut relevé par les khouan. Il quitta le pays lorsqu'il vit la lutte impossible et fut arrêté au Souf au mois de décembre 1871 par le général de Lacroix. Il a été condamné par le conseil de guerre à la déportation dans une enceinte fortifiée et transporté à la Nouvelle-Calédonie.

levé le blocus de Tizi-Ouzou et de Dellys, en pacifiant le pays sur ses derrières, marchait sur les Beni Ouaguennoun et l'on pouvait prévoir qu'elle ne tarderait pas à marcher également sur Fort-National. Mohammed ou Ali voulut tenter un suprême effort pour s'emparer de cette place. La chute de Fort-National devait avoir un immense effet moral et elle pouvait rendre impossible, pendant longtemps, l'attaque des montagnes de la grande Kabylie, vu le faible effectif des colonnes françaises qui tenaient la campagne. Le moyen par lequel il croyait pouvoir arriver à ses fins, était une escalade nocturne; pour tenter l'assaut de murailles bien flanquées, il lui fallait des hommes d'une résolution à toute épreuve, il lui fallait des imessebelen. Ce projet fut d'abord accueilli assez froidement, mais les Kabyles se décidèrent devant l'imminence du péril. On fixa le jour de l'enrôlement et Mohammed ou Ali se transporta successivement, avec son khodja Si Abd Allah, dans les deux camps d'Abeudid et de Tala Issellaben qui opéraient le blocus du fort; le nombre des Imessebelen s'éleva à 1,600. Parmi les Imessebelen, les uns s'étaient engagés à monter à l'assaut au moyen d'échelles, les autres à pénétrer dans la place, lorsque les premiers auraient ouvert une des portes. Les imessebelen, divisés en deux troupes devaient attaquer, d'un côté, la portion de l'enceinte qui correspond à l'hôpital militaire, de l'autre, la porte du Djurjura. Les insurgés savaient que la garde du rempart, en face de l'hôpital, était confiée aux miliciens et ils espéraient avoir plus facilement raison de ces derniers que des troupes régulières. Les contingents kabyles devaient attaquer les autres portions de l'enceinte. Sept cents échelles furent commandées pour l'assaut dans les villages des environs du fort; elles furent fabriquées au moyen de bois enlevés à l'école des arts-et-Métiers (1) et au moyen de perches de chêne-zeen. L'assaut avait été arrêté pour la nuit du 21 au 22 mai.

Le secret de l'attaque ne put être gardé par les insurgés

(1) Cette école, destinée aux jeunes Kabyles, était située en dehors de l'enceinte et l'on avait dû l'abandonner dès le premier jour du siége.

de nos chefs indigènes, qui avait pu rentrer secrètement dans la place le 20 mai, Boussad naït Kassi, amin-el-oumena des Attafs, avait prévenu le bureau arabe et le commandant supérieur de la tentative qui allait être faite. Toutes les précautions furent prises pour déjouer cette tentative, mais le commandant supérieur eut soin de n'en instruire personne dans la ville, sachant bien que l'attente d'un danger inconnu, au milieu d'une nuit obscure, peut avoir sur le moral de troupes peu aguerries, un effet plus grand que la vue du danger lui-même.

Laissons maintenant le lieutenant-colonel Maréchal, commandant-supérieur de Fort-National, faire le récit de la lutte, qui fut un des épisodes les plus dramatiques de l'insurrection :

« La nuit du 21 au 22, dit-il dans son rapport du 16 juin « 1871, fut très-calme, contrairement à ce qui se passait les « jours précédents ; aucun cri ne vint du dehors, aucun coup « de fusil ne fut tiré. Quand on alluma les réchauds du rempart, « dont on faisait usage dans les nuits obscures, un profond « silence régnait au dehors et dans l'intérieur de la ville.

« Vers deux heures du matin, un chant religieux (1) retentit « sur les hauteurs de Tablabalt ; un quart d'heure après, le « même chant fut répété à Ourfea, suivi d'un morne silence qui « dura quelques minutes.

« Tout-à-coup, mille cris sauvages s'élèvent dans les ravins, « la fusillade éclate, une grêle de balles passe sur le fort, l'en- « nemi est au pied du mur, disposant les échelles pour l'esca- « lade. A ce moment, le fort s'enveloppe d'un ruban de feu ; « ce sont les défenseurs qui, avec un rare sang-froid, fusillent « à bout portant tout ce qui se présente, pendant que l'artille- « rie, croisant ses feux dans toutes les directions, poursuit « jusqu'au fond des ravins ceux qui reculent.

« Pendant une heure le feu continue et, au jour, l'ennemi « avait disparu, laissant une vingtaine d'échelles au pied du

(1) C'était la prière dite en commun par les Kabyles prêts à commencer le combat et psalmodiée à Tablabalt par le mokaddem Si Mohamed ou Braham des Beni Itourar', à Ourfea par Si Abd Allah des Aït Ferah.

« mur, d'autres abandonnées dans le voisinage, que les gens du « makhezen allèrent chercher et apportèrent au bureau arabe.

« De longues files, suivant la route d'Alger, emportaient des « morts et des blessés. L'ennemi avait fait des pertes énormes ; « nous comptions un spahis tué et neuf hommes blessés, dont « un officier. »

Les imessebelen avaient fait leur devoir ; le groupe qui devait attaquer le mur, en face de l'hôpital, avait commencé le premier l'attaque, les jeunes imessebelen étaient montés sur leurs échelles en criant : « Je suis un tel, fils d'un tel et je suis messebel ; » mais ils étaient tombés sous une grêle de balles, auxquelles ils ne pouvaient riposter. Le groupe qui devait attaquer la porte du Djurdjura était arrivé plus tard et avait perdu moins de monde. Environ trois cents imessebelen étaient tombés au pied des murailles qu'ils n'avaient pu franchir.

Un peuple qui est capable de pareils dévouements, peut devenir, à un moment donné, redoutable, et il demande à être traité avec une grande prudence.

Les Kabyles suivent encore, dans leurs guerres, une autre coutume qui est d'un usage beaucoup plus fréquent, c'est ce qu'ils appellent le *timechekerrit*. Au moment de la réunion générale où l'on décide la guerre, les tribus ou les villages se lancent les uns aux autres des défis de prouesse ; ce sont généralement les tribus séparées par de longues inimitiés qui, réunies pour une même cause, veulent rester rivales dans la lutte contre l'ennemi commun et font ainsi tourner leur rivalité au profit du bien public. Cette coutume est suivie aussi bien dans les guerres de tribu à tribu que dans les guerres contre un peuple étranger. Tantôt, chaque tribu rivale défend une portion de retranchement et celle qui lâche pied la première est déshonorée ; tantôt on indique le point où il faudra arriver, après avoir culbuté l'ennemi, pour avoir les honneurs de la journée.

Les Kabyles mettent un extrême amour-propre dans ces défis, les meddahs chantent la gloire du vainqueur et la honte du vaincu et leurs récits rimés se transmettent de génération en

génération. C'est la coutume du timechekerrit qui nous donne le secret de la résistance opiniâtre que nos colonnes ont rencontrée dans certaines occasions.

Les exemples qu'on pourrait signaler sont nombreux, nous citerons seulement le combat livré le 17 mai 1844, dans les Flissat ou Mltil, par le maréchal Bugeaud, où toutes les tribus kabyles avaient envoyé leurs contingents ; l'attaque des Beni Iraten, le 24 mai 1857, où les fractions d'Irdjen et d'Ait Akerma rivalisèrent de tenacité dans des retranchements établis entre Tamazirt et Adeni ; les combats d'Icheriden du 24 juin 1857 et du 24 juin 1871, qui peuvent compter parmi les plus sanglants que nous ayons livrés aux Kabyles (1).

N. Robin.

(1) Dans le combat du 24 juin 1857, nous avons eu 44 tués et 327 blessés. Dans celui du 24 juin 1871, nous n'avons eu que 2 tués et 61 blessés, mais l'ennemi a laissé sur le terrain 124 morts que nous avons enterrés; il avait emporté en outre un grand nombre de cadavres. — On sait avec quel dévouement religieux les Kabyles enlèvent leurs morts.

LETTRES AUTOGRAPHES

DE

MOHAMMED MANAMANNI

BEY DE CONSTANTINE

DE 1824 A 1826

L'historien des beys de Constantine, mon collègue et ami M. Vayssettes, nous a donné la biographie très-détaillée de Mohammed bey Manamanni qui gouverna la province de l'Est, du mois de décembre 1824 à la fin juillet 1826.

C'était, dit-il, un vieillard décrépit, à vues étroites, sans force et sans intelligence qui ne s'était fait remarquer jusque-là, dans des fonctions secondaires, que par une incapacité notoire. La position inespérée à laquelle il fut promu et qu'il devait sans doute à quelque intrigue de cour, sembla porter une dernière atteinte à ses facultés intellectuelles. Il laissa son khalifa Mahmoud, homme sans probité et d'une cupidité déshonorante, se livrer à des exactions de tout genre. La justice était rendue à prix d'argent, les amendes frappaient indistinctement l'innocent et le coupable, les arrestations arbitraires se multipliaient et les prisonniers ne recouvraient leur liberté qu'en payant de grosses rançons.

Les deux lettres authentiques dont on va lire la traduction confirmeront les renseignements déjà publiés par M. Vayssettes ; elles prouveront surtout la décadence dans laquelle tomba la

province la plus prospère de l'Algérie, du jour où elle fut confiée à un bey imbécile, abandonnant l'administration du pays à un lieutenant prévaricateur et aux mœurs dissolues.

Traduction. — 1re LETTRE.

A Husseïn Pacha :

« Votre fils et le nôtre, le khalifa Mahmoud, se rend auprès de Votre Haute Seigneurie pour lui présenter ses hommages respectueux. Il part avec la colonne de troupes victorieuses, emportant la Lezma, ainsi que les redevances coutumières et les animaux de main (chevaux ou mulets), le tout au complet et selon l'usage consacré par le temps. Que cela vous parvienne et vous trouve en paix et félicité.

« J'expose à Votre Altesse que je suis un vieillard, consacrant tous mes efforts et mon énergie au service du gouvernement. Il est donc de mon devoir de vous signaler ce que Dieu m'a permis de voir sur la situation de la province et des populations qui l'habitent.

« Je m'occupe de vos intérêts avec une ardeur telle, que je n'en dors ni nuit du jour, et que je ne puis ni boire ni manger, si ce n'est de temps à autre. Je ne cesse de me remémorer et de songer à ce qui peut me mettre à l'abri de votre mécontentement et me conserver vos faveurs. Vous n'ignorez point la situation de la province, combien peu elle est cultivée, la misère de ses habitants et le bas prix où sont tombées toutes les choses qui se vendent ou s'achètent. C'est au point que nous étant concertés pour vendre des bœufs dont nous disposions, on n'a pu en retirer que trois réaux boudjous (5 fr. 40) par tête. Et cela au vu de témoins et malgré tous les efforts que j'ai déployés (pour obtenir un meilleur résultat) de nuit comme de jour, me privant de sommeil et de nourriture et en mettant tout le monde à l'œuvre.

« Dieu, Très-Haut, prendrait ma défense, si on me soupçonnait de chercher à acquérir à mon profit, maison, jardin, boutique ou autres immeubles, comme l'ont fait les beys, mes prédécesseurs ; ou bien que je thésaurise en amassant de l'argent ou des dinars.

« O Monseigneur, croyez-bien que si j'en avais la possibilité, je voudrais qu'un réal se multipliât en cent, afin que par cela même je n'aie pas à rougir de cet état déplorable. Telle est la volonté de Dieu ; la misère, comme la fortune et la prospérité d'un pays, viennent de Dieu.

« Si vous le jugez à propos, faites faire une enquête sur l'état de votre province ; interrogez chacun sur cette situation. Nous avions à percevoir une somme de 6,700 réaux d'amende de Ben Kara ; j'aurais voulu vous envoyer cet argent en totalité en même temps que le denouche, mais j'ai éprouvé des difficultés telles pour compléter cette somme, que je vous prie de la mettre à ma charge, et de me considérer moi-même comme le débiteur...

« Mohammed bey.

« 7 Rabiâ tani 1241.
« 19 novembre 1825. »

2e LETTRE.

A Husseïn Pacha.

« Je porte à votre connaissance que le khalifa Mahmoud a fui à mon insu de Constantine, pendant la nuit de mercredi, 5, du mois de Ramadan. Déjà, précédemment, je vous avais signalé toute sa conduite qui n'a pas cessé d'être la même durant le mois de Châban ; enfin en Ramadan, il s'est présenté à moi sentant l'odeur du vin ; tous ceux qui assistaient, Turcs ou Mekhazni, s'en sont aperçus. Le premier, le second et le troisième jour de Ramadan je l'ai fait appeler. « Tu ne crains donc pas Dieu, lui ai-je dit, de boire ainsi pendant le mois sacré, et de donner à la population le spectacle scandaleux d'un haut fonctionnaire qui s'enivre en Ramadan. »

« Je n'ai pas peur de Dieu m'a-t-il répondu. — Mais tu es cependant musulman, ai-je ajouté ; — et *de sa langue* il a dit : « Non, je ne suis pas musulman ! »

« Que Dieu nous préserve de ces blasphèmes ! Je vous affirme, au nom de Dieu, que depuis qu'il est revenu d'auprès de vous, sa conduite a été extrêmement irrégulière, déloyale et désordonnée. Il n'obéissait à aucun de mes ordres, notamment à celui de payer ses dettes.

« Sorti de chez moi, il est rentré dans sa maison. Les blasphèmes qu'il avait proférés ont été bientôt connus de tout le monde, et chacun s'est indigné de son attitude devant Dieu ; de le voir boire ainsi, ostensiblement pendant le mois du jeûne, et d'afficher son opprobre en public. D'après l'affirmation de témoins, il est parti (de chez lui) entre le coucher du soleil et l'heure du souper, et j'ignore où il a pu aller.

« Tous les eulema connaissent sa conduite, et ont écrit la déposition de diverses personnes témoins de ses actes et qui ont senti l'odeur alcoolique qu'il exhalait. Si on ne s'était pas tant pressé en recueillant par écrit les témoignages le concernant, un nombre considérable d'autres gens auraient encore déposé contre lui.

« Quant à moi, je suis votre esclave et votre serviteur, je vous rends compte de tout ce qui survient ; mais je vous jure, par Dieu sublime et par votre tête que Dieu conserve, que je ne vous rends compte que de ce qui a eu lieu, en supprimant même certains détails, au lieu d'exagérer les faits ; je ne saurais vous dire que la vérité et ne rien vous cacher.

« Mahmoud n'a pas à se plaindre de moi, c'est moi, au contraire, qui ai à me plaindre de lui, ainsi que vous pouvez vous en assurer auprès de tout le monde. Dieu lui tiendra compte de ses actes. Quant à moi. je suis votre esclave et votre serviteur, et je vous rends compte des faits. Salut.

« Mohammed bey.

« 5 de Ramadan.

« 13 avril 1826. »

P. S. — Si je n'avais pas eu peur de vous, je l'aurais fait arrêter ; mais je ne puis contrevenir à vos ordres : il faut faire ce que veut le maître, accomplir les choses selon sa volonté. L'appréciation vous appartient ; mon rôle, à moi, est de ne rien vous cacher de ce qui arrive. »

Manamanni ayant annoncé en 1826 que les caisses de son trésor étaient à peu près vides, fut mandé à Alger, destitué et interné à Koléa. Il mourut une dixaine d'années après notre débarquement.

L. Charles Féraud,
Interprète principal de l'armée.

UN DIPLOME

DE

MOK'EDDEM

DE LA

CONFRÉRIE RELIGIEUSE RAHMANIA

Le diplôme de Mok'eddem dont je donne la traduction, a été délivré à Sid el Abed ben El Ala, saint homme dont le tombeau est à Cherchel, par Sid el hadj Mohammed ben Abd-er-Rahman, fondateur de la confrérie religieuse qui porte son nom.

Je crois devoir faire précéder ma traduction de quelques renseignements que j'ai pu recueillir sur Sid El hadj Mohammed, soit par la tradition, soit par des documents. Je n'entrerai donc point dans des détails sur l'esprit et le but de cette secte, car des autorités plus respectables que la mienne se sont chargées de soulever le voile mystérieux sous lequel toutes les confréries religieuses s'abritaient, et, à la suite de patientes recherches, ont réussi à mettre au jour l'origine et la constitution de chacune d'elles. Messieurs de Neveu et Ch. Brosselard dans leurs « Khouan » ont tout dit à ce sujet. Je ne parlerai que de Sid El hadj Mohammed.

El hadj Mohammed ben Abd-er-Rahman, El Azh'ari est élu

dans la tribu des Aït-Ismaïl laquelle faisait partie jadis de la confédération des Guedjt'oula (1).

Aprè avoir commencé son instruction à la Zaouïa du cheïkh Ou Arab (2), des Aït Iraten, il se rendit en Egypte, au Caire, vers l'an 1152 de l'hégire — avril 1739 à mars 1740. — Dans cette ville, il compléta ses études en suivant à la mosquée appelée « El Azeh'ar », les cours des savants professeurs tels que : Salem En-Nefraouï, A'oumeur Et-t'ahlaouï, Hassen El Djedaouï, El Amroussi etc. — C'est son assiduité à suivre les leçons données à la mosquée El Azeh'ar, qui le fit surnommer « El Azeh'ari ».

Durant son séjour de vingt quatre à vingt cinq années dans l'Est, il se fit initier à la secte religieuse nommée El Hafnaouïa du nom du Chikr', (maître), de l'ordre à cette époque, Sid Mohammed ben Salem El Hafnaouï. La légende rapporte même qu'il serait allé dans le Soudan, (sans doute le Dar-Four), à l'incitation de son Chikr.

Enfin, vers l'an 1177 de l'hégire — juillet 1763 à juin 1764, — il rentra dans son pays natal, aux Aït Ismaïl. Est-ce à ce moment qu'il fonda sa Zaouïa et qu'il songea à poser les bases de la confrérie dont les membres si nombreux sont répandus dans toute l'Algérie? C'est un point qu'il ne m'a pas été possible de préciser. Ce qu'il y a de positif, c'est qu'en 1191 de l'hégire — 1777 de notre ère, — il délivra un diplôme écrit et signé de sa main, à un de ses disciples qu'il élevait aux fonctions de Mok'eddem (1). Je possède ce diplôme et son titulaire est Si Belk'assem ben Mohammed, originaire du village des Cheurfa-Tadjdiout, de la tribu des Maatk'a. Il paraît que Si Bel Kassem mena aussi

(1) M. de Neveu, le dit originaire d'Alger. Il aurait selon lui habité toujours cette ville, et il ne l'aurait quittée que six mois avant sa mort, pour se rendre dans les Aït Ismaïl — « Khouan » p. 111.

(2) Si Seddik ou Arab. Voir « *Les Kebaïles du Djerdjera* » par le capitaine Devaux, page 302.

(1) On sait que le Mok'eddem, dans une confrerie, a seul le pouvoir de donner l'*ouird* — Il tient ce pouvoir du maître de l'ordre — (Chikr').

une vie très-édifiante, car on lui a élevé un tombeau — K'obba — proche du village des Aït Ahmed ou-Ifrek, de la même tribu. Ce titre authentique est semblable exactement à celui que j'ai traduit.

Il est certain que Sid El hadj Mohammed a pu résider à Alger et qu'il a pu le quitter six mois avant sa mort. Cependant on a tout lieu de supposer qu'il devait habiter principalement dans son pays natal, à la Zaouïa qu'il avait créée. C'est au foyer de la nouvelle secte, c'est là sourtout que sa présence était on ne peut plus nécessaire et efficace pour faire disparaître toute l'hésitation et hâter les initiations.

Quoiqu'il en soit, ce fut en l'année 1208 — août 1793 - juillet 1794 — que Sid El hadj Mohammed mourut à la Zaouïa. Sa mort fut suivie d'un miracle qui lui valut le surnom de Bou K'obreïn (1).

A cette époque, la Zaouïa devait jeter un bien plus vif éclat, car elle possédait outre son fondateur, des professeurs éminents formés par lui, entre autres le Chikr' Ahmed Et'-t'aïeb ben Es-S'alah Es-rahmouni. J'ai entre les mains une copie assez bien faite d'un abrégé de jurisprudence en vers « redjez » laissé par ce dernier et que les K'adis des environs du Djerjera, du moins ceux qui ont fait leurs études à la Zaouïa des Aït Ismaïl, citent dans leurs jugements. Cet ouvrage porte la date de l'an 1212 — 1797 à 1798 -- et il n'y a pas bien longtemps que son auteur existait encore.

Avant de mourir, Sid El Hadj Mohammed ben Abd-er-Rahman institua pour son successeur, par un acte authentique, Ali ben Aïssa El M'or'erbi, son plus fidèle serviteur et lui dit : « Garde « mes livres, mes biens, mes terres, en un mot, ce que je pos-« sède. Tu en es le légataire. Je te laisse l'acte qui constitue le « tout habous. » Puis, il envoya chercher tous les gens de la tribu des Aït Ismaïl et leur adressa ces paroles :

« Je vous prends tous à témoin que je mets à ma place, que « je donne tout mon pouvoir à Sid Ali ben Aïssa, il sera mon

(1) Voyez pour cette légende le récit fait par M. de Neveu dans « ses Khouan, » page 113 édit. 1846.

« suppléant. J'ai déposé dans son sein tous les secrets et je lui « ai confié toutes les bénédictions. Ne lui désobéissez point en « quoi que ce soit, car il est mon visage, ma langue. »

De l'an 1208 de l'hégire — 1793-1794 — à l'an 1251 — 1836-1837 — c'est-à-dire durant près de quarante trois années, Sid Ali ben Aïssa dirigea la Zaouïa. A sa mort il fut remplacé par Sid Bel K'assem ben Hafid', des Babor ; celui-ci mourut au bout d'une année, 1252 — 1839.

El Hadj El Bakir El M'or'erbi, originaire du pays de Sous et appartenant aux Oulad ben Seba, lui succéda et fut révoqué de ses fonctions d'oukil après trois années, en 1255 — 1839. — On lui choisit pour successeur Sid Mohammed ben Bel K'assem, originaire des Aït Zemenzar, du village des Aït Anan — confédération des Maa'tk'a, lequel mourut en 1257 — 1840.

La zaouïa demeura quelque temps sans oukil, puis d'après la légende, l'épouse de Sid Ali ben Aïssa, avec sa fille prirent les affaires en main (1). Leur administration ne fut pas longue.

En 1257 de l'hégire — 1841 — El hadj Amar fut choisi pour directeur. Il occupa cette fonction jusqu'en 1272 — 1856 — époque à laqgelle il s'insurgea et fut remplacé par Sid Mohammed El Bedjaoui qui demeura en place trois année, jusqu'en 1275 — 1859 à 1860 (2).

La Zaouïa après être restée quelques années livrée à l'anarchie eut enfin Sid Mohammed El Djeadi, qui, suivant l'exemple d'El hadj Amar, prêcha l'insurrection en 1871 et fut pour ce fait condamné à la déportation.

Depuis cette époque, la Zaouia est fermée. L'autorité fatiguée d'avoir auprès d'elle un centre d'intrigues et de complots en a décidé ainsi. On ne doit point conclure par ce fait que la confrérie « Rahmanïa » est désorganisée, car elle fonctionne comme par le passé. Son foyer seul se trouve purement déplacé.

(1) Voyez ce que raconte à ce sujet M. le capitaine Devaux dans ses « Kebaïles du Djerdjera » p. 67 édit. 1859.

(2) Les « Kébaïles du Djerdjera » p. le capitaine Devaux p. 217-218-219.

TRADUCTION.

Au nom de Dieu, clément et miséricordieux.

Qu'il répande ses grâces sur notre Seigneur Mohammed ; qu'il lui accorde le salut.

Le savantissime, celui qui connaît son Dieu, le porteur, notre fils par l'âme et non par le sang, le seigneur des seigneurs, le flambeau qui dissipe les ténèbres, le Sid A'bed ben-el-A'la, m'a demandé de lui délivrer un diplôme pour la *charia'* (voie judiciaire) et la *t'arik'a* (voie spirituelle), ensemble, et je lui ai donné ce diplôme pour ce qu'il m'a été permis de narrer et d'enseigner.

Je commencerai, s'il plaît à Dieu, par ce qui concerne la *charia'* (voie judiciaire), pour terminer ensuite par la *t'arik'a* (voie spirituelle), selon l'ordre suivant lequel j'ai reçu les mêmes sciences et ai été diplômé.

J'ai appris le « fekh' » — droit — sous la direction de nombreux maîtres dans la mosquée El-Azeh'ar, lesquels sont : le très-savant auteur d'un traité de jurisprudence, le chikhr' Salem En-nefraouï ; son égal, le chikr' A'oumeur Et't'ahlaouï ; le chikr' Hassem El-Djedaouï ; le chikr' El-A'mroussi, et bien d'autres qui le tenaient de notre chikr', le très-savant auteur d'un ouvrage de droit très-utile, le chikr' A'li ben Ahmed El-A'doui, Eç-ça'idi, lequel l'avait appris lui-même de Sid Mohammed Es-Selmouni et du chikr' A'bd-Alla El-Mor'erbi, qui, tous deux, avaient suivi les leçons de Sid Mohammed El-Kr'erchi et de Sid A'bd-El-Bak'i Ez-Zek'ani. Ces deux derniers tenaient cette science de la lumière de la religion, Sid A'li El-Adjeh'er, et de la confirmation de la religion, Sid Ibrahim El-Lok'ani.

Eux-mêmes l'avaient apprise du chikr' des Malekites, le chikr' Salem Es-Senh'ouri, lequel la tenait du chikr' A'li Es-Senh'ouri, du chikr' Tetaï et d'Abi-el-hassen Ech-Chadonli, commentateur de la missiou (du prophète) — شارح الرسالة —. Celui-ci avait étudié sous la direction du savantissime El-Bessat'i, et ce dernier sous celle de la couronne brillante de la religion,

Borh'an Ed-demiri, lequel avait suivi les leçons de son maître, le très-savant Kr'elil ben Ishak', qui avait suivi celles de son maître, l'étoile polaire de son époque, Sid A'bd-Alla El-Menoufi, lequel s'était appuyé sur ce qui était connu.

Le chikr' A'li Es-Senhouri, sus-nommé, avait appris le droit du chikr' T'ah'ar ben A'li ben Mohammed En-nouini, qui le tenait du chikr' Hosseïn ben A'li, qui l'avait appris du chikr A'li El-A'bbas Ahmed ben O'mar ben Ah'elal Er-Robéï. Celui-ci l'avait étudié sous la direction du k'ad'i des k'ad'is, Fekr'-ed-din ben El-Mokr'ellet', qui avait suivi les leçons d'Abi Hafç O'mar ben Frad El-Kenidi, qui avait suivi celles d'Abi Mohammed A'bd El-Kerim ben A't'a-Alla, originaire d'Alexandrie. Celui-ci tenait cette science d'Abi Bekr Mohammed ben El-Oualid ben Kr'elf et'-T'ert'ouchi, qui la tenait d'Abi El-Oualid Soliman Kr'elf El-Bebki, qui l'avait apprise de l'Imam Mekki El-R'absi, l'andalous.

Ce dernier avait étudié avec l'Imam Abi Mohammed A'bd-Alla ben Abi Zeid, originaire de K'airouan, lequel aveit étudié avec l'Imam Abi Bekr Mohammed ben el-lebat El-Ferik'i, élève lui-même de l'Imam Iahia El-Kinani, auteur des controverses sur les ouvrages de Ben K'assem et d'Ech-acheh'eb et disciple de l'Imam Sahnoun et de l'Imam A'bd-el-Malek, l'andalous. Ces deuy-ci avaieut étudié sous la direction de l'Imam A'bd-er-Rahman ben el-K'assem, l'affranchi « le naçri », et de l'Imam Echh'eb, élèves de l'Imam des Imams, l'homme le plus noble, 'Imam Malik ben Ansi, lequel tenait cette science de Rabia' et de nafi', affranchi de Ben O'mar.

Rabia' avait appris le droit d'Ansi ben Malik, humble serviteur ne l'apôtre de Dieu. Que Dieu répande ses grâces sur lui et lui accorde le salut, — et, Nafi', de son maître A'bd-Alla ben Omar. Ces deux professeurs le tenaient du seigneur des Imams et des gens de ce monde et de l'autre, Mohammed ben A'bd-Alla ben A'bd-el-Mot'alib (1) ; — que Dieu répande ses grâces sur lui —, auquel il avait été révélé par le maître des mondes avec l'intermédiaire du confident fidèle Gabriel — sur lui soit le salut — qui le tenait de Dieu, Très-Haut.

(1) Le prophète.

J'ai terminé la généalogie de la voie judiciaire (charia'), et je la communique par la grâce de Dieu, avec son aide admirable et son assistance.

Quant à « l'Idjaza » — diplôme — que je donne à Si El-A'bed ben El-A'la relativement à la voie spirituelle — t'arik'a — et à sa généalogie, je dis : « J'autorise le Sid A'bed ben el-A'la, déjà « nommé, à donner l'*ouird* (1) de la confrérie pure El-Kr'elou-« tia — خلوتية — à quiconque le lui demandera et à tous « ceux qu'il voudrr initier ; en un mot, dans l'un et l'autre cas, « attendu qu'il devient possesseur des secrets de la t'arik'a — « voie spirituelle — et de la charia' — voie judiciaire, — en-« semble » Que Dieu, par ses mains, donne la victoire, ainsi que « par celles de ceux qui seront affiliés par lui à toutes les épo-« ques, en tous les lieux et pai tout homme pour l'Eternité. »

J'indiquerai plus loin, s'il plaît à Dieu, la forme dans laquelle le Mok'eddem donnera l'ouird aux profès.

Je demande à Dieu qu'il me soit propice, ainsi qu'à eux (ses disciples) par ce que j'ai enseigné ; qu'il m'aide dans ce que j'ai entrepris ; qu'il jette sur nous uu œil favorable et de récompense ; qu'il nous réunisse dans la voie que suivent ceux dévoués à Dieu et protégés par lui ; qu'il répande les pluies de son pardon sur nos professeurs, sur tous nos Imans et sur mon père ; qu'il nous réunisse tous à notre prophète Mohammed — que Dieu le comble de ses faveurs et qu'il lui accorde le salut — dans les palais du paradis. Ce que j'implore en grâce du frère sus-nommé, c'est qu'après sa pieuse demande, il ne m'oublie point dans sa retraite — خلوة —

Ce frère m'ayant en outre prié de lui donner ici la généalogie de la t'arik'a — voie spirituelle — comme bénédiction et afin de la montrer à tout néophyte qui ne l'aura pas encore vue, je dis :

Le Dieu, Tout-Puissant, a initié Gabriel — que le salut soit sur lui — lequel a initié le prophète — que Dieu répande ses faveurs sur lui et lui accorde le salut. — Le prophète a initié Ben Abi T'aleb — que Dieu fasse qu'il soit toujours honoré —

(1) Ce mot signifie réellement « rose ». On a la « rose » de telle ou telle confrérie, ce qui veut dire que l'on en est membre.

lequel a affilié ses deux fils El-Hassem et El-Hossin, ainsi qu'El-Hassem El-Baçri et Kamil ben Zeiat.

Ensuite les chikr's se sont succédé dans l'ordre suivant :

Habib El-A'djami ;

Daoud ben N'ad'or Et-t'ai ;

Ma'rouf ben Feirouz El-Kerakr'i ;

El-Mofeles Es-sekti ;

El-Djoucïdi ben Mohammed, le seignenr de la t'aïfa (troupe) de Bar'dad ;

Mechad ed-dinouri ;

El-Bekri ;

Ouadjih ed-din El-K'ad'i ;

O'mar El-Bekri ;

Abou en-Nadjed Es-Sech'raouerdi ;

K'ot'b-ed-din El-Abeh'ari ;

Rokn ed-din Mohammed En-Nedjachi ;

Choh'ab ed-din Mohammed Ech-Chirazi ;

Ibrahim ez-zah'id El-Kilani ;

Mohammed El-Kr'elouti ;

El-badj I'zy-ed-din ;

Çadr ed-din El-Djiani ;

Sid Iahia El-Bakoubi ;

Ben Abeh'a ed-din Ech-Chirouani, appelé aussi El-Arnadjeti ;

Djemmal ed-din El-Kr'elouti ;

Kreir ed-din Et-tek'adi ;

Le chikr' Cha'ban El-Kestemounī ;

Le chikr' Isma'il El-Djermi, inhumé auprès de Si Bellal El-Habchi, en Syrie ;

Chikr' A'li Afeudi K'ara Bacha ;

Le chikr' Moçt'afa T'eïbi ;

Chikr' Moçt'afa Afeudi El-Adenoui ;

Abd-el-latif El-Kr'elouti El-Halabi (originaire d'Alep) ;

Moçt'afa ben Kemmal ed-din Es-S'edik'i ;

Mohammed ben Salem El-Hafnaouï.

Et enfin, Mohammed ben A'bd-er-Rahman El-Azeh'ari par le temps qu'il a passé dans la mosquée El-Azeh'ar : Zouaouï par son pays, Quedjt'ouli par sa confédération — K'obeila — et

Isma'ili par sa tribu — de la secte malekite, lequel initie et dirige bien le Seigneur des Seigneurs, le plus cher de ses disciples, à cause de sa pureté et de sa perfection, le Sid A'bed ben El-A'la. — Fin de la généalogie bénie.

Maintenant je vais m'occuper de la forme suivant laquelle il devra donner « l'ouïrd. »

Tout d'abord l'initiant commencera par en appeler à Dieu contre Satan le lapidé. Ensuite, il prendra de sa main droite, le pouce de la main droite du néophyte, — l'un et l'autre devront avoir les yeux fermés et l'initiant devra en prévenir le postulant. — Alors, il dira à celui-ci : « Dis, je fais appel à Dieu contre Satan le lapidé ; — au nom de Dieu, clément et miséricordieux. » — Le néophyte devra répéter cette phrase une fois, ainsi que « J'implore le secours de Dieu, — je demande pardon « à Dieu et à son apôtre, — ô mon Dieu ! pardonne-nous ce « qui est écoulé et rends nous facile ce qui reste (de la vie). »

Après cela, l'initiant devra dire au néophyte : « Continue à « tenir les yeux clos et écoute. — Je vais répéter trois fois : « il « n'y a pas d'autre Dieu que Dieu » — لَا إِلَهَ إِلَّا ٱللَّه — tu gar- « tu garderas le silence, puis à ton tour tu répéteras trois fois « cette même phrase pendant que je resterai muet. »

Puis il lira une première fatiha pour le néophyte, et dira : « O mon Dieu ! ouvrez son cœur à votre obéissance, ainsi que « cela est nécessaire. » Une deuxième fatiha sera lue pour l'âme du prophète, — que Dieu répande ses grâces sur lui, et lui accorde le salut — et il dira : « O mon Dieu ! que les récompen- « ses méritées par cette fatiha soient un don de nous et une mi- « séricorde de vous pour l'âme du prophète — que Dieu répande « ses grâces sur lui, et lui accorde le salut. — Enfin, il lira une troisième fatiha pour l'âme de notre Chikr' et les membres de la généalogie, et il dira : « O mon Dieu, faites que les récompenses « attachées à cette fatiha soient un don de nous et une miséri- « corde de vous pour l'âme de notre Chikr' (maître) et pour les « membres de la généalogie. ».

Enfin, il invitera le profès à se mortifier et à prononcer toujours de nombreux « dickr » oraison continue. — Car, il n'y a que le grand nombre qui puisse être utile durant les instants de

la nuit et les moments du jour. Il l'invitera aussi à prononcer le لَا إِلَهَ إِلَّا ٱللَّه — il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu — depuis l'a'çeur du vendredi jusqu'à l'a'çeur du jeudi, c'est-à-dire six jours, soit à l'état de pureté soit à l'état d'impureté.

Ensuite, il remplacera cette invocation par la prière « chadoulite » — صَلَاةُ ٱلشَّاذُلِيَّة — qui se dit ainsi : « O mon Dieu ! répandez vos grâces sur Notre Seigneur Mohammed, sur sa famille et sur ses compagnons ; accordez-lui le salut. » L'initié redira cette oraison après la prière de l'a'çeur, du jeudi jusqu'au lendemain, c'est-à-dire à la prière de l'a'çeur du vendredi. Pour cela, il devra se trouver en état de pureté. Il pourra aussi lui substituer celle-ci : « O mon Dieu, accordez vos faveurs à « Notre-Seigneur Mohammed, le prophète, El-Ommi, — ٱلأُمِّي — « sur sa famille et sur ses compagnons ; donnez-lui le salut. » Il devra la prononcer quatre-vingts fois à partir de la prière de l'a'çeur du jeudi jusqu'après celle dd l'a'çeur du vendredi, étant en état de pureté. Enfin, il devra reprendre le لَا إِلَهَ إِلَّا ٱللَّه après l'a'çeur du vendredi jusqu'à celui du jeudi suivant, et ainsi durant toute la vie.

Maintenant, je vais indiquer les conseils à communiquer :

L'initiant dira au néophyte : « Écoute les conseils que je vais te donner. Suis-les ainsi que tu t'es engagé toi-même à observer le pacte et l'engagement contracté avec Dieu :

Crains Dieu en tous tes moments — accomplis purement toutes tes actions, — ne cherche pas à attirer sur toi les regards de la foule ; au contraire, détourne-toi de celle-ci pour ne te préoccuper que d'appeler les regards de Dieu sur toi, sur tes secrets et tes actes publics. — Suis les préceptes du Livre (K'oran), et de la Sonna (tradition), car ils sont la voie qui conduit à Dieu Très-Haut. — Agis comme dépouillé de tes parts dans ce monde et dans l'autre, et non en vue d'obtenir des honneurs, ou bien par crainte des châtiments de Dieu, ou par ambition de sa récompense, mais pour obtenir sa satisfaction, son amitié, et dans le seul but d'accomplir les devoirs de l'adoration. La rétribution, sans aucun doute, viendra et travailler à faire venir ce qui doit inévitablement arriver est un jeu. — Tu devras être bienveillant

envers les créatures, en respectant le grand et en ayant pitié du petit. — Sois ascète dans ce monde, et retiens ta faim ; crains de tomber dans l'erreur en ajoutant quelque chose à cela. — Abstiens-toi de tout ce qui te semblera douteux. — Bouche-toi les oreilles quand même tu devrais en souffrir. — Sois patient, car c'est le principe de l'adoration. — Montre-toi satisfait de Dieu pour tout ce qui t'atteindra venant de lui. — Fréquente celui qui, par ses paroles et par ses actes te conduira vers Dieu. Retiens ta langue dans tout ce qui ne peut t'être utile. — Crains Dieu en tout instant et en tout état. — Place ta confiance en lui et remercie-le. — Souviens-toi de la mort, car c'est la base de l'ascétisme. Évite toute contestation, tout procès et toute discussion lors même que tu aurais raison. — Ne sois point envieux, — Ne fais pas le bien pour l'amour de la renommée. — Ne te laisse point séduire par la louange. — Contrains-toi à être bien avec toutes les créatures. Ne désespère point de la miséricorde de Dieu ni de sa protection quand même tu serais très-malheureux, car Dieu, Très-Haut, a dit : « avec la peine il y a de la joie ; jamais la première ne l'a emporté sur celle-ci. » Ne te plains pas de Dieu à une de ses créatures, car il est le Pardonnant, le Manifeste, le Saisissant, l'Étendu, le Nuisible !! le Bienfaisant. — Sois dans ce monde comme un étranger ou comme un passant sur une route. — Distribue tout ce que tes mains détiennent de richesses défendues. — Abandonne tout ce qui pourrait te détourner ou te distraire de l'adoration de Dieu, le Puissant, l'Illustre. — Oblige ton cœur à se souvenir. — Accoutume tes yeux à la veille. — Que le « dikr » (oraison continue) soit ton inséparable. — Que la tristesse s'assoie avec toi. — Que l'ascétisme soit ton vêtement intérieur, l'abstinence ton vêtement extérieur, et le silence ton compagnon. — Passe tes journées dans le jeûne et dans l'affliction, et tes nuits dans la veille, les pleurs et le souvenir de tes fautes passées. — Vois toujours le Paradis à ta droite, l'Enfer à ta gauche, le Cirat sous tes pieds, la balance devant toi et Dieu t'examinant et te disant : « Lis ton Livre ; aujourd'hui, il doit te suffire. »

Fais ce qui te sera utile, c'est-à-dire sois obéissant, et laisse de côté ce qui pourrait te nuire, c'est-à-dire la désobéissance.

Sache que Dieu — qu'il soit exalté et glorifié — a dit : « Quiconque fera le poids d'un mitskal, d'un grain de poussière en « bien, le verra, et quiconque fera la même quantité en mal, « le verra aussi. — S. 91., v. 7 et 8. — »

Abandonne la désobéissance pour ne t'occuper que du pardon de tes péchés. — Il est dit : « Les hommes doivent implorer leur « pardon, mais se débarrasser de tous péchés est obligatoire. » — La succession des siècles est bien étonnante, mais il est plus étonnant encore de voir les hommes indifférents. — Avoir de la résignation dans le malheur est pénible, mais il est bien plus pénible de perdre la rétribution. Tout ce que tu espères est proche, mais la mort est encore bien plus imminente que tout cela.

Pour terminer, l'initiant ordonnera enfin à son disciple de se racheter du feu. — Voici la rançon : celui-ci répétera le لَا إِلَهَ إِلَّا ٱللَّهُ soixante-dix mille fois, puis il dira : « O mon Dieu, je remets la récompense attachée à ces soixante-dix mille fois à titre de rançon pour moi-même contre le feu. » C'est ce qu'a clairement exposé Sid Mohammed Es-Senoussi à ses disciples. — Fin.

On raconte que la haine qui existe entre l'homme et (son mauvais) génie est grande. — Celui qui lira les « mesbaa't » que je vais indiquer, matin et soir, ou tout simplement le matin, verra cette haine convertie en amitié par la volonté de Dieu — qu'il soit exalté. — Voici :

Répéter trois fois le commencement de la Sourat du Trône, — كُرْسِيّ — jusqu'au mot عَظِيمٌ — de آمَنَ ٱلرَّسُولُ jusqu'à ٱلْكَافِرِينَ — de ٱللَّهُمَّ مَالِكَ ٱلْمُلْكِ jusqu'à بِغَيْرِ حِسَابٍ. La première Sourat du K'oran, فَاتِحَةُ ٱلْكِتَابِ — La Sourat de la Délivrance سُورَةُ ٱلْإِخْلَاصِ (112e) — J'en apppelle au Dieu de l'aube du jour. — S. 113., v. 1. — J'en appelle au Dieu des hommes. — S. 114, v. 1.

Fin du diplôme et des généalogies judiciaires et de la voie, par la grâce de Dieu et son aide admirable. — De la main de celui qui l'a rédigé dans un instant de douleur, Mohammed ben Abd-er-Rahman El-Azeh'ari par son séjour à El K'ah'ira (Caire), d'Égypte. — Il l'a écrit pour le savantissime, le Sid Abed ben El A'la.

Adrien Delpech, *Interprète judiciaire.*

NOTES

SUR

TEBESSA

I

Lorsque le général Négrier prit le commandement de Constantine, au lendemain de l'assaut, si glorieux pour nos troupes, les indigènes fanatiques qui n'avaient pas renoncé à la lutte venaient par petites bandes s'embusquer aux environs de la place, et malheur à l'imprudent qui en s'écartant tombait entre leurs mains. Combien de français enlevés, décapités et mutilés par un ennemi invisible n'y eut-il pas à cette première heure de notre conquête ; c'étaient des scènes de banditisme sans cesse renouvelées ; le soldat qui s'attardait isolement en rentrant au camp établi au moins d'un kilomètre derrière le Koudiat Ati, ou bien celui qui allait en plein jour laver son linge sur les bords du Roumel, a portée de fusil des factionnaires, s'exposait à une mort certaine. Grâce aux mesures énergiques du général, la sécurité la plus complète ne tarda pas à régner tout autour de la place. Il n'attendit pas l'ennemi, il alla lui même le chercher et le châtier. Toutes les tribus hostiles des environs furent visitées, l'une aprés l'autre, et forcées de reconnaître l'autorité française. En 1841, à la suite d'une reconnaissance du pays vers le littoral, Philippeville s'était déjà élevée comme par enchantement au bord de la mer sur les ruine de l'antique Russicada. Plusieurs camps échelonnés sur la route que les troupes venaient de tracer entre la nouvelle ville française et le chef-lieu de la province, garantissaient à peu près la circulation. Il en était de même du côté de Sétif. Vers le sud, le général Négrier avait également parcouru les plaines des Harakta, au milieu desquelles existe aujourd'hui notre petite ville d'Aïn-Beïda. Le bruit de ces brillantes et hardies expéditions parmi des populations réputées belliqueuses et éternellement indociles, surtout à une époque où nous ne connaissions encore ni la contrée, ni ses habitants, se répandit au loin et donna à réflechir à tous ceux qui comptant sur l'anarchie produite par la chute du gouvernement turc, espéraient continuer à vivre indépendants.

A son camp d'Aïn Babouch, le 19 mai 1841, le général eut la satisfaction de recueillir les fruits de ses énergiques travaux. Les tribus des Nememcha et des Oulad Sidi Yahïa ben Taleb, occupant le pays à la limite de nos possessions du côté de la régence de Tunis, envoyaient plusieurs de leurs notables pour faire des ouvertures de soumission. En même temps une députation des habitants de la ville de Tebessa venait supplier le général d'aller rétablir l'ordre dans leur pays, jurant d'avance qu'ils accepteraient toutes les conditions qu'il leur imposerait au nom du Soltan des français. Déjà, ajoutaient-ils, ils faisaient des prières dans leurs mosquées pour le succès de nos armes afin que notre protection put s'étendre j'usqu'à eux.

Après la prise de Constantine, la petite nouba ou garnison turque de Tebessa s'était enfuie en Tunisie avec son chef. Cette autorité étant renversée et la nouba d'occupation, sauvegarde de la ville ayant disparu, les paisibles tebessiens s'étaient trouvés de la veille au lendemain, livrés aux attaques incessantes de pillards assurés d'une complète impunité. Adonnés au commerce, incapables de résister aux nombreux arabes nomades qui les entouraient, ils avaient du laisser les Oulad Yahïa ben Taleb prendre possession de la plupart de leurs terrains de labour et se résigner à ne plus cultiver que les champs situés aux abords même de la ville. D'autre part les Nememcha avaient pris possession du sud de la banlieue et interdisaient aux tébessiens jusqu'à l'accès de leurs jardins. Il s'ensuivait que ne pouvant plus cultiver parce-

qu'ils étaient journellement tués derrière leurs charrues, ne pouvant plus commercer parceque leurs caravanes étaient enlevées sur les chemins, les tebessiens étaient tombés en peu de temps dans une misère extrême. Un parti se forma proposant de demander aux français d'occuper la ville comme l'avaient fait les turcs. La motion de ce groupe conservateur souleva tout d'abord une violente opposition de tout le parti religieux et fanatique, qui voyait avec horreur la perspective de la domination chrétienne; mais la misère croissant de jour en jour finit par prévaloir sur les antipathies religieuses.

Depuis longtemps le général Négrier avait senti la nécessité de visiter avec sa colonne mobile cette partie encore inconnue de la province de Constantine. Il était urgent de mettre à profit les bonnes dispositions de ces populations si remuantes et versatiles, de faire constater nos droits sur le pays et de le délivrer des incursions des tribus tunisiennnes qui ne cessaient depuis la chute du bey El Hadj Ahmed, de chercher à le détacher de l'Algérie.

Déjà un certain Mohammed Barbouch, fonctionnaire tunisien du Kef s'était présenté à Tebessa, avait levé de force sur les habitants une contribution extraordinaire et les avait sollicités de le demander pour leur Kaid au Bey de Tunis. Il nous importait de mettre fin à ces intrigues, d'autant plus que les tebessiens craignaient la réapparition de ce même Barbouch et les avanies qui en seraient la suite.

Avant de s'engager vers la région qu'il se proposait de parcourir, le général s'assura de la parfaite tranquillité des tribus récemment soumises qu'il laissait derrière lui; il organisa sur chaque point des moyens de défense en cas d'éventualités, et, libre dès lors de toute préoccupation, il se mit en route vers la frontière. Nous allons reproduire le rapport par lequel il rendait compte de cette expédition qui mérite d'être conservé textuellement pour les annales de l'Algérie!

Tebessa, 2 juin 1842.

« Le 27 mai au soir, j'établis mon bivac à Aioun-er-Rebâ. sur l'Oued Tourouch ; j'y fis séjour le 28 et 29, afin de recevoir une

partie des contributions de l'une des divisions des Harakta qui avait fait sa soumission tout récemment et au centre de laquelle je me trouvais alors.

Le 30 je traversai l'Oued Tourouch, je franchis le djebel Hamara et je descendis dans le bassin de l'Oued Meskiana par le ruisseau de Bou Lakhad et les ruines de Charegrak. Le soir, je m'établis sur la Meskiana à la limite du pays des Harakta et de celui des Yahia ben Taleb. Le 31 je passai le col des Grechioua, entre le djebel Halloufa et le djebel Mzouzia. Après une marche de 12 lieues au moins, j'arrivai vers 5 heures du soir sous les murs de Tebessa ; les troupes y entrèrent à 7 heures.

Sept coups de canon tirés à l'avant garde, annoncèrent à toute la colonne que le le drapeau français flottait sur la vieille forteresse romaine.

Je suis heureux, Monsieur le Gouverneur Général, de pouvoir vous dire que mon opération s'est faite sans que j'aie eu besoin de faire tirer *un seul coup de fusil*.

A deux lieues de la ville, une députation composée des Ulemas et des notables, ayant à leur tête le Kadi et le Kaïd vinrent au devant de moi avec les drapeaux des mosquées me demander l'*aman* et protester de leur soumission au gouvernement français. Un peu plus près de la ville, les Coulouglis, vinrent avec leurs enfants faire acte d'hommage et m'offrir leur dévouement. Quelques uns des habitants, des femmes et des enfants s'étaient enfuis à notre approche. Dans la soirée tous étaient rentrés dans dans leurs habitations. La crainte ou la surprise que leur avait d'abord inspiré la vue de nos soldats, avaient fait place à la confiance et le lendemain, chacun avait repris sa vie ordinaire, les boutiques étaient ouvertes comme d'habitude.

Dans la journée du 1er juin, je m'occupai du soin d'organiser le pays et d'y arrêter les mesures d'ordre nécessitées par les circonstances. Je réunis devant moi les notables de Tebessa, ceux des Yahïa ben Taleb et de la tribu des Nememcha. Je maintins dans leurs fonctions le Kaïd et le Kadi de Tebessa et leur donnai le burnous d'investiture. Je fis choix d'un bach-chaouche et de deux chaouches, auxquels je donnai également le burnous, mon intention étant de leur donner le commandement d'une

garde urbaine en formation. J'investis des marques de leurs fonctions les Kaids et les Cheikhs des Nememcha et des Yahia ben Taleb. Après m'être entretenu longuement avec chacun de ces chefs indigènes des intérêts de leur pays, j'allai sur leur invitation visiter l'intérieur de la ville de Tebessa. Les principaux vinrent me recevoir à la porte d'entrée et après m'avoir salué de leurs drapeaux, ils me présentèrent les clefs de la ville que j'ai pris au nom du roi.

Un vieux marabout nommé Si Abd-er-Rahman qui la veille était venu à ma rencontre et dont je voulus visiter la zaouia; ayant recu de mes mains le burnous vert, me pria d'accepter sa bénédiction, et ayant ensuite levé les bras et les yeux au ciel, il appela à haute voix sur le sultan des français et son khalifa, la protection de Dieu et du Prophète. Les nombreux musulmans qui assistaient à cette scène touchante unirent leurs prières à celles du vieillard et, dans ce moment, tous ces hommes qui se trouvaient réunis dans un sentiment commun pour appeler sur le roi les bienfaits de la providence, nous parurent bien dignes, à leur tour, d'être placés sous la haute protection de Sa Majesté.

L'Imam et les gens de la grande mosquée m'ouvrirent à deux battants les portes du lieu consacré à leurs prières. mais je m'arrêtai sur le seuil, voulant respecter les mœurs religieuses du pays et ce fut là que je donnai le burnous aux Ulema.

Le soir, je reçus une députation des gens de la ville de Bekaria, située à deux lieues et demie au sud-est de Tebessa

Leur Imam avec les drapeaux de la mosquée, venait m'offrir leur soumission, et comme symbole de leurs bonnes dispositions pour nous, il m'apportait du miel et des gazelles, le mets le plus doux et l'animal le plus pacifique de ces contrées.

Le 2 juin, je reçus les envoyés de Oukès, ville qui se trouve à trois lieues à l'ouest de Tebessa. Je réglai les différents qui existaient depuis longtemps entr'eux et leurs voisins. Je réunis de nouveau autour de moi toutes les autorités que je venais de nommer dans le pays et achevai de prendre avec eux les dispositions propres à assurer leur tranquillité.

Dans cette conférence les Nememcha et les Yahia ben Taleb me supplièrent d'organiser chez eux une cavalerie indigène dont

la mission serait de maintenir la paix chez eux et de protéger particulièrement la ville de Tebessa contre les incursions des montagnards qui l'avoisinent. Les Nememcha me demandèrent à fournir 300 cavaliers et les Yahia ben Taleb 200, exprimant en même temps le désir de les voir réunis sous un même drapeau qui leur serait donné par le roi.

Avant de quitter Tebessa, j'ai fait faire la reconnaissance de la ville de Bekaria et du terrain qui s'étend entre ce point et la frontière de Tunis. J'ai confié cette mission à M. Dieu, capitaine d'état-major, chargé du service topographique, officier plein de zèle et d'intelligence (1).

Demain je me remettrai en route pour regagner le pays des Harackta. Je prendrai un autre chemin que celui qui m'a conduit ici, et j'espère que je ne troverai point de resistance sur le nouveau terrain que j'aurai à parcourir.

Le Général commandant la province de Constantine,
NÉGRIER.

Le lendemain 3 juin, le général Négrier reprenait la route de Constantine, mais dans ses prévisions, basées naturellement sur l'excellent accueil qu'il avait reçu à Tebessa, il n'avait pas tenu compte des agissements de certaines personnalités remuantes et qui guettaient le moment favorable pour l'attaquer. A la tête du parti hostile se trouvait El Hassenaoui que j'ai déjà fait connaître dans la notice sur les Harar seigneurs des Hanencha. El Hassenaoui, à ce moment était l'allié d'El hadj Ahmed, dernier bey de Constantine, qui errait de tribus en tribus à la recherche de partisans. Or, vers 4 heures de soir au moment où les troupes revenant de Tebessa atteignaient paisiblement les bords de l'Oued Chabrou, El Hassenaoui qui avait entrainé à sa suite plusieurs tribus de la frontière, débouchait inopinément d'une gorge près des ruines de Ras el Oued, et se portait sur le flanc droit de la colonne avec une sorte d'avant-garde de 500 cavaliers.

(1) Le capitaine Dieu, devenu Général, est mort des suites de blessures reçues à la bataille de Solférino.

Après quelques tâtonnements, ils attaquaient résolûment. Le général fit aussitôt passer le convoi et la plus grande partie de l'infanterie sur la rive gauche de l'Oued Chabrou où il avait l'intention de bivouaquer et simula ensuite un mouvement général de retraite pour attirer l'ennemi dans la plaine. Cette manœuvre réussit pleinement. Un escadron du 3e chasseurs d'Afrique lancé au galop atteignit les arabes que la cavalerie du khalifa Ali prenait en même temps en flanc. Sur la droite ils étaient joints à la bayonnette par les tirailleurs, pendant que d'autres compagnies embusquées dans la rivière, soutenaient la charge. Au bout d'un instant l'ennemi s'éloignait laissant sur le terrain 70 cadavres et un grand nombre de chevaux et de fusils. Le lendemain 6, El Hassenaoui avec 5 ou 600 cavaliers venait encore faire une insignifiante fusillade sur le camp dressé à l'Oued-Trouch. Enfin le 9, il suivit encore bravement la colonne à la tête d'un millier de chevaux, lorsqu'une charge à fond de tous nos chasseurs, spahis et cavaliers de goum, lui fit éprouver un nouvel échec qui le força à se retirer définitivement.

II.

La ville arabe de Tebessa, l'ancienne Theveste des Romains, se trouve dans l'un des sites les plus heureux que l'on puisse rencontrer dans la province de Constantine. Elle est bâtie au versant nord des montagnes du Bou Rouman, qui enceignent le bassin de l'Oued Chabrou, affluent de droite de l'Oued Meskiana. Il y a des eaux excellentes, des jardins délicieux où abondent les noyers, et devant elle se développe une plaine immense arrosée par de nombreuses sources dont les eaux s'écoulent dans l'Oued Chabrou qui serpente au fond de la vallée. La quantité de ruines et de postes qui sont éparpillés dans les environs, tout atteste que les Romains avaient apprécié la valeur de cette portion de leur conquête, et que là où se trouve aujourd'hui une population européenne et indigène de 2,000 âmes, tout au plus, il y eut jadis de 30 à 40,000 habitants. Rappelons en deux mots le passé.

Les historiens et les archéologues ne sont point d'accord sur l'époque exacte de la fondation de l'antique Theveste, les uns la font remonter à un siècle avant l'ère chrétienne, d'autres à un ou deux siècles plus tard seulement. La position stratégique de Theveste, située au pied des montagnes de l'Aurès et de celles du littoral, était très-importante, et dut servir de base d'opérations dès le début de la conquête romaine. Quoiqu'il en soit, les monuments grandioses qui embellissaient la nouvelle cité et dont nous admirons encore les restes, datent des IIe et IIIe siècles. Nous citerons entr'autres l'arc-de-triomphe dédié à Septime Sévère et à Caracalla, le temple consacré à Minerve et la basilique dans laquelle on a trouvé naguères le tombeau de plusieurs évêques. De nombreuses voies de communication reliaient Theveste avec les autres centres importants de l'intérieur et du littoral. Les remarquables études archéologiques faites par le capitaine Moll et le garde des forêts Girol, ne nous laissent plus rien à dire à ce sujet. Du reste, hâtons-nous de le déclarer, cette notice n'a pas la prétention d'être un travail historique de longue haleine, elle n'a d'autre but que d'exposer la situation relativement moderne du pays de Tebessa et de consigner dans cette revue une série de renseignements transmis par la tradition locale.

Nous nous bornerons donc à rappeler qu'après la destruction de Theveste par les Vandales, Salomon qui refit la conquête de l'Afrique, fonda sur les vastes ruines de l'ancienne ville, un nouveau centre de population qu'il mit rapidement en état de défense en ramassant les matériaux dont la campagne était jonchée. C'est ce qui explique la présence dans le mur d'enceinte considérablement restreint de l'époque byzantine, de pierres taillées de provenances multiples et même de monuments tout entiers absorbés dans l'épaisseur des murs.

Lors de la conquête arabe, la Theveste byzantine subit le sort commun. Nous avons à ce sujet le récit du roman chevaleresque intitulé — Fetouh Ifrikia, — la conquête de l'Afrique, qu'un écrivain musulman a écrit pour la glorification de ses compatriotes, et dont M. Cherbonneau, le savant professeur d'arabe, a déjà donné une fidèle traduction dans cette Revue.

L'historien Ibn Khaldoun nous parle encore assez souvent du rôle secondaire que jouèrent la ville et les habitants de Tebessa durant le gouvernement des dynasties arabes et berbères. Sous le souffle de la barbarie, Tebessa perdit complétement son ancienne splendeur ; elle n'eût plus, depuis le XVe siècle, qu'une population misérable et corrompue, que Léon l'Africain a stigmatisée par les réflexions suivantes :

« Les habitants de Tebessa sont si mécaniques, avares et brutaux, que tant s'en faut qu'ils honorent et caressent les étrangers, qu'ils ne les veulent voir en sorte que ce soit : tellement que à Eldabag, poëte natif de la cité de Malaga, en Grenade, passant par cette cité fut fait quelque déplaisir et outrage, au moyen de quoi il composa ces vers, au déshonneur des habitants d'icelle.

Tebessa n'a rien qui soit de valeur,
Fors que les noix. Je faux, elle a cet heur,
D'un fleuve avoir, dont les eaux cristallines
Et l'ample tour des murailles insines,
Lui donnant lustre. Or, quant à la vertu,
Ce peuple en est tellement dévêtu,
Que connaissant Nature en celui luire,
Tout vice y fait a force noix produire :
Comme sachant qu'avec les douces eaux,
Brutaux esprits se paissent en pourceaux (1).

La forteresse byzantine de Theveste qui enceint la ville arabe, est encore debout et intacte, elle offre de curieux sujets d'étude ; sa forme rectangulaire et ses quatre faces sont à peu près égales. Le développement total de la muraille est de 1,070 mètres. Les murs sont bâtis en belles pierres de taille, ayant de 0,40 cent. à 0,50 cent. de hauteur. En saillie, sur le mur d'enceinte, sont construites quatorze tours carrées, dont quatre aux angles du rectangle, les dix autres étant espacées irrégulièrement sur le reste de la fortification, trois sur chacun des fronts ouest et sud de la place ; deux seulement sur les faces est et nord. La hauteur

(1) Tebessa. — Léon l'Africain. P. 23., v. 3.

de la muraille varie de 5 à 10 mètres, celle des tours est de 10 à 12 mètres, et l'épaisseur de 2 mètres à 2 m. 50. Il y a trois portes appelées Bab-el-Djedid la porte neuve, Bab-el-Kedim la porte vieille, et Bab-el-Kasba la porte de la Kasba, ou du nouveau quartier où les troupes sont casernées.

La première donne accès dans la ville par l'intervalle qui sépare deux des tours du front est ; l'autre porte est ouverte dans l'arc-de-triomphe qui date des beaux temps de la domination romaine, et dont plus tard on a fait une des deux tours qui se trouvent sur le front nord de l'enceinte. Le monument était jadis emplâtré d'une grossière maçonnerie qui en fermait les portiques, il a été dégagé depuis par nos soins, et aujourd'hui il se présente aux regards dans toute sa beauté.

Des flancs de la montagne de Bou Rouman qui domine Tebessa, s'échappe une eau vive et abondante que les Romains distribuaient dans leur ville au moyen d'un aqueduc de 900 mètres de développement. Cet aqueduc qui existe encore aujourd'hui, franchit un ravin d'une quinzaine de mètres de profondeur.

Sur quelques points, les Arabes l'ont réparé comme ils ont pu le faire, mais c'est encore le canal romain qui amène aujourd'hui aux habitants de Tebessa l'eau qui leur est nécessaire pour eux et pour leurs jardins.

La population tebessienne comprend actuellement :

1° Celle de la ville même de Tebessa, laquelle habite l'enceinte de la fortification byzantine édifiée, avons-nous dit, sur les ruines et avec les matériaux de l'ancienne ville romaine de Theveste.

2° Celle du village de la Zaouïa qui s'est élevé à 600 mètres au sud de la ville, et dont les habitants se composent d'abord des descendants du marabout Sidi Abd-er-Rahman, qui a fondé cette Zaouïa, ou au moins lui a donné son nom, et ensuite des citadins, que l'établissement des Français et les alignements des rues ont dépossédés de tout ou partie de leurs maisons, et qui sont allés rejoindre les précédents.

3° De quelques nègres devenus libres par suite de notre domination, qui se sont groupés près du centre occupé par nous

et de quelques étrangers que leurs intérêts ont appelés à s'établir près de Tebessa, soit pour faire le commerce, soit pour exercer une industrie ou un commerce quelconque.

4° Enfin, une population rurale en partie fixe et en partie flottante qui, n'ayant aucun droit de propriété sur le sol, le fait valoir pour les gens de Tebessa, aux divers titres d'associés, de fermiers ou de laboureurs (1).

Aucune donnée ne vient préciser le groupement exact de cette population, et il est impossible de fixer la date à laquelle les ruines de Theveste ont commencé à se repeupler. Il nous aurait fallu consulter les vieux titres de propriété possédés par quelques descendants des anciennes familles, mais ce n'est que lorsqu'il y a absolue nécessité et par intérêt tout-à-fait personnel, que ces gens ombrageux et méfiants exhibent leurs parchemins. Tout ce que la tradition locale rapporte, c'est qu'il y a plusieurs siècles, une riche veuve originaire du Djerid tunisien, vint s'établir avec ses enfants au lieu où s'est fondé la ville moderne ; que les immigrants s'y sont alliés aux gens du pays environnant qui possédaient déjà le territoire à titre privatif ; que le commerce et l'agriculture ont rapidement enrichi le petit noyau de population ainsi formé, auquel sont venues se rattacher de temps en temps des familles originaires, soit des villages voisins, Oukès et Bekaria, soit principalement de la régence. Des alliances formées entre les nouveaux venus et les familles déjà établies à Tebessa ; des mariages contractés entre la population de la ville et les soldats de la garnison turque qui vint plus tard occuper la dite ville, ainsi que nous allons l'exposer plus bas, il ne tarda pas à se former un groupe de population important, qui s'adonna exclusivement au commerce, employant à l'agriculture les bras de mercenaires étrangers, et ne s'occupant d'aucune industrie.

De ces trois populations : autochtone, Tunisienne et Turque, est résulté un ensemble dans lequel prédomine cependant comme nombre et aussi comme influence de famille, le noyau turc des Koulougli. C'est cette population qui possède depuis un temps relativement ancien, tout le territoire melk de la banlieue.

(1) Ces renseignements m'ont été gracieusement communiqués par le commandant Seriziat.

L'autorité turque, en prenant possession de Tebessa, se réserva à proximité de la ville une prairie d'une cinquantaine d'hectares, dans le but d'assurer le fourrage et la dépaissance aux chevaux et mulets du détachement qui occupait la ville.

La famille la plus ancienne de Tebessa était celle des Oulad Bel Arbia qui, restant unie, maintint son influence prépondérante jusqu'au XVII[e] siècle. C'est alors que des dissensions intestines qui ne tardèrent pas à acquérir des proportions considérables, éclatèrent parmi les Oulad Bel' Arbia. Deux partis ou *sofs* se formèrent à Tebessa, et leurs querelles qui ensanglantaient fréquemment la petite ville, finirent par décider les habitants à envoyer au dey d'Alger, vers l'an 1650 (date approximative), une députation chargée de lui demander l'occupation de Tebessa par une force turque permanente, destinée à rétablir la tranquillité. Le Dey accéda aux vœux des Tebessiens, et une *nouba* ou détachement de garnisaires comptant environ quarante hommes, vint occuper la ville.

Ce détachement était relevé tous les ans. Les hommes qui le composaient ne tardèrent pas à prendre l'habitude de contracter, dès leur arrivée, des mariages qui se dissolvaient lors de leur départ par voie de répudiation ou de divorce à l'amiable. C'est des enfants nés de ces mariages que s'est formé le noyau Koulougli qui compose actuellement la majeure partie de la population de Tebessa.

A l'exception de Tebessa, dont presque tous les habitants professent le rite musulman Hanafi, toutes les tribus du cercle suivent la doctrine de l'Imam Malek. Il existe en outre dans le pays trois ordres religieux qui comptent de nombreux affiliés : Sidi Abd-er-Rahman, Tidjani et Sidi Mohammed ben Aïssa. Les tribus dépendant du cercle sont :

Nememcha,

Oulad Sidi Obeïd,

Et Oulad Sidi Yahïa ben Taleb.

Nous nous occuperons séparément de chacune de ces tribus.

Il existe deux marchés dans le cercle : celui de Tebessa et celui des Oulad Sidi Yahïa ben Taleb. Le principal commerce consiste dans la vente des chevaux, ânes, mulets, chameaux, bœufs, moutons, chèvres, laines, tissus de toute espèce, haïks, burnous, tapis, frachia, des cuirs bruts, du goudron et des céréales. C'est surtout à l'époque de la tonte des troupeaux qu'il se fait de grandes transactions en laine brute apportée des Nememcha.

De nombreuses caravanes venant de Tunisie, notamment de Gafça, approvisionnent le marché en huiles, olives, oranges, grenades, tissus en laine et fruits de toute sorte.

Une des grandes ramifications de l'Aurès, traverse le cercle de Tébessa de l'ouest à l'est et forme deux versants principaux : Le versant de la Méditerranée au nord, occupé par le kaidat des Oulad sidi Yahia ben Taleb et le versant du Sahara au sud, habité par les Nememcha.

L'oued Mellag, formé de l'oued Chabrou et de l'oued Meskiana, reçoit les différents cours d'eau du versant de la Méditerranée. L'oued Halaïl et l'oued Tlemcin après avoir reçu les eaux du versant du Sahara forment l'oued Mechera qui va se perdre dans les sables du Sud.

Les principales montagnes sont, au nord de Tébessa, le Djebel Dyr, dont le sommet est formé par une suite de roches et de coupures qui signalent autant de ravins. La montagne à partir de cette crête, dont la largeur est assez grande, s'abaisse vers la plaine par une pente assez douce, vers le Foum-el-Meridj et le Bou Djaber.

Le plateau de Dyr produit beaucoup de céréales ; les points élevés sont en général couverts de forêts où l'on trouve non-seulement du bois de chauffage, mais encore des bois de construction.

Ce plateau, avec d'autres montagnes moins importantes qui se dirigent vers le sud, longe la frontière de la régence de Tunis. En suivant la même direction, on trouve le Djebel Bou-Rouman, le djebel Azemour, le Safsaf, djebel El-Ater, le djebel Hong, le djebel Krouma mta Zerga, le Djerrar et le djebel Mahmel, En

remontant vers le nord : le djebel Oum Debban, Doukan, Troubia, Gouriguer et Kemelal qui entourent la grande plaine de Chéréa occupée par les Nememcha ; enfin le djebel Tenoukla, Karrita, Refana, El-Hamba et Mestiri qui dominent la plaine de Tébessa.

A l'ouest, le djebel Ras Dalâ, où l'oued Meskiana prend sa source, le djebel Stah, Halloufa, Richioua, Bel Kefif et Meteloug. En général toutes ces montagnes sont d'un accès facile et les forêts qui les couvrent très-exploitables.

Les principales rivières sont : l'oued Chabrou qui prend sa source à trois lieues à l'ouest de Tébessa, reçoit les eaux de l'oued Tébessa, d'Ain-el-Hamba, d'Oukès et différentes sources qui descendent du plateau du Dyr et va se jeter dans la Meskiana, près des ruines d'El-Harami.

Au sud, chez les Nememcha, se trouve l'oued el-Maouin, rivière entièrement à sec en hiver, mais qui devient un torrent rapide et dangereux pendant la saison des pluies et va se jeter dans la régence de Tunis.

L'oued Tlemcin, se dirigeant du nord au sud, reçoit les eaux de l'oued Zerga, prend le nom de oued Mechera et va se perdr dans les sables.

Il y a deux routes qui relient Tébessa aux deux grands centres de population de la province : de Tébessa à Constantine par Ain-Beida et de Tébessa à Bône par Souk-ahras.

La route sur Constantine est carrossable dans tout son parcours pendant la belle saison. En partant de Tébessa et suivant toujours la plaine, on trouve de l'eau à des distances très rapprochées jusqu'au col de Halloufa qui possède aussi une source très-abondante. A partir de ce point jusqu'à l'oued Meskiana (distance 6 lieues), l'eau devient plus rare surtout pendant l'été. A la Meskiana, limite du cercle, existe un caravansérail et de l'eau en grande quantité.

La route de Tébessa à Souk-ahras, suivie par les Arabes, est d'un parcours très-facile jusqu'à l'oued Mellague ; on trouve à des distances très-rapprochées des sources et des puits d'eau potable et abondante. Cette route a été plusieurs fois suivie par nos colonnes et nos convois et n'offre aucun obstacle sérieux.

De l'est à l'ouest, pour aller de Tébessa à Batna, deux routes par Khenchela ont été également suivies per des colonnes, l'une par les Harakta et la deuxième par les Nememcha.

Par les Harakta :

1er jour,	Hammam Oukès	5	lieues.
2e	— Ain Meskiana	9	—
3e	— Ain Metoussa	8	—
4e	— Khenchela	5	—

Par les Nememcha :

1er jour,	Bou Raouï	6	lieues.
2e	— Telidjen	8	—
3e	— Aïn Guiber	7	—
4e	— Aïn Trab	7	—
5e	— Aïn Khenchela	8	—

Pour se rendre de Tébessa à l'oasis de Negrin, on se dirige d'abord vers le sud-ouest en traversant la plaine pendant sept kilomètres environ. On entre ensuite dans le défilé de Trikel Karrita. La longueur de ce défilé est de 12 kil. L'entrée en est très-difficile et le chemin est taillé dans le roc jusqu'à une ancienne carrière de grès exploitée jadis par les Romains. Ce qu'il y a de remarquable dans le *Trik-el-Karetta* ou autrement dit route des charrettes, c'est l'empreinte des sillons laissés. dit-on généralement, par les chariots romains. Je serais tout disposé à croire que ces sillons avaient été creusés au ciseau de façon à empêcher les véhicules de faire fausse route, glisser sur le roc et tomber dans les ravins profonds dont on coteye les bords.

Jusqu'aux ruines du premier poste romain, le chemin continue à être très-resserré et accidenté ; à partir de ce point le passage s'élargit et prend la forme d'un vallon au milieu duquel les Arabes labourent. A la sortie du défilé, on trouve la plaine de Behiret-el-Erneb, qui a 21 kilomètres de long. Pour avoir de l'eau on est obligé de se diriger vers le sud-est et d'arriver à Elmà-el-abiod, près des ruines dites de Bou Seba. On traverse ensuite la petite plaine de Fedj Tamar, celle de Behiret Reg

jusqu'à Bir el-Atter. ancien puits romain très-abondant. A l'ouest et à 4 lieues de distance on trouve Ain-Fouris et puis, longeant le Djebel Houg, on atteint Nègrin apès avoir bivouaqué dans les sables.

De Négrin on peut se rendre à Tébessa en cinq jours en passant par Sidi-Obéid, où l'on arrive par des passages et des défilés très-difficiles :

De Negrin	à Sidi-Obéïd	16	lieues.
—	à Guiber	5	—
—	à Cheréa	5	—
—	à Tébessa	9	—

Le petit village de Bekaria, situé à proximité de Tébessa, est la clef d'un défilé qui conduit dans le sud par la route de Gafça et du Djerid. Il est entouré par un mur d'enceinte flanqué de deux bastions et n'a d'autre importance que sa position militaire.

Quant au village de Oukès, il est situé dans un ravin pittoresque formé par deux montagnes et le Djebel Mestiri. Il existe aux environs une source d'eaux thermales de 27° de chalenr.

Nous ne reviendrons point sur les détails descriptifs et historiques que nous avons donnés au sujet de Oukès dans la notice sur les Cheikh des Hanencha.

En 1844, à l'époque où M. le général Randon organisa le pays des Hanencha et toute la région sud-est de la subdivision de Bône, la ville de Tébessa et la tribu des Oulad sidi Yahia ben Taleb, avaient été placées sous la direction du capitaine de spahis Allegro. La difficulté de surveillance, l'éloignement de ces points avaient obligé, à cette époque, à fonder une organisation de ce genre.

Mais un tel état de choses ne pouvait subsister longtemps. Les habitudes anciennes de ces populations, les intérêts qui les poussaient vers Constantine, leur désir d'être en relation directe avec cette ville firent modifier en 1848 ce qui avait été fait précédemment.

D'un autre côté, les Nemencha, à la suite de l'expédition faite chez eux par le colonel Senilhes, avaient été divisés en deux

parties, l'une formée des deux grandes fractions des Brarcha et des Allaouna, relevaient de Bône et l'autre, les Oulad Rechaïch, relevaient de Batna. La situation géographique de cette tribu et ses émigrations annuelles expliquent suffisamment les défauts de cette organisation. A l'époque de l'hiver, lorsque allant dans l'oued Souf et jusqu'auprès du Djerid tunisien, cette tribu était à trois jours de marche de Biskra, il était impossible de la faire administrer de Bône, dont elle est séparée par une distance énorme.

En 1851, le ministre de la guerre avait déjà successivement autorisé l'occupation de Tébessa par un détachement de tirailleurs indigènes et la création d'une khiela d'une soixantaine de cavaliers. On envoya ensuite un détachement de sapeurs du génie, d'ouvriers militaires et civils qui travaillèrent sans interruption à construire une kasba dans l'enceinte byzantine, à nettoyer et préparer le terrain sur lequel devaient s'élever les casernes.

A partir de cette époque, Tébessa commença à être habité par quelques hardis colons européens qui s'y fixèrent définitivement; leur exemple a été suivi par beaucoup d'autres et c'est ainsi que ce nouveau centre s'est formé.

Au mois d'octobre 1853, le bruit se répandit qu'un prétendu chérif, prêchant la guerre sainte contre les chrétiens, venait de se montrer chez les tribus tunisiennes de la frontière, annonçant qu'il entrerait sous peu à Tébessa. Le 4 novembre, les habitants de Bekaria furent prévenus qu'il était en marche et qu'il approchait. Cependant les journées du 4 et du 5 se passèrent sans incident et ce ne fut que vers la soirée de ce dernier jour qu'ils apprirent d'une manière à peu près certaine que cet intriguant passant brusquement la frontière devait les surprendre pendant la nuit. Ils s'empressèrent d'en informer le bureau arabe, annonçant qu'ils allaient se réfugier dans leur mosquée. En même temps un douar des Oulad sidi Obeïd, placé sur la frontière, pliait ses tentes et se rapprochait de Tébessa pour se mettre à l'abri de l'attaque du chérif. Des cavaliers furent envoyés pendant la nuit pour s'assurer du fait; ils rentraient le 6 à 2 heures

du matin sans avoir découvert dans leur course les traces du chérif. Mais vers dix heures, un nouveau cavalier vint affirmer qu'il avait campé à trois kilomètres de Bekaria avec une centaine de cavaliers et environ trois cents fantassins. Déjà ses émissaires parcouraient nos tribus recrutant des partisans. Le lieutenant Japy, du 3e zouaves, commandant en ce moment à Tébessa en l'absence du titulaire pensa, avec juste raison, qu'avec les faibles moyens dont disposait la garnison, le moment de repousser l'attaque du chérif était propice, car, en attendant au lendemain, les fanatiques se seraient réunis de tous côtés et il n'aurait plus été possible de sortir de Tébessa. Le lieutenant Japy, avec cette vigoureuse résolution dont il a déjà donné tant de preuves dans sa brillante carrière, fit immédiatement monter à cheval le détachement de spahis et les cavaliers du kaid Mohammed Chaouch, formant en tout un effectif de 56 chevaux, et se mît en route à leur tête. Il restait à Tébessa cent zouaves et une soixantaine de tirailleurs pour assurer la défense de la place. La moitié du détachement de tirailleurs devait prendre position à mi-chemin de Bekaria afin de soutenir, au besoin, la retraite de notre cavalerie. A mesure qu'on approchait du camp ennemi, le chérif disposait les hommes à pied en tirailleurs au pied d'une colline et se plaçait avec ses cavaliers en avant de sa tente, musique en tête, attendant l'attaque de pied ferme. Arrivé à une certaine distance, le kaid Mohammed Chaouch se dirigea vers le cherif, le sommant de se rendre; il lui fut répondu par des injures. Le combat devenait dès lors nécessaire : la charge sonna, et les spahis, guidés par le lieutenant Japy et leur sous-lieutenant Cohendet, fondirent droit sur le chérif. Le maréchal-des-logis Brois, arrivant le premier, coupa en deux d'un coup de sabre la figure du chérif; à partir de ce moment la mêlée devint générale et les révoltés, privés de leur chef, s'enfuirent dans toutes les directions et ne devant leur salut qu'aux accidents de terrain.

Cependant douze cadavres restaient sur le carreau sans que nous eussions un seul homme blessé. La tente du chérif, trois grands drapeaux religieux, trois cents fanions qui devaient être distribués le lendemain aux Arabes révoltés, plusieurs fusils, —

même des casques antiques en cuivre, sortis de quelque musée de zaouïa, restaient en notre pouvoir.

Vers cinq heures du soir, le lieutenant Japy et ses spahis rentraient à Tébessa avec les dépouilles des vaincus, aux cris enthousiastes des hommes de la garnison qui n'avaient pu prendre part à ce hardi coup de main.

Le cherif qui avait payé de sa tête sa fanatique imprudence, se nommait Amar ben Guedida. Il était natif de Tunis et âgé d'une trentaine d'années seulement. Les partisans qu'il avait recrutés étaient des Tunisiens sans aveu et fanatiques, ramassés dans le Djerid chez les Frachiche et les Oulad sidi Abid. Ben Guedida se disait invulnérable comme tous les énergumènes de son espèce; il portait un vêtement de peau en guise de cuirasse et un casque en cuivre sur la tête.

Si on lui avait laissé le temps de rassembler des adhérents et de pénétrer plus avant sur notre territoire, il est certain qu'il aurait fomenté quelque vaste insurrection contre laquelle de fortes colonnes seraient devenues indispensables. Les Nememcha, d'habitude si remuants, se seraient facilement laissé entraîner au désordre et l'on ne peut prévoir quelles auraient été les conséquences de ce mouvement révolutionnaire, arrêté à son début, grâce à l'énergie du lieutenant Japy.

Depuis lors, et jusqu'en 1871, le calme n'a cessé de régner autour de la nouvelle ville de Tébessa. Ce n'est qu'au moment où la dernière insurrection a éclaté que la sécurité a été de nouveau compromise; mais cette phase critique a été heureusement de courte durée; nous aurons l'occasion d'en reparler dans un travail spécial sur cette période, embrassant l'ensemble de la situation et des événements de la province de Constantine.

III.

NEMEMCHA.

Dans l'historique des Harar, seigneurs des Hanencha, j'ai suffisamment démontré l'origine des populations habitant le cercle

actuel de Tebessa. Qu'il suffise de rappeler que les Nememcha sont des berbères Haouarites auxquels vinrent se mélanger les nomades Hilaliens et Soleimites, lors de la grande invasion arabe du XIme siècle.

J'ai dit aussi que reconnaissant l'autorité des Harar, ils suivirent longtemps leur bonne ou leur mauvaise fortune et ce n'est guère que sous le gouvernement de Salah bey, vers la fin du siècle, qu'ils s'affranchirent de la dominations de leurs seigneurs héréditaires.

Examinons maintenant l'origine de ce nom de — *Nememcha* — à l'aide des diverses versions légendaires qui ont cours dans le pays, et disons tout d'abord que c'est *Lememcha* qu'il faudrait les appeler d'après ces mêmes légendes et selon l'ortographe adoptée par le chroniqueur tunisien El hadj Hammouda.

Dans le livre dit: *Kitab el Adouani* on lit d'abord ceci (1)

« Les Lememcha descendent de Goliath. Ils occupaient en Afrique la région qui s'étend du Nefzaoua au Djebel el Malah. Leur population très nombreuse était divisée en quarante fractions. Vivant à l'état nomade et parcourant le pays, ils arrivèrent ainsi jusque dans les plaines situées auprès de Constantine et s'y établirent......

Un souverain turc d'Alger leur ayant donné pour chef un certain El Addassi, les Lememcha qui voulaient rester independants ourdirent un complot contre celui-ci et l'assassinèrent. Le turc apprenant la triste fin de l'homme qu'il avait investi, marcha à la tête d'une armée à la poursuite des rebelles, mais il dut rebrousser chemin après avoir éprouvé dans divers combats auprès Fedj Fekroun des pertes considérables. Les contingents des Lememcha et leurs auxiliaires qui avaient également perdu beaucoup de monde se dispersèrent. Le Pacha demandant souvent des nouvelles des récalcitrants disait: *Telemouchi* — c'est-à-dire *se sont-ils rassemblés*; — dans ce cas je marcherai contre eux pour les disperser de nouveau. De là vient le nom de *Lemouchi* au pluriel *Lememcha* devenu *Nememcha*.

(1) Kitab el Adouani, dont j'ai publié la traduction dans le Recueil de la Société archéologique de Constantine en 1868.

La seconde légende non moins fantaisiste que la précédente, rapporte ceci :

A une époque fort reculée une tribu des Chaouïa (berbères) vivait dans l'Est et habitait un pays nommé Sened. Un partie de cette population campait sous la tente et l'autre demeurait dans un village. Un sultan que l'on ne nomme pas vint un jour dans le Sened et demanda aux habitants de la tente l'*œuf et la poule*, — ce qui semble signifier : la totalité de ce qu'ils possédaient. — Ils allèrent trouver leurs frères du village, les priant de partager avec eux les charges d'un impôt aussi lourd. Ceux-ci propromirent de les aider. Les habitants de la tente revinrent alors fréquemment s'informer au village si la perception promise avançait ; ils adressaient alors cette parole : *Lemouchi*, c'est-à-dire : *ont-ils réuni la somme ?*

Leurs démarches durèrent ainsi longtemps et, toujours ils avaient à la bouche le mot *Lemouchi*. Enfin, fatigués d'attendre les effets d'une bonne volonté qui ne se manifestait que par des paroles, les habitants de la tente se décidèrent à fuir pour éviter le paiement de l'impôt demandé par le Sultan. Ils partirent et se dirigèrent vers l'Ouest. Depuis cette époque chacun d'eux fut désigné par le nom de Lemouchi qu'il avait si souvent repété en vain. — Ce mot altéré devint *Nemouchi* et *Nememcha* au pluriel.

Ces chroniques bien qu'inadmissibles, rappellent cependant un vague souvenir de l'émigration des peuplades Haouarites refoulées par les arabes conquérants de la région de Tripoli qu'elles habitaient jadis. Mais elles ont, l'une et l'autre, le mérite d'être l'emblème très-exact du caractère indocile des Nememcha et de leur manière d'agir. — Jadis et même au début de notre conquête — lorsque un impôt leur était demandé ; — c'était toujours la fuite d'une extrémité à l'autre de leur immense territoire qui réussissait à les soustraire à toute autorité.

Les Nememcha, d'après la tradition locale, vinrent s'établir sur les bords de l'Oued Biger au pied de l'Aurès et là, bâtirent un village dont les ruines portent encore le nom de village des Nememcha. Ils s'organisèrent les uns en Nedjà, — population nomade groupée — d'autres bâtirent le village de Taberga ; ils

s'étendirent dans le djebel Mahmel, à Metouça et Tamagra ; par la force, ils repoussèrent tout ce qui gênait leur expansion. Ils refoulèrent les Dreïd, partisans de la famille des Chabbia, des localités qu'ils occupaient dans le Sahara ; et restèrent maîtres de tout le vaste pays compris entre Tebessa, Nefta et le Souf.

J'ai déjà signalé dans la notice sur les Harar ce que l'historien Ibn Khaldoun rapporte à propos des peuplades Haouarites occupant les campagnes des environs de Tebessa ; « Elles adoptèrent dit-il, les mœurs et le langage de leurs dominateurs, les arabes Hilaliens et Soleïmites. Aussi, aujourd'hui, ont-ils tous sans exception la prétention de descendre des arabes pour se rattacher à la race conquérante. »

Leurs ancêtres, Berich et Rechaïch, étaient, disent-ils, parents et apôtres du prophète Mohammed. Ces personnages vinrent en Egypte prêcher l'Islamisme ; de là ils passèrent en Tunisie et se fixèrent définitivement aux environs de Tebessa. Il est probable que ces chefs arabes arrivèrent à la suite des Harar des Hanencha dont j'ai déjà raconté l'origine.

En même temps que Berich et Rechaïch vint aussi se joindre à eux un autre personnage arabe du nom de Allouan. Telle serait l'origine des trois grandes fractions qui composent actuellement la confédération des Nememcha : les Berarcha Rechaïch et Allaouna.

D'après le chroniqueur tunisien El hadj Hemmouda la confédération était divisée durant le 17me siècle en deux sofs connus sous les noms de sof des Achach et sof des Oulad Khiar, qui à plusieurs reprises combattirent l'un contre l'autre.

Les Nememcha ont été jusqu'à l'époque contemporaine, indépendants et excessivement versatiles dans leurs promesses. Leur caractère insubordonné, leurs habitudes de pillage étaient passés à l'état de proverbe. Quand leurs voisins les rencontraient isolement et pouvaient exercer leurs représailles, ils les poursuivaient à outrance comme des bêtes malfaisantes. J'ai raconté dans l'historique des Harar la chasse sans quartier que leur fit pendant le siècle dernier Younès Pacha de Tunis pour les punir d'avoir dévalisé la caravane de la Mecque. Cette action impie n'est point surprenante de la part de gens fanatiques mais non reli-

gieux et ne respectant rien pour assouvir leurs instincts sauvages.

Leur soumission aux beys de Constantine n'a jamais duré au delà du temps nécessaire à l'approvisionnement de grains ; aussi n'ont-ils jamais payé l'impôt en entier. Du reste les 2,500 cavaliers et 4,000 fantassins qu'ils pouvaient sans se gêner mettre sur pied, les rendaient respectables, et Brahim ben bou Aziz leur seigneur qui voulut ramener sous son autorité toutes les tribus obéissant jadis aux Harar ses ancêtres, dut renoncer après de vains efforts à se mesurer de nouveau avec eux. L'étendue immense du territoire des Nememcha leur permettait de refuser ou d'accepter le combat et de choisir le moment et le lieu favorable pour l'attaque. En résumé ils n'étaient jamais soumis.

Le mot de soumission, du reste, n'avait pas du temps des turcs absolument la même acception que de nos jours. Ainsi lorsque les Nememcha qui à leur manière vénéraient profondément leurs souverains, avaient dit en parlant d'eux : *Nos seigneurs les Beys, puisse Dieu allonger leur vie.* il croyaient s'être assez largement acquittés de leurs devoirs de sujets pour admettre qu'il ne devait venir à l'idée de personne de leur en demander davantage. Ceci chagrinait fort leurs dignes princes. qui tout en prenant à leur juste valeur la formule respectueuse employée à leur égard par les Nememcha auraient cependant désiré voir de temps à autre les hommages de la tribu se produire sous la forme d'espèces sonnantes. Mais malheureusement pour les beys telle n'était pas l'opinion des Nememcha. Cependant les turcs avaient pris l'habitude de leur envoyer tous les ans un collecteur d'impôts chargé de rappeler à la tribu récalcitrante qu'elle devait un tribut à ses maîtres. Ce n'était généralement pas très facile que de trouver à Constantine un collecteur de bonne volonté, l'expédition à entreprendre donnant lieu de prévoir comme résultat définitif beaucoup moins de douros encaissés que de coups de fusil ou de bâton reçus. Néanmoins en s'y prenant avec l'adresse qui a de tout temps distingué les gouvernements orientaux et ne négligeant pas de faire entrevoir à l'employé du trésor désigné, la perspective d'être décapité s'il refusait, on finissait toujours pour trouver quelque volontaire pour accomplir cette mission.

Le collecteur partait donc de Constantine, muni de tous les firmans possibles et d'autant plus excité à bien faire qu'il avait, en cas de non réussite, la certitude absolue de voir ses biens confisqués, le trésor ne pouvant pas, raisonnablement, pâtir de la sottise, de la négligence ou du mauvais vouloir de son agent. Ce dernier se rendait directement à Tebessa où il faisait montre de ses pouvoirs, demandait à être escorté par une partie de la nouba turque qui occupait la ville, et partait pour accomplir sa mission, accompagné des vœux du kaïd et des notables.

Se rendre chez les Nememcha n'était pas chose facile, lorsque les Nememcha ne voulaient pas le permettre ; on n'y arrive de Tebessa que par quelques rares défilés, lesquels sont tous d'abominables coupe-gorge, par lesquels l'envoyé du bey était trop prudent pour songer à s'aventurer. Il fallait donc sonder le terrain et savoir dans quelles dispositions se trouvait la tribu, ce qui était, du reste, assez facile. Les Nememcha, perpétuellement en guerre avec tous leurs voisins : Harakta, Amamra, Souafa, Hammama, Frachiche, mais particulièrement avec les Oulad Yahïa ben Taleb, avaient fini par s'assurer la facilité de pénétrer à leur gré chez ces derniers, pour s'asseoir en maîtres dans la plaine de Serdiès qui s'étend au pied du versant nord des Djebel Gaga et Troubia ; trois de leurs fractions, les Oulad Saâd, les Oulad Chemokh et les Farhana, habitaient la plaine et dans une gorge qui forme recoin près d'Aïn Chabrou, le village de Oukès, dont la population bien que n'étant pas exclusivement Nemouchia, comptait cependant des Nememcha dans l'ensemble.

C'est donc par une visite à ces trois fractions que débutait le collecteur. De deux choses l'une : ou les Nememcha étaient décidés à ne pas payer, ce qui arrivait généralement, ou bien ils se trouvaient dans une abondance telle, qu'ils ne regrettaient pas quelques douros jetés en pâture au trésor du bey.

Dans le premier cas, après avoir reçu avec la plus extrême politesse, l'envoyé de leur souverain, ils le chargeaient de se faire à Constantine leur interprète, d'exprimer au bey en termes choisis, le regret profond où se trouvaient ses sujets les plus fidèles de ne pouvoir cette année s'acquitter envers lui et de lui

porter l'assurance de leur plus absolu dévouement. S'ils venaient à s'apercevoir à l'insistance déployée par le collecteur, que ce dernier avait le mauvais goût de préférer payer leur impôt avec leur argent qu'avec le sien, ils lui faisaient entendre à mots couverts, que la forêt était proche et richement fournie en bois vert, et que l'approvisionnement de poudre et de plomb de la tribu ne laissait rien à désirer. Ce qu'entendant, l'escorte turque s'éclipsait avec prudence, suivie du collecteur.

Il arrivait parfois, mais fort rarement, que les Nememcha étaient dans de bonnes dispositions ; ce fait ne se présentait que lorsque les croisières de ces pirates du Sahara avaient été exceptionnellement heureuses ; qu'ils avaient besoin de venir acheter des grains dans le Tell, où vendre le butin de leurs pillages, ou le produit de leurs immenses troupeaux. En ce cas, l'envoyé du bey était reçu avec une morgue extrême, l'entrée du territoire de la tribu lui était interdite, et dès que son arrivée était signalée, un goum de cavaliers appartenant à toutes les fractions de tribu se portait à sa rencontre. Chaque cavalier tenait en main une bourse qui renfermait la somme que sa fraction jugeait devoir donner. Arrivé devant l'agent du fisc, le goum défilait devant lui homme par homme, sans mot dire, chaque cavalier présentait la bourse dont il était porteur.

Nous avons raconté ailleurs dans l'historique des Harar, la façon grotesque dont les choses se passaient à Oukès, et comment le kaïd El-Hassenaoui, soutenu par la colonne du général de St-Arnaud, réussit à maîtriser les Nememcha que rien jusqu'alors n'avait arrêtés dans leurs actes multiples d'insubordination, et n'avait pu fixer dans l'obéissance.

Mais, revenons maintenant aux mœurs pastorales de la tribu.

Les richesses des Nememcha consistaient en troupeaux et surtout en chameaux ; ils n'avaient aucun intérêt particulier au sol qu'ils ne cultivaient presque pas et leur fournissait sans travail d'excellents pâturages. Par suite de la mobilité de leurs richesses et de leurs habitudes nomades, à la moindre apparence de danger, ils pliaient leurs tentes, chargeaient leurs chameaux, s'enfonçaient dans le Sahara et parvenaient ainsi à échapper à toute sorte de poursuite.

Tous les ans, vers la fin d'octobre, quand les froids chassent les Nememcha du pied du Dyr et des environs de Tebessa, ils rentrent dans le Behirat el Erneb, où chaque tente ensemence un petit coin de terre proportionné à ses besoins et à ses moyens. Dans cette plaine, le sol est sableux et par conséquent très frais à quelques centimètres de la surface : de là une végétation presque continuelle et qui, au fort de l'été même, permet aux Nememcha d'y faire paître leurs troupeaux. Le Behiret el Erneb, où les eaux séjournent une partie de l'hiver, acquiert une végétation telle, que le blé et l'orge qui d'habitude sont semés vers octobre et novembre, sont toujours coupés vers le milieu d'avril.

Les troupeaux ne trouvant plus dans le Tell une nourriture suffisante, les fractions se séparent, forment des douars de 12 ou 15 tentes, et ne s'éloignant jamais à plus d'un quart de lieue les uns des autres, rayonnent en tout sens le pays. Il est à remarquer que ces douars ne restent jamais plus de dix jours dans le même endroit ; il est très-difficile de connaître la position de chacune des fractions de cette tribu. Ainsi, progressivement et par station, ils s'éloignent vers le Sud, quelques-uns vont dans le Djerid et le Souf, d'autres vers les ksours de Ferkan, Negrin et Tamerza. La nourriture habituelle des chameaux, la seule du reste qu'ils trouvent dans ce pays, est le thym, le buis blanc, l'alfa, le drine ; les moutons broutent la petite herbe qui pousse entre ces plantes vivaces dont les tiges se renouvellent en toute saison. La végétation particulière du Sahara leur offre donc une nourriture assurée, sinon copieuse, du moins suffisante.

Les Turcs ne réussirent que très rarement à atteindre les Nememcha d'une manière efficace, et ainsi qu'il a été dit ailleurs, l'impôt était-il passé à l'état de lettre morte.

De tout temps, la ville de Tebessa et le village d'Oukès ont été les entrepôts momentanés des grains et des richesses des Nememcha. Le besoin de donner pendant l'été une nourriture plus abondante aux troupeaux, et celui du bien-être qu'ils trouvent dans les plaines de Tebessa et du Dyr, force chaque année à venir déposer dans leurs entrepôts de Tebessa et Oukès tout ce qui les surcharge. Il est une autre raison majeure qui les ramène

aussi forcément vers le Nord pendant l'été, c'est que les pâturages des environs de Negrin, Ferkan et Tamerza sont alors desséchés et brûlés par un soleil tropical et que l'eau y devient presque impotable.

Alors leurs campements d'été s'établissent dans les plaines entre Tebessa et les derniers contreforts des montagnes de l'Aurès. C'était le moment que choisissaient les beys pour essayer de les frapper et obtenir le paiement des impôts arriérés. On cite la razia que fit sur eux Tchaker bey, vers 1815, et quelques temps après celle d'El Hadj Ahmed, du temps qu'il n'était que kaïd Aouassi chez les Harakta. En cette dernière circonstance, les Nememcha avertis de l'approche de l'ennemi, eurent le temps de tendre des cordes autour de leurs douars pour empêcher leurs chameaux de s'effaroucher et de sortir de l'enceinte servant de ligne de défense. Dans cette position, ils attendaient l'attaque de pied ferme. Les contingents d'El Hadj Ahmed, fusillés à bout portant en abordant ce rempart de chameaux agenouillés, perdirent beaucoup de monde et tournèrent bride. Profitant de ce moment de confusion, les cavaliers Nememcha s'élancèrent en avant et les choses changèrent aussitôt de face. Les agresseurs étaient eux-mêmes poursuivis et perdaient toute leur infanterie qui fût massacrée sans pitié. Les femmes armées de maillets et de montants de tentes, assomaient les fuyards que leurs maris rabattaient de leur côté comme ils l'auraient fait pour des lièvres dans une chasse à courre.

El Hadj Ahmed devenu bey, prit sa revanche vers 1828; il connaissait les Nememcha et leurs habitudes. Les Hanencha révoltés s'étaient joints à eux, ce qui augmentait leurs forces, et pour ne pas s'exposer à un nouveau désastre, il fallut mobiliser tout ce que le reste de la province possédait de cavaliers. C'est ainsi seulement que le bey parvint à frapper vigoureusement les rebelles, et à leur enlever plus de 21,000 moutons et 500 chameaux.

Les Nememcha, indociles en temps ordinaire, le devinrent encore davantage après la prise d'Alger. Durant quatre ans ils ne payèrent pas une obole d'impôt, quant à leurs méfaits sur les tribus voisines, ils n'avaient plus de limites. El hadj Ahmed

bey apprenant que toute la tribu était réunie pendant l'été de 1834 dans la plaine de Behiret el Erneb, auprès d'Aïn Sahoun, fit monter environ 1,500 hommes d'infanterie sur des mulets, réunit 3,000 chevaux de tribus alliées et par une marche forcée tomba brusquement sur les rebelles. Les douars des Allaouna et des Brarcha furent les premiers surpris et enlevés. Si les contingents du bey au lieu de s'arrêter à piller n'avaient songé qu'à combattre d'abord tout ce qui était en état de faire résistance, il est probable que les Nememcha auraient été ruinés pour longtemps. Mais pendant que les agresseurs fouillaient les tentes qui, les premières, s'étaient trouvées sur leur passage, les douars les plus éloignés, dans cette vaste plaine, avaient eu le temps de s'enfuir et tous les guerriers Nememcha, fantassins ou cavaliers, se rassemblant, accouraient reprendre l'offensive avec une fureur telle que les troupes du bey durent s'arrêter et battre en retraite très lestement pour ne pas perdre tout le fruit de leur razia.

Néanmoins El hadj Ahmed ramena encore de cette expédition 30,000 moutons et 2,000 chameaux. Plus de 150 Nememcha, hommes et femmes, avaient la tête tranchée; mais leurs frères eurent la satisfaction de garder et de mutiler une vingtaine de cadavres de gens du bey que celui-ci dut abandonnner en se retirant précipitamment. Après la prise de Constantine, El hadj Ahmed, errant dans les tribus à la recherche de partisans pour continuer la lutte contre les Français, écrivit aux Nememcha pour les engager à se joindre à lui; mais ceux-ci s'y refusèrent, répondant avec arrogance qu'ils n'avaient pas oublié le mal qu'il leur avait fait au temps de sa puissance. Nous avons vu que dès l'époque où le général Négrier commandait la province, en 1842, les Nememcha vinrent présenter leur soumission. Elle fut acceptée; mais le kaïd Mohammed Tahar qui fut mis à leur tête, pendant que le général était à Tébessa, ne put arriver à se faire obéir. Plus tard les Nememcha furent donnés à Amar ben Zeïn qui ne fut pas plus heureux.

Tous les ans cette tribu remuante va faire des demandes de soumission simulée sans avoir l'intention de les remplir. A plusieurs époques leurs chefs sont investis et malgré les burnous

reçus, ils ne persistent pas moins dans leur insubordination. Ainsi en 1845, le kaïd de Khanga, Sidi Nadji, se rendant à la colonne du général Bedeau, était attaqué par les Allaouna, son fils tué et lui-même blessé. Dans le mois de février 1845, désirant que les marchés des Ziban leur fussent ouverts, les Nememcha s'étaient rendus auprès du cheïkh El Arab ben Gana. Ils avaient demandé son neveu, Ahmed bel hadj comme Kaïd, et l'avaient présenté au général Levasseur qui lui donna l'investiture. Malgré cette nouvelle démarche de soumission et la nomination de leur kaïd, ils se réunirent encore à El-Hassenaoui et ils attaquèrent la colonne du général Randon qui revenait de Tébessa. Ils commencèrent aussi des actes de pillage dans le Zab Chergui. Au mois d'octobre les Nememcha, au nombre de 300 cavaliers, vont à Khanga, abattent les murs des jardins et coupent les arbres. Les gens de Khanga et de l'oued el-Arab ne peuvent plus labourer, ni sortir de chez eux. Le 5 novembre, les Ahl ben Ali, préposés à la garde de Liana pour protéger les habitants contre les attaques des Nememcha, abandonnaient leur poste et rentraient vers Biskra. Les Nememcha, avec un prétendu chérif à leur tête, profitaient de ce départ pour attaquer Liana à deux reprises, dans la même journée, mais chaque fois sans succès. Les assaillants se retirèrent alors sur la rive gauche de l'oued el-Arab où leur chérif avait planté sa tente. Malheureusement les munitions manquant à Liana, les défenseurs sortirent, dans la nuit, pour se réfugier dans leurs montagnes, en emportant leurs objets les plus précieux. Les Nememcha entrèrent le lendemain dans Liana, brûlèrent les portes des maisons et s'emparèrent des approvisionnements d'orge et de blé appartenant au cheikh de Khanga. Le village de Liana n'avait pas plus de 30 fusils pour se défendre et il était bloqué par 200 cavaliers et un millier de fantassins.

Le 7 novembre, le cherif, les Nememcha et les Kabyles du djebel Chechar qui les suivaient, attaquèrent Khanga et se mirent à couper les palmiers ; mais ayant appris que le commandant supérieur de Biskra arrivait au secours de Khanga avec une colonne (160 hommes d'infanterie et un peloton de spahis) et des goums considérables, prirent la fuite en abandonnant un grand nombre de troupeaux qu'ils ne purent amener et qui restèrent entre nos mains. La petite colonne exécuta même une razia sur les Oulad Rechaïche et exigea des ôtages. Cet acte de vigueur n'ayant pas suffi, le général Bedeau, en 1846, résolut de faire entrer dans le pays trois colonnes. Les Nememcha ne tardèrent pas à être prévenus de l'expédition qu'on allait diriger contre eux et ils n'hésitèrent point, selon leur coutume traditionnelle, à évacuer un pays qu'ils ne pouvaient espérer défendre. Ils fuirent dans tous les endroits qui leur parurent susceptibles de les mettre à l'abri de nos colonnes ; ils se dirigèrent vers la frontière de Tunis et se rendirent à Tamerza, plusieurs se retirèrent au Souf. La saison n'étant pas très-avancée, ils trouvèrent dans ces divers parages encore assez d'eau pour leurs nombreux troupeaux.

Le pays fut donc abandonné entièrement à ce moment ; les colonnes Senilhes, Herbillon et Sonnet le parcoururent vainement dans tous les sens, sans trouver un seul habitant ; tous avaient fui, femmes, enfants, vieillards. Quelques gardiens de champs et quelques maraudeurs seuls étaient restés, se cachant dans les montagnes et épiant nos marches. Les colonnes avaient poussé jusqu'à Bou Doukhan, Ferkan et Negrin dans le sud.

El-Hassenaoui était alors chez les Nememcha comme fugitif; ils suivaient ses conseils et ce fut lui qui les dirigea assez habilement pour leur faire éviter le triple danger auquel les exposait la présence de nos trois colonnes.

Les Nememcha, qui cependant souffraient beaucoup de cette émigration rapide et forcée de toute leur population, persévéraient à ne pas vouloir rentrer dans leur pays, comptant toujours sur la prochaine évacuation de nos troupes.

Deux des colonnes légères rentrèrent en effet dans leurs garnisons, mais le colonel Senilhes fut maintenu avec la sienne à Aïn-Chabrou ; la grande chaleur et le manque d'eau avaient rendu le Sahara inhabitable et, par suite, la soumission des Nememcha imminente. Déjà fortement inquiétés par les courses nombreuses et par les reconnaissances multiples qui avaient été faites dans toutes les parties du pays, les Nememcha ne virent pas sans frayeur le maintien d'une colonne auprès de Tébessa

l'un des principaux débouchés de leur pays. Aussi les Allaouna et les Brarcha, de même qu'El-Hassenaoui, ne tardèrent pas à envoyer des députations au colonel Seuilhes pour faire de nouveau leur soumission. Les Oulad Rechaïche de leur côté se rendirent à Batna. Les Nememcha furent alors partagés en deux fractions ; l'une composée des Allaouna et des Brarcha reçut pour chef le fils d'Ali Laze, homme important de Tébessa ; l'autre formée par les Oulad Rechaïche seuls, fut donnée à Khaled ben Cheikh Ali, de la famille des anciens Harar des Hanencha.

Le premier de ces deux cheïks, quoique demandé par plusieurs familles influentes des Nememcha, ne put s'y maintenir ; il ne pouvait pas même pénétrer sur leur territoire. C'était moi nsqu'un kaïd *in partibus*.

L'autre, Si Khaled, alla poser sa tente chez les Oulad Rechaïche, mais à plusieurs reprises il écrivit qu'il craignait pour sa vie, qu'il était surveillé, insulté par ses administrés qui disposaient de lui et de ses biens, s'en s'inquièter de ses ordres et de ses volontés.

Au mois d'octobre 1846, les Nememcha, bien que se disant soumis, se mettent en campagne au nombre de 300 cavaliers, surprennent le grand magasin des Bou Hadidja, absents de chez eux pour travailler à un barrage. Ils pillent le magasin et volent une vingtaine de chevaux. Les Nememcha continuent leurs courses dans le Zab, et cet état de choses dura jusqu'en 1850. Époque à laquelle le général de St-Arnaud parcourut le pays des Nememcha. Il leur donna alors pour kaïd Si El Hassenaoui, qui, par sa vigueur pouvait faire cesser l'humiliation prolongée des représentants de notre autorité. Depuis longtemps les Nememcha n'avaient pas payé leurs impôts ; en 1850 ils furent contraints de le faire pour la première fois. Un homme énergique comme El Hassenaoui ne pouvait convenir à une tribu aussi remuante, aussi rebelle, vivant sur des traditions séculaires d'indépendance, et sitôt que notre armée se fut éloignée du pays, les fractions insoumises appelant à leur aide les turbulents de toutes les autres fractions, attaquèrent la Zemala d'El Hassenaoui.

Dans le combat qui en fut la suite, le fils aîné d'El Hassenaoui,

jeune homme de grands moyens et de belles espérances, reçut un coup mortel. Son neveu était tué aussi. Un goum régulier de trois cents chevaux, mis à la disposition d'El Hassenaoui, fut envoyé à Tebessa par la vallée de l'Oued Chabrou.

Les Nememcha continuaient néanmoins leurs démonstrations contre El Hassenaoui, parce que ce chef, homme de courage et d'énergie, avait la prétention toute naturelle de commander ses administrés, et de ne pas être comme ses prédécesseurs, la risée et le jouet de la tribu.

Après s'être mis en communication avec El Hassenaoui, le goum régulier marcha contre les Nememcha, et, dans un engagement à Trik el Karreta, leur coupa onze têtes et établit ensuite son campement à Aïn Regada, sur les hauteurs auprès de Tebessa. Quelques coups de fusil tirés pendant la nuit, les engagèrent à changer de place, et ils s'établirent à Aïn-Chabrou. Ce goum était depuis quelques jours sur ce nouveau point, lorsqu'on signala l'arrivée d'environ mille cavaliers et du double de fantassins des Nememcha. El Hassenaoui et le lieutenant de spahis Si Moustapha, chef du goum, se portèrent en avant avec quelques hommes pour faire une reconnaissance et examiner la position que l'ennemi voulait occuper. Pendant ce temps, les goums auxiliaires prenaient la fuite dans toutes les directions sans tirer un seul coup de fusil. C'étaient les Segnia, puis les Harakta qui, fuyant les premiers, abandonnaient lâchement El Hassenaoui et leur chef, Si Moustapha, à la merci des Nememcha.

Cette trahison, provoquée par les sourdes menées d'un certain Hassen ben Amar, des Nememcha, n'eut pas l'effet que ses auteurs en attendaient. El Hassenaoui, avec quelques cavaliers, essaya de résister au flot qui se précipitait de son côté ; mais, vaincu par le nombre, il fit une prompte retraite et parvint à échapper. Mustapha, moins heureux, tomba avec son cheval dans un pli de terrain, il fut pris et égorgé par les Nememcha.

Après ce succès, les Nememcha adressèrent une proclamation aux habitants du Dyr : ils leur enjoignaient, sous peine de les voir fondre sur eux, de chasser El Hassenaoui ou de le tuer. En résumé, cette tribu malgré ses simulacres de repentir et de soumission, n'en continua pas moins à être une cause de désordres.

En 1853, les Nememcha dont l'attitude paisible n'était pas très sincère, entretenaient des relations avec Mohammed ben Abd-Allah, le chérif du Sud. On acquit la preuve que c'était chez eux que le chérif se procurait des grains, des munitions et des chevaux de guerre. Le commandant de Bernis, à la tête d'un escadron de chasseurs d'Afrique, de 50 spahis et de 75 tirailleurs, guidés par M. Bonvallet alors commandant supérieur de Tebessa, tomba à l'improviste sur les douars insoumis, leur enleva 300 tentes et leur tua 63 hommes. Après cet énergique coup de main ils vinrent demander l'aman, et de quelque temps ils ne bougèrent plus.

Au mois de juin 1856, Nacer ben Chora essaya d'entraîner les Oulad Rechaïch, des Nememcha, dans un mouvement hostile contre notre domination. Il avait avec lui environ deux cents cavaliers, et sa présence commençait à inspirer des inquiétudes chez les Harakta.

Trois escadrons de cavalerie sous les ordres du commandant Michel, durent aller camper vers Aïn Metoussa pour observer les mouvements de l'ennemi et rassurer les esprits.

Le 18 juillet, les Nememcha insoumis, obéissant aux conseils de Nacer, tentaient de descendre du Djebel Mahmel pour se jeter sur nos tribus. Le commandant Michel et ses escadrons, appuyé par un goum des Harakta de 300 cavaliers, sous les ordres de M. de Saint-Mars, chef du bureau arabe d'Aïn-Beïda, les attaqua très-vigoureusement. Les insoumis perdirent 50 hommes, tués, 180 tentes et 2,500 moutons.

Les Nememcha se sont longtemps livrés à l'égard des tribus voisines à des désordres qui étaient la conséquence de leur indiscipline héréditaire ; il faut reconnaitre que les tribus tunisiennes leurs voisines, les Hamama par exemple de tout temps rebelles à tout pouvoir régulier étaient pour eux d'un fâcheux exemple et il a fallu toute l'énergie de notre gouvernement pour en prevenir les fâcheux effets. Jadis forts et puissants, redoutables à leurs voisins, les Nememcha ont été réduits à toute extrémité en 1867 et 68, par suite de la misère et des épidémies qui dé-

solèrent à cette époque la contrée. Leurs voisins ennemis de vieille date profitant de cet état de faiblesse se ruèrent sur eux pour les accabler, ce qui occasionna de part et d'autre des représailles et des collisions sanglantes qui auraient fait moins de bruit si l'opinion publique s'était mieux rendu compte de la situation difficile de ce pays frontière et de l'état des esprits.

Les Nememcha prétendent que Nefta appartenait jadis à la régence d'Alger. Il en était de même de l'oasis de Tamerza, située au pied du Djebel Madjour dans le Sahara. Tamer'za est en effet bien en dedans de la limite entre les deux régences et paye cependant au bey de Tunis un impôt de 0,43 c., par pied de palmier et d'olivier.

Le sol des Nememcha est couvert depuis Tebessa jusqu'à Bir-el-Ater de ruines romaines ; on en voit sur tous les mamelons isolés ainsi que dans toutes les plaines. A partir de la chaîne du djebel Ahmor, la montagne rouge, fortement escarpée et qui forme la ligne de démarcation entre le Tel et le Dakhela (entrée du désert), en se dirigeant vers Negrine on ne voit plus de vestiges. Il est à présumer que les dunes que l'on rencontre de temps à autre sont autant de tas de pierres que le sable a recouverts ; car il n'est pas probable que les romains eussent bâti au dessous de Negrine une aussi grande ville que Besseriani, sans avoir auparavant établi une ligne de communication assurée entre les deux points. Besseriani, située à une lieue et demie au Sud de Negrine est un amas de ruines dont l'étendue est aussi vaste que celle de Tebessa et dont les murs sont arrosés par la source de Negrine dite Oued Mendil.

De Besseriani à Nefta, disent les arabes, on rencontre autant de ruines que sur la route de Tebessa à Bir-el-Ater, ce qui prouverait que cette ligne de communication était très-fréquentée.

Bir-el-Ater est un ancien puits romain dont l'ouverture de sept mètres de circonférence est bâti en grosses pierres de taille. Les eaux y sont fort abondantes. A peu de distance de là se trouve un cimetière arabe où quelques amas de pierres en forme de tombes plus grandes que les autres sont l'objet d'une vénéra-

tion toute particulière. C'est là d'après une version religieuse accréditée que les derniers romains ainsi que les sohaba (compagnons du prophète Mohammed) se seraient livré une bataille sanglante où les deux armées auraient péri presque entièrement.

Voici du reste la traduction textuelle de la notice que m'a donnée à ce sujet le Kaïd Gaba des Nememcha.

« Quand les compagnons du prophète envahirent la province de Constantine sous la conduite de leur chef Abd-Allah ben Djafar, le roi de la ville de Sétif se porta au devant d'eux à la tête d'une puissante armée, mais il fut battu et tué à la première rencontre. A cette nouvelle, les habitants de Sétif se rassemblèrent autour de la fille de leur roi pour tenir conseil et il fut décidé que pour ne pas tomber entre les mains des nouveaux conquérants on s'enfuirait vers quelque région éloignée. Toute la population de Sétif conduite par la princesse que la légende nomme Bent-el-Abri — la fille du géant — se mit aussitôt en route passant par Khenchela, Guiber, Télidjan, Dermoun et fit une première station dans la montagne qui appartient aujourd'hui aux Sidi Obeïd (1). Là on creusa des puits et on éleva quelques constructions. Mais bientôt les environs de l'Oued-el-Ater ayant été reconnus préférables pour un établissement les fugitifs s'y installèrent définitivement et y creusèrent le grand puits qui porte encore le nom de *Bir-el-Kahéna* ou *Bir-el-Ater*.

Cependant les arabes ayant eu connaissance du lieu de réfuge des romains de Sétif allèrent les attaquer et les massacrèrent tous dans une sanglante bataille où il mourut autant de monde d'un côté que de l'autre. Il existe à ce sujet une série d'autres versions fantaisistes dont je fais grâce au lecteur.

Situées à quatre ou cinq journées de marche de Tebessa, Négrine et Ferkane, sont les véritables jardins des Nememcha. Les positions des deux villages sont assez difficiles, défendues qu'elles sont par des dunes élevées et une montagne escarpée

(1) Guiber, Telidjan, Darmoun et les Sidi Obeïd sont des localités situées dans le pays des Nememcha.

et pénible à gravir. Les habitants de Négrine et de Ferkane pourraient se défendre en cas d'attaque s'ils en avaient la ferme volonté, mais la population de cette oasis qui pourrait au besoin mettre 300 hommes sous les armes, est peu guerrière et complètement à la discrétion des nomades Nememcha.

Au pied de la grande montagne de Foua à deux journées de marche et à une de Bir-el-Ater, on retrouve les vestiges d'une grande ville, au milieu de laquelle s'élève comme un Dieu therme un mausolée en pierres de taille assez bien conservé de 6 à 7 mètres de hauteur, que les indigènes appellent *Soumâa-bent-el-Abri* — le clocher de la fille du géant.

Un bois de pins maritimes couronne le sommet du Foua. C'est le bois sacré du Marabout Sidi Obeïd dont nous allons parler, que la croyance religieuse et un respect superstitieux ont conservé intact, à côté des besoins continuels d'une population nomade et conséquemment dévastatrice.

Les Nememcha se subdivisent en plusieurs sous-fractions.

Brarcha	Beni-Haouissin, Zeramna, Oulad-Hammouda, Oulad-Mahboub.
Allaouua	Oulad-Saâd, Oulad-Chemakh. Zeredma, Djelemda.
Oulad-Rechaïch.	Meguedda, Oulad-Nabet, Oulad-Zeïd, Oulad-Selim.

La population des Nememcha est aujourd'hui d'environ 17,000 âmes.

IV.

OULAD SIDI ABID (OBÉÏD (1)).

Cette population de marabouts est enclavée sur le territoire des Nememcha. L'arbre généalogique qu'elle s'attribue la ferait descendre du Prophète et lui donne par conséquent le titre de Chorfa.

Il y a environ vingt-cinq générations, son ancêtre Sidi Obéïd ben Khoudir vint pendant quelque temps séjourner dans le Ribat ou monastère que le marabout Sidi Salem avait fondé à Négrine, dans le Sahara.

De là, remontant vers le nord, il choisit pour résidence le sommet du Djebel Foua. Il s'y construisit une cabane en pierres qui existe encore aujourd'hui et y passa quarante ans éloigné du commerce des hommes et livré aux pratiques de la dévotion la plus austère. Ses fils, Hammad, Douïeb et Abd-el-Malek, auxquels cette existence de cénobite ne convenait point sans doute, s'en retournèrent vers l'Est et fondèrent les tribus tunisiennes des Oulad sidi el Hammadi du nom de l'aîné des trois frères. L'excentricité de la vie solitaire de Sidi Obéïd, la sagesse dont il fit toujours preuve et quelques miracles qu'il sut accomplir à propos attirèrent au bout de peu de temps à son ermitage une foule de pélerins et lui valurent un tel renom de sainteté qu'aujourd'hui encore la montagne qu'il habita est considérée comme maraboute et que les indigènes en respectent scrupuleusement les forêts et les animaux qui y vivent. Il convient, toutefois, d'ajouter en passant qu'une tradition n'ayant pas cours chez les Oulad sidi Obéïd, mais fort connue chez les Nememcha, rapporte que, comme tous les saints de son espèce, Sidi Abid avait parfois ses faiblesses et que souvent cet illustre marabout se délassa, en compagnie de Sidi Bou R'anem et de Sidi Abd-

(*) La prononciation locale est *Obéïd* et nous avons dû l'adopter telle quelle.

Allah, des austérités de sa vie d'anachorète par des échappées de brigandage dans le Souf, le Djerid et chez les Hamama. Cette tradition ajoute que les trois marabouts avaient un tel talent pour préparer et accomplir leurs coups de main que le nom de Meksem el R'ouazi est resté au passage par lequel les hardis voleurs rentraient le plus habituellement au Djebel Foua avec leur butin.

Mais si le voyageur, au lieu d'écouter les mauvaises langues, prête l'oreille aux récits que les descendants du marabout racontent complaisamment à propos des miracles accomplis par leur ancêtre, il apprendra des choses merveilleuses.

Dans une guerre entre les Beni Zid et les Hamama, sujets tunisiens, ces derniers implorèrent la protection de Sidi Obéïd contre leurs adversaires que soutenait un autre marabout du nom de Sidi Guenaoua. Au moment où les deux parties en venaient aux mains, une détonation épouvantable partit du Djebel Foua et un projectile colossal en calcaire, qui se voit encore sur les lieux, effondra la zaouïa du marabout Sidi Guenaoua, lequel vint aussitôt avec ses protégés, les Beni Zid, faire amende honorable aux pieds de Sidi Obéïd.

Arrivé à un grand âge et atteint de nombreuses infirmités, Sidi Obéïd quitta, au bout de quarante années de séjour, son ermitage du Djebel Foua et revint s'établir dans la plaine où il fut rejoint par son fils Abd-el-Malek. Il se mit alors, accompagné de ce dernier et de quelques disciples, à faire des voyages dans tout le Sud, l'oued Rir' et le Souf où il s'attacha de nombreux disciples; il se reposait de ses longues courses dans une retraite qu'il s'était choisie sur les bords de l'oued Guentès, au point où s'élève aujourd'hui le village qui porte son nom.

Il ne continua que quelques années ce nouveau genre de vie, et fut surpris par la mort au milieu d'un voyage qu'il faisait dans la vallée de Meskiana. Au moment de rendre le dernier soupir, il défendit à Abd-el-Malek et à ses disciples, de l'enterrer sur le point où il allait mourir, leur prescrivant de charger son corps sur un chameau et de laisser aller à l'aventure cet animal que Dieu saurait bien guider vers l'endroit où il voulait que son serviteur reposât.

Le chameau, chargé des restes, se dirigea droit sur la retraite affectionnée du marabout et, arrivé au point où s'élève la mosquée de Sidi-Obeïd, il s'embarrassa tellement avec son fardeau dans la forêt qui couvrait alors le pays, qu'il lui fut impossible de s'en dégager. Abd-el-Malek et ses compagnons virent dans ce fait l'ordre du ciel, et creusèrent la tombe du marabout à la place où s'était arrêté le chameau. Un nouveau miracle du défunt se produisit en cette circonstance. Il y avait à cette époque, à Tunis, un maître maçon qui jouissait d'une certaine réputation. Sidi Obeïd lui apparut en songe et lui ordonna d'aller construire son tombeau. L'ouvrier respectueux se mit aussitôt en route à la recherche du lieu où reposaient les restes du saint homme, et y édifia la mosquée qui est encore aujourd'hui l'un des lieux de pèlerinage les plus fréquentés de cette région par les Algériens et les Tunisiens. Dans cette chapelle furent successivement inhumés Hammad, Doueïb et enfin Abd-el-Malek, qui s'en était constitué le gardien. Une partie des descendants de ce dernier se fixa auprès du monument funéraire et y construisit le village qui porte le nom du marabout. L'autre partie peupla les immenses solitudes qui s'étendaient autour du Djebel Foua, et prit le nom de Ouled Sidi Obeïd. Telle est l'origine légendaire de cette tribu, laquelle remonterait à peu près, à en juger par les générations, au XIe siècle de l'hégire, c'est-à-dire au temps de la grande invasion des nomades arabes.

A l'époque où les Turcs, maîtres d'Alger, étendirent leur domination dans la province de Constantine, un pacha, à la tête d'une nombreuse armée, poussa jusqu'au pays des Ouled Sidi Obeïd. — C'est la légende qui parle et non point l'histoire, qui n'a conservé aucun souvenir d'une expédition de ce genre. — Or, ce pacha ayant eu d'abord tous ses bagages enlevés, puis harcelé avec fureur par les Nememcha, se trouva tout à coup dépourvu de vivres pour sa troupe et réduit par ce fait à la dernière extrémité. Il implora le secours du chef de la famille de Sidi Obeïd, et celui-ci, arrêtant les hostilités, se mit ensuite à la tête des troupes, les guida vers le pied d'un monticule qui, par la volonté de Dieu, se changea en un monceau de blé pour les hommes et d'orge pour les chevaux. Le pacha, ébloui de ce miracle, se jeta aux pieds du marabout, faisant serment de lui accorder tout ce qu'il lui demanderait. « Je veux, dit le marabout, que tu me délivres un diplôme établissant que moi et ma postérité nous n'aurons jamais aucun impôt à payer. Copie de ce diplôme sera placardée à la porte Bab-Azoun, à Alger, afin que personne n'en ignore. »

Le pacha s'en retourna à Alger, heureux de se tirer à si bon compte de ce mauvais pas ; mais au moment où il allait s'engager sous l'arceau de la porte Bab-Azoun, il avait déjà complètement oublié la promesse faite au marabout qui, bien qu'invisible aux regards des humains, ne cessait de le suivre pas à pas. Tout-à-coup, devant la porte, on vit apparaître le saint homme dans une attitude menaçante, et aussitôt un bruit de chaînes se fit entendre ; le cheval du pacha était entravé et ne pouvait plus faire un pas. Quant au pacha lui-même, il se trouvait instantanément *métamorphosé en femme*, et il comprit qu'il était puni pour avoir failli à sa parole.

Les Ulémas d'Alger, convoqués, écrivirent immédiatement deux diplômes en *lettres d'or*, l'un fut placardé à la porte, et l'autre remis avec pompe au marabout qui disparut aussi rapidement qu'il était apparu. Le pacha, libre de ses mouvements et rendu à son sexe, put alors seulement faire son entrée dans sa capitale.

Un autre miracle, non moins curieux, est attribué à Sidi Obeïd. Celui-ci est plus récent et le souvenir s'en est conservé dans le pays. C'était en 1770, du temps que Salah bey régnait à Constantine. Les Nememcha, avec leur légèreté ordinaire, ne tenant aucune de leurs promesses, continuaient à vivre indépendants et tracassaient leurs voisins. Salah bey fit contre eux une expédition, mais il ne put les atteindre. Cependant on lui signala à proximité une caravane de gens de Sidi Obeïd, venus dans le Tell chercher des approvisionnements de grains. Les Sidi Obeïd et les Nememcha vivent ensemble, lui dit-on ; en frappant les uns vous atteindrez les autres ; et le bey, suivant les conseils de son entourage, ordonna de saisir la caravane et d'appliquer aux chameaux la marque du baylik. Malgré les observations et les plaintes du marabout qui conduisait la caravane, la

mesure prescrite fut exécutée dans toute sa rigueur. Au moment où les palefreniers, le fer rouge à la main, marquaient les chameaux, il se mit à chanter :

اكحيلة بكايا وبكاك   يذوّب الارض تزلزل
على ما لحقتنى الادراك   غاصتنى الرخصة والذل
ثم نحن هنا حذاك   نشكو لا صبنا فلل
لاكن نندهوا مولاك   بوعبدة ساكن الجبل
ويبرم مدفعو بقصد عداك   ينحّى صالح بالعجل
يا لشايع سيدى عبيد   عمر له بقنبيز
ويزيد يلوح فيه البومبة   غادى اليه بلا تسنيد
غادى لراسه واضربه   باش يقول به عبيد
جاه من المغيّبة   يا لشايع سيدى عبيد
من هز زغايتة   لكّدها لصالح تلكيد
مع حضران وبايتة   سبعة ايام بعد العيد
في عاشورا مغرّبة   لحق هذا وهذاك بن قانه وباى العزل
فيادْ الكل كلاب   دلوه وهو فعل

O troupeau de chameaux, mes pleurs et les tiens vont faire fondre et trembler la terre.

A cause des oppressions qui nous accablent, ce qui m'afflige c'est l'humiliation, ce qui me désole c'est de voir combien peu on nous estime.

Mais nous sommes ici à tes côtés, ô troupeau de chameaux ; nous adressons nos plaintes à Dieu, car nous ne trouvons ici personne qui nous écoute.

Mais nous invoquons l'intervention de ton maître Bou Obeïd, qui habite la montagne.

Pour qu'il tourne son canon contre ton ennemi ; il fera promptement disparaître Salah de ce monde.

O toi, Sidi Obéïd ! dont les mérites sont connus de tous, emplis ton canon de quintaux de poudre.

De plus, ajoutes-y une bombe, et dirige sur lui ton arme, sans avoir besoin de l'appuyer.

Vise à sa tête et frappe-le, afin qu'il puisse dire : C'est Obéïd qui me frappe !

Le coup lui sera porté par une main invisible aux hommes, ô Sidi Obéïd, dont les mérites sont connus de tous !

Brandissant ta lance, frappes-en Salah en l'étreignant corps à corps.

Tu seras témoin de son trépas, sept jours après l'aïd

Dans le mois d'Achoura prochain, frappe celui-ci et puis celui-là ; Ben Gana et le bey El Azel.

Ses kaïds qui sont tous des chiens. Ce sont eux qui ont conseillé, et c'est lui qui a exécuté.

Salah bey, informé de ce que le marabout venait de chanter, le manda devant lui et lui fit répéter ses paroles. Comprenant alors combien il avait été injuste, le bey lui annonça qu'il lui rendait son bien. « Ce qui est dit est dit, répondit le marabout. « Je n'accepterai la restitution de ce qui m'appartient ni de toi, « ni de ton successeur, mais je le prendrai quand viendra le « troisième bey qui doit vous remplacer tous deux. »

La prophétie se vérifia. On sait ce qui advint de Salah bey. Destitué au mois d'août 1792, il fit assassiner le bey Ibrahim, venu à Constantine pour le remplacer. Un nouveau bey envoyé d'Alger en toute hâte afin de réprimer cette révolte, s'empara de Salah bey qui fut étranglé le 1er septembre, c'est-à-dire le 14 du mois de l'Achoura.

Le kaïd El Azel ben Zekri contre lequel les marabouts de Sidi Obéïd avaient porté de graves accusations, eut les membres rompus sur la place publique. Quant à Ben Gana, dont la situation qui venait de lui être faite dans le Sahara était plus embarrassante qu'utile, le bey le destitua des fonctions de cheikh El Arab qu'il lui avait confiées. J'entrerai dans de plus longs détails à ce sujet quand je publierai la monographie de cette famille.

V.

Oulad Sidi Yahïa ben Taleb.

Cette tribu est située au nord du cercle de Tebessa ; elle occupe la montagne du Dyr et les plaines qui l'entourent. Il y a environ trois siècles, à l'époque où les Hanencha brillaient de tout leur éclat, un pèlerin marocain se rendant à la Mecque avec sa femme, s'arrêta chez un marabout du nom de Bou R'anem qui habitait cette montagne. La femme enceinte mit au monde deux enfants : Taleb et Moumen qui se fixèrent dans le pays. D'après la tradition locale, ce serait donc de ces trois personnages que descendent les populations actuelles des Oulad Bou R'anem, Oulad Moumen et Oulad Yahïa ben Taleb, qui occupent encore la région frontière. La famille de noblesse religieuse,

issue de Yahïa ben Taleb, a fourni de nombreux chefs à la tribu ; nous avons déjà raconté ailleurs ce qui advint de Zeïn ben Younès, l'un d'entr'eux :

Après la prise de Constantine par l'armée française, El Hadj Ahmed bey se retira pendant quelque temps chez les Oulad Yahïa ben Taleb qui avaient alors pour chef Bel Kassem, frère de l'infortuné Zeïn ben Younès. Celui-ci n'avait point oublié que son hôte était le meurtrier de son frère, et au lieu d'épouser la cause du bey fugitif, il entra au contraire en correspondance avec les Français, demandant leur appui pour l'expulser de son pays. Malheureusemant cette correspondance confidentielle fut livrée au bey sanguinaire qui fit aussitôt décapiter Bel Kassem et son fils Mohammed. Ahmed ben Zeïn subit le même sort peu après.

Les Oulad Sidi Yahïa ben Taleb se divisent en trois fractions principales : Abedna, Djouama et Oulad-el-Moellah.

La population de la tribu s'élève au chiffre d'environ 6,000 habitants. Le jeudi, il se tient au marché près de la zemala du Kaïd, au centre de la tribu.

On trouve sur son territoire une grande quantité de ruines romaines remarquables, entr'autres celles de Gastal, Gouraï, Kissa et Morsoth, dont les restes assez bien conservés servent de Koubba et de Zaouïa. Outre la Zaouïa ou école de Morsoth, il y a aussi celle de Sidi Yahia à la limite du cercle, non loin de Galaat-es-Senan et de notre Zemala de Spahis du Meridj qui surveille la frontière.

L. Charles Féraud.

CORRESPONDANCE

Aumale, le 31 décembre 1874.

J'ai entendu votre appel aux membres correspondants, et je ne veux point y rester indifférent, bien qu'à vrai dire je n'aie que peu de chose à vous raconter; il s'agit ici, en effet, bien plutôt de *néo*logie que d'*archéo*logie, et l'épigraphie dont je me décide à vous entretenir est absolument contemporaine. Il faut bien que nous nous y mettions un peu, ne fût-ce que pour donner à notre tour quelques rébus à deviner à nos descendants, ou aux savants des races qui auront remplacé la nôtre dans deux mille ans et plus, sur cette bonne vieille terre d'Afrique que nous aimons tant. J'ai voulu — orgueil immense ! — être un ancêtre en épigraphie et faire de l'histoire lapidaire, ne fût-ce que pour laisser trace de notre passage dans ce pays. Nos monuments ne sont point généralement construits à risquer de les voir attribuer aux Romains, bien que plusieurs ne soient déjà plus que des ruines. La marque du ciseau du graveur a plus de chances de durée ; aussi me suis-je bien gardé d'élever un temple ; je me suis contenté de relater sur la pierre un fait historique que je pense être de première grandeur pour ce pays : je veux parler de la mort du bach-agha El-Mokrani, ce chef de la formidable insurrection de 1871.

J'ai voulu fixer le point où est tombée cette illustration indigène qui, trouvant l'occasion si belle, avait rêvé et entrepris de nous jeter à la mer ; j'ai voulu, moins négligent que Dolabella, l'un de mes prédécesseurs dans le commandement du territoire où s'élevait Auzia, lequel n'a pas jugé à-propos d'indiquer à la postérité, par une pierre, une borne quelconque, le point de ce territoire où avait péri par ses coups le rebelle Tacfarinas, ce Mokrani de l'an 25 de J.-C. ; j'ai voulu, dis-je, ne point mériter le même reproche, et ne pas exposer ainsi à de vaines et infructueuses recherches les savants algériens de l'an 3871 de notre ère.

Comme je fus un peu acteur dans ce drame historique qui se déroula sur l'un des points de mon commandement, personne, mieux que moi, ne pouvait donner suite à cette idée de le transmettre dans de bonnes conditions d'authenticité et de du-

rée aux peuples de l'avenir ; j'élevai même la réalisation de ce dessein au rang de l'impérieux devoir. Il fallait tout d'abord s'occuper des détails préparatoires de son exécution : il s'agissait de trouver la pierre qui devait recevoir l'inscription. Le hasard me la donna en creusant dans le jardin de la subdivision des trous pour y faire des plantations ; la pioche du terrassier vint s'émousser sur un corps dur qui, précisément, était la pierre que je cherchais. Je la fis extraire, et je reconnus que c'étaient les dieux qui me l'envoyaient. Elle provenait de quelque temple romain, et un brave tailleur de pierre du temps de Tibère s'était même donné la peine de me la façonner tout exprès, dans la prévision que je pourrais en avoir besoin dans 18 ou 19 siècles plus tard. Vraiment on n'est pas plus aimablement prévoyant. C'était une belle pierre de teinte ardoisée et d'un grain d'une finesse extrême, du marbre presque ; elle mesurait 1 m. 10 c. de hauteur, sur 0 m. 55 c. de largeur, précisément les dimensions que j'avais rêvées. Après en avoir fait arrondir les angles supérieurs pour lui donner une tournure tumulaire, j'y fis graver profondément, sur ma lettre, l'inscription suivante :

Ici
tomba, mortellement
frappé par les balles
du 4ème de Zouaves,
le 5 Mai 1871,
le bach-agha de la Medjana,
EL-HADJ-MOHAMMED-
BEN-EL-HAJD-AHMED-
EL-MOKRANI,
Chef de l'Insurrection.

Commandant de la colonne :
Général CEREZ.

---

*Commandant de la Subdivision
d'Aumale :*
Lt-Colonel C. TRUMELET.

Mais toutes les difficultés n'étaient pas vaincues; il fallait transporter cette pierre à l'oued Souflat, en traversant un pays extrêmement tourmenté, surtout dans sa dernière partie. Le terrain était accessible anx voitures jusqu'aux Aïoun-Bessam; mais, au-delà, il n'y fallait pas songer; d'un autre côté, le poids de la pierre étant de plus de 200 kilogrammes, il n'était pas possible de la confier au dos d'un mulet. Je fis confectionner un diable très-bas que je munis de quatre roues pleines, et qui pouvait être traîné soit par des hommes, soit par des mulets. Je parvins, au moyen de ce véhicule, à faire arriver sans accident ma pierre sur l'oued Souflat, au bordj Si-Omar, qu'habite le kaïd des Oulad sidi-Salem, Sid Abd-er-Rahman ben Mohammed.

Nous étions au 24 mai 1874, c'est-à-dire à trois ans de date de l'événement dont j'allais conserver le souvenir. Après avoir fait une reconnaissance préparatoire avec les gens du pays et des cavaliers qui, en 1871, avaient embrassé la causse du bach-agha, et qui se trouvaient auprès de lui quand il fut atteint par la balle qui le tua; après m'être fait raconter sur place la dernière phase de la lutte dans laquelle succomba ce chef de l'insurrection, récit que je pus contrôler à l'aide de mes propres souvenirs, et que je trouvai d'accord avec eux, je cherchai l'emplacement le plus favorable, à proximité du point où il avait été frappé, pour y placer la pierre destinée à rappeler ce fait important.

Le lieu où El-Mokrani reçut la mort est situé à 3 kilomètres environ au-dessous du bordj Bel-Kheurroub, sur la rive gauche de l'oued Souflat : c'est un mamelon de difficile accès et ne pouvant guère être abordé que par l'est; il s'élève en surplomb à 100 mètres au moins au-dessus de ce cours d'eau : c'est la Koudict-el-Mesdour. Le bach-aghah l'avait gravie à cheval pour se rendre compte de son attaque de la colonne Cérez, qu'il suivait depuis le matin avec tous ses contingents. Il venait de mettre pied à terre pour être moins en cible, sans doute, aux coups de deux compagnies du 4e zouaves qui s'étaient établies sur le Draa-et-Taga, à 700 mètres environ de la Koudiet-el-Mesdour, et qui exécutaient des feux de peloton snr un fort parti de rebelles qui combattaient en tirailleurs avec assez de méthode. Il était

une heure de l'après-midi; car il n'y avait que quelques instants que le bach-agha avait fait la prière du *dhor*. Le Mokrani était à peine arrivé au sommet du mamelon qu'une balle l'atteignit à la gorge et le tua sur le coup.

Il eût été sans intérêt de placer la pierre sur le Mesdour, qui, je le répète, est un point abrupte où jamais, peut-être, un Européen ne mettra le pied. Il était préférable, selon moi, de l'asseoir sur un passage obligé, c'est-à-dire dans la vallée, et le plus près possible du Mesdour. Après avoir pris cette résolution, je fis établir sous mes yeux, par les indigènes qui m'avaient accompagné, et sur le point même où avait été frappé le bach-agha, un *redjem* commémoratif au moyen de pierres que nous ramassâmes aux abords de la Koudiet-el-Mesdour; car, moi aussi je mis la main à l'œuvre.

Je recherchai donc sur la rive droite — la gauche étant inaccessible dans cette partie de la vallée — un point réunissant la double condition de proximité du Mesdour et de facilité de communications ou de parcours; je le trouvai au pied des hauteurs du Gahmas, près d'un renflement de la vallée connu sous le nom de Regâat-el-Anseur. La pierre fut adossée à la pente et face au nord, à quelques mètres du lit de l'oued Souflat.

Le lendemain, un maçon se mettait à l'œuvre : il établissait une sorte de soubassement sur lequel devait être posée la pierre commémorative; un cadre en maçonnerie la maintenait dans la position légèrement inclinée en arrière qui lui avait été donnée, et lui permettait de défier ainsi les injures des temps même les plus reculés. Une *haouïtha* en pierres sèches de 50 c. d'élévation l'enceignait de trois côtés, et la garantissait contre les heurts et autres accidents.

A présent, je puis sans inconvénient et sans remords m'endormir du sommeil éternel; j'ai le droit, comme Horace, de me bercer — avec moins de certitude pourtant — de cette illusion que mon œuvre me vaudra l'immortalité; comme lui, je suis tenté de m'écrier : « *Exegi monumentum !* »

J'ai préparé d'ailleurs, pour compléter mon œuvre, les éléments de l'histoire de l'insurrection de 1871 dans la subdivision d'Aumale. Quand le soin des affaires du Beïlek me laissera

quelques loisirs, je me mettrai à la besogne, et le chapitre de la mort du bach-agha El-Mokrani ne sera pas, je l'espère, le moins intéressant de ce travail ; j'y raconterai dans tous ses détails la fin d'un homme qui n'était pas le premier venu, et que 24 grammes de plomb ont empêché de devenir célèbre à nos dépens.

Agréez, etc.

Colonel TRUMELET.

CHRONIQUE

Nous sommes heureux d'annoncer aux lecteurs de la *Revue* que M. E. Watbled vient de nous adresser le complément des notes recueillies et laissées par feu M. Berbrugger, sur les relations de la Régence d'Alger, avec la France, sous le Consulat et l'Empire. La première partie de ces documents a déjà paru dans la *Revue* de 1872 et 1873 ; nous en reprendrons la publication dans notre fascicule de janvier-février 1875.

TABLE DES MATIÈRES

DU DIX-HUITIÈME VOLUME

DE

LA REVUE AFRICAINE

— 1874 —

ARTICLES DE FONDS.

MM.

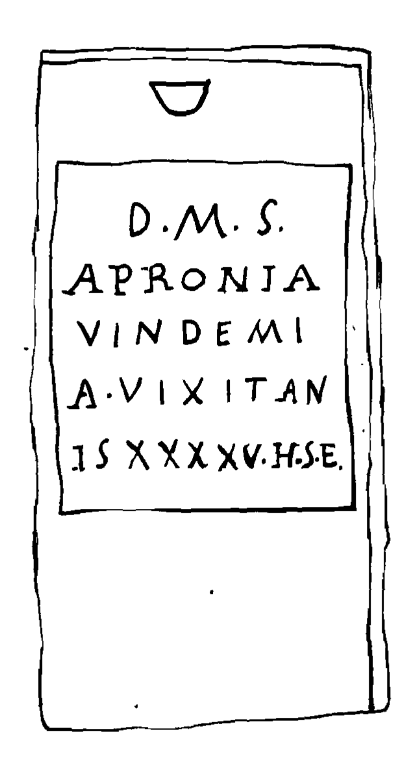
CHRONIQUE.

CORRESPONDANCE.

NÉCROLOGIE.

Alger. — Typ. A. Jourdan.

Fig. 5.



GRANDE RUINE,

située sur la rive gauche de l'Oued Zitoun

près de BOU-HADJAR

sur la route de SOUK-ARRAS.

Dessin d'après nature
de Mr G. du Martray Capne d'Etat-Major, 9bre 1873.